
EX LIBRIS
B. B.

L'AN
DEUX MILLE
QUATRE CENT QUARANTE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.

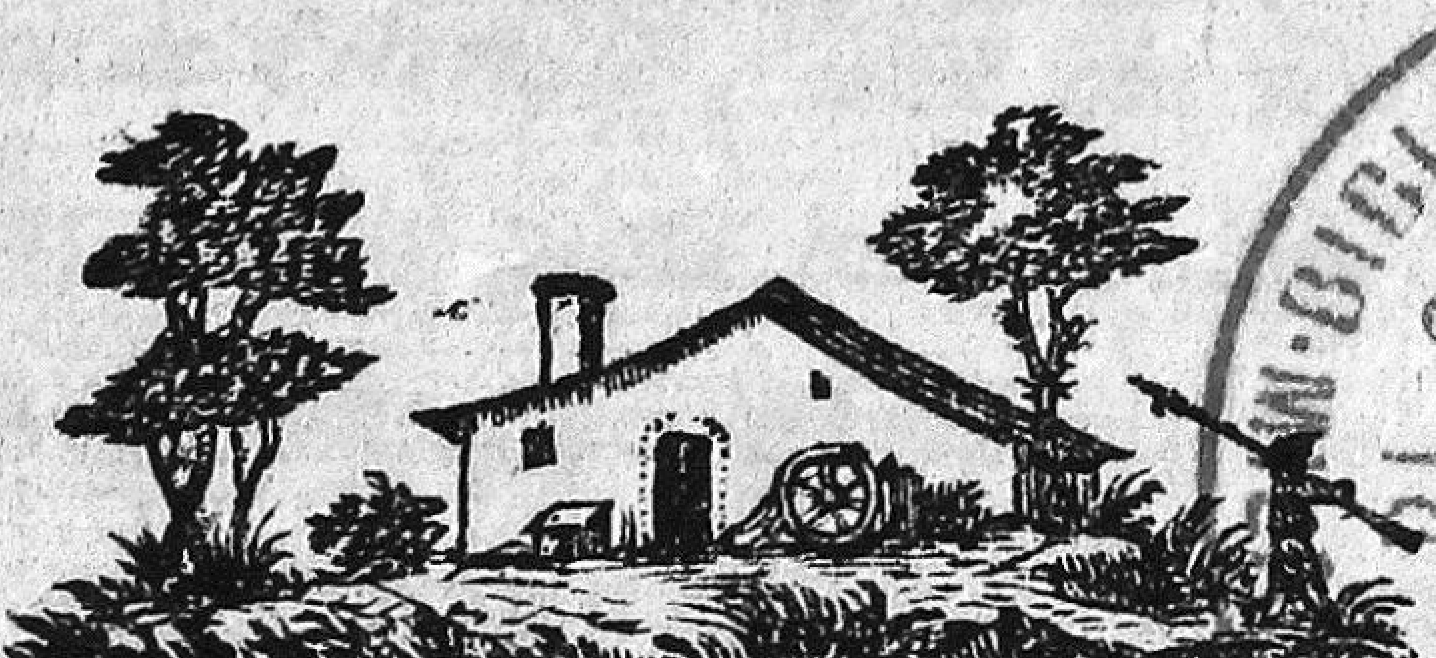
L'AN DEUX MILLE QUATRE CENT QUARANTE.

RÊVE S'IL EN FUT JAMAIS.

Le tems préſent eſt gros de l'avenir. . . .
LEIBNITZ.

NOUVELLE ÉDITION EXACTEMENT CORRIGÉE ET AUGMENTÉE D'UN VOLUME.

TOME PREMIER.



À LONDRES.

M. DCC. LXXXV.

ÉPITRE
DÉDICATOIRE
À L'ANNÉE
DEUX MILLE
QUATRE CENT QUARANTE.

AUGUSTE & respectable Année, qui dois amener la félicité sur la terre ; toi, hélas ! que je n'ai vue qu'en songe, quand tu viendras à jaillir du sein de l'éternité, ceux qui verront ton soleil, fouleront aux pieds mes cendres & celles de trente générations, successivement éteintes & disparues dans le profond abîme de la mort. Les Rois qui sont aujourd'hui assis sur des trônes, ne seront plus ; leur postérité ne sera plus : & toi, tu jugeras & ces Monarques décédés & les écrivains qui vivoient soumis à leur puissance.

Les noms des amis, des défenseurs de l'humanité brilleront, honorés: leur gloire sera pure & radieuse. Mais cette vile populace de Rois qui auront, en tout sens, tourmenté l'espece humaine, plus enfoncés encore dans l'oubli que dans la région des morts, ne s'échapperont de l'opprobre qu'à la faveur du néant.

La pensée survit à l'homme, & voilà son plus glorieux appanage! La pensée s'éleve de son tombeau, prend un corps durable, immortel; & tandis que les tonnerres du despotisme tombent & s'éteignent, la plume d'un écrivain franchit l'intervalle des tems, absout, ou punit les maîtres de l'univers.

J'ai usé de l'empire que j'ai reçu en naissant; j'ai cité devant ma raison solitaire les loix, les abus, les coutumes du pays où je vivois inconnu & obscur. J'ai connu cette haine vertueuse que l'être sensible doit à l'oppresseur: j'ai détesté la tyrannie, je l'ai flétrie, je l'ai combattue avec les forces qui étoient en mon pou-

voir. Mais, auguste & respectable Année, j'ai eu beau, en te contemplant, élever, enflammer mes idées, elles ne seront peut-être à tes yeux que des idées de servitude. Pardonne! le génie de mon siecle me presse & m'environne: la stupeur regne: le calme de ma patrie ressemble à celui des tombeaux. Autour de moi, que de cadavres colorés qui parlent, qui marchent, & chez qui le principe actif de la vie n'a jamais poussé le moindre rejetton! Déjà même la voix de la philosophie, lasse & découragée, a perdu de sa force; elle crie au milieu des hommes comme au sein d'un immense désert.

Oh, si je pouvois partager le tems de mon existence en deux portions, comme je descendrois à l'instant même au cercueil! comme je perdrois avec joie l'aspect de mes tristes, de mes malheureux contemporains, pour aller me réveiller au milieu de ces jours purs que tu dois faire éclorre, sous ce ciel fortuné, où l'homme aura repris son courage, sa liberté, son indépendance & ses vertus. Que ne puis-je

te voir autrement qu'en ſonge, Année ſi déſirée & que mes vœux appellent! Hâte-toi! viens éclairer le bonheur du monde! Mais, que dis-je? délivré des preſtiges d'un ſommeil favorable, je crains, hélas! je crains plutôt que ton ſoleil ne vienne un jour à luire triſtement ſur un informe amas de cendres & de ruines!

AVANT-PROPOS.

DESIRER que tout ſoit bien eſt le vœu du Philoſophe. J'entends par ce mot, dont on a ſans doute abuſé, l'être vertueux & ſenſible qui veut le bonheur général, parce qu'il a des idées préciſes d'ordre & d'harmonie. Le mal fatigue les regards du Sage, il s'en plaint; on ſoupçonne qu'il a de l'humeur; on a tort. Le Sage ſait que le mal abonde ſur la terre; mais en même tems il a toujours préſente à l'eſprit cette perfection ſi belle & ſi touchante, qui peut & qui doit même être l'ouvrage de l'homme raiſonnable.

En effet, pourquoi nous ſeroit-il défendu d'eſpérer qu'après avoir décrit ce cercle extravagant de ſottiſes autour duquel l'égarent ſes paſſions, l'homme ennuyé reviendra à la lumiere pure de l'entendement? Pourquoi le genre humain ne ſeroit-il pas ſemblable à l'individu? Emporté, violent, étourdi dans ſon jeune âge; ſage, doux, modéré dans ſa vieilleſſe. (*a*)

(*a*) Le monde n'auroit-il été fait qu'en faveur d'un ſi petit

L'homme qui penſe ainſi, s'impoſe à lui-même le devoir d'être juſte.

Mais ſavons-nous ce que c'eſt que perfection? Peut-elle être le partage d'un être foible & borné? Ce grand ſecret n'eſt-il pas caché ſous celui de la vie? & ne faudra-t-il pas dépouiller notre vêtement mortel pour percer cette ſublime énigme?

En attendant tâchons de rendre les choſes paſſables, ou, ſi c'eſt encore trop, rêvons du moins qu'elles le ſont. Pour moi, concentré avec Platon, je rêve comme lui. O mes chers concitoyens! vous que j'ai vu gémir ſi fréquemment ſur cette foule d'abus dont on eſt las de ſe plaindre, quand verrons-nous nos grands projets, quand verrons-nous nos ſonges ſe réaliſer! Dormir, voilà donc notre félicité.

---

nombre d'hommes qui couvrent actuellement la face de la terre? Que ſont tous les êtres qui ont exiſté en comparaiſon de tous ceux que Dieu peut créer? D'autres générations viendront occuper la place que nous occupons; elles paroîtront ſur le même théâtre; elles verront le même ſoleil, & nous poufferont ſi avant dans l'antiquité qu'il ne reſtera de nous ni trace, ni veſtige, ni mémoire.

L'AN DEUX MILLE QUATRE CENT QUARANTE.

Rêve s'il en fut jamais.

CHAPITRE PREMIER.

Paris entre les mains d'un vieil Anglois.

FACHEUX ami, pourquoi m'éveilles-tu ? Ah, quel tort tu viens de me faire ? Tu m'ôtes un ſonge dont je préférois la douce illuſion au jour importun de la vérité. Que mon erreur étoit délicieuſe, & que ne puis-je y demeurer plongé le reſte de ma vie ! Mais non, me voilà retombé dans le cahos affreux dont je me croyois dégagé. Aſſieds-toi & m'écoutes, tandis que mon eſprit eſt encore plein des objets qui l'ont frappé.

Je converſai hier fort tard avec ce vieil anglois dont l'ame eſt ſi franche. Tu ſais que j'aime l'homme vraiment anglois. On ne trouve nulle part de meilleurs amis ; on ne rencontre chez aucun autre peuple des hommes d'un caractere auſſi ferme &

aussi généreux. Cet esprit de liberté qui les anime, leur donne un degré de force & de consistance bien rare chez les autres peuples.

Votre nation, me disoit-il, est remplie d'abus aussi étranges que multipliés : on ne peut ni les concevoir ni les nombrer, & l'esprit s'y perd. Rien ne me confond sur-tout, comme ce repos, ce calme apparent qui couvre les débats affreux de tant de guerres intestines. Votre capitale est un composé incroyable. (*a*) Ce monstre difforme est le réceptacle de l'extrême opulence & de l'excessive misere : leur lutte est éternelle. Quel prodige! que ce corps dévorant qui se consume dans chaque partie, puisse subsister dans son épouvantable inégalité. (*b*)

On fait tout dans votre royaume pour cette capitale : on lui sacrifie des villes, des provinces entieres. Eh, qu'est-elle autre chose qu'un diamant entouré de fumier! Quel mélange inouï

(*a*) Tout le royaume est dans Paris. Le royaume ressemble à un enfant rachitique. Tous les sucs montent à sa tête & la grossissent. Ces sortes d'enfans ont plus d'esprit que les autres, mais le reste du corps est diaphane & exténué. L'enfant spirituel ne vit pas long-tems.

(*b*) Quelque chose de plus étonnant encore, c'est la maniere dont il subsiste. Il n'est pas rare de voir un homme qui ne sauroit vivre avec cent mille livres de rente, emprunter de l'argent à un autre qui est à son aise avec cent pistoles.

d'eſprit & de bêtiſe, de génie & d'extravagance, de grandeur & de baſſeſſe! Je quitte l'Angleterre, je me preſſe, j'accours, je crois arriver dans un centre éclairé, où les hommes, en uniſſant leurs talens mutuels, auroient dû faire régner tous les plaiſirs enſemble, & cette aiſance, cette commodité qui ajoutent à leur charme. Mais, dieu! que mon eſpérance eſt cruellement déçue! Sur ce point où tout abonde, je vois des malheureux qui ſouffrent la faim. Au milieu de tant de loix ſages, on commet mille crimes. Parmi tant de réglemens de police, tout eſt en déſordre. Ce ne ſont par-tout qu'entraves, qu'embarras, qu'uſages contraires au bien public.

La foule riſque à chaque inſtant d'être écraſée par cette innombrable profuſion de voitures, où ſont portés tout à leur aiſe des gens qui valent infiniment moins que ceux qu'ils éclabouſſent & qu'ils menacent d'écraſer. Je friſſonne dès que j'entends les pas précipités d'une paire de chevaux qui avancent à toutes jambes dans une ville peuplée de femmes groſſes, de vieillards & d'enfans. En vérité, rien n'eſt plus inſultant à la nature humaine, que cette indifférence cruelle ſur des dangers qui renaiſſent à chaque minute. (*a*)

(*a*) Premiers habitans de la terre, auriez-vous jamais penſé

Vos affaires vous appellent malgré vous dans tel quartier, & il s'en exhale une odeur fétide qui tue. Des milliers d'hommes respirent forcement cet air empoisonné (*a*).

Vos temples scandalisent plus qu'ils n'édifient. On en fait des lieux de passage & quelquefois pis. On ne s'y assied que pour de l'argent : indécent monopole dans un lieu saint où tous les hommes devant l'Etre suprême doivent se regarder, au moins, comme égaux entr'eux.

Si vous copiez d'après les Grecs & les Romains, vous n'avez pas seulement l'esprit de vous tenir dans leur genre ; vous gâtez leur maniere qui est simple & noble ; vous la gâtez, dis-je, vous la défigurez par la petitesse de vos vues, & par cette fureur puérile que vous avez tous pour le joli. Vous avez quelques pieces de théatre qui

---

qu'il existeroit un jour une ville où l'on marcheroit impitoyablement sur les infortunés piétons, à tant par jambes & par bras ?

(*a*) Les Innocens servent de cimetiere à ving-deux paroisses de Paris. On y enterre des morts depuis mille ans. On auroit dû les placer bien loin hors des murs. Qu'a-t-on fait ? On les a mis au centre de la ville, & dans la crainte apparemment qu'ils ne fussent pas assez fréquentés, on les a entourés de boutiques & de marchands. C'est un tombeau toujours ouvert, toujours rempli, toujours vuide. Nos petites maîtresses vont prendre sur les ossemens pourris d'un milliard de morts, la mesure de leurs pompons & de leurs autres colifichets.

font des chef - d'œuvres. Si sur leur lecture il me prend envie de les aller voir représenter, je ne les reconnois plus.

Vous avez trois petits théâtres sombres & mesquins. Dans le premier, on chante à grands frais; on vous étourdit magnifiquement, & le ridicule machiniste prodigue des miracles au milieu desquels vous bâillez. Dans le second, on vous fait rire, quand on devroit vous faire pleurer. Le costume est toujours manqué; & outre vos pitoyables acteurs tragiques que l'on ne se donne pas même la peine de critiquer, vous avez telle confidente dont le nez plat ou gigantesque suffiroit seul pour faire évanouir la plus parfaite illusion. Quant au troisieme, ce sont des farceurs qui tantôt secouent le grelot de Momus, & tantôt glapissent de fades ariettes. Je les préfere cependant à vos fades comédiens françois, parce qu'ils ont plus de naturel, & par conséquent plus de graces, parce qu'ils servent un peu mieux le public (*a*); mais j'avoue en même tems qu'il faut être excédé de loisir pour s'amuser des frivolités qu'ils débitent.

(*a*) Il y a une différence essentielle entre les comédiens françois, & les comédiens italiens. Les premiers se croient de la meilleure foi du monde des gens de mérite; & ils sont insolens. Les seconds sont intéressés & ne visent qu'à l'argent. Les uns par amour propre veulent maîtriser le goût du public; les autres tachent de s'y conformer par avarice.

Ce qui me fait ſourire de pitié, c'eſt que de pareilles gens, auxquels chaque particulier fait en quelque ſorte l'aumône, entaſſent impertinemment leurs juges dans un parterre étroit, où debout & ſerrés les uns contre les autres, ils ſouffrent mille tortures, & où il ne leur eſt pas ſeulement permis de crier qu'ils étouffent quand ils vont rendre l'ame. Un peuple qui juſque dans ſes plaiſirs endure une ſervitude auſſi gênante, prouve juſqu'à quel point on peut le réduire en eſclavage. Ainſi tous ces plaiſirs vantés de loin, de près ſont troublés, corrompus, & il faut marcher ſur la tête de la multitude ſi l'on veut reſpirer à ſon aiſe.

Comme je ne me ſens pas ce barbare courage, adieu, je me retire. Soyez fiers de tous vos beaux monumens qui tombent en ruine : montrez avec admiration votre Louvre dont l'aſpect vous fait plus de honte que d'honneur, ſur-tout lorſque l'on apperçoit de tout côté tant de colifichets brillans qui vous coûtent plus à entretenir que vos monumens publics ne vous coûteroient à achever.

Mais tout cela n'eſt encore rien. Si je m'étendois ſur l'horrible diſproportion des fortunes ; ſi j'étalois au grand jour les raiſons ſecrettes qui la cauſent ; ſi je parlois de vos mœurs dures & ſuperbes ſous des dehors faciles & polis (*a*) ; ſi

---

(*a*) Si vous exceptez les financiers qui ſont durs & impolis

je retraçois l'indigence du miſérable & l'impoſſibilité où il eſt d'en ſortir en conſervant ſa probité; ſi je comptois les rentes qu'un mal-honnête homme acquiert, & les degrés de conſidération dont il jouit à meſure qu'il devient plus frippon... (*a*) tout cela me meneroit trop loin : bon ſoir. Je pars demain ; je pars demain, vous dis-je : je ne puis être plus long-tems dans une ville ſi malheureuſe, avec tant de moyens de ne l'être pas.

Je ſuis dégoûté de Paris comme de Londres. Toutes les grandes villes ſe reſſemblent ; Rouſſeau l'a fort bien dit. Il ſemble que plus les hommes font de loix pour être heureux en ſe réuniſſant en corps, plus ils ſe dépravent, & plus ils augmentent la ſomme de leurs maux. On pouvoit cependant raiſonnablement penſer qu'il devoit en arriver le contraire ; mais trop de gens ſont intéreſſés à

---

tout enſemble, le reſte des riches n'a que l'un de ces deux défauts, ou ils vous laiſſent mourir de faim poliment, ou ils vous donnent bruſquement quelque ſecours.

(*a*) Autrefois on n'aidoit point l'homme vertueux, mais on l'eſtimoit au moins. Aujourd'hui, ce n'eſt plus cela. Je me rappelle la réponſe d'une princeſſe à ſon intendant. Elle lui donnoit ſix cent livres de gages, & il ſe plaignoit de n'être point aſſez payé. Comment faiſoit donc votre prédéceſſeur, lui dit-elle ? il n'eſt demeuré que dix ans à mon ſervice, & il s'eſt retiré avec vingt mille livres de rente. Madame, il vous voloit, répondit l'intendant : eh bien, monſieur, repliqua la princeſſe, volez-moi !

s'oppoſer au bien général. Je vais chercher quelque village où, dans un air pur & des plaiſirs tranquilles, je puiſſe déplorer le ſort des triſtes habitans de ces faſtueuſes priſons que l'on nomme villes (*a*).

J'eus beau lui répéter le proverbe vulgaire, que *Paris n'avoit pu ſe faire en un jour*, que tout étoit déjà perfectionné en comparaiſon des ſiecles précédens. Encore quelques années, lui diſois-je, & peut-être n'aurez-vous plus rien à deſirer; s'il eſt poſſible toutefois de remplir dans toute leur étendue les différens projets qui ont été conçus... Ah! me repliqua-t-il, voilà bien le tic de votre nation. Toujours des projets! & vous y croyez! Vous êtes françois, mon ami; avec tout votre bon ſens le goût du terroir vous a gagné. Mais, ſoit: je reviendrai vous voir quand tous ces projets auront été mis à exécution. D'ici là j'irai vivre ailleurs. Je n'aime point habiter parmi tant de mécontens, tant de malheureux, dont le regard ſouffrant déchire mon cœur (*b*).

Je vois qu'il ſeroit aiſé de remédier aux maux

(*a*) Dans ce torrent de modes, de fantaiſies, d'amuſemens, dont aucun ne dure, & dont l'un détruit l'autre, l'ame des grands perd juſqu'à la force de jouir, & devient auſſi incapable de ſentir le grand & le beau que de le produire.

(*b*) Il n'eſt aucun établiſſement en France qui ne tende au détriment de la nation.

les plus pressans ; mais croyez-moi, l'on n'y remédiera pas : les moyens sont trop simples pour que l'on y ait recours ; on s'en éloignera, je le parierois. Je ferois un autre pari encore, c'est que l'on ne répete parmi vous avec tant d'affectation le mot sacré d'humanité, que pour s'exempter de remplir les devoirs qu'il renferme (*a*). Il y a longtems que vous ne péchez plus par ignorance, ainsi vous ne vous corrigerez jamais. Adieu.

CHAPITRE II.

J'ai sept cent ans.

Il étoit minuit quand mon vieil anglois se retira. J'étois un peu las : je fermai ma porte & me couchai. Dès que le sommeil se fut étendu sur

(*a*) Malheur à l'écrivain qui flatte son siecle & acheve de l'assoupir, qui le berce de l'histoire de ses héros antiques & des vertus qu'il n'a plus, pallie le mal qui le mine & le dévore, & tel qu'un charlatan adroit & courtisan lui insinue qu'il porte un front rayonnant de santé, tandis que la gangrenne va opérer la dissolution de ses membres. L'écrivain courageux ne profere point ce dangereux mensonge ; il s'écrie : ô mes concitoyens ! non, vous ne ressemblez pas à vos peres : vous êtes polis & cruels, vous n'avez que les apparences de l'humanité ; lâches & fourbes, vous n'avez pas même le courage des grands forfaits, vos crimes sont petits, comme vous.

mes paupieres, je rêvai qu'il y avoit des siecles que j'étois endormi, & que je m'éveillois (*a*). Je me levai, & je me trouvai d'une pesanteur à laquelle je n'étois pas accoutumé. Mes mains étoient tremblantes, mes pieds chancellans. En me regardant dans mon miroir, j'eus peine à reconnoître mon visage. Je m'étois couché avec des cheveux blonds, un teint blanc & des joues colorées. Quand je me levai, mon front étoit sillonné de rides, mes cheveux étoient blanchis, j'avois deux os saillans au-dessous des yeux, un long nez, & une couleur pâle & blême étoit répandue sur toute ma figure. Dès que je voulus marcher, j'appuyai machinalement mon corps sur une canne; mais du moins je n'avois point hérité de la mauvaise humeur trop ordinaire aux vieillards.

En sortant de chez moi, je vis une place publique qui m'étoit inconnue. On venoit d'y dresser une colonne pyramidale qui attiroit les regards des curieux. J'avance, & je lis très-distinctement: L'an de grace MMIVcXL. Ces caracteres étoient gravés sur le marbre en lettres d'or.

D'abord je m'imaginai que c'étoit une erreur

(*a*) Il n'est que d'avoir l'imagination fortement frappée d'un objet, pour se le retracer pendant la nuit. Il y a des choses étonnantes dans les rêves. Celui-ci, comme on le verra par la suite, est assez bien conditionné.

de mes yeux, ou plutôt une faute de l'artiste, & je m'apprêtois à en faire la remarque, lorsque ma surprise devint plus grande en jetant la vue sur deux ou trois édits du Souverain attachés aux murailles. J'ai toujours été curieux lecteur des affiches de Paris. Je vis la même date MMIVcXL fidélement empreinte sur tous les papiers publics. Eh, quoi! dis-je en moi-même, je suis donc devenu bien vieux sans m'en appercevoir: quoi, j'ai dormi six cent soixante douze années (*a*)!

Tout étoit changé. Tous ces quartiers qui m'étoient si connus, se présentoient à moi sous une forme différente & récemment embellie. Je me perdois dans des grandes & belles rues proprement alignées. J'entrois dans des carrefours spacieux où régnoit un si bon ordre que je n'y apperçevois pas le plus léger embarras. Je n'entendois aucun de ces cris confusément bizarres qui déchiroient jadis mon oreille (*b*). Je ne rencontrois point de voitures prêtes à m'écraser. Un gouteux auroit pû se promener commodément. La ville avoit un air animé, mais sans trouble & sans confusion.

J'étois si émerveillé que je ne voyois pas les passans s'arrêter, & me considérer des pieds à

(*a*) Cet ouvrage a été commencé en 1768.

(*b*) Les cris de Paris forment un langage particulier dont il faut avoir la grammaire.

la tête avec le plus grand étonnement. Ils hauſſoient les épaules & ſourioient, comme nous ſourions nous-mêmes, lorſque nous rencontrons un maſque. En effet, mon habillement devoit leur paroître original & groteſque, tant il étoit différent du leur.

Un citoyen (que je reconnus dans la ſuite pour un ſavant) s'approcha de moi, & me dit poliment, mais avec une gravité ferme : Bon vieillard, à quoi ſert ce déguiſement ? Votre projet eſt-il de nous retracer les ridicules uſages d'un ſiecle bizarre ? Nous n'avons aucune envie de les imiter. Laiſſez-là ce vain badinage.

Comment ? lui répondis-je, je ne ſuis point déguiſé ; je porte les mêmes habits que je portois hier : ce ſont vos colonnes, vos affiches qui mentent. Vous ſemblez reconnoître un autre ſouverain que Louis XV. Je ne ſais quelle peut être votre idée ; mais je la crois dangereuſe, je vous en avertis ; on ne joue point de pareilles maſcarades ; on n'eſt point fou de cette force-là : en tout cas, vous êtes des impoſteurs bien gratuits, car vous ne pouvez pas ignorer que rien ne prévaut contre l'évidence de ſa propre exiſtence.

Soit que cet homme ſe perſuadât que j'extravaguois, ſoit qu'il penſât que le grand âge que je paroiſſois avoir me faiſoit radoter, ſoit qu'il eût quelqu'autre ſoupçon, il me demanda

en quelle année j'étois né ? En 1740, lui répondis-je. — Eh bien, à ce compte, vous avez au juste sept cent ans. Il ne faut s'étonner de rien, dit-il à la multitude qui m'environnoit : Enoch, Elie ne sont point morts ; Mathusalem & quelques autres ont vécu 900 ans : Nicolas Flamel court le monde comme le juif errant, & monsieur, peut-être, a trouvé l'élixir immortel ou la pierre philosophale.

En prononçant ces mots il sourioit, & chacun se pressoit autour de moi avec une complaisance & un respect tout particulier. Ils brûloient tous de m'interroger, mais la discrétion enchaînoit leur langue ; ils se contentoient de se dire tout bas : un homme du siecle de Louis XV ! oh, que cela est curieux !

CHAPITRE III.

Je m'habille à la Fripperie.

J'ÉTOIS fort embarraſſé de ma perſonne. Mon ſavant me dit : étonnant vieillard, je m'offre volontiers à vous ſervir de guide ; mais commençons, je vous prie, par entrer chez le premier frippier que nous allons trouver, car (ajouta-t-il avec franchiſe) je ne pourrois pas vous accompagner ſi vous n'étiez pas vêtu décemment.

Vous m'avouerez, par exemple, que dans une ville bien policée, où le gouvernement défend tout combat & répond de la vie de chaque particulier, il eſt inutile, pour ne pas dire indécent, de s'embarraſſer les jambes d'une arme meurtriere, & de mettre une épée à ſon côté pour aller parler à Dieu, aux femmes & à ſes amis : c'eſt tout ce que pourroit faire le ſoldat dans une ville aſſiégée. Dans votre ſiecle, on tenoit encore un vieux préjugé de la gothique chevalerie : c'étoit une marque d'honneur de traîner toujours une arme offenſive : & j'ai lu dans un des ouvrages de votre tems, que le foible vieillard faiſoit encore parade d'un fer inutile.

Que votre habillement eſt gênant & mal ſain ! Vos

Vos épaules & vos bras ſont empriſonnés, votre corps eſt comprimé, votre poitrine eſt ſerrée; vous ne reſpirez pas. Et pourquoi, s'il vous plaît, expoſer vos cuiſſes & vos jambes à l'intempérie des ſaiſons?

Chaque tems amene de nouvelles modes; mais ou je ſuis bien trompé, ou la nôtre eſt auſſi agréable que ſalutaire: voyez. En effet, la maniere dont il étoit habillé, quoique nouvelle pour moi, n'avoit rien qui me déplût. Son chapeau n'avoit plus cette couleur triſte & lugubre, ni ces cornes embarraſſantes: (*a*) il n'en reſtoit que la calotte, qui étoit aſſez profonde pour tenir dans la tête, & qui d'ailleurs étoit entourée d'un bourrelet. Ce bourrelet roulé avec grace demeuroit plié ſur lui-même lorſqu'il étoit inutile, & pouvoit ſe rabattre & s'avancer au gré de celui qui le portoit, pour garantir du ſoleil ou du mauvais tems.

Ses cheveux proprement treſſés formoient un nœud derriere ſa tête, (*b*) & un léger ſoupçon

---

(*a*) Si j'écrivois l'hiſtoire de France, je m'étendrois avec une complaiſance marquée ſur le chapitre des chapeaux. Ce morceau traité avec ſoin ſeroit curieux & intéreſſant. J'y ferois contraſter l'Angleterre & la France: l'une prendroit un petit chapeau, quand l'autre en prendroit un grand; & celle-ci en quitteroit un grand, quand celle-là en quitteroit un petit.

(*b*) S'il me prenoit fantaiſie de donner un traité ſur l'art

de poudre leur laiſſoit leur couleur naturelle. Ce ſimple accommodage ne préſentoit point une pyramide plâtrée de pommade & d'orgueil, ni ces ailes mauſſades qui donnent un air effaré, ni ces boucles immobiles qui, loin de retracer une chevelure flottante, n'ont d'autre mérite que celui d'une roideur ſans expreſſion comme ſans grace.

Son cou n'étoit plus étranglé par une bande étroite de mouſſeline : (*a*) il étoit entouré d'une cravate plus ou moins chaude, ſuivant la ſaiſon. Ses bras jouiſſoient de toute leur liberté dans des manches médiocrement larges ; & ſon corps leſtement vêtu d'une eſpece de ſoubreveſte, étoit couvert d'un manteau en forme de robe, dont l'uſage étoit ſalutaire dans les tems de pluie ou dans les froids.

Une longue écharpe ceignoit noblement ſes reins, & procuroit une chaleur égale. Il n'avoit point de ces jarretieres qui coupent les jarrets &

---

de la friſure, dans quel étonnement je jeterois les lecteurs en leur prouvant qu'il y a trois ou quatre cent manieres de tordre les cheveux d'un honnête homme. Oh ! que les arts ont de profondeur, & qui peut ſe vanter de les parcourir en détail !

(*a*) Je n'aime point que l'on crie contre nos cols, ils nous ſervent plus qu'on ne l'imagine. Les veilles, la bonne chere & quelques autres excès nous rendent pâles. Nos cols, en nous étranglant un peu, réparent ce défaut, & nous redonnent des couleurs.

gênent la circulation. Un long bas lui prenoit des pieds juſqu'à la ceinture ; & un ſoulier commode entouroit ſon pied en forme de brodequin.

Il me fit entrer dans une boutique où l'on me propoſa de changer de vêtement. Le ſiege ſur lequel je me repoſai, n'étoit point de ces chaiſes chargées d'étoffes, qui fatiguent au lieu de délaſſer. C'étoit une eſpece de canapé court, revêtu de natte, fait en pente, & qui ſe prêtoit ſur un pivot au mouvement du corps. Je ne pouvois me croire chez un frippier, car il ne parloit point d'honneur & de conſcience, & ſon magaſin étoit fort clair.

CHAPITRE IV.

Les Porte-faix.

MON guide ſe rendoit chaque inſtant plus affable. Il paya la dépenſe que j'avois faite chez le frippier. Elle ſe montoit à un louis de notre monnoie que je tirai de ma poche. Le marchand ſe promit de le garder comme une piece antique. On payoit comptant dans chaque boutique, & ce peuple, ami d'une probité ſcrupuleuſe, ne connoiſſoit point ce mot *crédit*, qui d'un côté ou de l'autre ſervoit de voile à une induſtrieuſe frippon-

nerie. L'art de faire des dettes & de ne les point payer n'étoit plus la ſcience des gens du beau monde. (*a*)

En ſortant, la foule m'environnoit encore, mais les regards de la multitude n'avoient rien de railleur, rien d'inſultant; ſeulement on bourdonnoit de tout côté à mes oreilles: voilà l'homme qui a ſept cent ans! Qu'il a dû être malheureux pendant les premieres années de ſa vie! (*b*)

(*a*) Charles VII roi de France, ſe trouvant à Bourges ſe fit faire une paire de bottes; mais comme on les lui eſſayoit, l'Intendant entra & dit au Bottier: remportez votre marchandiſe, nous ne pourrions vous payer ces bottes de quelque tems; Sa Majeſté peut encore aller un mois avec les vieilles. Le Roi approuva l'Intendant, & il méritoit d'avoir un pareil homme à ſon ſervice. Que penſera en liſant ceci le jeune drôle qui ſe laiſſe chauſſer, riant en lui-même d'avoir encore trouvé un pauvre ouvrier à tromper: il mépriſe l'homme qui lui met des ſouliers aux pieds & qu'il ne paie point, & court prodiguer l'or dans les aſyles de la débauche & du crime. Que la baſſeſſe de ſon ame n'eſt-elle gravée ſur ſon front, ſur ce front qui ne rougit pas de ſe détourner à chaque coin de rue pour éviter l'œil d'un créancier! Si tous ceux auquels il doit les vêtemens qu'il porte, l'arrêtoient dans un carrefour, & reprenoient ce qui leur appartient, que lui reſteroit-il pour ſe couvrir? Je voudrois que ſur le pavé de Paris chaque homme vêtu d'un habit au-deſſus de ſon état, fût forcé, ſous des peines ſéveres, de porter dans ſa poche la quittance de ſon tailleur.

(*b*) Celui qui a en main la milice d'un état, celui qui a en main les finances, eſt deſpote dans toute la force du terme, & s'il n'acheve pas de tout courber, c'eſt qu'il ne convient pas toujours à ſes intérêts d'uſer de ſa toute puiſſance.

J'étois étonné de trouver tant de propreté & ſi peu d'embarras dans les rues : on eut dit de la Fête-Dieu. La ville paroiſſoit cependant extraordinairement peuplée.

Il y avoit dans chaque rue un garde qui veilloit à l'ordre public ; il dirigeoit la marche des voitures & celle des hommes chargés ; il ouvroit ſur-tout un libre paſſage à ces derniers, dont le fardeau étoit toujours proportionné à leurs forces.

On ne voyoit point un malheurenx haletant, tout en ſueur, l'œil rouge & la tête comprimée, gémir ſous un poids qui n'étoit fait que pour une bête de ſomme chez un peuple humain : le riche ne ſe jouoit point de l'humanité moyennant quelques pieces de monnoie. On voyoit encore moins un ſexe délicat & foible, né pour remplir des devoirs plus doux & plus heureux, attriſter les regards des paſſans en ſe métamorphoſant en porte-faix : on ne le voyoit point dans les marchés publics forcer à chaque pas la nature, & accuſer la barbare inſenſibilité des hommes, tranquilles ſpectateurs de leurs travaux. Rendus aux devoirs de leur état, les femmes rempliſſoient l'unique ſoin que leur impoſa le créateur, celui de faire des enfans, & de conſoler ceux qui les environnent des peines de la vie.

CHAPITRE V.

Les Voitures.

Je remarquai que tous les allans prenoient la droite, & que les venans prenoient la gauche. (*a*) Ce moyen si simple de n'être point écrasé venoit d'être imaginé tout-à-l'heure, tant il est vrai que ce n'est qu'avec le tems que se font les découvertes utiles. On évitoit par-là les rencontres fâcheuses. Toutes les issues étoient sûres & faciles: & dans les cérémonies publiques où se trouvoit l'affluence de la multitude, elle jouissoit d'un spectacle qu'elle aime naturellement, & qu'il auroit été injuste de lui refuser. Chacun s'en retournoit paisiblement chez soi, sans être ou froissé ou mort. Je ne voyois plus le coup-d'œil risible & révoltant de mille carrosses mutuellement accrochés, demeurer immobiles pendant trois heures, tandis que l'homme doré, l'homme imbécille qui se faisoit traîner, oubliant qu'il avoit

(*a*) L'étranger ne conçoit guere ce qui occasionne en France ce mouvement perpétuel des hommes, qui du matin au soir sont hors de leurs maisons, souvent sans affaires, & dans une agitation incompréhensible.

des jambes, crioit à la portiere & se lamentoit de ne pouvoir avancer. (a)

Le plus grand peuple formoit une circulation libre, aisée & pleine d'ordre. Je rencontrai cent charettes chargées de denrées ou de meubles, pour un seul carrosse, encore ce carrosse traînoit-il un homme qui me parut infirme. Que sont devenues, dis-je, ces brillantes voitures élégamment dorées, peintes, vernissées, qui de mon tems remplissoient les rues de Paris? Vous n'avez donc ici ni traitans, ni courtisannes, (b) ni petits-maîtres? Jadis ces trois misérables especes insultoient au public, & sembloient jouer à l'envi l'une de l'autre à qui auroit l'avantage d'épouvanter l'honnête bourgeois qui fuyoit à grands pas, de peur d'expirer sous la roue de leur char. Nos seigneurs prenoient le pavé de Paris pour la lice des jeux olympiques, & mettoient leur gloire à crever des chevaux. Alors se sauvoit qui pouvoit.

(a) Rien de plus comique que de voir sur un pont une file de carrosses qui s'embarrassent les uns dans les autres. Les maîtres regardent & s'impatientent. Les cochers se levent sur leurs sieges & jurent. Ce coup-d'œil venge un peu les malheureux piétons.

(b) On a vu six chevaux magnifiquement enharnachés; ils étoient attelés à un carrosse superbe: on se rangeoit en deux hayes pour le voir passer. Les artisans ôtoient leur bonnet, & c'étoit une catin qu'ils avoient saluée.

Il n'eſt plus permis, me répondit-on, de faire de pareilles courſes. De bonnes loix ſomptuaires ont réprimé ce luxe barbare, qui engraiſſoit un peuple de laquais & de chevaux. (*a*) Les favoris de la fortune ne connoiſſent plus cette molleſſe coupable qui révoltoit l'œil du pauvre. Nos ſeigneurs font uſage aujourd'hui de leurs jambes; ils ont de l'argent de plus & la goutte de moins.

Vous voyez pourtant quelques voitures; elles appartiennent à d'anciens magiſtrats, ou à des hommes diſtingués par leurs ſervices & courbés ſous le poids de l'âge. C'eſt à eux ſeuls qu'il eſt permis de rouler lentement ſur ce pavé où le moindre citoyen eſt reſpecté; s'ils avoient le malheur d'eſtropier un homme, ils deſcendroient à l'inſtant même de leur carroſſe pour l'y faire monter, & lui entretiendroient une voiture pour toute ſa vie à leurs dépens.

Ce malheur n'arrive jamais. Les riches titrés ſont des hommes eſtimables, qui ne croient point ſe déshonorer en ſouffrant que leurs chevaux cedent le pas au citoyen.

Notre ſouverain lui-même ſe promene ſouvent à pied parmi nous; quelquefois même il honore

---

(*a*) On a comparé avec raiſon les ſots opulens qui entretiennent une foule de valets, à des cloportes, ils ont beaucoup de pieds, & leur marche eſt fort lente.

nos maiſons de ſa préſence, & preſque toujours, quand il eſt las d'avoir marché, il choiſit pour ſe repoſer la boutique d'un artiſan. Il aime à retracer l'égalité naturelle qui doit régner parmi les hommes : auſſi ne voit-il dans nos yeux qu'amour & reconnoiſſance ; nos acclamations partent du cœur, & ſon cœur les entend & s'y complaît. C'eſt un ſecond Henri IV. Il a ſa grandeur d'ame, ſes entrailles, ſon auguſte ſimplicité ; mais il eſt plus fortuné. La voie publique reçoit ſous ſes pas comme une empreinte ſacrée que chacun révere : on n'oſe s'y quereller ; on rougiroit d'y commettre le moindre déſordre : *Si le roi paſſoit*, dit-on ; cette réflexion ſeule arrêteroit, je crois, une guerre civile. Que l'exemple devient puiſſant, lorſqu'il eſt donné par la premiere tête ! comme il frappe ! comme il devient une loi inviolable ! comme il commande à tous les hommes !

CHAPITRE VI.

Les Chapeaux brodés.

Les choses me paroissent un peu changées, dis-je à mon guide; je vois que tout le monde est vêtu d'une maniere simple & modeste, & depuis que nous marchons je n'ai pas encore rencontré sur mon chemin un seul habit doré: je n'ai distingué ni galons, ni manchettes à dentelles. De mon tems un luxe puéril & ruineux avoit dérangé toutes les cervelles; un corps sans ame étoit surchargé de dorure, & l'automate alors ressembloit à un homme. — C'est justement ce qui nous a porté à mépriser cette ancienne livrée de l'orgueil. Notre œil ne s'arrête point à la surface. Lorsqu'un homme s'est fait connoître pour avoir excellé dans son art, il n'a pas besoin d'un habit magnifique ni d'un riche ameublement pour faire passer son mérite; il n'a besoin ni d'admirateurs qui le prônent, ni de protecteurs qui l'étayent: ses actions parlent, & chaque citoyen s'intéresse à demander pour lui la récompense qu'elles méritent. Ceux qui courent la même carriere que lui, sont les premiers à solliciter en sa faveur. Chacun dresse un placet, où sont peints dans tout leur jour les services qu'il a rendus à l'état.

Le monarque ne manque point d'inviter à ſa cour cet homme cher au peuple. Il converſe avec lui pour s'inſtruire ; car il ne penſe pas que l'eſprit de ſageſſe ſoit inné en lui. Il met à profit les leçons lumineuſes de celui qui a pris quelque grand objet pour but principal de ſes méditations. Il lui fait préſent d'un chapeau où ſon nom eſt brodé ; & cette diſtinction vaut bien celle des rubans bleus, rouges & jaunes, qui chamaroient jadis des hommes abſolument inconnus à la patrie (*a*).

Vous penſez bien qu'un nom infame n'oſeroit ſe montrer devant un public dont le regard le démentiroit. Quiconque porte un de ces chapeaux honorables, peut paſſer par-tout ; en tout tems il a un libre accès au pied du trône, & c'eſt une loi fondamentale. Ainſi, lorſqu'un prince ou un duc n'ont rien fait pour faire broder leur nom, ils jouiſſent de leurs richeſſes ; mais ils n'ont aucune marque d'honneur ; on les voit paſſer du même œil que le citoyen obſcur qui ſe mêle & ſe perd dans la foule.

(*a*) Chez les anciens la vanité des hommes conſiſtoit à tirer leur origine des Dieux ; on faiſoit tous ſes efforts pour être neveu de Neptune, petit-fils de Vénus, couſin germain de Mars : d'autres, plus modeſtes, ſe contentoient de deſcendre d'un fleuve, d'une nymphe, d'une nayade. Nos fous modernes ont une extravagance plus triſte ; ils cherchent à deſcendre, non d'ayeux célebres, mais bien anciennement obſcurs.

La politique & la raiſon autoriſent à la fois cette diſtinction : elle n'eſt injurieuſe que pour ceux qui ſe ſentent incapables de jamais s'élever. L'homme n'eſt pas aſſez parfait pour faire le bien, pour le ſeul honneur d'avoir bien fait. Mais cette nobleſſe, comme vous le penſez bien, eſt perſonnelle, & non héréditaire ou vénale. A vingt-un ans le fils d'un homme illuſtre ſe préſente, & un tribunal décide s'il jouira des prérogatives de ſon pere. Sur ſa conduite paſſée, & quelquefois ſur les eſpérances qu'il donne, on lui confirme l'honneur d'appartenir à un citoyen cher à ſa patrie. Mais ſi le fils d'un Achille eſt un lâche Therſite, nous détournons les yeux, nous lui épargnons la honte de rougir à notre vue : il deſcend dans l'oubli à meſure que le nom de ſon pere devient plus glorieux.

De votre tems on ſavoit punir le crime, & l'on n'accordoit aucune récompenſe à la vertu ; c'étoit une législation bien imparfaite. Parmi nous, l'homme courageux qui a ſauvé la vie à un citoyen dans quelque danger, (*a*) qui a pré-

---

(*a*) Il eſt étonnant que l'on n'accorde aucune récompenſe à l'homme qui ſauve la vie à un citoyen. Une ordonnance de police donne dix écus au batelier qui retire un noyé de la riviere, mais le batelier qui ſauve la vie à un homme en danger n'a rien.

venu quelque malheur public, qui a fait quelque chose de grand & d'utile, porte le chapeau brodé, & son nom respectable exposé aux yeux de tous, marche avant celui qui possede la plus belle fortune, fut-il Midas ou Plutus. (*a*) — Cela est fort bien imaginé. De mon tems on donnoit des chapeaux, mais ils étoient rouges : on alloit les chercher au-delà des mers ; ils ne signifioient rien ; on les ambitionnoit singuliérement, & je ne sais trop à quel titre on les recevoit.

CHAPITRE VII.

Le Pont débaptisé.

LORSQU'ON cause avec intérêt, on fait du chemin sans s'en appercevoir. Je ne sentois plus le poids de la vieillesse, tout rajeuni que j'étois par l'aspect de tant d'objets nouveaux.

Mais qu'apperçois-je ! ô Ciel ! quel coup-d'œil !

(*a*) Quand l'extrême cupidité remue tous les cœurs, l'enthousiasme de la vertu disparoît, & le gouvernement ne peut plus récompenser que par des sommes immenses, ceux qu'il récompensoit par de légeres marques d'honneur. Leçon à tous les monarques de créer une monnoie qui illustre ; mais elle n'aura cours que lorsque les ames sentiront vivement ce noble aiguillon.

Je me trouve ſur les bords de la Seine. Ma vue enchantée ſe promene, s'étend ſur les plus beaux monumens. Le Louvre eſt achevé! L'eſpace qui regne entre le château des Tuileries & le Louvre, donne une place immenſe où ſe célebrent les fêtes publiques. Une galerie nouvelle répond à l'ancienne où l'on admiroit encore la main de Perrault. Ces deux auguſtes monumens ainſi réunis, formoient le plus magnifique palais qui fut dans l'univers. Tous les artiſtes diſtingués habitoient ce palais. C'étoit-là le plus digne cortege de la majeſté ſouveraine. Elle ne s'enorgueilliſſoit que des arts qui faiſoient la gloire & le bonheur de l'empire. Je vis une ſuperbe place de ville qui pouvoit contenir la foule des citoyens. Un temple lui faiſoit face; ce temple étoit celui de la juſtice. L'architecture de ſes murailles répondoit à la dignité de ſon objet.

Eſt-ce bien là le Pont-Neuf, m'écriai-je? Comme il eſt décoré! —— Qu'appellez-vous le Pont-Neuf? Nous lui avons donné un autre nom. Nous en avons changé beaucoup d'autres pour leur en ſubſtituer de plus ſignificatifs ou de plus convenables; car rien n'influe plus ſur l'eſprit du peuple que lorſque les choſes ont leurs termes propres & réels. Voilà le pont d'Henri IV, entendez-vous? formant la communication des deux parties de la ville: il ne pouvoit porter un

titre plus respecté. Dans chacune des demi-lunes nous avons placé l'effigie des grands hommes qui, comme lui, ont aimé les hommes, & qui n'ont voulu que le bien de la patrie. Nous n'avons pas hésité de mettre à ses côtés le chancelier l'Hôpital, Sully, Jannin, Colbert. Quel livre de morale! Quelle leçon publique est aussi forte, aussi éloquente que cette file de héros, dont le front muet, mais imposant, crie à tous qu'il est utile & grand d'obtenir l'estime publique! Votre siecle n'a point eu la gloire de faire pareille chose. — Oh! mon siecle éprouvoit les plus grandes difficultés à la moindre entreprise. On faisoit les plus rares préparatifs pour annoncer avec pompe un avortement. Un grain de sable arrêtoit le mouvement des ressorts les plus orgueilleux. On bâtissoit les plus belles choses en spéculation: & la langue ou la plume sembloient l'instrument universel. Tout a son tems. Le nôtre étoit celui des innombrables projets; le vôtre est celui de l'exécution. Je vous en félicite. Que je me fais bon gré d'avoir vécu si long-tems!

CHAPITRE VIII.

Le nouveau Paris.

En me tournant du côté du pont que je nommois jadis le Pont-au-Change, je vis qu'il n'étoit plus écrasé de vilaines petites maisons (*a*). Ma vue se plongeoit avec plaisir dans tout le vaste cours de la Seine ; & ce coup-d'œil vraiment unique m'étoit toujours nouveau.

En vérité, voilà des changemens admirables ! — Il est vrai : c'est dommage qu'ils nous rappellent un événement funeste, causé par votre extrême négligence. — Nous ! comment, s'il vous plaît ? — L'histoire rapporte que vous parliez toujours d'abattre ces vilaines maisons, &

(*a*) Des milliers d'hommes qui viennent se réunir sur le même pont, qui habitent des maisons à sept étages, qui s'entassent dans des rues étroites, qui rongent, qui dessechent un sol déjà épuisé, tandis que la nature leur ouvroit de tout côté ses vastes & riantes campagnes, présentent un spectacle bien étonnant à l'œil du philosophe. Les riches s'y rendent pour multiplier leur puissance, & défendre l'abus de leur puissance par leur puissance même. Les petits fourbent, flattent & se vendent. On pend ceux qui échouent ; les autres deviennent des importans. On sent que dans ce conflit perpétuel & barbare d'intérêt, on ne doit plus guere connoître les devoirs de l'homme & du citoyen.

que vous ne les abattiez point. Un jour donc que vos échevins faisoient précéder un somptueux repas d'un maigre feu d'artifice, (le tout pour célébrer l'anniversaire d'un saint à qui, sans doute, les François ont la plus grande obligation) le bruit des canons, des boëtes & des pétards suffit à renverser les vieilles masures dressées sur ces vieux ponts; ils tremblerent & s'écroulerent sur leurs habitans. Le bouleversement de l'un entraîna la ruine de l'autre. Mille citoyens périrent; & les échevins à qui appartenoit le revenu des maisons, maudirent le feu d'artifice & jusqu'au repas.

Les années suivantes, on ne fit plus tant de bruit à propos de rien. L'argent qui sautoit en l'air, ou qui causoit de graves indigestions, fut employé à faire somme pour la restauration & l'entretien des ponts. On regretta de n'avoir point suivi cette idée les années précédentes; mais c'étoit le lot de votre siecle de ne vouloir reconnoître ses énormes sottises que lorsqu'elles étoient complétement achevées.

Venez vous promener un peu de ce côté; vous verrez quelques démolitions que nous avons faites, je crois, fort à propos. Ces deux ailes des Quatre Nations ne gâtent plus un des plus beaux quais, en laissant subsister des marques d'une vindication cardinale. Nous avons placé

l'Hôtel-de-Ville en face du Louvre ; & lorſque nous donnons quelques réjouiſſances publiques, nous penſons bonnement qu'elles ſont faites pour le peuple. La place eſt ſpacieuſe : perſonne n'eſt eſtropié par les feux d'artifice ou par les coups de bourrade de la ſoldateſque qui, de votre tems, (ô choſe incroyable !) bleſſoit quelquefois le ſpectateur, & le bleſſoit impunément (*a*).

Voyez comme nous avons mis chaque ſtatue équeſtre des rois qui ont ſuccédé au vôtre, au milieu de chaque pont. Cette file de rois élevés ſans pompe au ſein de la ville, préſente un coup-d'œil intéreſſant. Dominant ſur le fleuve qui arroſe & féconde la cité, ils en paroiſſent les dieux tutélaires. Placés tous comme le bon Henri IV, ils ont un air plus populaire, que s'ils étoient renfermés dans des places (*b*) où l'œil eſt borné. Celles-ci, vaſtes & naturelles, n'ont pas jetté dans de grands frais. Nos rois après leur mort ne levent pas ce dernier tribut qui, dans votre ſiecle, fatiguoit le citoyen déjà épuiſé.

(*a*) C'eſt ce que j'ai vu, c'eſt ce que je défere publiquement aux magiſtrats, qui doivent plus veiller à la conſervation d'un homme qu'aux apprêts de vingt fêtes publiques.

(*b*) Les maiſons des traitans ceignent pour la plupart les ſtatues de nos rois. Ils ne peuvent même après leur mort éviter le cercle des frippons !

Je vis avec beaucoup de ſatisfaction qu'on avoit ôté ces eſclaves enchaînés (*a*) aux pieds des ſtatues de nos rois ; qu'on avoit effacé toute inſcription faſtueuſe ; & quoique cette groſſiere flatterie ſoit la moins dangereuſe de toutes, on avoit écarté ſoigneuſement la moindre apparence de menſonge & d'orgueil.

On me dit que la Baſtille avoit été renverſée de fond en comble, par un prince qui ne ſe croyoit pas le Dieu des hommes, & qui craignoit le juge des rois ; que ſur les débris de cet affreux château, ſi bien appellé le palais de la vengeance, (& d'une vengeance royale) on avoit élevé un temple à la clémence : qu'aucun citoyen ne diſparoiſſoit de la ſociété ſans que ſon procès ne lui fût fait publiquement ; & que les lettres de cachet étoient un nom inconnu au peuple : que ce nom n'exerçoit plus que l'infatigable érudition de ceux qui perçoient dans la nuit des tems barbares ; on avoit compoſé même un livre intitulé : *Parallele des lettres de cachet & du cordeau aſiatique.*

Inſenſiblement nous traverſâmes les Tuileries où tout le monde entroit : elles ne m'en parurent

---

(*a*) Louis XIV diſoit que de tous les gouvernemens du monde celui du grand Turc lui plaiſoit davantage. On ne pouvoit être à la fois, plus orgueilleux & plus ignorant.

que plus belles (*a*). On ne me demanda rien pour m'asseoir dans ce jardin royal. Nous nous trouvâmes à la place de Louis XV. Mon guide me prenant par la main me dit en souriant : vous avez dû voir l'inauguration de cette statue équestre. — Oui, j'étois jeune alors, & tout aussi curieux qu'à présent. — Mais savez-vous bien que voilà un chef-d'œuvre digne de notre siecle ; nous l'admirons encore tous les jours, & lorsque nous voulons en contempler la perspective du château, elle nous paroît, sur-tout au soleil couchant, couronnée des plus beaux rayons. Ces magnifiques allées forment un ceintre heureux, & celui qui a donné ce plan ne manquoit point de goût ; il a eu le mérite de pressentir le grand effet que cela devoit faire un jour. J'ai lu cependant que de votre tems, des hommes aussi jaloux qu'ignorans exerçoient leur censure sur cette statue & sur cette place, qu'ils n'auroient dû qu'admirer (*b*). S'il se trouvoit aujourd'hui un homme capable de

---

(*a*) Refuser l'entrée de ce jardin au petit peuple me semble une insulte gratuite, & d'autant plus grande qu'il ne la sent pas.

(*b*) Il n'y a qu'en France où l'art de se taire n'est point un mérite. Vous reconnoîtrez moins un françois à son visage & à son accent qu'à la légéreté qu'il a de parler & de prononcer sur tout ; jamais il n'a su dire : *je ne me connois point en cela.*

dire une telle ſottiſe ; dès qu'il ouvriroit la bouche, nous lui tournerions le dos.

Je continuai ma curieuſe promenade ; mais le détail en ſeroit trop long. D'ailleurs on perd toujours en ſe rappellant un ſonge. Chaque coin de rue m'offroit une belle fontaine, qui laiſſoit couler une eau pure & tranſparente : elle retomboit d'une coquille en nappe d'argent, & ſon cryſtal donnoit envie d'y boire. Cette coquille préſentoit à chaque paſſant une taſſe ſalutaire. Cette eau couloit dans le ruiſſeau toujours limpide, & lavoit abondamment le pavé.

Voilà le projet de votre M. Deſparcieux, académicien de l'académie des ſciences, accompli & perfectionné. Voyez comme toutes ces maiſons ſont fournies de la choſe la plus néceſſaire & la plus utile à la vie. Quelle propreté ! quelle fraîcheur en réſulte dans l'air ! Regardez ces bâtimens commodes, élégans. On ne conſtruit plus de ces cheminées funeſtes, dont la ruine menaçoit chaque paſſant. Les toîts n'ont plus cette pente gothique qui, au moindre vent, faiſoit gliſſer les tuiles dans les rues les plus fréquentées.

Nous montâmes au haut d'une maiſon par un eſcalier où l'on voyoit clair. Quel plaiſir ce fut pour moi qui aime la vue & le bon air, de rencontrer une terraſſe ornée de pots de fleurs & couverte d'une treille parfumée. Le ſommet de

chaque maiſon offroit une pareille terraſſe ; de ſorte que les toîts, tous d'une égale hauteur, formoient enſemble comme un vaſte jardin : & la ville apperçue du haut d'une tour étoit couronnée de fleurs, de fruits & de verdure.

Je n'ai pas beſoin de dire que l'Hôtel-Dieu n'étoit plus enfermé au centre de la cité. Si quelque étranger ou quelque citoyen, me dit-on, tombe malade hors de ſa patrie ou de ſa famille, nous ne l'empriſonnons pas, comme de votre tems, dans un lit dégoûtant entre un cadavre & un agoniſſant, pour y reſpirer l'haleine empoiſonnée du trépas, & convertir une ſimple incommodité en une cruelle maladie.

Nous avons partagé cet Hôtel-Dieu en vingt maiſons particulieres, ſituées aux différentes extrêmités de la ville. Par-là le mauvais air que ce gouffre d'horreur (*a*) exhaloit, ſe trouve diſ-

---

(*a*) Six mille malheureux ſont entaſſés dans les ſalles de l'Hôtel-Dieu où l'air ne circule point. Le bras de la riviere qui coule auprès, reçoit toutes les immondices, & cette eau qui contient tous les germes de la corruption, abreuve la moitié de la ville. Dans le bras de la riviere qui baigne le quai Pelletier & entre les deux ponts, nombre de teinturiers répandent leur teinture trois fois par ſemaine. J'ai vu l'eau en conſerver une couleur noire pendant plus de ſix heures. L'arche qui compoſe le quai de Gêvres eſt un foyer peſtilentiel. Toute cette partie de la ville boit une eau infecte, & reſpire un air empoiſonné. L'argent qu'on prodigue en fuſées volantes, ſuffiroit à la ceſſation d'un tel fléau.

persé & n'est plus dangereux à la capitale. D'ailleurs les malades ne sont pas conduits dans ces hôpitaux par l'extrême indigence : ils n'arrivent point déjà frappés de l'idée de mort, & pour s'assurer uniquement de leur sépulture ; ils viennent, parce que les secours y sont plus promts, plus multipliés que dans leurs propres foyers. On ne voit plus ce mêlange horrible, cette confusion révoltante, qui annonçoit plutôt un séjour de vengeance qu'un séjour de charité. Chaque malade a son lit, & peut expirer sans accuser la nature humaine. On a revisé les comptes des directeurs. O honte ! ô douleur ! ô forfait incroyable sous la voûte du ciel ! des hommes dénaturés s'engraissoient de la substance des pauvres ; ils étoient heureux des douleurs de leurs semblables ; ils avoient conclu un marché avantageux avec la mort.... Je m'arrête : le tems de ces iniquités est écoulé : l'asyle des malheureux est respecté comme le temple où les regards de la divinité s'arrêtent avec le plus de complaisance : les abus énormes sont corrigés, & les pauvres malades n'ont plus à combattre que les maux que leur imposa la nature. Quand on n'a à souffrir que d'elle, on souffre en silence (*a*).

(*a*) Un jour je me suis promené seul & à pas lents dans les salles de l'Hôtel-Dieu de Paris. Quel lieu plus propre à

Des médecins ſavans & charitables ne dictent point des ſentences de mort, en prononçant au haſard des préceptes généraux : ils ſe donnent la peine d'examiner chaque malade en particulier ; & la ſanté ne tarde point à refleurir ſous leur œil attentif & prudent. Ces médecins ſont au rang des citoyens les plus conſidérés. Et quel ouvrage plus beau, plus auguſte, plus digne d'un être vertueux & ſenſible, que celui de renouer le fil délicat des jours de l'homme, de ces jours fragiles, paſſagers, mais dont un art conſervateur accroît la force & augmente la durée ! —— Et l'hôpital général, où eſt-il ſitué ? —— Nous n'a-

méditer ſur l'homme ! J'ai vu l'avarice inhumaine décorée du nom de charité publique. J'ai vu des moribonds plus preſſés qu'ils ne devoient l'être dans le tombeau, confondre leur haleine, & précipiter le trépas des triſtes compagnons de leur miſere. J'ai vu la douleur & les larmes n'attendrir perſonne ; le glaive de la mort frapper à droite & à gauche ſans élever aucun gémiſſement : on eût dit qu'il abbattoit de vils animaux dans un ſéjour de carnage. J'ai vu des hommes endurcis à ce ſpectacle, s'étonner que l'on pût y être ſenſible. Deux jours après je me ſuis trouvé à la ſalle de l'opéra. Quel ſpectacle diſpendieux ! Décorations, acteurs, muſiciens, on n'avoit rien épargné pour rendre le coup-d'œil magnifique. Mais que dira la poſtérité, lorſqu'elle ſaura que la même ville enfermoit deux endroits auſſi différens ? Hélas ! comment peuvent-ils repoſer ſur le même ſol ! L'un n'exclud-t-il pas néceſſairement l'autre ? Depuis ce jour l'académie royale de muſique contriſte mon ame : au premier coup d'archet j'ai ſous les yeux le lit dégoûtant des pauvres malades.

vons plus d'hôpital général, plus de Bicêtre *(a)*, de maiſons de force, ou plutôt de rage. Un corps ſain n'a pas beſoin de cautere. Le luxe, comme un cauſtique brûlant, avoit gangrené chez vous les parties les plus ſaines de l'état, & votre corps politique étoit tout couvert d'ulceres. Au lieu de fermer doucement ces plaies honteuſes, vous les envenimiez encore. Vous comptiez étouffer le crime ſous le poids de la cruauté. Vous

(*a*) Il y a à Bicêtre une ſalle qu'on nomme la ſalle de force; c'eſt une image de l'enfer. Six cent malheureux, preſſés les uns ſur les autres, opprimés de leur miſere, de leur infortune, de leur haleine mutuelle, de la vermine qui les ronge, de leur déſeſpoir, & d'un ennui plus cruel encore, vivent dans la fermentation d'une rage étouffée. C'eſt le ſupplice de Mezence mille fois multiplié. Les magiſtrats ſont ſourds aux réclamations de ces infortunés. On en a vu qui ont commis des homicides ſur les geoliers, les chirurgiens, ou les prêtres qui les viſitoient, dans la ſeule vue de ſortir de ce lieu d'horreur, & de repoſer plus librement ſur la roue de l'échaffaud. On a raiſon d'avancer que la mort ſeroit une moindre barbarie que celle que l'on exerce contr'eux. O cruels magiſtrats, hommes de fer, hommes indignes de ce nom, vous outragez l'humanité plus qu'ils ne l'ont outragée eux-mêmes! Jamais les brigands dans leur férocité n'ont égalé la vôtre. Oſez être plus inhumains, avec une juſtice moins lente: faites brûler vif ce troupeau malheureux, vous vous epargnerez la peine d'étendre votre vigilance ſur leur horrible eſclavage. Vous ne paroiſſez que pour le redoubler. Quoi? on pourroit leur mettre un boulet de cent livres au pied, & les faire travailler en plein champ. Mais, non; il eſt des victimes d'un deſpotiſme arbitraire, qu'on veut dérober à tous les regards . . . . J'entends.

étiez inhumains, parce que vous n'aviez pas su faire de bonnes loix. (a)

Il vous étoit plus facile de tourmenter le coupable & le malheureux, que de prévenir le désordre & la misere. Votre violence barbare n'a fait qu'endurcir les cœurs criminels ; vous y avez fait entrer le désespoir. Et qu'avez-vous recueilli ? Des larmes, des cris de rage, & des malédictions. Vous sembliez avoir modelé vos maisons de force sur cet horrible séjour que vous nommiez l'enfer, où des ministres de douleur accumuloient les tortures pour le plaisir affreux d'imprimer un long supplice à des êtres sensibles & plaintifs.

Enfin, pour abréger (car je serois trop long,) on ne savoit pas même de votre tems faire travailler les mendians ; toute la science de votre gouvernement consistoit à les enfermer & à les faire mourir de faim. Ces malheureux expirans d'une mort lente dans un coin du royaume, ont

---

(a) Eh ! oui, magistrats, c'est votre ignorance, c'est votre paresse, c'est votre précipitation qui cause le désespoir du pauvre. Vous l'emprisonnez pour une vétille, vous le couchez à côté d'un scélérat, vous aigrissez, vous empoisonnez son ame, vous l'oubliez dans la foule des malheureux ; mais lui se souvient de votre injustice : comme vous n'avez point mis de proportion entre le délit & la punition, il vous imitera, & tout lui deviendra égal.

cependant fait parvenir juſqu'à nous leurs gémiſſemens : nous n'avons point dédaigné leurs obſcures clameurs ; elles ont percé l'intervalle de ſept ſiecles : & cette baſſe tyrannie ſuffit à en révéler mille autres.

Je baiſſois les yeux & n'oſois répondre ; car j'avois été témoin de ces turpitudes, & je n'avois pu que gémir, ne pouvant faire mieux (*a*). Je gardai le ſilence quelque tems, & je repris en lui diſant : ah ! ne renouvellez pas les bleſſures de mon cœur. Dieu a réparé les maux que leur ont fait les humains ; il a puni ces cœurs durs ; vous ſavez... Mais allons en-avant. Vous avez, je crois, laiſſé ſubſiſter un de nos vices politiques. Paris me paroît auſſi peuplé que de mon tems ; il étoit prouvé que la tête étoit trois fois trop groſſe pour le corps. Je ſuis bien aiſe de vous annoncer, reprit mon guide, que le nombre des habitans du royaume eſt augmenté de moitié ; que toutes les terres ſont cultivées, & que par conſéquent le chef ſe trouve aujourd'hui dans une juſte proportion avec ſes membres. Cette belle ville produit toujours autant de grands perſonnages, de ſavans, d'hommes utilement in-

(*a*) J'aurai ſatisfait mon cœur & la juſtice en dénonçant cet attentat contre l'humanité, attentat horrible qu'on aura peine à croire ; mais, hélas ! il ſubſiſte encore.

duſtrieux, de beaux génies, que toutes les autres villes de France réunies enſemble. — Mais encore un petit mot aſſez important à recueillir. Placez-vous le magaſin des poudres preſque au centre de votre ville ? — Nous ne ſommes pas imprudens de cette force-là : c'eſt aſſez des volcans qu'allume la main de la nature, ſans en former d'artificiels qui ſont cent fois plus dangereux (*a*).

(*a*) Preſque toutes les villes renferment dans leur ſein des magaſins à poudre. Le tonnerre & mille autres accidens imprévus, inconnus même, peuvent y mettre le feu. Mille exemples terribles (choſe incroyable!) n'ont pu corriger juſqu'ici l'eſpece humaine. Deux mille cinq cent hommes enſevelis récemment ſous des ruines dans la ville de Breſcia, rendront peut-être les gouvernemens attentifs à un fléau, ouvrage de leurs mains, & qu'il leur ſeroit ſi facile de nous éviter.

CHAPITRE IX.

Les Placets.

Je remarquai plusieurs officiers revêtus des marques de leur dignité, qui venoient recevoir publiquement les plaintes du peuple, & qui en faisoient un fidele rapport aux premiers magistrats. Tous les objets qui regardent l'administration de la police, étoient traités avec la plus grande célérité : on rendoit justice aux foibles *(a)*, & tous bénissoient le gouvernement. Je me répandis en louanges sur cette institution sage & salutaire. — Messieurs, vous n'avez pas toute la gloire de cette découverte. De mon tems la ville commençoit à être bien gouvernée. Une police vigilante embrassoit tous les rangs & tous les faits. Un de ceux qui l'a maintenue avec le plus d'ordre, doit être nommé encore avec éloge parmi vous : on lit parmi ses belles ordonnances celle

(*a*) Quand un ministre d'état malverse ou met la monarchie en danger, lorsqu'un général d'armée verse le sang des sujets mal-à-propos, & perd honteusement une bataille, son châtiment est tout prêt; on lui défend de revoir le visage du monarque. Ainsi des délits qui perdent une nation entiere, sont punis comme des bagatelles.

d'avoir défendu ces extravagantes & lourdes enſeignes, qui défiguroient la ville & menaçoient les paſſans; d'avoir perfectionné, pour ne pas dire créé, le luminaire; d'avoir mis un plan admirable dans le ſecours prompt des pompes, & d'avoir préſervé par ce moyen les citoyens de pluſieurs incendies, autrefois ſi fréquens.

Oui, me répondit-on, ce magiſtrat étoit un homme infatigable, habile à remplir ſes devoirs, tout étendus qu'ils étoient; mais la police n'avoit pas encore reçu toute ſa perfection. L'eſpionage étoit la principale reſſource d'un gouvernement foible, inquiet, minutieux. Il y entroit le plus ſouvent une curioſité méchante, plutôt qu'un but bien déterminé d'utilité publique. Tous ces ſecrets adroitement volés portoient ſouvent une lumiere fauſſe qui égaroit le magiſtrat. D'ailleurs cette armée de délateurs qu'on avoit ſéduits à prix d'argent, formoit une maſſe corrompue qui infectoit la ſociété (*a*). Adieu toutes ſes douceurs. Il n'étoit plus d'épanchement de cœur : on étoit réduit à la cruelle alternative d'être imprudent ou hypocrite. En vain l'ame s'élançoit vers des idées

---

(*a*) Tout cet amas de réglemens frivoles, bizarres; toute cette police ſi recherchée n'eſt propre à en impoſer qu'à ceux qui n'ont jamais médité ſur le cœur de l'homme. Cette ſévérité déplacée produit une ſubordination odieuſe, dont les liens ſont mal aſſurés.

patriotiques : elle ne pouvoit se livrer à sa sensibilité ; elle apperçevoit le piege, & retomboit tristement sur elle-même, solitaire & froide. Enfin il falloit déguiser sans cesse son front, son geste, sa voix. Eh ! quel tourment n'étoit-ce pas pour l'homme généreux qui voyoit les monstres de la patrie sourire en égorgeant qui les voyoit & n'osoit les nommer (*a*).

CHAPITRE X.

L'homme au masque.

MAIS, quel est, s'il vous plaît, cet homme que je vois passer un masque sur le visage ? Comme il marche précipitamment ; il semble fuir. — C'est un auteur qui a écrit un mauvais livre. Quand je dis mauvais, je ne parle pas des défauts de style ou d'esprit : on peut faire un excel-

(*a*) Nous n'avons pas encore eu un Juvenal. Eh ! quel siecle l'a mieux mérité ? Juvenal n'étoit pas un satyrique égoïste, comme ce flatteur d'Horace & ce plat Boileau. C'étoit une ame forte, profondément indignée du vice, lui livrant la guerre, le poursuivant sous la pourpre. Qui osera se saisir de cet emploi sublime & généreux ? Qui sera assez courageux pour rendre l'ame avec la vérité, & dire à son siecle : *Je te laisse le testament que m'a dicté la vertu ; lis & rougis : c'est ainsi que je te fais mes adieux.*

lent ouvrage avec un gros bon ſens (*a*). Nous diſons ſeulement qu'il a mis au jour des principes dangereux, oppoſés à la ſaine morale, à cette morale univerſelle qui parle à tous les cœurs. Pour réparation, il porte un maſque, afin de cacher ſa honte juſqu'à ce qu'il l'ait effacée en écrivant des choſes plus raiſonnées & plus ſages.

Chaque jour deux citoyens vertueux vont lui rendre viſite, combattre ſes opinions erronées avec les armes de la douceur & de l'éloquence, écouter ſes objections, y répondre & l'engager à ſe retracter dès qu'il ſera convaincu. Alors il ſera réhabilité : il tirera de l'aveu même de ſa faute une plus grande gloire : car qu'y a-t-il de plus beau que d'abjurer ſes erreurs (*b*) & d'embraſſer une lumiere nouvelle avec une noble ſincérité ! — Mais ſon livre auroit-il été approuvé ? — Quel eſt l'homme, je vous prie, qui oſeroit juger un livre avant le public ? Qui peut deviner l'nfluence de telle penſée dans telle circonſtance ? Chaque écrivain répond en perſonne de ce qu'il écrit, & ne déguiſe jamais ſon nom. C'eſt le public qui le

(*a*) Rien n'eſt plus vrai, & tel prône d'un curé de campagne eſt plus ſolidement utile que tel livre ingénieux, rempli de vérités & de ſophiſmes.

(*b*) Tout eſt démonſtratif dans la théorie; l'erreur elle-même a ſa géométrie.

frappe

frappe d'opprobre, s'il contredit les principes ſacrés qui ſervent de baſe à la conduite & à la probité des hommes; mais c'eſt lui en même tems qui le ſoutient, s'il a avancé quelque vérité neuve, propre à réprimer certains abus : enfin la voix publique eſt ſeule juge dans ces ſortes de cas, & c'eſt elle qu'on écoute. Tout auteur, qui eſt un homme public, eſt jugé par cette voix générale, & non par les caprices d'un homme qui rarement aura le coup-d'œil aſſez juſte, aſſez étendu pour découvrir ce qui, devant la nation, ſera véritablement digne de louange ou de blâme.

On l'a tant de fois prouvé ; la liberté de la preſſe eſt la vraie meſure de la liberté civile (*a*). On ne peut donner atteinte à l'une ſans détruire l'autre. La penſée doit avoir ſon plein effet. Y mettre un frein, vouloir l'étouffer dans ſon ſanctuaire, c'eſt un crime de leſe-humanité. Et qui m'appartiendra donc, ſi ma penſée n'eſt pas à moi ?

Mais, repris-je, de mon tems les hommes en place ne redoutoient rien tant que la plume des bons écrivains. Leur ame orgueilleuſe & coupable frémiſſoit dans ſes derniers replis, dès que l'équité oſoit dévoiler ce qu'ils n'avoient pas rougi de commettre (*b*). Au lieu de protéger cette cenſure pu-

---

(*a*) Ceci équivaut à une démonſtration géométrique.

(*b*) Dans un drame intitulé, *les noces d'un fils de roi*, un miniſtre de la juſtice, ſcélérat de cour, dit à ſon valet, en

blique, qui bien administrée auroit été le frein le plus puissant du crime & du vice, on condamna tous les écrits à passer par un crible; mais le crible étoit si étroit, si serré, que souvent les meilleurs traits étoient perdus: les élans du génie étoient subordonnés au ciseau cruel de la médiocrité, qui lui coupoit les ailes sans miséricorde (*a*).

On se mit à rire autour de moi. Ce devoit, me dit-on, être une chose fort plaisante que de voir des gens gravement occupés à couper une pensée en deux, & à peser des syllabes. Il est bien étonnant que vous ayez produit quelque chose de bon avec de pareilles entraves. Comment danser avec grace & légéreté sous le poids énorme des chaînes? — Oh! nos meilleurs écrivains ont pris le parti tout naturellement de les secouer. La crainte abâtardit l'ame; & l'homme qu'anime l'amour de l'humanité doit être fier & courageux. — Vous

---

parlant des écrivains philosophes: mon ami, ces gens-là sont pernicieux. On ne peut se permettre la moindre injustice sans qu'ils la remarquent. C'est en vain qu'un masque adroit dérobe notre vrai visage aux regards les plus perçans. Ces hommes, en passant, ont l'air de vous dire: Je te connois. — Messieurs les philosophes, j'espere vous apprendre qu'il est dangereux de connoître un homme de ma sorte: je ne veux pas être connu.

(*a*) La moitié des censeurs, dits royaux, sont des gens qu'on ne peut compter parmi les littérateurs, même de la derniere classe; & l'on peut dire d'eux à la lettre, qu'ils ne savent point lire.

pouvez écrire ſur tout ce qui vous choquera, reprit-on, car nous n'avons plus ni crible, ni ciſeaux, ni menotes ; & l'on écrit très-peu de ſottiſes, parce qu'elles tombent d'elles-mêmes dans la fange qui eſt leur élément. Le gouvernement eſt bien au-deſſus de tout ce que l'on peut dire : il ne craint point les plumes éclairées ; il s'accuſeroit lui-même en les redoutant. Ses opérations ſont droites & ſinceres. Nous ne faiſons que le louer ; & lorſque l'intérêt de la patrie l'exige, chaque homme dans ſon genre eſt auteur, ſans prétendre excluſivement à ce titre.

CHAPITRE XI.

Les nouveaux Teſtamens.

Quoi, tout le monde eſt auteur ! ô ciel, que dites-vous-là ! Vos murailles vont s'embraſer comme le ſalpêtre, & tout va ſauter en l'air. Bon dieu, tout un peuple auteur ! — Oui, mais il eſt ſans fiel, ſans orgueil, ſans préſomption. Chaque homme écrit ce qu'il penſe dans ſes meilleurs momens, & raſſemble à un certain âge les réflexions les plus épurées qu'il a eues pendant ſa vie. Avant ſa mort, il en forme un livre plus ou moins gros, ſelon ſa maniere de voir & de s'exprimer : ce livre eſt l'ame

du défunt. On le lit le jour de ses funérailles à haute voix, & cette lecture compose tout son éloge. Les enfans rassemblent avec respect toutes les pensées de leurs ancêtres, & les méditent. Telles sont nos urnes funebres. Je crois que cela vaut bien vos somptueux mausolées, vos tombeaux chargés de mauvaises inscriptions, que dictoit l'orgueil & que gravoit la bassesse.

C'est ainsi que nous nous faisons un devoir de tracer à nos descendans une image vivante de notre vie. Ce souvenir honorable sera le seul bien qui nous restera alors sur la terre. (*a*) Nous ne le négligeons pas. Ce sont des leçons immortelles que nous laissons à nos descendans; ils nous en aimerons davantage. Les portraits & les statues n'offrent que les traits corporels. Pourquoi ne pas représenter l'ame elle-même & les sentimens vertueux qui l'ont affectée? Ils se multiplient sous nos expressions animées par l'amour. L'histoire de nos pensées, & celle de nos actions instruit notre famille. Elle apprend par le choix & la comparaison des pensées à perfectionner la maniere de sentir & de voir. Remarquez cependant que les écrivains prédominans, que les génies du siecle sont toujours

(*a*) Cicéron se demandoit souvent à lui-même ce qu'on diroit de lui après sa mort? L'homme qui ne fait aucun cas d'une bonne réputation négligera les moyens de l'acquérir.

les soleils qui entraînent & font circuler la masse des idées. Ce sont eux qui impriment les premiers mouvemens ; & comme l'amour de l'humanité brûle leur cœur généreux, tous les cœurs répondent à cette voix sublime & victorieuse qui vient de terrasser le despotisme & la superstition. — Messieurs, permettez-moi, je vous prie, de défendre mon siecle, du moins dans ce qu'il avoit de louable. Nous avons eu, je crois, des hommes vertueux, des hommes de génie ? — Oui, mais, barbares! vous les avez tantôt méconnus, tantôt persécutés. Nous avons été obligés de faire une réparation expiatoire à leurs mânes outragés. Nous avons dressé leurs bustes dans la place publique où ils reçoivent notre hommage & celui de l'étranger. Leur pied droit foule la face ignoble de leur zoïle ou de leur tyran : par exemple, la tête de Richelieu est sous le cothurne de Corneille. (*a*) Savez-vous bien que vous avez eu des hommes étonnans ? & nous ne concevons pas la rage folle & téméraire de leurs persécuteurs. Ils sembloient proportionner leur degré de bassesse au degré d'élévation que parcou-

(*a*) Je voudrois bien que l'auteur eût nommé sur quelles têtes marcheront & Rousseau & Voltaire & ceux dont les noms s'unissent à ces grands noms. Il se trouvera sûrement des têtes mîtrées & non-mîtrées qui ne seront pas à leur aise ; mais chacun son tour.

roient ces aigles ; mais ils ſont livrés à l'opprobre qui doit être leur éternel partage.

En diſant ces mots, il me conduiſit vers une place où étoient les buſtes des grands hommes. J'y vis Corneille, Moliere, La Fontaine, Monteſquieu, Rouſſeau (*a*), Buffon, Voltaire, Mirabeau, &c.--- Tous ces célebres écrivains vous ſont donc bien connus ? —— Leur nom forme l'alphabet de nos enfans ; dès qu'ils ont atteint l'âge du raiſonnement, nous leur mettons en main votre fameux dictionnaire encyclopédique que nous avons rédigé avec ſoin. —— Vous me ſurprenez ! L'encyclopédie, un livre élémentaire ! Oh, quel vol vous avez dû prendre vers les hautes ſciences, & que je brûle de m'inſtruire avec vous ! Ouvrez-moi tous vos tréſors, & que je jouiſſe au même inſtant des travaux accumulés de ſix ſiecles de gloire !

(*a*) On veut parler ici de l'auteur d'Emile, & non de ce poëte empoulé, vuide d'idées, qui n'a eu que le talent d'arranger des mots & de leur donner quelquefois une pompe impoſante ; mais qui cachoit ainſi la ſtérilité de ſon ame & la froideur de ſon génie.

CHAPITRE XII.

Le college des Quatre Nations.

ENSEIGNEZ-VOUS le grec & le latin à de pauvres enfans qu'on faisoit de mon tems mourir d'ennui ? Consacrez-vous dix années de leur vie (les plus belles, les plus précieuses) à leur donner une teinture superficielle de deux langues mortes qu'ils ne parleront jamais ? — Nous savons mieux employer le tems. La langue grecque est très-vénérable, sans doute, par son antiquité ; mais nous avons Homere, Platon, Sophocle parfaitement traduits (*a*) : quoiqu'il ait été dit par des pédans insignes qu'on ne pourroit jamais atteindre à leur beauté. Quant à la langue latine qui, plus moderne, ne doit pas être si belle, elle est morte de sa belle mort. — Comment ! — La langue fran-

(*a*) Au lieu de nous donner des dissertations sur la tête d'Anubis, sur Osiris & mille rapsodies inutiles, pourquoi les académiciens de l'académie royale des inscriptions n'occupent-ils leur tems à nous donner des traductions des ouvrages grecs ? Eux qui se vantent de les entendre. Demosthene est à peine connu. Cela vaudroit mieux que d'examiner quelle sorte d'épingle les femmes romaines portoient sur leur tête, la forme de leur collier, & si les agraffes de leur robe étoient rondes ou ovales.

çoise a prévalu de toute part. On a fait d'abord des traductions si achevées qu'elles ont presque dispensé de recourir aux sources ; ensuite on a composé des ouvrages dignes d'effacer ceux des anciens. Ces nouveaux poëmes sont incomparablement plus utiles, plus intéressans pour nous, plus relatifs à nos mœurs, à notre gouvernement, à nos progrès dans nos connoissances physiques & politiques, au but moral, enfin, qu'il ne faut jamais perdre de vue. Les deux langues antiques dont nous parlions tout-à-l'heure, ne sont plus que celles de quelques sçavans. On lit Tite-Live à-peu-près comme l'Alcoran. — Mais cependant ce college que j'apperçois, porte encore sur son frontispice écrit en gros caractere : *École des Quatre Nations ?* — Nous avons conservé ce monument & même son nom, mais pour le mettre mieux à son profit. Il y a quatre différentes classes dans ce college, où l'on enseigne l'italien, l'anglois, l'allemand & l'espagnol. Enrichis des trésors de ces langues vivantes, nous n'envions rien aux anciens. Cette derniere nation qui portoit en elle-même un germe de grandeur que rien n'avoit pu détruire, s'est tout-à-coup éclairée par un des coups puissans qu'on ne pouvoit attendre ni prévoir. La révolution a été rapide & heureuse, parce que la lumiere a d'abord occupé la tête, tandis que dans les autres états celle-ci a presque toujours été plongée dans l'ombre.

La sottise & le pédantisme sont bannis de ce college, où les étrangers sont appellés pour faciliter la prononciation des langues qu'on y enseigne. On y traduit les meilleurs auteurs. De cette correspondance mutuelle jaillit une masse de lumieres. Un autre avantage s'y rencontre ; c'est que le commerce de la pensée s'étendant davantage, les haines nationales s'éteignent insensiblement. Les peuples ont vu que quelques coutumes particulieres ne détruisoient pas cette raison universelle qui parle d'un bout du monde à l'autre, & qu'ils pensoient à-peu-près la même chose sur les mêmes objets qui avoient allumé des disputes si longues & si vives.--- Mais que fait l'université, cette fille aînée des rois ? —— C'est une princesse délaissée. Cette vieille fille, après avoir reçu les derniers soupirs d'une langue fastidieuse, dénaturée, vouloit encore la faire passer pour neuve, fraîche & ravissante. Elle voloit des périodes, estropioit des hémistiches, & dans un jargon barbare & maussade, prétendoit ressusciter la langue du siecle d'Auguste. Enfin l'on s'apperçut qu'elle n'avoit plus qu'un filet de voix aigre & discordant, & qu'elle fait bâiller la cour, la ville & sur-tout ses disciples. Il lui fut ordonné par arrêt de l'académie françoise de comparoître devant son tribunal, pour rendre compte du bien qu'elle avoit fait depuis quatre siecles, pendant lesquels on l'avoit alimentée, honorée & pension-

née. Elle vouloit plaider ſa cauſe dans ſon riſible idiôme que ſûrement les Latins n'auroient jamais pu comprendre. Pour le françois, elle n'en ſavoit pas un mot ; elle n'oſa pas ſe haſarder devant ſes juges.

L'académie eut pitié de ſon embarras. Il lui fut ordonné charitablement de ſe taire. On eut enſuite l'humanité de lui apprendre à parler la langue de la nation ; & depuis ce tems, dépouillée de ſon antique coëffure, de ſa morgue & de ſa férule, elle ne s'applique plus qu'à enſeigner avec ſoin & facilité cette belle langue que perfectionne tous les jours l'académie françoiſe. Celle-ci, moins timide, moins ſcrupuleuſe, la châtie, ſans toutefois l'énerver. — Et l'école militaire, qu'eſt-elle devenue ? — Elle a ſuivi le deſtin des autres colleges : elle en réuniſſoit tous les abus privilégiés qui tenoient à ſon inſtitution particuliere. On ne fait pas des hommes comme on fait des ſoldats. — Pardon, ſi j'abuſe de votre complaiſance, mais ce point eſt trop important pour que je l'abandonne ; on ne parloit dans ma jeuneſſe que d'éducation. Chaque pédant faiſoit ſon livre ; heureux encore tant qu'il n'étoit qu'ennuyeux. Le meilleur de tous, le plus ſimple, le plus raiſonnable & en même tems le plus profond, avoit été brûlé par la main d'un bourreau, & décrié par des gens qui ne l'entendoient pas plus que le valet de cet exécuteur.

Enſeignez-moi, de grace, la marche que vous avez ſuivie pour former des hommes ?

— Les hommes ſont plutôt formés par la ſage tendreſſe de notre gouvernement que par toute autre inſtitution : mais pour ne parler ici que de la culture de l'eſprit, en familiariſant les enfans avec les lettres, nous les familiariſons avec les opérations de l'algebre. Cet art eſt ſimple & d'une utilité générale ; il n'en coûte pas plus pour le ſavoir que d'apprendre à lire : l'ombre même des difficultés a diſparu, les caracteres algébriques ne paſſent plus chez le vulgaire pour des caracteres magiques (*a*). Nous avons remarqué que cette ſcience accoutumoit l'eſprit à voir les choſes rigoureuſement telles qu'elles ſont, & que cette juſteſſe eſt précieuſe, appliquée aux arts.

On apprenoit aux enfans une infinité de connoiſſances qui ne ſervent de rien au bonheur de la vie. Nous n'avons choiſi que ce qui pouvoit leur donner

---

(*a*) L'imprimerie étoit connue depuis peu à Paris, lorſque quelqu'un entreprit de faire imprimer les élémens d'Euclide ; mais comme il y entre, comme chacun ſait, des cercles, des quarrés, des triangles & toutes ſortes de lignes, un ouvrier de l'imprimeur crut que c'étoit un livre de ſorcellerie, propre à évoquer le diable qui pourroit l'emporter au milieu de ſon travail. Cependant le maître inſiſtoit ; ce malheureux imbécille s'imagina qu'on avoit machiné ſa perte, & ſa tête fut tellement frappée, que n'écoutant ni raiſon ni confeſſeur, il mourut d'effroi quelques jours après.

des idées vraies & réfléchies. On leur enseignoit à tous indistinctement deux langues mortes, qui sembloient renfermer la science universelle, & qui ne pouvoient leur donner la moindre idée des hommes avec lesquels ils devoient vivre. Nous nous contentons de leur enseigner la langue nationale, & nous leur permettons même de la modifier d'après leur génie, parce que nous ne voulons pas des grammairiens, mais des hommes éloquens. Le style est l'homme, & l'ame forte doit avoir un idiôme qui lui soit propre & bien différent de la nomenclature, la seule ressource de ces esprits foibles qui n'ont qu'une triste mémoire.

On leur enseigne peu d'histoire, parce que l'histoire est la honte de l'humanité, & que chaque page est un tissu de crimes & de folies. A Dieu ne plaise ! que nous leur mettions sous les yeux ces exemples de brigandage & d'ambition. Le pédantisme de l'histoire a pu ériger les rois en dieux. Nous enseignons à nos enfans une logique plus sûre & des idées plus saines. Ces froids chronologistes, ces nomenclateurs de tous les siecles, tous ces écrivains romanesques ou corrompus, qui ont pâli les premiers devant leur idole, sont éteints avec les panégyristes des princes de la terre. (*a*) Quoi ! le

(*a*) Depuis Pharamond jusqu'à Henri IV, à peine compte-t-on deux rois, je ne dis pas qui aient su régner, mais qui aient

tems eſt court & rapide, & nous employerions le loiſir de nos enfans à arranger dans leur mémoire des noms, des dates, des faits innombrables, des arbres généalogiques? Quelles futilités miſérables, lorſqu'on a devant les yeux le vaſte champ de la morale & de la phyſique! En vain dira-t-on que l'hiſtoire fournit des exemples qui peuvent inſtruire les ſiecles ſuivans; exemples pernicieux & pervers (*a*), qui ne ſervent qu'à enſeigner le deſpotiſme, à le rendre plus fier, plus terrible, en montrant les humains toujours ſoumis comme un troupeau d'eſclaves, & les efforts impuiſſans de la liberté expirant ſous les coups que lui ont porté quelques hommes qui fondoient ſur l'ancienne tyrannie les droits d'une tyrannie nouvelle. S'il fut un homme eſtimable, vertueux, il a été le contemporain des monſtres; il a été étouffé par eux: & ce tableau de la vertu foulée aux pieds, n'eſt

---

ſu mettre dans l'adminiſtration publique le bon ſens qu'un particulier emploie dans l'économie de ſa maiſon.

(*a*) La ſcene change, il eſt vrai, dans l'hiſtoire, mais le plus ſouvent pour amener de nouveaux malheurs; car avec les rois c'eſt une chaîne indiſſoluble de calamités. Un roi à ſon avénement au trône, croiroit ne pas régner, s'il ſuivoit les anciens plans. Il faut abîmer les anciens ſyſtêmes qui ont coûté tant de ſang, & en établir de nouveaux; ils ne s'accordent pas avec les premiers, & ne deviennent pas moins préjudiciables que ceux-ci étoient nuiſibles.

que trop vrai, ſans doute, mais il eſt tout auſſi dangereux à préſenter. Il n'appartient qu'à un homme fait, de contempler ce tableau ſans pâlir, & d'en reſſentir même une joie ſecrete, en voyant le triomphe paſſager du crime, & le ſort éternel qui doit appartenir à la vertu. Mais pour les enfans, il faut éloigner ce tableau, il faut qu'ils contractent une habitude heureuſe avec les notions d'ordre & d'équité, & en compoſer, pour ainſi dire, la ſubſtance de leur ame. Ce n'eſt point cette morale oiſive qui conſiſte en queſtions frivoles, que nous leur enſeignons ; c'eſt une morale pratique qui s'applique à chacune de leurs actions, qui parle par images, qui forme leurs cœurs à la douceur, au courage, au ſacrifice de l'amour-propre, ou pour dire tout, en un mot, à la généroſité.

Nous avons aſſez de mépris pour la métaphyſique, cet eſpace ténébreux où chacun édifioit un ſyſtême chymérique & toujours inutile. C'eſt-là qu'on alloit puiſer des images imparfaites de la divinité, qu'on défiguroit ſon eſſence à force de ſubtiliſer ſur ſes attributs, & qu'on étourdiſſoit la raiſon humaine en lui offrant un point gliſſant & mobile, d'où elle étoit toujours prête à tomber dans le doute. C'eſt à l'aide de la phyſique, cette clef de la nature, cette ſcience vivante & palpable, que parcourant le dédale de cet enſemble merveilleux, nous leur apprenons à ſentir l'intelli-

gence & la ſageſſe du créateur. Cette ſcience bien approfondie les délivre d'une infinité d'erreurs, & la maſſe informe des préjugés cede à la lumiere pure qu'elle répand ſur tous les objets.

A un certain âge nous permettons à un jeune homme de lire les poëtes. Les nôtres ont ſû allier la ſageſſe à l'enthouſiaſme. Ce ne ſont point de ces hommes qui impoſent à la raiſon par la cadence & l'harmonie des paroles, qui ſe trouvent conduits, comme malgré eux, dans le faux & dans le bizarre, ou qui s'amuſent à parer des nains, à faire tourner des moulinets, à agiter le grelot & la marotte : ils ſont les chantres des grandes actions qui illuſtrent l'humanité ; leurs héros ſont choiſis par-tout où ſe rencontrent le courage & la vertu. Cette trompette vénale & menſongere, qui flattoit orgueilleuſement les coloſſes de la terre, eſt à jamais briſée. La poéſie n'a conſervé que cette trompette véridique qui doit retentir dans l'étendue des ſiecles, parce qu'elle annonce, pour ainſi dire, la voix de la poſtérité. Formés ſur de tels modeles, nos enfans reçoivent des idées juſtes de la véritable grandeur ; & le rateau, la navette, le marteau, ſont devenus des objets plus brillans que le ſceptre, le diadême, le manteau royal, &c.

CHAPITRE XIII.

Où est la Sorbonne ?

DANS quelle langue se disputent donc MM. les docteurs de Sorbonne ? Ont-ils toujours un risible orgueil, des robes longues & des chaperons fourrés ? — On ne se dispute plus en Sorbonne ; car dès qu'on a commencé à y parler françois, cette troupe d'ergoteurs a disparu : graces à Dieu, les voûtes ne retentissent plus de ces mots barbares, moins insensés encore que les extravagances qu'ils vouloient signifier. Nous avons découvert que les bancs sur lesquels s'asseyoient ces docteurs hibernois, étoient formés d'un certain bois, dont la funeste vertu dérangeoit la tête la mieux organisée, & la faisoit déraisonner avec méthode. — Oh ! que ne suis-je né dans votre siecle ! Les misérables faiseurs d'argumens ont fait le supplice de mes jeunes ans ; je me suis cru long-tems un imbécille, parce que je ne pouvois les comprendre. Mais que fait-on de ce palais élevé par ce cardinal (*a*), qui

(*a*) O cruel Richelieu, triste auteur de tous nos maux, que je te hais ! Que ton nom afflige mon oreille ! Après avoir détrôné Louis XIII, tu as établi le despotisme en France. Depuis ce tems la nation n'a rien fait de grand : car, que peut-on attendre d'un peuple composé d'esclaves !

faisoit

faisoit de mauvais vers avec enthousiasme, & qui faisoit couper de bonnes têtes avec tout le sang-froid possible ? —— Ce grand bâtiment renferme plusieurs salles où l'on fait un cours d'étude bien plus utile à l'humanité. On y disseque toutes sortes de cadavres. Des anatomistes sages cherchent dans les dépouilles de la mort, des ressources pour diminuer les maux physiques. Au lieu d'analyser de sottes propositions, on essaie de découvrir l'origine cachée de nos cruelles maladies, & le scalpel ne s'ouvre une voie sur ces cadavres insensibles que pour le bien de leur postérité. Tels sont les docteurs honorés, ennoblis, pensionnés par l'état. La chirurgie s'est réconcilié avec la médecine, & cette derniere n'est plus divisée avec elle-même.

Oh, l'heureux prodige ! On parloit de l'animosité des jolies femmes, de la fureur jalouse des poëtes, du fiel des peintres : c'étoient des passions douces en comparaison de la haine qui, de mon tems, enflammoit les suppôts d'Esculape. On a vu plus d'une fois, comme l'a dit un bon plaisant, la médecine sur le point d'appeller la chirurgie à son secours.

—— Tout est changé aujourd'hui : amies, & non rivales, elles ne forment plus qu'un corps : elles se prêtent un secours mutuel, & leurs opérations ainsi réunies, tiennent quelquefois du miracle. Le médecin ne rougit pas de pratiquer lui-même les opéra-

tions qu'il juge convenables ; quand il ordonne quelques remedes, il ne laiſſe pas à un ſubalterne le ſoin de les apprêter, tandis que la négligence ou l'impéritie de ſon miniſtre peuvent les rendre mortels ; il juge par ſes propres yeux de la qualité, de la doſe & de la préparation : choſes importantes, & d'où dépend rigoureuſement la guériſon. Un homme ſouffrant ne voit plus au chevet de ſon lit trois praticiens qui, comiquement ſubordonnés l'un à l'autre, ſe diſputent, ſe meſurent des yeux, & attendent quelque bévue de leurs rivaux pour en rire tout à leur aiſe. Une médecine n'eſt plus l'alliage bizarre des principes les plus oppoſés. L'eſtomas affoibli du malade ne devient plus l'arêne où les poiſons du midi accourent combattre les poiſons du nord. Les ſucs bienfaiſans des herbes nées dans notre ſol, & appropriées à notre tempérament, diſſipent les humeurs ſans déchirer nos entrailles.

Cet art eſt jugé le premier de tous, parce qu'on en a banni l'eſprit de ſyſtême & de routine, qui a été auſſi funeſte au monde que l'avidité des rois & la cruauté de leurs miniſtres.

— Je ſuis bien aiſe de ſavoir que les choſes ſont ainſi. J'aime vos médecins : ils ne ſont donc plus des charlatans intéreſſés & cruels, tantôt adonnés à une routine dangereuſe, tantôt faiſant des eſſais barbares & prolongeant le ſupplice du malade

qu'ils aſſaſſinoient ſans remords. A propos, juſqu'à quel étage montent-ils ? — A tout étage où ſe trouve un homme qui aura beſoin de leur ſecours. — Cela eſt merveilleux : de mon tems les fameux ne paſſoient pas le premier ; & comme certaines jolies femmes ne vouloient recevoir chez elles que des manchettes à dentelle, ils ne vouloient guérir eux que des gens à équipage. — Un médecin qui parmi nous ſe rendroit coupable d'un pareil trait d'inhumanité, ſe couvriroit d'un déshonneur ineffaçable. Tout homme a droit de les appeller. Ils ne voient que la gloire d'ordonner à la ſanté de refleurir ſur les joues d'un malade ; & ſi l'infortuné, ce qui eſt très-rare, ne peut produire un juſte ſalaire, l'état ſe charge alors du ſoin de la récompenſe. Tous les mois on tient régiſtre des malades morts ou guéris. Le nom du mort eſt toujours ſuivi du nom du médecin qui l'a traité. Celui-ci doit rendre compte de ſes ordonnances, & juſtifier la marche qu'il a tenue pendant chaque maladie. Ce détail eſt pénible : mais la vie d'un homme a paru trop précieuſe pour négliger les moyens de la conſerver ; & les médecins ſont intéreſſés eux-mêmes à l'accompliſſement de cette ſage loi.

Ils ont ſimplifié leur art. Ils l'ont débarraſſé de pluſieurs connoiſſances abſolument étrangeres à l'art de guérir. Vous penſiez fauſſement qu'un médecin devoit renfermer dans ſa tête toutes les ſciences

possibles ; qu'il devoit posséder à fond l'anatomie, la chymie, la botanique, les mathématiques ; & tandis que chacun de ces arts demanderoit la vie entiere d'un homme, vos médecins n'étoient rien si par-dessus le marché ils n'étoient pas encore de beaux-esprits, plaisans, adroits à semer de bons mots. Les nôtres se bornent à bien savoir définir toutes les maladies, à en marquer exactement les divisions, à en connoître tous les symptômes, à bien distinguer sur-tout les tempéramens en général, & celui de chacun de ses malades en particulier. Ils n'emploient guere de ces médicamens eaux & dits précieux, ni de ces recettes mystérieuses, composées dans le cabinet : un petit nombre de remedes leur suffisent. Ils ont reconnu que la nature agit uniformément dans la végétation des plantes & dans la nutrition des animaux. Voici un jardinier, disent-ils, il est attentif à ce que la seve, c'est-à-dire, l'esprit universel circule également dans toutes les parties de l'arbre ; toutes les maladies de la plante viennent de l'épaississement de ce fluide merveilleux. Ainsi tous les maux qui affligent la race humaine, n'ont d'autre cause que la coagulation du sang & des humeurs : rendez-leur leur liquidité naturelle, si-tôt que la circulation reprendra son cours, la santé commencera à refleurir. Ce principe posé, il n'est pas question d'un grand nombre de connoissances pour en remplir les vues, puis-

qu'elles s'offrent d'elles-mêmes. Nous regardons comme un remede universel toutes les plantes odoriférantes, abondantes en sels volatils comme infiniment propres à dissoudre le sang trop épaissi : c'est le plus précieux don de la nature pour conserver la santé ; nous l'étendons à toutes les maladies, & nous en avons vu naître toutes les guérisons.

CHAPITRE XIV.

L'hôtel de l'Inoculation.

DITES-MOI, je vous prie, quel est ce bâtiment isolé que je découvre de loin au milieu de la campagne ? — C'est l'hôtel de l'inoculation, si combattue de vos jours, comme tous les présens utiles qu'on vous a donnés. Vous aviez des têtes bien opiniâtres, puisque les expériences évidentes & multipliées ne pouvoient vous faire entendre raison pour votre propre bien. Sans quelques femmes amoureuses de leur beauté & qui craignoient plus de la perdre que la vie, sans quelques princes peu curieux de déposer leur sceptre entre les mains de Pluton, vous n'auriez jamais hasardé cette heureuse découverte. Le succès l'ayant pleinement couronnée, les laides ont été obligées de se taire, &

ceux qui n'avoient point de diadême, n'en ont pas moins ſenti le deſir de reſter ici-bas un peu plus long-tems.

Tôt ou tard, il faut que la vérité perce & regne ſur les eſprits les plus indociles. Nous pratiquons aujourd'hui l'inoculation, comme on la pratiquoit de votre tems à la Chine, en Turquie, en Angleterre. Nous ſommes loin de bannir des ſecours ſalutaires, parce qu'ils ſont nouveaux. Nous n'avons point, comme vous, la fureur de diſputer uniquement pour paroître en ſcene & captiver l'œil du public.

Graces à notre activité, à notre eſprit de recherche, nous avons découvert pluſieurs ſecrets admirables, qu'il n'eſt pas tems de vous expoſer encore. L'étude approfondie de ces ſimples merveilleux, que votre ignorance fouloit aux pieds, nous a donné l'art de guérir la pulmonie, la phthyſie, l'hydropiſie & d'autres maladies que vos remedes peu connus faiſoient ordinairement empirer : l'hygienne, ſur-tout, a été traitée avec tant de clarté, que chacun a ſu veiller par lui-même ſur ſa ſanté. On ne ſe repoſe plus entiérement ſur le médecin, quelqu'habile qu'il ſoit ; on s'eſt donné la peine d'étudier ſon tempérament, au lieu de vouloir qu'un étranger le devine au premier aſpect : d'ailleurs, la tempérance, ce véritable élixir réparateur & conſervateur, contribue à former des hommes ſains &

vigoureux, qui logent des ames fortes & pures comme leur sang.

CHAPITRE XV.

Théologie & Jurisprudence.

HEUREUX mortels! vous n'avez donc plus de théologiens (*a*)? Je ne vois plus ces gros volumes qui sembloient les piliers fondamentaux de nos biblotheques, ces masses pesantes que l'imprimeur seul, je pense, avoit lues: mais, enfin, la théologie est une science sublime &.... — Comme nous ne parlons plus de l'Être Suprême que pour le bénir & l'adorer en silence, sans disputer sur ses divins attributs à jamais impénétrables, on est convenu de ne plus écrire sur cette question trop sublime & si fort au-dessus de notre intelligence. C'est l'ame qui sent Dieu, elle n'a pas besoin de secours étrangers pour s'élancer jusqu'à lui (*b*).

(*a*) Il ne faut point ici confondre les moralistes avec les théologiens: les moralistes sont les bienfaiteurs du genre-humain; les théologiens en sont l'opprobre & le fléau.

(*b*) Descendons en nous-mêmes, interrogeons notre ame, demandons-lui de qui elle tient le sentiment & la pensée? Elle nous révélera son heureuse dépendance, elle nous attestera cette intelligence suprême, dont elle n'est qu'une foible

Tous les livres de théologie, ainsi que ceux de jurisprudence, sont scellés sous de gros barreaux de fer dans les souterrains de la bibliotheque ; & si jamais nous sommes en guerre avec quelques nations voisines, au lieu de pointer des canons, nous leur enverrons ces livres dangereux. Nous conservons ces volcans de matiere inflammable pour servir de vengeance contre nos ennemis : ils ne tarderons point à se détruire, au moyen de ces poisons subtils qui saisissent à la fois la tête & le cœur.

— Vivre sans théologie, je conçois cela très-aisément ; mais sans jurisprudence, c'est ce que je ne conçois guere. — Nous avons une jurisprudence, mais différente de la vôtre, qui étoit gothique & bizarre. Vous portiez encore l'empreinte de votre antique servitude. Vous aviez adopté des loix, qui n'étoient faites ni pour vos mœurs, ni pour vos climats. Comme la lumiere est descendue par degrés dans presque toutes les têtes, on a réfor-

---

émanation. Lorsqu'elle se replie sur elle-même, elle ne peut se dérober à ce Dieu dont elle est la fille & l'image ; elle ne peut méconnoître sa céleste origine. C'est une vérité de sentiment qui a été commune à tous les peuples. L'homme sensible sera ému du spectacle de la nature, & reconnoîtra sans peine un Dieu bienfaisant qui nous réserve d'autres largesses. L'homme insensible ne mêlera point à nos louanges le cantique de son admiration. Le cœur qui n'aima point, fut le premier athée.

mé les abus qui faisoient du sanctuaire de la justice un antre de voleurs. On s'est étonné que le monstre noir qui dévore la veuve & l'orphelin, ait joui si long-tems d'une coupable impunité. On ne conçoit pas qu'un procureur ait pu traverser paisiblement la ville, sans être lapidé par quelque main desespérée.

Le bras auguste qui tenoit le glaive de la justice, a frappé cette foule de corps sans ame, qui n'avoient que l'instinct du loup, la ruse du renard, & le croassement du corbeau : leurs propres clercs, qu'ils faisoient mourir de faim & d'ennui, ont été les premiers à révéler leurs iniquités & à s'armer contr'eux. Thémis a parlé, & la race a disparu. Telle fut la fin tragique & effrayante de ces larrons qui ruinoient des familles entieres, en barbouillant du papier.

— De mon tems on prétendoit que sans leur ministere, une partie des citoyens resteroit oisive aux barrieres des tribunaux, & que les tribunaux deviendroient peut-être le théâtre de la licence & de la fureur. — Assurément, c'étoit la ferme du papier timbré qui parloit ainsi. — Mais, comment les affaires se jugent-elles ? que faire sans procureurs ? — Ah ! les affaires se jugent le mieux du monde. Nous avons conservé l'ordre des avocats, qui connoît toute la noblesse & l'excellence de son institution ; encore plus désintéressé, il est devenu plus respectable. Ce sont eux qui se chargent d'exposer claire-

ment & sur-tout d'un style laconique la cause de l'opprimé, le tout sans emphase, sans déclamation. On ne voit plus un long plaidoyer bien froid, bien nourri d'invectives, en les échauffant seuls, leur coûter la perte de la vie. Le méchant, dont la cause est injuste, ne trouve dans ces défenseurs integres que des hommes incorruptibles : ils répondent sur leur honneur des causes qu'ils entreprennent ; ils abandonnent le coupable, déjà condamné par le refus qu'ils font de le servir, s'excuser en tremblant devant les juges où il comparoît sans défenseur.

Chacun est rentré dans le droit primitif de plaider sa cause. On ne laisse jamais le tems au procès de s'embrouiller : ils sont éclaircis & jugés dans leur naissance ; & le plus long-tems qu'on leur accorde, quand l'affaire est obscure, est l'espace d'une année. Mais aussi les juges ne reçoivent plus d'épices : ils ont rougi de ce droit honteux, modique en sa naissance (*a*), & qu'ils ont fait monter à des sommes exorbitantes : ils ont reconnu qu'ils donnoient eux-mêmes l'exemple de la rapacité, & que s'il est un cas où l'intérêt ne doit pas

---

(*a*) Il consistoit alors en quelques boëtes de dragées ou de confitures seches. Aujourd'hui il faut remplir ces mêmes boëtes en especes d'or. Tels sont les goûts friands de ces augustes sénateurs, pere de la patrie.

prévaloir, c'est le moment honorable & terrible où l'homme prononce au nom sacré de la justice. — Je vois que vous avez prodigieusement changé nos loix. — Vos loix! encore un coup, pouviez-vous donner ce nom à ce ramas indigeste de coutumes opposées, à ces vieux lambeaux décousus, qui ne présentoient que des idées sans liaison & des imitations grotesques? Pouviez-vous adopter ce monument barbare, qui n'avoit ni plan, ni ordonnance, ni objet; qui n'offroit qu'une compilation dégoûtante, où la patience du génie s'engloutissoit dans un abîme bourbeux? Il est venu des hommes assez intelligens, assez amis de leurs semblables, assez courageux pour méditer une refonte entiere, & d'une masse bizarre en faire une statue exacte & bien proportionnée.

Nos rois ont donné toute leur attention à ce vaste projet qui intéressoit des milliers d'hommes. On a reconnu que l'étude par excellence étoit celle de la législation. Les noms de Lycurgue, des Solon, & de ceux qui ont marché sur leurs traces, sont les plus respectables de tous. Le point lumineux a parti du fond du nord; & comme si la nature avoit voulu humilier notre orgueil, c'est une femme qui a commencé cette importante révolution (*a*).

(*a*) On a brûlé à Paris secrétement une édition entiere du

Alors la justice a parlé par la voix de la nature, souveraine législatrice, mere des vertus & de tout ce qui est bon sur la terre : appuyée sur la raison & l'humanité, ses préceptes ont été sages, clairs, distincts en petit nombre. Tous les cas généraux ont été prévus & comme enchaînés par la loi. Les cas particuliers en dériverent naturellement, comme des branches qui sortent d'un tronc fertile ; & la droiture, plus savante que la jurisprudence elle-même, appliqua la probité pratique à tous les événemens.

Ces nouvelles loix sont avares sur-tout du sang des hommes : la peine est proportionnée au délit. Nous avons banni & vos interrogatoires captieux, & les tortures de la question, dignes d'un tribunal d'inquisiteurs, & vos supplices affreux faits pour un peuple de Cannibales. Nous ne mettons plus à mort le voleur, parce que c'est une injustice inhumaine de tuer celui qui n'a point donné la mort : tout l'or de la terre ne vaut pas la vie d'un homme ; nous le punissons par la perte de sa liberté. Le sang coule rarement ; mais lorsqu'on est forcé de le verser pour l'effroi des scélérats, c'est avec le plus grand appareil. Par exemple, il n'y a pas de grace

---

code de Catherine II. J'en conserve un exemplaire échappé par hasard des flammes.

pour un miniſtre (*a*) qui abuſe de la confiance du ſouverain, & qui ſe ſert contre le peuple du pouvoir qui lui eſt confié. Mais le criminel ne languit point dans les cachots : la punition ſuit le forfait; & ſi quelque doute s'éleve, on aime mieux lui faire grace que de courir le riſque horrible de retenir plus long-tems un innocent.

Le coupable qu'on arrête eſt enchaîné publiquement. On peut le voir, parce qu'il doit être un exemple viſible & éclatant de la vigilance de la juſtice. Au-deſſus de la grille qui le renferme, demeure à perpétuité un écriteau qui porte la cauſe de ſon empriſonnement. Nous n'enfermons plus des hommes vivans dans la nuit des tombeaux, ſupplice infructueux & plus horrible que le trépas! C'eſt en plein jour qu'il offre la honte du châtiment. Chaque citoyen ſait pourquoi tel homme eſt condamné à la priſon, & tel autre aux travaux publics. Celui que trois châtimens n'ont pû corriger, eſt marqué, non ſur l'épaule, mais au front, & chaſſé pour jamais de la patrie.

(*a*) La bonne farce à repréſenter que le tableau de nos miniſtres! Celui-ci entre dans le miniſtere à l'aide de quelques vers galans; celui-là, après avoir fait allumer des lanternes paſſe aux vaiſſeaux, & croit que les vaiſſeaux ſe font comme des lanternes : un autre, lorſque ſon pere tient encore l'aune, gouverne les finances, &c. Il ſembleroit qu'il y ait une gageure pour mettre à la tête des affaires des gens qui n'y entendent rien.

— Eh ! dites-moi, je vous prie, les lettres de cachet ? Qu'est devenu ce moyen prompt, infaillible, qui tranchoit toute difficulté, qui mettoit si à leur aise l'orgueil, la vengeance & la persécution ? — Si vous faisiez cette question sérieusement, me répondit mon guide d'un ton sévere, vous insulteriez au monarque, à la nation, à moi-même. La question & les lettres de cachet (*a*) sont au même rang ; elles ne souillent plus que les pages de votre histoire.

(*a*) Un citoyen est enlevé subitement à sa famille, à ses amis, à la société. Une feuille de papier est un trait de foudre invisible. L'ordre d'exil ou d'emprisonnement est expédié au nom du roi & motivé uniquement de son bon plaisir. Il n'est revêtu d'autres formes que de la signature des ministres. Des intendans, des évêques ont à leur disposition des liasses de lettres de cachet ; ils n'ont plus qu'à mettre le nom de celui qu'ils veulent perdre : la place est en blanc. On a vu des malheureux vieillir dans les prisons, oubliés de leurs persécuteurs ; & jamais le monarque n'a pu être informé de leur faute, de leur infortune & de leur existence. Il seroit à souhaiter que tous les parlemens du royaume se réunissent contre cet étrange abus du pouvoir ; il n'a aucun fondement dans nos loix. Cette cause importante ainsi éveillée seroit celle de la nation, & l'on ôteroit au despotisme son arme la plus redoutable.

CHAPITRE XVI.

Exécution d'un criminel.

LES coups redoublés d'un bourdon effrayant frapperent tout-à-coup mon oreille : ces ſons triſtes & lugubres ſembloient murmurer dans les airs les noms de déſaſtre & de mort. Le tambour des gardes de la ville faiſoit lentement ſa ronde, en battant l'allarme ; & cette marche ſiniſtre, qui ſe répétoit dans les ames, y portoit une profonde terreur. Je vis chaque citoyen ſortir triſtement de ſa maiſon, parler à ſon voiſin, lever les mains au Ciel, pleurer & donner toutes les marques de la plus vive douleur. Je demandai à l'un d'eux, pourquoi on ſonnoit ces cloches funebres, & quel accident étoit arrivé ?

Un des plus terribles, me répondit-il en gémiſſant. Notre juſtice eſt forcée de condamner aujourd'hui un de nos citoyens à perdre la vie, dont il s'eſt rendu indigne en trempant une main homicide dans le ſang de ſon frere. Il y a plus de trente ans que le ſoleil n'a éclairé un ſemblable forfait : il faut qu'il s'expie avant la fin du jour. Oh ! que j'ai verſé de larmes ſur les fureurs où ſe porte une aveugle vengeance ! Avez-vous appris le crime qui s'eſt commis avant-hier au ſoir ?.... O douleur ! ce

n'est donc pas assez d'avoir perdu un vrai citoyen, il faut que l'autre subisse encore la mort. .... Il sanglotoit. ..... Écoutez, écoutez le récit du triste événement qui répand un deuil universel.

Un de nos compatriotes, d'un tempérament sanguin, né avec un caractere emporté, mais qui d'ailleurs avoit des vertus, aimoit à l'excès une jeune fille qu'il étoit sur le point d'obtenir en mariage. Son caractere étoit aussi doux que celui de son amant étoit impétueux. Elle se flattoit de pouvoir adoucir ses mœurs ; mais plusieurs traits de colere qui lui échapperent fréquemment ; (malgré le soin qu'il prenoit à les déguiser) la firent trembler sur les suites funestes que pourroit entraîner son union avec un homme aussi violent.

Toute femme par nos loix, est absolument maîtresse de disposer de sa main. Elle se détermina donc, dans la crainte d'être malheureuse, à en épouser un autre, qui possédoit un caractere plus conforme au sien. Les flambeaux de cet hymen allumerent la rage dans un cœur extrême, & qui dès sa plus tendre jeunesse n'avoit jamais connu la modération. Il fit plusieurs défis secrets à son heureux rival, mais celui-ci les méprisa ; car il y a plus de bravoure à dédaigner l'insulte, à étoufer un juste ressentiment, qu'à céder en furieux à un appel, que d'ailleurs nos loix & la raison proscrivent également. Cet homme passionné n'écoutant que la jalousie,

jalousie, l'attaqua avant-hier au détour d'un sentier hors de la ville; & sur le refus nouveau que celui-ci fit d'en venir aux mains, il saisit une branche d'arbre & l'étendit mort à ses pieds. Après ce coup affreux le barbare osa se mêler parmi nous; mais le crime étoit déjà gravé sur son front. Dès que nous le vîmes, nous reconnûmes le forfait qu'il vouloit cacher. Nous le jugeâmes criminel sans connoître encore la nature du délit. Bientôt nous apperçûmes plusieurs citoyens, les yeux mouillés de pleurs, qui portoient à pas lents & jusqu'au pied du trône de la justice, ce cadavre sanglant qui crioit vengeance.

A l'âge de quatorze ans, on nous lit les loix de la patrie. Chacun est obligé de les écrire de sa main (*a*), & nous faisons tous sermens de les accomplir. Ces loix nous ordonnent de déclarer à la justice tout ce qui peut l'éclairer sur les infractions qui troublent l'ordre de la société, & ces loix ne poursuivent que ce qui lui porte un dommage

(*a*) C'est une chose inconcevable que nos loix les plus importantes, tant civiles que criminelles, soient ignorées de la plus grande partie de la nation. Il seroit si facile de leur imprimer un caractere de majesté; mais elles n'éclatent que pour foudroyer, & jamais pour porter le citoyen à la vertu. Le code sacré des loix est écrit en langage sec & barbare, & dort dans la poussiere du greffe. Seroit-il mal-à-propos de le revêtir des charmes de l'éloquence & de le rendre ainsi précieux à la multitude?

réel. Nous renouvellons ces fermens sacrés tous les dix ans ; & sans être délateurs, chacun de nous veille à la garde du dépôt respectable des loix.

Hier on a lancé le monitoire qui est un acte purement civil. Quiconque tarderoit à déclarer ce qu'il a vu, se couvriroit d'une tache infamante. C'est par cette voix que l'homicide s'est tout-à-coup découvert. Il n'y a que le scélérat familiarisé dès long-tems avec le crime, qui puisse nier de sang froid l'attentat qu'il vient de commettre ; & ces sortes de monstres dont notre nation est purgée, ne nous épouvantent plus que dans l'histoire des derniers siecles.

Venez, courez avec moi à la voix de la justice, qui appelle tout le peuple pour être témoin de ses arrêts formidables. C'est le jour de son triomphe, & tout funeste qu'il est, nous ne pouvons qu'y applaudir. Vous ne verrez point un malheureux plongé depuis six mois dans les cachots, les yeux éblouis de la lumiere du soleil, les os brisés par un supplice préliminaire & obscur (*a*), plus horrible que celui

---

(*a*) Malheur à l'état qui rafine les loix pénales. La mort ne suffit-elle pas, & pouvoit-on penser que l'homme ajouteroit à son horreur ? Qu'est-ce qu'un magistrat qui interroge avec des leviers, & qui écrase à loisir un malheureux sous la progression lente & graduée des plus horribles douleurs ; qui, ingénieux dans ses tortures, arrête la mort, lorsque douce & charitable elle s'avançoit pour délivrer la victime ? Ici le sen-

qu'il va ſubir, s'avancer hideux & mourant vers un échafaud dreſſé dans une petite place. De votre tems, le criminel jugé ſous le ſecret des guichets, étoit quelquefois roué dans le ſilence des nuits, à la porte du citoyen qui dormoit, & qui s'éveilloit en ſurſaut aux cris lamantables du patient; incertain ſi le malheureux tomboit ſous le glaive d'un bourreau, ou ſous le fer d'un aſſaſſin! Nous n'avons point de ces tourmens qui font frémir la nature: nous reſpectons l'humanité dans ceux-mêmes qui l'ont outragée. Il sembloit dans votre ſiecle qu'on ne vouloit tuer qu'un homme, tant vos ſcenes tragiques, multipliées de ſang froid, avoient perdu de leur force énergique, toutes horribles qu'elles étoient.

Le coupable, loin d'être traîné d'une maniere qui donne à la juſtice un air bas & ignoble, ne ſera pas même enchaîné. Eh! pourquoi ſes mains ſeroient-elles chargées de fers, lorſqu'il ſe livre volontairement à la mort! La juſtice a bien le droit de le condamner à perdre la vie, mais elle n'a pas le droit de lui imprimer la marque de l'eſclavage. Vous le verrez marcher librement au mi-

timent ſe révolte. Mais s'il faut raiſonner l'inutilité de la queſtion, voyez l'admirable *Traité des délits & des peines*; je défie qu'on réponde quelque choſe de ſolide en faveur de cette loi barbare.

lieu de quelques soldats, posés seulement pour contenir la multitude. On ne craint point qu'il se flétrisse une seconde fois, en voulant échapper à la voix terrible qui l'appelle. Et où fuiroit-il ? Quel pays, quel peuple recevroit dans son sein un homicide (*a*) ? Et lui, comment pourroit-il effacer cette marque effrayante qu'une main divine imprime sur le front d'un meurtrier ? La tempête du remord s'y peint en caracteres visibles ; & l'œil accoutumé au visage de la vertu distingueroit sans peine la physionomie du crime. Comment, enfin, le malheureux respireroit-il librement sous le poids immense qui pese sur son cœur !

Nous arrivâmes à une place spacieuse, qui environnoit les marches du palais de la justice. Un large perron régnoit en face de la salle des audiences. C'étoit sur cette espece d'amphithéâtre que le sénat s'assembloit dans les affaires publiques, en présence du peuple ; c'étoit sous ses yeux qu'il se

---

(*a*) On dit que l'Europe est policée ; & un homme qui a commis un assassinat à Paris, ou qui a fait une banqueroute frauduleuse, se retire à Londres, à Madrid, à Lisbonne, à Vienne, où il jouit paisiblement du fruit de son forfait. Au milieu de tant de traités puérils, ne pourroit-on pas stipuler que le meurtrier ne trouveroit nulle part aucun asyle ? Tous les états & tous les hommes ne sont-ils pas intéressés à poursuivre un homicide ? Mais les monarques s'accordent plutôt sur la destruction des Jésuites.

plaisoit à traiter des grands intérêts de la patrie. La multitude des citoyens assemblés leur inspiroit des pensées dignes de la cause auguste remise entre leurs mains. La mort d'un homme étoit une calamité pour l'état. Les juges ne manquoient pas de donner à ce jugement tout l'appareil, toute l'importance qu'il mérite. L'ordre des avocats étoit d'un côté, tout prêt à parler pour l'innocent, à se taire pour le coupable. De l'autre, le prélat accompagné des pasteurs, la tête nue, invoquoit en silence le Dieu des miséricordes, & édifioit le peuple répandu en foule sur toute la place (*a*).

(*a*) Notre justice n'épouvante point, elle dégoûte : s'il est au monde un spectacle odieux, révoltant, c'est de voir un homme ôter son chapeau bordé, déposer son épée sur l'échafaud, monter à l'échelle en habit de soie ou en habit galonné, & danser indécemment sur le malheureux qu'il étrangle. Pourquoi ne pas donner à ce bourreau l'aspect formidable qu'il doit avoir ? Que signifie cette atrocité froide ? Les loix perdent leur dignité, & le supplice sa terreur. Le juge est encore mieux poudré que le bourreau. Faut-il accuser ici l'impression que j'ai ressentie ? J'ai frémi, non du forfait du criminel, mais du sang froid horrible de tous ceux qui l'environnoient. Il n'y a eu que l'homme généreux qui réconcilioit l'infortuné avec l'Etre Suprême, qui lui aidoit à boire le calice de mort, qui m'ait semblé conserver quelque chose d'humain. Ne voulons-nous que tuer des hommes ? Ignorons nous l'art d'effrayer l'imagination, sans outrager l'humanité ? Apprenez, enfin, hommes légers & cruels, apprenez à être juges : sachez prévenir le crime : conciliez ce qu'on doit aux loix & à l'homme. Je n'aurai point la force de parler ici

Le criminel parut. Il marchoit revêtu d'une chemise ensanglantée. Il se frappoit la poitrine avec toutes les marques d'un repentir sincere. Son front ne présentoit point cet accablement affreux, qui ne convient point à un homme qui doit savoir mourir lorsqu'il le faut, & sur-tout lorsqu'il a mérité la mort. On le fit passer auprès d'une espece de cage, que l'on me dit être le lieu où l'on avoit exposé le cadavre de l'homme assassiné. On le conduisit à cette grille ; & cette vue porta dans son cœur de si violens remords qu'on lui permit de se retirer. Il s'approcha de ses juges ; mais il ne mit un genou en terre que pour baiser le livre sacré de la loi. Alors on l'ouvrit, & on lut à haute voix l'article qui regardoit les homicides ; on le lui mit sous les yeux, afin qu'il le lût. Il tomba à genoux une seconde fois, & s'avoua coupable. Le chef du sénat, monté sur une estrade, lut sa condamnation d'une voix forte & majestueuse. Tous les conseillers, ainsi que les avocats, qui s'étoient tenus debout, s'assirent alors pour annoncer que nul d'entr'eux ne prenoit sa défense.

---

de ces tortures recherchées, qu'on a fait subir à quelques criminels reservés, pour ainsi dire, à un supplice privilégié. O honte de ma patrie ! les yeux de ce sexe qui sembloit fait pour la pitié, furent ceux qui resterent le plus long-tems attachés sur cette scene d'horreur. Tirons le rideau. Que dirois-je à ceux qui ne m'entendent pas ?

Après que le chef du ſénat eut achevé la lecture, il tendit la main au criminel & daigna le relever, en lui diſant : « Il ne vous reſte plus qu'à » mourir avec fermeté, pour obtenir votre par- » don de Dieu & des hommes. Nous ne vous » haïſſons pas; nous vous plaignons, & votre mé- » moire ne ſera pas en horreur parmi nous. Obéiſ- » ſez volontairement à la loi, & reſpectez ſa ri- » gueur ſalutaire. Voyez nos larmes qui coulent ; » elles vous ſont un ſûr témoignage que l'amour » ſera le ſentiment qui ſuccédera dans nos cœurs, » lorſque la juſtice aura accompli ſon fatal mi- » niſtere. La mort eſt moins affreuſe que l'igno- » minie. Subiſſez l'une, pour vous affranchir de » l'autre. Il vous eſt encore permis de choiſir : ſi » vous voulez vivre, vous vivrez, mais dans l'op- » probre & chargé de notre indignation. Vous » verrez ce ſoleil, qui vous accuſera chaque jour » d'avoir privé un de vos ſemblables de ſa douce » & brillante lumiere. Elle ne vous ſera plus qu'o- » dieuſe, car les regards de tous, tant que nous » ſommes, ne nous peindront que le mépris que » nous faiſons d'un aſſaſſin. Vous porterez par-tout » le poids de vos remords & la honte éternelle » d'avoir réſiſté à la loi juſte qui vous condamne. » Soyez équitable envers la ſociété, & jugez-vous » vons-même » (*a*) !

(*a*) Ceux qui occupe une place qui leur donne quelque

Le criminel fit un ſigne de tête, par lequel il ſignifioit qu'il ſe jugeoit digne de mort (*a*). Il s'ap-prêta alors à la ſubir avec courage, & même avec cette décence qui, dans ce dernier moment, eſt le plus beau caractere de l'humanité (*b*). Il ceſſa d'être traité en coupable. Le cercle des paſteurs vint & l'environna. Le prélat lui donna le baiſer de paix, & lui ôtant ſa chemiſe enſanglantée, le revêtit d'une tunique blanche, emblême de ſa réconcilia-tion avec les hommes. Ses parens, ſes amis cou-rurent à lui & l'embraſſerent. Il parut conſolé en recevant leurs careſſes, en ſe voyant couvert de ce

---

pouvoir ſur les hommes, doivent trembler d'agir ſuivant leur caractere ; ils doivent regarder tous les coupables comme des malheureux plus ou moins inſenſés. Il faut donc que l'homme qui agit ſur eux ſente toujours dans ſon cœur qu'il agit ſur ſes ſemblables, que des cauſes qui nous ſont inconnues ont égarés dans des routes malheureuſes. Il faut que le juge ſévere, en prononçant la condamnation avec majeſté, gémiſſe de ne pouvoir ſouſtraire le criminel au ſupplice. Epouvanter le crime par le plus grand appareil de la juſtice, ménager en ſecret le coupable : tels doivent être les deux pivots de la juriſpru-dence criminelle.

(*a*) Heureuſe conſcience, juge équitable & prompt, ne t'éteins point dans mon être ! Apprends-moi que je ne puis porter aux hommes la moindre atteinte ſans en recevoir le contre-coup : & qu'on ſe bleſſe toujours ſoi-même en bleſſant un autre.

(*b*) Agéſilas voyant un malfaiteur endurer conſtamment le ſupplice : *ah ! le méchant homme*, dit-il, *d'abuſer ainſi de la vertu.*

vêtement, gage du pardon qu'il recevoit de la patrie. Les témoignages de leur amitié lui déroboient l'horreur de ses derniers momens. Livré à leurs embrassemens, il perdoit de vue l'image de la mort. Le prélat s'avança vers le peuple, & choisit ce moment pour faire un discours véhément & pathétique sur le danger des passions. Il étoit si beau, si vrai, si touchant, que tous les cœurs étoient saisis d'admiration & de terreur. Chacun se promettoit bien de veiller avec soin sur soi-même, & d'étouffer ces germes de ressentiment qui croissent à notre insu, & qui forment bientôt la matiere des passions désordonnées.

Pendant ce tems un député du sénat portoit la sentence de mort au monarque, pour qu'il la signât de sa propre main. Personne ne pouvoit être mis à mort que par la volonté de celui en qui résidoit la puissance du glaive. Ce bon pere auroit bien voulu sauver la vie à un infortuné (*a*); mais il sacrifia dans ce moment les plus chers desirs de son cœur à la nécessité d'une justice exemplaire.

Le député revint. Alors les cloches de la ville recommencerent leur son funebre; les tambours répéterent leur marche lugubre, & les gémisse-

---

(*a*) Je suis fâché que nos rois aient renoncé à cette ancienne & sage coutume : ils signent tant de papiers ; pourquoi ont-ils renoncé au plus auguste privilege de leur couronne ?

mens d'un peuple nombreux se mêlant dans l'air à ces déplorables accens, on eût dit que la ville touchoit à un désastre universel. Les amis, les parens de l'infortuné qui alloit perdre la vie, lui donnerent les derniers baisers. Le prélat invoqua à haute voix la miséricorde de l'Être Suprême ; & tout le peuple, d'une voix unanime, cria vers la voûte des cieux : *Grand Dieu, ouvre lui ton sein ! Dieu clément, pardonne-lui comme nous lui pardonnons !* Ce n'étoit qu'une voix immense qui montoit fléchir la colere céleste.

On le conduisit à pas lents près de cette grille dont j'ai parlé, toujours environné de ses proches. Six fusiliers, le front voilé d'un crêpe, s'avancerent : le chef du sénat donna le signal, en élevant le livre de la loi ; les coups partirent & l'ame disparut (*a*).

On releva le corps de l'infortuné ; son crime étant pleinement expié par la mort, il rentroit dans la classe des citoyens. Son nom qui avoit été effacé, fut inscrit de nouveau sur les registres publics, avec les noms de ceux qui étoient décédés le même

(*a*) Il m'est arrivé plusieurs fois d'entendre débattre cette question : *si la personne du bourreau est infâme ?* J'ai toujours tremblé qu'on ne prononçât en sa faveur, & je n'ai jamais pu me lier d'amitié avec ceux qui le rangeoient dans la classe des autres citoyens. J'ai peut-être tort, mais je sens ainsi.

jour. Ce peuple n'avoit pas la basse cruauté de poursuivre la mémoire d'un homme jusque dans le tombeau, & de faire réjaillir sur toute une famille innocente le crime d'un seul (*a*) ; il ne se plaisoit pas à déshonorer gratuitement des citoyens inutiles, à faire des malheureux pour le plaisir barbare de les humilier. On porta son corps pour être brûlé avec les corps de ses compatriotes, qui la veille avoient payé l'inévitable tribut qu'exige la nature. Ses parens n'avoient d'autre douleur à combattre que celle que leur inspiroit la perte d'un ami ; & le soir même une place de confiance étant venue à vaquer, le roi conféra cette place honorable au frere du criminel. Chacun applaudit à ce choix, que dictoit à la fois l'équité & la bienfaisance.

Tout attendri, tout pénétré, je disois à mon voisin : ô que l'humanité est respectée parmi vous ! La mort d'un citoyen est un deuil universel pour la patrie ! — C'est que nos loix, me répondit-il, sont sages & humaines : elles panchent vers la réformation plutôt que vers le châtiment ; & le moyen d'épouvanter le crime n'est point de rendre la punition commune, mais formidable. Nous avons soin de prévenir les crimes : nous avons des lieux

(*a*) Vil & méprisable préjugé, qui confond toutes les notions de justice, contraire à la raison, & fait pour un peuple méchant ou imbécille.

destinés à la solitude, où les coupables ont auprès d'eux des gens qui leur inspirent le repentir, qui amollissent peu-à-peu leur cœur endurci, qui l'ouvrent par degré aux charmes purs de la vertu, dont les attraits se font sentir à l'homme le plus dépravé.

Voyons-nous le médecin au premier accès d'une fievre violente abandonner le malade à la mort? Pourquoi n'agiroit-on pas de même avec ceux qui se sont rendus coupables, mais qui peuvent s'améliorer? Il y a peu de cœurs assez corrompus pour que la persévérance ne puisse les corriger; & peu de sang versé à propos cimente notre tranquillité & notre bonheur.

Vos loix pénales étoient toutes faites en faveur des riches, toutes imposées sur la tête du pauvre. L'or étoit devenu le dieu des nations. Des édits, des gibets entouroient toutes les possessions; & la tyrannie, le glaive en main, marchandoit les jours, la sueur & le sang du malheureux: elle ne mit point de distinction dans le châtiment, & accoutuma le peuple à n'en point voir dans les crimes: elles punissoit le moindre délit comme un attentat énorme. Qu'arriva-t-il? La multitude de ces loix multiplia les crimes, & les infracteurs devinrent aussi cruels que leurs juges: ainsi le législateur, en voulant unir les membres de la société, serra les liens jusqu'à produire des mouvemens convulsifs. Au lieu de soulager, ces liens déchirerent, & la plaintive

humanité jetant un cri de douleur, vit trop tard que les tortures des bourreaux n'inspirerent jamais la vertu (*a*).

(*a*) Si l'on vient à examiner la validité du droit que les sociétés humaines se sont attribué de punir de mort, on demeure effrayé du point imperceptible qui sépare l'équité de l'injustice. Alors on a beau accumuler les raisonnemens, toutes les lumieres ne servent qu'à nous égarer. Il faut revenir à la seule loi naturelle, qui respecte bien plus que nos institutions, la vie les uns des autres ; elle nous apprend que la loi du talion est la plus conforme de toutes à la droite raison. Parmi ces gouvernemens naissans qui ont encore l'empreinte de la nature, il n'y a presque pas de crime qui soit puni de mort. Dans le cas du meurtre, ce n'est plus douteux, car la nature crie de s'armer contre les meurtriers ; mais dans le cas de vol, la barbarie qui condamne au trépas se fait pleinement sentir : c'est une punition immense pour une bagatelle, & la voix d'un million d'hommes, adorateurs de l'or, ne peut rendre valable ce qui est essentiellement nul. On dira que le voleur aura fait un contrat avec moi, de consentir à être puni de mort s'il me vole du bien ; mais aucun n'a droit de faire ce marché, parce qu'il est injuste, barbare & insensé : injuste, en ce que sa vie ne lui appartient pas : barbare, en ce qu'aucune proportion n'est gardée : insensé, en ce qu'il est incomparablement plus utile que deux hommes vivent, qu'il ne l'est qu'un autre jouisse de quelque commodité exclusive ou superflue.

Cette note est tirée d'un bon roman intitulé : *Ministre de Wakefield*.

CHAPITRE XVII.

Pas si éloigné qu'on le pense.

Nous conversâmes long-tems sur cette matiere importante ; mais, comme ce sujet sérieux nous gagnoit profondément & que notre tête échauffée alloit tomber dans cet excès de sentiment où l'on perd le calme toujours nécessaire à la réflexion, je l'interrompis brusquement, comme on va le voir. — Dites-moi, je vous prie, qui l'emporte, du *Moliniste* ou du *Janséniste* ? — Mon savant me répondit par un grand éclat de rire. Je ne pus en tirer autre chose. Mais, disois-je, répondez-moi, de grace. Ici étoient les capucins, là les cordeliers, plus loin les carmes : que sont devenus tous ces portes-frocs avec leurs sandales, leur barbe & leurs disciplines ?

— Nous n'engraissons plus dans notre état une foule d'automates aussi ennuyés qu'ennuyeux, qui faisoient le vœu imbécille de n'être jamais hommes, & qui rompoient toute société avec ceux qui l'étoient. Nous les avons cru cependant plus dignes de pitié que de blâme. Engagés dès l'âge le plus tendre dans un état qu'ils ne connoissoient pas, c'étoient les loix qui étoient coupables en leur per-

mettant de diſpoſer aveuglement d'une liberté dont ils ne connoiſſoient pas le prix.

Les ſolitaires, dont la maiſon de retraite étoit élevée avec pompe au milieu du tumulte des villes, ſentirent peu à peu les charmes de la ſociété & s'y livrerent. En voyant des freres unis, des peres heureux, des familles tranquilles, ils regretterent de ne pas partager ce bonheur : ils ſoupirerent en ſecret ſur ce moment d'erreur qui leur avoit fait abjurer une vie plus douce ; & ſe maudiſſant les uns les autres, comme des forçats dans les chaînes (*a*), ils hâterent l'inſtant qui devoit ouvrir les portes de leur priſon. Il ne tarda pas : le joug fut ſecoué ſans criſe & ſans efforts, parce que l'heure étoit venue. Ainſi l'on voit un fruit mûr ſe détacher à la plus légere ſecouſſe de la branche qui le portoit (*b*). Sortis en foule,

---

(*a*) Toutes ces maiſons religieuſes où les hommes ſont entaſſés les uns ſur les autres, couvent des guerres inteſtines. Ce ſont des ſerpens qui ſe déchirent dans l'ombre. Le moine eſt un animal froid & chagrin : l'ambition d'avancer dans ſon corps le deſſéche ; il a tout le loiſir de réfléchir ſa marche, & ſon ambition plus concentrée a quelque choſe de ſombre. Lorſqu'une fois il a ſaiſi le commandement, il eſt dur & impitoyable par eſſence.

(*b*) En fait d'adminiſtration publique, point de ſecouſſe violente ; rien n'eſt plus dangereux : la raiſon & le tems operent les plus grands changemens & y mettent un ſceau irrévocable.

& avec toutes les démonſtrations de la plus grande allégreſſe, ils redevinrent hommes, d'eſclaves qu'ils étoient.

Ces moines robuſtes (*a*), en qui ſembloit revivre la ſanté des premiers âges du monde, le front vermeil d'amour & de joie, épouſerent ces colombes gémiſſantes, ces vierges pures, qui ſous le voile monaſtique avoient ſoupiré plus d'une fois après un état un peu moins ſaint & plus doux (*b*). Elles accomplirent les devoirs de

---

(*a*) Luther tonnant avec ſon éloquence fougueuſe contre les vœux monaſtiques, a avancé qu'il étoit auſſi peu poſſible d'accomplir la loi de continence que de ſe dépouiller de ſon ſexe.

(*b*) Quelle cruelle ſuperſtition enchaîne dans une priſon ſacrée tant de jeunes beautés qui recelent tous les feux permis à leur ſexe, que redouble encore une clôture éternelle, & juſqu'aux combats qu'elles ſe livrent. Pour bien ſentir tous les maux d'un cœur qui ſe dévore lui-même, il faudroit être à ſa place. Timide, confiante, abuſée, étourdie par un enthouſiaſme pompeux, cette jeune fille a cru long-tems que la religion & ſon Dieu abſorberoient toutes ſes penſées : au milieu des tranſports de ſon zele, la nature éveille dans ſon cœur ce pouvoir invincible qu'elle ne connoît pas & qui la ſoumet à ſon joug impérieux. Ces traits ignés portent le ravage dans ſes ſens : elle brûle dans le calme de la retraite ; elle combat, mais ſa conſtance eſt vaincue ; elle rougit & deſire. Elle regarde autour d'elle, & ſe voit ſeule ſous des barreaux inſurmontables, tandis que tout ſon être ſe porte avec violence vers un objet fantaſtique que ſon imagination allumée pare de nouveaux attraits. Dès ce moment plus de l'hymen

l'hymen avec une ferveur édifiante ; leurs chaſtes flancs enfanterent des rejettons dignes d'un ſi beau lien. Leurs époux fortunés & non moins radieux, eurent moins d'empreſſement à ſolliciter la canoniſation de quelques os vermolus : ils ſe contenterent tout uniment d'être bons peres, bons citoyens ; & je crois fermement qu'ils n'en allerent pas moins en paradis après leur mort, ſans avoir fait leur enfer pendant leur vie.

Il eſt vrai, qu'au tems de cette réforme cela parut un peu extraordinaire à l'évêque de Rome ; mais lui-même eut bientôt de ſi ſérieuſes affaires à démêler pour ſon propre compte.... — Qu'appellez-vous l'évêque de Rome ? — C'eſt le pape, pour parler conformément à vos expreſſions ; mais, comme je vous l'ai dit, nous avons changé beaucoup de termes gothiques. Nous ne ſavons plus ce que c'eſt que canonicats, bulles, bénéfices,

---

repos. Elle étoit née pour une heureuſe fécondité : un lien éternel la captive & la condamne à être malheureuſe & ſtérile. Elle découvre alors que la loi l'a trompée, que le joug qui détruit la liberté n'eſt pas le joug d'un Dieu, que cette religion qui l'a engagée ſans retour, eſt l'ennemie de la nature & de la raiſon. Mais que ſervent ſes regrets & ſes plaintes ? Ses pleurs, ſes ſanglots ſe perdent dans la nuit du ſilence. Le poiſon brûlant qui fermente dans ſes veines, détruit ſa beauté, corrompt ſon ſang, précipite ſes pas vers le tombeau. Heureuſe d'y deſcendre, elle ouvre elle-même le cercueil où elle doit goûter le ſommeil de ſes douleurs.

évêchés d'un revenu immenſe (*a*). On ne va plus baiſer les pantoufles du ſucceſſeur d'un apôtre, à qui ſon maître n'a donné que des exemples d'humilité : & comme ce même apôtre prêchoit la pauvreté, tant par ſon exemple que par ſa parole, nous n'avons plus envoyé l'or le plus pur, le plus néceſſaire à l'état, pour des indulgences dont ce bon magicien n'étoit rien moins qu'avare. Tout cela lui a cauſé d'abord quelques déplaiſirs; car on n'aime pas à perdre de ſes droits, lors même qu'ils ſont peu légitimes; mais bientôt il a ſenti que ſon véritable appanage étoit le ciel; que les choſes terreſtres n'étoient pas de ſon regne, & qu'enfin les richeſſes du monde étoient des vanités, comme tout ce qui eſt ſous le ſoleil.

Le tems, dont la main inviſible & ſourde mine les tours orgueilleuſes, a ſappé ce ſuperbe & incroyable monument de la crédulité humaine (*b*).

(*a*) Je ne puis m'accoutumer à voir des princes eccléſiaſtiques, environnés de tout l'appareil du luxe, ſourire dédaigneuſement aux malheurs publics, & oſer parler de mœurs & de religion dans de plats mandemens, qu'ils font écrire par des cuiſtres qui inſultent au bon ſens avec une effronterie ſcandaleuſe.

(*b*) Le muphti chez les Turcs étend ſon infaillibilité juſques ſur les faits hiſtoriques. Il s'aviſa ſous le regne d'Amurat, de déclarer hérétiques tous ceux qui ne croiroient pas que le ſultan iroit en Hongrie.

Il est tombé sans bruit : sa force étoit dans l'opinion ; l'opinion a changé, & le tout s'est exhalé en fumée. C'est ainsi qu'après un redoutable incendie, on ne voit plus qu'une vapeur insensible & légere, où regnoit un vaste embrâsement.

Un prince digne de régner tient sous sa main cette partie de l'Italie ; & cette Rome antique a revu des Césars : j'entends par ce mot, des Titus, des Marc-Aurele, & non ces monstres qui portoient une face humaine. Ce beau pays s'est ranimé, dès qu'il a été purgé de cette vermine oisive qui végétoit dans la crasse. Ce royaume tient aujourd'hui son rang, & porte une physionomie vive & parlante, après avoir été emmailloté pendant plus de dix-sept siecles dans des haillons ridicules & superstitieux qui lui coupoient la parole & lui gênoient la respiration.

CHAPITRE XVIII.

Les Ministres de Paix.

Poursuivez, charmant endoctrineur ! cette révolution, dites-vous, c'est faite de la maniere la plus paisible & la plus heureuse ? — Elle a été l'ouvrage de la philosophie : elle agit sans bruit, elle agit comme la nature, avec une force d'autant plus sûre qu'elle est insensible. — Mais j'ai bien des difficultés à vous proposer. Il faut une religion. — Sans doute, reprit-il avec transport. Eh ! quel est l'ingrat qui demeurera muet au milieu des miracles de la création, sous la voûte brillante du firmament ? Nous adorons l'Etre Suprême ; mais le culte qu'on lui rend ne cause plus aucun trouble, aucun débat. Nous avons peu de ministres : ils sont sages, éclairés, tolérans ; ils ignorent l'esprit de faction, & en sont plus chéris, plus respectés : ils ne sont jaloux que d'élever des mains pures vers le trône du pere des humains : ils les chérissent tous à l'imitation du Dieu de bonté : l'esprit de paix & de concorde anime leurs actions, autant que leurs discours, aussi, vous dis-je, sont-ils universellement animés. Nous avons un saint prélat qui vit

avec ſes paſteurs, comme avec ſes égaux & ſes freres.

Ces places ne s'accordent qu'à l'âge de quarante ans, parce que c'eſt alors ſeulement que les paſſions turbulentes s'éteignent, & que la raiſon ſi tardive dans l'homme exerce ſon paiſible empire. Leur vie exemplaire marque le plus haut degré de la vertu humaine. Ce ſont eux qui conſolent les affligés, qui découvrent au malheureux un Dieu bon, qui veille ſur eux & qui contemple leurs combats pour les récompenſer un jour. Ils cherchent l'indigence cachée ſous le manteau de la honte, & lui donnent des ſecours ſans la faire rougir. Ils réconcilient les eſprits diviſés, en leur portant des paroles de douceur & de paix. Les plus fiers ennemis s'embraſſent en leur préſence, & leurs cœurs attendris ne ſont plus ulcérés. Enfin ils rempliſſent tous les devoirs d'hommes qui oſent parler au nom du maître éternel.

— J'aime beaucoup ces miniſtres, repris-je : mais vous n'avez donc plus parmi vous de gens ſpécialement conſacrés à réciter à toutes les heures du jour d'une voix naſale des cantiques, des pſaumes, des hymnes ? Aucun parmi vous n'aſpire à la canoniſation ? Qu'eſt-elle devenue ? Quels ſont vos ſaints ? — Nos ſaints ! vous voulez, ſans doute, dénoter ceux qui prétendent à un plus haut degré de perfection, qui s'élevent

au-dessus de la foiblesse humaine : oui, nous avons de ces hommes célestes ; mais vous croyez bien qu'ils ne menent pas une vie obscure & solitaire, qu'ils ne se font pas un mérite de jeûner, de psalmodier de mauvais latin, ou de demeurer muets & sots toute leur vie : c'est au grand jour qu'ils montrent la force, la constance de leurs ames. Apprenez qu'ils se chargent volontairement de tous les travaux pénibles ou qui dégoûtent le reste des hommes ; ils pensent que les bons offices, les œuvres charitables, sont plus agréables à Dieu que la priere.

S'agit-il, par exemple, de curer les égouts, les puits, de transporter les immondices, de s'assujettir aux emplois les plus bas, les plus abjects ou les plus dangereux, comme de porter au milieu d'un incendie le secours des pompes, de marcher sur des poutres brûlantes, de s'élancer dans les eaux pour sauver la vie à un malheureux prêt à périr, &c. ces généreuses victimes du bien public se remplissent, s'enflamment d'un courage actif, par l'idée grande & sublime de se rendre utiles & d'épargner le sentiment de la douleur à leurs compatriotes. Ils se font un devoir de ces occupations, avec autant de joie & de plaisir que si c'étoient les plus douces, les plus belles : ils font tout pour l'humanité, tout pour la patrie, & jamais rien pour eux. Les

uns ſont cloués au chevet du lit des malades, & les ſervent de leurs mains ; d'autres deſcendent dans les carrieres, en détachent, en arrachent les pierres : tour-à-tour manœuvres, pionniers, porte-faix, &c. ils ſemblent des eſclaves qu'un tyran a courbés ſous un joug de fer. Mais ces ames charitables ont en vue le deſir de plaire à l'Eternel en ſervant leurs ſemblables : inſenſibles aux maux préſens, ils attendent que Dieu les récompenſera, parce que le ſacrifice des voluptés de ce monde eſt fondé ſur une utilité réelle & non ſur un caprice bigot.

Je n'ai pas beſoin de vous dire que nos reſpects les accompagnent pendant leur vie & après leur mort ; & comme notre plus vive reconnoiſſance ſeroit inſuffiſante, nous laiſſons à l'auteur de tout bien cette dette immenſe à acquitter ; perſuadés qu'il eſt le ſeul qui ſache la juſte meſure des récompenſes méritées.

Tels ſont les ſaints que nous vénérons, ſans croire autre choſe, ſinon qu'ils ont perfectionné la nature humaine dont ils ſont l'honneur. Ils ne font d'autres miracles que ceux dont je viens de vous entretenir. Les martyrs du chriſtianiſme avoient aſſurément leur dignité. Il étoit beau, ſans doute, de braver les tyrans des ames, de ſouffrir la mort la plus horrible, plutôt que d'immoler le ſentiment intime d'une vérité qu'on

a adoptée de cœur & d'esprit : mais qu'il y a plus de grandeur à consacrer une vie entiere à des ouvrages renaissans & serviles, à se rendre les bienfaiteurs perpétuels de l'humanité affligée & plaintive, à sécher toutes les larmes qui coulent (*a*), à arrêter, à prévenir l'effusion d'une seule goutte de sang. Ces hommes extraordinaires ne présentent point leur genre de vie comme un modele à suivre ; ils ne se glorifient point de leur héroïsme ; ils ne s'abaissent point pour attirer la vénération publique : sur-tout ils ne censurent point les défauts du prochain ; beaucoup plus attentifs à lui procurer une vie douce & commode, fruit de leurs innombrables soins. Lorsque ces ames augustes vont rejoindre l'Etre parfait dont elles sont émanées, nous n'enchâssons point leurs cadavres dans un métal plus vil enco-

(*a*) Un conseiller au parlement, dans le siecle dernier, avoit donné tout son bien aux pauvres : n'ayant plus rien, il quêtoit par-tout pour eux. Il rencontre dans la rue un traitant, s'attache à lui, le poursuit, en disant : *quelque chose pour mes pauvres; quelque chose pour mes pauvres.* Le traitant résiste & répond la formule ordinaire, *je ne puis rien pour eux*, *monsieur*, *je ne puis rien.* Le conseiller ne le quitte pas, le prêche, le sollicite, le suit jusques dans son hôtel, monte à son appartement, le supplie à plusieurs reprises, le relance jusques dans son cabinet, toujours intercédant pour ses pauvres. Le brutal millionnaire impatienté lui donne un soufflet. *Eh bien ! voilà pour moi*, reprit le conseiller : *& pour mes pauvres ?*

re ; nous écrivons l'hiſtoire de leur vie, & nous tâchons de l'imiter, au moins dans ſon détail. — Plus j'avance, plus je vois des changemens inattendus. — Vous en verrez bien d'autres ! Si vingt plumes n'atteſtoient la même choſe, nous révoquerions aſſurément en doute l'hiſtoire de votre ſiecle. Comment ! les ſerviteurs des autels étoient turbulens, cabaleurs, intolérans. De miſérables vermiſſeaux ſe perſécutoient & ſe haïſſoient pendant le court eſpace de leur vie, parce que ſouvent ils ne penſoient pas de même ſur de vaines ſubtilités & ſur des choſes incompréhenſibles : de foibles créatures avoient l'audace de ſonder les deſſeins du Tout-Puiſſant, en les marquant au coin de leurs paſſions minutieuſes, orgueilleuſes & folles.

J'ai lu que ceux qui avoient moins de charité, & par conſéquent de religion, étoient ceux qui la prêchoient aux autres ; que l'on avoit fait un métier de prier Dieu ; que le nombre de ceux qui portoient cet habit lucratif, gage d'une indolente pareſſe, s'étoit multiplié à un point incroyable ; qu'ils vivoient, enfin, dans un célibat ſcandaleux (*a*). On ajoute que vos égliſes reſſem-

---

(*a*) Quelle lepre ſur un état, qu'un clergé nombreux, faiſant profeſſion publique de ne s'attacher à d'autre femme qu'à celle d'autrui !

bloient à des marchés, que la vue & l'odorat y étoient également blessés, & que vos cérémonies étoient plus faites pour distraire, que pour élever l'ame vers Dieu.... Mais j'entends la trompette sacrée, qui annonce l'heure de la priere par ses sons édifians. Venez connoître notre religion, venez dans le temple voisin rendre graces au Créateur d'avoir vu lever son soleil.

CHAPITRE XIX.

Le Temple.

Nous tournâmes le coin d'une rue, & j'apperçus au milieu d'une belle place un temple en forme de rotonde, couronné d'un dôme magnifique. Cet édifice soutenu sur un seul rang de colonnes avoit quatre grands portails. Sur chaque fronton, on lisoit cette inscription : *Temple de Dieu.* Le tems avoit déjà imprimé une teinte vénérable à ses murailles ; elles en avoient plus de majesté. Arrivé à la porte du temple, quel fut mon étonnement lorsque je lus dans un tableau ces quatre vers tracés en gros caracteres :

Loin de rien décider sur cet Etre Suprême,
Gardons, en l'adorant, un silence profond ;

Sa nature est immense & l'esprit s'y confond,
Pour savoir ce qu'il est, il faut être lui-même.

Oh! pour le coup, lui dis-je à voix basse, vous ne direz pas que ceci soit de votre siecle. — Cela ne fait pas plus l'éloge du votre, reprit-il, car vos théologiens devoient s'en tenir-là. Mais cette réponse qui semble avoir été faite par Dieu même, est restée confondue parmi les vers dont on ne faisoit pas grand cas; je ne sais cependant s'il y en a de plus beaux pour le sens qu'ils renferment, & je crois qu'ils sont ici à leur véritable places.

Nous suivîmes le peuple qui, d'un air recueilli, d'un pas tranquille & modeste, alloit remplir la profondeur du temple. Chacun s'asseyoit à son tour sur des rangs de petits sieges sans dos, & les hommes étoient séparés des femmes. L'autel étoit au centre; il étoit absolument nu, & chacun pouvoit distinguer le prêtre qui faisoit fumer l'encens. A l'instant où sa voix prononçoit les cantiques sacrés, le chœur des assistans élevoit alternativement la sienne. Leur chant doux & modéré peignoit le sentiment respectueux de leur cœur; ils sembloient pénétrés de la majesté divine. Point de statues, point de figures allégoriques, point de tableaux (*a*). Le saint nom de Dieu mille

---

(*a*) Les protestans ont raison. Tous ces ouvrages des hom-

fois répété, tracé en plusieurs langues, régnoit sur toutes les murailles. Tout annonçoit l'unité d'un Dieu; & l'on avoit banni scrupuleusement tout ornement étranger : Dieu seul enfin étoit dans son temple.

Si on levoit les yeux vers le sommet du temple, on voyoit le ciel à découvert; car le dôme n'étoit pas fermé par une voûte de pierre, mais par des vitraux transparens. Tantôt un ciel clair & serein annonçoit la bonté du Créateur; tantôt d'épais nuages qui fondoient en torrens, peignoient le sombre de la vie & disoient que cette triste terre n'est qu'un lieu d'exil: le tonnerre publioit combien ce Dieu est redoutable lorsqu'il est offensé; & le calme des airs qui succédoit aux éclairs enflammés, annonçoit que la soumission désarme sa main vengeresse. Quand le souffle du printems faisoit descendre l'air pur de la vie, comme un fleuve balsamique, alors il imprimoit cette vérité salutaire & consolante, que les trésors de la clémence divine sont inépuisables. Ainsi les élémens & les saisons, dont la voix est si éloquente, à qui sait l'entendre, parloient à ces hommes sensibles & leur découvroient le maître de la nature sous tous ses rapports (*a*).

---

mes disposent le peuple à l'idolâtrie. Pour annoncer un Dieu invisible & présent, il faut un temple où il n'y ait que lui.

(*a*) Un sauvage errant dans les bois, contemplant le ciel &

On n'entendoit point de ſons diſcordans. La voix des enfans mêmes étoit formée à un plain-chant majeſtueux. Point de muſique ſautillante & profane. Un ſimple jeu d'orgue (lequel n'étoit point bruyant,) accompagnoit la voix de ce grand peuple, & sembloit le chant des immortels qui ſe mêloit aux vœux publics. Perſonne n'entroit ni ne ſortoit pendant la priere. Aucun Suiſſe groſſier, aucun quêteur importun ne venoit interrompre le recueillement des fideles adorateurs. Tous les aſſiſtans étoient frappés d'un religieux & profond reſpect; pluſieurs étoient proſternés, le viſage contre terre. Au milieu de ce ſilence, de ce recueillement univerſel, je fus ſaiſi d'une terreur ſacrée : il ſembloit que la Divinité fût deſcendue dans le temple & le rempliſſoit de ſa préſence inviſible.

Il y avoit des trons aux portes pour les aumônes; mais ils étoient placés dans des paſſages obſcurs. Ce peuple ſavoit faire des œuvres de charité ſans le beſoin d'être remarqué. Enfin dans les momens d'adoration le ſilence étoit ſi religieuſement obſervé, que la ſainteté du lieu, jointe à

---

la nature, ſentant, pour ainſi dire, le ſeul maître qu'il reconoît, eſt plus près de la véritable religion, qu'un chartreux enfoncé dans ſa loge & vivant avec les fantômes d'une imagination échauffée.

l'idée de l'Etre Suprême, portoit dans tous les cœurs une impression profonde & salutaire.

L'exhortation du pasteur à son troupeau étoit simple, naturelle, éloquente par les choses encore plus que par le style. Il ne parloit de Dieu que pour le faire aimer; des hommes, que pour leur recommander l'humanité, la douceur & la patience. Il ne cherchoit point à faire parler l'esprit, tandis qu'il devoit toucher le cœur. C'étoit un pere qui conversoit avec ses enfans sur le parti qui leur étoit le plus convenable de prendre. On étoit d'autant plus pénétré, que cette morale se trouvoit dans la bouche d'un parfait honnête homme. Je ne m'ennuyai point; car le discours ne comportoit ni déclamation, ni portraits vagues, ni figures recherchées, & sur-tout point de lambeaux de poëtes décousus & fondus dans une prose qui en devient ordinairement plus froide (*a*).

(*a*) Ce qui me déplaît sur-tout dans nos prédicateurs, c'est qu'ils n'ont point de principes stables & assurés en fait de morale; ils puisent leurs idées dans leur texte & non dans leur cœur : aujourd'hui ils sont modérés, raisonnables; allez les entendre le lendemain, ils seront intolérans, extravagans. Ce ne sont que des mots qu'ils proferent; peu leur importe même qu'ils se contredisent, pourvu que leurs trois points soient remplis. J'en ai entendu un qui pilloit l'Encyclopédie, & qui déclamoit contre les encyclopédistes.

C'eſt ainſi, me dit mon guide, que tous les matins on a coutume de faire une priere publique. Elle dure une heure, & le reſte du jour les portes de l'édifice demeurent fermées. Nous n'avons guere de fêtes religieuſes ; mais nous en avons de civiles, qui délaſſent le peuple ſans le porter au libertinage. En aucun jour l'homme ne doit reſter oiſif : à l'exemple de la nature qui n'abandonne point ſes fonctions, il doit ſe reprocher de quitter les ſiennes. Le repos n'eſt point l'oiſiveté. L'inaction eſt un dommage réel fait à patrie, & la ceſſation du travail eſt au fond un diminutif du trépas. Le tems de la priere eſt fixé: il eſt ſuffiſant pour élever le cœur vers Dieu. De longs offices amenent la tiédeur & le dégoût. Toutes les oraiſons ſecrettes ſont moins méritoires que celles qui réuniſſent la publicité à la ferveur.

Ecoutez la formule de la priere uſitée parmi nous ; chacun la répete & médite ſur toutes les penſées qu'elle renferme.

» Etre unique, increé, Créateur intelligent de ce vaſte univers ! puiſque ta bonté l'a donné en ſpectacle à l'homme, puiſqu'une auſſi foible créature a reçu de toi les dons précieux de réfléchir ſur ce grand & bel ouvrage, ne permets pas qu'à l'exemple de la brute, elle paſſe ſur la ſurface de ce globe ſans rendre hommage à ta toute-puiſſance & à ta ſageſſe. Nous admirons tes œu-

vres augustes. Nous bénissons ta main souveraine. Nous t'adorons comme maître : mais nous t'aimons comme pere universel des êtres. Oui, tu es bon, autant que tu es grand ; tout nous le dit, & sur-tout notre cœur. Si quelques maux passagers nous affligent ici-bas, c'est sans doute parce qu'ils sont inévitables : d'ailleurs tu le veux, cela nous suffit ; nous nous soumettons avec confiance, & nous espérons en ta clémence infinie. Loin de murmurer, nous te rendons grace de nous avoir créés pour te reconnoître.

Que chacun t'honore à sa maniere & selon ce que son cœur lui dictera de plus tendre & de plus enflammé : nous ne donnerons point de bornes à son zele. Tu n'as daigné nous parler que par la voix éclatante de la nature. Tout notre culte se réduit à t'adorer, à te bénir, à crier vers ton trône que nous sommes foibles, misérables, bornés, & que nous avons besoin de ton bras secourable.

Si nous nous trompions, si quelque culte ancien ou moderne étoit plus agréable à tes yeux que le nôtre, ah ! daigne ouvrir nos yeux & dissiper les ténebres de notre esprit ; tu nous trouveras fideles à tes ordres. Mais si tu es satisfait de ces foibles hommages que nous savons être dûs à ta grandeur, à ta tendresse vraiment paternelle, donnes-nous la constance pour persévérer

dans

dans les ſentimens reſpectueux qui nous animent. Conſervateur du genre-humain ! toi, qui l'embraſſes d'un coup-d'œil, fais que la charité embraſſe de même les cœurs de tous les habitans de ce globe, qu'ils s'aiment tous comme freres, qu'ils t'adreſſent le même cantique d'amour & de reconnoiſſance !

Nous n'oſons dans nos vœux limiter la durée de notre vie ; ſoit que tu nous enleves de cette terre, ſoit que tu nous y laiſſes, nous n'échapperons point à ton regard : nous ne te demandons que la vertu, dans la crainte d'aller contre tes impénétrables décrets ; mais humbles, ſoumis & réſignés à tes volontés, daigne, ſoit que nous paſſions par une mort douce, ſoit par une mort douloureuſe, daigne nous attirer vers toi, ſource éternelle du bonheur. Nos cœurs ſoupirent après ta préſence. Qu'il tombe ce vêtement mortel, & que nous volions dans ton ſein ! Ce que nous voyons de ta grandeur nous fait deſirer d'en voir davantage. Tu as trop fait en faveur de l'homme, pour ne pas donner de l'audace à ſes penſées : il n'éleve vers toi des vœux ſi ardens que parce que ta créature ſe ſent née pour tes bienfaits. »

Mais, mon cher monſieur, lui dis-je, votre religion, ſi vous me permettez de vous le dire, eſt à peu près celle des anciens patriarches, qui

adoroient Dieu en esprit & en vérité sur le sommet des montagnes. — Justement, vous avez trouvé le mot propre. Notre religion est celle d'Enoch, d'Elie, d'Adam. C'est bien là du moins la plus ancienne. Il en est de la religion comme de la loi ; la plus simple est la meilleure. Adorer Dieu, respecter son prochain, écouter cette conscience, ce juge qui toujours veille assis au-dedans de nous, n'étouffer jamais cette voix céleste & secrette, tout le reste est imposture, fourberie, mensonge. Nos prêtres ne se disent point exclusivement inspirés de Dieu : ils se nomment nos égaux ; ils avouent qu'ils nagent, comme nous, dans les ténebres ; ils suivent le point lumineux que Dieu a daigné nous montrer ; ils l'indiquent à leurs freres sans despotisme, sans ostentation. Une morale pure, & point de dogmes extravagans, voilà le moyen de n'avoir ni impies, ni fanatiques, ni superstitieux. Nous l'avons trouvé ce moyen heureux, & nous en remercions sincérement l'auteur de tout bien.

— Vous adorez un Dieu ; mais admettez-vous l'immortalité de l'ame ? Quelle est votre opinion sur ce grand & impénétrable secret ? Tous les philosophes ont voulu le percer. Le sage & l'insensé ont dit leur mot. Les systêmes les plus diversifiés, les plus poétiques se sont élevés sur ce fameux chapitre. Il semble avoir

allumé par excellence l'imagination des législateurs. Qu'en penſe votre ſiecle ?

— Il ne faut que des yeux pour être adorateur, me répondit-il ; il ne faut que rentrer en ſoi-même pour ſentir qu'il y a quelque choſe en nous qui vit, qui ſent, qui penſe, qui veut, qui ſe détermine. Nous penſons que notre ame eſt diſtincte de la matiere, qu'elle eſt intelligente par ſa nature. Nous raiſonnons peu ſur cet objet : nous aimons à croire tout ce qui éleve la nature humaine. Le ſyſtême qui l'aggrandit davantage nous devient le plus cher, & nous ne penſons pas que des idées qui honorent les créatures d'un Dieu puiſſent jamais être fauſſes. En adoptant le plan le plus ſublime, ce n'eſt point ſe tromper, c'eſt frapper au véritable but. L'incrédulité n'eſt que foibleſſe, & l'audace de la penſée eſt la foi d'un être intelligent. Pourquoi ramperions-nous vers le néant, tandis que nous nous ſentons des ailes pour voler juſqu'à Dieu, & que rien ne contredit cette hardieſſe généreuſe ? S'il étoit poſſible que nous nous trompaſſions, l'homme auroit donc imaginé un ordre de choſes plus beau que celui qui exiſte ; la puiſſance ſouveraine ne ſeroit donc limitée : j'ai preſque dit ſa bonté.

Nous croyons que toutes les ames ſont égales par leur eſſence, différentes par leurs qualités.

L'ame d'un homme, & celle d'un animal, sont également immatérielles; mais l'une a fait un pas de plus que l'autre vers la perfectibilité; & voilà ce qui constitue son état actuel, mais qui toutefois peut changer.

Nous pensons ensuite que tous les astres & que toutes les planetes sont habités, mais que rien de ce que l'on voit, de ce qu'on sent dans l'un ne se trouve dans l'autre. Cette magnificence sans bornes, cette chaîne infinie de ces différens mondes, ce cercle radieux devoit entrer dans le vaste plan de la récréation. Eh, bien! ces soleils, ces mondes si beaux, si grands, si divers, ils nous paroissent les habitations qui ont été toutes préparées à l'homme: elles se croisent, se correspondent, & sont toutes subordonnées l'une à l'autre. L'ame humaine monte dans tous ces mondes, comme à une échelle brillante & graduée, qui l'approche à chaque pas de la plus grande perfection. Dans ce voyage, elle ne perd point le souvenir de ce qu'elle a vu, & de ce qu'elle a appris: elle conserve le magasin de ses idées, c'est son plus cher trésor; elle le transporte par-tout avec elle. Si elle s'est élancée vers quelque découverte sublime, elle franchit les mondes peuplés d'habitans qui sont restés au-dessous d'elle; elle monte en raison des connoissances & des vertus qu'elle a acquises.

L'ame de Newton a volé par ſa propre activité vers toutes ces ſpheres qu'il avoit peſées. Il ſeroit injuſte de penſer que le ſouffle de la mort eût éteint ce puiſſant génie. Cette deſtruction ſeroit plus affligeante, plus inconcevable que celle de l'univers matériel. Il ſeroit de même abſurde de dire que ſon ame ſe ſeroit trouvée de niveau à celle d'un homme ignorant ou ſtupide. En effet, il eut été inutile à l'homme de perfectionner ſon ame, ſi elle n'eût pas dû s'élever, ſoit par la contemplation, ſoit par l'exercice des vertus; mais un ſentiment intime, plus fort que toutes les objections, lui crie: *développe toutes tes forces, mépriſe la mort; il n'appartient qu'à toi de la vaincre & d'augmenter ta vie qui eſt la penſée.*

Pour ces ames rampantes, qui ſe ſont avilies dans la fange du crime ou de la pareſſe, elles retournent au même point d'où elles ſont parties, ou bien elles rétrogradent. C'eſt pour long-tems qu'elles ſont attachées ſur les triſtes bords du néant, qu'elles penchent vers la matiere, qu'elles forment une race animale & vile; & tandis que les ames généreuſes s'élancent vers la lumiere divine, éternelle, elles s'enfoncent dans ces ténebres où jaillit à peine un pâle rayon d'exiſtence. Tel monarque à ſon décès devient taupe; tel miniſtre, un ſerpent vénimeux, habitant des

marais empestés : tandis que l'écrivain qu'il dédaignoit ou plutôt qu'il méconnoissoit, a obtenu un rang glorieux parmi ces intelligences, amies de l'humanité.

Pythagore avoit apperçu cette égalité des ames ; il avoit senti cette transmigration d'un corps à un autre ; mais ces ames tournoient sur le même cercle, & ne sortoient jamais de leur globe. Notre métempsycose est plus raisonnée, & supérieure à l'ancienne. Ces esprits nobles & généreux qui ont choisi pour guide de leur conduite le bonheur de leurs semblables, la mort leur ouvre une route glorieuse & brillante. Que pensez-vous de notre systême ? — Il me charme ; il ne contredit ni le pouvoir ni la bonté de Dieu. Cette marche progressive, cette ascension dans différens mondes, tous l'ouvrage de ses mains, cette visite de la création des globes, tout me paroît répondre à la dignité du monarque qui ouvre tous ses domaines à l'œil fait pour les contempler. — Oui, mon frere, reprit-il avec enthousiasme, quelle image intéressante que tous ces soleils parcourus, que toutes ces ames s'enrichissant dans leur course où se rencontrent des millions de nouveautés, se perfectionnant sans cesse, devenant plus sublimes à mesure qu'elles s'approchent du Souverain Etre, le connoissant plus parfaitement, l'aimant d'un amour plus

éclairé, se plongeant dans l'océan de sa grandeur ! O homme, réjouis-toi ! tu ne peux marcher que de merveilles en merveilles ; un spectacle toujours nouveau, toujours miraculeux t'attend ; tes espérances sont grandes ; tu parcourras le sein immense de la nature, jusqu'à ce que tu ailles te perdre dans le Dieu dont elle tire sa superbe origine. — Mais les méchans, m'écriai-je, qui ont péché contre la loi naturelle, qui ont fermé leur cœur au cri de la pitié, qui ont égorgé l'innocence, qui ont régné pour eux seuls, que deviendront-ils ? Sans aimer la haine & la vengeance, je bâtirois de mes mains un enfer pour y plonger certaines ames cruelles, qui ont fait bouillonner mon sang d'indignation à la vue des maux qu'elles ont fait tomber sur le foible & le juste. — Ce n'est point à notre foiblesse subordonnée encore à tant de passions, à prononcer sur la maniere dont Dieu les punira ; mais il est certain que le méchant sentira le poids de sa justice. Loin de ses regards, tout être perfide, cruel, indifférent aux maux d'autrui. Jamais l'ame de Socrate ou de Marc-Aurele ne rencontrera celle de Néron : elles seront toujours à une distance infinie. Voilà ce que nous osons assurer. Mais ce n'est point à nous à mesurer les poids qui entreront dans la balance éternelle. Nous croyons que les fautes qui n'ont pas

entiérement obſcurci l'entendement humain, que le cœur qui ne s'eſt point avili juſqu'à l'inſenſibilité, que les rois mêmes qui ne ſe ſont pas crû des dieux, pourront ſe purifier en améliorant leur eſpece pendant une longue ſuite d'années. Ils deſcendront dans des globes où le mal phyſique prédominant ſera le fouet utile qui leur fera ſentir leur dépendance, le beſoin qu'ils ont de clémence, & rectifiera les preſtiges de leur orgueil. S'ils s'humilient ſous la main qui les châtie, s'ils ſuivent les lumieres de la raiſon pour ſe ſoumettre, s'ils reconnoiſſent combien ils ſont éloignés de l'état où ils pourroient parvenir, s'ils font quelques efforts pour y arriver, alors leur pélérinage ſera infiniment abrégé; ils mourront à la fleur de leur âge: on les pleurera; tandis que ſouriant en abandonnant ce triſte globe, ils gémiront ſur le ſort de ceux qui doivent reſter après eux ſur une planete malheureuſe dont ils ſont délivrés. Ainſi tel qui craint la mort, ne ſait ce qu'il craint: ſes terreurs ſont filles de ſon ignorance, & cette ignorance eſt la premiere punition de ſes fautes.

Peut-être auſſi que les plus coupables perdront le précieux ſentiment de la liberté. Ils ne ſeront point anéantis; car l'idée du néant nous répugne: il n'y a point de néant ſous un Dieu céateur, conſervateur & réparateur. Que le

méchant ne ſe flatte point de pouvoir s'y enfoncer ; il ſera pourſuivi par cet œil abſolu qui pénetre tout. Les perſécuteurs de toute eſpece végéteront ſtupidement dans la derniere claſſe de l'exiſtence ; ils ſeront livrés inceſſamment à une deſtruction renaiſſante qui ramenera leur eſclavage & leur douleur ; mais Dieu ſeul ſait le tems qui doit les punir ou les abſoudre.

CHAPITRE XX.

Le Prélat.

TENEZ, voilà par exemple un ſaint vivant qui paſſe ; cet homme ſimplement vêtu d'une robe violette, ſe ſoutenant ſur un bâton, & dont la démarche & le regard n'annoncent ni oſtentation ni modeſtie affectée, c'eſt notre prélat. — Quoi ! votre prélat à pied ? — Oui, à l'imitation du premier des apôtres. On lui a donné cependant depuis peu une chaiſe à porteurs, mais il ne s'en ſert que dans la plus grande néceſſité. Son revenu coule preſque en entier dans le ſein des pauvres : avant de répandre ſes bienfaits, il ne s'informe pas ſi un homme eſt attaché à ſes opinions particulieres ; il diſtribue des ſecours à tous les malheureux : il ſuffit qu'ils ſoient hommes. Il n'eſt

point entêté, point fanatique, point opiniâtre, point persécuteur; il n'abuse point d'une autorité sacrée pour se croire au niveau du trône. Son œil est toujours serein, image de cette ame douce, égale & paisible, qui ne met de chaleur & d'activité que dans l'emploi de faire le bien. Il dit souvent à ceux qu'il rencontre: *Mes amis, la charité, comme dit St. Paul, marche avant la foi. Soyez bienfaisant, & vous aurez accompli la loi. Reprenez votre prochain s'il s'égare, mais sans orgueil, sans aigreur. Ne tourmentez personne au sujet de sa croyance, & gardez-vous de vous préférer dans le fond du cœur à celui que vous voyez commettre une faute, car demain vous serez peut-être plus coupable que lui. Ne prêchez que d'exemple. N'allez point mettre au nombre de vos ennemis un homme qui disposeroit absolument de sa pensée. Le fanatisme, dans sa cruelle opiniâtreté, a déjà fait trop de mal pour ne pas redouter & prévenir jusqu'à ses moindres apparences. Ce monstre paroît d'abord flatter l'orgueil humain & aggrandir l'ame qui lui donne accès; mais bientôt il a recours à la ruse, à la perfidie, à la cruauté; il foule aux pieds toute vertu, & devient le plus terrible fléau de l'humanité.*

Mais, lui dis-je, quel est ce magistrat au port vénérable qui l'arrête & avec qui il converse avec

tant d'amitié ? —— C'eſt un des peres de la patrie, c'eſt le chef du ſénat qui emmene notre patriarche dîner avec lui. Dans leur ſobre & court repas, il ſera plus d'une fois queſtion du pauvre indigent, de la veuve, de l'orphelin & des moyens de ſoulager leurs maux. Tel eſt l'intérêt qui les raſſemble & qu'ils traitent avec le plus beau zele ; ils n'entrent jamais dans la vaine diſcuſſion de ces antiques & riſibles prérogatives qui exerçoient ſi puérilement les eſprits graves de votre tems.

CHAPITRE XXI.

Communion des deux Infinis.

MAIS, quel eſt ce jeune homme que je vois environné d'une foule empreſſée ? Comme la joie ſe peint dans tous ſes mouvemens ! comme ſon front eſt brillant ! que lui eſt-il arrivé d'heureux ? d'où vient-il ? —— Il vient d'être initié, me répondit gravement mon guide. Quoique nous ayons peu de cérémonies, nous en avons cependant une qui répond à ce que vous appelliez parmi vous *premiere communion*. Nous obſervons de fort près le goût, le caractere, les actions les plus ſecrettes d'un jeune homme. Dès

qu'on s'apperçoit qu'il cherche les endroits solitaires pour y réfléchir ; dès qu'on le surprend l'œil attendri, attaché sur la voûte du firmament, contemplant dans une douce extase ce rideau azuré qui lui semble prêt à s'ouvrir ; alors il n'y a plus de tems à perdre, c'est un signe que sa raison a toute sa maturité & qu'il peut recevoir avec fruit le développement des merveilles que le Créateur a opérées.

Nous choisissons une nuit où, dans un ciel serein, l'armée des étoiles brille dans tout son éclat. Accompagné de ses parens & de ses amis, le jeune homme est conduit à notre observatoire : tout-à-coup nous appliquons à son œil un télescope (*a*) ; nous faisons descendre sous ses yeux Mars, Saturne, Jupiter, tous ces grands corps flottans avec ordre dans l'espace : nous lui ouvrons, pour ainsi dire, l'abîme de l'infini. Tous ces soleils allumés viennent en foule se presser sous son regard étonné. Alors un pasteur vénérable lui dit d'une voix imposante & majestueuse : » Jeune homme ! voilà le Dieu de l'univers qui

(*a*) Le téleſcope est le canon moral qui a battu en ruine toutes les superstitions, tous les fantômes qui tourmentoient la race humaine. Il semble que notre raison se soit aggrandie à proportion de l'espace immésurable que nos yeux ont découvert & parcouru.

» ſe révele à vous au milieu de ſes ouvrages.
» Adorez le Dieu de ces mondes, ce Dieu dont
» le pouvoir étendu ſurpaſſe & la portée de la
» vue de l'homme & celle même de ſon ima-
» gination. Adorez ce Créateur, dont la ma-
» jeſté reſplendiſſante eſt imprimée ſur le front
» des aſtres qui obéiſſent à ſes loix. En contem-
» plant les prodiges échappés de ſa main, ſa-
» chez avec quelle magnificence (*a*) il peut ré-
» compenſer le cœur qui s'élevera vers lui. N'ou-
» bliez point que parmi ſes œuvres auguſtes,
» l'homme doué de la faculté de les apperce-
» voir & de les ſentir, tient le premier rang,

(*a*) Monteſquieu dit quelque part que les tableaux que l'on fait de l'enfer ſont achevés; mais que lorſqu'on parle du bonheur éternel on ne ſait que promettre aux honnêtes gens. Cette penſée eſt un abus de cet eſprit ſaillant qu'il place quelquefois mal-à-propos. Que tout homme ſenſible réfléchiſſe un moment ſur la foule des plaiſirs vifs & délicats qu'il doit à l'eſprit. Combien ils ſurpaſſent ceux qu'il reçoit des ſens! Et le corps lui-même, qu'eſt-il ſans ame? Que de fois l'on tombe dans une léthargie délicieuſe & profonde, où l'imagination agréablement flattée vole ſans obſtacle & ſe crée des voluptés exquiſes & variées, qui n'ont aucune reſſemblance avec les plaiſirs matériels. Pourquoi la puiſſance du Créateur ne pourroit-elle pas prolonger, fortifier cet heureux état? L'extaſe qui remplit l'ame du juſte méditant ſur de grands objets n'eſt-elle pas un avant-goût du plaiſir qui l'attend, lorſqu'il contemplera ſans voile le vaſte plan de l'univers?

» & qu'enfant de Dieu, il doit honorer ce titre
» respectable ! »

Alors la scene change : on apporte un microscope ; on lui découvre un nouvel univers, plus étonnant, plus merveilleux encore que le premier. Ces points vivans que son œil apperçoit pour la premiere fois, qui se meuvent dans leur inconcevable petitesse, & qui sont doués des mêmes organes appartenans aux colosses de la terre, lui présentent un nouvel attribut de l'intelligence du Créateur.

Le pasteur reprend du même ton : » Êtres
» foibles que nous sommes, placés entre deux
» infinis, opprimés de tout côté sous le poids
» de la grandeur divine, adorons en silence la
» même main qui alluma tant de soleils, im-
» prima la vie & le sentiment à des atômes im-
» perceptibles ! Sans doute, l'œil qui a composé
» la structure délicate du cœur, des nerfs, des
» fibres du ciron, lira sans peine dans les der-
» niers replis de notre cœur. Quelle pensée in-
» time peut se dérober à ce regard absolu devant
» lequel la voie lactée ne paroît pas plus que la
» trompe de la mite ? Rendons toutes nos pen-
» sées dignes du Dieu qui les voit naître & qui
» les observe. Combien de fois dans le jour, le
» cœur peut s'élancer vers lui & se fortifier dans
» son sein ! Hélas ! tout le tems de notre vie ne
» peut être mieux employé qu'à lui dresser au

» fond de notre ame, un concert éternel de
» louanges & d'actions de graces ! »

Le jeune homme ému, étonné, conserve la double impression qu'il a reçue presque au même instant : il pleure de joie, il ne peut rassasier son ardente curiosité ; elle s'enflâme à chaque pas qu'il fait dans ces deux univers. Ses paroles ne sont plus qu'un long cantique d'admiration. Son cœur palpite de surprise & de respect ; & dans ces instans, sentez-vous avec quelle énergie, avec quelle vérité il adore l'Être des êtres ? Comme il se remplit de sa présence ! Comme ce télescope étend, aggrandit ses idées, les rend dignes d'un habitant de cet étonnant univers ! Il guérit de l'ambition terrestre & des petites haines qu'elle enfante ; il chérit tous les hommes animés du souffle égal de la vie ; il est le frere de tout ce que le Créateur a touché (*a*).

Sa gloire désormais sera de moissonner dans les cieux cet amas de merveilles. Il se trouve moins petit depuis qu'il a eu l'avantage d'appercevoir ces grandes choses. Il se dit : Dieu s'est manifesté à moi, mon œil a visité Saturne, l'étoile Sirius & les soleils

---

(*a*) On a voulu ridiculiser un saint qui disoit : *paissez, ma sœur la brebis ; bondissez de joie, poissons qui êtes mes freres.* Ce saint valoit mieux que ses confreres, il étoit vraiment philosophe.

pressés de la voie lactée. Je sens que mon être s'est aggrandi depuis que Dieu a daigné établir une relation entre mon néant & sa grandeur. Oh ! que je me trouve heureux d'avoir reçu l'intelligence & la vie ! J'entrevois quel sera le destin de l'homme vertueux ! O Dieu magnifique ! fais que je t'adore, fais que je t'aime éternellement.

Il revient plusieurs fois se remplir de ces objets sublimes. Dès ce jour il est initié avec les êtres pensans ; mais il garde scrupuleusement le secret, afin de ménager le même degré de plaisir & de surprise à ceux qui n'ont point atteint l'âge où l'on sent de tels prodiges. Au jour consacré aux louanges du Créateur, c'est un spectacle édifiant que de voir sur notre observatoire les nombreux adorateurs de Dieu, tomber tous à genoux, l'œil appliqué sur un télescope & l'esprit en prieres, élancer leur ame avec leur vue vers le fabricateur de ces pompeux miracles (*a*). Alors nous chantons certaines hymnes qui ont été composées en langue vulgaire par les premiers écrivains de la nation ; elles sont

(*a*) Si demain le doigt de l'Eternel gravoit ces mots sur la nue, en caracteres de feu : *Mortels, adorez un Dieu !* Qui doute que tout homme ne tombât à genoux & n'adorât ? Eh, quoi, mortel insensé & stupide ! as-tu besoin que Dieu te parle françois, chinois, arabe ? Que sont les étoiles innombrables semées dans l'espace, sinon des caracteres sacrés, intelligibles à tous les yeux, & qui annoncent visiblement un Dieu qui se révele ?

dans

dans toutes les bouches, & peignent la ſageſſe & la clémence de la Divinité. Nous ne concevons pas comment un peuple entier invoquoit jadis Dieu dans une langue qu'il n'entendoit point; ce peuple étoit bien abſurde, ou brûloit du zele le plus dévorant.

Parmi nous, ſouvent un jeune homme cédant à ſon tranſport, exprime à toute l'aſſemblée les ſentimens dont ſon cœur eſt plein (*a*); il communique ſon enthouſiaſme aux cœurs les plus froids; l'amour enflamme & frappe ſes expreſſions. L'Éternel ſemble alors deſcendu au milieu de nous, écouter ſes enfans qui s'entretiennent de ſes ſoins auguſtes & de ſa clémence paternelle. Nos phyſiciens, nos aſtronomes s'empreſſent dans ces jours d'allégreſſe à nous réveler leurs plus belles découvertes; héraults de la Divinité, ils nous font ſentir ſa préſence dans les objets qui nous paroiſſent les plus inanimés: tout eſt rempli de Dieu, diſent-ils, & tout le révele (*b*)!

(*a*) Quand un jeune homme a l'enthouſiaſme de la vertu, fut-il dangereux ou faux, il faut craindre de le détromper; laiſſez-le faire, il ſe rectifiera ſans vous: en voulant le corriger, d'un mot vous tueriez peut-être ſon ame.

(*b*) Le culte extérieur des anciens conſiſtoit en fêtes, en danſes, en hymnes, en feſtins, le tout avec très-peu de dogmes. La divinité n'étoit pas pour eux un être ſolitaire, armé de foudres. Elle daignoit ſe communiquer & rendre ſa préſence

Aussi nous doutons que dans toute l'étendue du royaume il se trouve un seul athée (*a*). Ce n'est point là crainte qui fermeroit sa bouche : nous le trouverions assez à plaindre pour lui infliger d'autre supplice que la honte ; nous le bannirions seulement du milieu de nous, s'il devenoit l'ennemi public & opiniâtre d'une vérité palpable, consolante & salutaire (*b*). Mais avant, nous lui ferions faire un cours assidu de physique expérimentale ; il ne seroit pas possible alors qu'il se refusât à l'évidence que lui présenteroit cette science approfondie. Elle a su découvrir des rapports si étonnans, si éloignés & en même tems si simples, depuis qu'ils sont connus ; il y a tant de merveilles accumulées qui dormoient dans son sein, maintenant exposées au grand jour ; la nature enfin est si éclairée dans ses moindres parties, que celui qui nieroit un Créateur intelligent, ne seroit pas re-

---

visible. Ils croyoient l'honorer plutôt par des fêtes que par la tristesse & les larmes. Le législateur qui connoîtra le mieux le cœur humain, le conduira toujours à la vertu par la route du plaisir.

(*a*) C'est à l'athée de prouver que la notion d'un Dieu est contradictoire, & qu'il est impossible qu'un tel être existe : c'est le devoir de celui qui nie d'alléguer ses raisons.

(*b*) Quand on me parle des mandarins athées de la Chine, qui annoncent la morale la plus admirable, & qui se consacrent tout entiers au bien public, je ne démentirai point l'histoire ; mais cela me paroît la chose du monde la plus inconcevable.

gardé ſeulement comme un fou, mais comme un être pervers, & la nation entiere prendroit le deuil à cette occaſion pour marquer ſa douleur profonde (*a*).

Graces au ciel, comme perſonne dans notre ville n'a la miſérable manie de vouloir ſe diſtinguer par des opinions extravagantes & diamétralement oppoſées au jugement univerſel des hommes, nous ſommes tous d'accord ſur ce point important ; & celui-là poſé, je n'aurai pas de peine (*b*) à vous faire comprendre que tous les principes de la morale la plus pure ſe déduiſent d'eux-mêmes appuyés qu'ils ſont ſur cette baſe inébranlable.

On penſoit dans votre ſiecle qu'il étoit impoſſible de donner au peuple une religion purement ſpirituelle ; c'étoit une erreur grave. Pluſieurs de vos philoſophes outrageoient la nature humaine par cette opinion fauſſe. L'idée d'un Dieu, dégagée de tout alliage impur, n'étoit pas cependant ſi difficile à ſaiſir. Il eſt bon de le répeter encore une fois : *C'eſt l'ame qui ſent Dieu.* Pourquoi le menſonge ſeroit-il plus naturel à l'homme que la

---

(*a*) La préſence intime & univerſelle d'un Dieu bon & magnifique, ennoblit la nature & répand par-tout je ne ſais quel air vivant & animé qu'une doctrine ſceptique & déſeſpérante ne peut donner.

(*b*) *Je crains Dieu*, diſoit quelqu'un, *& après Dieu, je ne crains que celui qui ne le craint pas.*

vérité ? Il vous auroit ſuffi de bannir les impoſteurs qui trafiquoient des choſes ſacrées, qui ſe prétendoient médiateurs entre la divinité & l'homme ; & qui diſtribuoient des préjugés encore plus vils que l'or qu'ils en recevoient.

Enfin l'idolâtrie, ce monſtre antique, que les peintres, les ſtatuaires & les poëtes avoit déifié à l'envie l'un de l'autre pour l'aveuglement & le malheur du monde, eſt tombé ſous nos mains triomphantes.

L'unité d'un Dieu, Être increé, Être ſpirituel ; telle eſt la baſe de notre religion. Il ne faut qu'un ſoleil pour l'univers. Il ne faut qu'une idée lumineuſe pour éclairer la raiſon humaine. Tous ces ſoutiens étrangers & factices que l'on vouloit donner à l'entendement, ne faiſoit que l'étouffer ; ils lui prêtoient quelquefois (nous l'avouerons) une énergie que ne produit pas toujours l'aſpect de la ſimple vérité ; mais c'étoit un état d'ivreſſe qui devenoit dangereux. L'eſprit religieux a fait naître le fanatiſme : on a voulu commander telle & telle adoration ; & la liberté de l'homme bleſſée dans ſon plus beau privilege, s'eſt juſtement révoltée. Nous abhorrons cette eſpece de tyrannie ; nous ne demandons rien au cœur qui ne ſait pas ſentir : mais en eſt-il un ſeul qui ſe refuſe à ces traits lumineux & touchans qui ne lui ſont offerts que pour ſon propre bonheur ?

C'eſt donner atteinte à l'Être infiniment parfait, que de calomnier la raiſon & de la préſenter comme un guide incertain & trompeur. La loi divine qui parle d'un bout du monde à l'autre, eſt bien préférable à ces religions factices, inventées par des prêtres. La preuve qu'elles ſont fauſſes, c'eſt qu'elles ne produiſent que de funeſtes effets: c'eſt un édifice qui penche & qui a beſoin d'être perpétuellement étayé. La loi naturelle eſt une tour inébranlable (*a*); elle n'apporte point la diſcorde, mais la paix & l'égalité. Les fourbes qui ont oſé faire parler Dieu au ton de leurs propres paſſions, ont fait paſſer pour des vertus les actions les plus noires; mais ces malheureux, en annonçant un Dieu barbare, ont précipité dans l'athéiſme les cœurs ſenſibles qui aimoient mieux

(*a*) La loi naturelle, ſi ſimple & ſi pure, parle un langage uniforme à toutes les nations; elle eſt intelligible pour tout être ſenſible; elle n'eſt point environnée d'ombres, de myſteres; elle eſt vivante; elle eſt gravée dans tous les cœurs en caracteres ineffaçables; ſes décrets ſont à couvert des révolutions de la terre, des injures du tems, des caprices de l'uſage. Tout homme vertueux en eſt le prêtre. Les erreurs & les vices ſont ſes victimes. L'univers eſt ſon temple, & Dieu la ſeule divinité qu'elle encenſe. On a répété ceci mille fois; mais il eſt bon de le redire encore. Oui, la morale eſt la ſeule religion néceſſaire à l'homme: il eſt religieux dès qu'il eſt raiſonnable; il eſt vertueux dès qu'il ſe rend utile: en rentrant dans le fond de ſon cœur, en conſultant ſon être, tout homme ſaura ce qu'il ſe doit à lui-même & ce qu'il doit aux autres.

anéantir l'idée d'un Être vindicatif que de montrer cet Être effroyable à l'univers (*a*).

Nous, au contraire, c'est sur la bonté du Créateur si visiblement empreinte que nous élevons nos cœurs vers lui. Les ombres d'ici-bas, les maux passagers qui nous affligent, les douleurs, la mort ne nous épouvantent point : tout cela, sans doute, est utile, nécessaire, & nous est même imposé pour notre plus grande félicité. Il est un terme à nos connoissances ; nous ne pouvons savoir ce que Dieu fait. Que l'univers vienne à se dissoudre ! pourquoi craindre ? Quelque révolution qui arrive, nous tomberons toujours dans le sein de Dieu.

(*a*) C'est en écrasant les hommes à force de terreurs ; c'est en troublant leur entendement, que la plupart des législateurs en ont fait des esclaves, & se sont flattés de les retenir éternellement sous le joug. L'enfer des chrétiens est sans contredit le blasphême le plus injurieux fait à la bonté & à la justice divine. Le mal fait toujours sur l'homme des impressions beaucoup plus fortes que le bien ; ainsi un Dieu méchant frappe plus l'imagination qu'un Dieu bon. Voilà pourquoi on voit dominer une teinte lugubre & noire dans toutes les religions du monde. Elles disposent les mortels à la mélancolie. Le nom de Dieu renouvelle sans cesse en eux le sentiment de la frayeur. Une confiance filiale, une espérance respectueuse honoreroient davantage l'auteur de tout bien.

CHAPITRE XXII.

Singulier Monument.

Je ſortois du temple. On me conduiſit dans une place non éloignée pour conſidérer à loiſir un monument nouvellement bâti : il étoit en marbre ; il aiguiſoit ma curioſité & m'inſpira le deſir de percer le voile des emblêmes dont il étoit environné. On ne voulut pas m'expliquer ce qu'il ſignifioit ; on me laiſſa le plaiſir & la gloire de le deviner.

Une figure dominante attiroit tous mes regards. A la douce majeſté de ſon front, à la nobleſſe de ſa taille, à ſes attributs de concorde & de paix, je reconnus l'humanité ſainte. D'autres ſtatues étoient à genoux, & repréſentoient des femmes dans l'attitude de la douleur & du remords. Hélas ! l'emblême n'étoit pas difficile à pénétrer ; c'étoient les nations figurées qui demandoient pardon à l'humanité des plaies cruelles qu'elles lui avoient cauſées pendant plus de vingt ſiecles.

La France, à genoux, imploroit le pardon de la nuit horrible de la St. Barthelemi, de la dure révocation de l'édit de Nantes, & de la perſécution des ſages qui naquirent dans ſon ſein. Comment avec la douceur de ſon front commit-elle de ſi noirs attentats ! L'Angleterre abjuroit ſon fana-

tiſme, ſes deux roſes, & tendoit la main à la philoſophie; elle promettoit de ne plus verſer que le ſang des tyrans (*a*). La Hollande déteſtoit ſes partis de Gomar & d'Arminius, & le ſupplice du vertueux Barnevelt. L'Allemagne cachoit ſon front altier, & ne voyoit qu'avec horreur l'hiſtoire de ſes diviſions inteſtines, de ſes fureurs énergumenes, de ſa rage théologique, qui avoit ſinguliérement contraſté avec ſa froideur naturelle. La Pologne avoit en indignation ſes mépriſables confédérés, qui, de mon tems, déchirerent ſon ſein & renouvellerent les atrocités des croiſades. L'Eſpagne, plus coupable encore que ſes ſœurs, gémiſſoit d'avoir couvert le nouveau continent de trente-cinq millions de cadavres, d'avoir pourſuivi les reſtes déplorables de mille nations dans le fond des forêts & dans les trous des rochers, d'avoir accoutumé des animaux moins féroces qu'eux, à boire le ſang humain (*b*)... Mais l'Eſpagne avoit beau gémir, ſupplier, elle ne devoit point obtenir ſon pardon; le ſupplice lent de tant de malheureux condamnés aux mines devoit dépoſer à jamais contre elle (*c*). Le ſta-

(*a*) Elle a tenu parole.

(*b*) Les Européens au Nouveau-Monde, quel livre à faire!

(*c*) Lorſque je ſonge à ces infortunés qui ne tiennent à la nature que par la douleur, enſevelis vivans dans les entrailles de la terre, ſoupirant après ce ſoleil qu'ils ont eu le malheur de voir & qu'ils ne verront plus, qui gémiſſent dans ces hor-

tuaire avoit repréſenté pluſieurs eſclaves mutilés, qui crioient vengeance en regardant le ciel : on reculoit d'effroi, on croyoit entendre leurs cris. Un marbre veiné de ſang compoſoit ſa figure, & cette couleur effrayante étoit ineffaçable, comme la mémoire de ſes forfaits (*a*).

On voyoit dans le lointain l'Italie, cauſe originelle de tant de maux, premiere ſource des fureurs qui couvrirent les deux mondes, proſternée & le front contre terre, elle étouffoit ſous ſes pieds la torche ardente de l'excommunication ; elle ſembloit n'oſer avancer pour ſolliciter ſon pardon. Je voulus conſidérer de près les traits de ſon viſage ; mais un coup de foudre récemment tombé l'avoit défiguré, & lorſque je m'approchai elle étoit méconnoiſſable & toute noircie des feux du tonnerre.

L'humanité radieuſe levoit ſon front touchant

---

ribles cachots autant de fois qu'ils reſpirent, & qui ſavent ne devoir ſortir de cette nuit effroyable que pour entrer dans l'ombre éternelle de la mort; alors un friſſon intérieur parcourt tout mon être ; je crois habiter les tombeaux qu'ils habitent, reſpirer avec eux l'odeur des flambeaux qui éclairent leur affreuſe demeure ; je vois l'or, idole de la terre, ſous ſon véritable aſpect, & je ſens que la providence doit attacher à ce même métal, ſource de tant de barbarie, le châtiment des maux innombrables qu'il a cauſés, même avant de voir le jour.

(*a*) Vingt millions d'hommes ont été égorgés ſous le fer de quelques eſpagnols, & l'empire d'Eſpagne contient à peine ſept millions d'ames !

au milieu de ces femmes humbles & humiliées. Je remarquai que le ſtatuaire avoit donné à ſon viſage les traits de cette nation libre & courageuſe qui avoit briſé les fers de ſes tyrans. Le chapeau du grand Thell ornoit ſa tête (*a*) ; c'étoit le diadême le plus reſpectable qui ait jamais ceint le front d'un monarque. Elle ſourioit à l'auguſte philoſophie, ſa ſœur, dont les mains pures & blanches étoient étendues vers le ciel qui la regardoit d'un œil plein d'amour.

Je ſortois de cette place, lorſque vers la droite j'apperçus ſur un magnifique piedeſtal un negre, la tête nue, le bras tendu, l'œil fier, l'attitude noble, impoſante. Autour de lui étoient les débris de vingt ſceptres. A ſes pieds on liſoit ces mots : *Au vengeur du nouveau monde !*

Je jettai un cri de ſurpriſe & de joie. — Oui, me répondit-on avec une chaleur égale à mes tranſ-

---

(*a*) Si Platon revenoit au monde, ſes regards tomberoient ſans doute avec admiration ſur les républiques helvétiques. Les Suiſſes ont excellé dans ce qui fait l'eſſence des républiques, c'eſt-à-dire, dans la conſervation de leur liberté ſans rien entreprendre ſur celle des autres. La bonne foi, la candeur, l'amour du travail, cette alliance avec toutes les nations qui eſt unique dans l'hiſtoire, la force & le courage entretenus dans une paix profonde, malgré la différence des religions, voilà ce qui devroit ſervir de modele aux peuples & les faire rougir de leur extravagance.

ports ; la nature a enfin créé cet homme étonnant, cet homme immortel, qui devoit délivrer un monde de la tyrannie la plus atroce, la plus longue, la plus insultante. Son génie, son audace, sa patience, sa fermeté, sa vertueuse vengeance ont été récompensés : il a brisé les fers de ses compatriotes. Tant d'esclaves opprimés sous le plus odieux esclavage, sembloient n'attendre que son signal pour former autant de héros. Le torrent qui brise ses digues, la foudre qui tombe, ont un effet moins prompt, moins violent. Dans le même instant ils ont versé le sang de leurs tyrans. François, Espagnols, Anglois, Hollandois, Portugais, tout a été la proie du fer, du poison & de la flamme. La terre de l'Amérique a bu avec avidité ce sang qu'elle attendoit depuis long-tems, & les ossemens de leurs ancêtres lâchement égorgés ont paru s'élever alors & tressaillir de joie.

Les naturels ont repris leurs droits imprescriptibles, puisque c'étoient ceux de la nature. Ce héroïque vengeur a rendu libre un monde dont il est le dieu, & l'autre lui a décerné des hommages & des couronnes. Il est venu comme l'orage qui s'étend sur une ville criminelle que ses foudres vont écraser. Il a été l'ange exterminateur à qui le Dieu de justice avoit remis son glaive : il a donné l'exemple que tôt ou tard la cruauté sera punie, & que la Providence tient en réserve de ces ames fortes

qu'elle déchaîne ſur la terre pour rétablir l'équilibre que l'iniquité de la féroce ambition a ſu détruire (*a*).

CHAPITRE XXIII.

Le Pain, le Vin, &c.

J'ÉTOIS ſi charmé de mon conducteur, que je craignois à chaque inſtant qu'il ne me quittât. L'heure du dîner étoit ſonnée. Comme j'étois loin de mon quartier, & que tous les gens de ma connoiſſance étoient morts, je cherchois des yeux quelque traiteur pour l'inviter poliment à dîner & reconnoître du moins ſa complaiſance : mais à chaque pas je perdois la carte ; je traverſai pluſieurs rues ſans rencontrer un ſeul bouchon.

Que ſont devenus, m'écriai-je, tous ces traiteurs, tous ces aubergiſtes, tous ces marchands de vin, qui, unis & diviſés dans le même emploi, étoient toujours en procès (*b*) & peuploient

(*a*) Ce héros, ſans doute, épargnera ces généreux Quakers qui viennent de rendre la liberté à leurs negres ; époque mémorable & touchante, qui m'a fait verſer des larmes de joie, & qui me fera déteſter les chrétiens qui ne les imiteront pas.

(*b*) Celui qui tourne la broche ne peut mettre la nappe,

jadis cette grande ville ? On en rencontroit deux pour un à chaque carrefour ? — C'étoit encore là un des abus que votre siecle laissoit subsister. On toléroit une falsification mortelle qui tuoit les citoyens en santé. Le pauvre, c'est-à-dire, les trois quarts de la ville, qui, ne pouvant faire venir à grands frais des vins naturels, entraîné par la soif, par le besoin de réparer ses forces abattues, trouvoit après le travail une mort lente dans cette boisson détestable, dont l'usage journalier cachoit la perfidie. Les tempéramens étoient affoiblis, les entrailles desséchées... — Que voulez-vous ? les droits d'entrée étoient devenus si excessifs qu'ils

---

& celui qui met la nappe ne peut tourner la broche. C'est une chose curieuse à examiner que les statuts des communautés de la bonne ville de Paris. Le parlement siege gravement pendant plusieurs audiences pour fixer invariablement les droits d'un rôtisseur. Il vient de s'élever une cause unique en ce genre : la communauté des libraires de Paris prétend que le génie des Montesquieux, des Corneilles, &c. lui appartient de droit, que tout ce qui émane des cervelles pensantes forme son patrimoine, que les connoissances humaines fixées sur le papier, sont un effet qu'elle seule peut commercer, & que le créateur du livre n'en pourra retirer d'autre fruit que celui qu'elle voudra bien lui accorder. Ces prétentions singulieres ont été publiquement exposées dans un mémoire imprimé. M. Linguet, homme de lettres, éloquent & plein de génie, a versé le ridicule à pleines mains sur ces risibles marchands ; mais ce ridicule perçant retombe naturellement sur la pauvre législation du commerce en France.

ſurpaſſoient de beaucoup le prix de la denrée. On eut dit que le vin étoit défendu par la loi, ou que le ſol de la France fût celui de l'Angleterre. Mais peu importoit qu'une ville entiere fût empoiſonnée, pourvu que le bail des fermes hauſſât d'année en année (*a*). Il falloit que le papier timbré ruinât les familles, que le vin fût hors de prix pour ſatisfaire l'horrible avidité du traitant; & comme les grands ne mouroient point de ce poiſon caché, il leur étoit fort indifférent que la populace diſparoiſſe : c'étoit ainſi qu'ils appelloient la partie laborieuſe de la nation. — Comment ſe pouvoit-il qu'on eût détourné les yeux volontairement d'un abus meurtrier & auſſi funeſte à la ſociété? Quoi!

(*a*) Un villageois poſſédoit un âne, lequel portoit deux grands paniers poſés en équilibre ſur ſon dos. On remplit les paniers de pommes, & les pommes excédoient la meſure des paniers. Le pauvre animal, quoique lourdement leſté, marchoit d'un pas obéiſſant & docile. A quelques pas du village le manant vit des pommes mûres qui pendoient à des arbres : *tu porteras bien celles-ci*, dit-il, *puiſque tu portes les autres*; & il en chargea ſon âne. L'âne, auſſi patient que ſon maître étoit exigeant, redoubloit d'efforts, mais n'en pouvoit plus, la meſure étoit comblée. Le manant rencontra encore une pomme ſur ſon chemin : *oh*, dit-il, *pour une*, *pour une ſeule*, *tu ne la refuſeras pas*. Le pauvre âne ne put rien répondre, mais tomba de laſſitude, & mourut ſous le faix.

Or, voici la moralité. Le villageois eſt le prince, & le peuple eſt l'âne : mais il eſt un peuple-âne pacifique, qui aura la complaiſance de ne point tomber à terre; il mourra debout.

l'on vendoit publiquement du poison dans votre ville, & l'exactitude du magistrat s'est trouvée en défaut? Ah, peuple barbare! parmi nous, dès que le mélange trompeur se fait sentir, ce crime est capital, l'empoisonneur est mis à mort: mais aussi nous avons balayé ces vils maltôtiers qui corrompent tous les biens qu'ils touchent. Les vins arrivent sur les marchés publics tels que la nature les a façonnés, & le bourgeois de Paris, riche ou pauvre, boit actuellement un verre de vin salutaire à la santé de son roi, de son roi qu'il aime, & qui est sensible autant à son estime qu'à son amour. — Et le pain, est-il cher? — Il reste presque toujours au même prix (*a*), parce qu'on a sagement établi des greniers publics, toujours pleins en cas de besoin; & que nous ne vendons pas imprudemment notre bled à l'étranger, pour le racheter deux fois plus cher trois mois après. On a balancé l'intérêt du cultivateur & du consommateur, & tous deux y trouvent leur compte. L'exportation n'est pas défendue, parce qu'elle

---

(*a*) Le meilleur moyen pour diminuer la masse du crime, est de rendre un peuple aisé & content. La nécessité, le besoin enfantent les trois quarts des forfaits, & le peuple chez qui regne l'abondance, ne recele ni meurtrieurs ni voleurs. La premiere maxime qu'un roi devroit savoir, c'est que les mœurs honnêtes dépendent d'une honnête suffisance.

est très-utile ; mais on y met des bornes judicieuses. Un homme éclairé & integre veille à cet équilibre, & ferme les portes dès qu'il penche trop d'un côté (*a*). D'ailleurs, des canaux coupent le royaume & permettent une libre circulation : nous avons su joindre la Saone à la Moselle & à la Loire, & opérer ainsi une nouvelle jonction des deux mers, infiniment plus utile que l'ancienne. Le commerce répand ses trésors d'Amsterdam à Nantes, & de Rouen à Marseille. Nous avons fait ce canal de Provence, qui manquoit à cette belle province favorisée des plus doux regards du soleil. En vain un citoyen zélé vous offroit ses lumieres & son courage ; tandis que vous payiez chérement des ouvriers frivoles, vous avez laissé cet honnête homme se morfondre pendant vingt ans dans une inaction forcée. Enfin nos terres sont si bien cultivées, l'état du laboureur est devenu si

(*a*) Nous faisons les plus belles spéculations du monde, nous calculons, nous écrivons, nous nous enivrons de nos idées politiques, & jamais les bévues n'ont été si multipliées. Le sentiment nous éclaireroit sans doute d'une maniere plus sûre. Nous sommes devenus barbares & sceptiques, une prétendue balance à la main : redevenons hommes. C'est le cœur & non le génie qui fait les opérations grandes & généreuses. Henri IV a été le meilleur des rois, non par l'étendue de ses connoissances, mais parce qu'aimant sincérement les hommes, le cœur lui dictoit ce qui devoit assurer leur bonheur. Quel siecle malheureux que celui où on le raisonne !

honorable,

honorable, l'ordre & la liberté regnent tellement dans nos campagnes, que si quelqu'homme puissant abusoit de son ministere pour commettre quelque monopole, alors la justice qui s'éleve au-dessus des palais, mettroit un frein à sa témérité. La justice n'est plus un vain nom, comme dans votre siecle; son glaive descend sur toute tête criminelle, & cet exemple doit être encore plus fait pour intimider les grands que le peuple; car les premiers sont cent fois plus disposés au vol, à la rapine, aux concussions de toute espece.

— Entretenez-moi, je vous prie, de cette matiere importante. Il me semble que vous avez adopté la sage méthode d'emmagasiner les bleds; cela est très-bien fait; on prévient ainsi & d'une maniere sûre les calamités publiques. Mon siecle a commis de graves erreurs à ce sujet; il étoit fort en calcul; mais il n'y faisoit jamais entrer la somme épouvantable des abus. Des écrivains bien intentionnés supposoient gratuitement l'ordre, parce qu'avec ce ressort tout rouloit le plus facilement du monde. Oh! comme on se disputoit sur la fameuse loi d'exportation (*a*); & pendant ces belles disputes,

(*a*) Cette fameuse loi qui devoit être le signal de la félicité publique, a été le signal de la famine: elle s'est assise sur les gerbes des récoltes les plus fortunées; elle a dévoré le pauvre à la porte des greniers qui crouloient sous l'abondance des grains.

comme le peuple souffroit la faim! — Remerciez la Providence qui gouvernoit ce royaume ; sans

---

Un fléau moral, jusqu'alors inconnu à la nation, lui a rendu son propre sol étranger, & a montré dans le jour le plus horrible la dépravation humaine. L'homme s'est montré le plus cruel ennemi de l'homme. Epouvantable exemple, aussi dangereux que le fléau même. La loi enfin a consacré elle-même l'inhumanité particuliere. Je crois beaucoup à la profonde humanité des écrivains qui ont été les fauteurs de cette loi; elle fera peut-être du bien un jour : mais ils doivent éternellement se reprocher d'avoir causé, sans le vouloir, la mort de plusieurs milliers d'hommes & les souffrances de ceux que la mort a épargnés. Ils ont été trop précipités; ils ont vu tout, excepté la cupidité humaine, puissamment excitée par cette amorce dangereuse. *C'est un siphon* (dit énergiquement M. Linguet) *qu'ils ont mis dans la main du commerce, & avec lequel il a sucé la substance du peuple.* La clameur publique doit l'emporter sur les *éphémérides*. On pousse des cris douloureux; donc l'institution est actuellement mauvaise. Que le mal parte d'une cause locale, n'importe; il falloit la deviner, la prévoir, la prévenir, sentir qu'un besoin de premiere nécessité ne devoit pas être abandonné au cours fortuit des événemens; qu'une nouveauté aussi étrange dans un vaste royaume lui donneroit une secousse qui opprimeroit certainement la partie la plus foible. C'étoit cependant le contraire que les économistes se promettoient. Ils doivent avouer qu'ils ont été égarés par le desir même du bien public, qu'ils n'ont pas assez mûri le projet, qu'ils l'ont isolé, tandis que tout se touche dans l'ordre politique. Ce n'est pas assez d'être calculateur; il faut être homme d'état; il faut estimer ce que les passions détruisent, alterent ou changent; il faut peser ce que l'action des riches peut opérer sur la partie pauvre. On n'a voulu appercevoir l'objet que sous trois faces, & l'on a oublié la partie la plus importante, celle des manouvriers, qui compose à elle seule les trois quarts de la nation.

elle vous auriez brouté l'herbe des champs ; mais elle a eu pitié de vous, & vous a pardonné, parce que vous ne ſaviez ce que vous faiſiez. Que l'erreur eſt prolifique !

Il eſt une profeſſion commune à preſque tous les citoyens, c'eſt l'agriculture, priſe dans un ſens univerſel. Les femmes, comme plus foibles & deſtinées aux ſoins purement domeſtiques, ne travaillent jamais à la terre ; leurs mains filent la laine, le lin ; &c. les hommes rougiroient de les charger de quelque métier pénible.

Trois choſes ſont ſpécialement en honneur parmi nous ; faire un enfant, enſemencer un champ, & bâtir une maiſon. Auſſi les travaux des campagnes ſont modérés. On ne voit point de manouvriers ſe fatiguer dès l'aurore pour ne ſe repoſer

---

Le prix de leur journée n'a point hauſſé, & l'avide fermier les a tenus dans une plus étroite dépendance : ils n'ont pu appaiſer les cris de leurs enfans par un travail redoublé. La cherté du pain a été le thermometre des autres alimens, & le particulier s'eſt trouvé moins riche de moitié. Cette loi donc n'a été qu'un voile décevant pour exercer légalement les plus horribles monopoles ; on l'a tournée contre la patrie, dont elle devoit faire la ſplendeur. Gémiſſez, écrivains ! & quoique vous ayez ſuivi les mouvemens généreux d'un cœur vraiment patriotique, ſentez combien il a été dangereux de ne pas connoître votre ſiecle & les hommes, & de leur avoir préſenté un bienfait qu'ils ont changé en poiſon ; c'eſt à vous préſentement de ſoulager le malade dans la cure qui le tue, de lui indiquer le remede, & de le ſauver, s'il vous eſt poſſible : *hic labor*, *hoc opus.*

qu'après le coucher du ſoleil, porter toute la chaleur du jour & tomber épuiſés, implorant en vain une parcelle des biens qu'ils ont fait naître. Étoit-il une deſtinée plus affreuſe, plus accablante, que celle de ces cultivateurs en ſous-ordre, qui ne voyoient après leur labeur que de nouvelles fatigues, & qui rempliſſoient de gémiſſemens l'étroit & court eſpace de leur vie ! Quel eſclavage n'étoit pas préférable à cette lutte éternelle contre les vils tyrans qui venoient piller leurs foyers en impoſant des tributs à l'indigence la plus extrême ! Cet excès de mépris affoibliſſoit en eux le ſentiment même du déſeſpoir ; & dans ſa déplorable condition, le payſan accablé, avili, en traçant un dur ſillon, courboit la tête & ne ſe diſtinguoit plus de ſon bœuf.

Nos campagnes fertiliſées retentiſſent de chants d'allégreſſe. Chaque pere de famille donne l'exemple. La tâche eſt modérée, & dès qu'elle eſt finie la joie recommence : des intervalles de repos rendent le zele plus actif ; il eſt toujours entretenu par des jeux & des danſes champêtres. On alloit autrefois chercher le plaiſir dans les villes ; on va aujourd'hui le trouver dans les villages, on n'y voit que des viſages rians. Le travail n'a plus cet aſpect hideux & révoltant, parce qu'il ne ſemble plus le partage des eſclaves. Une voix douce invite au devoir, & tout devient facile, aiſé, même agréa-

ble. Enfin, comme nous n'avons pas cette quantité prodigieuſe d'oiſifs qui, comme des humeurs ſtagnantes, gênoient la circulation du corps politique, la pareſſe bannie, chaque individu connoît de doux loiſirs, & aucune claſſe ne ſe trouve écraſée pour ſupporter l'autre.

Vous concevez donc que n'ayant ni moines, ni prêtres, ni domeſtiques nombreux, ni valets inutiles, ni ouvriers d'un luxe puéril, quelques heures de travail rapportent beaucoup au-delà des beſoins publics; elles fructifient en bonnes productions & de toute eſpece: le ſuperflu va trouver l'étranger, & nous rapporte de nouvelles denrées.

Voyez ces marchés abondamment pourvus de toutes les choſes néceſſaires à la vie, légumes, fruits, poiſſons, volailles. Les riches n'affament point ceux qui ne le ſont pas. Loin de nous la crainte de ne point jouir ſuffiſamment! On ne connoît point cette inſatiable avidité d'enlever trois fois plus qu'on ne peut conſumer: le gaſpillage eſt en horreur.

Si la nature, pendant une année, nous traite en marâtre, cette diſette n'emporte point pluſieurs milliers d'hommes; les greniers s'ouvrent, & la ſage prévoyance de l'homme a dompté l'inclémence des airs & le courroux du ciel. Une nourriture maigre, ſeche, mal préparée & de mauvais ſuc, n'entre point dans l'eſtomac des hommes les plus

laborieux. L'opulent ne ſéparent point la plus pure farine pour ne laiſſer aux autres que le ſon ; cet outrage inconcevable ſeroit un crime honteux. S'il parvenoit à nos oreilles qu'un ſeul eût reſſenti la langueur de la faim, nous nous regarderions tous comme coupables de ſes maux, & la nation entiere ſeroit dans les larmes.

Ainſi le plus pauvre eſt affranchi de toute inquiétude ſur ſes beſoins. La famine, comme un ſpectre menaçant, ne l'arrache point du grabat où il goûtoit pour quelques minutes l'oubli de ſes douleurs. Il s'éveille ſans regarder triſtement les premiers rayons du ſoleil. S'il appaiſe le ſentiment de la faim, il ne craint point en touchant les alimens de porter du poiſon dans ſes veines.

Ceux qui poſſedent des richeſſes les emploient à faire des expériences neuves & utiles, qui ſervent à approfondir une ſcience, à porter un art vers ſa perfection ; ils élevent des édifices majeſteux ; ils ſe diſtinguent par des entrepriſes honorables : leur fortune ne s'écoule pas dans le ſein impur d'une concubine, ou ſur une table criminelle où roulent trois dez ; leur fortune prend une forme, une conſiſtance reſpectable aux yeux charmés des citoyens. Auſſi les traits de l'envie n'attaquent point leurs poſſeſſions ; on bénit les mains généreuſes qui, dépoſitaires des biens de la Providence, ont rempli ſes vues en élevant ces monumens utiles.

Mais quand nous considérons les riches de votre siecle, les égouts, je crois, ne charioient point de matiere plus vile que leurs ames : l'or dans les mains, la bassesse dans le cœur, ils avoient formé une espece de conspiration contre les pauvres; ils abusoient du travail, de la peine, de la fatigue, des efforts de tant d'infortunés; ils comptoient pour rien la sueur de leur front, & cette crainte affreuse de l'avenir où ils voyoient en perspective une vieillesse abandonnée. Cette violence là s'étoit tournée en justice. Les loix n'agissoient plus que pour consacrer leur brigandage. Comme une incendie embrase ce qui l'avoisine, ainsi ils dévoroient les limites qui touchoient leurs terres; & dès qu'on leur voloit une pomme, ils poussoient des cris inextinguibles, & la mort seule pouvoit expier un attentat aussi énorme. . . . Qu'avois-je à répondre ? Je baissois la tête, & tombé dans une profonde rêverie, je marchois concentré dans mes pensées. — Vous aurez d'autres sujets de réfléchir, me dit mon guide; remarquez (puisque vos yeux sont fixés en terre) que le sang des animaux ne coule point dans les rues & ne réveille point des idées de carnage. L'air est préservé de cette odeur cadavereuse qui engendroit tant de maladies. La propreté est le signe le moins équivoque de l'ordre & de l'harmonie publique; elle regne dans tous les lieux. Par une précaution salubre, & j'oserai

dire morale, nous avons établi les tueries hors de la ville. Si la nature nous a condamnés à manger la chair des animaux, du moins nous nous épargnons le ſpectacle du trépas. Le métier de boucher eſt exercé par des étrangers forcés de s'expatrier; ils ſont protégés par la loi, mais non rangés dans la claſſe des citoyens. Aucun de nous n'exerce cet art ſanguinaire & cruel; nous craindrions qu'il n'accoutumât inſenſiblement nos freres à perdre l'impreſſion naturelle de commiſération; & la pitié, vous le ſavez, eſt le plus beau, le plus digne préſent que nous ait fait la nature (*a*).

(*a*) Les Banianes ne mangent de rien de ce qui a eu vie, ils craignent même de tuer le moindre inſecte; ils jettent du riz & des feves dans la riviere pour nourrir les poiſſons, & des graines ſur la terre pour nourrir les oiſeaux. Quand ils rencontrent ou un chaſſeur ou un pêcheur, ils le prient inſtamment de ſe déſiſter de ſon entrepriſe, & ſi on eſt ſourd à leurs prieres, ils offrent de l'argent pour le fuſil & pour les filets, & quand on refuſe leurs offres, ils troublent l'eau pour épouvanter les poiſſons, & crient de toute leur force pour faire fuir le gibier & les oiſeaux. (*Hiſtoire des Voyages.*)

CHAPITRE XXIV.

Le Prince aubergiste.

VOUS voulez dîner, me dit mon guide, car la promenade vous a ouvert l'appétit ? Eh bien ! entrons dans cet auberge.... Je reculai trois pas. Vous n'y pensez pas, lui dis-je, voilà une porte cochere, des armes, des écussons. C'est un prince qui demeure ici. — Eh, vraiment oui ! c'est un bon prince, car il a toujours chez lui trois tables ouvertes ; l'une pour lui & sa famille ; l'autre pour les étrangers, & la troisieme pour les nécessiteux. — Y a-t-il beaucoup de tables pareilles dans la ville ? — Chez tous les princes. — Mais il doit s'y trouver bien des parasites fainéans ! — Point du tout : car dès que quelqu'un s'en est fait une habitude & qu'il n'est pas étranger, alors on le remarque, & les censeurs de la ville en sondant ses dispositions, lui assignent un emploi ; mais s'il ne paroît propre qu'à manger, on le bannit de la cité, comme dans la république des abeilles on chasse de la ruche toutes celles qui ne savent que dévorer la part commune. — Vous avez donc des censeurs ? — Oui, ou plutôt ils méritent un autre nom : ce sont des admonesteurs qui portent par-tout le flambeau de la raison, & qui guérissent

les esprits indociles ou mutinés, en employant tour-à-tour l'éloquence du cœur, la douceur & l'adresse.

Ces tables sont instituées pour les vieillards, les convalescens, les femmes enceintes, les orphelins, les étrangers. On s'y assied sans honte & sans scrupule. Ils y trouvent une nourriture saine, légere, abondante. Ce prince qui respecte l'humanité, n'étale point un luxe aussi révoltant que fastueux; il ne fait point travailler trois cents hommes pour donner à dîner à douze personnes; il ne fait point de sa table une décoration d'opéra; il ne se fait pas gloire de ce qui est une véritable honte, d'une profusion outrée, insensée (*a*) : quand il dîne, il songe qu'il n'a qu'un estomac, & que ce seroit en faire un dieu que de lui présenter, comme aux idôles de l'antiquité, cent sortes de mets dont il ne sauroit goûter.

Tout en conversant nous traversâmes deux cours, & nous entrâmes dans une salle extrêmement profonde : c'étoit celle des étrangers. Une seule table

(*a*) En voyant l'estampe de Gargantua, dont la bouche, large comme celle d'un four, engloutit en un seul repas douze cents livres de pain, vingt bœufs, cent moutons, six cents poulets, quinze cents lievres, deux mille cailles, douze muids de vin, six mille pêches, &c. &c. &c. quel homme ne dit pas : *cette grande bouche est celle d'un roi.*

déjà ſervie en pluſieurs endroits en occupoit toute la longueur. On honora mon grand âge d'un fauteuil : on nous ſervit un potage ſucculent, des légumes, un peu de gibier & des fruits, le tout ſimplement accommodé (*a*).

Voilà qui eſt admirable, m'écriai-je : oh que c'eſt faire un bel emploi de ſes richeſſes, que de nourrir ceux qui ont faim. Je trouve cette façon de penſer bien plus noble & bien plus digne de leur rang.... Tout ſe paſſa avec beaucoup d'ordre ; une converſation décente & animée prêtoit de nouveaux agrémens à cette table publique. Le prince parut, donnant ſes ordres de côté & d'autre d'une maniere noble & affable. Il vint à moi en ſouriant ; il me demanda des nouvelles de mon ſiecle ; il exigea que je fuſſe ſincere. Ah! lui dis-je, vos premiers ancêtres n'étoient pas ſi généreux que vous ! ils paſſoient leurs jours à la chaſſe (*b*) & à

(*a*) J'ai vu un roi entrant chez un prince traverſer une grande cour toute remplie de malheureux, qui crioient d'une voix languiſſante : *donnez-nous du pain !* & après avoir traverſé cette cour ſans leur répondre, le roi & le prince ſe ſont aſſis à la table d'un feſtin qui coûtoit près d'un million.

(*b*) La chaſſe doit être regardée comme un divertiſſement ignoble & bas. On ne doit tuer les animaux que par néceſſité, & de tous les emplois c'eſt aſſurément le plus triſte. Je relis toujours avec un nouveau degré d'attention ce que Montaigne, Rouſſeau & autres philoſophes ont écrit contre la chaſſe. J'aime ces bons Indiens qui reſpectent juſqu'au ſang des animaux. Le

table. S'ils tuoient des lievres, c'étoit par oisiveté, & non pour les faire manger à ceux qui en avoient été mangés. Ils n'éleverent jamais leur ame vers quelqu'objet grand & utile. Ils ont dépensé des millions pour des chiens, des valets, des chevaux & des flatteurs : enfin ils ont fait le métier de courtisans ; ils ont abandonné la cause de la patrie.

Chacun levoit les mains au ciel d'étonnement ; on avoit toutes les peines du monde à ajouter foi à mes paroles. L'histoire, me disoit-on, ne nous avoit pas dit tout cela ; au contraire. — Ah ! répondis-je, les historiens ont été plus coupables que les princes.

---

naturel des hommes se peint dans le genre des plaisirs qu'ils choisissent. Et quel plaisir affreux, de faire tomber du haut des airs une perdrix ensanglantée, de massacrer des lievres sous ses pieds, de suivre vingt chiens qui hurlent, de voir déchirer un pauvre animal ! il est foible, il est innocent, il est la timidité même : libre habitant des forêts, il succombe sous les morsures cruelles de ses ennemis : l'homme survient & lui perce le cœur d'un dard ; le barbare sourit en voyant ses belles côtes rouges de sang, & les larmes inutiles qui ruissellent dans ses yeux. Un tel passe-tems prend sa source dans une ame naturellement dure, & le caractere des chasseurs n'est autre chose qu'une indifférence prête à se changer en cruauté.

CHAPITRE XXV.

Salle de spectacle.

APRÈS le dîné on me proposa la comédie. J'ai toujours aimé le spectacle & je l'aimerai dans mille ans d'ici, si je vis encore. Le cœur me battoit de joie. Quelle piece va-t-on jouer? Quelle est la piece de théâtre qui passera pour un chef-d'œuvre parmi ce peuple? Verrai-je la robe des Persans, des Grecs, des Romains, ou l'habit des François? Détrônera-t-on quelque plat tyran, ou poignardera-t-on quelqu'imbécille qui ne sera point sur ses gardes? Verrai-je une conspiration, ou quelqu'ombre sortant du tombeau au bruit du tonnerre? Messieurs, avez-vous du moins de bons acteurs? De tout tems ils ont été tout aussi rares que les grands poëtes. — Mais, oui, ils se donnent de la peine, ils étudient, ils se laissent instruire par les meilleurs auteurs, pour ne pas tomber dans les plus risibles contre-sens; ils sont dociles, quoi qu'ils soient moins illetrés que ceux de votre siecle. Vous aviez peine, dit-on, à rencontrer un acteur & un actrice passables; le reste étoit digne des treteaux des Boulevards. Vous aviez un petit théâtre mesquin & misérable, dans la capitale rivale de Rome & d'Athenes; encore ce théâ-

tre étoit pitoyablement gouverné. Le comédien, à qui l'on donnoit une fortune qu'il ne méritoit guere, osoit avoir de l'orgueil, molestoit l'homme de génie (*a*) qui se voyoit forcé de lui abandonner son chef-d'œuvre. Ces hommes ne mouroient pas de honte d'avoir refusé & joué à regret les meilleures pieces de théâtre, tandis que celles qu'ils accueilloient avec transport portoient, par ce seul témoignage, le signe de leur réprobation & de leur chûte. Bref, ils n'intéressent plus le public aux querelles de leur sale & misérable tripot.

Nous avons quatre salles de spectacles au milieu des quatre principaux quartiers de la ville. C'est le gouvernement qui les entretient; car on en a fait une école publique de morale & de goût. On a compromis toute l'influence que l'ascendant du génie peut avoir sur des ames sensibles (*b*). Le

---

(*a*) En France le gouvernement est monarchique, & le théâtre républicain. Ce n'est point là le moyen que l'art dramatique se perfectionne de si-tôt; j'ose même dire que toute piece excellente pour le peuple sera proscrite par le gouvernement. Messieurs les auteurs, faites des tragédies sur des sujets antiques: on vous demande des romans, & non des peintures capables de toucher & d'instruire la nation; bercez-nous d'anciens contes de peau-d'âne, & ne peignez point les événemens & sur-tout les hommes présens.

(*b*) A la foire & sur les remparts, on donne au peuple des pieces grossieres, obscenes, ridicules, tandis qu'il seroit si aisé de lui donner de petits drames honnêtes, instructifs, réjouissans,

génie a frappé les coups les plus étonnans, ſans effort, ſans violence. C'eſt entre les mains des grands poëtes que réſident pour ainſi dire les cœurs de leurs concitoyens : ils les modifient à leur gré. Qu'ils ſont coupables, lorſqu'ils produiſent des maximes dangereuſes ! Mais que notre plus vive reconnoiſſance devient bornée, lorſqu'ils frappent le vice & qu'ils ſervent l'humanité ! Nos auteurs dramatiques n'ont d'autre but que la perfection de la nature humaine ; ils tendent tous à élever, à affermir l'ame, à la rendre indépendante & vertueuſe. Les bons citoyens ſe montrent empreſſés, aſſidus à ces chefs-d'œuvres, qui remuent, inté-

---

mis enfin à ſa portée. Mais peu importe à ceux qui gouvernent qu'on empoiſonne ſon corps au cabaret, en lui verſant un vin frelaté dans des pintes d'étain, & qu'on corrompe ſon ame à la foire par des farces miſérables. S'il prend au pied de la lettre les leçons de vols qu'il reçoit chez Nicolet (préſentés comme des tours de gentilleſſe), une potence eſt bientôt dreſſée. Il exiſte même une ſentence de police qui condamne expreſſément le peuple à des parades licencieuſes, & qui défend aux hiſtrions des remparts de rien dire de raiſonnable ſur leurs treteaux ; le tout par conſidération pour les reſpectables privileges des comédiens du roi. C'eſt dans un ſiecle policé, c'eſt en 1767 qu'on a rendu une telle ſentence. Quel mépris on fait du pauvre peuple ! comme on néglige ſon inſtruction ! comme on craint de faire entrer dans ſon ame quelques traits d'une lumiere pure ! Il eſt vrai qu'en récompenſe on épluche avec le plus grand ſoin les hémiſtiches qui doivent être récités ſur la ſcene françoiſe.

ressent, entretiennent dans les cœurs cette émotion salutaire qui dispose à la pitié : caractere distinctif de la véritable grandeur (*a*).

Nous arrivâmes sur une belle place, au milieu de laquelle étoit situé un édifice d'une composition majestueuse. Sur le haut de la façade étoient plusieurs figures allégoriques. A droite, Thalie arrachoit au vice un masque dont il étoit couvert, & du bout du doigt montroit sa laideur. A gauche, Melpomene armée d'un poignard, ouvroit le côté d'un tyran & exposoit aux yeux de tous, son cœur dévoré de serpens.

Le théâtre formoit un demi-cercle avancé, de sorte que les places des spectateurs étoient commodément distribuées. Tout le monde étoit assis ; & lorsque je me rappellois la fatigue que j'essuyois pour voir jouer une piece, je trouvois ce peuple

(*a*) Quelle force, quelle énergie, quel triomphe assuré n'auroit pas notre théâtre, si notre gouvernement, au lieu de le regarder comme l'asyle des hommes oisifs, le considéroit comme l'école des vertus & des devoirs du citoyen ? Mais qu'ont fait nos plus beaux génies ? Ils ont puisé leurs sujets chez les Grecs, chez les Romains, chez les Perses, &c. ; ils nous ont présenté des mœurs étrangeres ou plutôt factices : poëtes harmonieux, peintres infideles, ils ont fait des tableaux de fantaisie ; avec leurs héros, leurs vers empoulés, leur couleur monotone, leurs cinq actes, ils ont gâté l'art dramatique, qui n'est autre chose qu'une peinture simple, fidele, animée des mœurs contemporaines & subsistantes.

plus ſage, plus attentif aux aiſes des citoyens. On n'avoit point l'inſolente avidité de faire entrer plus de perſonnes que la ſalle n'en pouvoit raiſonnablement contenir ; il reſtoit toujours des places vuides en faveur des étrangers. L'aſſemblée étoit brillante ; & les femmes étoient galamment vêtues, mais décemment arrangées.

Le ſpectacle ouvrit par une ſymphonie qu'on avoit eu ſoin de marier au ton de la piece qu'on alloit repréſenter. — Sommes-nous à l'opéra, dis-je ; voilà un morceau ſublime ? — Nous avons ſu réunir ſans confuſion les deux ſpectacles en un ſeul, ou plutôt reſſuſcité l'ancienne alliance que la poéſie & la muſique formoient chez les anciens. Dans les entr'actes de nos drames, on nous fait entendre des chants animés qui peignent le ſentiment & diſpoſent l'ame à bien goûter ce qui va lui être offert. Loin de nous toute muſique efféminée, baroque, bruyante, ou qui ne peint rien. Votre opéra étoit un compoſé bizarre, mónſtrueux ; nous avons ſaiſi ce qu'il avoit de meilleur. Tel qu'il étoit de votre tems, il étoit loin d'être à l'abri des juſtes reproches des ſages & des gens de goût (*a*) ; mais aujourd'hui. . .

(*a*) L'opéra ne peut être que fort dangereux ; mais il n'eſt point de ſpectacle plus cher au gouvernement, c'eſt le ſeul même auquel il s'intéreſſe.

Comme il disoit ces mots, on leva la toile. La scene étoit à Toulouse. Je vis son capitole, ses capitouls, ses juges, ses bourreaux, son peuple fanatique. La famille de l'infortuné *Calas* parut & m'arracha des larmes. Ce vieillard paroissoit avec ses cheveux blancs, sa fermeté tranquille, sa douceur héroïque. Je vis le fatal destin marquer sa tête innocente de toutes les apparences du crime. Ce qui m'attendrit, c'étoit la vérité qui respiroit dans ce drame. On s'étoit donné bien de garde de défigurer ce sujet touchant par l'invraisemblance & la monotonie de nos vers rimés. Le poëte avoit suivi la marche de cet événement cruel; & son ame ne s'étoit attachée qu'à saisir ce que la situation déplorable de chaque victime faisoit naître, ou plutôt il empruntoit leur langage; car tout l'art consiste à répéter fidellement le cri qui échappe à la nature. A la fin de cette tragédie, on me montroit au doigt, & l'on disoit: « voilà le contemporain de ce siecle malheureux. Il a entendu les cris de cette populace effrénée que soulevoit ce David; il a été témoin des fureurs de ce fanatisme absurde! » Alors je m'enveloppai de mon manteau, je me cachai le visage, & je rougis pour mon siecle.

On annonça pour le lendemain la tragédie de *Cromwel*, ou *la mort de Charles premier* (a); &

(a) A quoi songez-vous, poëtes tragiques? Vous avez un

toute l'aſſemblée parut extrêmement ſatisfaite de cette annonce. On me dit que la piece étoit un chef-d'œuvre, & que jamais la cauſe des rois & celle des peuples n'avoient été préſentées avec cette force, cette éloquence & cette vérité. Cromwel étoit un vengeur, un héros digne du ſceptre qu'il avoit fait tomber d'une main perfide & criminelle envers l'état; & les rois dont le cœur étoit diſpoſé à quelque injuſtice, n'avoient pu jamais lire ce drame ſans que la pâleur ne vînt blanchir leur front orgueilleux.

On donna pour ſeconde piece *la partie de chaſſe de Henri IV*. Son nom étoit toujours adoré, & de bons rois n'avoient pu effacer ſa mémoire. On ne trouvoit point dans cette piece que l'homme défigurât le héros; & le vainqueur de la ligue ne me parut jamais ſi grand que dans l'inſtant où, pour épargner quelque peine à ſes hôtes, ſon bras victorieux porte une pile d'aſſiettes. Le peuple battoit des mains avec tranſport; car en applaudiſſant aux traits de bonté & de grandeur d'ame du monarque, c'étoit ſon propre roi qu'il combloit d'applaudiſſemens.

Je ſortis fort ſatisfait; mais, dis-je à mon guide,

---

pareil ſujet à traiter, & vous allez me parler des Perſans & des Grecs; vous me donnez des romans rimés : eh! peignez-moi Cromwel.

ces acteurs ſont excellens, ils ont de l'ame, ils ſentent, ils expriment, ils n'ont rien de gêné, de faux, de giganteſque, d'outré. Juſqu'aux confidens repréſentent comme ils le doivent. En vérité, cela m'édifie : un confident remplir ſon rôle ! — C'eſt, me répondit-il, que ſur le théâtre, comme dans la vie civile, chacun met ſa gloire à bien faire ſon emploi ; quelque mince qu'il ſoit, il devient glorieux dès qu'on y excelle. La déclamation eſt parmi nous un art important & cher au gouvernement. Héritiers de vos chef-d'œuvres, nous les avons joués dans une perfection qui vous étonnera. On ſe fait honneur de ſavoir rendre ce que le génie a tracé. Eh ! quel plus bel art que celui qui peint, qui rend toutes les nuances du ſentiment, avec le regard, la voix & le geſte ! Quel enſemble harmonieux & touchant, & quelle énergie lui prête ſa ſimplicité ! — Vous avez donc bien changé les préjugés. Je me doute que les comédiens ne ſont plus avilis ? — Ils ont ceſſé de l'être dès qu'ils ont eu des mœurs. Il eſt des préjugés dangereux, mais il en eſt d'utiles. De votre tems il falloit, ſans doute, mettre un frein à la pente ſéduiſante & dangereuſe qui tournoit la jeuneſſe vers un métier dont le libertinage formoit la baſe : mais tout eſt changé. De ſages réglemens, en les faiſant ſortir de l'oubli d'eux-mêmes, leur ont ouvert un retour à l'honneur ; ils ſont entrés dans la claſſe des citoyens.

Derniérement notre prélat a prié le roi de donner le chapeau brodé à un comédien qui l'a touché singuliérement. — Quoi ! ce bon prélat va donc au spectacle ? — Pourquoi y manqueroit-il, puisque le théâtre est devenu une école de mœurs, de vertus & de sentimens ? On a écrit que le pere des chrétiens, dans le temple de Dieu, s'amusoit beaucoup à entendre les voix équivoques de malheureux privés de leur virilité. Nous n'avons jamais écouté de si déplorables accens qui affligent à la fois l'oreille & le cœur. Comment des hommes ont-ils pu se plaire à cette musique cruelle ? Il est bien plus permis, je pense, de voir jouer l'admirable tragédie de Mahomet, où le cœur d'un scélérat ambitieux est dévoilé, où les fureurs du fanatisme sont si énergiquement exprimées, qu'elles font frémir les ames simples ou peu éclairées qui y auroient quelque disposition.

Tenez, voilà le pasteur du quartier qui s'en retourne en raisonnant avec ses enfans sur la tragédie de Calas. Il leur forme le goût, il éclaire leur esprit, il abhorre le fanatisme, & lorsqu'il songe à cette rage atrabilaire qui, comme une maladie épidémique, a désolé pendant douze siecles la moitié de l'Europe, il rend graces au ciel d'être arrivé plus tard au monde. Dans certains tems de l'année, nous jouissons d'un plaisir qui vous étoit absolument inconnu : nous avons ressuscité l'art de la panto-

mime, ſi cher aux anciens. Combien d'organes la nature a donné à l'homme, & que de reſſources a cet être intelligent pour exprimer & concevoir le nombre preſque infini de ſes ſenſations ! Tout eſt viſage chez ces hommes éloquens ; ils nous parlent auſſi clairement avec les doigts de la main que vous le pourriez faire avec la langue. Hypocrate diſoit jadis que le pouce ſeul de l'homme révéloit un Dieu ordonnateur. Nos habiles pantomimes annoncent de quelle magnificence un Dieu a voulu uſer en formant la tête humaine ! — Oh, je n'ai plus rien à dire ; tout eſt au mieux ! — Que dites-vous ? Il nous reſte encore bien des choſes à perfectionner. Nous ſommes ſortis de la barbarie où vous étiez plongés ; quelques têtes furent d'abord éclairées, mais la nation en gros étoit inconſéquente & puérile. Peu à peu les eſprits ſe ſont formés. Il nous reſte à faire plus que nous n'avons fait ; nous ne ſommes guere qu'à la moitié de l'échelle : patience & réſignation font tout ; mais j'ai bien peur que le mieux abſolu ne ſoit pas de ce monde. Toutefois, c'eſt en le cherchant, je penſe, que nous rendrons les choſes au moins paſſables.

CHAPITRE XXVI.

Les Lanternes.

NOUS sortîmes de la salle du spectacle sans regret & sans confusion ; les issues étoient nombreuses & commodes. Je vis les rues parfaitement éclairées. Les lanternes étoient appliquées à la muraille, & leurs feux combinés ne laissoient aucune ombre ; elles ne répandoient pas non plus une clarté de réverbere dangereuse à la vue : les opticiens ne servoient pas la cause des oculistes. Je ne rencontrai plus au coin des bornes de ces prostituées qui, le pied dans le ruisseau, le visage enluminé, l'œil aussi hardi que le geste, vous proposoient d'un ton soldatesque des plaisirs aussi grossiers qu'insipides. Tous ces lieux de débauche où l'homme alloit se dégrader, s'avilir & rougir à ses propres yeux, n'étoient plus tolérés : car toute institution vicieuse n'arrête point une autre sorte de vice, ils se tiennent tous par la main ; & malheureusement il n'est point de vérité mieux prouvée que cette vérité triste (*a*).

(*a*) Toute ville où se trouve un grand nombre de courtisannes est une ville malheureuse. La jeunesse s'use ou périt dans une volupté basse ou criminelle ; & ces jeunes débauchés

Je vis des gardes qui ſurveilloient à la ſûreté publique, & qui empêchoient qu'on ne troublât les heures du repos. — Voilà la ſeule eſpece de ſoldats dont nous ayons beſoin, me dit mon guide; nous n'avons plus une armée dévorante à entretenir en tems de paix. Ces dogues que nous nourriſſions pour qu'ils s'élançaſſent à point nommé contre l'étranger, ont été ſur le point de dévorer le fils de la maiſon. Mais le flambeau de la guerre enfin conſumé eſt pour jamais éteint. Les ſouverains ont daigné écouter la voix du philoſophe (a).

ſe marient, lorſqu'énervés & totalement éteints, ils ſont incapables de féconder l'épouſe jeune & trompée qui languit auprès d'eux.

Semblables à ces flambeaux, à ces lugubres feux,
Qui brûlent près des morts ſans échauffer leur cendre.
[COLARDEAU.]

(a) Charles XII eſt entre les mains d'un gouverneur ſans capacité. Il monte ſur le trône; il eſt dans cet âge où l'on ne ſait que ſentir, & où nos premieres ſenſations nous paroiſſent des vérités immuables. Toute idée lui eſt bonne, parce qu'il ne ſait pas laquelle il doit préférer. Dans cet état pernicieux d'activité & d'ignorance il a lu Quinte-Curce; il a vu le caractere d'un roi conquérant exalté avec chaleur, préſenté comme un modele: il l'adopte. Il ne voit plus que la guerre capable d'illuſtrer: il arme; il s'avance. Quelques ſuccès le confirment dans cette paſſion qui le flatte. Il déſole les campagnes, détruit les villes, ſaccage les provinces & les états, renverſe les trônes. Il immortaliſe à jamais ſa folie & ſa vanité. Suppoſons qu'on

Enchainés par le plus fort des liens, par leur propre intérêt qu'ils ont reconnu après tant de siecles d'erreurs, la raison s'est fait jour dans leur ame; ils ont ouvert les yeux sur le devoir que leur imposoit le salut & la tranquillité des peuples; ils n'ont mis leur gloire qu'à bien gouverner, préférant de faire un petit nombre d'heureux à l'ambition frénétique de dominer sur des pays dévastés, remplis de cœurs ulcérés, à qui la puissance du vainqueur devoit toujours être odieuse. Les rois, d'un commun accord, ont mis des bornes à leur empire, bornes que la nature elle-même sembloit leur avoir assignées, en séparant respectivement les états par des mers, des forêts ou des montagnes; ils ont compris qu'un royaume dont

---

lui eût appris de bonne heure, qu'un roi ne doit chercher que le repos & l'avantage de ses sujets; que la véritable gloire consiste dans leur amour; qu'un héroïsme paisible occupé des loix, des arts, vaut bien un héroïsme belliqueux: supposons enfin qu'on lui eût donné des idées justes de ce pacte tacite que les peuples ont nécessairement fait avec les rois; qu'on lui eût montré les conquérans flétris par les larmes de leurs contemporains & par le blâme de la postérité, cet amour inné de la gloire se seroit porté vers des objets utiles; il eût employé son intelligence & ses lumieres à polir ses états, à leur procurer le bonheur; il n'eût pas ravagé la Pologne, il eût gouverné la Suede. Ainsi une seule idée fausse, reçue dans la tête d'un monarque, l'éloigne de ses véritables intérêts & fait le malheur d'une partie du globe.

l'étendue ſeroit moins immenſe, ſeroit ſuſceptible d'une meilleure forme de gouvernement. Les ſages des nations ont dicté le traité général ; il s'eſt conclu d'une voix unanime : & ce qu'un ſiecle de fer & de boue, ce qu'un homme ſans vertu appelloit les rêves d'un homme de bien, s'eſt réaliſé parmi des hommes éclairés & ſenſibles. Les anciens préjugés, non moins dangereux, qui diviſoient les hommes au ſujet de leur croyance, ſont également tombés. Nous nous regardons tous comme freres, comme amis. L'Indien & le Chinois ſeront nos compatriotes dès qu'ils mettront le pied ſur notre ſol. Nous accoutumons nos enfans à regarder l'univers comme une ſeule & même famille, raſſemblée ſous l'œil du pere commun. Il faut que cette maniere de voir ſoit la meilleure, puiſque cette lumiere a percé avec une rapidité inconcevable. Les livres excellens, écrits par des hommes ſublimes, ont été comme autant de flambeaux qui ont ſervi à en allumer mille autres. Les hommes, en doublant leurs connoiſſances, ont appris à s'aimer, à s'eſtimer entr'eux. Les Anglois, comme nos plus proches voiſins, ſont devenus nos intimes alliés : deux peuples généreux ne ſe haïſſent plus pour épouſer follement l'inimitié particuliere de leurs chefs. Nos lumieres, nos arts, nous réuniſſons tout en commerce & dans un degré également avantageux. Par exem-

ple, les angloiſes pleines de ſenſibilité, ont convenu parfaitement aux françois qui ont un peu trop de légéreté ; & nos françoiſes ont adouci merveilleuſement l'humeur mélancolique des anglois. Ainſi de ce mêlange mutuel naît une ſource féconde de plaiſirs, de commodités, d'idées neuves, heureuſement reçues & adoptées. C'eſt l'imprimerie (*a*) qui, en éclairant les hommes, a amené cette grande révolution.

Je ſautai de joie en embraſſant celui qui m'annonçoit des choſes ſi conſolantes. O ciel! m'écriai-je avec tranſport ; les hommes ſont enfin dignes de tes regards ; ils ont compris que leur force réelle n'étoit que dans leur union. Je mourrai content, puiſque mes yeux ont vu ce que j'ai deſiré avec tant d'ardeur. Qu'il eſt doux d'abandonner la vie en n'appercevant autour de ſoi que des cœurs fortunés qui s'avancent enſemble comme des freres, leſquels après un long voyage, vont rejoindre l'auteur de leurs jours.

(*a*) Elle a un autre avantage : elle ſera le plus redoutable frein du deſpotiſme, parce qu'elle publiera ſes moindres attentats, que rien ne ſera caché, & qu'elle éterniſera les ſottiſes & juſqu'aux foibleſſes des rois. Une ſeule injuſtice marquée peut retentir dans tous les coins de l'univers, & ſoulever toutes les ames libres & ſenſibles. L'ami de la vertu doit chérir cet art ; mais le méchant doit frémir en voyant la preſſe qui propagera au loin l'hiſtoire de ſes iniquités.

CHAPITRE XXVII.

Le Convoi.

J'APPERÇUS un corbillard couvert de drap blanc, précédé d'instrumens de musique, & couronné de palmes triomphantes : des hommes vêtus d'un bleu céleste le conduisoient, les lauriers à la main. — Quel est ce char, demandai-je? — C'est le char de la victoire, me répondit-on. Ceux qui sont sortis de cette vie, qui ont triomphé des miseres humaines, ces hommes heureux qui ont été rejoindre l'Être suprême, source de tous les biens, sont regardés comme des vainqueurs ; ils nous deviennent sacrés : on les porte avec respect au lieu où sera leur éternelle demeure. On chante l'hymne sur le mépris de la mort. Au lieu de ces têtes décharnées qui couronnoient vos sarcophages, on voit ici des têtes qui ont un air riant ; c'est sous cet aspect que nous considérons le trépas. Personne ne s'afflige sur leurs cendres insensibles. On pleure sur soi, & non sur eux. On adore en tout la main de Dieu qui les a retirés du monde. Soumis à la loi irrévocable de la nature, pourquoi ne pas embrasser de bonne volonté cet état paisi-

ble qui ne peut qu'améliorer notre être (*a*) ?

Ces corps vont être réduits en cendre à trois milles de la ville. Des fourneaux toujours allumés à cet usage consument ces dépouilles mortelles. Deux ducs & un prince sont enfermés dans le même char avec de simples citoyens. A la mort, toute distinction cesse, & nous ramenons cette égalité que la nature a mise parmi ses enfans. Cette sage coutume affoiblit dans le cœur du peuple l'horreur du trépas, en même tems qu'elle interdit l'orgueil aux grands. Ils ne sont tels que par leurs vertus : tout le reste s'efface ; dignités, richesses, honneurs. La matiere corruptible qui composoit leurs corps n'est plus eux ; elle va se mêler à la cendre de leurs égaux, & l'on n'attache aucune idée à cette dépouille périssable.

Nous ne connoissons point ces épitaphes, ces mausolées, ces mensonges orgueilleux & puérils (*b*). Les rois même, à leur décès, ne rem-

---

(*a*) L'homme qui a une crainte excessive de la mort, si ce n'est pas une femmelette, c'est à coup sûr un méchant.

(*b*) O mort, je te bénis ! C'est toi qui frappes les tyrans, qui en purges la terre, qui mets un frein à la cruauté & à l'ambition ; c'est toi qui confonds dans la poussiere ceux que le monde avoit flattés & qui regardoient les hommes avec mépris : ils tombent, & nous respirons. Sans toi nos maux seroient éternels. O mort ! qui tiens en respect les hommes durs & heureux, qui jettes l'effroi dans leurs cœurs coupables, espoir

plissent point d'une feinte terreur leurs vastes palais ; ils ne sont pas plus flattés à leur mort que pendant leur vie. En descendant dans le cercueil, leurs mains glacées n'achevent point d'arracher encore une partie de nos biens : ils meurent sans ruiner une ville (*a*).

Pour prévenir cet accident, aucun mort n'est enlevé de sa maison que le visiteur ne l'ait empreint du cachet du trépas. Ce visiteur est un homme habile, qui détermine en même tems le sexe, l'âge & l'espece de maladie du défunt. On met dans les papiers publics à quel médecin il a eu affaire. Si dans le livre des pensées que chaque homme, comme je vous l'ai dit, laisse après sa mort, il s'en trouve quelqu'une de vraiment utile ou grande ; alors on la détache, on la publie, & il n'y a point d'autre oraison funebre.

Il est une idée salutaire répandue parmi nous, c'est que l'ame séparée du corps a la liberté de

---

des infortunés, acheve d'étendre ton bras sur les persécuteurs de ma patrie : & vous, insectes dévorans, qui peuplez les sépulcres, mes amis, mes vengeurs, venez, accourez tous en foule sur ces cadavres engraissés de crimes.

(*a*) A ces pompes funebres qui conduisent superbement les rois dans un caveau obscur, à ces cérémonies lugubres, à ces festins, à ces emblêmes multipliés de la douleur publique, à ce deuil universel, il ne manque rien qu'une seule larme sincere.

fréquenter les lieux qu'elle chérissoit. Elle se plaît à revoir ceux qu'elle a aimés. Elle plane en silence au-dessus de leurs têtes, contemplant les regrets vifs de l'amitié. Elle n'a pas perdu ce penchant, cette tendresse qui l'unissoit ici-bas à des cœurs sensibles. Elle se fait un plaisir d'être en leur présence, d'écarter les dangers qui environnent leurs corps fragiles. Ces mânes chéris représentent vos anges gardiens. Cette persuasion si douce & si consolante inspire une certaine confiance, tant pour entreprendre que pour exécuter, qui vous manquoit; vous, qui, loin de ces images attendrissantes, remplissiez vos cerveaux de chimeres tristes & noires.

Vous sentez quel respect profond inspire une telle idée à un jeune homme qui, ayant perdu son pere, se le représente encore comme témoin de ses actions les plus secrettes. Il lui adresse la parole dans la solitude; elle devient animée par cette présence auguste qui lui recommande la vertu, & s'il étoit tenté de faire le mal, il se diroit : *mon pere me voit ! mon pere m'entend !*

Le jeune homme seche ses larmes, parce que l'idée horrible du néant ne vient point attrister son ame; il lui semble que les ombres de ses ancêtres l'attendent pour s'avancer ensemble vers le séjour éternel, & qu'ils ne retardent leur marche que pour l'accompagner. Et qui pourroit se

refuser à l'espoir de l'immortalité ! Quand ce seroit une illusion, ne devroit-elle pas nous être chere & sacrée (*a*).

L'ÉCLIPSE DE LUNE.

C'est un solitaire qui parle.

J'HABITE une petite maison de campagne, qui ne contribue pas peu à mon bonheur. Elle a deux points de vue différens : l'un s'étend sur des plaines fertilisées où germe le grain précieux qui nourrit l'homme ; l'autre plus resserré, présente le dernier asyle de la race humaine, le terme où finit l'orgueil, l'espace étroit où la main de la mort entasse également ses paisibles victimes.

L'aspect de ce cimetiere, loin de me causer cette répugnance, fille d'une terreur vulgaire, fait fermenter dans mon sein de sages & utiles réflexions. Là, je n'entends plus ce tumulte des villes qui étourdit l'ame. Seul, avec l'auguste mélancolie, je me remplis de grands objets. Je fixe d'un œil immobile & serein cette tombe où l'hom-

(*a*) Je crois pouvoir joindre ici ce morceau, qui convient assez au chapitre, & qui même le développe ; il est dans le goût d'Young, mais je l'ai composé en françois.

me

me s'endort pour renaître, où il doit remercier la nature & justifier un jour la sagesse éternelle.

L'état pompeux du jour me paroît triste. J'attends le crépuscule du soir, & cette douce obscurité qui, prêtant des charmes au silence des nuits, favorise l'essor de la sublime pensée. Dès que l'oiseau nocturne poussant un cri lugubre, fend d'un vol pesant l'épaisseur de l'ombre, je saisis ma lyre. Je vous salue, majestueuses ténebres! élevez mon ame en éclipsant à mes yeux la scene changeante du monde; découvrez-moi le trône radieux où siege l'auguste vérité.

Mon oreille a suivi le vol de l'oiseau solitaire: bientôt il s'abat sur des ossemens, & d'un coup d'aile il fait rouler avec un bruit sourd une tête où logeoient jadis l'ambition, l'orgueil & des projets follement audacieux.

Tour-à-tour il repose, & sur la froide pierre où l'ostentation a gravé des noms qu'on ne lit plus, & sur la fosse du pauvre couronné de fleurs.

Poussiere de l'homme orgueilleux! disparois pour jamais de l'univers. Vous osez donc encore reproduire des titres chimériques! Misérable vanité dans l'empire de la mort! J'ai vu des os en poudre enfermés dans un triple cercueil, qui refusoient de mêler leurs cendres aux cendres de leurs semblables.

Approche, mortel superbe; jette un coup-

d'œil ſur ces tombeaux. Qu'importe un nom à ce qui n'a plus de nom ! Une épitaphe menſongere ſoutient ces triſtes ſyllabes dans un jour plus déſavantageux que la nuit de l'oubli ; c'eſt une banderolle flottante, qui ſurnage un moment & qui va bientôt ſuivre le navire englouti.

O ! que plus heureux eſt celui qui n'a point bâti de vaines pyramides, mais qui a ſuivi conſtamment le chemin de l'honneur & de la vertu. Il a regardé le ciel, en voyant tomber cet édifice fragile où l'eſſaim des peines tourmentoit ſon ame immortelle ; il a béni ce glaive, effroi du méchant ; & lorſqu'on ſe rappelle la mémoire de ce juſte expirant, c'eſt pour apprendre à mourir comme lui.

Il mort, cet homme juſte, & il a vu couler nos larmes, non ſur lui, mais ſur nous-mêmes ! Ses freres entouroient ſon lit funebre. Nous l'entretenions de ces vérités conſolantes dont ſon ame étoit remplie ; nous lui montrions un Dieu dont il ſentoit la préſence mieux que nous. Un coin du rideau ſembloit ſe ſoulever devant ſon œil mourant..... Il a levé une tête radieuſe, il nous a tendu une main paiſible, il nous a ſouri avant d'expirer.

Vil coupable ! toi qui fus un ſcélérat heureux, ta mort ne ſera pas ſi douce, redoutable tyran ! Maintenant pâle, moribond, c'eſt pour toi que

le trépas préſentera un ſpectre effrayant ! ſois abreuvé de ce calice amer, bois-en toutes les horreurs. Tu ne peux lever les yeux vers le ciel, ni les arrêter ſur la terre ; tu ſens que tous deux t'abandonnent & te repouſſent : expire dans la terreur, pour ne plus vivre que dans l'opprobre.

Mais ce moment terrible, dont l'idée ſeule fait pâlir le méchant, n'aura rien d'affreux pour l'homme innocent. Mon cœur avoue la loi irrévocable de la deſtruction. Je contemple ces tombeaux comme autant de creuſets brûlans où la matiere ſe fond & ſe diſſout, où l'or s'épure & ſe ſépare à jamais du vil métal. Les dépouilles terreſtres tombent ; l'ame s'élance dans ſa beauté originelle. Pourquoi donc jetter un œil d'effroi ſur ces reſtes que l'ame a habités ? Ils ne doivent offrir que l'image heureuſe de ſa délivrance : un temple antique conſerve de ſa majeſté juſques dans ſes ruines.

Pénétré d'un ſaint reſpect pour les débris de l'homme, je deſcends ſur cette terre parſemée de cendres ſacrées de mes freres. Ce calme, ce ſilence, cette froide immobilité, tout me diſoit : *ils repoſent.* J'avance ; j'évite de fouler la tombe d'un ami, ſa tombe encore labourée par la bêche qui creuſa la foſſe. Je me recueille pour honorer ſa mémoire. Je m'arrête. J'écoute attentivement, comme pour ſaiſir quelques ſons échap-

pés de cette harmonie céleste dont il jouit dans les cieux. L'astre des nuits en son plein éclairoit de ses rayons argentés cette scene funebre. Je levois mes regards vers le firmament. Ils parcouroient ces mondes innombrables, ces soleils enflammés, semés avec une magnificence prodigue ; puis ils retomboient tristement sur ce cercueil muet où pourrissoient les yeux, la langue, le cœur de l'homme qui conservoit avec moi de ces sublimes merveilles, & qui admiroit le fabricateur de ces pompeux miracles.

Tout-à-coup survint une éclipse de lune que je n'avois point prévue. L'effet ne me devint même sensible que lorsque déjà les ténebres m'environnoient. Je ne distinguois plus qu'un petit point brillant que l'ombre rapide alloit bientôt couvrir. Une nuit profonde arrête mes pas. Je ne puis discerner aucun objet. J'erre ; je tourne cent fois ; la porte fuit : des nuages s'assemblent, l'air siffle, un tonnerre lointain se fait entendre, il arrive avec bruit sur les ailes enflamées de l'éclair. Mes idées se confondent. Je frissonne, je trébuche sur des monceaux d'ossemens ; l'effroi précipite mes pas. Je rencontre une fosse qui attendoit un mort ; j'y tombe. Le tombeau me reçoit vivant. Je me trouve enseveli dans les entrailles humides de la terre. Déjà je crois entendre la voix de tous les morts qui saluent mon ar-

rivée. Un frisson glacé me pénétre ; une sueur froide m'ôte le sentiment, je m'évanouis dans un sommeil léthargique.

Que n'ai-je pu mourir dans ce paisible état ! J'étois inhumé. Le voile qui couvre l'éternité seroit présentement levé pour moi. Je n'ai point la vie en horreur ; j'en sais jouir, je m'applique à en faire un digne usage ; mais tout crie au fond de mon ame que la vie future est préférable à cette vie présente.

Cependant je reviens à moi. Un foible jour commençoit à blanchir la voûte étoilée. Quelques rayons sillonnoient le flanc des nuages : de degrés en degrés, ils recevoient une lumiere plus éclatante & plus vive ; ils s'enfoncerent bientôt sous l'horizon, & mes yeux distinguerent le disque de la lune à moitié dégagé de l'ombre. Il luit enfin dans tout son éclat ; il reparoît aussi brillant qu'il étoit. L'astre solitaire poursuit son cours. Je retrouve mon courage ; je m'élance de ce cercueil. Le calme des airs, la sérénité du ciel, les rayons blanchissans de l'aurore, tout me rassure, tout me raffermit & dissipe les terreurs que la nuit avoit enfantées.

Debout, je regardois en souriant cette fosse qui m'avoit reçu dans son sein. Qu'avoit-elle de hideux ? C'étoit la terre, ma nourrice, & qui me redemanderoit dans le tems cette portion d'ar-

gile qu'elle m'avoit prêtée. Je n'apperçus rien des fantômes dont les ténebres avoient frappé ma crédule imagination.

C'est elle, elle seule qui enfante de sinistres images. Amis ! j'ai cru voir le tableau du trépas dans cette aventure. Je suis tombé dans la fosse avec cet effroi, le seul appui peut-être dont la nature pouvoit étayer la vie contre les maux qui l'assiegent ; mais je m'y suis endormi d'un sommeil doux, & qui même avoit sa volupté. Si cette scene fut affreuse, elle n'a duré qu'un instant, elle n'a presque point existé pour moi : je me suis réveillé à la douce clarté d'un jour pur & serein ; j'ai banni une terreur enfantine, & la joie est descendue dans la profondeur de mon ame. Ainsi après ce sommeil passager que l'on nomme la mort, nous nous réveillerons à la splendeur de ce soleil éternel qui, en éclairant l'immensité des êtres, nous découvrira & la folie de nos préjugés craintifs & la source intarissable & nouvelle d'une félicité dont rien n'interrompra le cours.

Mais aussi, mortel, pour ne rien redouter, sois vertueux ! En marchant dans le court sentier de la vie, mets ton cœur en état de te dire : » ne crains rien, avance sous l'œil d'un Dieu, pere universel des hommes. Au lieu de l'envisager avec effroi, adore sa bonté, espere en sa

clémence, aye la confiance d'un fils qui aime, & non la terreur d'un esclave qui tremble, parce qu'il est coupable. »

CHAPITRE XXVIII.

La bibliotheque du Roi.

J'EN étois-là de mon rêve, lorsqu'une maudite porte tournante, située au chevet de mon lit, en criant sur ses gonds, fit une révolution dans mon sommeil. Je perdis de vue & mon guide & la ville; mais l'esprit toujours frappé du tableau qui s'y étoit vivement imprimé, je retombai heureusement dans le même songe. J'étois seul alors, abandonné à moi-même : il faisoit grand jour; & par sympathie je me trouvois à la bibliotheque du roi : mais j'eus besoin de m'en assurer plus d'une fois.

Au lieu de ces quatre salles d'une longueur immense & qui renfermoient des milliers de volumes, je ne découvris qu'un petit cabinet où étoient plusieurs livres qui ne me parurent rien moins que volumineux. Surpris d'un si grand changement, je n'osois demander si un incendie fatal n'avoit pas dévoré cette riche collection? — Oui; me répondit-on, c'est un incendie, mais

ce sont nos mains qui l'ont allumé volontairement.

J'ai peut-être oublié de vous dire que ce peuple est le plus affable du monde, qu'il a un respect tout particulier pour les vieillards, & qu'il répond aux questions qu'on lui fait, non en françois, qui interroge en répondant. Le bibliothécaire, qui étoit un véritable homme de lettres, s'avança vers moi, & pesant toutes les objections ainsi que les reproches que je lui faisois, il me tint le discours suivant.

Convaincus par les observations les plus exactes, que l'entendement s'embarrasse de lui-même dans mille difficultés étrangeres, nous avons découvert qu'une bibliotheque nombreuse étoit le rendez-vous des plus grandes extravagances & des plus folles chimeres. De votre tems, à la honte de la raison, on écrivoit, puis on pensoit. Nos auteurs suivent une marche toute opposée : nous avons immolé tous ces auteurs qui ensevelissoient leurs pensées sous un amas prodigieux de mots ou de passages.

Rien n'égare plus l'entendement que des livres mal faits ; car les premieres notions une fois adoptées sans assez d'attention, les secondes deviennent des conclusions précipitées, & les hommes marchent ainsi de préjugé en préjugé & d'erreur en erreur. Le parti qu'il nous restoit à prendre, étoit de réédifier l'édifice des connois-

ſances humaines. Ce projet paroiſſoit infini ; mais nous n'avons fait qu'écarter les inutilités qui nous cachoient le vrai point de vue : comme pour créer le palais du Louvre, il n'a fallu que renverſer les maſures qui le maſquoient de toutes parts ; les ſciences dans ce labyrinthe de livres ne faiſoient que tourner & circuler, revenant ſans ceſſe au même point ſans s'élever, & l'idée exagérée de leurs richeſſes ne faiſoit que déguiſer l'indigence réelle.

En effet, que contenoit cette multitude de volumes ? Ils étoient pour la plupart des répétitions continuelles de la même choſe. La philoſophie s'eſt préſentée à nos yeux ſous l'image d'une ſtatue toujours célebre, toujours copiée, mais jamais embellie ; elle nous paroît plus parfaite dans l'original, & ſemble dégénérer dans toutes les copies d'or & d'argent que l'on a faites depuis ; plus belle, ſans doute, lorſqu'elle a été taillée en bois par une main preſque ſauvage, que lorſqu'on l'a environnée d'ornemens étrangers. Dès que les hommes, ſe livrant à leur pareſſeuſe foibleſſe, s'abandonnent à l'opinion des autres, leurs talens deviennent imitateurs & ſerviles ; ils perdent l'invention & l'originalité. Que de projets vaſtes & de ſpéculations ſublimes ont été éteints par le ſouffle de l'opinion ! Le tems n'a voituré juſqu'à nous que les choſes légeres &

brillantes qui ont eu l'approbation de la multitude, tandis qu'il a englouti les pensées mâles & fortes qui étoient trop simples ou trop élevées pour plaire au vulgaire.

Comme nos jours sont bornés, & qu'ils ne doivent pas être consumés dans une philosophie puérile, nous avons porté un coup décisif aux misérables controverses de l'école. — Qu'avez-vous fait ; achevez, s'il vous plaît ? — D'un consentement unanime, nous avons rassemblé dans une vaste plaine tous les livres que nous avons jugé ou frivoles ou inutiles ou dangereux ; nous en avons formé une pyramide qui ressembloit en hauteur & en grosseur à une tour énorme : c'étoit assurément une nouvelle tour de Babel. Les journaux couronnoient ce bizarre édifice, & il étoit flanqué de toutes parts de mandemens d'évêques, de remontrances de parlemens, de réquisitoires & d'oraisons funebres. Il étoit composé de cinq ou six cents mille commentateurs, de huit cents mille volumes de jurisprudence, de cinquante mille dictionnaires, de cent mille poëmes, de seize cents mille voyages & d'un milliard de romans. Nous avons mis le feu à cette masse épouvantable, comme un sacrifice expiatoire offert à la vérité, au bon sens, au vrai goût. Les flammes ont dévoré par torrent les sottises des hommes, tant anciens que mo-

dernes. L'embrasement fut long. Quelques auteurs se sont vus brûler tout vivans, mais leurs cris ne nous ont point arrêtés ; cependant nous avons trouvé au milieu des cendres quelques feuilles des œuvres de P***, de De la H***, de l'abbé A***, qui, vu leur extrême froideur, n'avoient jamais pu être consumées.

Ainsi nous avons renouvellé par un zele éclairé ce qu'avoit exécuté jadis le zele aveugle des barbares. Cependant comme nous ne sommes ni injustes ni semblables aux Sarrazins qui chauffoient leurs bains avec des chef-d'œuvres, nous avons fait un choix : de bons esprits ont tiré la substance de mille volumes in-folio, qu'ils ont fait passer toute entiere dans un petit in-douze ; à-peu-près comme ces habiles chymistes, qui expriment la vertu des plantes, la concentrent dans une fiole, & jettent le marc grossier (a).

(a) Tout est révolution sur ce globe : l'esprit des hommes varie à l'infini le caractere national, change les livres & les rend méconnoissables. Est-il un seul auteur, s'il fait penser, qui puisse se flatter raisonnablement de n'être point sifflé chez la génération suivante ? Ne nous moquons-nous pas de nos devanciers ? Savons-nous les progrès que feront nos enfans ? Avons-nous une idée des secrets qui tout-à-coup peuvent sortir du sein de la nature ? Connoissons-nous à fond la tête humaine ? Où est l'ouvrage fondé sur la connoissance réelle du cœur humain, sur la nature des choses, sur la droite raison ? Notre physique

Nous avons fait des abrégés de ce qu'il y avoit de plus important ; on a réimprimé le meilleur : le tout a été corrigé d'après les vrais principes de la morale. Nos compilateurs ſont des gens eſtimables & chers à la nation ; ils avoient du goût, & comme ils étoient en état de créer, ils ont ſu choiſir l'excellent, & rejetter ce qui ne l'étoit pas. Nous avons remarqué (car il faut être juſte) qu'il n'appartenoit qu'à des ſiecles philoſophiques de compoſer très-peu d'ouvrages ; mais que dans le vôtre, où les connoiſſances réelles & ſolides n'étoient pas ſuffiſamment établies, on ne pouvoit trop entaſſer les matériaux. Les manœuvres doivent travailler avant les architectes.

Dans les commencemens chaque ſcience ſe traite par partie, chacun porte ſon attention ſur la portion qui lui eſt échue : rien n'échappe par ce moyen ; on obſerve les plus petits détails. Il étoit néceſſaire que vous fiſſiez une multitude innombrable de livres ; c'étoit à nous de raſſembler ces parties diſperſées. Les hommes qui ont la tête vuide & des demi-lueurs, ſont d'éternels babillards ; l'homme ſage & inſtruit parle peu, mais parle bien.

---

ne nous préſente-t-elle pas un océan dont à peine nous côtoyons les bords ? Quel eſt donc ce riſible orgueil qui s'imagine follement avoir poſé les limites d'un art !

Vous voyez ce cabinet : il renferme les livres qui ont échappé aux flammes ; ils ſont en petit nombre ; mais ceux qui ſont reſtés ont mérité l'approbation de notre ſiecle.

Curieux, je m'approchai, & conſultant la premiere armoire, je vis qu'on avoit conſervé parmi les grecs, Homere, Sophocle, Euripide, Demoſthene, Platon, & ſur-tout notre ami Plutarque ; mais on avoit brûlé Hérodote, Sapho, Anacréon, & le vil Ariſtophane. Je voulus défendre un peu la cauſe du défunt Anacréon ; mais on me donna les meilleures raiſons du monde, que je n'expoſerai point ici, parce qu'elles ne ſeroient point entendues de mon ſiecle.

Dans la deuxieme armoire, deſtinée aux auteurs latins, je trouvai Virgile, Pline en entier, ainſi que Tite-Live (*a*), mais on avoit brûlé Lucrece, à l'exception de quelques morceaux poétiques, parce que ſa phyſique eſt fauſſe & que ſa morale eſt dangereuſe. On avoit ſupprimé les longs plaidoyers de Cicéron, habile rhéteur plutôt qu'homme éloquent ; mais on avoit conſervé ſes ouvrages philoſophiques, un des morceaux les

---

(*a*) Je viens de relire cet hiſtorien, & j'ai reconnu que la vertu des Romains conſiſtoit à égorger le genre humain ſur l'autel de la patrie : c'étoient de bons citoyens & des hommes affreux.

plus précieux de l'antiquité. Sallufte étoit refté. Ovide & Horace (*a*) avoient été purgés : les odes du dernier paroiffoient bien inférieures à fes épîtres. Séneque étoit réduit à un quart. Tacite avoit été confervé ; mais comme il regne dans fes écrits une teinte fombre qui montre l'humanité en noir, & qu'il faut n'avoir pas une mauvaife idée de la nature humaine, parce que fes tyrans ne font pas elle, on ne permettoit la lecture de cet auteur profond qu'à des cœurs bien faits. Catulle avoit difparu, ainfi que Pétrone. Quintilien étoit d'un volume fort mince.

La troifieme armoire contenoit les livres anglois. C'étoit celle qui renfermoit le plus de volumes. On y rencontroit tous les philofophes qu'a produit cette isle guerriere, commerçante & politique. Milton, Shakefpear, Pope, Young (*b*),

---

(*a*) Cet écrivain a toute la délicateffe, toute la fleur d'efprit, toute l'urbanité poffible; mais il a été trop admiré dans tous les fiecles. Sa mufe infpire un repos voluptueux, un fommeil léthargique, une indifférence douce & dangereufe; elle doit plaire aux courtifans & à toutes ces ames efféminées, dont toute la morale fe borne à ne voir que le préfent, & à ne chérir que des jouiffances folitaires.

(*b*) M. le Tourneur a publié une traduction de ce poëte qui a eu chez nous le fuccès le plus décidé, le plus grand, le plus foutenu: tout le monde a lu ce livre moral, tout le monde y a admiré ce langage fublime qui éleve l'ame, qui la nourrit & qui l'attache; parce qu'il eft fondé fur de grandes vérités,

Richardſon jouiſſoient encore de toute leur renommée. Leur génie créateur, ce génie que rien

---

qu'il n'offre que de grands objets, & qu'il tire toute ſa dignité de leur réelle grandeur. Pour moi, je n'ai jamais rien lu de ſi original, de ſi neuf, même de ſi intéreſſant. J'aime ce ſentiment profond qui, toujours le même, ſe nuance & ſe diverſifie à l'infini. C'eſt un fleuve qui m'entraîne. Je goûte ces images fortes & vives, dont la hardieſſe répond au ſujet qu'il embraſſe. On voit ailleurs des preuves plus méthodiques de l'immortalité de l'ame; mais nulle part le ſentiment n'en eſt frappé comme ici. Le poëte bat le cœur, le ſoumet, le met hors d'état de raiſonner contre. Telle eſt donc la magie de l'expreſſion & la force de l'éloquence qui laiſſe l'aiguillon dans l'ame.

Young a raiſon, ſelon moi, contre la note que le cenſeur a exigée du traducteur, quand il veut que, ſans la vue de l'éternité & des récompenſes, la vertu ne ſoit qu'un nom, qu'une chimere: *aut virtus nomen inane eſt, aut decus & pretium recte petit experiens vir.* Ne nous faiſons point de fantôme métaphyſique. Qu'eſt-ce qu'un bien dont il ne réſulte aucun bien, ni en ce monde ni en l'autre? Quel bien réſulte en ce monde de la vertu pour le juſte infortuné? Demandez-le à Brutus, à Caton, à Socrate mourant: voilà le Stoïcien à la derniere épreuve; avec de la bonne foi il découvrira la vanité de ſa ſecte. Je me ſouviens & me ſouviendrai toujours d'un mot frappant que dit J. J. Rouſſeau à un de mes amis. J. J. Rouſſeau parloit d'une propoſition à lui faite de fortune ſous une condition honteuſe, mais de nature à être ſecrette: *Monſieur*, diſoit-il, *je ne ſuis point matérialiſte, Dieu merci; ſi je l'euſſe été, je n'aurois pas valu mieux qu'eux tous: je ne connois que la récompenſe qui attache à la vertu.*

J'avoue que je ne vaux pas mieux que Rouſſeau, & plût à Dieu que je le valuſſe! Mais ſi je me croyois tout mortel,

ne captivoit, tandis que nous étions obligés de mesurer tous nos mots ; l'énergie féconde de ces ames libres faisoit l'admiration d'un siecle difficile. Le reproche futile que nous leur faisions de manquer de goût, étoit effacé devant des hommes qui, amoureux d'idées vraies & fortes, se donnoient la peine de lire & savoient ensuite méditer sur leur lecture. On avoit retranché cependant du nombre des philosophes ces sceptiques dangereux qui avoient voulu ébranler les fondemens de la morale. Ce peuple vertueux, conduit par le sentiment,

---

dès l'instant je me ferois mon Dieu, je rapporterois tout à ma divinité, c'est-à-dire à ma personne : je ferois ce qu'on appelle vertu, quand j'y gagnerois pour mon plaisir ; ce qu'on appelle vice de même : je volerois aujourd'hui pour donner à mon ami ou à ma maîtresse ; brouillé avec eux, demain je les volerois eux-mêmes pour mes menus plaisirs : en tout cela je serois très-conséquent, puisque je ferois toujours ce qui seroit agréable à ma divinité. Au lieu qu'aimant la vertu à cause de la récompense, & cette récompense n'étant pas attachée à des actions arbitraires, il faut que je me regle non plus sur ma fantaisie momentanée, mais sur la regle inflexible qu'a proposé le rémunérateur éternel, qui est aussi le législateur. Ainsi il faut que souvent je fasse ce que je dois, quoiqu'il ne me plaise pas trop ; & si ma liberté se décide au bien, malgré l'attrait contraire, alors je fais ce que je veux & non ce qui me plaît. Si Dieu n'eût voulu nous mener que par le goût du beau, il ne nous eût donné qu'une ame raisonnable, sans y mêler la sensibilité du cœur : il nous mene par l'attrait des récompenses, parce qu'il a fait de nous des êtres sensibles.

timent, avoit dédaigné ces vaines ſubtilités, & rien n'avoit pu lui perſuader que la vertu fût une chimere.

La quatrieme armoire offroit les livres italiens. La Jéruſalem délivrée, le plus beau des poëmes connus étoit à la tête. On avoit brûlé une bibliotheque entiere de critiques faites contre ce poëme enchanteur. Le fameux Traité des délits & des peines avoit reçu toute la perfection dont cet important ouvrage étoit ſuſceptible. Je fus agréablement ſurpris en voyant nombre d'ouvrages penſés & philoſophiques ſortis du ſein de cette nation; elle avoit briſé le taliſman qui ſembloit devoir perpétuer chez elle la ſuperſtition & l'ignorance.

Enfin, j'arrivai en face des écrivains françois. Je portai une main avide ſur les trois premiers volumes: c'étoient Deſcartes, Montaigne & Charron. Montaigne avoit ſouffert quelque retranchement; mais comme il eſt le philoſophe qui a mieux connu la nature humaine, on avoit conſervé ſes écrits, quoique toutes ſes idées ne ſoient pas abſolument irréprochables. On avoit brûlé & Mallebranche le viſionnaire, & le triſte Nicole, & l'impitoyable Arnauld, & le cruel Bourdaloue. Tout ce qui concernoit les diſputes ſcholaſtiques étoit tellement anéanti, que lorſque je parlai des Lettres Provinciales & de la deſtruc-

tion des Jésuites, le savant bibliothécaire fit un anachronisme des plus considérables : je le relevai poliment, & il me remercia avec sincérité. Je ne pus jamais rencontrer ces Lettres Provinciales, ni l'histoire même plus moderne qui contenoit le détail de cette grande affaire ; elle étoit alors bien petite ! On parloit des Jésuites comme nous parlons aujourd'hui des anciens Druides.

On avoit fait rentrer dans le néant dont elle n'auroit jamais dû sortir, cette foule de théologiens dits *peres de l'église*, les écrivains les plus sophistiques, les plus bizarres, les plus obscurs, les plus déraisonnables, qui furent jamais diamétralement opposés aux Loke, aux Clarke ; ils sembloient (me dit le bibliothécaire) avoir posé les bornes de la démence humaine.

J'ouvrois, je feuilletois, je cherchois les écrivains de ma connoissance. Ciel, quelle destruction ! que de gros livres évaporés en fumée ! Où est donc ce fameux Bossuet, imprimé de mon tems en quatorze volumes in-quarto ? — Tout a disparu, me répondit-on. — Quoi ! cet aigle, qui planoit dans la haute région des airs, ce génie... — En conscience, que pouvions-nous conserver ? Il avoit du génie, d'accord (*a*) ;

(*a*) Quels services n'auroient pas pu rendre à la raison humaine des hommes tels que Luther, Calvin, Melanchton,

mais il en a fait un pitoyable uſage. Nous avons adopté la maxime de Montaigne : *Il ne faut pas s'enquérir quel eſt le plus ſavant, mais quel eſt le mieux ſavant.* L'hiſtoire univerſelle de ce Boſſuet n'étoit qu'un pauvre ſquelette chronologique (*a*), ſans vie & ſans couleur ; puis il avoit donné un tour ſi forcé, ſi extraordinaire aux longues réflexions qui accompagnoient cette maigre production, que nous avons peine à croire qu'on ait lu cet ouvrage pendant plus de cinquante années. — Mais du moins ſes oraiſons funebres.... — Nous ont fort irrité contre lui. C'étoit bien là le miſérable laugage de la ſervitude & de la flatterie. Qu'eſt-ce qu'un miniſtre du Dieu de paix, du Dieu de vérité, qui monte en chaire pour louer un politique ſombre, un miniſtre ava-

---

Eraſme, Boſſuet, Paſchal, Arnauld, Nicole, &c. s'ils euſſent employé leur génie à attaquer les erreurs de l'eſprit humain, à perfectionner la morale, la légiſlation, la phyſique, au lieu de combattre ou d'établir quelques dogmes ridicules?

(*a*) Pour donner un air de vérité à la chronologie, on a formé des époques, & c'eſt ſur ce fondement illuſoire qu'on a élevé l'édifice de cette ſcience imaginaire. Elle a été entiérement livrée au caprice. On ne ſait à quel tems rapporter les principales révolution du globe, & l'on veut aſſigner dans quel ſiecle tel roi a vécu. La ſomme des erreurs repoſe à ſon aiſe à l'aide même des calculs chronologiques; on part, par exemple, de la fondation de Rome, & cette fondation eſt appuyée ſur des probabilités ou plutôt ſur des ſuppoſitions.

re, une femme vulgaire, un héros meurtrier, &
qui tout occupé, comme un poëte, d'une deſ-
cription de bataille, ne laiſſe pas échapper un
ſeul ſoupir ſur cet horrible fléau qui déſole la
terre ? En ce moment il ne penſoit point à ſou-
tenir les droits de l'humanité, à préſenter au
monarque ambitieux, par l'organe ſacré de la re-
ligion, des vérités fortes & terribles ; il ſongeoit
plutôt à faire dire : *voilà un homme qui parle*
bien ; il fait l'éloge des morts lorſque leurs cen-
dres ſont encore tiedes : à plus forte raiſon don-
nera-t-il une bonne doſe d'encens aux rois qui ne
ſont pas décédés.

Nous ne ſommes point amis de ce Boſſuet. Ou-
tre qu'il étoit un homme orgueilleux, dur, un
courtiſan ſouple & ambitieux, c'eſt lui qui a ac-
crédité ces oraiſons funebres qui depuis ſe ſont
multipliées comme les flambeaux funéraires, &
qui, comme eux, exhalent en paſſant une odeur
empoiſonnée. Ce genre nous a paru le plus mau-
vais, le plus futile, le plus dangereux de tous,
parce qu'il étoit tout à la fois faux, froid, men-
teur, fade, impudent ; en ce qu'il contrediſoit
toujours le cri public qui alloit frapper les mu-
railles où l'orateur, qui déclamoit avec faſte,
rioit lui-même tout bas des couleurs menſonge-
res dont il paroît ſon idole.

Voyez ſon rival, ſon vainqueur doux & mo-

deste, cet aimable, ce sensible Fenelon, auteur du Télémaque & de plusieurs autres ouvrages que nous avons soigneusement conservés, parce qu'on y trouve l'accord rare & heureux de la raison & du sentiment (*a*). Avoir composé le Télémaque à la cour de Louis XIV, nous semble une vertu étonnante, admirable. Certainement le monarque n'a pas compris le livre, & c'est ce qu'on peut avancer de plus favorable en son honneur. Sans doute il manque à cet ouvrage des lumieres plus vastes, des connoissances plus approfondies; mais que dans sa simplicité il a de force, de noblesse & de vérité! Nous avons mis à côté de cet écrivain les œuvres du bon abbé de St. Pierre, dont la plume étoit foible, mais dont le cœur étoit sublime. Sept siecles ont donné à ses grandes & belles idées la maturité convenable. C'étoient ceux qui

---

(*a*) L'académie françoise a proposé son éloge pour le prochain prix d'éloquence. Mais si l'ouvrage est ce qu'il doit être, l'Académie ne pourra couronner le discours. Pourquoi donner des sujets qu'on ne sauroit traiter dans toute leur plénitude.

Au reste, j'aime ce genre où, en discutant le génie d'un grand homme, on discute & on approfondit l'art auquel il s'est adonné. Nous avons eu d'excellens ouvrages en ce genre & sur-tout ceux de M. *Thomas*. C'est le livre le plus instructif que l'on puisse mettre entre les mains d'un jeune homme; il y puisera à la fois & d'utiles connoissances & un amour raisonné de la gloire.

le railloient d'être visionnaire, qui embrassoient de pures chimeres. Ses rêves sont devenus des réalités.

Parmi les poëtes françois, je revis Corneille, Racine, Moliere ; mais on avoit brûlé leurs commentaires (*a*). Je fis au bibliothécaire la question que l'on fera encore probablement pendant sept cents années : auquel donneriez-vous la préférence des trois ? — Nous n'entendons plus guere Moliere, me répondit-il ; les mœurs qu'il a peintes ont passé. Nous pensons qu'il a plus frappé le ridicule que le vice, & vous aviez plus de vices que de ridicules (*b*). Pour les deux tragiques,

(*a*) Ils sont l'ouvrage ou de l'envie ou de l'ignorance. Ces commentateurs me font pitié avec leur zele pour les loix de la grammaire. Le plus cruel destin qui attend l'homme de génie de son vivant ou après sa mort, est d'être jugé par le pédantisme : il ne fait rien voir, rien sentir. Ces malheureux critiques qui marchent de mots en mots, ressemblent à ces vues myopes qui, au lieu d'embrasser un tableau de *le Sueur* ou *du Poussin* envisitent stupidement chaque trait, & n'apperçoivent jamais l'ensemble.

(*b*) Il est faux, comme on l'a avancé dans un éloge de Moliere, que la guérison du ridicule soit plus aisée que celle du vice ; mais quand cela seroit, à quelle maladie du cœur humain doit-on apporter les premiers remedes ? Le poëte deviendra-t-il complice de la perversité générale, en adoptant le premier les misérables conventions qu'ont fait les méchans pour mieux déguiser leur scélératesse ? Malheur à qui ne sent pas tout l'effet que peut produire une excellente piece de théâtre, & ce qu'a de sublime l'art qui de tous les cœurs ne fait qu'un cœur.

dont les couleurs étoient plus durables, je ne sais comment un homme de votre âge peut faire une pareille question. Le peintre du cœur humain par excellence, celui qui éleve & aggrandit le plus l'ame, celui qui a le mieux connu le choc des passions & la profondeur de la politique, avoit sans doute plus de génie (*a*) que son rival harmonieux, qui, avec un style plus pur, plus exact, est moins fort, moins serré, n'a eu ni sa vue perçante, ni son élévation, ni sa chaleur, ni sa logique, ni la diversité prodigieuse de ses caracteres. Ajoutez le but moral, toujours marqué dans Corneille; il élance l'homme vers l'élément de toutes les vertus, vers la liberté. Racine, après avoir efféminé ses héros, effémine ses spectateurs (*b*). Le goût est l'art de relever les petites choses : en ce cas Corneille en avoit moins que Racine. Le tems, juge souverain, qui anéantit également & les élo-

(*a*) Corneille a souvent un air de franchise, de liberté & de simplicité originale, & même quelque chose de plus naturel que Racine.

(*b*) Racine & Boileau étoient deux plats courtisans, qui approchoient du monarque avec l'étonnement de deux bourgeois de la rue St. Denis. Ce n'étoit pas ainsi qu'Horace fréquentoit Auguste. Rien de plus petit que les lettres de ces deux poëtes extasiés de se trouver à la cour. Il est difficile de concevoir de plus basses platitudes. Enfin Racine mourut de chagrin, parce que Louis XIV l'avoit regardé de travers en traversant l'œil de bœuf.

ges & les critiques, le tems a prononcé & a mis une grande distance entre ces deux écrivains : l'un est un génie du premier ordre ; l'autre à quelques traits près empruntés des Grecs, n'est qu'un bel esprit, comme on l'a apprécié dans son siecle même. Dans le vôtre, les hommes n'avoient plus la même énergie ; on vouloit du fini, & le grand a toujours quelque chose de rude & de grossier ; le style étoit devenu le mérite principal, comme il arrive chez toutes les nations affoiblies & corrompues.

Je retrouvai le terrible Crébillon, qui a peint le crime sous les couleurs effrayantes qui le caractérisent. Ce peuple le lisoit quelquefois, mais on ne pouvoit consentir à le voir jouer.

On peut bien s'imaginer que je reconnus mon ami La Fontaine (*a*), également chéri & toujours lu. C'est le premier des poëtes moralistes, & Moliere, juste appréciateur, avoit pressenti son immortalité. Il est vrai que la fable est le ton allégorique de l'esclave qui n'ose parler à son maître ; mais comme elle tempere en même tems ce que la vérité peut avoir de dur, elle doit être long-tems précieuse sur un globe livré à toutes

---

(*a*) C'est le confident de la nature, c'est le poëte par excellence, & j'admire l'audace de ceux qui font des fables après lui avec la présomption de l'imiter.

ſortes de tyrans. La ſatyre n'eſt peut-être que l'arme du déſeſpoir.

Que ce ſiecle avoit mis ce fabuliſte inimitable au-deſſus de ce Boileau, (*a*) qui, (comme dit l'abbé Coſtard) faiſoit le dictateur au Parnaſſe, & qui, privé d'invention, de génie, de force, de grace & de ſentiment, n'avoit été qu'un verſificateur exact & froid. On avoit conſervé pluſieurs autres fables, entr'autres quelques-unes de la Motte & celle de Nivernois (*b*).

Le poëte Rouſſeau me parut bien chétif: on avoit gardé quelques odes & cantates; mais pour ſes triſtes épîtres, ſes fatigantes & dures allégories, ſa mandragore, ſes épigrammes, ouvrage d'un cœur dépravé, on penſe bien que de telles ordures avoient ſubi le feu qu'elles méritoient depuis long-tems. Je ne peux nombrer ici toutes les ſalutaires mutilations qui avoient été faites dans

---

(*a*) Le critique qui, au lieu d'éclairer un auteur, ne veut que l'humilier, décele ſa vanité, ſon ignorance & ſa jalouſie; ſa malignité ne peut lui permettre d'appercevoir nettement le bon & le mauvais d'un ouvrage. La critique n'eſt permiſe qu'à celui en qui les lumieres, le diſcernement & la probité ne ſont altérés par aucun intérêt perſonnel. O critique! comprends-toi bien, & ſi tu veux juger ſainement de quelque choſe, juges que livré à tes ſeules lumieres, tu ne ſais juger de rien.

(*b*) Dans ſept cents ans on ne ſe ſouviendra probablement point que ce charmant fabuliſte a été un duc, un cordon-bleu, mais bien qu'il fut un philoſophe ingénieux.

plusieurs livres, d'ailleurs renommés. Je ne vis aucun de ces poëtes frivolistes qui n'avoient flatté que le goût de leur siecle, qui avoient répandu sur les objets les plus sérieux ce vernis trompeur de l'esprit qui abuse la raison (*a*) : toutes ces saillies d'une imagination légére & emportée, réduites à leur juste valeur, s'étoient évaporées, comme ces étincelles qui ne brillent avec plus de vivacité que pour s'éteindre plutôt. Tous ces romanciers, soit historiques, soit moraux, soit politiques, chez qui les vérités isolées ne s'étoient rencontrées que par hasard, qui n'avoient pas sû les lier ensemble & les fortifier par leur liaison, & ceux qui n'avoient jamais vu un objet sous toutes ses faces & dans tous ses rapports, & ceux enfin, qui, égarés par l'esprit de systême, n'avoient vu, n'avoient suivi que leurs propres idées ; tous ces écrivains, dis-je, trompés par l'absence ou la présence du génie, étoient disparu, ou avoient été soumis à la serpe d'une judicieuse critique, laquelle n'étoit plus un instrument de dommage (*b*).

(*a*) Lorsqu'Hercule vit dans le temple de Vénus la statue d'Adonis, son favori, il s'écria : *Il n'y a point de divinité en toi !* On peut appliquer ce mot à tant d'ouvrages polis, délicats, ingénieux, efféminés.

(*b*) Un bon esprit devroit indiquer un catalogue raisonné & approfondi des meilleurs livres en tout genre & l'ordre &

La ſageſſe & l'amour de l'ordre avoient préſidé à cet utile abatis. Ainſi dans ces forêts épaiſſes où les branches entrelaſſées faiſoient diſparoître les routes où régnoit une ombre éternelle & malſaine, ſi l'induſtrie de l'homme y porte le fer & la flamme, on voit naître & les ſentiers fleuris & les doux rayons du ſoleil ; il diſſipe les ténebres ; la verdure plus animée recrée les yeux du voyageur qui peut traverſer les routes ſans crainte ni dégoût. J'apperçus dans un coin un livre curieux & qui me parut bien fait ; il avoit pour titre : *Des Réputations uſurpées* ; il motivoit les raiſons qui avoient décidé de l'extinction de pluſieurs livres, & du mépris attaché à la plume de certains écrivains admirés néanmoins de leur ſiecle. Le même livre redreſſoit les torts des contemporains des grands hommes, quand leurs adverſaires avoient été injuſtes, jaloux ou aveuglés par quelqu'autre paſſion (*a*).

---

la maniere de les lire, donner les propres obſervations qu'il auroit faites, & indiquer dans d'autres les morceaux les plus propres à faire penſer.

(*a*) Il reſte un beau livre à faire, quoique déjà fait : *Des grands événemens par de petites cauſes*. Mais quel eſt l'homme qui ſaiſira le véritable fil ? J'en indiquerai un autre qui conviendroit fort à notre ſiecle : *Des hommes en place qui ſe ſont rendus perſécuteurs pour ſervir la baſſeſſe de ceux qu'ils mépriſoient* ; encore un autre : *Les crimes des ſouverains*.

Je tombai ſur un Voltaire. O ciel ! m'écriai-je, qu'il a perdu de ſon embonpoint ! Où ſont ces vingt-ſix volumes *in-quarto*, émanés de ſa plume brillante, intariſſable ? Si ce célebre écrivain revenoit au monde, qu'il ſeroit étonné ! — Nous avons été obligés d'en brûler une bonne partie, me répondit-on. Vous ſavez que ce beau génie a payé un tribut un peu fort à la foibleſſe humaine. Il précipitoit ſes idées & ne leur donnoit pas le tems de mûrir. Il préféroit tout ce qui avoit un caractere de hardieſſe à la lente diſcuſſion de la vérité. Rarement auſſi avoit-il de la profondeur. C'étoit une hirondelle rapide, qui friſoit avec grace & légéreté la ſurface d'un large fleuve, qui buvoit, qui humectoit en courant : il faiſoit du génie avec de l'eſprit. On ne peut lui refuſer la premiere, la plus noble, la plus grande des vertus, l'amour de l'humanité. Il a combattu avec chaleur pour les intérêts de l'homme. Il a déteſté, il a flétri la perſécution, les tyrans de toute eſpece. Il a mis ſur la ſcene la morale raiſonnée & touchante. Il a peint l'héroïſme ſous ſes véritables traits. Il a été enfin le plus grand poëte des François. Nous avons conſervé ſon poëme, quoique le plan en ſoit meſquin ; mais le nom de Henri IV le rendra immortel. Nous ſommes ſurtout idolâtres de ſes belles tragédies, où regne un pinceau ſi facile, ſi varié, ſi vrai. Nous avons

conſervé tous les morceaux de proſe où il n'eſt pas bouffon, dur ou mauvais plaiſant : c'eſt-là qu'il eſt vraiment original (*a*). Mais vous ſavez que vers les quinze dernieres années de ſa vie, il ne lui reſtoit plus que quelques idées qu'il repréſentoit ſous cent faces diverſes. Il rabachoit perpétuellement la même choſe. Il livroit le combat à des gens qu'il auroit dû mépriſer en ſilence. Il a eu le malheur d'écrire des injures plates & groſſie-

(*a*) Je chéris le peintre de la nature, qui laiſſe jouer ſon pinceau ſur la toile, qui préfere une certaine liberté franche & hardie, qui vivifie les couleurs ; à cette exactitude froide, à cette régularité qui me rappelle ſans ceſſe l'art & ſon menſonge. Oh ! qu'il ſera brillant, l'écrivain livré tout entier à ſon génie, qui s'abandonne à des négligences volontaires, ſeme d'une main légere des traits heureux & mêlangés, daigne avoir des défauts, ſe plaît dans un certain déſordre, & n'eſt jamais ſi intéreſſant que lorſqu'il ſe montre irrégulier. Voilà l'homme de goût par excellence ; il ſait que l'ennuyeuſe ſymétrie n'enchante que les ſots, que toutes les imaginations vives aiment qu'on leur prête encore des aîles ; que c'eſt à cette vivacité heureuſe qui réveille l'ame qu'on doit la foule des lecteurs ; que, comme le feu élémentaire, l'écrivain doit toujours être en action. Mais ce ſecret n'eſt que pour le petit nombre ; le plus grand travaille, ſue, fait mille efforts, aſpire à une perfection glaçante. Celui qui eſt né pour écrire, vif, étincelant, rapide au-deſſus des regles, jette du même trait de plume & ſon idée & le plaiſir dans l'ame du lecteur. Voilà Voltaire : c'eſt un cerf qui parcourt le champ de la littérature ; & ſes prétendus imitateurs, ſes froids copiſtes, tels que La H** & autres auteurs congelés, ſont des tortues rampantes.

res contre *J. J. Rousseau*, & une fureur jalouse l'égaroit tellement alors, qu'il écrivoit sans esprit. Nous avons été obligés de brûler ces miseres, qui l'eurent infailliblement déshonoré dans la postérité la plus reculée. Jaloux de sa gloire plus qu'il ne le fut, pour conserver le grand homme, nous avons détruit la moitié de lui-même.

Messieurs, je suis charmé, édifié, de trouver ici J. J. Rousseau tout entier. Quel livre que cet Emile! (*a*) Quelle ame sensible répandue dans ce beau roman de la Nouvelle Héloïse! Que d'idées fortes, étendues & politiques dans ses lettres de la Montagne! Quelle fierté, quelle vigueur dans ses autres productions! Comme il pense, & comme il fait penser! Tout me paroît digne d'être lu. — Nous en avons jugé ainsi, reprit le bibliothécaire. L'orgueil étoit bien petit & bien cruel dans votre siecle, ajouta-t-il: vous ne l'avez pas entendu, en vérité; la frivolité de votre esprit ne s'est pas donné la peine de le suivre: il avoit quelque raison de vous dédaigner. Vos philosophes eux-mêmes ont été peuples.... Mais je crois que nous sommes d'accord sur ce philoso-

(*a*) Que de platitudes imprimées contre cet immortel ouvrage! Comment un homme ose-t-il écrire, lors même qu'il ne sait pas lire!

phe ; nous nous entendons, il eſt inutile d'en dire davantage.

En dérangeant les livres de la derniere armoire, je revis avec plaiſir pluſieurs ouvrages jadis chers à ma nation: L'eſprit des Loix, l'Hiſtoire Naturelle, le livre de l'Eſprit, commenté en quelques endroits (*a*). On n'avoit pas oublié l'Ami des Hommes, le Béliſaire, les Œuvres de Linguet, ni les Diſcours éloquens de Thomas, (*b*) de St. Servan, de Dupaty, de Le Tourneur, & les Entretiens de Phocion. Je reconnus les ouvrages nombreux & philoſophiques que le ſiecle de Louis XV avoit produit (*c*). On avoit refait l'Encyclopédie ſur un plan plus heureux. Au lieu de ce miſérable goût de réduire tout en dictionnaire, c'eſt-à-dire, de hacher les ſciences par morceaux, on avoit préſenté chaque art en entier. On embraſſoit d'un

(*a*) L'araignée tire du poiſon de la même roſe d'où l'abeille extrait un miel doux; ainſi un méchant trouve ſouvent de quoi nourrir ſa perverſité dans le même livre où un ſage rencontre ſon plus grand contentement.

(*b*) Il n'y a plus de tribune aux harangues; mais l'éloquence n'eſt point décédée: elle parle, elle tonne encore quelquefois; & ſi elle ne peut rallumer en nous les ſentimens vertueux, du moins elle nous confond & nous fait rougir.

(*c*) La philoſophie qui s'occupe de la nature de l'homme, de la politique & des mœurs, s'empreſſe à répandre des lumieres utiles; ſes détracteurs ſont des ſots ou de mauvais citoyens.

coup-d'œil leurs différentes parties : c'étoient des tableaux vastes & précis qui se succédoient avec ordre ; ils étoient liés entr'eux par le fil d'une méthode intéressante & simple. Tout ce qu'on avoit écrit contre la religion chrétienne, avoit été brûlé comme livres devenus absolument inutiles.

Je demandai les historiens, & le bibliothécaire me dit : ce sont en partie nos peintres qui se sont chargés de cet emploi. Les faits ont une certitude physique, qui est du ressort de leur pinceau. Qu'est-ce que l'histoire ? Ce n'est au fond que la science des faits. Les réflexions, les raisonnemens sont de l'historien & non de la chose même ; mais aussi les faits sont innombrables. Que de bruits populaires ! de fables surannées ! de détails sans fin ! Les affaires de chaque siecle sont les plus intéressantes de toutes pour les contemporains, & dans tous les siecles ce sont les seules qu'ils n'ont pu approfondir.

On a écrit laborieusement des faits antiques, étrangers, tandis que l'on détournoit son attention des faits présens. L'esprit de conjecture brille aux dépens de l'exactitude. Les hommes ont si peu connu leur foiblesse, que plusieurs ont osé entreprendre des histoires universelles ; plus insensés que ces bons Indiens qui donnoient du moins quatre éléphans pour base au monde physique. Enfin l'histoire a été si défigurée, si hérissée de mensonges,

mensonges, de réflexions puériles, que le roman devant tout esprit sensé a paru trouver grace en comparaison de ces histoires, où, comme sur une mer sans rives, on naviguoit sans boussole (*a*).

Nous avons fait un rapide extrait, peignant les siecles à grands traits, & ne montrant que les personnages qui ont véritablement influé sur le destin des empires (*b*). Nous avons omis ces regnes où l'on ne voit que des batailles & des exemples de fureur. Il a fallu les taire, & ne présenter que ce qui pouvoit faire l'honneur de l'homme. Il est peut-être dangereux de tenir régistre de tous les excès où s'est porté le crime. Le nombre des coupables semble servir d'excuse ; & moins

(*a*) En réfléchissant sur la nature de l'esprit humain, on peut reconnoître l'impossibilité d'une histoire ancienne, véritable. La moderne choque moins le vraisemblable ; mais du vraisemblable à la vérité, il y a toujours presqu'aussi loin que de la vérité au mensonge. Aussi n'apprenons-nous rien dans les histoires modernes. Chaque historien accommode les faits à ses idées, à peu près comme un cuisinier apprête des viandes à sa maniere : il faut dîner au goût du marmiton ; il faut lire au gré de l'écrivain.

(*b*) Je ne sais pourquoi en écrivant l'histoire on dit, le regne de Charles VI, de Louis XIII ? C'est une maniere fautive de s'énoncer. Cela induit en erreur un lecteur qui n'est pas philosophe. Un monarque qui le plus souvent n'a point influé sur son siecle, doit rentrer dans la classe des hommes obscurs, & l'on doit dire, par exemple, après la mort de Henri IV, *nous allons peindre le siecle de Richelieu, &c.*

on voit d'attentats, moins on eſt tenté d'en commettre. Nous avons traité la nature humaine, comme ce fils reſpectueux qui craignit de faire rougir ſon pere, & qui couvrit d'une voile les déſordres de l'ivreſſe.

Je m'approchai du bibliothécaire, & je lui demandai tout bas à l'oreille l'hiſtoire du ſiecle de Louis XV pour ſervir de ſuite au ſiecle de Louis XIV de Voltaire. Cette hiſtoire avoit été compoſée dans le vingtieme ſiecle. Je n'en lus jamais de plus curieuſe, de plus étonnante, de plus ſinguliere. L'hiſtorien, en faveur de la bizarrerie & des circonſtances, n'avoit ſacrifié aucun détail. Ma curioſité, mon étonnement redoubloient à chaque page. J'appris à réformer pluſieurs de mes idées, & je compris que le ſiecle où l'on vit, eſt pour nous le ſiecle le plus reculé. Je ris, j'admirai beaucoup; mais je pleurai pour le moins tout autant... Je n'en puis dire ici davantage: les événemens actuels ſont comme ces pâtés qui ne deviennent bons à manger que lorſqu'ils ſont refroidis (*a*).

(*a*) Tout ce ſait à la longue. Les ſecrets qu'on croyoit exactement renfermés, vont ſe rendre au public, comme les rivieres vont à la mer: nos neveux ſauront tout.

CHAPITRE XXIX.

Les gens de lettres.

En ſortant de la bibliotheque, un particulier qui ne m'avoit pas dit un mot depuis trois heures, m'arrêta & nous liâmes converſation enſemble. Elle tomba ſur les gens de lettres. J'en ai peu connu de mon tems, lui dis-je; mais ceux que j'ai fréquentés, étoient doux, honnêtes, modeſtes, pleins de probité. Auroient-ils eu des défauts, ils les rachetoient par tant de qualités précieuſes qu'il auroit fallu être incapable d'amitié pour ne point s'attacher à eux. L'envie, l'ignorance & la calomnie ont défiguré le caractere des autres: car tout homme public eſt expoſé aux ſots diſcours du vulgaire; tout aveugle qu'il eſt, il prononce hardiment (*a*). Les grands, privés pour la plupart de talens comme de vertus, étoient jaloux de ce qu'ils attachoient les

(*a*) Tel homme incapable d'écrire une ligne, mais qui a le talent verbal de la ſatyre, à force de fronder tous les livres, de dépriſer tous les auteurs & de flatter ainſi la malignité, s'eſt enfin perſuadé qu'il eſt lui-même un homme de goût & d'un tact fin; il ſe trompe, & dans le jugement qu'il porte de ſoi, & dans le jugement qu'il porte des autres.

regards de la nation, & feignoient de les mépriser (*a*). Ces écrivains avoient encore à combattre le goût dédaigneux du public, qui d'autant plus avare de louanges qu'il étoit riche de leurs travaux, abandonnoit quelquefois des chefs-d'œuvres pour aller s'extasier à quelques plates bouffonneries. Enfin ils avoient besoin du plus grand courage pour se soutenir dans une carriere où l'orgueil des hommes leur offroit mille dégoûts; mais ils ont bravé & l'insolent mépris des

(*a*) Ce n'est point aux plus puissans monarques, ni aux princes les plus riches, ni aux gouverneurs particuliers d'une nation, que la plupart des états doivent leur splendeur, leur force & leur gloire. Ce sont de simples particuliers qui ont fait des progrès étonnans dans les arts, dans les sciences, dans l'art même de gouverner. Qui a mesuré la terre? qui a découvert le systême du ciel? qui a mis en jeu ces curieuses manufactures qui habillent les nations? qui a écrit l'histoire naturelle? qui a scruté les profondeurs de la chymie, de l'anatomie, de la botanique? Encore un coup ce sont de simples particuliers. Ils doivent aux yeux du sage éclipser ces prétendus grands, nains, orgueilleux, qui ne se nourrissent que de leur propre vanité. Ce ne sont pas en effet ces rois, ces ministres, ces gens constitués en autorité, qui sont les véritables maîtres du monde; ce sont ces hommes supérieurs, dont la voix puissante a dit à leur siecle: *Bannis tel préjugé imbécille, pense d'une maniere plus élevée, avilis ce que tu as follement respecté, & respecte ce que tu avilissois par ignorance; profite de tes sottises passées pour mieux connoître les droits de l'homme; adopte toutes mes idées: ta route est tracée, marche, je te réponds du succès.*

grands, & les propos imbécilles du vulgaire : la renommée juste, en flétrissant leurs adversaires, a couronné leurs nobles efforts.

Je les reconnois à ce portrait, me dit poliment mon interlocuteur. Les gens de lettres sont devenus les citoyens les plus respectables. Tous les hommes éprouvent le besoin d'être émus, attendris ; c'est le plaisir le plus vif que l'ame puisse goûter : c'est à eux que l'Etat a confié le soin de développer ce principe des vertus. En peignant des tableaux majestueux, attendrissans, terribles, ils rendent les hommes plus susceptibles de tendresse, & les disposent, en perfectionnant leur sensibilité, à toutes les grandes qualités dont elle est l'origine. Nous trouvons, poursuivit-il, que les écrivains de votre siecle, du côté de la morale & des vues profondes & utiles, ont surpassé de beaucoup les écrivains du sicle de Louis XIV. Ils ont peint les fautes des rois, les malheurs des peuples, les ravages des passions, les efforts de la vertu, les succès même du crime. Fideles à leur vocation (*a*), ils ont eu le courage d'insul-

(*a*) Néron logeoit dans son palais la fameuse *Locusta*, savante dans l'art d'apprêter des poisons subtils. Il étoit si jaloux de conserver une femme aussi utile à ses desseins, qu'il lui donna des gardes. Ce fut elle qui composa le breuvage qui fit périr Britannicus. Comme l'effet du poison avoit noirci le visage de

ter aux trophées ſanglans que la ſervitude & l'erreur avoient conſacrés à la tyrannie. Jamais la cauſe de l'humanité ne fut mieux plaidée ; & quoi qu'ils l'aient perdue par une fatalité inconcevable, ces intrépides avocats n'en ſont pas moins demeurés couverts de gloire.

Tous ces traits de lumiere échappés à ces ames fortes & courageuſes, ſe ſont conſervés & tranſmis d'âge en âge (*a*). Tel un germe longtems foulé aux pieds, eſt tout-à-coup tranſporté par un vent favorable ; s'il trouve un abri commode, il croit, s'éleve, forme un arbre, dont le feuillage épais devient à la fois un ornement & un aſyle.

---

ce malheureux prince, Néron fit étendre deſſus une couche de blanc qui n'offroit aux yeux que la pâleur d'une mort naturelle. Mais comme on le portoit au tombeau, une groſſe pluie qui ſurvint, lava le fard & mit en évidence ce que l'empereur vouloit déguiſer. Je trouve dans ce fait une aſſez juſte allégorie : les rois careſſent avec complaiſance des monſtres fideles : ſoit aveuglement, ſoit mépris des loix, ſoit confiance en leur pouvoir, ils croyent en impoſer à l'œil qui les contemple ; mais bientôt l'hiſtoire eſt la pluie abondante qui emporte la couche menſongere & rend au crime la couleur qui lui eſt propre.

(*a*) Le commun des eſprits, & ceux qui n'ont point approfondi juſqu'à un certain point les matieres du gouvernement, ſont bien éloignés d'appercevoir la liaiſon des ſpéculations des ſciences avec le bonheur & la richeſſe de l'état.

Si plus éclairés ſur la véritable grandeur, nous mépriſons le faſte & l'oſtentation des puiſſances, ſi nous avons tourné nos regards vers des objets dignes de la recherche des hommes, c'eſt aux lettres que nous en ſommes redevables (*a*). Nos écrivains ont encore ſurpaſſé les vôtres en courage. Si quelque prince s'écartoit des loix, ils feroient revivre ce tribunal fameux à la Chine, ils graveroient ſon nom ſur l'airain terrible où ſa honte vivroit éternellement ; l'hiſtoire eſt entre leurs mains l'écueil de la fauſſe gloire, l'arrêt porté contre les illuſtres criminels, le creuſet où le héros diſparoît s'il n'a pas été homme.

Eh ! que les maîtres du monde, qui ſe plaignent que tout ce qui les approche reſſent la contrainte & la diſſimulation, ſoient confondus ; n'ont-ils pas toujours auprès d'eux ces orateurs muets, indépendans, intrépides, qui peuvent les inſtruire ſans les offenſer, & qui n'ont auprès de

(*a*) On peut avancer avec une eſpece de certitude, que les lumieres faiſant chaque jour de nouveaux progrès, deſcendant par degré dans preſque tous les états, anéantiront d'une maniere ſûre cette foule bizarre de loix, & y ſubſtitueront des uſages plus naturels, plus ſenſés. La raiſon publique aura une volonté puiſſante & ſage qui changera la face des nations. Ce ſera l'imprimerie qui rendra cet important ſervice à l'humanité. Imprimons donc ! & que tout le monde liſe, femmes, enfans, valets ; &c. mais en même tems, n'imprimons que des choſes vraies, utiles, & méditons bien avant d'écrire.

leur trône ni faveurs à obtenir, ni disgrace à craindre (*a*) ?

Nous devons rendre justice à ces nobles écrivains, c'est qu'il n'est point d'état parmi les hommes qui ait mieux rempli sa destination. Les uns ont foudroyé la superstition, les autres ont soutenu les droits des peuples ; ceux-ci ont creusé la mine féconde de la morale, ceux-là ont montré la vertu sous les traits d'une indulgence sensibilité (*b*). Nous avons oublié les foiblesses particulieres qu'en qualité d'hommes ils ont pu avoir. Nous ne voyons que cette masse de lumiere qu'ils

---

(*a*) J'ai lu une excellente tragédie d'Eschyle, c'est son Promethée : l'allégorie est belle & claire; c'est l'homme de génie qui accable un despote. Pour avoir éclairé les humains, pour leur avoir porté le feu céleste, il est attaché au sommet d'un rocher; brûlé lentement par les rayons du soleil, son corps change de couleur : les nymphes des bois, des campagnes, l'entourent en gémissant, le plaignent & ne peuvent le soulager. La furie lui met des fers aux pieds qui pénetrent jusques dans les chairs : mais au milieu de ses tourmens le remords d'avoir été vertueux ne peut entrer dans son cœur.

(*b*) Quelle récompense pour un auteur, ami du bien & de la vérité, lorsqu'en lisant son livre on laisse tomber dessus une larme brûlante, lorsqu'il attire du fond du cœur un profond soupir, & que refermant le livre pour quelques momens on leve les yeux vers le ciel en formant des résolutions vertueuses ! Voilà sans doute le plus beau salaire qu'il doive espérer. Que sont auprès de ce triomphe les bruits discordans d'une renommée aussi vaine que passagere, aussi incertaine qu'enviée ?

ont formée, agrandie; c'eſt un ſoleil moral qui ne s'éteindra plus qu'avec le flambeau de l'univers! — Je voudrois bien jouir de la préſence de vos grands hommes; car j'ai toujours eu un attrait particulier pour les bons écrivains; j'aime à les voir & ſur-tout à les entendre. — Vous tombez fort bien: on ouvre aujourd'hui les portes de l'académie; l'on doit y recevoir un homme de lettres. — A la place, ſans doute, d'un académicien décédé? — Que dites-vous? le mérite doit-il attendre que le glaive du trépas ait frappé une tête pour venir occuper ſa place? Le nombre des académiciens n'eſt point fixé: chaque talent trouve ſa couronne; il en eſt aſſez pour les récompenſer tous (*a*).

(*a*) Un auteur qui ne fait pas une grande ſenſation, peut aiſément ſe conſoler en ſongeant que dans un ſiecle moins éclairé il eut été un écrivain illuſtre: s'il étoit plus ſenſible aux progrès des connoiſſances humaines qu'aux intérêts de ſa vanité, au lieu de s'affliger, il ſe réjouiroit de ne pouvoir ſortir de ſon obſcurité.

CHAPITRE XXX.

L'Académie françoise.

Nous nous acheminâmes vers l'académie françoise : elle avoit conservé son nom ; mais que sa situation étoit différente ! que le lieu où elle tenoit ses assemblées étoit changé ! Elle n'habitoit plus le palais des rois. O révolution étonnante des âges ! un pape s'est assis à la place des césars ! L'ignorance & la superstition ont habité Athenes ! Les beaux-arts ont volé en Russie ! Auroit-on cru de mon tems que ce mont autrefois tant ridiculisé pour avoir laissé remarquer sur son sommet quelques ânes paissant des chardons, étoit devenu la fidele image du Parnasse antique, le séjour du génie ; la demeure des fameux écrivains ? Aussi avoit-on aboli le nom de *Montmartre* ; mais par pure complaisance pour les préjugés reçus.

Ce lieu auguste, ombragé de toutes parts de bois vénérables, étoit consacré à la solitude. Une loi expresse défendoit qu'on frappât l'air aux environs d'aucun bruit discordant. Les carrieres de plâtre étoient taries. La terre avoit enfanté de nouveaux lits de pierre pour servir de fondemens à ce noble asyle. Cette montagne favorisée

des plus doux regards du ſoleil, nourriſſoit des arbres, dont les ſommets élancés, tantôt ſe croiſoient dans les airs, tantôt laiſſoient de diſtance en diſtance quelques points entr'ouverts par où l'œil avide s'échappoit vers les cieux.

Je monte avec mon guide, j'apperçois çà & là de jolis hermitages, éloignés les uns des autres. Je demandai qui habitoit ces boſquets demi-ſombres, demi-éclairés, dont l'aſpect avoit quelque choſe d'intéreſſant ? Vous ne tarderez pas à le ſavoir, me dit-on ; hâtez-vous, l'heure approche. En effet, je vis un grand nombre de perſonnes qui arrivoient de côté & d'autre, non en carroſſe, mais à pied : leur converſation ſembloit plus vive & plus animée. Nous entrâmes dans un édifice aſſez vaſte, mais très-ſimplement décoré. Je n'apperçus aucun Suiſſe, armé d'une lourde hallebarde, à la porte du paiſible ſanctuaire des Muſes : rien ne m'empêcha de paſſer avec la foule des honnêtes gens (*a*).

La ſalle étoit fort ſonore, de maniere que la plus foible voix académique ſe faiſoit diſtincte-

(*a*) J'ai toujours été très-curieux d'enviſager un grand homme, & j'ai cru reconnoître que le port, l'action, l'air de tête, la contenance, le regard, tout le diſtinguoit du commun des hommes. Il reſte une ſcience neuve à parcourir, l'étude de la phyſionomie.

ment entendre dans les points les plus éloignés. L'ordre qui régnoit dans les places n'étoit pas moins remarquable ; plusieurs rangs de gradins tapissoient le contour de la salle ; car ce peuple savoit que l'oreille doit être à son aise à l'académie, comme l'œil au sallon de peinture. Je considérai le tout à mon aise. Le nombre des sieges académiques ne me parut pas ridiculement fixé ; mais ce qu'il y avoit de particulier, c'est que chaque fauteuil étoit surmonté d'un drapeau flottant : dessus on lisoit distinctement le titre des ouvrages de l'académicien dont il ombrageoit la tête. Chacun pouvoit s'asseoir dans un fauteuil, sans autre formule, sous la seule loi qu'il déployeroit le drapeau où seroient inscrits ses titres. On se doute bien que personne n'osoit arborer le drapeau blanc, comme faisoient dans mon siecle évêques, ducs, maréchaux, précepteurs (*a*). On osoit encore moins produire à l'œil sévere du public le titre d'un ouvrage médiocre ou servilement imitateur ; il falloit que ce fût un ouvrage qui marquât un nouveau pas dans la carriere des

---

(*a*) On a vu sur les boulevards un automate qui articuloit des sons, & le peuple de courir & d'admirer. Que d'automates à face humaine, à la cour, au barreau, dans les académies, doivent leurs accens au souffle invisible & caché qui délie leurs langues ; dès qu'ils cesse, ils restent muets.

arts, & le public n'adoptoit aucun livre qui ne l'emportât ſur le dernier qui traîtoit de la même maniere (*a*).

Mon guide me tira par la manche. — Vous avez un air bien étonné ; mais voici de quoi l'être encore plus. Vous avez vu ſur votre chemin pluſieurs de ces retraites iſolées & charmantes, qui ont attiré vos regards. Eh bien ! c'eſt-là que ſe retire l'homme frappé du pouvoir inconnu qui lui commande d'écrire. Nos académiciens ſont des chartreux (*b*). C'eſt dans la ſolitude que le génie s'étend, ſe fortifie, s'élance de la voie commune pour s'ouvrir de nouveaux ſentiers. Quand l'enthouſiaſme vient-il à naître ? C'eſt quand l'auteur deſcend en lui-même, qu'il creuſe ſon ame, cette mine profonde dont le poſſeſſeur ignore quelquefois toute la valeur. La retraite & l'amitié, quels dieux inſpirateurs (*c*) ! Que faut-

---

(*a*) Il n'y a plus moyen de ſe diſtinguer, dit-on ! Gens avides de fumée, il reſte encor le ſentier de la vertu ; là vous ne rencontrerez pas beaucoup de concurrens. Mais ce n'eſt point de cette gloire là que vous voulez : j'entends, vous voulez faire parler de vous ; je gémis ſur vous & ſur le genre humain.

(*b*) Que celui qui veut acquérir la force de l'ame, l'exerce par des fonctions aſſidues : l'homme le plus oiſif eſt le plus eſclave.

(*c*) L'homme a plus long-tems à vivre avec l'eſprit qu'avec les ſens : donc il ſera plus ſage de chercher les plaiſirs dans l'un, plutôt que dans les autres.

il de plus à des hommes qui cherchent la nature & la vérité ? Où font-elles entendre leur voix ſublime ? Eſt-ce dans le tumulte des villes, parmi cette foule de petites paſſions qui, à notre inſu, aſſiégent nos cœurs ? Non : c'eſt à la campagne où l'ame ſe rajeunit ; c'eſt-là qu'elle ſent la majeſté de l'univers, cette majeſté éloquente & paiſible : l'expreſſion part & s'enflamme, le ſentiment la frappe, la colore, & l'image devient plus grande, comme l'horizon qui nous environne.

De votre tems, les gens de lettres ſe répandoient dans les cercles pour y amuſer des femmelettes, & pour obtenir d'elles un ſourire équivoque ; ils ſacrifioient des idées mâles & fortes à l'empire ſuperſtitieux de la mode ; ils dénaturoient leur ame en voulant plaire à leur ſiecle : au lieu d'enviſager l'auguſte férie des ſiecles à venir, ils ſe rendoient eſclaves d'un goût momentané ; ils courroient enfin après des menſonges ingénieux ; ils étouffoient cette voix intérieure qui leur crioit : *ſois ſévere comme le tems qui fuit ! ſois inexorable comme la poſtérité* (a).

(a) Le grand homme eſt modeſte ; l'homme médiocre fait ſonner ſes moindres avantages : ainſi les fleuves majeſtueux roulent en ſilence leurs eaux, tandis qu'un petit ruiſſeau coule avec bruit à travers les cailloux.

D'ailleurs, ils jouissent ici de cette heureuse médiocrité qui, parmi nous, est la souveraine richesse. Nous n'allons point les interrompre pour nous distraire, ou pour épier les moindres mouvemens de leur ame, ou pour nous vanter seulement de les avoir vus : nous respectons leurs tems, comme nous respectons le pain sacré de l'indigent ; mais attentifs à tous leurs besoins, au moindre signal ils se trouvent satisfaits. — S'il est ainsi, vous devez avoir beaucoup de presse. Ne se trouveroit-il pas des gens qui prendroient ce titre pour honorer leur paresse ou leur foiblesse réelle ? — Non : c'est ici un séjour lumineux, où les moindres taches se font aisément reconnoître. Le fourbe & l'imposteur fuient ces lieux ; ils ne peuvent regarder en face l'homme de génie dont rien n'abuse l'œil pénétrant. Quant à celui que la présomption y (*a*) conduiroit en raison inverse de son incapacité, il est des personnes charitables qui s'empresseroient à le guérir, à le dissuader d'un projet qui ne tourneroit pas à son honneur. Enfin la loi porte.... Notre conversation fut interrompue par un silence général qui se fit tout-à-coup dans l'assemblée. Mon ame

---

(*a*) Il n'est point d'objet qui n'ait cent faces différentes : il n'est qu'un point pour saisir le côté vrai : pour peu qu'on s'écarte, le travail & le génie même deviennent inutiles.

paſſa toute entiere dans mon oreille, lorſque je vis un des académiciens s'apprêter à lire un manuſcrit qu'il tenoit en main, & d'aſſez bonne grace, ce qui n'eſt pas à dédaigner.

Trop ingrate mémoire, ſois maudite ! quel tour la perfide m'a joué ! Oh ! que ne puis-je me ſouvenir ici du diſcours éloquent que prononça cet académicien ! La force, la méthode, l'arrangement du ſtyle me ſont échappés ; mais l'impreſſion en eſt reſtée vivement empreinte dans mon ame. Non : jamais je ne me ſentis ſi tranſporté. Le front de chaque aſſiſtant peignoit le ſentiment dont j'étois moi-même pénétré : c'étoit une des jouiſſances les plus délicieuſes que mon cœur ait éprouvées. Que de profondeur ! d'image ! de vérités ! Quelle flamme auguſte ! Quel ton ſublime ! L'orateur parloit contre l'envie (*a*), les ſources de cette funeſte paſſion, ſes horribles effets, l'infamie dont elle a ſouillé les lauriers qui courronnoient pluſieurs grands hommes : tout ce qu'elle a de vil, d'injuſte, de déteſtable, étoit ſi forte-

(*a*) Que je plains les eſprits envieux & jaloux ! Ils gliſſent ſur le beau de l'ouvrage, & ne ſavent point s'en nourrir ; ils ne cherchent que ce qui leur eſt analogue, le mauvais. L'homme de lettres, qui par l'exercice habituel de la raiſon & du goût fortifie l'un & l'autre, & ſe crée des jouiſſances ſans ceſſe renouvellées, eſt le plus heureux des hommes, s'il ſait ſe défendre de la jalouſie ou d'une ſenſibilité outrée.

ment

ment exprimé ; qu'en déplorant les malheureuſes victimes de cette aveugle paſſion ; on frémiſſoit en même tems de porter en ſoi-même un cœur infecté de ſes poiſons. Le miroir étoit ſi adroitement préſenté devant chaque caractere particulier ; leurs petiteſſes ſe montroient ſous tant de faces ridicules & variées ; le cœur humain étoit approfondi d'une maniere ſi neuve, ſi fine, ſi piquante, qu'il étoit impoſſible de ne pas s'y connoître ou de s'y reconnoître ſans former le deſſein d'abjurer cette miſérable foibleſſe. La peur qu'on avoit d'avoir quelque reſſemblance avec le monſtre affreux de l'envie, produiſit un effet ſalutaire. Je vis, ô ſpectacle édifiant ! ô moment inoui dans les annales de la littérature ! je vis les perſonnes qui compoſoient l'aſſemblée, ſe conſidérer d'un œil doux & careſſant. Je vis les académiciens ouvrir mutuellement leurs bras, s'embraſſer, pleurer de joie, le ſein appuyé & palpitant l'un contre l'autre. Je vis (le croira-t-on ?) les auteurs répandus dans la ſalle, imiter leurs tranſports affectueux, convenir des talens de leurs confreres, ſe jurer une amitié éternelle inaltérable. Je vis des larmes d'attendriſſement & de bienveillance couler de tous les yeux. C'étoit un peuple de freres qui avoient ſubſtitué un applaudiſſement auſſi honorable à nos

ſtupides battemens de mains (*a*).

Après qu'on eut bien ſavouré ces inſtans délicieux, après que chacun ſe fut rendu compte des ſenſations diverſes qu'il avoit reſſenties, que chacun eut cité les morceaux qui l'avoient le plus frappé, après qu'on ſe fut renouvellé cent fois le ferment de s'aimer toujours, un autre membre de cette auguſte ſociété ſe leva d'un air riant: un bruit flatteur ſe répandit dans toute la ſalle, car il paſſoit pour un railleur ſocratique (*b*); il éleva la voix & dit:

Meſſieurs,

Pluſieurs raiſons m'ont engagé à vous donner aujourd'hui un petit extrait aſſez curieux, je penſe, de ce qu'étoit notre académie dans ſon enfance, c'eſt-à-dire, vers le dix-huitieme ſiecle. Ce cardinal qui nous a fondés, & que nos pré-

---

(*a*) Lorſqu'au ſpectacle, à l'académie, un trait touchant ou ſublime vient ſaiſir l'aſſemblée, & qu'au lieu de ce profond ſoupir de l'ame, de cette émotion ſilencieuſe, j'entends ces claquemens redoublés qui ébranlent le plafond, je me dis à moi-même: ces gens-là ont beau battre des mains, ils ne ſentent rien; ce ſont des hommes de bois qui font jouer deux planches.

(*b*) Autant une raillerie mordante eſt le fruit de l'iniquité, autant une plaiſanterie ingénieuſe eſt le fruit de la ſageſſe: l'enjouement & la gaieté furent les armes les plus triomphantes de Socrate.

décesseurs louoient à toute outrance, à qui on prêtoit dans notre établissement les vues les plus profondes, ne nous a jamais institués, (avouons-le) que parce qu'il faisoit lui-même de mauvais vers qu'il idolâtroit & qu'il vouloit qu'on admirât. Ce cardinal, dis-je, en invitant les écrivains à ne faire qu'un corps, dévoila son génie despotique, & les assujettit à des regles qu'a toujours méconnu le génie. Ce fondateur avoit si peu l'idée d'une société pareille, qu'il crut ne devoir fonder que quarante places; ainsi, vu les circonstances, Corneille & Montesquieu auroient pu se trouver à la porte & y rester pendant toute leur vie. Ce cardinal s'imagina en même tems que le génie seroit obscur par lui-même, si les titres & les dignités ne venoient relever son néant. Lorsqu'il porta ce jugement étrange, sûrement il n'avoit en vue que des rimailleurs, tels que Colletet & ces autres poëtes qu'il alimentoit par pure vanité.

Il passa donc en coutume alors que ceux qui auroient de l'or en place de mérite, & des titres en place de génie, viendroient s'asseoir à côté de ceux dont la renommée publieroit les noms dans toute l'Europe. Il en donna l'exemple le premier, & il ne fut que trop suivi. Ces grands hommes qui attirerent l'attention de leur siecle, qui fixerent tous ses regards en attendant

ceux de la postérité, ayant couvert de gloire le lieu où ils tenoient leurs assemblées, l'homme titré & doré vint assiéger la porte ; il osa presque leur faire entendre qu'il venoit faire rejaillir sur eux l'éclat de ses vains cordons, & il crut bonnement, ou parut croire, qu'il suffisoit de s'asseoir à leurs côtés pour leur ressembler !

On vit des maréchaux tant vainqueurs que battus, des têtes mitrées qui n'avoient point fait leurs mandemens, des gens de robe, des précepteurs, des financiers, vouloir passer pour beaux esprits, & n'étant tout au plus que la décoration du spectacle, se croire les véritables acteurs. A peine huit ou dix parmi les quarante figuroient par leur propre mérite ; le reste étoit d'emprunt.

Cependant il falloit la mort d'un académicien pour remplir une place qui, le plus souvent, n'en restoit pas moins vuide.

Quoi de plus risible, que de voir cette académie dont la renommée alloit aux deux bouts de la capitale, tenir ses assemblées dans une petite salle étroite & basse ! Là, sur plusieurs fauteuils jadis rouges, paroissoient de tems à autre plusieurs hommes ennuyés, nonchalemment assis, pesant des syllabes, épluchant gravement les mots d'une piece de vers, ou d'un discours en prose, pour couronner ensuite le plus froid de tous ;

mais, en révanche, [obſervez-le bien, Meſſieurs] ils ne ſe trompoient jamais dans le calcul des jettons qu'ils partageoient en profitant de l'abſence de leurs confreres. Croiriez-vous qu'ils donnoient au vainqueur une médaille d'or au lieu d'un rameau de chêne, & que cette médaille portoit pour deviſe cette inſcription riſible : *à l'immortalité ?* Hélas ! cette immortalité paſſoit le lendemain dans le creuſet d'un orfevre, & c'étoit-là l'avantage le plus réel qui reſtât à l'athlete couronné.

Croiriez-vous que quelquefois ce petit vainqueur perdoit la tête (*a*), tant ſon orgueil devenoit fol & ridicule ; & que les juges ne faiſoient guere d'autres fonctions que de diſtribuer ces prix inutiles, dont perſonne ne ſe ſoucioit même d'être informé ?

(*a*) Après les prix de l'univerſité qui font germer un ſot orgueil dans des têtes enfantines, je ne connois rien de plus dangereux que les médailles de nos académies littéraires. Le vainqueur ſe croit réellement un perſonnage, & le voilà gâté pour le reſte de ſa vie. Il dédaignera tous ceux qui n'auront pas été couronnés d'un laurier auſſi rare, auſſi illuſtre. Voyez dans le Mercure de France du mois de ſeptembre 1769, pag. 184, ligne 13, un exemple du plus ridicule égoïſme. Un très-mince auteur rappelle au public qu'étant au college il faiſoit ſon thême mieux que ſes camarades ; il s'en glorifie, & s'imagine tenir le même rang dans la république des lettres. . . *riſum teneatis amici*. . . .

Leur ſalle n'étoit ouverte qu'au peuple auteur, & ce peuple n'entroit que par billets. Le matin, l'opéra venoit chanter une meſſe en muſique ; puis un prêtre tremblant débitoit le panégyrique de Louis IX, (je ne ſais trop pourquoi) le louoit pendant plus d'une heure, quoi qu'il eût été aſſurément un mauvais ſire (*a*) ; puis l'on attendoit l'orateur au morceau des croiſades : ce qui allumoit grandement la bile de l'archevêque, qui interdiſoit le prêtre orateur pour avoir eu la témérité de montrer du bon ſens. Le ſoir ſuccédoit encore un autre éloge ; mais comme celui-ci étoit profane, l'archevêque heureuſement ne prononçoit pas ſur la doctrine qui y étoit renfermée.

Il faut dire que le lieu où l'on faiſoit de l'eſprit, étoit défendu par des fuſiliers & par de gros Suiſſes qui n'entendoient pas le françois. Rien n'étoit plus plaiſant que de voir la maigre encolure d'un ſavant contraſter à leur rencontre avec leur ſtature énorme & repouſſante. On appelloit ces jours-là *Aſſemblées publiques*. Le public, il eſt vrai, s'y rendoit, mais pour reſter à la porte ; ce qui n'étoit guere reconnoître la complaiſance qu'on avoit de venir les entendre.

(*a*) Le premier édit pénal contre des ſentimens ou opinions particulieres, fut rendu par Louis IX, vulgairement dit Saint Louis.

tion, étoit de prononcer souverainement sur la prose & sur les vers, de siffler tel auteur, d'en applaudir tel autre, & par fois de se moquer d'eux tous.

Cependant la seule liberté qui restoit à la nation, étoit de prononcer souverainement sur la prose & sur les vers, de siffler tel auteur, d'en applaudir tel autre, & par fois de se moquer d'eux tous.

La rage académique s'emparoit néanmoins de toutes les cervelles : tout le monde vouloit être censeur royal (*a*), puis académicien. On comptoit les jours de tous les membres qui composoient l'académie ; on calculoit le degré de vigueur que leur estomac conservoit à table : au gré des aspirans, la mortalité ne descendoit pas assez promptement sur leurs têtes. Ils sont *immortels !* disoit-on. L'un marmotoit tout-bas, en voyant un élu : ah ! quand pourrai-je faire ton éloge au bout de la grande table, le chapeau sur la tête, & te déclarer un grand homme conjointement avec Louis XIV & le chancelier Seguier, lorsque déjà oublié tu dormiras dans un cercueil à épitaphe.

Enfin les riches comploterent si bien dans un siecle où l'or tenoit lieu de tout le reste, qu'ils chasserent les gens de lettres ; de sorte qu'à la

(*a*) Censeur Royal ! Je n'ai jamais pu entendre ce mot sans pouffer de rire. Nous ignorons nous autres François combien nous sommes ridicules, & les droits que nous donnons à la postérité de nous regarder en pitié.

génération suivante MM. les fermiers-généraux se trouverent possesseurs absolus des quarante fauteuils ; où ils ronflerent tout aussi à leur aise que leurs devanciers, & ils furent encore plus habiles qu'eux dans le partage des jettons.

Alors naquit l'ancien proverbe ; *on ne peut entrer à l'académie sans équipage.*

Les gens de lettres désespérés & ne sachant comment rentrer dans leur domaine usurpé, conspirerent en forme : ils se servirent de leurs armes ordinaires, épigrammes, chansons, vaudevilles (*a*) ; ils épuiserent toutes les flèches du carquois de la satyre ; mais, hélas ! tous leurs traits devinrent impuissans. Le calus étoit tellement formé sur les cœurs, qu'ils n'étoient plus sensibles, même aux traits perçans du ridicule. MM. les auteurs auroient perdu leurs bons mots, sans le secours d'une grave indigestion qui surprit un jour les académiciens rassemblés à un festin splendide. Apollon, Plutus, & le dieu qui fait digérer, sont trois divinités brouillées ensemble. L'indigestion les accablant au double titre de financiers & d'académiciens, ils en moururent presque tous. Les gens de lettres rentrerent dans leur ancien domaine, & l'académie fut sauvée.......

(*a*) Pauvres armes ! qu'on leur interdit encore, & que l'insolent orgueil des grands tout à la fois appelle & redoute.

Il s'éleva dans l'assemblée un éclat de rire universel. Quelqu'un vint me demander à l'oreille si la relation étoit exacte ? Oui, lui dis-je, à peu de chose près. Mais quand du sommet de sept cents années on plonge ses regards dans le passé, il est aisé sans doute de donner des ridicules aux morts. Au reste, l'académie convenoit même de mon tems que chaque membre qui la composoit, valoit beaucoup mieux qu'elle. Il n'y a rien à ajouter à cet aveu. Le malheur est que, dès que les hommes s'assemblent, leurs têtes se rétrécissent, comme l'a dit Montesquieu, qui devoit le savoir.

Je passai dans la salle où se trouvoient les portraits des académiciens, tant anciens que modernes. Je contemplai les portraits de ceux qui doivent succéder aux académiciens actuellement vivans ; mais pour ne chagriner personne, je me garderai bien de les nommer.

> Hélas ! la vérité si souvent est cruelle,
> On l'aime, & les humains sont malheureux par elle.
>
> VOLT.

Mais je ne puis me refuser à rapporter un fait qui causera sûrement beaucoup de plaisir aux ames honnêtes, aimant la justice & détestant la tyrannie ; c'est que le portrait de l'abbé de St. Pierre avoit été réhabilité & remis dans son rang avec tous les honneurs dûs à sa rare vertu. On

avoit effacé la bassesse dont l'académie s'étoit rendue lâchement coupable, lorsqu'elle ploya sous le joug d'une servitude qui devoit lui être étrangere. On avoit placé ce digne & vertueux écrivain entre Fenelon & Montesquieu. Je donnai des louanges à cette noble équité. Je ne vis plus ni le portrait de Richelieu, ni le portrait de Christine, ni le portrait de... ni le portrait de..., ni le portrait de..., qui, quoi qu'en peinture, étoient souverainement déplacés.

Je descendis de cette montagne, en reportant plusieurs fois la vue sur ces bosquets couverts, où résidoient ces beaux génies, qui dans le silence & la contemplation de la nature, travailloient à former le cœur de leurs concitoyens à la vertu, à l'amour du beau & du vrai, & je dis en moi-même : *je voudrois bien me rendre digne de cette académie-là !*

CHAPITRE XXXI.

Le cabinet du Roi.

NON-LOIN de ce séjour enchanté, j'apperçus un temple vaste qui me remplit d'admiration & de respect. Sur son frontispice étoit écrit : *Abrégé de l'Univers*. Vous voyez, me dit-on, *le cabinet du roi*. Ce n'est pas que cet édifice lui appartienne ; il est à l'Etat : mais nous lui donnons ce titre comme une marque d'estime que nous avons pour sa personne ; d'ailleurs, à l'exemple des anciens rois, notre souverain exerce la médecine, la chirurgie & les arts. Il est revenu ce tems heureux où les hommes puissans qui ont en main les fonds nécessaires aux expériences, flattés de la gloire de faire des découvertes importantes au genre humain, se hâtent de porter les sciences à ce degre de perfection qui attendoit leurs regards & leur zele. Les plus considérables de la nation font servir leur opulence à arracher à la nature ses secrets ; & l'or, autrefois germe du crime & gage de l'oisiveté, sert l'humanité & ennoblit ses travaux.

J'entre, & je fus saisi d'une douce surprise ! Ce temple étoit le palais animé de la nature :

toutes les productions qu'elle enfante y étoient rassemblées avec une profusion qui n'excluoit point l'ordre. Ce temple formoit quatre ailes d'une immense étendue : il étoit surmonté du dôme le plus vaste qui ait jamais frappé mes regards.

De côté & d'autre se présentoient des figures de marbre, avec cette inscription : *à l'inventeur de la scie ; à l'inventeur du rabot ; à l'inventeur de la machine à bas ; à l'inventeur du tour, du cabestan, de la poulie, de la grue*, &c. &c.

Toutes les sortes d'animaux, de végétaux & de minéraux étoient placés sous ces quatre grandes ailes, & apperçus d'un coup-d'œil. Quel immense & merveilleux assemblage !

Sous la premiere aile, on voyoit depuis le cedre jusqu'à l'hysope.

Sous la seconde, depuis l'aigle jusqu'à la mouche.

Sous la troisieme, depuis l'éléphant jusqu'au ciron.

Sous la derniere, depuis la baleine jusqu'au goujon.

Au milieu du dôme étoient les jeux de la nature, les monstres de toute espece, les productions bizarres, inconnues, uniques en leur genre; car la nature, au moment où elle abandonne ses loix ordinaires, marque une intelligence encore

plus profonde que lorsqu'elle ne s'écarte point de sa route.

Sur les côtés, des morceaux entiers arrachés des mines présentoient les laboratoires secrets où la nature travaille ces métaux que l'homme a rendus tour-à-tour utiles & dangereux. De longues couches de sable savamment enlevées & artistement placées, offroient l'intérieur de la terre & l'ordre qu'elle observe dans les différens lits de pierre (*a*), d'argille, de plâtre, qu'elle arrange.

(*a*) Voici ce qu'un de mes amis m'écrit. *J'ai plus que jamais le goût des carrieres. Je pense qu'il me rendra habitant des minéraux & pétrifications, & qu'il me prépare peut-être un tombeau dans les entrailles de la terre. Je suis descendu à près de neuf cents pieds dans son enveloppe, près* ****, *très-fâché de ne pouvoir aller plus avant. J'aurois voulu imprimer mes pas sur son noyau, & de-là l'interroger sur les nations diverses qui ont passé sur sa surface, lui demander si dans le nombre infini de ses enfans quelqu'un l'a remerciée de ses bienfaits; si à l'endroit où je médite, loin de la clarté du jour, elle auroit produit des fruits nourriciers; si là étoit un peuple ou un trône, & combien de couches formées des débris du genre humain elle recele du fond de cet abîme jusqu'au dernier point de son diametre? Je l'aurois sollicitée à me laisser lire toutes les catastrophes qu'elle a essuyées; & je l'aurois trempée de mes larmes en apprenant tous les désastres dont elle n'a pu garantir sa nombreuse famille: désastres gravés sur des médailles incontestables, mais dont le souvenir est entiérement effacé: désastres qui renaîtront quand elle dévorera dans ses flancs la génération présente, qui, à son tour, sera foulée par des générations sans nombre qui n'auront peut-être d'autre res-*

De quel étonnement je fus frappé, lorsqu'au lieu de quelques os desséchés, j'apperçus l'immense baleine en personne; le monstrueux hippopotame, le terrible crocodile, &c. On avoit observé dans l'arrangement les dégradations &

---

semblance avec celle-ci que le partage des mêmes infortunes. C'est alors qu'au milieu de ma douleur, aussi juste qu'humain, j'aurois formé des vœux cruels & charitables, j'aurois souhaité qu'elle engloutît dans son sein jusqu'au dernier être animé, qu'elle dérobât tout animal né sensible aux rayons de ce soleil, dont toutes les faveurs sont insuffisantes à la dédommager de l'oppression des tyrans, qui se la partagent & la consument.

Il rouleroit ce globe qui porte tant de malheureux, il rouleroit alors dans un vaste & fortuné silence; il n'offriroit aux rayons du soleil aucun infortuné forcé de le maudire. Aucun cri plaintif ne s'éleveroit de cette planete, qui marcheroit dans les cieux avec une majesté tranquille. Ses enfans endormis dans le même tombeau la laisseroient obéir aux loix de la création, sans être les victimes de ces loix écrasantes qui frappent sur l'homme comme sur la plus vile portion d'argille: & la mort environnant ce double hémisphere de son ombre paisible, donneroit peut-être un spectacle plus touchant, que le regne bruyant de cette vie orgueilleuse, qui traîne après elle l'enchaînement des crimes, le débordement des malheurs & l'effroi même de leur fin.

J'ai répondu à cet ami que je ne formois pas avec lui ce dernier souhait; que les maux physiques étoient les plus supportables de tous, qu'ils étoient passagers, & qu'étant d'ailleurs inévitables, il n'y avoit qu'à se soumettre; mais qu'il étoit au pouvoir de l'homme de s'exempter des passions malheureuses qui le trompent & l'avilissent. Je lui ai répondu conformément aux principes suffisamment répandus dans cet ouvrage; mais je n'ai pas moins cru devoir conserver ce morceau rempli d'une sensibilité forte.

les variétés que la nature a mises dans ses productions. Ainsi l'œil suivoit sans effort la marche des êtres, depuis le plus grand jusqu'au plus petit : on voyoit le lion, le tigre, la panthere, dans l'attitude fiere qui les caractérise. Les animaux voraces étoient figurés s'élançant sur leur proie : on leur avoit presque conservé l'énergie de leurs mouvemens, & ce souffle créateur qui les animoit. Les animaux plus doux, ou plus ingénieux, n'avoient rien perdu de leur physionomie : ruse, industrie, patience, l'art avoit tout rendu. L'histoire naturelle de chaque animal étoit gravée à côté de lui , & des hommes expliquoient verbalement ce qu'il eût été trop long de mettre par écrit.

L'échelle des êtres, si combattue de nos jours, & que plusieurs philosophes avoient judicieusement soupçonnée, avoit alors reçu le trait de l'évidence. On voyoit distinctement que les especes se touchent, se fondent, pour ainsi dire, l'une dans l'autre ; que par des passages délicats & sensibles, depuis la pierre brute jusqu'à la plante, depuis la plante jusqu'à l'animal, & depuis l'animal jusqu'à l'homme rien n'étoit interrompu ; que les mêmes causes enfin d'accroissement, de durée & de destruction leur étoient communes. On avoit remarqué que la nature dans toutes ses

opérations tendoit avec énergie à former l'homme, & qu'élaborant patiemment & même de loin cet important ouvrage, elle s'essayoit à plusieurs reprises pour arriver à ce terme graduel de sa perfection ; lequel semble le dernier effort qui lui soit réservé.

Ce cabinet n'étoit point un cahos, un amas indigeste, où les objets épars ou entassés ne donnoient aucune idée nette ou précise. La gradation étoit savamment ménagée & suivie. Mais ce qui sur-tout favorisoit l'ordre, c'est qu'on avoit découvert une préparation qui préservoit les pieces conservées des insectes nés de la corruption.

Je me sentis opprimé du poids de tant de miracles. Mon œil embrassoit tout le luxe de la nature. Comme en ce moment j'admirois son auteur ! Comme je rendois hommage à son intelligence, à sa sagesse, à sa bonté, plus précieuse encore ! Que l'homme étoit grand ! en se promenant au milieu de tant de merveilles rassemblées par ses mains, & qui sembloient créées pour lui ; puisque lui seul a l'avantage de les sentir & de les appercevoir. Cette file proportionnelle, ces nuances observées, ces lacunes apparentes & toujours remplies, cet ordre gradué, ce plan qui n'admettoit point d'intermédiaire, après la vue des cieux, quel spectacle plus magnifique sur

cette

cette terre qui, elle-même, n'eſt cependant qu'un atôme (*a*) !

Par quel courage étonnant a-t-on exécuté de ſi grandes choſes, demandai-je ?

C'eſt l'ouvrage de pluſieurs rois, me répondit-on : tous jaloux d'honorer le titre d'être intelligent, la curioſité de déchirer les voiles qui couvrent le ſein de la nature, cette paſſion ſublime & généreuſe, les a enflammés d'un feu toujours entretenu avec le même ſoin. Au lieu de compter des batailles gagnées, des villes priſes d'aſſaut, des conquêtes injuſtes & ſanguinaires, on dit de

---

(*a*) Il faut avouer que l'hiſtoire de la phyſique n'eſt que celle de notre foibleſſe. Le peu que nous ſavons nous révele l'étendue de notre ignorance. La phyſique eſt pour nous, comme pour les anciens, une ſcience occulte. On ne peut lui conteſter quelques parties, on peut lui nier le tout. Quel eſt l'axiome qui lui ſoit particulier ? Le projet d'une hiſtoire naturelle eſt très-digne d'éloges ; mais il eſt un peu faſtueux. Tel homme a conſumé ſa vie à pourſuivre la plus petite propriété d'un minéral, & il eſt mort avant d'avoir épuiſé la matiere. Cette immenſité d'objets, animaux, arbres, plantes, doit effrayer l'intelligence d'un ſeul homme. Mais doit-il ſe décourager ? Non : c'eſt ici que l'audace eſt vertu, l'opiniâtreté ſageſſe, la préſomption choſe utile. Il faut tant épier la nature, qu'à la fin elle laiſſe échapper ſon ſecret : la deviner ne paroît pas impoſſible à l'eſprit humain, pourvu que la chaîne des obſervations ne ſoit pas interrompue, & que chaque phyſicien ſe montre plus jaloux de la perfection de la ſcience que de ſa propre gloire ; ſacrifice rare, mais néceſſaire, & qui fera diſtinguer le véritable ami des hommes.

nos rois : *il a fait telle découverte dans l'océan des choſes, il a accompli tel projet favorable à l'humanité.* On ne dépenſe plus cent millions pour faire égorger des hommes pendant une campagne ; on les emploie à augmenter les véritables richeſſes, à faire ſervir le génie & l'induſtrie, à doubler leurs forces, à compléter leur bonheur.

De tout tems il y a eu des ſecrets découverts par les hommes les plus groſſiers en apparence ; on en a perdu pluſieurs qui n'ont brillé que comme l'éclair ; mais nous avons ſenti qu'il n'y a rien de perdu que ce qu'on veut bien qu'il le ſoit. Tout repoſe dans le ſein de la nature ; il ne faut que chercher : il eſt vaſte, il préſente mille reſſources pour une. Rien ne s'anéantit dans l'ordre des êtres. En agitant perpétuellement la maſſe des idées, les rencontres les plus éloignées peuvent renaître (*a*). Intimement convaincus de la poſſibilité

(*a*) A voir le point d'où les hommes ſont partis en phyſique, & le point où ils s'arrêtent aujourd'hui, il faut avouer qu'avec toutes nos machines nous ne faiſons point un uſage auſſi étendu de notre ſagacité & de notre pénétration. L'homme livré à lui-même ſembloit plus fort qu'avec tous ces leviers étrangers. Plus nous avons acquis, plus nous ſommes devenus pareſſeux. Ce nombre infinis d'expérience n'a guere ſervi qu'à conſacrer l'erreur. Content de voir on a cru toucher le but ; on a dédaigné d'aller plus loin. Nos phyſiciens gliſſent ſur mille objets importans, dont ils paroîtroient devoir donner la ſolution. La phyſique expérimentale eſt devenue un ſpectacle

des plus étonnantes découvertes, nous n'avons point tardé à les faire.

Nous n'avons rien remis au hasard, c'est un vieux mot dépourvu de sens, & entiérement banni de notre langue. Le hasard n'est que le synonyme d'ignorance. Le travail, la sagacité, la patience, voilà les instrumens qui forcent la nature à découvrir ses trésors les plus cachés. L'homme a su tirer tout le parti possible des dons qu'il a reçu. En appercevant le point où il pouvoit monter, il a mis sa gloire à s'élancer dans la carriere infinie qui lui étoit ouverte. La vie d'un seul homme est, disoit-on, trop bornée. Eh bien! qu'avons-nous fait? Nous avons réuni les forces de chaque individu. Elles ont eu un empire pro-

---

ou plutôt une espece de charlatanerie publique. Le démonstrateur aide souvent du doigt l'expérience qu'il a annoncée, si elle est paresseuse ou désobéissante. Que voit-on aujourd'hui? Des découvertes isolées, inutiles; des physiciens dogmatiques, immolant tout à un systême; des diseurs de mots, éblouissant le vulgaire & faisant pitié à l'homme qui souléve l'écorce polie de ces vaines paroles. Les Mémoires de l'Académie des Sciences présentent une multitude de faits; on y rencontre des observations étonnantes; mais toutes ces observations ressemblent à l'histoire de ces peuples inconnus où un seul homme s'est trouvé, & chez lesquels personnes ne sauroit aborder de nouveau. Il faut croire le voyageur & le physicien; il faut les croire même s'ils se sont trompés: on ne peut tirer aucune utilité de leurs discours, vu la distance des lieux & la difficulté d'appliquer leur récit à quelque objet réel.

digieux. L'un acheve ce que l'autre a commencé. La chaîne n'est jamais interrompue ; chaque anneau s'unit fortement à l'anneau voisin : c'est ainsi qu'elle plonge dans l'étendue de plusieurs siecles ; & cette chaîne d'idées & de travaux successifs doit un jour environner, embrasser l'univers. Ce n'est plus le seul intérêt d'une gloire personnelle, c'est l'intérêt du genre humain, à peine connu de vos jours, qui seconde les plus difficiles entreprises.

Nous ne nous égarons plus dans de vains systêmes (*a*) : graces à Dieu, (& à votre folie) ils sont tous épuisés & détruits. Nous ne marchons qu'au flambeau de l'expérience. Notre but est de connoître les mouvemens secrets des choses, & d'étendre la domination de l'homme, en lui donnant le moyen d'exécuter tous les travaux qui peuvent agrandir son être.

Nous avons certains hermites (les seuls que nous connoissions) qui vivent dans les forêts ; mais c'est pour herboriser. Ils y vivent par choix, par amour : ils se rendent ici à certains jours

(*a*) Que les faiseurs de systêmes physiques ou métaphysiques m'expliquent ceci : Le pere Mabillon étoit fort borné dans sa jeunesse. A vingt-six ans il fit une chûte; sa tête porta contre l'angle d'un escalier en pierre. On trépana mon imbécille. Il sortit de cette opération avec un entendement lumineux, une mémoire étonnante, un zele excessif pour l'étude. Le trepan, en agissant sur sa cervelle, en fit un homme nouveau.

marqués, afin de nous enſeigner pluſieurs découvertes précieuſes.

Nous avons élevé des tours ſituées ſur le ſommet des montagnes ; c'eſt de-là qu'on fait des obſervations continuelles qui ſe croiſent & ſe correſpondent.

Nous avons formé des torrens & des cataractes artificiels, afin d'avoir une force ſuffiſante pour produire les plus grands effets du mouvement (*a*). Nous avons établi des bains aromatiques pour rétablir les corps ſéchés par l'âge, pour renouveller les forces & la ſubſtance : car Dieu n'a créé tant de plantes ſalutaires, & n'a donné à l'homme l'intelligence de les connoître, que pour confier à ſon induſtrie le ſoin de conſerver ſa ſanté & la trame fragile & précieuſe de ſes jours.

Nos promenades mêmes, qui chez vous ne ſembloient faites que pour l'agrément, nous paient un tribut utile. Ce ſont des arbres fruitiers qui

---

(*a*) Les plus brillans & les plus coûteux monumens ne ſont pas les plus admirables, quand ils ne ſont élevés que pour un faſte inutile. La machine qui fait mouvoir les eaux qui vont baigner Marly, aux yeux du ſage, n'a pas tant de valeur que la ſimple roue que fait tourner un petit ruiſſeau pour moudre le pain de pluſieurs villages, ou ſoulager les travaux du laborieux manufacturier. Le génie peut être puiſſant ; mais il n'eſt grand que lorſqu'il ſert l'humanité.

réjouissent la vue, qui embaument l'odorat, & qui remplacent le tilleul, le stéril marronnier & l'orme rabougri. Nous entons & nous greffons nos arbres sauvages, afin que nos travaux répondent à l'heureuse libéralité de la nature, qui n'attend que la main du maître à qui le Créateur l'a, pour ainsi dire, soumise.

Nous avons de vastes ménageries pour toutes sortes d'animaux. Nous avons rencontré dans le fond des déserts des especes qui vous étoient absolument inconnues. Nous mêlangeons les races pour en voir les différens résultats. Nous avons fait des découvertes extraordinaires & très-utiles, & l'espece est devenue plus grosse & plus grande du double : nous avons enfin remarqué que les peines que l'on se donne avec la nature sont rarement infructueuses.

Aussi avons-nous retrouvé plusieurs secrets qui étoient perdus pour vous, parce que vous ne vous donniez pas même la peine de les chercher ; vous étiez plus amoureux d'entasser des mots dans des livres, que de ressusciter à force de main-d'œuvre, des inventions merveilleuses. Nous possédons aujourd'hui, comme les anciens, le verre malléable, les pierres spéculaires, la pourpre tyrrhienne qui teignoit les vêtemens des empereurs, le miroir d'Archimede, l'art des embaumemens des Egyptiens, les machines qui dresse-

rent leurs obélisques, la matiere du linceul où les corps se consumoient en cendre sur le bucher, l'art de fondre les pierres, les lampes inextinguibles & jusqu'à la sauce appienne.

Promenez-vous dans ces jardins, où la botanique a reçu toute la perfection dont elle étoit susceptible (*a*). Vos aveugles philosophes se plaignoient de ce que la terre étoit couverte de poisons : nous avons découvert que c'étoient les remedes les plus actifs que l'on pût employer : la providence a été justifiée, & elle le seroit en tout point si nos connoissances n'étoient pas si foibles & nous si bornés. On n'entend plus des plaintes sur ce globe. Une voix lamentable ne s'écrie plus : *tout est mal !* On dit sous l'œil d'un Dieu : *tout est bien !* Les effets mêmes des poisons ont été apperçus & décrits, & nous nous jouons avec eux.

Nous avons extrait le suc des plantes avec tant de succès que nous en avons formé des liqueurs pénétrantes & non moins douces, qui s'insinuent

(*a*) Toi qui traverses les campagnes en songeant peut-être au vaisseau qui portes tes trésors & sillonne les mers : arrête imprudent ! tu foules aux pieds une herbe obscure & salutaire qui feroit germer dans ton cœur la joie & la santé. C'est un plus riche trésor que tous ceux dont ton navire peut être chargé : après avoir poursuivi mille chimeres, finis, comme J. J. Rousseau, par herboriser.

dans les pores, se mêlent aux fluides, rétablissent les tempéramens, & rendent le corps plus ferme, plus souple & plus robuste.

Nous avons trouvé le secret de dissoudre la pierre dans le corps humain, sans brûler les entrailles. Nous guérissons la phthisie, la pulmonie, toutes ces maladies autrefois jugées mortelles (*a*). Mais le plus beau de nos exploits est d'avoir exterminé cette hydre épouvantable, ce fléau honteux & cruel qui attaquoit les sources de la vie & celles du plaisir : le genre humain touchoit à sa ruine ; nous avons découvert le spécifique heureux qui devoit le rendre à la vie, & au plaisir plus précieux encore (*b*).

Chemin faisant le Buffon de ce siecle joignoit la démonstration aux paroles, & me montroit

(*a*) Il est honteux à un homme d'annoncer qu'il a un secret utile à l'humanité & de le conserver pour lui & pour sa famille. Eh ! quelle récompense attend-il ? Malheureux ! tu peux te promener au milieu de tes freres & te dire à toi-même : *ces êtres qui marchent, me doivent une partie de leur santé & de leur félicité !* Et tu ne sens point ce noble orgueil, & tu n'es pas ému de cette idée attendrissante ! Prends de l'or, misérable, & ferme ton ame à cette jouissance ; tu te rends justice, tu te punis toi-même.

(*b*) Je suis triste lorsque j'entends plaisanter sur ce fléau douloureux : on ne doit parler de cette horrible maladie que la larme à l'œil, & en cela ne point imiter le bouffon Voltaire.

les objets physiques, en y joignant ses propres réflexions.

Mais ce qui me surprit davantage, ce fut un cabinet d'optique où l'on avoit su réunir tous les accidens de la lumiere. C'étoit une magie perpétuelle. On fit passer sous mes yeux des paysages, des points de vue, des palais, des arcs-en-ciel, des météores, des chiffres lumineux, des mers qui n'existoient point, & qui me firent une illusion plus frappante que la vérité même. C'étoit un séjour d'enchantement. Le spectacle de la création qui nâquit dans un clin-d'œil, ne m'auroit pas procuré une sensation plus vive & plus exquise.

On me présenta des microscopes, au moyen desquels j'apperçus de nouveaux êtres échappés à la vue perçante de nos modernes observateurs. L'œil n'étoit point fatigué, tant l'art étoit simple & merveilleux. Chaque pas que l'on faisoit dans ce séjour satisfaisoit la curiosité la plus ardente. Plus elle paroissoit inépuisable, plus elle trouvoit d'alimens à dévorer. Oh ! que l'homme est grand ici, m'écriai-je plusieurs fois, & que ceux qu'on appelloit de mon siecle de grands hommes étoient petits en comparaison (*a*) !

(*a*) On pourroit faire un ouvrage volumineux des différentes questions, tant physiques, morales & métaphysiques, qui se

L'acouſtique n'étoit pas moins miraculeuſe. On avoit ſu imiter tous les ſons articulés de la voix humaine, du cri des animaux, du chant varié des oiſeaux : on faiſoit jouer certains reſſorts, & l'on ſe croyoit tout-à-coup tranſporté dans une forêt ſauvage. On entendoit le rugiſſement des lions, des tigres & des ours, qui ſembloient ſe dévorer entr'eux. L'oreille étoit déchirée : on eut dit que l'écho, plus formidable encore, répétoit au loin ces ſons diſcordans & barbares. Mais, voici, que le chant des roſſignoſs ſuccédoit à ces tons diſcordans. Sous leurs goſiers harmonieux chaque particule d'air devenoit mélodieuſe ; l'oreille ſaiſiſſoit juſqu'aux frémiſſemens de leurs ailes amoureuſes, & ces ſons flattés & doux que le goſier de l'homme n'a jamais pu imiter qu'imparfaitement. A l'ivreſſe du plaiſir ſe joignoit la douce ſurpriſe ; & la volupté qui naiſſoit de ce mêlange heureux deſcendoit dans tous les cœurs.

---

préſentent en foule à l'eſprit & ſur leſquelles les hommes de génie ſont auſſi ignorans que les ſots, & l'on pourroit répondre en un ſeul mot à toutes ces queſtions phyſiques, morales & métaphyſiques ; mais ce mot eſt celui du profond logogryphe qui nous environne. Je ne déſeſpere pas qu'on le trouve un jour ; j'attends tout de l'eſprit humain quand il connoîtra ſes forces, quand il les unira, quand il regardera ſon intelligence comme devant pénétrer ce qui eſt, & ſoumettre ce qu'il touche.

Ce peuple, qui avoit toujours un but moral dans les prodiges mêmes d'un art curieux, avoit ſu tirer parti de ſa profonde invention. Dès qu'un jeune prince parloit de combats ou inclinoit à quelque paſſion belliqueuſe (*a*), on le conduiſoit dans une ſalle qu'on avoit juſtement nommée *l'enfer* : auſſi-tôt un machiniſte mettoit en jeu les reſſorts accoutumés, & l'on produiſoit à ſon oreille toutes les horreurs d'une mêlée, & les cris de la rage, & ceux de la douleur, & les clameurs plaintives des mourans, & les ſons de la terreur, & les mugiſſemens de cet affreux tonnerre, ſignal de la deſtruction, voix exécrable de la mort. Si la nature ne ſe ſoulevoit pas alors dans ſon ame, s'il ne jetoit pas un cri d'horreur, ſi ſon front demeuroit calme & immobile, on l'enfermoit dans cette ſalle pour le reſte de ſes jours ; mais chaque matin on avoit ſoin de lui répéter ce morceau de muſique, afin qu'il

---

(*a*) Puiſſans potentats, qui vous partagez ce globe, vous avez des canons, des mortiers, des armées nombreuſes, qui développent des files éblouiſſantes de ſoldats : d'un mot vous les envoyez exterminer un royaume ou conquérir une province. Je ne ſais pourquoi au milieu de vos enſeignes flottantes, vous me paroiſſez miſérables & petits. Les Romains, dans leurs jeux, faiſoient combattre des pigmées ; ils ſourioient des coups qu'ils ſe portoient : ils ne ſoupçonnoient pas qu'ils étoient eux-mêmes devant l'œil du ſage ce que ces nains paroiſſoient à leurs yeux.

se contentât du moins sans que l'humanité en souffrit.

L'intendant de ce cabinet me joua un tour; il fit raisonner tout-à-coup son infernal opéra, sans m'avoir prévenu. Ciel! ciel! grace! grace! m'écriai-je de toutes mes forces & en me bouchant les oreilles: Épargnez-moi, épargnez-moi! Il fit cesser. — Comment, me dit-il, ceci ne vous plaît point? -- Il faut être un démon, lui répondis-je, pour se plaire à cet horrible tapage. — C'étoit cependant de votre tems un divertissement fort commun, que les rois & les princes prenoient tout comme celui de la chasse (*a*), [laquelle, on l'a fort bien dit, étoit la fidele image de la guerre] (*b*). Ensuite les poëtes venoient les féliciter

---

(*a*) Dans les calamités actuelles qui désolent l'Europe, ce que je trouve de plus avantageux est la dépopulation. Du moins, puisque les hommes doivent être si malheureux, il y aura moins d'infortunés. Si cette réflexion est barbare, que le blâme en retombe sur ses auteurs.

(*b*) Singuliere & déplorable constitution de notre monde politique! Huit à dix têtes couronnées tiennent l'espece humaine à la chaîne, se correspondent, se prêtent des secours mutuels, pour la maintenir entre leurs mains royales, pour la serrer à leur gré jusqu'à produire des mouvemens convulsifs. La conspiration n'est point cachée dans l'ombre; elle est publique, elle est ouverte, elle se traite par ambassadeurs. Nos plaintes n'arrivent plus jusqu'à leurs superbes oreilles. Jettons un coup-d'œil sur l'Europe; elle n'est plus qu'un vaste arsenal où des milliers de barils de poudre n'attendent pour prendre

d'avoir effrayé les oiseaux du ciel à dix lieues à la ronde, & d'avoir sagement pourvu à la curée

---

feu qu'une légere étincelle. Souvent c'est la main d'un ministre étourdi qui cause l'explosion. Elle embrase à la fois le midi, le nord, les deux bouts de la terre. Combien de pieces de canons, de bombes, de fusils, de boulets, de balles, d'épées, de baïonnettes, &c. de marionnettes meurtrieres, obéissantes au fouet de la discipline, attendent l'ordre émané d'un cabinet pour jouer leurs parades sanglantes? La géométrie elle-même a profané ses divins attributs! elle favorise les fureurs tour-à-tour ambitieuses, tour-à-tour extravagantes des souverains. Avec quelle précision on sait détruire une armée, foudroyer un camp, assiéger une place, incendier une ville! J'ai vu des académicien combiner de sang-froid la charge d'un canon. Eh! Messieurs, attendez que vous ayez seulement une principauté. Que vous importe quel nom doit régner dans tel pays? Votre patriotisme est une vertu fausse & dangereuse à l'humanité. Car, examinons un peu ce que signifie ce mot *patriotisme*. Pour être attaché à un état, il faut être membre de l'état. Excepté deux ou trois républiques, il n'y a plus de patrie proprement dite. Pourquoi l'Anglois seroit-il mon ennemi? Je suis lié avec lui par le commerce, par les arts, par tous les nœuds possibles: il n'existe entre nous aucune antipathie naturelle. Pourquoi voulez-vous donc que passé telle borne je sépare ma cause de celle des autres hommes? Le patriotisme est un fanatisme inventé par les rois, & funeste à l'univers. Car si ma nation étoit trois fois plus petite, j'aurois à haïr trois fois plus de gens; mes affections dépendroient des limites changeantes des états: dans la même année il faudroit aller porter la flamme chez mon voisin, & me réconcilier avec celui que j'aurois égorgé la veille. Je ne soutiendrois donc au fond que les droits capricieux d'un maître qui voudroit commander à mon ame. Non: l'Europe ne doit plus former à mes yeux qu'un vaste état: & le souhait que j'ose faire, c'est qu'elle se réunisse sous

des corbeaux : sur-tout ces poëtes se plaisoient fort à décrire une bataille. —— Ah ! je vous prie, ne me parlez plus de cette maladie épidémique qui attaquoit la pauvre espece humaine. Hélas ! elle avoit tous les symptômes de la rage & de la folie. Des rois poltrons, du haut de leur trône, l'envoyoient mourir : & le troupeau obéissant, sous la garde d'un seul chien, alloit joyeusement à la boucherie. Comment la guérir dans ces tems d'illusion ? Comment briser le talisman magique ? Un petit bâton, un cordonnet rouge ou bleu, une petite croix d'émail répandoit partout l'esprit de vertige & de fureur. D'autres devenoient enragés seulement à l'aspect d'une cocarde ou de quelques oboles. La guérison a dû être longue ; mais j'avois presque deviné que tôt ou tard le baume calmant de la philosophie cicatriseroit ces plaies honteuses (*a*).

---

une seule & même domination. Tout vu, tout considéré, ce seroit-là un grand avantage : alors je pourrois être patriote. Mais aujourd'hui, qu'est-ce que la liberté moderne ? Elle n'est autre chose (dit un écrivain) que l'héroïsme de l'esclavage.

(*a*) Quel spectacle ! deux cents mille hommes répandus dans de vastes campagnes, & qui n'attendent que le signal pour s'égorger. Ils se massacrent à la face du soleil, sur les fleurs du printems. Ce n'est point la haine qui les anime : ce sont des rois qui leur ordonnent de mourir. Si ce cruel événement arrivoit pour la premiere fois, ceux qui n'en ont pas été témoins, ne seroient-ils pas endroit de la révoquer en doute ? *Cette pensée appartient à M. Gaillard.*

On me fit entrer dans le cabinet de mathématiques : il me parut très-riche, & on ne peut pas mieux ordonné. On avoit banni de cette ſcience tout ce qui reſſembloit à des jeux d'enfans, tout ce qui n'étoit que ſpéculation ſeche, oiſive, ou qui paſſoit les bornes de notre pouvoir. Je vis des machines de toute eſpece faites pour ſoulager les bras de l'homme, douées de puiſſances beaucoup plus fortes que celles que nous connoiſſions. Elles produiſoient toutes ſortes de mouvemens. On ſe jouoit ainſi des plus peſans fardeaux. — Vous voyez, me dit-on, ces obéliſques, ces arcs de triomphe, ces palais, ces hardis monumens dont l'œil eſt étonné : ils ne ſont point l'ouvrage de la force, du nombre & de la dextérité ; les inſtrumens, les leviers plus perfectionnés, voilà ce qui a tout fait. Je trouvai en effet & dans le plus grand détail, les inſtrumens les plus exacts, ſoit pour la géométrie, ſoit pour l'aſtronomie, &c.

Tous ceux qui avoient tenté des expériences d'un genre neuf, hardi, étonnant, euſſent-ils même échoué, (car on ne s'inſtruit pas moins en ne réuſſiſſant pas,) avoient leurs buſtes en marbre environnés des attributs convenables.

Mais l'on me dit tout bas à l'oreille, que pluſieurs ſecrets ſinguliers, merveilleux, n'étoient remis qu'entre les mains d'un petit nombre de

ſages ; qu'il étoit des choſes bonnes par elles-mêmes, mais dont on pourroit abuſer par la ſuite (*a*) : l'eſprit humain, ſelon eux, n'étoit pas encore au terme où il devoit monter, pour faire uſage ſans riſque des plus rares ou des plus puiſſantes découvertes (*b*).

(*a*) Le roi Ezéchias (dit la Bible) fit ſupprimer un livre qui traitoit de la vertu des plantes, crainte qu'on n'en fît uſage mal-à-propos & que cela même n'engendrât des maladies. Ce fait eſt curieux & donne beaucoup à penſer.

(*b*) Quel jour horrible & funeſte au genre humain que celui où un moine trouva dans le ſalpêtre une poudre meurtriere ! L'Arioſte dit que le diable ayant imaginé une carabine, ému de pitié, la jeta au fond d'un fleuve. Hélas ! il n'eſt plus d'aſyle ſur la terre : il n'eſt plus beſoin de courage, il eſt inutile : le citoyen valeureux n'a rien à attendre de ſon bras. Le canon eſt remis entre les mains d'un petit nombre d'hommes ; le canon les rend propriétaires abſolus de notre exiſtence : & ſi par malheur ils venoient à s'entendre, que deviendrons-nous tous ?

CHAPITRE

CHAPITRE XXXII.

Le Sallon.

Comme les arts parmi ce peuple ſe tenoient par la main, au figuré comme au moral, je n'eus que quelques pas à faire, & je me trouvai à l'académie de peinture. J'entrai dans de vaſtes ſallons garnis des tableaux des plus grands maîtres. Chacun donnoit l'équivalent d'un livre moral & inſtructif. On ne voyoit plus dans cette collection le refrein de cette éternelle mythologie, mille & mille fois recopiée. Ingénieuſe dans le commencement de l'art ; elle avoit bien acquis le droit de paroître faſtidieuſe. Les plus belles choſes à la longue deviennent communes : le refrein eſt la langue des ſots. Il en étoit ainſi de toutes les flatteries groſſieres de ces peintres adulateurs qui avoient déifié Louis XIV. Le tems, ſemblable à la vérité, avoit dévoré cette toile menſongere ; ainſi qu'il avoit mis à leur véritable place les vers de Boileau & les prologues de Quinaut. Il étoit défendu aux arts de mentir (*a*).

(*a*) Quand je vois dans la galerie de Verſailles Louis XIV une foudre à la main, aſſis ſur des nuages azurés, peint en dieu tonnant, la pitié dédaigneuſe que je reſſens pour le pin-

Il n'existoit plus aussi de ces hommes épais qu'on nommoit *amateurs*, & qui commandoient au génie de l'artiste, un lingot d'or en main. Le génie étoit libre, ne suivoit que ses propres loix, & ne s'avilissoit plus.

Dans ces sallons moraux, on ne voyoit plus de sanglantes batailles, ni les débauches honteuses des dieux de la fable, & encore moins des souverains environnés des vertus qui précisément leur manquerent : on n'exposoit que des sujets propres à inspirer des sentimens de grandeur & de vertu. Toutes ces divinités païennes, aussi absurdes que scandaleuses, n'occupoient plus des pinceaux précieux, désormais destinés au soin de transmettre à l'avenir les faits les plus importans : on entendoit, par ce mot, ceux qui donnoient une plus noble idée de l'homme, comme la clémence, la générosité, le dévouement, le courage, le mépris de la mollesse.

---

ceau de le Brun réjaillit presque sur l'art; mais cette peinture survit au dieu foudroyant, à l'artiste qui lui fit présent du tonnerre: cette réflexion me calme, & je souris.

La premiere fois que Louis XIV vit des Tenieres, il détourna la tête avec un air de dégoût & les fit ôter de ses appartemens. Si ce monarque n'a pu souffrir la peinture de ces bonnes gens qui trinquent & dansent avec gaieté; s'il leur a préféré ces hommes bleus, qui courent à cheval à travers la fumée & la poussiere d'un camp; l'ame de Louis XIV est jugée.

Je vis qu'on avoit traité tous les beaux ſujets qui méritoient de paſſer à la poſtérité : la grandeur d'ame des ſouverains étoit ſur-tout immortaliſée. J'apperçus Saladin faiſant promener un linceul ; Henri IV nourriſſant la ville qu'il aſſiégeoit ; Sulli comptant avec lenteur une ſomme d'argent que ſon maître deſtinoit à ſes plaiſirs ; Louis XIV au lit de la mort, diſant : *j'ai trop aimé la guerre* ; Trajan déchirant ſes vêtemens pour bander les plaies d'un infortuné ; Marc-Aurele deſcendant de cheval dans une expédition preſſée pour prendre le placet d'une pauvre femme ; Titus faiſant diſtribuer du pain & des remedes ; Saint-Hilaire, le bras emporté, & montrant à ſon fils qui pleuroit, Turenne couché ſur la pouſſiere, le généreux Fabre prenant la chaîne des forçats à la place de ſon pere, &c. On ne trouvoit point ces ſujets ſombres ou attriſtans. Il n'étoit plus de vils courtiſans qui diſoient d'un air moqueur : *juſqu'aux peintres ſe mêlent de prêcher !* On leur ſavoit bon gré d'avoir raſſemblé les plus ſublimes traits de la nature humaine : c'étoient de grands tableaux tirés d'après l'hiſtoire. Ils avoient ſagement penſé que rien ne ſeroit plus utile. Tous les arts avoient fait, pour ainſi dire, une admirable conſpiration en faveur de l'humanité. Cette heureuſe correſpondance avoit jetté un jour plus lumineux ſur

l'effigie ſacrée de la vertu : elle en étoit devenue plus adorable, & ſes traits toujours embellis, formoient une inſtruction publique, auſſi ſûre que touchante. Eh ! comment réſiſter à la voix des beaux arts, qui d'une voix unanime encenſent & couronnent le citoyen libre & généreux ?

Tous ces tableaux attachoient l'œil, & par le ſujet & par l'exécution. Les peintres avoient ſu réunir le trait italien au coloris flamand, ou plutôt ils les avoient ſurpaſſés par une étude approfondie. L'honneur, ſeule monnoie faite pour les grands hommes, en animant leurs travaux les récompenſoit d'avance. La nature ſembloit rendue comme dans un miroir. L'ami de la vertu ne pouvoit contempler ces belles peintures ſans ſoupirer de plaiſir. L'homme coupable n'oſoit les regarder ; il auroit craint que ces figures inanimées n'euſſent tout-à-coup pris la parole pour l'accuſer & le confondre.

On me dit que ces tableaux étoient propoſés au concours. Les étrangers y étoient admis : car on ne connoiſſoit pas cette petite tyranne qui proſcrivoit tout ce qui paſſoit les limites d'une province. On donnoit quatre ſujets par année, afin que chaque artiſte eût le tems de conduire ſon tableau à la perfection. Le plus parfait avoit bientôt la voix du peuple. On faiſoit attention à ce cri général, qui, ordinairement eſt la voix de

l'équité même. Les autres n'en recevoient pas moins le degré de louanges qui leur étoit dû. On n'avoit point l'injustice de dégoûter les éleves. Les maîtres en place ne connoissoient point cette indigne & basse jalousie, qui exila le Goussin loin de sa patrie, & fit périr le Sueur au printems de ses jours. Ils s'étoient corrigés de cet entêtement dangereux & funeste, qui, de mon tems, ne permettoit pas à leurs disciples de suivre une autre maniere que la leur. Ils ne faisoient point de froids copistes de ceux qui auroient pu s'élever fort haut, livrés à eux-mêmes & dirigés seulement par quelques conseils. L'éleve enfin n'étoit plus courbé sous un sceptre qui le rendoit timide : il ne se traînoit point en tremblant sur les pas d'un chef capricieux, qu'il étoit encore obligé de flatter : il le devançoit, s'il avoit du génie, & son guide étoit le premier à s'enorgueillir de la perfection de l'art.

Il y avoit plusieurs académies de dessin, de peinture, de sculpture, de géométrie pratique. Autant ces arts étoient dangereux dans mon siecle, parce qu'ils favorisoient le luxe, le vaste, la cupidité & la débauche, autant ils étoient devenus utiles, parce qu'ils n'étoient employés qu'à inspirer des leçons de vertu, & à donner à la ville cette majesté, ces agrémens, ce goût

ſimple & noble qui, par des rapports ſecrets, éleve l'ame des citoyens.

Ces écoles étoient ouvertes au public. Les éleves y travailloient ſous ſes regards. Il étoit libre à chacun d'y venir dire ſon avis. Cela n'empêchoit point que les maîtres penſionnés ne vinſſent faire leur ronde : mais aucun apprentif n'étoit l'éleve titré de Monſieur un tel, mais de tous les habiles maîtres en général. C'étoit en évitant l'ombre même d'eſclavage, ſi funeſte à la trempe mâle & indépendante du génie, qu'on étoit parvenu à faire des hommes qui s'étoient élevés au-deſſus des chef-d'œuvres de l'antiquité ; de ſorte que leurs tableaux étoient ſi achevés, ſi finis, que les reſtes de Raphaël & de Rubens n'étoient plus recherchés que par quelques antiquaires, gens de nature opiniâtre & toujours entêtés.

Je n'ai pas beſoin de dire que tous les arts, que toutes les profeſſions étoient également libres. Ce n'eſt que dans un ſiecle barbare, tyrannique, imbécille, qu'on a donné des fers à l'induſtrie, qu'on a exigé une ſomme d'argent de celui qui vouloit travailler, au lieu de lui accorder une récompenſe. Tous ces petits corps burleſques ne raſſembloient les hommes que pour faire fermenter leurs paſſions à un degré plus violent : une foule d'affaires interminables naiſſoit de leur captivité, & les rendoit néceſſairement en-

nemis de leurs voisins. C'est ainsi que dans les prisons, les hommes accablés des mêmes chaînes se communiquent leurs fureurs & leurs vices. En voulant séparer leur intérêt, on l'avoit rendu plus actif, & c'étoit tout le contraire de ce qu'une sage législation sembloit demander. La source de mille désordres provenoit de cette gêne perpétuelle où se trouvoit chaque homme de suivre son talent. De-là naissoient l'oisiveté & la fripponnerie. Le misérable étoit dans l'impuissance réelle de sortir d'un état déplorable, parce qu'un bras d'airain lui fermoit tous les passages, & que l'or seul faisoit tomber les barrieres. Le monarque, pour jouir d'un léger tribut, avoit détruit la liberté la plus sacrée, & avoit étouffé tous les ressorts du courage & de l'industrie.

Parmi ce peuple qui étoit éclairé sur les premieres notions du droit des gens, chacun suivoit l'emploi où l'appelloit son goût particulier, gage assuré du succès. Ceux qui ne marquoient aucune disposition pour les beaux arts, embrassoient des états plus faciles; car le médiocre n'étoit point souffert dans tout ce qui avoit rapport au génie: la gloire de la nation sembloit attachée à ces talens qui distinguent non moins l'homme que les empires.

CHAPITRE XXXIII.

Tableaux emblématiques.

J'ENTRAI dans une ſalle particuliere où l'on avoit repréſenté les ſiecles. On avoit conſervé à chaque, outre ſa phyſionomie, les traits qui l'avoient diſtingué de ſes freres. Les ſiecles d'ignorance étoient revêtus d'une robe noire & lugubre. Le perſonnage, l'œil rouge & ſombre, tenoit en main une torche, & dans le fond découvroit un bucher, des prêtres revêtus d'une étole, & des malheureux un bandeau ſur le front qui ſe dévouoient, les uns les autres, aux ſupplices des flammes.

Plus loin, un enthouſiaſte fanatique, ſans autre vertu, qu'une imagination ardente, frappoit celle de ſes concitoyens, non moins inflammable, & tonnant au nom de Dieu il entraînoit une foule d'hommes, comme un troupeau docile ſe précipite au cri du paſteur. Les rois ont quitté leurs trônes, ont abandonné leurs états dépeuplés, & croyant entendre la voix du ciel, ils coururent ſe perdre, eux, leur couronne & leurs ſujets, dans de vaſtes déſerts. On voyoit dans le fond du tableau le fanatiſme marchant ſur la tête des hommes, ſecouant ſes flambeaux homicides;

géant monſtrueux ! ſes pieds touchoient les deux bouts de la terre, & ſon bras tenant la palme du martyre s'élevoit juſqu'aux nues.

Celui-ci, moins ardent, plus contemplatif, livré au myſtere & à l'allégorie, ſe précipitoit dans le merveilleux. Toujours environné d'énigmes, il prenoit ſoin d'épaiſſir les ténebres qui l'environnoient. On voyoit les anneaux des Platoniciens, les nombres des Pythagoriciens, les vers des Sibylles, les formules toutes puiſſantes de la magie, & les preſtiges tour-à-tour ingénieux & ſtupides qu'a créés l'eſprit humain.

Un autre tenoit un aſtrolabe, conſultoit attentivement un calendrier, & calculoit les jours heureux ou infortunés. Une gravité froide & taciturne étoit empreinte ſur ſa phyſionomie alongée : il pâliſſoit de la conjonction de deux aſtres : le préſent n'exiſtoit pas pour lui, & l'avenir étoit ſon bourreau : il avoit même tranſporté ſon culte dans la ridicule ſcience de l'aſtrologie, & il embraſſoit ce fantôme comme une colonne inébranlable.

Celui-là, tout couvert de fer, enſeveliſſoit ſa tête dans un caſque d'airain : revêtu d'une cotte de mailles, armé d'une longue lance, il ne reſpiroit que les combats particuliers. L'ame de ſes héros étoit plus dure que l'acier qui les couvroit. C'étoit le fer qui décidoit les droits, les opi-

nions, la justice, la vérité. Dans le fond on distinguoit un champ clos, des juges & des hérauts, relevant le vaincu ou plutôt le coupable.

Tel autre personnage paroissoit d'une bizarrerie extrême : architecte barbare, il bâtissoit des colonnes, sans proportion avec la masse qu'elles soutenoient, & chargées d'ornemens ridicules ; il prenoit tout cela pour une délicatesse de travail inconnu aux Grecs & aux Romains. Le même désordre régnoit dans sa logique ; c'étoient des chicanes perpétuelles, des idées abstraites. On avoit représenté dans le fond des especes de somnambules, qui parloient, agissoient, les yeux ouverts, & qui, plongés dans un long rêve, ne devoient la liaison de deux idées qu'au pur hasard.

Je repassai ainsi tous les siecles en revue ; mais le détail en seroit ici trop long. Je m'arrêtai un peu plus long-tems devant le XVIII, lequel avoit été jadis de ma connoissance. Le peintre l'avoit représenté sous la figure d'une femme. Les ornemens les plus recherchés fatiguoient sa tête superbe & délicate. Son cou, ses bras, sa gorge étoient couverts de perles & de diamans : ses yeux étoient vifs & brillans ; mais un sourire un peu forcé faisoit grimacer sa bouche : ses joues étoient enluminées. L'art sembloit devoir percer dans ses paroles, comme dans son regard : il

étoit séduisant, mais il n'étoit pas vrai. Elle avoit à chaque main deux longs rubans couleur de rose, qui sembloient un ornement; mais ces rubans cachoient deux chaînes de fer auxquelles elle étoit fortement attachée. Elle avoit cependant les mouvemens assez libres pour gesticuler, sauter & gambader. Elle en usoit avec excès, afin de déguiser (à ce qu'il me sembloit) son esclavage, ou du moins pour le rendre facile & riant. J'examinai cette figure en détail, & suivant de l'œil la draperie de ses vêtemens, je m'apperçus que cette robe si magnifique étoit toute déchirée par le bas & couverte de boue. Ses pieds nuds plongeoient dans une espece de bourbier; & elle étoit aussi hideuse par les extrêmités, qu'elle étoit brillante par le sommet; elle ne ressembloit pas mal dans cet équipage à une courtisanne qui se promene dans la rue, à l'entrée de la nuit. Je découvris derriere elle plusieurs enfans au teint maigre & livide, qui crioient à leur mere & dévoroient un morceau de pain noir; elle vouloit les cacher sous sa robe; mais à travers les trous on distinguoit ces petits malheureux. Dans l'enfoncement du tableau on discernoit des châteaux superbes, des palais de marbre, des parterres savamment dessinés, de vastes forêts peuplées de cerfs & de daims, où le cor résonnoit au loin. Mais la campagne

à demi-cultivée étoit remplie de payſans infortunés, qui, haraſſés de fatigue, tomboient ſur leurs javelles : enſuite venoient des hommes, qui enrôloient les uns de force, & emportoient le lit & la marmite des autres (*a*).

Le caractere des nations étoit auſſi fidélement exprimé.

Aux couleurs variées de mille nuances, à la fonte inſenſible du coloris, au viſage triſte, mélancolique, on reconnoiſſoit l'Italien jaloux, vindicatif. Dans le même tableau ſon viſage ſérieux diſparoiſſoit au milieu d'un concert, & le peintre avoit ſaiſi merveilleuſement cette facilité de ſe transformer avec ſoupleſſe, & comme dans un

(*a*) La tyrannie eſt un arbre dangereux qu'il faut ſe hâter de déraciner dans ſa naiſſance. L'éclat de cet arbre eſt trompeur. C'eſt d'abord un jeune arbriſſeau qui ſe couronne de fleurs & de lauriers, mais qui boit ſecrétement le ſang qui l'arroſe. Bientôt il croît, s'agrandit, leve une tête altiere. Ses branches s'étendent avec orgueil. Il couvre tout ce qui l'environne, d'une ombre ſuperbe & funeſte. La fleur, le fruit voiſin tombent, privés des rayons bienfaiſans du ſoleil qu'il intercepte. Il force la terre à ne nourrir que lui. Enfin il devient ſemblable à cet arbre venimeux dont les fruits doux ſont des poiſons, qui change en eau corroſive les gouttes de pluies que ſes feuilles diſtillent, & qui au défaut des tourmens procure au voyageur fatigué le ſommeil & la mort. Cependant ſon tronc eſt noueux : les principes de ſa ſeve ſont couverts d'un bois dur : ſes racines d'airain s'étendent ; & la hache de la liberté s'émouſſe & ne peut plus y mordre.

coup-d'œil. Le fond du tableau repréſentoit des pantomimes, faiſant des grimaces & autres geſtes comiques.

L'Anglois, dans une attitude plutôt fiere que majeſtueuſe, placé ſur la pointe d'un rocher, dominoit l'océan & faiſoit ſigne à un vaiſſeau de s'élancer au Nouveau-Monde & de lui en rapporter les tréſors. On liſoit dans ſes regards hardis que la liberté civile égaloit chez lui la liberté politique. Les flots oppoſés, grondant ſous les coups de la tempête, étoient une harmonie douce à ſon oreille. Son bras étoit toujours prêt à ſaiſir le glaive de la guerre civile : il regardoit en ſouriant un échafaud d'où tomboit une tête & une couronne.

L'Allemand, ſous un ciel étincelant d'éclairs, étoit ſourd aux cris des élémens. On ne ſavoit s'il bravoit l'orage, ou s'il y étoit inſenſible. Des aigles ſe déchiroient avec furie à ſes côtés : ce n'étoit pour lui qu'un ſpectacle : renfermé en lui-même, il portoit ſur ſes propres deſtins un œil indifférent ou philoſophique.

Le François, plein de graces nobles & élevées, préſentoit des traits finis. Sa figure n'étoit pas originale, mais ſa maniere étoit grande. L'imagination & l'eſprit ſe peignoient dans ſes regards : il ſourioit avec une fineſſe qui approchoit de la ruſe. Il régnoit dans l'enſemble de ſa figure beau-

coup d'uniformité. Ses couleurs étoient douces ; mais on n'y remarquoit pas ce coloris vigoureux, ni ces beaux effets de lumiere qu'on admiroit dans les autres tableaux. La vue étoit fatiguée par une multiplicité de petits détails, qui se nuisoient réciproquement. Une foule innombrable portoit de petits tambourins & s'agitoit beaucoup pour faire du bruit ; elle croyoit imiter le fracas du canon : c'étoit une chaleur aussi pétulante, aussi active, que foible & passagere.

CHAPITRE XXXIV.

Sculpture & Gravure.

La sculpture, non moins belle que sa sœur ainée, étaloit à son côté les merveilles de son ciseau. Il n'étoit plus prostitué à ces Crésus impudens, qui avilissoient l'art en l'occupant à tailler leur vénale figure ou autres sujets aussi méprisables qu'eux. Les artistes pensionnés par le gouvernement consacroient leurs talens au mérite & à la vertu. On ne voyoit plus, comme dans nos sallons, à côté du buste de nos rois & sur la même ligne, le vil publicain qui les vole & les trompe, offrir sans pudeur sa basse physionomie. Un homme digne des regards de la postérité, s'étoit-il avancé

dans une carriere semée de faits mémorables ? un autre avoit-il fait une action grande & courageuse ? alors l'artiste échauffé se chargeoit de la reconnoissance publique, il modeloit en secret un des plus beaux traits de sa vie : (sans y ajouter le portrait de l'auteur) il présentoit tout-à-coup son ouvrage, & obtenoit la permission de s'immortaliser avec le grand homme. Ce travail frappoit tous les yeux, & n'avoit pas besoin d'un froid commentaire.

Il étoit expressément défendu de sculpter des sujets qui ne disoient rien à l'ame ; par conséquent on ne gâtoit point de beaux marbres ou d'autres matieres aussi précieuses.

Tous ces sujets licencieux qui bordent nos cheminées, étoient sévérement bannis. Les honnêtes gens ne concevoient rien à notre législation, lorsqu'ils lisoient dans notre histoire que dans un siecle où l'on prononçoit si fréquemment le nom de religion & de mœurs, des peres de famille étaloient des scenes de débauche aux yeux de leurs enfans, sous prétexte que c'étoient des chef-d'œuvres ; ouvrages capables d'allumer l'imagination la plus tranquille, & de précipiter dans le désordre des ames neuves, ouvertes à toutes les impressions : ils gémissoient sur cet usage public & criminel de dépraver les cœurs avant qu'ils fussent formés (*a*).

(*a*) Entr'autres abus publics qu'on se propose de relever,

Un artiste avec lequel je m'instruisis, eut soin de m'informer de tous ces grands changemens. Il me dit que dans le dix-neuvieme siecle il se trouva une disette de marbre, de sorte qu'on eut recours à cette multitude ignoble de bustes de financiers, de traitans, de commis : c'étoient autant de blocs tout préparés ; on les tailla beaucoup plus avantageusement, & l'on sut en tirer des têtes plus heureuses.

Je passai dans la derniere galerie, non moins

---

on peut ranger ces parades licencieuses qui outragent les mœurs honnêtes & le bon sens, tout aussi respectable qu'elles. On a oublié à l'article des spectacles de parler des sauteurs, des danseurs de corde ; mais peu importe l'ordre dans un ouvrage, pourvu que l'auteur y fasse entrer toutes ses idées. Je ferai comme Montaigne, je me raccrocherai à la moindre occasion : je brave la censure des critiques ; je me flatte du moins de ne point ennuyer comme eux. Pour revenir donc à ces sauteurs, à ces danseurs de corde, si communs & si révoltans ; des magistrats humains devroient-ils les tolérer ? Après avoir employé tout leur tems à des exercices aussi étonnans qu'inutiles, ils risquent leur vie en public & apprennent à mille spectateurs que la mort d'un homme n'est que fort peu de chose. Les attitudes de ces voltigeurs sont indécentes & blessent l'œil & le cœur : ils accoutument peut-être des ames non encore formées à ne voir le plaisir que dans ce qui approche du péril, & à penser que l'espece humaine peut entrer dans la matiere de nos divertissemens. On dira que c'est réfléchir sur bien peu de chose ; mais j'ai remarqué que ces tristes spectacles influent beaucoup plus sur la multitude que tous les arts qui ont quelque apparence de raison.

curieuse

curieuse que les autres par la multiplicité des ouvrages qu'elle présentoit. Là étoit rassemblée la collection universelle de dessins & gravures. Malgré la perfection de ce dernier art, on avoit conservé les ouvrages des siecles précédens ; car il n'en est pas d'une estampe comme d'un livre : un livre qui n'est pas bon, par là même est mauvais ; au lieu qu'une estampe qui se voit d'un coup-d'œil, sert toujours d'objet de comparaison.

Cette galerie qui devoit son origine au siecle de Louis XV, étoit bien différemment arrangée. Ce n'étoit plus un petit cabinet, au milieu duquel une petite table pouvoit à peine contenir une douzaine d'amateurs, où l'on venoit dix fois inutilement pour trouver une place ; encore ce petit cabinet ne s'ouvroit-il que certains jours, c'est-à-dire, le dixieme de l'année tout au plus, qu'on rognoit encore sur le moindre prétexte & à la moindre fantaisie du directeur. Ces galeries étoient ouvertes chaque jour, & confiées à des commis affables & polis, qu'on payoit exactement, afin que le public fût servi de même. Dans cette salle spacieuse on trouvoit à coup sûr la traduction de chaque tableau ou morceau de sculpture renfermé dans les autres galeries : elle contenoit l'abrégé de ces chef-d'œuvres qu'on avoit pris soin d'immortaliser & de répandre autant qu'il étoit possible.

La gravure est aussi féconde & aussi heureuse

que la typographie : elle a l'avantage de multiplier ſes épreuves, comme l'imprimerie ſes exemplaires ; & par ſon moyen chaque particulier, chaque étranger peut ſe procurer une copie rivale du tableau. Tous les citoyens décoroient ſans jalouſie leurs murailles de ces ſujets intéreſſans qui préſentoient des exemples de vertus & d'héroïſme. On ne voyoit plus de ces prétendus amateurs, non moins vétilleux qu'ignorans, pourſuivre une perfection imaginaire aux dépens de leur repos & de leur bourſe, & toujours dupés & ſur-tout être bien faits pour l'être.

Je parcourus avec avidité ces livres volumineux où le burin décrivoit avec tant de facilité & de préciſion les contours & même les couleurs de la nature. Tous les tableaux étoient parfaitement ſaiſis ; mais on avoit donné encore plus de ſoin à tous les objets relatifs aux arts & aux ſciences. Les planches de l'Encyclopédie avoient été refaites entiérement, & l'on avoit veillé avec plus d'attention à l'exactitude rigoureuſe qui devient alors le ſuprême mérite, parce que la moindre erreur eſt d'une conſéquence extrême. J'apperçus un magnifique cours de phyſique traité dans ce goût ; & comme cette ſcience porte ſur-tout aux ſens, c'eſt aux images qu'il appartient, peut-être, de la faire concevoir dans toutes ſes parties. On ſavoit eſtimer l'art qui reproduit tant d'images utiles ;

on lui donnoit de nouvelles preuves de consideration.

Je remarquai que tout se faisoit dans le vrai goût, qu'on suivoit la maniere des Gerard, Audran ; qu'elle étoit même approfondie, perfectionnée. Les vignettes des livres ne s'appelloient plus que des cochins : tel étoit le mot que l'on avoit substitué à tant de mots misérables, tels que culs de lampes, &c. (*a*).

Les graveurs avoient enfin abandonné cette funeste loupe qui leur perdoit la vue de toute façon. Les amateurs de ce siecle n'étoient plus admirateurs de ces petits points ronds qui faisoient tout le mérite des gravures modernes ; ils donnoient la préférence à un travail large, précis, aisé, & disant tout avec quelques traits justes & noblement dessinés. Les graveurs consultoient docilement les peintres, & ceux-ci à leur tour se gardoient bien d'affecter les caprices d'un maître. Ils s'estimoient, ils se voyoient comme égaux & comme amis, & se donnoient bien de garde de rejeter l'un sur l'autre les défauts de l'ouvrage. D'ailleurs la gravure étoit devenue très-utile à l'état, par le commerce d'estampes qu'on faisoit

(*a*) M. de Voltaire doit être satisfait d'avance, lui qui a plaidé si long-tems pour cette réforme importante.

dans les pays étrangers ; & c'étoit de ces artiſtes qu'on pouvoit dire : *ſous leurs heureuſes mains le cuivre devient or.*

CHAPITRE XXXV.

Salle du Trône.

Je ne quittai ces riches galeries qu'avec le plus vif regret, mais dans mon inſatiable curioſité, jaloux de tout voir, je rentrai dans le centre de la ville. Je vis une multitude de perſonnes de tout ſexe & de tout âge, qui ſe portoit avec précipitation vers un portique majeſtueuſement décoré. J'entendois de côté & d'autre : *hâtons nos pas ! notre bon roi eſt peut-être déjà monté ſur ſon trône, nous ne le verrions pas d'aujourd'hui !* Je ſuivis la foule ; mais ce qui m'étonnoit fort, c'eſt que des gardes farouches n'oppoſoient aucune barriere aux empreſſemens du peuple. J'arrivai dans une ſalle immenſe, ſoutenue par pluſieurs colonnes. J'avançai, & je parvins à voir le trône du monarque. Non : il eſt impoſſible de concevoir une idée plus belle, plus noble, plus auguſte, plus conſolante de la majeſté royale. Je fus attendri juſqu'aux larmes. Je ne vis ni Jupiter tonnant, ni appareil terrible, ni inſtrument

de vengeance. Quatre figures de marbre blanc, repréſentant la force, la tempérance, la juſtice & la clémence, portoient un ſimple fauteuil d'ivoire blanc, élevé ſeulement pour faciliter la portée de la voix. Ce ſiege étoit couronné d'un dais ſuſpendu par une main dont le bras ſembloit ſortir de la voûte. A chaque côté du trône étoient deux tablettes ; ſur l'une deſquelles étoient gravées les loix de l'état & les bornes du pouvoir royal, & ſur l'autre les devoirs des rois & ceux des ſujets. En face étoit une femme qui allaitoit un enfant, emblême fidelle de la royauté. La premiere marche, qui ſervoit de degré pour monter au trône, étoit en forme de tombe. Deſſus étoit écrit en gros caracteres : L'ÉTERNITÉ. C'étoit ſous cette premiere marche que repoſoit le corps embaumé du monarque prédéceſſeur, en attendant que ſon fils vînt le déplacer. C'eſt de-là qu'il crioit à ſes héritiers qu'ils étoient tous mortels, que le ſonge de la royauté étoit prêt à finir, qu'ils reſteroient alors ſeuls avec leur renommée ! Ce lieu vaſte étoit déjà rempli de monde, lorſque je vis paroître le monarque revêtu d'un manteau bleu qui flottoit avec grace. Son front étoit ceint d'une branche d'olivier ; c'étoit ſon diadême : il ne marchoit jamais en public ſans ce reſpectable ornement qui en impoſoit aux autres & à lui-même. Il ſe fit des acclamations lorſqu'il monta

ſur ſon trône. Il ne paroiſſoit pas indifférent à ces cris de joie. Mais à peine fut-il aſſis qu'un ſilence reſpectueux s'étendit ſur cette nombreuſe aſſemblée. Je prêtai une oreille attentive. Ses miniſtres lui lurent à haute voix tout ce qui s'étoit paſſé de remarquable depuis la derniere ſéance. Si la vérité eut été déguiſée, le peuple étoit là pour confondre le calomniateur. On n'oublioit point ſes demandes. On rendoit compte de l'exécution des ordres ci-devant donnés, & cette lecture étoit toujours terminée par le prix journalier des vivres & des denrées. Le monarque écoutoit, & d'un ſigne de tête approuvoit ou remettoit les choſes à un plus ample examen. Mais ſi du fond de la ſalle il s'élevoit une voix plaignante & condamnant quelques articles, fut-ce un homme de la derniere claſſe, on le faiſoit avancer dans un petit cercle pratiqué au pied du trône. Là il expliquoit ſes idées (*a*), & s'il ſe trouvoit avoir raiſon,

(*a*) Un des plus grands malheurs qui ſoit en France, c'eſt que toute la police & l'adminiſtration des affaires ſont entre les mains des magiſtrats, ou des gens revêtus d'une charge & d'un titre, ſans qu'on daigne jamais conſulter (du moins de la part du public) les perſonnes privées en qui la ſcience & la ſageſſe ſe trouvent ſouvent dans un degré éminent. Le meilleur citoyen, le plus éclairé, ne peut développer ſes talens utiles ou la grandeur de ſon ame ; s'il ne porte la robe d'un homme en charge, il doit immoler ſes bons deſſeins, être témoin des plus grands abus, & ſe taire.

alors il étoit écouté, applaudi, remercié; le souverain lui jetoit un regard favorable : si, au contraire, il ne disoit rien que d'absurde, ou grossiérement fondé sur un intérêt particulier, alors on le chassoit avec ignominie, & les huées des assistans l'accompagnoient jusqu'à la porte. Chacun pouvoit se présenter sans autre crainte que celle d'attirer la dérision publique, si ses vues étoient fausses ou bornées.

Deux grands officiers de la couronne accompagnoient le monarque dans toutes les cérémonies publiques, & marchoient à ses côtés. L'un portoit au haut d'une pique une gerbe de bled (*a*), & l'autre un cep de vigne : c'étoit afin qu'il n'oubliât jamais que c'étoient-là les deux soutiens de l'état & du trône. Derriere lui le panetier de la couronne, ayant une corbeille remplie de pains, en donnoit un à chaque indigent qui réclamoit son assistance. Cette corbeille étoit le sûr thermometre de la misere publique; & lorsque le panier se trouvoit vuide, alors les ministres étoient chassés

---

(*a*) L'empereur Taisung se promenant en campagne avec le prince son fils, & lui montrant les laboureurs occupés à leur travail : *voyez*, lui disoit-il, *la peine que ces pauvres gens prennent tout le long de l'année pour nous soutenir; sans leurs travaux & sans leur sueur, ni vous ni moi, nous n'aurions pas d'empire.*

& punis ; mais la corbeille demeuroit pleine & atteſtoit l'abondance publique.

Cette auguſte ſéance ſe tenoit une fois par ſemaine, & duroit trois heures. Je ſortis de cette ſalle, le cœur pénétré, & auſſi rempli de reſpect pour ce roi que pour la Divinité même ; l'aimant comme un pere, l'honorant comme un Dieu protecteur.

Je converſai avec pluſieurs perſonnes de tout ce que je venois de voir & d'entendre : ils étoient ſurpris de mon étonnement ; toutes ces choſes leur ſembloient ſimples & naturelles. « Pourquoi, me dit l'un d'eux, avez-vous la fureur de comparer ce tems préſent à un vieux ſiecle bizarre, extravagant, où l'on avoit de fauſſes idées ſur les matieres les plus ſimples, où l'orgueil jouoit la grandeur, où le faſte & la repréſentation étoient tout, & le reſte rien, où la vertu enfin n'étoit regardée que comme un fantôme, pur ouvrage de quelques philoſophes rêveurs (*a*). »

(*a*) Il faut reſpecter les préjugés populaires ! tel eſt le langage de ces génies étroits, puſillanimes, pour leſquels il ſuffit qu'une loi ſubſiſte pour paroître ſacrée. L'homme vertueux à qui ſeul il appartient d'aimer & de haïr, connoît-il cette modération criminelle ? Non : il ſe charge de la vindicte publique ; ſes droits ſont fondés ſur ſon génie, & la juſtice de ſa cauſe ſur la reconnoiſſance de la poſtérité.

CHAPITRE XXXVI.

Forme du Gouvernement.

OSEROIS-JE vous demander quel eſt la forme préſente de votre gouvernement ? Eſt-il monarchique, démocratique, ariſtocratique ? (*a*) — Il n'eſt ni monarchique, ni démocratique, ni ariſtocratique ; il eſt raiſonnable & fait pour des hommes. La monarchie n'eſt plus. Les états monarchiques, comme vous le ſaviez, mais ſi infructueuſement, vont ſe perdre dans le deſpotiſme, comme les fleuves vont ſe perdre dans le ſein de la mer ; & le deſpotiſme bientôt croule ſur lui-même (*b*). Tout cela s'eſt accompli à la let-

(*a*) Le génie d'une nation ne dépend point de l'athmoſphere qui l'environne ; le climat n'eſt point la cauſe phyſique de ſa grandeur ou de ſon aviliſſement. La force & le courage appartiennent à tous les peuples de la terre ; mais les cauſes qui les mettent en action & les ſoutiennent, dérivent de certaines circonſtances, qui tantôt ſont promtes, tantôt lentes à ſe développer ; mais qui tôt ou tard ne manquent jamais d'arriver. Heureux le peuple qui par lumiere ou par inſtinct ſaiſit l'inſtant !

(*b*) Voulez-vous connoître quels ſont les principes généraux qui regnent habituellement dans le conſeil d'un monarque ? Voici à peu près le réſultat de ce qui s'y dit, ou plutôt de ce qui s'y fait. « Il faut multiplier les impôts de toutes ſortes, parce que le prince ne ſauroit jamais être aſſez riche, attendu

tre & il n'y eut jamais de prophétie plus certaine.

---

qu'il eſt obligé d'entretenir des armées, & les officiers de ſa maiſon, qui doit être abſolument très-magnifique. Si le peuple ſurchargé éleve des plaintes, le peuple aura tort, & il faudra le réprimer. On ne ſauroit être injuſte envers lui, parce que dans le fond il ne poſſede rien que ſous la bonne volonté du prince qui peut lui redemander en tems & lieu ce qu'il a eu la bonté de lui laiſſer, ſur-tout lorſqu'il en a beſoin pour l'intérêt ou la ſplendeur de ſa couronne. D'ailleurs il eſt notoire qu'un peuple qu'on abandonne à l'aiſance eſt moins laborieux & peut devenir inſolent. Il faut retrancher à ſon bonheur pour ajouter à ſa ſoumiſſion. La pauvreté des ſujets ſera toujours le plus fort rempart du monarque : & moins les particuliers auront de richeſſes, plus la nation ſera obéiſſante ; une fois pliée au devoir, elle le ſuivra par habitude, ce qui eſt la maniere la plus ſûre d'être obéi. Ce n'eſt point aſſez d'être ſoumiſe, elle doit croire qu'ici réſide l'eſprit de ſageſſe en toute ſa plénitude, & ſe ſoumettre par conſéquent, ſans oſer raiſonner, à nos decrets émanés dans notre certaine ſcience. „

Si un philoſophe ayant accès auprès du prince, s'avançoit au milieu du conſeil & diſoit au monarque : " Gardez-vous de croire ces ſiniſtres conſeillers, vous êtes environné des ennemis de votre famille. Votre grandeur, votre ſûreté ſont moins fondées ſur votre puiſſance abſolue que ſur l'amour de votre peuple. S'il eſt malheureux, il ſouhaitera plus ardemment une révolution, & il ébranlera votre trône ou celui de vos enfans. Le peuple eſt immortel, & vous devez paſſer. La majeſté du trône réſide plus dans une tendreſſe vraiment paternelle que dans un pouvoir illimité. Ce pouvoir eſt violent, & contre la nature des choſes. Plus modéré, vous ſerez plus puiſſant. Donnez l'exemple de la juſtice, & croyez que les princes qui ont une morale ſont plus forts & plus reſpectés. „ Aſſurément on prendroit ce philoſophe pour un viſionnaire, & on ne daigneroit peut-être pas le punir de ſa vertu.

En proportion des lumieres acquises, sans doute, qu'il eut été honteux pour notre espece d'avoir mesuré la distance de la terre au soleil, d'avoir pesé tous les globes, & de n'avoir pu découvrir les loix simples & fécondes qui doivent diriger des êtres raisonnables. Il est vrai que l'orgueil, la cupidité, l'intérêt présentoient mille obstacles; mais quel plus beau triomphe que de trouver le nœud qui devoit faire servir ces passions particulieres au bien général ! Un vaisseau qui sillonne les mers, commande aux élémens au moment même où il obéit à leur empire : soumis à une double impulsion, sans cesse il réagit contr'eux. Voilà peut-être l'image la plus fidelle d'un état : porté sur des passions orageuses, il reçoit d'elles le mouvement, & doit résister aux tempêtes. *L'art du pilote est tout.* Vos lumieres politiques n'étoient qu'un crépuscule; & vous accusiez imbécillement l'auteur de la nature, tandis qu'il vous avoit donné l'intelligence & le courage pour vous gouverner. Il n'a fallu qu'une voix forte pour réveiller la multitude d'un sommeil d'engourdissement. Si l'oppression tonnoit sur vos têtes, vous ne deviez en accuser que votre foiblesse. La liberté & le bonheur appartiennent à qui osent les saisir. Tout est révolution dans ce monde : la plus heureuse de toutes a eu son point de ma-

turité, & nous en recueillons les fruits (*a*).

Sortis de l'oppreſſion, nous n'avons eu garde de remettre toutes les forces & tous les reſſorts du gouvernement, tous les droits & l'attribut de la puiſſance dans les mains d'un ſeul homme (*b*): inſtruits par les malheurs des ſiecles paſſés, nous n'avons pas été ſi imprudens. Socrate & Marc-Aurele ſeroient revenus au monde, que nous ne leur aurions pas confié le pouvoir arbitraire, non pas

---

(*a*) A certains états il eſt une époque qui devient néceſſaire; époque terrible, ſanglante, mais le ſignal de la liberté. C'eſt de la guerre civile dont je parle. C'eſt-là que s'élevent tous les grands hommes, les uns attaquant, les autres défendant la liberté. La guerre civile déploie les talens les plus cachés. Des hommes extraordinaires s'élevent & paroiſſent dignes de commander à des hommes. C'eſt un remede affreux! mais après la ſtupeur de l'état, après l'engourdiſſement des ames, il devient néceſſaire.

(*b*) Le gouvernement deſpotique n'eſt qu'une ligue du ſouverain avec un petit nombre de ſujets favoriſés pour tromper & dépouiller tous les autres. Alors le ſouverain ou celui qui le repréſente, éclipſe la ſociété; la diviſe, devient un être unique & central, qui allume toutes les paſſions à ſon gré & qui les met en jeu pour ſon intérêt perſonnel: il crée le juſte & l'injuſte; ſon caprice devient loi, & ſa faveur eſt la meſure de l'eſtime publique. Ce ſyſtême eſt trop violent pour être durable. Mais la juſtice eſt une barriere qui protege également le ſujet & le prince. La liberté peut ſeule former des citoyens généreux: la vérité en fait des êtres raiſonnables. Un roi n'eſt puiſſant qu'à la tête d'une nation généreuſe & contente. La nation une fois avilie, le trône s'affaiſſe.

défiance, mais dans la crainte d'avilir le caractere sacré d'homme libre. La loi n'est-elle pas l'expression de la volonté générale ; & comment confier à un seul homme un dépôt aussi important ? N'aura-t-il pas des momens de foiblesse, & quand il en seroit exempt, les hommes renonceront-ils à cette liberté qui est leur plus bel appanage (*a*) ?

Nous avons éprouvé combien la souveraineté absolue étoit opposée aux véritables intérêts d'une nation. L'art de lever des tributs rafinés, toutes les forces de ce terrible cabestan progressivement multipliées, les loix embrouillées, opposées l'une à l'autre, la chicane dévorant les possessions particulieres, les villes remplies de tyrans privilégiés, la vénalité des offices, des ministres & des intendans traitant les différentes parties du royaume

---

(*a*) La liberté enfante des miracles : elle triomphe de la nature, elle fait croître les moissons sur les rochers, elle donne un air riant aux régions les plus tristes, elle éclaire des pâtres & les rend plus pénétrans que les superbes esclaves des cours les plus ingénieuses. D'autres climats, qui font la gloire & le chef-d'œuvre de la création, livrés à la servitude, n'étalent que des terres abandonnés, des visages pâles, des regards contraints qui n'osent se lever vers la voûte du ciel. Homme ! choisis donc d'être heureux ou misérable, si tu peux encore choisir ; crains la tyrannie, déteste l'esclavage, aime ton bras, meurs ou vis libre.

comme des pays de conquête, une ſubtile dureté de cœur qui raiſonnoit l'inhumanité, des officiers royaux qui ne répondoient de rien au peuple & qui inſultoient plutôt qu'ils ne déferoient à ſes plaintes : tel étoit l'effet de ce deſpotiſme vigilant, qui raſſembloit toute les lumieres pour en abuſer, à peu près comme ces verres ardens, qui ne s'échauffent que pour embrâſer. On parcouroit la France, ce beau royaume que la nature avoit favoriſé de ſes regards propices : & qu'y voyoit-on ? Des cantons déſolés par les maltôtiers, les villes devenues bourgs, les bourgs villages, les villages hameaux ; leurs habitans haves, défigurés ; des mendians, enfin, au lieu d'habitans. On connoiſſoit tous ces maux : on fuyoit des principes évidens pour embraſſer le ſyſtême de la cupidité ; (*a*) & les ombres qu'elle faiſoit naître autoriſoient la déprédation générale.

Le croiriez-vous ? La révolution s'eſt opérée ſans efforts, & par l'héroïſme d'un grand homme. Un roi philoſophe, digne du trône puiſqu'il le dédaignoit, plus jaloux du bonheur des hommes

(*a*) Un intendant voulant donner à la **** qui paſſoit à Soiſſons, une image de l'abondance qui régnoit en France, fit arracher les arbres fruitiers d'alentour, & les fit planter dans les rues de la ville qu'on dépava : les arbres étoient entrelacés de guirlandes de papier doré. Cet intendant étoit, *ſans le ſavoir*, un très-grand peintre.

que de ce fantôme de pouvoir, redoutaut sa postérité & se redoutant lui-même, offrit de remettre les états en possession de leurs anciennes prérogatives : il sentit qu'un royaume étendu avoit besoin de la réunion des différentes provinces pour être gouverné sagement. Comme dans le corps humain, outre la circulation générale, chaque partie a sa circulation particuliere, ainsi chaque province, en obéissant aux loix générales, modifie ses loix particulieres d'après son sol, sa position, son commerce, ses intérêts respectifs. Par là tout vit, tout fleurit. Les provinces ne sont plus pour servir la cour, & pour orner la capitale (*a*). Un ordre aveugle, émané du trône, ne

---

(*a*) L'erreur & l'ignorance sont la source de tous les maux qui accablent l'humanité. L'homme n'est méchant que parce qu'il se trompe sur ses véritables intérêts. Cependant on peut errer en physique spéculative, en astronomie, en mathématiques, sans un inconvénient bien réel ; mais la politique ne souffre pas la moindre erreur. Il est des vices d'administration plus désolans que les fléaux physiques. Une faute en ce genre dépeuple & appauvrit un royaume. Si la spéculation la plus sévere, la plus approfondie, est absolument nécessaire, c'est dans ces cas publics & problématiques où des raisons d'une force égale tiennent l'esprit comme en équilibre. Rien de plus dangereux alors que la routine ; elle produit des malheurs inconcevables, & l'état n'est éclairé qu'au moment de sa ruine. On ne sauroit donc trop multiplier les lumieres sur l'art compliqué du gouvernement, parce que le moindre écart est une ligne qui s'alonge en fuyant, & cause une erreur im-

vient point porter le trouble dans des lieux où l'œil du souverain n'a jamais pu pénétrer. Chaque province se trouve dépositaire de sa sûreté & de son bonheur : son principe de vie n'est pas éloigné d'elle ; il est dans son propre sein, toujours prêt à féconder l'ensemble, à remédier aux maux qui pourroient arriver. Le secours présent est remis à des mains intéressées qui ne pallieront point la cure, ou qui même ne se réjouiront pas des coups qui peuvent affoiblir la patrie.

La souveraineté absolue fut donc abolie. Le chef conserva le nom de roi ; mais il n'entreprit pas follement de porter tout le fardeau qui accabloit ses ancêtres. Les états assemblés du royaume eurent seuls la puissance législatrice. L'administration des affaires, tant politiques que civiles, est confiée au sénat ; & le monarque armé du glaive veille à l'exécution des loix. Il propose tous les

---

mense. Les loix n'ont été jusqu'ici que des palliatifs qu'on a érigés en remedes généraux ; elles sont (comme on l'a fort bien dit) nées du besoin, & non de la philosophie : c'est à cette derniere à corriger ce qu'elles ont de défectueux. Mais quel courage, quel zele, quel amour de l'humanité faudra-t-il à celui qui de ce cahos informe fera sortir un édifice régulier ? Mais aussi quel génie deviendra plus cher au genre humain ! Qu'il songe que c'est l'objet le plus important, qu'il intéresse particuliérement le bonheur de l'homme, & que par une suite nécessaire ; il doit influer sur ces vertus !

établiſſemens utiles. Le ſénat eſt reſponſable au roi, & le roi & le ſénat ſont reſponſables aux états qui s'aſſemblent tous les deux ans. Tout s'y décide à la pluralité des voix. Loix nouvelles, charges vacantes, griefs à redreſſer, voilà ce qui eſt de ſon reſſort. Les cas particuliers ou imprévus ſont abandonnés à la ſageſſe du monarque.

Il eſt heureux (*a*), & ſon trône eſt affermi ſur une baſe d'autant plus ſolide que la liberté de la nation garantit ſa couronne (*b*). Des ames qui n'auroient été que communes, doivent leurs ver-

(*a*) M. d'Alembert a dit qu'un roi qui fait ſon devoir, eſt le plus miſérable de tous les hommes, & que celui qui ne le fait pas, eſt le plus à plaindre. Pourquoi le roi qui fait ſon devoir ſeroit-il le plus miſérable de tous les hommes? Seroit-ce à cauſe de la multiplicité de ſes travaux? Mais un travail heureux eſt une vraie jouiſſance. Comptera-t-il pour rien cette ſatisfaction intime qui naît de l'idée d'avoir fait le bonheur des hommes? Croira-t-il que la vertu ne porte pas avec elle ſa récompenſe? Univerſellement aimé, & ſeulement haï des méchans, pourquoi ſon cœur demeureroit-il fermé aux plaiſirs? Qui n'a pas éprouvé le contentement d'avoir accompli le bien? Le roi qui ne remplit pas ſes devoirs, eſt le plus à plaindre. Rien de plus juſte, ſi toutefois il eſt ſenſible aux remords & à l'opprobre: s'il ne l'eſt pas, il eſt encore plus à plaindre. Rien de mieux vu que cette derniere propoſition.

(*b*) Il eſt bon à tout état, fut-il républicain, d'avoir un chef, en limitant toutefois ſon pouvoir. C'eſt un ſimulacre qui en impoſe à l'ambitieux qui étouffe tout projet dans ſon cœur. Alors la royauté eſt comme cet épouvantail qu'on place dans un jardin, il écarte les moineaux qui viendroient pour manger le grain.

tus à ce reſſort éternel des grandes choſes. Le citoyen n'eſt point ſéparé de l'état ; il fait corps avec lui (*a*) : auſſi faut-il voir avec quel zele il ſe porte à tout ce qui peut intéreſſer ſa ſplendeur.

Chaque arrêt émané du ſénat eſt motivé, & le ſénat explique en peu de mots ſes motifs & ſon intention. Nous ne concevons pas comment dans votre ſiecle, (ſoi-diſant éclairé) vos magiſtrats oſoient dans leur morgue orgueilleuſe vous propoſer des arrêts dogmatiques, ſemblables aux décrets des théologiens, comme ſi la loi n'étoit pas la raiſon publique, comme s'il ne falloit pas que le peuple fût inſtruit pour ſe porter plus rapidement à l'obéiſſance. Ces meſſieurs à triple mortier, qui ſe diſoient les peres de la patrie, ignoroient donc le grand art de la perſuaſion, cet art qui agit ſans efforts & ſi puiſſamment ; ou plutôt n'ayant ni point de vue fixe, ni marche aſſurée, tour-à-tour brouillons, ſéditieux, eſclaves rampans, ils encenſoient & fatiguoient le trône, tantôt ſe cabrant pour des minuties, tantôt vendant le peuple à beaux deniers comptans.

(*a*) Ceux qui ont dit que dans les monarchies les rois ſont dépoſitaires des volontés de la nation, ont dit une abſurdité. Eſt-il en effet rien de plus ridicule, que des êtres intelligens comme les hommes ; diſent à un ou à pluſieurs : *veuillez pour nous*. Les peuples ont toujours dit aux monarques : *agiſſez pour nous, d'après nos volontés clairement connues.*

Vous penſez bien que nous avons réformé ces magiſtrats, accoutumés de jeuneſſe à toute l'inſenſibilité néceſſaire pour diſpoſer froidement de la vie, des biens & de l'honneur des citoyens; hardis pour la défenſe de leurs minces privileges, lâches dès qu'il s'agiſſoit de l'intérêt public: on s'épargnoit dans les derniers tems juſqu'à la peine de les corrompre; ils étoient tombés dans une indolence perpétuelle. Nos magiſtrats ſont bien différens: le nom de peres du peuple dont nous les honorons, eſt un titre qu'ils méritent dans toute l'étendue du terme.

Aujourd'hui les rênes du gouvernement ſont confiées à des mains fermes & ſages qui ſuivent un plan. Les loix regnent, & aucun homme n'eſt au-deſſus d'elles; ce qui étoit un inconvénient affreux dans vos gouvernemens gothiques. Le bonheur général de la patrie eſt fondé ſur la ſûreté de chaque ſujet en particulier: il ne craint point les hommes, mais les loix; & le ſouverain lui-même les apperçoit au-deſſus de ſa tête (*a*).

(*a*) Tout gouvernement où un ſeul homme eſt au-deſſus de la loi, & peut la violer impunément, eſt un gouvernement malheureux & inique. En vain un homme de génie a-t-il employé tous ſes talens pour nous faire goûter les principes des gouvernemens aſiatiques; ils ſont trop outrageans à la nature humaine. Voyez ce ſuperbe vaiſſeau qui maîtriſe les élémens; il ne faut qu'une fente imperceptible pour y faire entrer l'onde

Sa vigilance rend les sénateurs plus attentifs à leur charge & à leur dévoir ; sa confiance en eux soulage leurs peines, & son autorité donne la force & la vigueur nécessaires à leurs décisions. Ainsi le sceptre, dont la pesanteur opprimoit vos rois, est léger dans les mains de notre monarque. Ce n'est plus une victime pompeusement parée, incessamment sacrifiée aux besoins de l'état : il ne porte que le fardeau que lui permet la force limitée qu'il a reçue de la nature.

Nous possédons un prince craignant Dieu, pieux & juste, qui porte dans son cœur l'Éternel & la patrie, qui redoute la vengeance divine & le blâme de la postérité, & qui regarde une bonne conscience & une gloire sans tache, comme le plus

---

amere & causer sa destruction. Ainsi un seul homme au-dessus des loix, fera entrer dans le corps politique toutes les injustices, les iniquités, qui, par un effet inévitable, hâteront sa ruine. Qu'importe de périr par plusieurs ou par un seul ? le malheur est égal. Qu'importe que la tyrannie ait cent bras, si un seul se porte d'un bout de l'empire à l'autre, s'il pese sur tous les individus, s'il se régénere à l'instant même où il est coupé ? D'ailleurs, ce n'est pas le despotisme qui effraie, qui épouvante ; c'est sa propagation. Les visirs, les pachas, &c. imitent le maître, ils égorgent en attendant qu'ils soient égorgés. Dans les gouvernemens d'Europe, la réaction simultanée de tous les corps, leurs chocs entretiennent des momens d'équilibre pendant lesquels le peuple respire : les limites de leur pouvoir respectif, perpétuellement dérangées, tiennent lieu de liberté, & le fantôme console au moins de ne pouvoir atteindre à la réalité.

haut degré de félicité. Ce ſont moins de grands talens du côté de l'eſprit, des connoiſſances étendues qui font le bien, que le deſir ſincere d'un cœur droit qui le chérit & qui aime à l'accomplir. Souvent le génie vanté d'un monarque, loin d'avancer le bonheur du royaume, ſe tourne contre la liberté du pays.

Nous avons concilié, ce qui paroiſſoit preſque impraticable à accorder, le bien de l'état avec le bien des particuliers. On prétendoit même que le bonheur public d'un état étoit néceſſairement diſtinctif du bonheur de quelques-uns de ſes membres. Nous n'avons point épouſé cette politique barbare, fondée ſur l'ignorance des véritables loix ou ſur le mépris des hommes les plus pauvres & les plus utiles. Il étoit des loix abominables & cruelles, qui ſuppoſoient les hommes méchans; mais nous ſommes très-diſpoſés à croire qu'ils ne le ſont devenus que depuis l'inſtitution de ces mêmes loix. Le deſpotiſme a fatigué le cœur humain, & en l'irritant, l'a deſſéché & corrompu.

Notre roi a tout le pouvoir & l'autorité néceſſaires pour faire le bien, & les bras liés pour faire le mal. On lui expoſe la nation ſous un jour toujours favorable : on préſente ſa valeur, ſa fidélité envers le prince, ſon horreur pour tout joug étranger.

Il eſt des cenſeurs qui ont droit de chaſſer d'au-

près du prince tous ceux qui inclineroient à l'irréligion, au libertinage, au mensonge, à l'art plus funeste, de couvrir la vertu de ridicule (*a*). On ne connoît plus aussi parmi nous cette classe d'hommes, qui sous le titre de noblesse (qui pour comble de ridicule étoit vénale) accouroit ramper autour du trône, ne vouloit suivre que le métier des armes ou celui de courtisan, vivoit dans l'oisiveté, rassasioit son orgueil de vieux parchemins, & présentoit le déplorable spectacle d'une vanité égale à sa misere. Vos grenadiers versoient leur sang avec autant d'intrépidité que le plus noble d'entr'eux, & ne le mettoient pas à si haut prix. D'ailleurs, une telle dénomination dans notre république auroit offensé les autres ordres de de l'état. Les citoyens sont égaux : la seule distinction est celle que mettent naturellement entre les hommes la vertu, le génie & le travail (*b*).

(*a*) Je suis fort porté à croire que les souverains sont presque toujours les plus honnêtes gens de leur cour. Narcisse avoit l'ame encore plus noire que celle de Néron.

(*b*) Pourquoi les François ne pourroient-ils soutenir le gouvernement républicain? Qui est-ce qui ignore en ce royaume les prééminences de la noblesse, fondées sur l'institution même, confirmées par l'usage de plusieurs siecles? Dès que, sous le regne de Jean, le Tiers-Etat eut sorti de son avilissement, il prit séance aux assemblées de la nation, & cette noblesse fiere & barbare le vit, sans se soulever, associé aux ordres du royaume, quoique les tems fussent encore tout remplis des préjugés

Malgré tant de remparts, de barrieres, de précautions, afin que le monarque n'oublie point, en cas de calamités publiques, ce qu'il doit aux pauvres, il observe chaque année un jeûne solemnel, qui dure trois jours. Pendant ce tems notre roi souffre la faim, endure la soif, est couché sur un grabat : & ce jeûne terrible & salutaire lui imprime dans le cœur une commisération plus tendre envers les nécessiteux. Notre souverain n'a pas besoin, il est vrai, d'être averti par cette sensation physique ; mais c'est une loi de l'état, une loi sacrée, jusqu'ici suivie & respectée. A l'exemple du monarque, tout ministre, tout homme qui touche aux rênes du gouvernement, se fait un devoir de sentir par lui-même ce que c'est que le besoin & la douleur qui en résulte ; il en est plus disposé dans la suite à soulager ceux qui se trouveroient soumis à l'impérieuse & dure loi de l'extrême nécessité (*a*).

---

de la police des fiefs & de la profession des armes. L'honneur françois, principe toujours agissant, supérieur aux plus sages institutions, pourra donc devenir un jour l'ame d'une république, sur-tout lorsque le goût de la philosophie, la connoissance des loix politiques, l'expérience de tant de maux, auront détruit cette legéreté, cette indiscrétion, qui dénaturent ces brillantes qualités qui feroient des François le premier peuple de l'univers, s'il savoit mesurer, mûrir & soutenir ses projets.

(*a*) En face de la cabane d'un philosophe, se trouvoit une

— Mais, lui dis-je, de tels changemens ont dû être longs, pénibles, difficultueux. Que d'efforts il vous a fallu faire! — Le sage, souriant avec douceur, répondit: le bien n'est pas plus difficile que le mal. Les passions humaines sont de

---

haute & riche montagne favorisée des plus doux regards du soleil. Elle étoit couverte de beaux pâturages, d'épics dorés, de cedres & de plantes aromatiques. Les oiseaux les plus agréables à la vue, les plus délicieux au goût, en bandes pressées fendoient l'air de leurs ailes, & le remplissoient de leurs ramages harmonieux. Les daims, les chevreuils bondissans peuploient les bois. Quelques lacs nourrissoient dans leurs eaux argentées la truite, le merlan & le brochet. Trois cents familles répandues sur le dos de cette montagne la partageoient & y vivoient heureuses dans la paix, dans l'abondance, au sein des vertus qu'elles enfantent; elles bénissoient le ciel au lever & au coucher du soleil. Mais voici que l'indolent, le voluptueux, le dissipateur Osman monta sur le trône, & ces trois cents familles furent bientôt ruinées, chassées, errantes & vagabondes. La belle montagne passa toute entiere entre les mains de son visir, noble brigand, qui fit servir les dépouilles des malheureux à traiter magnifiquement ses chiens, ses concubines & ses flatteurs. Un jour Osman s'égara à la chasse; il fit rencontre du philosophe dont la cabane écartée avoit échappé au torrent qui avoit tout englouti. Le philosophe le reconnut, sans que le monarque s'en doutât. Le philosophe fit noblement son devoir. On parla du tems présent. « Hélas! dit le sage vieillard, on connoissoit encore la gaieté, il y a dix ans; mais aujourd'hui les plus grands besoins exténuent le pauvre, attristent son ame, & l'extrême misere qu'il combat chaque jour avec courage le mene lentement au tombeau. Tout souffre ... » Le monarque reprit: « dites-moi, je vous prie, qu'est-ce que misere? » Le philosophe soupira, se tut, & le remit dans le chemin de son palais.

terribles obstacles. Mais dès que les esprits sont éclairés sur leurs véritables intérêts, ils deviennent justes & droits. Il me semble qu'un seul homme pourroit gouverner le monde, si les cœurs étoient disposés à la tolérance & à l'équité. Malgré l'inconséquence ordinaire aux gens de votre siecle, on avoit sû prévoir que la raison feroit un jour de grands progrès; les effets en sont devenus sensibles, & les principes heureux d'un sage gouvernement ont été le premier fruit de la réforme.

CHAPITRE XXXVII.

De l'héritier du Trône.

PLUS interrogeant que ne le fut jamais le bailli du Huron (*a*), je continuai à exercer la patience de mes voisins. — J'ai bien vu le monarque assis sur son trône; mais j'ai oublié, Messieurs, de vous demander où étoit le fils du roi, de mon tems appellé Dauphin? — Le plus poli prit la parole & me dit:

(*a*) Le Huron ou l'Ingénu, roman de Voltaire, un des mieux faits qui soient sortis de sa plume. Le Huron enfermé à la bastille avec un janséniste est la chose du monde la plus ingénieusement imaginée.

Convaincus que nous ſommes que c'eſt de l'éducation des grands que dépend le bonheur des peuples, & que la vertu s'apprend comme le vice ſe communique, nous veillons avec le plus grand ſoin ſur les jeunes années des princes. L'héritier du trône n'eſt point à la cour, où quelques flatteurs oſeroient peut-être lui perſuader qu'il eſt plus que les autres hommes, & que ceux-ci ſont moins que des inſectes ; on lui cache ſoigneuſement ſes hautes deſtinées. Dès qu'il eſt né, on lui a imprimé ſur l'épaule une empreinte royale qui ſervira à le faire reconnoître. On l'a remis entre les mains de gens dont la fidélité diſcrete n'a pas moins été éprouvée que la probité. Ils font ſerment devant l'Être Suprême de ne jamais révéler au prince qu'il doit être roi : ſerment redoutable, & qu'ils n'oſent jamais enfreindre.

Auſſi-tôt qu'il eſt ſorti des mains des femmes, on le promene, on le fait voyager, on diſpoſe ſon éducation phyſique qui doit toujours précéder l'éducation morale. Il eſt vêtu comme le fils d'un payſan. On l'accoutume aux mets les plus ordinaires : on lui enſeigne de bonne heure la ſobriété ; il connoîtra mieux un jour que ſa propre économie doit ſervir d'exemple, & qu'une fauſſe prodigalité ruine un état & déshonore l'extravagant diſſipateur. Il viſite ſucceſſivement toutes les provinces. On lui fait connoître tous les travaux de la

campagne, les ouvrages des manufactures, les productions des divers terrains. Il voit tout de ses propres yeux : il entre dans la cabane des laboureurs, mange à leur table, s'associe à leurs travaux, apprend à les respecter. Il converse familiérement avec tous les hommes qu'il rencontre. On permet à son caractere de se déployer librement, & il se croit aussi éloigné du trône qu'il en est près.

Beaucoup de rois sont devenus tyrans, non parce qu'ils avoient un mauvais cœur ; mais parce que l'état des pauvres de leur pays n'avoit jamais pu parvenir jusqu'à eux (*a*). Si l'on abandonnoit ce jeune prince aux idées flatteuses d'un pouvoir assuré, peut-être, même avec une ame droite, vu la pente infortunée du cœur humain, chercheroit-il dans la suite à étendre les limites de son autorité (*b*). C'est en cela que plusieurs

---

(*a*) Le préjugé est toujours à la droite du trône, prêt à couler ses erreurs dans l'oreille des rois. La vérité timide doute de la victoire qu'elle peut remporter sur eux & attend qu'on lui fasse signe pour approcher ; mais sa bouche parle un langage si étrange, qu'on revient au fantôme trompeur qui possede à fond la langue du pays. Rois, apprenez l'idiôme févere & philosophique de la vérité ! C'est en vain que vous la chérirez, si vous ne savez pas l'entendre.

(*b*) Les hommes ont une disposition naturelle au despotisme, parce que rien n'est plus commode que de remuer le bout de la langue pour être obéi. On connoît ce sultan qui vouloit qu'on lui récitât des histoires amusantes, sous peine d'être étranglé. D'autres tiennent à peu près le même langage, & disent à leurs peuples : divertissez-moi, & mourez de faim.

ſouverains faiſoient malheureuſement conſiſter la grandeur royale, & par conſéquent leur intérêt étoit toujours oppoſé à celui de la nation.

Dès que le jeune prince a atteint l'âge de vingt ans, plutôt même, ſi ſon ame eſt formée de meilleure heure, on le conduit dans la ſalle du trône. Il eſt caché dans la foule comme un ſimple ſpectateur. Tous les ordres de l'état ſont aſſemblés ce jour-là, & tous ont reçu le mot. Tout-à-coup le monarque ſe leve, appelle par trois fois le jeune homme. Les flots de la foule s'ouvrent. Étonné, il avance d'un pas timide vers le trône; il y monte en tremblant. Le roi l'embraſſe, & déclare aux yeux de tous les citoyens qu'il eſt ſon fils. *Le ciel*, dit-il, d'une voix touchante & majeſtueuſe, *le ciel vous a deſtiné à porter le fardeau de la royauté: on a travaillé vingt ans à vous en rendre digne; ne trompez pas l'eſpoir de ce grand peuple qui vous voit. Mon fils! j'attends de vous le même zele que j'ai eu pour l'état.* Quel moment! quelle foule d'idées entrent dans ſon ame! Le monarque alors lui montre la tombe où repoſe le monarque prédéceſſeur, cette tombe où eſt gravé en gros caracteres: L'ÉTERNITÉ. Il continue d'une voix non moins impoſante: *Mon fils, on a tout fait pour ce moment. Vous êtes ſur la cendre de votre aïeul; vous devez le faire renaître: faites*

le serment d'être juste comme lui. Je vais bientôt descendre pour occuper sa place ; songez que je vous accuserois du fond de cette tombe, si vous abusiez de votre pouvoir. Ah ! mon cher fils, l'Être Suprême & le royaume ont les yeux ouverts sur vous ; aucune de vos pensées ne leur échappera. Si quelque mouvement d'ambition ou d'orgueil régnoit en ce moment au fond de votre ame, il est encore tems de le subjuguer ; abdiquez le diadême, descendez de ce trône, rentrez dans la foule : vous serez plus grand, plus respecté, citoyen obscur, que monarque vain ou sans courage. Que ce ne soit point la chimere de l'autorité qui flatte votre jeune cœur, mais l'idée douce & grande de pouvoir faire un bien réel aux hommes. Je vous promets pour récompense l'amour de ce peuple qui nous ecoute, ma tendresse, l'estime du monde, & l'assistance du monarque de l'univers. C'est lui qui est roi, mon fils : nous ne sommes que des simulacres qui passons sur la terre pour accomplir ses augustes desseins (*a*).

(*a*) Garnier fait dire à Nabuchodonosor, enflé de sa puissance & de ses victoires : Qu'est-il, ce Dieu, qui commande à la pluie, aux vents, aux tempêtes ? Sur qui regne-t-il ? Sur des mers, sur des rochers, &c.

Insensibles sujets, moi je commande aux hommes.
Je suis l'unique Dieu de la terre où nous sommes.

Le jeune prince ému, attendri, le front couvert d'une modeste pudeur, n'ose lever les yeux sur cette grande assemblée dont les regards l'environnent & le pressent. Il répand des larmes, il pleure en envisageant l'étendue de ses devoirs; mais bientôt il agit en héros : on lui a enseigné que le grand homme doit se sacrifier pour ses semblables, & que si la nature n'a pas préparé aux hommes un bonheur sans mêlange, c'est au pouvoir heureux dont la nation le rend dépositaire, à faire plus que la nature n'avoit su faire en leur faveur. Cette noble idée le pénetre, l'échauffe, l'enflamme; il prête le serment entre les mains de son pere; il atteste la cendre sacrée de son aïeul; il baise le sceptre qu'il doit respecter le premier; il adore l'Être Suprême : on le couronne. Les ordres de l'état le saluent; & le peuple, dans les transports de sa joie, lui crie : *ô toi! qui sors du milieu de nous, qui nous a vus si long-tems & de si près, que les prestiges de la grandeur ne te fassent point oublier qui tu es, & qui nous sommes* (*a*).

(*a*) Les Grecs & les Romains ont éprouvé des sensations beaucoup plus vives que les nôtres. Une religion toute sensible, des affaires fréquentes qui tenoient au grand intérêt de la république, un appareil imposant, sans être fastueux, les acclamations du peuple, les assemblées de la nation, les harangues

Il ne peut monter ſur le trône qu'à l'âge de vingt-deux ans, parce qu'il eſt contre le bon ſens d'être ſoumis à un roi-enfant. De même, le ſouverain dépoſe le ſceptre à l'âge de ſoixante-dix ans, parce que l'art de régner demande une activité, une ſoupleſſe d'organes, & je ne ſais quelle ſenſibilité qui s'éteint malheureuſement dans l'ame avec les années (*a*). D'ailleurs, on craint que l'habitude du pouvoir ne faſſe naître en ſon ame cette ambition concentrée qu'on nomme avarice, & qui eſt la derniere & la plus triſte paſſion que l'homme ait à combattre (*b*). L'héritage demeure à la ligne directe; & le monarque ſeptuagénaire ſert encore l'état par ſes conſeils ou par l'exemple de ſes vertus paſſées. Le tems qui s'écoule entre cette reconnoiſſance pu-

---

publiques, quelle ſource intariſſable de plaiſir! Il ſemble, auprès de ces gens-là, que nous ne faiſions que languir, & preſque que nous ne vivions pas.

(*a*) Qu'il ſera doux quand les ans auront blanchi nos cheveux, de pouvoir nous repoſer en nous rappellant des actions d'humanité & de bienfaiſance, ſemées dans le cours de notre vie! Tous, tant que nous ſommes, il ne nous reſtera alors que le ſentiment d'avoir été vertueux, ou la honte & le tourment du vice.

(*b*) La prodigalité eſt également à redouter. Un jeune prince refuſe quelquefois, parce qu'il a en lui la valeur de ſes refus; mais le vieillard accorde toujours, car il n'a pas de quoi remplir le vuide de ſes graces.

blique & le jour de sa majorité, est encore soumis à quelques nouvelles épreuves. On lui parle toujours par des images fortes & sensibles. Veut-on lui prouver que les rois ne sont pas faits d'une autre maniere que le reste des hommes, qu'ils n'ont pas un cheveu de plus sur la tête, qu'ils leur sont égaux en foiblesse dès leur entrée dans ce monde, égaux en infirmités, égaux aux yeux de Dieu, que le choix du peuple est la seule base de leur grandeur; on fait venir par maniere de divertissement un jeune porte-faix de sa taille & de son âge; on les fait lutter ensemble. Le fils du roi a beau être vigoureux, il est ordinairement terrassé, le porte-faix le presse jusqu'à ce qu'il avoue sa défaite. Alors on releve le jeune prince; on lui dit: « vous voyez qu'aucun homme, par la loi de la nature, n'est soumis à un autre homme, qu'aucun ne naît esclave, que les rois naissent hommes & non pas rois, qu'en un mot le genre humain n'a pas été créé pour faire les plaisirs de quelques familles. Le Tout-Puissant même, selon la loi naturelle, ne veut point gouverner avec violence, mais sur des volontés libres. Vouloir rendre les hommes esclaves, c'est donc commettre une témérité envers l'Être Suprême, & exercer une tyrannie sur les hommes ». Alors le porte-faix qui l'a vaincu, s'incline en sa présence, & lui dit: « je puis être plus

plus fort que vous, & il n'y a ni droit ni gloire en cela; la véritable force est l'équité, la vraie gloire est la grandeur d'ame. Je vous rends hommage comme à mon souverain, dépositaire de toutes les forces particulieres : lorsque quelqu'un voudra me tyranniser, c'est vous qui devrez voler à mon secours; je vous appellerai alors, & vous me sauverez de l'homme injuste & puissant....

Le jeune prince commet-il quelque faute, quelqu'imprudence caractérisée; le lendemain il voit cette faute à jamais gravée dans les nouvelles publiques (*a*). Il s'étonne quelquefois, il s'indigne. On lui répond froidement : « il est un tribunal integre & vigilant qui écrit chaque jour toutes les actions des princes. La postérité saura & jugera tout ce que vous aurez dit & fait : il ne tient qu'à vous de la faire parler d'une maniere honorable ». Si le jeune prince rentre en lui-même & répare sa faute, alors les nouvelles du lendemain annoncent ce trait d'un heureux caractere, & donnent à cette action noble, tous les éloges qu'elle mérite (*b*).

(*a*) Je voudrois qu'un prince fût quelquefois curieux de savoir quelle est l'idée du public sur son compte, il apprendroit dans un quart-d'heure de quoi méditer le reste de sa vie.

(*b*) Tu dis : " je ne redoute point l'épée des hommes, je suis brave ". Tu te trompes. Pour l'être en effet, il faut encore

Mais ce qu'on lui recommande plus fortement, ce qu'on lui imprime ſous des images plus multipliées, c'eſt cette horreur du faſte, qui n'eſt bon à rien & qui a perdu tant d'états & déshonoré tant de ſouverains (*a*). Ces palais dorés, lui dit-on, ſont comme ces décorations théâtrales où du carton paroît de l'or maſſif. L'enfant croit voir un palais réel. Ne ſoyez pas un enfant. La pompe & la repréſentation ont été des abus introduits par l'orgueil & la politique. On faiſoit parade de ce faſte pour inſpirer plus de reſpect & de crainte. Par ce moyen les ſujets contractoient un génie ſervile, & ſe ſont accoutumés au joug. Mais un roi s'eſt-il jamais avili en ſe mettant au niveau de ſes ſujets? Que ſont des repréſentations vaines & journalieres auprès de cet air ouvert & affable qui les attire vers ſa perſonne! Les beſoins du monarque ne ſont pas plus étendus que ceux du dernier de ſes ſujets. « Il n'a qu'un eſtomac, comme un bouvier, diſoit

---

ne craindre, ni leur langue, ni leur plume. Mais en ce ſens les plus grands rois de la terre ont été de tout tems les plus grands poltrons. Le gazetier d'Amſterdam empêchoit Louis XIV de ſommeiller.

(*a*) Le luxe, qui eſt la cauſe de la deſtruction des états & qui fait fouler aux pieds toutes les vertus, prend ſa ſource dans des cours corrompues, dont chacun vient de prendre le ton.

J. J. Rousseau » : S'il veut goûter la plus pure de toutes les jouissances, qu'il goûte le plaisir d'être aimé, & qu'il s'en rende digne (*a*).

Enfin, il ne se passe pas un seul jour qu'on ne lui rappelle l'existence d'un Être Suprême, son œil ouvert sur le monde, la crainte de ce Dieu, le respect pour sa providence, la confiance en sa sagesse infinie. Le plus abominable des êtres est sans contredit un roi athée. J'aimerois mieux être dans un vaisseau battu par la tempête & avoir affaire à un pilote ivre : le hasard pourroit du moins me sauver.

Ce n'est qu'à l'âge de vingt - deux ans qu'il lui est permis de se marier. Il fait monter sur le trône une citoyenne. Il ne va pas chercher une femme étrangere, qui souvent apporte à la patrie un caractere qui, trop éloigné des mœurs du pays, dénature le sang des François, & fait

---

(*a*) Le duc ***, premier du nom de Wirtemberg, étant à dîner chez un prince souverain, son voisin, avec quelques autres petits potentats, chacun vint à parler de ses forces & de sa puissance. Après les avoir laissé parler tous, le duc leur dit : " Je n'envie à aucun de vous cette puissance que Dieu vous a donnée; mais une chose dont je puis me vanter, c'est que dans mon petit état, à toute heure du jour je puis marcher seul & en sûreté. Je m'enfonce quelquefois dans un bois ; je m'endors sous un arbre ; & tranquille, au milieu de mon peuple, je ne redoute ni le fer d'un assassin, ni le glaive d'un vengeur. "

qu'ils ſont gouvernés plutôt par des Eſpagnols & des Italiens que par les deſcendans de nos braves ancêtres.

Le roi ne fait pas l'outrage à une nation entiere de penſer que la beauté & la vertu ne naiſſent que ſur un ſol étranger. Celle qui dans le cours de ſes voyages a frappé le cœur du prince, qui l'a aimé ſans ſceptre & ſans couronne, monte ſur le trône avec ſon amant, & devient chere & reſpectable à la nation, tant par ſa tendreſſe que pour avoir ſû plaire à un héros. Outre l'avantage d'inſpirer à toutes les jeunes filles l'amour de la ſageſſe & des vertus, en leur offrant pour perſpective une récompenſe digne de leurs efforts, nous évitons toutes ces guerres de familles qui, abſolument étrangeres au bien de l'état, ont tant de fois déſolé l'Europe (*a*).

Le jour de ſon mariage, au lieu de prodiguer follement l'or en feſtins ſuperbement ennuyeux, en fêtes inſenſées & brillantes, en feux d'artifice & autres dépenſes auſſi extravagantes qu'épouvantables, le prince fait dreſſer un monument public, comme un pont, un aqueduc, un che-

(*a*) La plupart de nos guerres ne viennent, comme on ſait, que de ces alliances prétendues politiques. Si du moins une bonne fois l'Europe & l'Afrique pouvoient épouſer l'Aſie & l'Amérique, à la bonne heure.

min, un canal, une ſalle de ſpectacle. Le monument porte le nom du prince. On ſe ſouvient du bienfait, tandis qu'on oublioit ces profuſions déraiſonnables, qui ne laiſſoient que des traces de malheurs & d'accidens affreux (*a*). Le peuple, ſatisfait de la générosité du prince, eſt diſpenſé de répéter tout bas cette fable antique dans laquelle une pauvre grenouille ſe lamente au fond de ſon marais en voyant les noces du ſoleil (*b*).

(*a*) Dois-je rappeller ici la nuit horrible du 30 mars 1770? Elle accuſera éternellement notre police, qui favoriſe uniquement les riches, qui protege le luxe barbare des voitures. Ce ſont elles qui ont occaſionné cet affreux déſaſtre. Mais s'il ne ſort pas de cet accident épouvantable une ordonnance ſévere qui rende au citoyen l'uſage du pavé ſans encombre, qu'eſpérer d'autres maux plus enracinés & plus difficiles à guérir? Près de huit cent perſonnes ſont mortes des ſuites de cette preſſe effroyable; & ſix ſemaines après on n'en a plus parlé!

(*b*) J'ai lu dans une piece de vers ceux-ci:

Ces rois enorgueillis de leur grandeur ſuprême,
Ce ſont des mendians que couvre un diadême.

En effet, ils demandent ſans ceſſe, & c'eſt le peuple qui paie la robe de l'auguſte mariée, le feſtin, le feu d'artifice, la broderie du lit nuptial; & dès que le poupon royal ſera né, chacun des ſes cris ſe métamorphoſera en nouveaux édits.

CHAPITRE XXXVIII.

Des Femmes.

L'HOMME affable & complaisant qui daignoit m'instruire, continua sur le même ton de franchise. — Vous saurez que les femmes n'ont d'autre dot que leurs vertus & leurs charmes. Elles ont donc été intéressées à perfectionner les qualités morales. Ainsi par ce trait de législation, nous avons abattu l'hydre de la coquetterie, si féconde en travers, en vices & en ridicules. — Quoi, point de dot ! Les femmes n'ont rien en propre, & qui peut les épouser ? — Les femmes n'ont point de dot, parce qu'elles sont par nature dépendantes du sexe qui fait leur force & leur gloire, & que rien ne doit les soustraire à cet empire légitime, qui est toujours moins terrible que le joug qu'elles se donnent à elles-mêmes dans leur funeste liberté. D'ailleurs cela revient au même : un homme qui épouse une femme, ne recevant rien d'elle, trouve à pourvoir ses filles sans bourse délier. On ne voit point une fille orgueilleuse de sa dot, sembler accorder une grace à l'époux qu'elle accepte (*a*). Tout homme

(*a*) Une femme d'Athenes demandoit à une Lacédémonienne, ce qu'elle avoit apporté en dot à son mari ? — La chasteté, répondit-elle.

nourrit la femme qu'il féconde, & celle-ci tenant tout de la main de ſon mari eſt plus diſpoſée à la fidélité & à l'obéiſſance : la loi étant univerſelle, aucune n'en ſent le poids. Les femmes n'ont d'autre diſtinction que celle que leur époux fait réjaillir ſur elles. Toutes, ſoumiſes aux devoirs que leur ſexe leur impoſe, leur honneur eſt de ſuivre ſes loix auſteres, mais qui ſeules aſſurent leur bonheur.

Tout citoyen qui n'eſt pas diffamé, fut-il dans le dernier emploi, peut prétendre à la fille du plus haut rang, pourvu que le conſentement de celle qu'il recherche y réponde, & qu'il n'y ait point ſéduction ou diſproportion d'âge. Tous les citoyens, ſans marcher ſur la même ligne, reprennent l'égalité primitive de la nature, lorſqu'il s'agit de ſigner un contrat auſſi pur, auſſi libre, auſſi néceſſaire au bonheur, que celui de l'hymen. Là finit la borne du pouvoir paternel (*a*)

(*a*) Quelle indécence! quelle monſtruoſité! que de voir un pere fatiguer vingt tribunaux, animé par l'orgueil barbare de ne point céder ſa fille à un homme, parce qu'il la deſtinoit ſecrétement à un autre; oſer alors citer des ordonnances civiles, tandis qu'il oublie les loix les plus ſacrées de la nature qui lui défendent d'accabler une fille infortunée, ſur laquelle il n'a d'autre autorité légitime que celle de l'accabler de bienfaits. Une choſe triſtement remarquable dans ce malheureux ſiecle, c'eſt que les mauvais peres ont ſurpaſſé le nombre des enfans dénaturés. Où eſt la ſource du mal? Hélas, dans nos loix!

& celle de l'autorité civile. Nos mariages sont fortunés, parce que l'intérêt qui corrompt tout, ne souille point leurs nœuds aimables. Vous ne sauriez croire combien une loi si simple a banni de vices & de frivolités, tels que la médisance, la jalousie, l'oisiveté, l'orgueil de l'emporter sur une rivale, les petitesses, les miseres de toute espece (*a*). Les femmes, au lieu de perfectionner leur vanité, ont cultivé leur esprit ; & au défaut de richesses, elles ont fait provision de douceur, de modestie & de patience. La musique & la danse ne forment plus leur mérite principal : elles ont daigné apprendre l'économie, l'art de plaire à leurs maris, & d'élever leurs enfans. L'extrême inégalité des rangs & des fortunes (le vice le plus destructeur de toutes les sociétés politiques) disparoît ici. Le dernier citoyen n'a point à rougir devant la patrie ; il s'allie au premier qui n'en conçoit point de honte. La loi a uni les hommes autant qu'elle a pu : au lieu de créer ces distinctions injurieuses qui n'ont jamais enfanté que l'orgueil d'un côté & la haine

---

(*a*) La nature a destiné les femmes au fonctions intérieures de la maison, & à des soins par-tout d'une même espece. Elle a semé beaucoup moins de variété dans leur caractere que dans celui des hommes. Presque toutes les femmes se ressemblent : elles n'ont qu'un but, & il se manifeste dans tous les pays par des effets semblables.

de l'autre, elle a mieux aimé rompre tout ce qui pouvoit diviser les enfans d'une même mere.

Nos femmes sont ce qu'elles étoient chez les anciens Gaulois, des objets aimables & vrais, que nous respectons, que nous consultons dans toutes nos affaires. Elles n'affectent point ce misérable jargon du bel esprit (*a*), si fort en vogue parmi vous. Elles ne se mêlent point d'assigner le rang aux différens génies. Elles se contentent d'avoir du bon sens, qualité bien préférable à ces éclairs artificiels, frivoles amusemens de l'oisiveté. L'amour, ce principe fécond des plus rares vertus, préside & veille aux intérêts de la patrie. Plus on goûte de bonheur dans son sein, plus elle devient chere. Jugez de notre attachement pour elle. Les femmes y ont sans doute gagné. Au lieu de ces vains & fastidieux plaisirs qu'elles poursuivoient par vanité, elles ont toute notre tendresse, elles jouissent de notre estime, elles goûtent une félicité plus solide &

(*a*) Une femme est bien mal-habile de vouloir montrer de l'esprit à tout propos. Elle devroit, au contraire, mettre tout son art à le cacher. En effet, que cherchons-nous, nous autres hommes? de l'innocence, de l'ingénuité, une ame neuve, simple, franche, une intéressante timidité. Une femme qui fait briller son savoir, semble donc vous dire: “ Messieurs, attachez-vous à moi; j'ai de l'esprit; je serai plus perfide, plus fausse, plus artificieuse qu'une autre. „

plus pure dans la possession de nos cœurs que dans ces voluptés passageres dont la triste poursuite les fatiguoit. Chargées du soin de conduire les premieres années de nos enfans, ils n'ont plus d'autres précepteurs qu'elles; parce que plus vigilantes, plus instruites qu'elles ne l'étoient dans votre siecle, elles connoissent mieux le plaisir délicieux d'être meres dans toute l'étendue du terme.

Mais (m'écriai-je!) malgré toute la perfection dont vous êtes remplis, l'homme est toujours homme; il a ses foiblesses, ses fantaisies, ses dégoûts. Si le flambeau de la discorde prenoit la place du flambeau de l'hymen, comment faites-vous alors? Le divorce est-il permis? (*a*) —

(*a*) Nicolas premier s'érigeant en réformateur des loix divines, naturelles & civiles, abrogea le divorce dans le neuvieme siecle. Il étoit en vogue chez tous les peuples de la terre, autorisé parmi les juifs & les chrétiens. Quel est le sort du genre humain! Un seul homme lui ravit une liberté précieuse; d'un lien civil fait une chaîne indissoluble & sacrée, fomente à jamais les discordes domestiques. Plusieurs siecles donnent à cette loi inepte & bizarre une sanction inviolable; & les guerres intestines qui troublent l'intérieur des maisons & la dépopulation des états, sont les fruits du caprice d'un pontife. Il est évident que le divorce étant permis, les mariages seroient plus heureux. On redouteroit moins de contracter un lien qui ne nous enchaîneroit point au malheur. La femme seroit plus attentive, plus soumise. Le lien n'étant durable que par la volonté des conjoints, auroit un tissu plus

Sans doute, lorsqu'il est fondé sur des raisons légitimes : par exemple, lorsque les deux conjoints le sollicitent à la fois, l'incompatibilité d'humeurs suffit pour rompre ces nœuds. On ne se marie que pour être heureux : c'est un contrat dont la paix & les soins mutuels doivent être le but. Nous ne sommes pas assez insensés pour retenir de force deux cœurs qui s'éloignent, & pour renouveller le supplice du cruel Mezence, qui attachoit un corps vivant sur un cadavre. Le divorce est le seul remede convenable, parce qu'il rend du moins à la société deux hommes perdus l'un pour l'autre. Mais le croiriez-vous ? Plus la facilité est grande, plus on tremble d'en profiter, parce qu'il y a une espece de déshonneur à ne pouvoir supporter ensemble les miseres d'une vie passagere. Nos femmes, vertueuses

---

fort. D'ailleurs, la population étant fort au-dessous de son véritable terme, c'est à l'indissolubilité du mariage qu'on doit attribuer la cause secrete qui mine sourdement les monarchies catholiques. Si elles tolerent encore quelque tems, & le célibat qui domine parmi nous, (fruit de la plus triste administration) & le célibat ecclésiastique qui semble de droit divin, elles n'auront plus que des troupes énervées à opposer aux armées nombreuses, saines & robustes des peuples chez lesquels le divorce est permis. Moins il y aura de célibataires, plus les mariages seront chastes, heureux & féconds. La diminution de l'espece humaine conduit nécessairement un empire à sa ruine totale.

par principes, se complaisent dans les plaisirs domestiques : ils sont toujours rians, lorsque le devoir se confond avec le sentiment ; rien n'est difficile alors, & tout prend une empreinte touchante.

— Oh ! que je suis désespéré d'être si vieux, m'écriai-je ! j'épouserois tout à l'heure une de ces femmes aimables. Les mœurs des nôtres étoient si hautaines, si altieres ! Elles étoient pour la plupart si fausses, si mal élevées, que se marier passoit pour une insigne folie. La coquetterie & le goût immoderé des plaisirs, avec une profonde indifférence pour tout ce qui n'étoit pas elles-mêmes, voilà ce qui composoit le caractere de nos femmes. Elles jouoient la sensibilité ; elles n'étoient guere humaines qu'envers leurs amans. Tout autre goût que celui de la volupté étoit presque étranger à leur ame. Je ne parle point ici de la pudeur ; elle étoit un ridicule. Aussi tout homme sage, ayant à choisir de deux maux, préféroit le célibat comme le moindre. La difficulté d'élever des enfans étoit encore une raison non moins forte ; on évitoit de donner des enfans à un état qui devoit les accabler de rigueurs. Ainsi l'éléphant généreux, une fois captif, se dompte lui-même, refuse de se livrer au plus doux instinct, afin de ne point rendre esclave sa postérité. Les maris eux-mêmes veilloient dans

leurs transports à écarter un enfant de leur maison, comme on cherche à éloigner de chez soi un être vorace. L'homme fuyoit l'homme, parce que leur union ne pouvoit que redoubler leur misere ! De pauvres filles fixées au sol où elles naissoient, languissoient comme ces fleurs qui, brûlées du soleil, pâlissent & tombent sur leurs tiges. Le plus grand nombre traînoit jusqu'au tombeau le desir d'être mariées : l'ennui & le chagrin filoient tous les instans de leur vie ; elles ne se dédommageoient de cette privation que par le risque de leur honneur & la perte de leur santé. Enfin le nombre des célibataires étoit monté à un point effrayant, & pour comble de malheurs, la raison sembloit justifier cet attentat contre l'humanité (*a*). Achevez du moins, pour me consoler, de me présenter le tableau attendrissant de vos mœurs. Comment avez-vous pu

---

(*a*) Le goût du célibat commence à régner lorsque le gouvernement devient aussi mauvais qu'il est possible qu'il le soit. Le citoyen bientôt détaché du lien le plus doux, se détache insensiblement de l'amour de la vie. Le suicide devient fréquent. L'art de vivre est un art si pénible, que l'existence devient un fardeau. On auroit supporté tous les fléaux physiques rassemblés ; mais les maux politiques sont cent fois plus affreux, parce que rien ne les nécessite. L'homme maudit la société qui devoit alléger ses peines, & brise ses fers. On compte à Paris, en l'an 1769, cent quarante-sept personnes qui se sont donné volontairement la mort.

effacer des fléaux qui paroissoient devoir engloutir l'espece humaine ?

Mon guide prit un ton de voix plus élevé, & s'animant avec noblesse & dignité, dit en levant les yeux vers le ciel : « ô Dieu ! si l'homme est malheureux, c'est par sa faute, c'est qu'il s'isole, c'est qu'il se concentre en lui-même. Notre activité se consume sur des objets futiles, & néglige ceux qui pourroient nous enrichir. En destinant l'homme à la société, la Providence a mis à côté de nos maux les secours destinés à les soulager. Quelle plus étroite obligation que celle de nous secourir mutuellement ! N'est-ce pas là le vœu général du genre humain ? Pourquoi fut-il si fréquemment trompé ! »

Je vous le répete ; nos femmes sont épouses & meres, & de ces deux vertus dérivent toutes les autres. Nos femmes se déshonoreroient, si elles se barbouilloient le visage de rouge, si elles prenoient du tabac, si elles buvoient des liqueurs, si elles veilloient, si elles avoient en bouche des chansons licencieuses, si elles hazardoient la moindre familiarité avec les hommes. Elles ont des armes plus sûres : la douceur, la modestie, les graces simples, & cette décence noble qui est leur partage & leur véritable gloire (*a*).

(*a*) Tant que les femmes domineront en France, y don-

Elles allaitent leurs enfans, ſans croire faire un grand effort ; & comme ce n'eſt point une grimace, leur lait eſt abondant & pur. On fortifie de bonne heure le corps de l'enfant : on lui enſeigne à nager, à ſoulever des fardeaux, à lancer au loin avec juſteſſe. L'éducation phyſique nous paroît importante. Nous formons ſon tempérament avant de rien graver dans ſa tête ; elle ne doit pas être celle d'un perroquet, mais celle d'un homme.

La mere ſaiſit l'aurore de ſes jeunes penſées ; & dès que ſes jeunes organes peuvent obéir à ſa volonté, elle réfléchit de quelle maniere elle doit former ſon ame à la vertu. Comme elle doit tourner ſon caractere ſenſible en humanité, ſon orgueil en grandeur d'ame, ſa curioſité en connoiſſance de vérités ſublimes ; elle ſonge aux fables touchantes dont elle doit ſe ſervir, non pour voiler la vérité, mais pour la rendre plus aimable, afin que ſon éclat éblouiſſant ne bleſſe point la foibleſſe de ſon ame encore inexpérimentée. Elle veille ſur tous les geſtes, comme ſur tous les mots qu'on prononce en ſa préſence, afin qu'aucuns d'eux ne puiſſent faire une triſte

---

neront le ton, jugeront du mérite & du génie des hommes, les François n'auront ni cette fermeté d'ame, ni cette ſage économie, ni cette gravité, ni ce mâle caractere qui doivent convenir à des hommes libres.

impreſſion ſur ſon cœur. C'eſt ainſi qu'elle le préſerve du ſouffle du vice, qui ternit ſi précipitamment la fleur de l'innocence.

L'éducation differe parmi nous ſuivant l'emploi que l'enfant doit occuper un jour dans la ſociété; car, quoique nous ſoyons délivrés du joug des pédans, il ſeroit ridicule de lui faire apprendre ce qu'il doit oublier dans la ſuite. Chaque art a ſa profondeur, & pour y exceller il faut s'y adonner tout entier. L'eſprit de l'homme, malgré tous les ſecours récemment découverts, & les prodiges à part, ne peut embraſſer qu'un objet. C'eſt aſſez qu'il s'y attache fortement, ſans lui preſcrire des incurſions qui ne peuvent que le détourner. Ce n'étoit qu'un ridicule dans votre ſiecle, de vouloir être univerſel; c'eſt parmi nous une folie.

Dans un âge plus avancé, lorſque ſon cœur ſentira les rapports qui l'uniſſent aux autres hommes, alors, au lieu de ces futiles connoiſſances qu'on entaſſoit ſans choix dans la tête d'un jeune homme, la mere, avec cette éloquence douce & naturelle qui appartient aux femmes, lui apprendra ce que c'eſt que mœurs, décence, vertu. Elle attendra le moment où la nature parée de tout ſon éclat parle au cœur le plus inſenſible, & lorſque le ſouffle libéral du printems aura rendu leurs ornemens aux vallons, aux forêts, aux campagnes: « mon fils, dira-t-elle en le preſſant

ſur

ſur le ſein maternel, (*a*) vois ces vertes prairies, ces arbres couronnés de ſuperbes feuillages; il n'y a pas long-tems qu'ils étoient comme morts, que dépouillés de leur brillante chevelure ils étoient pétrifiés du froid qui reſſerroit les entrailles de la terre; mais il eſt un Être bon, qui eſt notre pere commun, il n'abandonne point ſes enfans, il demeure dans les cieux, & de-là il jette un regard paternel ſur toutes ſes créatures. A l'inſtant qu'il ſourit, le ſoleil darde ſes flammes, les arbres fleuriſſent, la terre ſe couronne de préſens, l'herbe naît pour la nourriture des beſtiaux dont nous buvons le lait. Et pourquoi aimons-nous tant le Seigneur, ô mon cher enfant! Écoute, c'eſt qu'il eſt puiſſant & bon. Tout ce que tu vois eſt l'œuvre de ſes mains, & tu ne vois rien encore au prix de ce qui t'eſt caché. L'éternité, pour laquelle ton ame immortelle a été créée, ſera pour toi une chaîne infinie de ſurpriſe & de joie. Ses bienfaits & ſa grandeur n'ont point de bornes. Il nous chérit, parce qu'il eſt notre pere. De jour en jour il nous fera plus de bien, ſi nous ſommes ver-

(*a*) Cebé nous repréſente l'impoſture comme aſſiſe à la porte qui conduit à la vie, & faiſant boire à tous ceux qui s'y préſentent la coupe de l'erreur. Cette coupe, c'eſt la ſuperſtition. Heureux qui n'a fait que goûter, & qui a jeté le vaſe!

tueux, c'eſt-à-dire, ſi nous ſuivons ſes loix. Eh! mon fils, comment pourrions-nous nous défendre de l'adorer & de le bénir? » A ces mots la mere & l'enfant ſe proſternent, & leurs vœux confondus montent enſemble au trône de l'Éternel ».

C'eſt ainſi qu'elle l'environne de l'idée d'un Dieu, qu'elle nourrit ſon ame du lait de la vérité, & qu'elle ſe dit : » je remplirai les deſſeins du créateur qui me l'a confié. Je ſerai ſévere contre les paſſions funeſtes qui pourroient nuire à ſon bonheur. A la tendreſſe d'une mere, j'unirai la vigilance inflexible d'une amie ».

Vous avez vu à quel âge il eſt initié à la communion de deux infinis. Telle eſt notre éducation; elle eſt toute en ſentiment, comme vous le voyez. Nous abhorrons ce bel eſprit ricaneur qui étoit le plus terrible fléau de votre ſiecle : il deſſéchoit, il brûloit tout ce qu'il touchoit; ſes gentilleſſes étoient les germes de tous les vices. Mais ſi le ton frivole eſt dangereux, qu'eſt la raiſon elle-même ſans le ſentiment? Un corps décharné, ſans coloris, ſans graces, & preſque ſans vie. Que ſont des idées neuves & même profondes, ſi elles n'ont rien de ſenſible & de vivant? Qu'ai-je beſoin d'une vérité froide qui me glace? Elle perd ſa force & ſon pouvoir. C'eſt dans le cœur que la vérité va prendre ſes

charmes & ſon tonnerre. Nous chériſſons cette éloquence qui abonde en peintures vives & frappantes. C'eſt elle qui donne à la penſée des ailes de feu. Elle a vu & frappé l'objet ; elle s'y attache, parce que le plaiſir d'être ému s'eſt joint à celui d'être éclairé (*a*).

Ainſi notre philoſophie n'eſt point ſévere ; & pourquoi le ſeroit-elle ? pourquoi ne pas la couronner de fleurs ? Des idées bizarres ou lugubres honoreroient-elles plus la vertu, que des idées riantes & ſalutaires ? Nous penſons que le plaiſir émané d'une main bienfaiſante n'eſt pas deſcendu ſur la terre pour qu'on recule à ſon aſpect. Le plaiſir n'eſt point un monſtre : le plaiſir, comme l'a dit Young, c'eſt la vertu ſous un nom plus gai. Loin de ſonger à détruire les

---

(*a*) Nous comptons plus ſur les mœurs extérieures, c'eſt-à-dire ſur la coutume, que ſur toute autre choſe. Voilà pourquoi nous négligeons l'éducation. Les anciens traitoient les choſes d'une maniere toute ſenſible, & jettoient ſur l'étude des ſciences je ne ſais quel agrément dont on a perdu le ſecret. Le génie des modernes peche toujours par le défaut de ſentiment : ils ont deſſeché, ſous la férule du pédantiſme, les talens les plus heureux. Eſt-il au monde une inſtitution plus ridicule que celle de nos colleges, lorſqu'on vient à comparer nos maximes ſeches & mortes avec l'éducation publique que la Grece donnoit aux jeunes gens, ornant la ſageſſe de tous les attraits qui charment cet âge tendre ? Nos inſtituteurs ne paroiſſent que des maîtres farouches, & l'on ne s'étonne plus ſi leurs diſciples ſont les premiers à les fuir & à les abandonner.

passions, moteurs invisibles de notre être, nous les regardons comme un don précieux qu'il faut économiser avec soin. Heureuse l'ame qui possede des passions fortes ! elles sont sa gloire, sa grandeur & son opulence. Un sage parmi nous cultive son esprit, rejette les préjugés, acquiert les sciences utiles & agréables. Tous les arts qui peuvent étendre son esprit & le rendre plus juste, ont perfectionné son ame : cette tâche finie, il n'écoute plus que la nature soumise aux loix de la raison, & la raison lui prescrit le bonheur (*a*).

(*a*) Le feu des passions n'est pas la cause de nos désordres : ce coursier fougueux, indompté, qui s'emporte sous la main d'un mauvais écuyer, qui le renverse & le foule aux pieds, auroit obéi au frein sous la baguette d'un maître intelligent; on l'eût vu remporter le prix d'une course glorieuse. La foiblesse des passions indique notre indigence. Qu'est-ce en effet que ce citoyen pesant, taciturne, dont l'ame insipide n'a de goût pour rien, qui est paissible, parce qu'il est inactif, qui végete, conduit facilement par le magistrat, parce qu'il ne sent aucun desir ? Est-il homme ou statue ? Mettez auprès de lui un homme tout plein de sentimens vifs : il se livrera à l'impétuosité de ses passions & il déchirera le voile des sciences ; il fera des fautes, & il aura du génie. Ennemi du repos, avide de connoissances, il puisera dans le choc du monde cet esprit élevé & lumineux qui servira la patrie ; il donnera peut-être prise à la censure, mais il aura déployé toute l'énergie de son ame : les taches qui la couvroient disparoîtront, parce qu'il aura été grand & utile.

CHAPITRE XXXIX.

Les Impôts (*a*).

DITES-MOI, je vous prie, comment se levent les impositions publiques; car votre législation a beau être perfectionnée, il faut tou-

(*a*) Mes amis, écoutez cet apologue. Devers l'origine du monde il étoit une vaste forêt de citronniers, qui portoient les fruits les plus beaux, les plus pleins, les plus vermeils que l'on ait vus depuis. Les branches plioient sous le fardeau, & l'air étoit embaumé au loin de l'odeur agréable qui s'exhaloit. Cependant quelques vents impétueux abattirent plusieurs citrons & briserent même plusieurs branches. Quelques voyageurs altérés cueillirent des fruits pour étancher leur soif, & les foulerent aux pieds après en avoir exprimé le jus. Ces accidens engagerent la gent citronniere à se créer des gardiens, qui éloignassent les passans, & qui environnassent la forêt de hautes murailles, le tout pour rompre la fureur des vents. Ces gardiens se montrerent d'abord fideles & désintéressés; mais ils ne tarderent pas à exposer que de si rudes travaux avoient fait naître dans leur sein une soif ardente, & ils firent cette priere aux citrons: "Messieurs, nous mourons de soif en vous servant; permettez que nous fassions à chacun de vous une légere incision; nous ne vous demandons qu'une goutte de limonade pour rafraîchir notre palais altéré: vous n'en serez pas plus maigres, & nous & nos enfans nous puiserons de nouvelles forces pour avoir l'honneur de vous servir".

Les crédules citrons ne trouverent pas la requête incivile, ils se laisserent faire l'imperceptible saignée. Mais qu'arriva-t-il?

jours payer des impôts, je pense ? —— Pour toute réponse, l'honnête homme qui me conduisoit, me prit par la main & me mena dans un carrefour large & spacieux. Là j'apperçus un coffre-fort de la hauteur de douze pieds. Ce coffre-étoit soutenu sur quatre roues roulantes : le sommet présentoit une ouverture en forme de tronc, que couvroit contre la pluie un avant-toît élevé à quelque distance. Sur ce tronc étoit écrit : *Tribut dû au roi représentant l'état*. Tout à côté, un autre tronc, d'une grandeur plus médiocre offroit ces mots : *Don gratuit*. Je vis plusieurs personnes qui, d'un air libre, aisé,

---

Dès que la piquure fut faite une fois, la main de Messieurs les défenseurs les pressura d'abord poliment, mais de jour en jour d'une maniere plus énergique. Ils en vinrent jusqu'à ne pouvoir plus se passer du jus de citron : il leur en falloit à tous leurs repas & dans toutes leurs sauces. Messieurs les régens s'apperçurent que plus on pressoit les citrons, plus ils rendoient. Ceux-là se voyant saignés abondamment, crurent devoir rappeller les primitives conventions ; mais ceux-ci, devenus plus forts, malgré leurs plaintes les mirent dans le pressoir & les foulerent outre mesure : il ne leur restoit plus enfin que la peau que l'on soumettoit encore aux forces mouvantes du terrible cabestan : bref, ils finirent par se baigner dans le sang des citrons. Cette belle forêt fut bientôt dépeuplée. La race des limons s'anéantit : & leurs tyrans accoutumés à cette boisson rafraîchissante, à force de l'avoir prodiguée, s'en trouverent privés ; ils tomberent malades, & moururent tous de la fievre putride. Ainsi soit-il !

content, jettoient dans le tronc plusieurs paquets cachetés; ainsi que de nos jours on met des lettres à la grand'poste. Comme j'admirois cette maniere facile de payer l'impôt, & que je faisois à ce sujet mille interrogations ridicules, on me regardoit comme un pauvre vieillard qui revient de fort loin; & l'indulgence affable de ce bon peuple ne me laissoit jamais attendre une réponse. J'avoue qu'il faut rêver pour rencontrer des gens aussi complaisans: ô le peuple loyal!

Ce grand coffre-fort que vous voyez, me dit-on, est notre receveur général des finances. C'est-là que chaque citoyen vient déposer l'argent qu'il doit pour le soutien de l'état. Dans l'un nous sommes obligés de mettre annuellement le cinquantieme de notre revenu. Le mercénaire qui n'a point de bien, ou celui qui n'a que sa subsistance juste, est dispensé de l'impôt (*a*); car, comment pourroit-on rogner

(*a*) Voici ce que le cultivateur, les habitans de la campagne, le peuple enfin, pourroient dire aux souverains: " Nous vous avons élevés au-dessus de nos têtes; nous avons engagé nos biens & notre vie à la splendeur de votre trône & à la sûreté de votre personne. Vous nous aviez promis en échange de nous procurer l'abondance, de nous faire couler des jours sans alarmes. Qui l'auroit cru, que sous votre gouvernement la joie eût disparu de nos cantons, que nos fêtes se fussent

le pain du malheureux à qui il faut un jour entier pour le gagner ? Dans cet autre coffre

---

tournées en deuil, que la crainte & l'effroi euſſent ſuccédé à la douce confiance ! Autrefois nos campagnes verdoyantes ſourioient à nos yeux ; nos champs nous promettoient de payer nos travaux. Aujourd'hui le fruit de nos ſueurs paſſe dans des mains étrangeres ; nos hameaux que nous nous plaiſions à embellir, tombent en ruine ; nos vieillards, nos enfans ne ſavent plus où repoſer leurs têtes : nos plaintes ſe perdent dans les airs, & chaque jour une pauvreté plus extrême ſuccede à celle ſous laquelle nous gémiſſons la veille. A peine nous reſte-t-il quelque trait de la figure humaine ; & les animaux qui broutent l'herbe, ſont, ſans doute, moins malheureux que nous.

Des coups plus ſenſibles ſont venus fondre ſur notre tête. L'homme puiſſant nous mépriſe & ne nous attribue aucun ſentiment d'honneur ; il vient nous troubler ſous le chaume, il ſéduit l'innocence de nos filles, il les enleve ; elles deviennent la proie de l'impudence. En vain implorons-nous le bras qui tient le glaive des loix : il ſe détourne, il ſe refuſe à notre douleur ; il ne ſe prête qu'à ceux qui nous oppriment.

L'aſpect du faſte qui inſulte à notre miſere, rend notre état plus inſupportable. On boit notre ſang, & on nous défend la plainte ! L'homme dur environné d'un luxe inſolent, s'enorgueillit des ouvrages qu'ont fabriqué nos mains : il oublie notre propre induſtrie, tandis qu'il n'a en partage que la ſoif vile de l'or ; il nous croit ſes eſclaves, parce que nous ne ſommes ni furieux ni ſanguinaires.

Les beſoins renaiſſant qui nous tourmentent, ont altéré la douceur de nos mœurs ; la mauvaiſe foi & la rapine ſe ſont gliſſées parmi nous, parce que la néceſſité de vivre l'emporte ordinairement ſur la vertu. Mais qui nous a donné l'exemple de la rapine ? Qui a éteint dans nos cœurs ce fond de candeur

ſont les offrandes volontaires, deſtinées à d'utiles fondations, comme pour l'exécution des pro-

---

qui nous lioit tous dans une parfaite concorde? Qui a fait notre infortune, mere de nos vices? Pluſieurs de nos concitoyens ont refuſé de mettre au jour des enfans que la famine viendroit ſaiſir au berceau. D'autres, dans leur déſeſpoir, ont blaſphemé contre la Providence. Quels ſont les vrais auteurs de ces crimes?

Que nos juſtes plaintes percent l'athmoſphere qui environne les trônes! Que les rois ſe réveillent & ſe ſouviennent qu'ils pouvoient naître à notre place, & que leurs enfans pourront y deſcendre! Attachés au ſol de la patrie, ou plutôt en formant la partie eſſentielle, nous ne pouvons point nous diſpenſer de fournir à ſes beſoins. Ce que nous demandons, c'eſt un homme équitable qui s'applique à connoître la meſure de nos forces, & qui ne nous écraſe pas ſous le fardeau que dans une plus juſte proportion nous aurions porté avec joie. Alors tranquilles & riches de notre économie, contens de notre ſort, nous verrons le bonheur des autres ſans nulle inquiétude ſur le nôtre.

La moitié de notre carriere eſt plus que remplie. Notre cœur eſt à moitié livré à la douleur. Nous n'avons que peu d'inſtans à vivre. Les vœux que nous formons ſont plus pour la patrie que pour nous-mêmes. Nous ſommes ſes ſoutiens. Mais ſi l'oppreſſion va toujours en croiſſant, nous ſuccomberons & la patrie ſe renverſera: en tombant, elle écraſera nos tyrans. Nous ne demandons point cette vaine & triſte vengeance. Que nous importeroit dans la tombe le malheur d'autrui? Nous parlons aux ſouverains, s'ils ſont encore hommes; mais ſi leur cœur eſt totalement endurci, ils apprendront que nous ſavons mourir, & que la mort qui, bientôt nous enveloppera tous, ſera un jour bien plus affreuſe pour eux, qu'elle ne le ſera pour nous.

Cette note eſt en partie tirée d'un livre intitulée: *les Hommes.*

jets proposés, & qui ont l'agrément du public. Quelquefois il est plus riche que l'autre; car nous aimons à être libres dans nos dons, & notre générosité ne veut d'autre motif que la raison & l'amour de l'état. Si-tôt que notre roi a donné un édit utile, & qui mérite l'approbation publique, alors on nous voit courir en foule, & porter dans ce tronc quelque marque de reconnoissance. Nous récompensons de même toutes les actions vigilantes du monarque; il n'a qu'à proposer, & nous lui fournissons les moyens de consommer ses grands projets. Il y a un pareil tronc dans chaque quartier. Chaque ville de province a un pareil coffre qui reçoit les tributs du peuple de la campagne, c'est-à-dire, du fermier aisé; car le manouvrier a ses bras en propriété, & sa tête ne doit rien à personne. Les bœufs & les porcs sont même exempts de ce droit odieux qu'on imposa la premiere fois sur la tête des Juifs, & que vous avez payé sans en sentir l'avilissement.

— Mais, répondis-je: quoi! on laisse à la bonne foi du peuple le tribut qu'il doit payer? Il doit y en avoir beaucoup qui s'en exemptent, sans même que l'on s'en apperçoive? — Point du tout: vos frayeurs sont vaines. D'abord ce que nous donnons, est de bon cœur: notre tribut n'est pas forcé; il est fondé sur l'équité ainsi

que ſur la droite raiſon. Il n'en eſt pas un entre nous qui ne ſe faſſe un point d'honneur de payer exactement la dette la plus ſacrée & la plus légitime. D'ailleurs, ſi un homme en état de payer oſoit s'y ſouſtraire, voyez-vous ce tableau où ſont gravés les noms de tous les chefs de famille, on découvriroit bientôt qu'il n'a point verſé ſon paquet cacheté où doit être ſa ſignature ; il ſe couvriroit d'un opprobre éternel, & ſeroit regardé du même œil qu'on regarde un voleur : le titre de mauvais citoyen ne le quitteroit qu'à la mort.

Ces exemples ſont très-rares, puiſque les dons gratuits montent ordinairement plus haut que le tribut. Le citoyen ſait qu'en donnant une partie de ſon revenu à l'état, c'eſt à lui-même qu'il ſe rend utile ; & que s'il veut jouir de certaines commodités, il faut qu'il en faſſe les avances. Mais que ſont les paroles, lorſque l'exemple peut être mis ſous vos yeux ? Vous allez voir mieux que je ne puis vous dire. C'eſt aujourd'hui qu'arrive de tout côté le juſte tribut d'un peuple fidelle envers un roi bienfaiſant : il reconnoît n'être que le dépoſitaire des dons qui lui ſont offerts.

Venez vous rendre au palais du roi. Les députés de chaque province arrivent aujourd'hui. -- En effet, ayant fait quelques pas, je vis des

hommes qui traînoient de petits chariots, sur lesquels étoient des troncs couronnés de lauriers. On brisoit les cachets de ces especes de coffres: on les soulevoit par un juste balancier, & ce balancier montroit tout de suite le poids de l'argent qui contenoient, en déduisant la pesanteur du coffre qui étoit connue. Toutes les sommes ne se payoient qu'en argent, & l'on savoit au juste le produit général: il étoit annoncé publiquement au bruit des trompettes & des fanfares. Après cette revue générale, on affichoit le total, & l'on connoissoit les revenus de l'état: ils étoient déposés dans le trésor royal sous la garde du contrôleur des finances.

Ce jour étoit un jour de réjouissances. On se couronnoit de fleurs; on crioit *vive le roi:* on alloit sur les routes au-devant de chaque tribut. Elles étoient couvertes de tables champêtres. Les députés des diverses provinces se saluoient & se faisoient des présens. On buvoit à la santé du monarque, au bruit du canon; & celui de la capitale répondoit comme interprête des remercîmens du souverain. C'est alors que le peuple ne paroissoit qu'une seule & même famille. Le roi s'avançoit au milieu de ce peuple joyeux: il répondoit aux acclamations de ses sujets par ce regard tendre & affable qui inspire la confiance & rend amour pour amour; il ignoroit cet art

de traiter politiquement avec un peuple dont il se regardoit comme le pere.

Ses visites ne ruinoient point le corps-de-ville, d'autant plus qu'il n'en coûtoit au peuple que des cris de joie (*a*) ; réception plus brillante & plus

---

(*a*) Je vis un jour un prince faire son entrée dans une ville étrangere. Les canons commencerent à tonner. Le prince étoit habillé magnifiquement & traîné dans un char doré, surchargé de pages & de laquais. Les chevaux sautoient en hennissant, comme s'ils conduisoient le bonheur. Les toits étoient couverts de monde, toutes les fenêtres étoient levées, chaque pavé portoit son homme ; les cavaliers faisoient briller leurs sabres, les soldats agitoient leurs fusils. L'air frémissoit de l'écho des trompettes. Le poëte accordoit sa lyre, & l'orateur attendoit qu'il mît pied à terre. Le prince arrive, il est conduit au palais, & son aspect inspire une joie respectueuse. J'étois à une fenetre, & je considérois toutes ces choses en faisant des réflexions particulieres. Quelques jours après je marchois dans les rues, & je fus fort étonné d'y rencontrer le même prince, sans suite, à pied & déguisé. Je ne sais trop pourquoi, personne ne faisoit attention à lui ; au contraire, il se trouvoit heurté à chaque pas. Au même instant arrive un charlatan, assis sur une spece de petit char attelé de plusieurs gros chiens & ayant un singe pour postillon. Les fenêtres de s'ouvrir, les cris de s'élever, tous les regards de se confondre sur le charlatan. Le prince lui-même entraîné par la foule devient un de ses admirateurs. Je le considérois alors, & il me sembloit lui entendre dire : *Fumée des acclamations de la multitude, n'obscurcissez jamais mon esprit d'un fol orgueil. Ce n'est point cet homme qui fait courir le peuple, c'est son étrange équipage. Ce n'étoit pas moi qui attirois les regards de la ville : c'étoient mes valets, mes chevaux, le brillant de mes habits & la dorure de mes carrosses.*

flatteuſe. On ne quittoit point les travaux publics : au contraire, chaque citoyen ſe faiſoit honneur de ſe préſenter aux yeux de ſon roi dans le genre d'occupation qu'il avoit embraſſé.

Un intendant, revêtu de toutes les marques de pouvoir, parcourt les provinces, reçoit les placets, porte directement au pied du trône les plaintes des ſujets, examine par lui-même les abus. Il ſe tranſporte indiſtinctement dans chaque ville, & à chaque abus détruit, on éleve une pyramide qui conſtate l'hydre abattue. Quelle hiſtoire plus inſtructive que ces monumens moraux qui atteſtent que le ſouverain s'occupe véritablement de l'art de régner ! Ces intendans partent, arrivent *incognito*, font des informations ſecretes, ſont perpétuellement déguiſés : ce ſont des eſpions, mais ils agiſſent en faveur de la patrie (*a*).

— Mais votre contrôleur des finances (*b*) eſt donc un homme bien integre ? Vous ſavez l'hiſtoire de la fable : ce chien ſi fidele qui,

---

(*a*) En Turquie & aujourd'hui en France un gouverneur eſt auſſi maître que le roi le plus abſolu : c'eſt ce qui fait la miſere des peuples. Voilà la forme la plus malheureuſe de l'administration civile.

(*b*) Fouquet diſoit : "j'ai tout l'argent du royaume, & le tarif de toutes les vertus".

escorté de la tempérance, portoit le dîné de son maître sans jamais y toucher, a fini pourtant par en manger sa part dès qu'il s'y est vu invité par l'exemple. Votre homme auroit-il la double vertu de le défendre sans cesse, & de n'oser y toucher? — Assurément, il ne fait bâtir ni palais ni châteaux. Il n'a point la rage de faire monter aux premieres places ses arriere-petits cousins, ou ses anciens valets. Il ne prodigue point l'or, comme s'il avoit en propre tous les revenus du royaume (*a*). D'ailleurs, tous ceux entre les mains de qui on confie les dépôts publics, ne peuvent faire aucun usage de l'argent, sous quelque prétexte que ce soit. Ce seroit un crime de haute trahison de recevoir d'eux une seule piece monnoyée. Ils paient quelques frais particuliers en billets signés de la propre main du souverain. L'état fournit à toutes leurs dépenses; mais ils n'ont pas un sol en propriété (*b*).

(*a*) Après que les monopoleurs, les administrateurs, les receveurs des fonds publics ont sacrifié la réputation de probité au desir de s'enrichir; après qu'ils ont consenti à être odieux, ils ne s'avisent point de faire de leurs richesses un bon usage: ils couvrent sous le faste leur naissance & leur fortune; ils s'étourdissent dans les plaisirs, pour perdre le souvenir de ce qu'ils ont fait & de ce qu'ils ont été. Mais ce n'est point là encore le plus grand mal: leurs grandes richesses corrompent davantage ceux qui les envient.

(*b*) Les vices intérieurs qui préparent la ruine de l'état,

Ils ne peuvent ni vendre, ni acheter, ni conſtruire. Nourris, entretenus, logés, divertis, tous les ordres de l'état concourent unanimement à les traiter *gratis.* Ils entrent chez un marchand de drap, prennent des étoffes & s'en vont. Le marchand met ſur ſon livre : *livré un tel jour au dépoſitaire des revenus de l'état, tant*... L'état paie. Il en eſt ainſi de toutes les autres profeſſions. Vous ſentez bien que pour peu que le contrôleur des finances ait quelque pudeur, il uſe modérément de ce droit ; & quand il en abuſeroit, vu la dépenſe que ces meſſieurs vous coûtoient, nous y gagnerions encore. On a ſupprimé les regiſtres, qui ne ſervoient qu'à voiler les vols faits à la nation & à les conſacrer d'une maniere pour ainſi dire légitime.

— Et quel eſt votre premier miniſtre ? — Pouvez-vous le demander ? Le roi lui-même. Eſt-ce que la royauté ſe communique (*a*) ? Le

ſont, cette énorme diſſipation des deniers publics, ces dons immodérés verſés ſur des ſujets ſans mérite, ces prodigalités faſtueuſes, méconnues des uſurpateurs les plus effrénés. On peut obſerver dans l'hiſtoire que les plus ſubtils tyrans ont préciſément été les plus prodigues. J'ai lu quelque part qu'Auguſte, maître du monde, avoit quarante légions armées, & les entretenoit pour douze millions par an. Voilà aſſurément de quoi réfléchir.

(*a*) L'hiſtoire générale des guerres pourroit être intitulée :

guerrier,

guerrier, le juge, le négociant n'ont donc qu'à agir par leurs repréſentans. En cas de maladie ou de voyage, ou dans quelques opérations particulieres, ſi le monarque charge quelqu'un de l'accompliſſement de ſes ordres, ce ne peut être que ſon ami. Il n'y a que ce ſentiment qui puiſſe obliger un homme à ſe charger volontairement d'un tel fardeau; & notre eſtime lui donne ſeule cette puiſſance momentanée. Récompenſé, animé par l'amitié, il ſait, comme les Sully & les d'Amboiſe, dire la vérité à ſon maître, & pour mieux le ſervir, l'irriter quelquefois. Il combat ſes paſſions. Il chérit en lui l'homme autant qu'il a à cœur la gloire du monarque (*a*): en partageant ſes travaux, il partage la vénération de la patrie, l'héritage le plus honorable, ſans doute,

---

Hiſtoire des paſſions particulieres des miniſtres. Tel, par ſes négociations inſidieuſes, ſouleve un empire éloigné & tranquille qui n'agit que pour venger un amour propre légérement offenſé.

(*a*) La fidélité n'eſt pas cet attachement ſervile aux volontés d'un autre. On lui donne pour ſymbole un chien qui ſuit par-tout, flatte à chaque inſtant, & court aveuglément à tous les ordres d'un maître injuſte ou barbare. Je crois que la vraie fidélité eſt une exacte obſervance des loix de la raiſon & de la juſtice, plutôt qu'un ſervile eſclavage. Que Sully paroît fidele, quand il déchire la promeſſe de mariage qu'avoit fait Henri IV.

qu'il puiſſe laiſſer à ſes deſcendans, & le ſeul dont il ſoit jaloux.

— En vous parlant des impôts, j'ai oublié de vous demander ſi vous avez toujours parmi vous de ces lotteries périodiques où, de mon tems, le pauvre peuple mettoit tout ſon argent? — Non, certes, nous n'abuſons point ainſi de l'eſpérance crédule des hommes. Nous ne levons pas ſur la partie indigente des citoyens un impôt auſſi cruellement ingénieux. Le miſérable qui, fatigué du préſent, ne pouvoit vivre que dans l'avenir, portoit le prix de ſes ſueurs & de ſes veilles dans cette roue fatale d'où il attendoit toujours que la fortune devoit ſortir. La main de cette cruelle déeſſe trompoit chaque fois ſa miſere. Le deſir vif du bien-être l'empêchoit de raiſonner, & quoique la fripponnerie fût palpable, comme le cœur eſt mort à la vie avant que de mourir à l'eſpérance, chacun s'imaginoit devoir être à la fin traité en favori. C'étoit l'épargne du peuple indigent qui avoit bâti ces ſuperbes édifices où il venoit mendier ſa vie. Le luxe des autels étoit ſon ouvrage : à peine y étoit-il admis. Toujours étranger, toujours repouſſé, le pauvre ne pouvoit s'aſſeoir ſur cette même pierre qu'il avoit fait tailler : des prêtres richement gagés habitoient l'arche qui devoit, du moins dans l'équité, lui appartenir & lui ſervir d'aſyle.

CHAPITRE XL.

Du Commerce.

Il me ſemble par ce que vous m'avez dit que les François n'ont plus de colonies dans le Nouveau-Monde, & que chaque partie de l'Amérique forme un royaume ſéparé; quoique réuni ſous un même eſprit de législation? — Nous ſerions bien extravagans de vouloir porter nos chers compatriotes à deux mille lieues de nous. Pourquoi nous ſéparer ainſi de nos freres? Notre climat vaut bien celui de l'Amérique. Toutes les productions néceſſaires y ſont communes, & de nature excellente. Les colonies étoient à la France ce qu'une maiſon de campagne étoit à un particulier: la maiſon des champs ruinoit tôt ou tard celle de la ville.

Nous connoiſſons un commerce; mais ce n'eſt pas l'échange des choſes ſuperflues. Nous avons ſagement banni trois poiſons phyſiques dont vous faiſiez un perpétuel uſage: le tabac, le café, & le thé. Vous mettiez une vilaine poudre dans votre nez, laquelle vous ôtoit la mémoire, à vous autres François, qui n'en aviez preſque point. Vous brûliez votre eſtomac avec des liqueurs qui le détruiſoient, en hâtant ſon action.

Vos maladies de nerfs, si communes, étoient dues à ce lavage efféminé qui emportoit le suc nourricier de la vie animale. Nous ne pratiquons plus que le commerce intérieur, & nous nous en trouvons bien : fondé principalement sur l'agriculture, il est le distributeur des alimens les plus nécessaires ; il satisfait les besoins de l'homme, & non son orgueil.

Personne ne rougit de faire valoir son champ par lui-même, de porter la culture des terres au plus haut degré de perfection. Le monarque lui-même a plusieurs arpens qu'il fait cultiver sous ses yeux : & l'on ne connoît point cette classe de gens titrés dont l'oisiveté étoit l'unique emploi.

Le trafic étranger fut le vrai pere de ce luxe destructeur, qui produisit à son tour l'épouvantable inégalité des fortunes, & qui fit passer dans les mains d'un petit nombre tout l'or de la nation. C'étoit parce qu'une femme devoit porter à ses oreilles le patrimoine de dix familles, que le paysan opprimé cessoit d'être propriétaire, vendoit le champ de ses peres, & fuyoit en pleurant le sol où il ne trouvoit plus que la misere & l'opprobre ; car les monstres insatiables, qui accumuloient l'or, alloient jusqu'à mépriser les malheureux qu'ils avoient dépouillés (*a*). Nous

(*a*) Je ris de pitié en voyant donner tant de beaux projets

avons commencé par détruire ces grosses compagnies qui absorboient toutes les fortunes particulieres, anéantissoient l'audace généreuse d'une nation, & portoient un coup aussi funeste aux mœurs qu'à l'état.

Il pouvoit être très-agréable de prendre du chocolat, de savourer des épices, de manger du sucre & des ananas, de boire la crême des Barbades, de vêtir les étoffes brillantes des Indes;

---

de politique sur l'agriculture & la population, tandis que les impôts plus énormes que jamais, achevent d'enlever au peuple le prix de sa sueur, & que les grains sont augmentés par le monopole de ceux qui ont entre leurs mains tout l'argent du royaume. Faut-il encore crier à ces oreilles superbes & endurcies : Liberté entiere, absolue du commerce & de la navigation, diminution d'impôts; voilà les seuls moyens qui pourront nourrir le peuple & empêcher la plus prompte dépopulation dont nous voyons déjà les commencemens. Mais, hélas! le patriotisme est une vertu de contrebande. L'homme qui ne vit que pour soi, qui ne pense qu'à soi, qui se tait & détourne les yeux, de peur de frémir, voilà le bon citoyen : on loue même sa prudence & sa modération. Pour moi, je ne puis me taire, je dirai ce que j'ai vu : c'est dans la plupart des provinces de la France qu'il faut venir pour voir des peuples au comble de l'infortune. Voici en 1770 le troisieme hiver de suite où le pain est cher. Dès l'an passé la moitié des paysans avoit besoin de la charité publique, & cet hiver y mettra le comble, parce que ceux qui ont vécu jusqu'ici en vendant leurs effets, n'ont plus actuellement rien à vendre. Ce pauvre peuple a une patience qui me fait admirer la force des loix & de l'éducation.

mais, en vérité, ces ſenſations étoient-elles aſſez voluptueuſes pour nous fermer les yeux ſur l'aſſemblage des maux inouïs que notre molleſſe éveilleroit dans les deux hémiſpheres ? Vous alliez briſer les nœuds ſacrés du ſang & de la nature ſur la côte de Guinée. Vous armiez le pere contre le fils, & vous prétendiez au nom de chrétiens, au nom d'hommes. Aveugles & barbares ! vous ne l'avez que trop appris par une fatale expérience. La ſoif de l'or, exaltée dans tous les cœurs ; l'avidité, faiſant diſparoître l'aimable modération ; la juſtice & la vertu miſes au rang des chimeres ; l'avarice pâle, inquiete, ſillonnant les déſerts de l'océan, peuplant de cadavres le vaſte fond des mers ; une race entiere d'hommes vendus, achetés, traités comme les animaux de la plus vile eſpece ; des rois devenus marchands, enſanglantant le globe pour le drapeau d'une frégate ; l'or, enfin, ſortant des mines du Pérou comme un fleuve brûlant, coulant en Europe pour deſſécher par-tout ſur ſon paſſage les racines du bonheur, & après avoir tourmenté, épuiſé la race humaine, aller s'engloutir pour jamais dans les Indes, où la ſuperſtition enfouit d'un côté dans les entrailles de la terre ce que l'avarice en arrache de l'autre avec effort. Voilà le tableau fidele des avantages que le commerce extérieur a produits au monde.

Nos vaisseaux ne font plus le tour du globe pour rapporter de la cochenille & de l'indigo. Savez-vous quelles sont nos mines ? quel est notre Pérou ? C'est le travail & l'industrie. Tout ce qui sert à la commodité, à l'aisance, aux intentions directes de la nature, est encouragé avec le plus grand soin. Tout ce qui tient au faste, à l'ostentation, à la vanité, à ce desir puéril de posséder exclusivement une chose de pure fantaisie, est sévérement proscrit. On jette à la mer ces diamans perfides, ces perles dangereuses, & toutes ces pierres bigarrées qui rendent les cœurs durs comme elles. Vous pensiez être très-ingénieux dans les rafinemens de votre mollesse : mais sachez que vous n'avez donné que dans le superflu, dans l'ombre de la grandeur ; que vous n'étiez pas même voluptueux. Vos inventions futiles & misérables se bornoient à la jouissance d'un seul jour. Vous n'étiez que des enfans amoureux d'objets brillantés, incapables de satisfaire à vos vrais besoins, ignorant l'art d'être heureux, vous tourmentant loin du but, & prenant à chaque pas l'image pour la réalité.

Si nos vaisseaux sortent de nos ports, ils ne promenent point le tonnerre pour saisir, sur la vaste étendue des eaux, une proie fugitive & qui forme à peine un point perceptible à la vue. L'écho des mers ne porte point au ciel les cris

lamentables des furieux insensés qui se disputent la vie & le passage sur des plaines immenses & désertes. Nous visitons les nations éloignées ; mais au lieu des productions de leurs terres, nous saisissons des découvertes plus utiles, dans leur législation, dans leur vie physique, dans leurs mœurs. Nos vaisseaux servent à lier nos connoissances astronomiques. Plus de trois cents observatoires dressés sur notre globe, vont saisir le moindre changement qui arrive dans les cieux. La terre est la guérite où la sentinelle du firmament veille, & ne s'endort jamais. L'astronomie est devenue une science importante & utile, parce qu'elle publie d'une voix magnifique la gloire du créateur & la dignité de l'être pensant échappé de ses mains.... Mais, puisque nous parlons de commerce, n'oublions pas le plus singulier qui se soit jamais fait. Vous devez être fort riche, me dit-on, car dans votre jeunesse vous avez dû sûrement placer votre argent à rente viagere, & sur-tout en tontine, comme faisoit la moitié de Paris. C'étoit une chose bien ingénieusement imaginée que cette espece de lotterie, où l'on jouoit à la vie & à la mort, & ces accroissemens qui descendoient sur les têtes chauves ! Vous devez avoir de bonnes rentes. On renonçoit à pere, mere, freres, sœurs, cousins, amis, pour doubler son revenu. On faisoit le roi

ſon héritier, & l'on s'endormoit enſuite dans une oiſiveté profonde, en ne vivant que pour ſoi. — Ah! de quoi me parlez-vous? Ces triſtes édits qui acheverent de nous corrompre, & qui trancherent des nœuds juſqu'alors reſpectés; ce rafinement barbare qui conſacra publiquement l'égoïſme, qui iſola les citoyens, qui fit de chacun d'eux un être mort & ſolitaire, n'a fait que m'arracher des larmes ſur le ſort futur de l'état. Je voyois les fortunes particulieres fondre, ſe diſſoudre; & la maſſe de l'opulence exceſſive s'enfler de leurs débris. Mais je ſouffrois encore plus du coup fatal porté aux mœurs. Plus de liens entre les cœurs qui devoient s'aimer. On avoit armé l'intérêt d'un glaive plus tranchant, l'intérêt déjà ſi redoutable par lui-même! L'autorité ſouveraine avoit ſoumis les barrieres qu'il n'auroit jamais oſé renverſer par lui-même. — Bon vieillard, reprit mon guide, vous avez bien fait de dormir, car vous euſſiez vu les rentiers & l'état punis de leur mutuelle imprudence. Depuis, la politique, plus éclairée, n'a point fait de pareilles bévues; elle unit, enrichit les citoyens, au lieu de les ruiner.

CHAPITRE XLI.

L'Avant-Soupé.

Le ſoleil baiſſoit : mon guide me ſollicita d'entrer dans la maiſon d'un de ſes amis où il devoit ſouper. Je ne me fis pas prier. Je n'avois pas encore vu l'intérieur des maiſons, &, ſelon moi, c'eſt ce qu'il y a de plus intéreſſant dans une ville. Lorſque je lis l'hiſtoire, je ſaute bien des pages, mais je cherche toujours très-curieuſement les détails de la vie domeſtique : quand je les tiens une fois, je n'ai pas beſoin de ſavoir le reſte ; je le devine.

D'abord, je ne trouvois plus de ces petits appartemens qui ſemblent des loges de fous, dont les murailles ont à peine ſix pouces d'épaiſſeur, & où on eſt gelé l'hiver & brûlé l'été. C'étoient de grandes ſalles vaſtes, ſonores, où l'on pouvoit ſe promener ; & les toits munis d'une bonne charpente défioient les traits piquans de la froidure & les rayons du ſoleil : les maiſons, enfin, ne vieilliſſoient plus avec ceux qui les avoient fait bâtir.

J'entrai dans le ſallon, & je diſtinguai à l'inſtant le maître du logis. Il vint à moi ſans grimace

& sans fadeur (*a*). Sa femme, ses enfans avoient en sa présence une contenance libre, mais respectueuse; & le *monsieur*, ou le fils de la maison, ne commença point par persifler son pere pour me donner un échantillon de son esprit : sa mere & même sa grand'mere n'auroient point applaudi à de telles gentillesses (*b*). Ses sœurs n'étoient point maniérées ni muettes, elles saluerent avec grace, & se remirent à leurs occupations, l'oreille au guet ; elles ne regardoient point en-dessous les moindres gestes que je faisois : mon grand âge & ma voix cassée ne les firent pas même sourire. On ne me fit point de ces vaines simagrées, qui sont le contraire de la vraie politesse.

L'appartement de compagnie ne brilloit pas de vingt colifichets fragiles (*c*) ou de mauvais goût :

(*a*) Que notre politesse est fausse & minutieuse ! que celle dont se parent les grands est odieuse & insultante ! C'est un masque plus hideux que le visage le plus difforme. Toutes ces révérences, ces affectations, ces gestes outrés sont insupportables à l'homme vrai. La brillante fausseté de nos manieres est plus détestable que la grossiéreté des hommes les plus rustiques n'est rebutante.

(*b*) Il est un libertinage d'esprit plus dangereux que celui des sens : c'est aujourd'hui le principal vice qui infecte la jeunesse de la capitale.

(*c*) Quel misérable luxe que celui des porcelaines ! Un chat, d'un coup de patte, peut faire un dégat pire que le ravage de vingt arpens de terre.

point de vernis, point de porcelaines, point de magots, point de tristes dorures. En récompense, une tapisserie riante & amie de l'œil, une propreté singuliere, quelques estampes achevées, composoient un sallon dont le ton de couleur étoit très-gai.

On lia la conversation, mais personne ne fit assaut d'idées (*a*). Le maudit esprit, ce fléau de

---

(*a*) La conversation anime le choc des idées, leur donne un jeu nouveau, développe les trésors de l'entendement, & c'est un des plus grands plaisirs de la vie : c'est aussi celui que je goûte le plus vivement. Mais dans le monde, j'ai remarqué que la conversation, au lieu de fortifier l'ame, de la nourrir, de l'élever, l'affoiblit, l'énerve. On a tout mis en problême. L'esprit, dont on abuse, détruit presque l'évidence des choses. On rencontre des panégyristes des plus énormes abus. On justifie tout. On épouse à son insu mille idées puériles & étrangeres. On dénature son ame par le frottement des opinions diverses. Il y a, je ne sais quel poison qui s'insinue, qui monte à la tête, qui offusque vos idées primitives qui sont ordinairement plus saines. L'avare, l'ambitieux, le libertin, ont une logique si ingénieuse, que vous les haïssez quelquefois moins après les avoir entendus : chacun prouve, pour ainsi dire, qu'il n'a pas tort. Il faut vîte se renfermer dans la solitude pour reprendre une haine vigoureuse contre le vice. Le monde vous familiarise avec des défauts qu'il préconise ; il vous glisse son esprit illusoire. En fréquentant trop les hommes, on devient moins homme, on reçoit d'eux un jour faux qui égare. C'est en fermant sa porte qu'on se retrouve, qu'on apperçoit le jour pur de la vérité, qui ne luit point parmi la foule & la multitude.

mon siecle, ne donnoit pas des couleurs mensongeres à ce qui étoit si simple de sa nature. L'un ne prit pas justement le contrepied de ce que soutenoit l'autre, le tout pour briller & satisfaire un amour propre babillard (*a*). Ceux qui parloient avoient des principes, & dans le même quart-d'heure ne se démentoient pas vingt fois. L'esprit de cette assemblée ne voltigeoit pas comme l'oiseau sur la branche; & sans être diffus & pesant; il ne passoit pas sans aucune transition & sur le même ton, des couches d'une princesse à l'histoire d'un noyé.

Les jeunes gens n'affectoient point des manieres enfantines, un langage traînant ou étourdi, un air froidement supérieur. Ils ne se jetoient point sur des sieges renversés, la tête haute & le regard insolent ou ironique (*b*). Je n'entendis aucun propos licentieux; on ne déclamoit pas tristement, longuement, pesamment, contre ces vérités consolantes qui sont l'appui & le charme des ames sensibles (*c*). Les femmes n'avoient plus ce ton

(*a*) Les arrêts de la paresse sont aussi injustes que ceux de la vanité.

(*b*) Un joli homme en France doit être mince, fluet, & n'avoir pas douze onces de chair sur les os; il doit avoir aussi une poitrine foible, une santé équivoque. Un homme fort & bien nourri paroît hideux. Il n'appartient qu'aux Suisses & aux cochers d'avoir une haute stature & une radieuse santé.

(*c*) Le pyrrhonisme suppose quelquefois plus de préjugés qu'un penchant naturel à recevoir les apparences de la vérité.

tour-à-tour impératif & langoureux. Décentes, réservées, modestes, occupées d'un travail léger & & commode, l'oisiveté n'étoit pas en recommandation parmi elles ; elles ne coupoient pas la journée par la moitié pour ne rien faire le soir. Je fus extrêmement satisfait d'elles, car elles ne m'offrirent point un jeu de cartes : cet insipide amusement, inventé pour occuper un monarque imbécile, & constamment cher à la troupe nombreuse des sots qui, avec son secours, cachent leur profonde insuffisance, avoit disparu de chez un peuple qui savoit trop embellir les instans de la vie pour tuer le tems d'une maniere aussi triste, aussi fastidieuse. Je ne vis point de ces tables vertes qui sont une arêne où l'on s'égorge impitoyablement. L'avarice ne venoit pas fatiguer ces honnêtes citoyens jusques dans les momens consacrés au loisir. Ils ne se faisoient pas un tourment de ce qui ne doit être qu'un simple délassement (*a*). S'ils jouoient, c'étoit

---

(*a*) Je redoute l'approche de l'hiver, non à cause de l'âpreté de la saison, mais parce qu'il ramene la triste fureur du jeu. Cette saison est la plus fatale aux mœurs, & la plus insupportable au philosophe. C'est alors que naissent ces bruyantes & insipides assemblées où toutes les passions futiles exercent leur ridicule empire. Le goût de la frivolité dictent les arrêts de la mode. Tous les hommes, métamorphosés en esclaves efféminés, sont subordonnés aux caprices des femmes, sans avoir pour elles ni passion ni estime.

aux dames, aux échecs, à ces jeux antiques & profonds, qui offrent à la penſée une foule de combinaiſons infinies & variées: ils avoient encore d'autres jeux qu'on pouvoit appeller des récréations mathématiques, avec leſquelles les enfans mêmes étoient familiariſés.

Je m'apperçus que chacun ſuivoit ſon goût, ſans que perſonne y prêtât trop d'attention. Point de ces eſpions femelles, qui ſe vengent par l'épiloguerie de la mauvaiſe humeur qui les ronge, & qu'elles doivent tant à leur laideur qu'à leur propre ſottiſe. L'un converſoit, celui-ci déployoit des eſtampes, examinoit des tableaux, tel autre liſoit dans un coin. On ne formoit point un cercle pour ſe communiquer un bâillement qui paſſoit à la ronde. Dans la ſalle voiſine on entendoit un concert. C'étoient des flûtes douces mariées au ſon de la voix. L'aigre claveſſin, le monotone violon le cédoit à l'organe enchanteur d'une belle femme. Quel inſtrument a plus de pouvoir ſur les cœurs! Cependant l'*harmonica* perfectionnée ſembloit le lui diſputer. Elle donnoit les ſons les plus pleins, les plus purs, les plus mélodieux qui puiſſent flatter l'oreille. C'étoit une muſique raviſſante & céleſte, qui ne reſſembloit en rien au charivari de nos opéras, où l'homme de goût, où l'homme ſenſible cherche la conſonnance de l'unité, & ne la rencontre jamais.

J'étois enchanté. On ne demeuroit pas continuellement assis, cloués en la même posture dans des fauteuils, & toujours obligés de soutenir une conversation éternelle sur des riens pour lesquels on se livroit de graves disputes (*a*). Les personnages les plus physiques qui soient au monde, les femmes ne métaphysiquoient pas à tout propos; & si elles parloient de vers, de tragédies, d'auteurs, c'étoit en avouant que les arts qui tiennent au génie (quel que soit leur esprit) sont fort au-dessus d'elles (*b*).

On me pria de passer dans un sallon voisin pour y souper. Tout étonné je regardai à la pendule : il n'étoit que sept heures. « Venez, me dit le maître de la maison en me prenant par la main, nous ne passons pas les nuits à la lueur échauffante des bougies. Nous trouvons le soleil si beau, que chacun de nous se fait un plaisir de le voir dardant ses premiers feux sur l'horison. Nous ne nous couchons pas l'estomac chargé, afin d'avoir un sommeil laborieux, coupé de rêves bizarres. Nous

---

(*a*) Dans les conversations ordinaires on éprouve deux sortes d'accidens également fâcheux ; n'avoir rien à dire & être forcé de parler, ou avoir encore quelque chose à dire quand la conversation est finie.

(*a*) Les femmes ne pensent jamais fortement que d'après les leçons d'un amant favorisé. Eh, que d'hommes qui sont femmes !

veillons

veillons ſur notre ſanté, parce que la gaieté de l'ame en dépend (*a*). Pour ſe lever matin, il faut ſe coucher de bonne heure; & de plus, nous aimons les ſonges légers & gracieux (*b*) ».

Il ſe fit un moment de ſilence. Le pere de famille bénit les mets qui couvroient la table. Cette coutume auguſte & ſainte s'étoit renouvellée, & je la crois importante, parce qu'elle rappelle ſans ceſſe la reconnoiſſance que nous devons au Dieu qui fait croître les légumes. Je ſongeois plus à examiner la table qu'à manger. Je ne parlerai point de l'éclat & de la propreté. Les domeſtiques étoient au bout de la table & mangeoient avec leurs maîtres : ils les en aimoient davantage; ils recevoient en leur ſociété des

---

(*a*) La ſanté eſt au bonheur ce que la roſée eſt aux fruits de la terre.

(*b*) Heureux celui qui ſait goûter le ſentiment de la ſanté, cette paiſible aſſiette du corps, cet équilibre, ce mêlange parfait des humeurs, cette heureuſe diſpoſition des organes qui entretient leur force & leur ſoupleſſe. Cette ſanté entiere, complete, eſt une grande volupté. Elle n'eſt pas ſenſuelle, d'accord; mais comme elle ſurpaſſe ſeule toutes les autres voluptés, elle donne à l'ame ce conſentement, ce calme intime & délectable qui fait chérir l'exiſtence, admirer le ſpectacle de la nature, & rendre graces à l'auteur de la vie! N'être point malade, cela ſeul eſt un doux plaiſir! J'appellerois volontiers philoſophe, celui qui, connoiſſant les dangers des excès & les avantages de la modération, ſauroit réfréner ſes appétits & jouir ſans douleur : ô quel ſecret!

leçons d'honnêteté qui fructifioient dans leur cœur ; ils s'instruisoient des bonnes choses qu'on y disoit : aussi n'étoient-ils pas insolens & grossiers, parce qu'ils n'étoient plus avilis. La liberté, la gaieté, une familiarité décente dilatoit les ames & embellissoit le front de chaque convive. Chacun se servoit & avoit sa portion vis-à-vis de soi. On ne gênoit point son compagnon ; on ne convoitoit point inutilement un plat éloigné. Celui-là eut passé pour gourmand qui auroit été audelà de sa portion : elle étoit suffisante. Plusieurs personnes mangent extrêmement, plutôt par pure habitude que par un besoin réel (*a*). On avoit su

---

(*a*) L'anatomie démontre que les organes de nos plaisirs sont tous parsemés de petites éminences pyramidales ; moins elles sont émoussées par l'usage fréquent des sensations, plus elles sont sensibles, élastiques, promptes à se réparer. La nature, mere attentive & tendre, les a construites de façon qu'elles conservent encore de leur ressort dans un âge avancé, lorsqu'on n'a pas détruit cette finesse requise, ce doux velouté qui les accompagne. Il ne tiendroit donc qu'à l'homme de se ménager des plaisirs pour tous les âges. Mais que fait l'intempérant ? Il dénature cette organisation précieuse ; il flétrit ce tact délicieux, il le rend obtus & dur : d'être presque céleste & dévoué à des voluptés qui n'appartiennent qu'à lui, il se rabaisse au rang d'automate douloureux. Eh ! quel animal, en fait de jouissances, a été plus favorisé que l'homme ? Quel autre que lui admire le firmament & tout grand spectacle, distingue le coloris & la forme agréable des corps, sent les fleurs, respire les parfums, connoît les différentes inflexions

prévenir ce défaut ſans recourir à une loi ſomptuaire.

Tous les mets dont je goûtois n'avoient preſque point d'aſſaiſonnement, & je n'en fus pas fâché ; je leur reconnus une ſaveur, un ſel qui étoit celui que leur donna la nature, & qui me parut délicieux. Je ne trouvai point de ces alimens rafinés qui ont paſſé par les mains de pluſieurs teinturiers ; de ces ragoûts, de ces jus, de ces coulis, de ces ſucs échauffans qui, raréfiés dans de petits plats fort coûteux, hâtoient la deſtruction de l'eſpece animale, en même tems qu'ils brûloient les entrailles humaines. Ce peuple n'étoit pas un peuple carnaſſier, qui ſe ruinoit pour la table & dévoroit plus que la magnificence de la nature ne pouvoit produire avec toutes ſes facultés génératives. Si tout luxe étoit odieux, celui de la table paroiſſoit un crime révoltant ; car ſi un riche abuſant de ſon opulence (*a*) gaſpille les biens nourriciers de la terre, il faut néceſſairement que le pauvre

---

de la voix, s'émeut au ſon de la muſique, eſt profondément touché des moindres nuances de la poéſie, de l'éloquence, de la peinture, ſuit les calculs de l'algebre & s'enfonce délicieuſement dans les profondeurs de la géométrie, &c. ? Celui qui a dit que l'homme eſt un abrégé de l'univers, a dit une grande & belle choſe. L'homme paroît lié à tout ce qui exiſte.

(*a*) Le mal-honnête homme eſt à coup ſûr celui qu'on qualifie d'honnête homme dans le grand monde.

les achete cherement &, de plus, ſe retranche un repas.

Les légumes, les fruits étoient tous de la ſaiſon, & l'on avoit perdu le ſecret de faire croître dans le cœur de l'hiver des ceriſes déteſtables. On n'étoit pas jaloux des primeurs, on laiſſoit faire la nature : le palais en étoit plus flatté & l'eſtomac s'en trouvoit mieux. On ſervit au deſſert des fruits excellens ; & l'on but d'un vin vieux ; mais point de ces liqueurs colorées, diſtilées à l'eſprit de vin & ſi à la mode dans mon ſiecle. Elles étoient auſſi ſévérement défendues que l'arſénic. On avoit découvert qu'il n'y avoit point de ſenſualité à ſe procurer une mort lente & cruelle.

Le maître de la maiſon me dit en ſouriant : « avouez que voilà un deſſert bien meſquin. Vous ne voyez ni arbres, ni châteaux, ni moulins à vent, ni figures en ſucre (*a*). Cette extravagance prodigue, qui ne produiſoit même aucune ſorte de volupté, étoit jadis celle de grands enfans tom-

---

(*a*) O France ! ô ma patrie ! veux-tu connoître quelle eſt aujourd'hui ta véritable gloire, l'avantage réel que tu as ſur les autres nations ? Ecoute : tu excelles dans ton induſtrie pour les modes ; elles ſont adoptées aux extrêmités du Nord, dans toutes les cours d'Allemagne, dans l'intérieur même du ſerrail, enfin dans les quatre parties du monde : tes cuiſiniers, tes confiſſeurs ſont les premiers de l'univers ; & tes danſeurs donnent le ton à toute l'Europe.

bés en démence. Vos magiſtrats, qui devoient donner du moins l'exemple de la frugalité & ne point autoriſer par leur conſentement un luxe inſolent & petit ; vos magiſtrats, dit-on, à la rentrée de chaque parlement, s'extaſioient en peres du peuple à voir ſur une table des marmouſets de ſucre : & jugez de l'émulation des autres états à l'emporter encore ſur des gens de robe. » — « Vous n'y êtes pas, lui répondis-je : admirez notre ſavante induſtrie ; on a exécuté, de mon tems, ſur une table, large de dix pieds, un opéra avec toutes ſes machines, décorations, acteurs, danſeurs, orcheſtre ; tout étoit de ſucre, & les changemens ſe ſont exécutés comme ſur le théâtre du palais royal. Pendant ce tems tout un peuple aſſiégeoit la porte, pour avoir le rare bonheur de jeter un rapide coup-d'œil ſur ce ſuperbe deſſert dont il payoit aſſurément tous les frais. Le peuple admiroit la magnificence des princes, & ſe croyoit très-petit devant eux.... » Chacun ſe prit à rire. On ſe leva de table avec gaieté : on rendit graces à Dieu, & perſonne n'eut de vapeurs ni d'indigeſtion.

CHAPITRE XLII.

Les Gazettes.

RENTRÉ dans le premier sallon, je vis sur la table de larges feuilles de papier, deux fois plus longues que les gazettes angloises. Je me jetai précipitamment sur ces feuilles imprimées. Je reconnus qu'elles portoient pour titre : Nouvelles publiques & particulieres. Comme à chaque page rien n'égaloit ma surprise & mon étonnement, tout décidé que j'étois à ne plus m'étonner, je vais transcrire les articles qui m'ont le plus frappé, selon que ma mémoire pourra toutefois me les représenter.

✣ ✣

De Pekin, le . . .

ON a donné devant l'empereur la premiere représentation de *Cinna*, tragédie françoise. La clémence d'Auguste, la beauté, la fierté des caracteres ont fait une grande impression sur toute l'assemblée.

Oh! dis-je à mon voisin, voilà un gazetier bien impudent, bien menteur! Lisez. . . . Mais, me répondit-il avec sang froid, rien n'est plus certain. J'ai bien vu jouer à Pékin *l'Orphelin de la*

Chine. Apprenez que je ſuis Mandarin & que j'aime les lettres autant que la juſtice. J'ai traverſé le canal royal (*a*). Je ſuis arrivé ici en près de quatre mois; encore me ſuis-je amuſé en route. J'étois curieux de voir ce fameux Paris dont on parloit tant, afin de m'inſtruire de mille choſes qu'il faut abſolument voir ſur les lieux pour les bien apprécier. La langue françoiſe eſt commune à Pékin depuis deux cents ans, & à mon retour j'emporterai pluſieurs bons livres que je traduirai. — Monſieur le Mandarin! vous n'avez donc plus votre langue hiérogliphique, & vous avez abrogé cette loi ſinguliere qui défendoit à chacun de vous, de mettre le pied hors de l'Empire? — Il a bien fallu changer notre langue & adopter des caracteres plus ſimples, dès que nous avons voulu faire connoiſſance avec vous. Cela n'étoit pas plus diffi-

---

(*a*) Le canal royal coupe la Chine du midi au ſeptentrion dans un eſpace de ſix cent lieues. Il ſe joint à des lacs, à des rivieres, &c. Cet empire eſt rempli de ces canaux utiles, dont pluſieurs ont dix lieues en droite ligne: ils ſervent à l'approviſionnement de la plupart des villes & bourgs. Les ponts ont une hardieſſe & une magnificence ſupérieures à tout ce que l'Europe offre de merveilleux en ce genre. Et nous, petits, foibles & meſquins dans tous nos monumens publics, nous n'employons notre induſtrie, nos inſtrumens & nos rares connoiſſances, qu'à orner des choſes de pure vanité & à dreſſer de magnifiques bagatelles. Preſque tous les chef-d'œuvres de nos arts ne ſont que des jouets d'enfans.

cile que d'apprendre l'algebre & les mathématiques. Notre empereur a cassé cette loi antique, parce qu'il a jugé fort raisonnablement, que vous ne ressembliez pas tous à ces prêtres que nous avions nommés des *Demi-Diables*, à cause qu'ils vouloient allumer jusques parmi nous le flambeau de leur discorde. Si l'époque m'est présente, une connoissance plus étroite & plus intime s'est faite à l'occasion de plusieurs planches de cuivre que vous avez gravées. Cet art étoit nouveau pour nous, & il fut singuliérement admiré. Depuis, nous vous avons presque égalés. — Ah! j'y suis. Les dessins de ces planches représentoient des batailles : ils nous furent envoyés par cet empereur poëte auquel Voltaire adressa une jolie épître : & notre roi ayant chargé de leur exécution ses meilleurs artistes, en a fait présent au *roi charmant de la Chine*. — Justement : eh bien! depuis ce tems, la communication s'est établie, & de proche en proche les sciences ont volé d'un pays à un autre, comme des lettres de change. Les opinions d'un seul homme sont devenues celles de l'univers. C'est l'imprimerie, cette auguste invention, qui a propagé la lumiere. Les tyrans de la raison humaine, avec leurs cent bras, n'ont pu arrêter son cours invincible. Rien n'a été plus rapide que cette commotion salutaire, donnée au monde moral par le soleil des arts : il a tout inondé d'un éclat vif, pur & durable.

Le Bâton ne regne plus à la Chine ; & les Mandarins ne ſont plus des eſpeces de préfets de college. Le petit peuple n'eſt plus lâche & frippon, parce qu'on a tout fait pour lui élever l'ame : de honteux châtimens ne le courbent plus dans l'aviliſſement ; il a reçu des notions d'honneur. Nous vénérons toujours Confutzée, preſque contemporain de votre Socrate, qui, comme lui, ne ſubtiliſa pas ſur le principe des Êtres ; mais ſe contenta de publier que rien ne lui eſt caché, & qu'il punira le vice, comme il récompenſera la vertu. Notre Confutzée eut même un avantage ſur le ſage de la Grece. Il n'abatit point avec audace ces préjugés religieux qui, faute d'appuis plus nobles, ſervent de baſe à la morale des peuples. Il attendit patiemment que, ſans bruit & ſans effort, la vérité ſe fît jour par elle-même. Enfin, c'eſt lui qui a prouvé qu'un monarque devoit néceſſairement être un philoſophe pour bien régir ſes états. Notre empereur conduit toujours la charrue ; mais ce n'eſt point une vaine cérémonie ou un acte d'oſtentation puérile. . . .

Combattu par le deſir de lire & d'écouter tout-à-la-fois, je prêtois l'oreille d'un côté, & mon œil, non moins avide, parcouroit de l'autre les pages de cette étonnante gazette. Mon ame étoit comme partagée en deux fonctions contraires. . . Voici ce que je liſois.

De Jedo, capitale du Japon, le...

Le descendant du grand Taïco qui a fait du Dairi une idole impuissante & révérée, vient de faire traduire *l'Esprit des Loix*, & le *Traité des délits & des peines !*

On a promené dans toutes les rues le vénérable Amida ; mais personne ne s'est fait écraser sous les roues de son char.

On entre librement au Japon, & chacun y profite avidement des arts étrangers. Le suicide n'est plus une vertu parmi ce peuple ; il a remarqué que c'étoit l'ouvrage du désespoir ou d'une insensibilité folle & coupable.

De Perse, le...

Le roi de Perse a dîné avec ses freres, lesquels ont de très-beaux yeux. Ils l'aident dans le gouvernement de l'empire. Leur principale fonction est de lui lire les dépêches. Les livres sacrés de Zoroastre & le Sadder sont toujours lus & respectés ; mais il n'est plus question ni d'Omar ni d'Ali.

DU MEXIQUE.

De la ville de Mexico, le...

CETTE ville acheve de reprendre ſon ancienne ſplendeur ſous l'auguſte domination des princes deſcendans du fameux Montézume. Notre empereur, à ſon avénement au trône, a fait reconſtruire le palais, tel qu'il étoit du tems de ſes peres. Les Indiens ne vont plus ſans linge & nuds pieds. On a dreſſé au milieu de la principale place une ſtatue de Gatimotzin étendu ſur des charbons ardens; au bas ſont écrits ces mots: *Et moi, ſuis-je ſur un lit de roſes!*

» Expliquez-moi ceci, dis-je au Mandarin. Comment! eſt-il défendu de nommer cet empire la Nouvelle-Eſpagne? Le Mandarin me répondit:

Lorſque le vengeur du Nouveau-Monde eût chaſſé les tyrans, (Mahomet & Céſar fondus enſemble n'auroient point encore approché de cet homme étonnant,) ce vengeur formidable ſe contenta d'être législateur. Il dépoſa le glaive pour montrer aux nations le code ſacré des loix. Vous n'avez point d'idée d'un pareil génie. Sa voix éloquente ſembloit celle d'un dieu, deſcendu ſur la terre. L'Amérique fut partagée en deux empires. L'empereur de l'Amérique ſeptentrionale réunit le Mexique, le Canada, les Antilles, la

Jamaïque, Saint Domingue. L'empereur de l'Amérique méridionale eut le Pérou, le Paraguay, le Chili, la terre Magellanique, le pays des Amazones. Mais chacun de ces royaumes eut un monarque particulier, ſoumis lui-même à une loi générale; à peu près comme de votre tems on voyoit le floriſſant empire d'Allemagne diviſé en pluſieurs ſouverainetés, qui toutefois ne faiſoient qu'un corps ſous un ſeul chef.

Ainſi le ſang de Montezume, long-tems obſcur & caché, eſt remonté ſur le trône. Tous ces monarques ſont des rois patriotes, qui n'ont pour objet que de maintenir la liberté publique. Ce grand homme, ce fameux législateur, ce Negre en qui la nature épuiſa ſon génie, leur a ſoufflé à tous ſon ame grande & vertueuſe. Ces vaſtes états repoſent & fructifient dans une concorde parfaite; ouvrage tardif, mais infaillible de la raiſon. Les fureurs de l'ancien monde, ces guerres puériles & cruelles, l'inutilité de tant de ſang répandu, la honte de l'avoir verſé, enfin, les ſottiſes des ambitieux pleinement démontrées, ont ſuffiſamment inſtruit le nouveau continent à faire de la paix l'auguſte dieu de leurs contrées. Aujourd'hui la guerre déshonoreroit un état, comme le vol déshonore un particulier.... Je continuois & d'écouter & de lire....

❧ ❧

Du Paraguay.

De la ville de l'Assomption, le...

On a donné une grande fête en mémoire de l'abolition de l'esclavage honteux où étoit réduit la nation sous l'empire despotique des Jésuites; & depuis six siecles l'on regarde comme un bienfait de la Providence d'avoir détruit ces loups-renards dans leur dernier asyle. Mais en même tems la nation qui n'est point ingrate, avoue qu'elle a été arrachée à la misere, formée à l'agriculture & aux arts par ces mêmes Jésuites. Heureux s'ils se fussent bornés à nous instruire & à nous donner les loix saintes de la morale!

❧ ❧

De Philadelphie, capitale de Pensilvanie.

Ce coin de la terre où l'humanité, la foi, la liberté, la concorde, l'égalité se sont réfugiées depuis huit cents années, est couvert des cités les plus belles, les plus florissantes. La vertu a fait ici plus que le courage n'a opéré chez les autres peuples; & ces généreux Quakers (*a*);

(*a*) Comment les princes du Nord refuseroient-ils de se couvrir d'une gloire immortelle en abolissant dans leurs con-

les plus vertueux des hommes, en offrant au monde le ſpectacle d'un peuple de freres, ont ſervi de modele aux cœurs qu'ils ont attendris. On ſait qu'ils ſont en poſſeſſion depuis leur origine de donner à l'univers mille exemples de générosité & de bienfaiſance. On ſait qu'ils furent les premiers qui refuſerent de verſer le ſang des hommes, & qui aient regardé la guerre comme une extravagance imbécille & barbare. Ce ſont eux qui ont détrompé les nations, victimes miſérables des débats de leurs rois. On publiera inceſſamment le recueil annuel où ſont conſignées les vertus pratiques qui mettent à leurs loix le ſceau de la perfection.

✣ ✣

De Maroc, le...

On a découvert une comete qui s'avance vers

---

trées l'eſclavage, en rendant au cultivateur du moins ſa liberté perſonnelle? Comment n'entendent-ils pas le cri de l'humanité qui les invite à cet acte glorieux de bienfaiſance? Et de quel droit retiendroient-ils dans une ſervitude odieuſe & contraire à leurs vrais intérêts, la partie la plus laborieuſe de leurs ſujets, lorſqu'ils ont devant les yeux l'exemple de ces Quakers qui ont donné la liberté à tous leurs eſclaves negres? Comment ne ſentent-ils pas que leurs ſujets ſeront plus fideles, en étant plus libres, & qu'ils doivent ceſſer d'être eſclaves pour devenir des hommes?

le ſoleil. C'eſt la trois cent cinquante-unieme qu'on obſerve depuis que cet obſervatoire eſt fondé. Les obſervations faites dans l'intérieur de l'Afrique correſpondent parfaitement aux nôtres.

On a puni de mort un habitant qui avoit frappé un François, conformément à l'ordonnance du ſouverain, qui veut que tout étranger ſoit regardé comme un frere qui vient viſiter ſes meilleurs amis.

✣ ✣

De Siam, le...

NOTRE navigation fait les plus étonnans progrès. On a lancé en mer ſix vaiſſeaux à trois ponts : ils ſont deſtinés pour des courſes lointaines.

Notre roi ſe fait voir à tous ceux qui deſirent enviſager ſon auguſte phyſionomie : il n'eſt point de monarque plus affable, ſur-tout lorſqu'il ſe rend à la pagode du grand Som monacodom.

L'éléphant blanc eſt à la ménagerie, & n'eſt plus qu'un objet de curioſité, parce qu'il eſt parfaitement dreſſé au manege.

✣ ✣

De la Côte de Malabar, le...

LA veuve de ***, belle, jeune & dans tout

l'éclat de ſon âge, a pleuré ſincérement la mort de ſon mari qu'on a brûlé tout ſeul; & après avoir porté le deuil encore plus dans le cœur que ſur ſes habits, elle s'eſt remariée à un jeune homme qu'elle a aimé tout auſſi tendrement. Ce nouveau lien la rend plus chere & plus reſpectable a ſes concitoyens.

❧ ❧

De la Terre Magellanique, le...

Les vingt Isles fortunées qui vivoient ſans ſe connoître dans toute l'innocence & le bonheur du premier âge, viennent de ſe réunir. Elles forment maintenant une aſſociation vraiment fraternelle & réciproquement utile.

❧ ❧

De la Terre de Papous (a), le....

En avançant dans cette cinquieme partie du monde, les découvertes de jour en jour deviennent plus vaſtes, plus intéreſſantes : on eſt ſurpris à chaque pas de ſa richeſſe, de ſa fertilité, des peuples nombreux qui y vivent en paix. Ils peuvent dédaigner nos arts. Le moral y eſt

(a) La terre de Papous eſt ſituée à 4000 lieues de Paris.

encore plus étonnant que le physique. Le soleil, en éclairant ces terres immenses, plus grandes que l'Asie & l'Afrique, n'y apperçoit pas un seul infortuné; tandis que notre Europe, si petite, si chétive & toujours divisée, a presque durci son sol d'ossemens humains.

✣ ✣

De l'Isle de Taïti, dans la mer du sud, le...

LORSQUE M. de Bougainville découvrit cette isle infortunée, où régnoient les mœurs de l'âge d'or, il ne manqua pas de prendre possession de cette isle au nom de son maître. Il s'embarqua ensuite & ramena un Taïtien, qui en 1770 fixa pendant huit jours la curiosité de Paris. On ne savoit pas alors qu'un François ému de la beauté du climat, de la candeur de ses habitans, & plus encore des malheurs qui attendoient ce peuple innocent, s'étoit caché pendant que ses camarades s'embarquoient. A peine les vaisseaux furent-ils éloignés qu'il se présenta à la nation; il l'assembla dans une vaste plaine & lui tint ce langage.

» C'est parmi vous que je veux rester pour » mon bonheur & pour le vôtre. Recevez-moi » comme un de vos freres. Vous allez voir que je » le suis; car je prétends vous sauver du plus

» affreux désastre. O peuple heureux, qui vivez
» dans la simplicité de la nature ! savez-vous
» quels malheurs vous menacent ? Ces étrangers
» si polis que vous avez reçus, que vous avez
» comblés de présens & de caresses, que je trahis
» en ce moment, si c'est les trahir que de pré-
» venir la ruine d'un peuple vertueux ; ces étran-
» gers, mes compatriotes, vont bientôt revenir
» & ameneront avec eux tous les fléaux qui affli-
» gent les autres contrées. Ils vous feront con-
» noître des poisons & des maux que vous igno-
» rez. Ils vous apporteront des fers, & dans
» leur cruel raisonnement, ils voudront vous prou-
» ver encore que c'est pour votre plus grand bien.
» Voyez cette pyramide élevée, elle atteste déjà
» que cette terre est dans leur dépendance, com-
» me marquée dans l'empire d'un souverain que
» vous ne connoissez pas même de nom. Vous
» êtes tous désignés pour recevoir des loix nou-
» velles. On fouillera votre sol ; on dépouillera
» vos arbres fruitiers ; on saisira vos personnes.
» Cette égalité précieuse qui regne parmi vous,
» sera détruite. Peut-être le sang humain arro-
» sera ces fleurs qui se courbent sous le poids de
» vos innocentes caresses. L'amour est le dieu
» de cette isle. Elle est consacrée, pour ainsi
» dire, à son culte. La haine & la vengeance
» prendront sa place. Vous ignorez jusqu'à l'usage

» des armes ; on vous apprendra ce que c'eſt
» que la guerre, le meurtre & l'eſclavage...... »
A ces mots ce peuple pâlit & demeura conſterné. C'eſt ainſi qu'une troupe d'enfans, qu'on interrompt dans leurs aimables jeux, palpitent d'effroi, lorſqu'une voix ſévere leur annonce la fin du monde & fait entrer dans leur jeune cerveau l'idée des calamités qu'il ne ſoupçonnoient pas.

L'orateur reprit : « Peuples, que j'aime &
» qui m'avez attendri ! Il eſt un moyen de vous
» conſerver heureux & libre. Que tout étranger
» qui débarquera ſur cette rive fortunée ſoit im-
» molé au bonheur du pays. L'arrêt eſt cruel ;
» mais l'amour de vos enfans & de votre poſté-
» rité doit vous faire chérir cette barbarie. Vous
» frémiriez bien plus ſi je vous annonçois les hor-
» reurs que les Européens ont exercées contre
» des peuples qui, comme vous, avoient la foi-
» bleſſe & l'innocence pour partage. Garantiſſez-
» vous de l'air contagieux qui ſort de leur bou-
» che. Tout, juſqu'à leur ſourire, eſt le ſignal
» des infortunes dont ils méditent de vous acca-
» bler ».

Les chefs de la nation s'aſſemblerent, & d'une voix unanime décernerent l'autorité à ce François qui ſe rendoit le bienfaiteur de toute la nation, en la préſervant des plus horribles calamités. La

loi de mort contre tout étranger fut portée & exécutée avec une rigueur vertueuſe & patriotique, comme elle fut exécutée jadis dans la Tauride, peut-être chez un peuple, ſelon les apparences, auſſi innocent, mais jaloux de rompre toute communication avec des peuples ingénieux, mais en même tems tyranniques & cruels.

On apprend que cette loi vient d'être abolie, parce que pluſieurs expériences réiterées ont prouvé que l'Europe n'eſt plus l'ennemie des quatre autres parties du monde; qu'elle n'attente point à la liberté paiſible des nations qui ſont loin d'elle; qu'elle n'eſt plus jalouſe à l'excès du deſpotiſme honteux de ſes ſouverains; qu'elle ambitionne des amis, & non des eſclaves; que ſes vaiſſeaux vont chercher des exemples de mœurs ſimples & vraies, & non de viles richeſſes, &c. &c. &c.

❈ ❈

De Pétersbourg, le...

LE plus beau de tous les titres eſt celui de législateur. Un ſouverain eſt preſque un Dieu pour une nation, lorſqu'il lui donne des loix ſages & conſtantes. On répete encore avec tranſport le nom de l'auguſte Catherine II: on ne s'entretient plus de ſes conquêtes & de ſes triomphes; on parle de ſes loix. Son ambition fut de diſſiper

les ténebres de l'ignorance, de ſubſtituer à des coutumes barbares des loix dictées par l'humanité. Plus heureuſe, plus grande que Pierre le Grand, parce qu'elle fut plus humaine, elle s'appliqua, malgré tant d'exemples contraires, à faire de ſon peuple un peuple heureux & floriſſant. Il le fut, malgré les orages publics & domeſtiques qui battirent ſon trône & l'ébranlerent. Son courage a ſu raffermir une couronne que l'univers ſe plaiſoit à voir ſur ſon front. Il faut remonter dans l'antiquité la plus reculée, pour rencontrer un législateur qui ait eu autant de dignité & de profondeur. — Les fers qui chargeoient le laboureur ont été briſés : il a levé la tête & s'eſt vu avec joie au rang des hommes. L'artiſan du luxe a ceſſé de voir ſa profeſſion plus lucrative & plus honorable. Le génie de l'humanité a dit à tout le Nord : *Hommes ! ſoyez libres ; & ſouvenez-vous, races futures, que c'eſt à une femme que vous devez ce que vous êtes.*

Selon le dernier dénombrement des habitans de toutes les Ruſſies, le relevé monte à quarante-cinq millions d'hommes. On n'en comptoit que quatorze en 1769. Mais la ſageſſe du législateur, ſon code humain, le trône de ſes ſucceſſeurs ſolidement affermi, parce qu'ils furent généreux & populaires, tout a rendu la population égale à l'étendue de cet empire, plus vaſte

que celui des Romains, que celui d'Alexandre. La constitution du gouvernement n'est cependant plus militaire. Le souverain ne se dit plus *Autocrate*; & l'univers, en général, est trop éclairé pour admettre cette forme odieuse (*a*).

✠ ✠

De Varsovie, le....

L'ANARCHIE la plus absurde, la plus outrageante aux droits de l'homme né libre, la plus accablante pour le peuple, ne trouble plus la Pologne. L'auguste Catherine II a jadis merveilleusement influé sur les affaires de ce royaume; & l'on se souvient avec reconnoissance, que c'est celle qui a rendu au paysan sa liberté personnelle & la propriété de ses biens.

Le roi de Pologne est décédé à six heures du soir, & son fils est paisiblement monté sur le trône le même jour; il a reçu à cet effet l'hommage de tous les nobles palatins.

(*a*) Qui eût dit, il y a quatre-vingt ans, qu'on porteroit à Pétersbourg nos modes, nos perruques, nos brochures, nos opéra-comiques, auroit passé à coup sûr pour un extravagant. Il faut consentir paisiblement à passer pour fol, lorsqu'on a quelque idée qui surpasse l'horison des idées vulgaires. Tout en Europe tend à une révolution soudaine.

✠ ✠

De Conſtantinople, le...

Ce fut un grand bonheur pour le monde, lorſque le Turc, au dix-huitieme ſiecle, fut chaſſé de l'Europe. Tout ami du genre humain a applaudi à la chûte de cet empire funeſte, où le monſtre du deſpotiſme étoit careſſé par d'infâmes Bachas, qui ne ſe proſternoient devant lui que pour le ſurpaſſer dans ſes épouvantables vexations. Le fils, long-tems exilé, rentra dans l'héritage de ſes peres, non humilié, mais triomphant, mais robuſte & en état de le cultiver. Les uſurpateurs du trône des Conſtantins diſparurent dans la boue de leurs antiques marais ; & ces barrieres que la ſuperſtition, & la tyrannie, ſon inſéparable & affreux collegue, avoient miſes aux arts & à la raiſon, depuis les rives de la Save & du Danube juſques ſur les bords de l'ancien Tanaïs, furent briſées par un peuple du Nord avec la main de fer qui les ſoutenoit. La philoſophie reparut dans ſon premier ſanctuaire, & la patrie des Thémiſtocles & des Miltiades embraſſa de nouveau la ſtatue de la liberté. Elle s'éleva auſſi fiere & auſſi grande que ſous les beaux jours où elle brilloit avec tant d'éclat. Elle s'étendit dans ſon ancien domaine ; & l'on ne vit plus un Sardanapale, dormant du ſommeil de la barbarie entre

un visir & un cordeau, tandis que ses vastes états languissans & dépouillés étoient plongés dans le sommeil de la mort.

Le souffle vivifiant de la liberté les anime aujourd'hui. C'est un esprit créateur qui opére des prodiges inconnus aux nations esclaves. Les états du Grand Seigneur furent d'abord le partage de ses voisins ; mais deux siecles après ils ont formé une république que le commerce rend florissante & formidable.

On a donné un bal masqué où étoit jadis le serrail. On y a servi les vins les plus exquis & toutes sortes de rafraîchissemens, avec une profusion qui ne déroboit rien à l'extrême délicatesse. Le lendemain on a représenté la tragédie de *Mahomet* dans la salle de spectacle, bâtie sur les débris de l'ancienne mosquée, dite Sainte-Sophie.

❖ ❖

De Rome (*a*), *le*...

L'empereur d'Italie a reçu au Capitole la

(*a*) Que le nom de Rome est exécrable à mon oreille ! Que cette ville a été funeste à l'univers ! Que depuis sa fondation, dûe à une poignée de brigands, elle a été fidelle à ses premiers instituteurs ! Où trouver une ambition plus ardente, plus profonde, plus inhumaine ? Elle a étendu les chaînes de l'oppression sur l'univers connu. Ni la force, ni la valeur,

visite de l'évêque de Rome, qui lui a porté très-respectueusement les vœux qu'il adresse au ciel

---

ni les vertus les plus héroïques n'ont préservé les nations de l'esclavage. Quel démon présidoit à ses conquêtes & précipitoit le vol de ses aigles! O funeste république! Quel monstrueux despotisme eût de si détestables effets! O Rome, que je te hais! Quel peuple, que celui qui alloit par le monde détruisant la liberté de l'homme & qui a fini par abattre la sienne! Quel peuple, que celui qui, environné de tous les arts, goûtoit le spectacle des gladiateurs, fixoit un œil curieux sur un infortuné dont le sang s'échappoit en bouillonnant; qui exigeoit encore que cette victime, en repoussant la terreur de la mort, mentît à la nature à son dernier moment, en paroissant flatté des applaudissemens que formoient un million de mains barbares! Quel peuple, que celui qui, après avoir été injuste dominateur de l'univers, souffrit, sans murmurer, que tant d'empereurs tournassent le couteau dans ses propres flancs, & qui manifesta une servitude aussi lâche que sa tyrannie avoit été orgueilleuse! C'étoit peu: la superstition la plus absurde, la plus ridicule devoit s'asseoir à son tour sur le trône de ces despotes; elle devoit avoir pour ministres l'ignorance & la barbarie. Après avoir égorgé au nom de la patrie, on égorgea au nom de Dieu. Pour la premiere fois le sang coula pour les intérêts chimériques du ciel; chose inouïe & dont le monde n'avoit point encore eu d'exemples. Rome fut le gouffre empesté d'où s'exhalerent ces fatales opinions qui diviserent les hommes & les armerent l'un contre l'autre pour des fantômes. Bientôt elle engendra sous le nom de Pontife, qui se disent vicaires de Dieu, les monstres les plus odieux. Comparez à ces tigres qui portoient les clefs & la tiare, les Caligulas, les Nerons, les Domitiens ne sont plus que des méchans ordinaires. Les peuples, comme frappés d'une massue pétrifique, végetent mille ans sous une théocratie despotique. L'empire

pour la conſervation de ſes jours & la proſpérité de ſon empire (*a*). Enſuite l'évêque s'eſt retiré à pied, avec toute l'humilité d'un vrai ſerviteur de Dieu.

Tous les beaux monumens antiques qu'on a

ſacerdotal couvre tout, éteint tout dans ſes ténebres. L'eſprit humain ne marque ſon exiſtence que pour obéir aux décrets d'un homme déifié. Il parle : & ſa voix eſt un tonnerre qui conſume. On voit les croiſades, un tribunal d'inquiſiteurs, des proſcriptions, des anathêmes, des excommunications, foudres inviſibles, qui vont frapper au bout du monde. Le chrétien, la foi & la rage dans le cœur, n'eſt point raſſaſié de meurtres. Un monde nouveau, un monde entier eſt néceſſaire pour aſſouvir ſa fureur : il veut par la force faire adopter à autrui ſa croyance. C'eſt l'image du Chriſt qui eſt le ſignal de ces horribles dévaſtations. Par-tout où elle paroît, le ſang coule par torrens ; & encore aujourd'hui, cette même religion légitime l'eſclavage des malheureux qui arrachent des entrailles de la terre cet or dont Rome eſt la plus impudente idolâtre. O toi, ville aux ſept montagnes ! Quel eſſaim de calamités eſt ſorti de ton ſein infernal ! Qu'es-tu ? Pourquoi influes-tu ſi puiſſamment ſur ce globe infortuné ? Le malfaiſant Arimane a-t-il ſon ſiege ſous tes murailles ? Touchent-elles aux voûtes des enfers ? Es-tu la porte par où entre le malheur ? Quand ſera-t-il briſé, ce taliſman fatal qui a perdu, il eſt vrai, de ſa force, mais à qui il en reſte encore aſſez pour nuire au monde. O Rome, que je te hais ! Que du moins la mémoire de tes iniquités vive ! qu'elle faſſe ton opprobre ! qu'elle ne s'efface jamais, & que tous les cœurs embrâſés d'une juſte haine reſſentent la même horreur que j'ai pour ton nom !

(*a*) Le trône du deſpotiſme s'appuie ſur l'autel, qui ne le ſoutient que pour l'engloutir.

fouillés dans le Tibre, où ils étoient ensevelis depuis tant d'années, viennent d'être placés dans les différens quartiers de Rome : on a su les retirer sans élever dans l'air aucune exhalaison dangereuse.

L'évêque de Rome s'occupe toujours à donner un code de morale raisonnée & touchante. Il publie le Catéchisme de la raison humaine. Il s'applique sur-tout à fournir un nouveau degré d'évidence aux vérités vraiment importantes à l'homme. Il tient registre de toutes les actions généreuses, illustres, charitables : il les publie en caractérisant chaque espece de vertu. Juge des rois & des nations par son ardent amour pour l'humanité, il regne par l'empire invincible que donne l'esprit de sagesse, de justice & de vérité. Il concilie les différends des peuples : il les appaise. Ses bulles écrites en toutes sortes de langues n'annoncent point des dogmes obscurs, inutiles, sentences de divisions éternelles ; mais parlent d'un Dieu, de sa présence universelle, d'une vie à venir, de la sublimité de la vertu. Le Chinois, le Japonois, l'habitant de Surinam, du Kamtschaka les lisent avec fruit.

✥ ✥

De Naples, le ....

L'ACADÉMIE des belles-lettres de Naples a

adjugé le prix au nommé ***. Le ſujet étoit de déterminer au juſte ce qu'étoient les cardinaux dans le dix-huitieme ſiecle ; les mœurs & les idées de ces ſinguliers perſonnages ; ce qu'ils diſoient, ce qu'ils faiſoient dans la priſon du conclave ; & le moment précis où ils ſont redevenus ce qu'ils étoient lors de l'enfance du chriſtianiſme. L'auteur couronné a ſatisfait pleinement aux vues de l'académie. Il a donné juſqu'à la deſcription de la barette & du chapeau rouge. Cette diſſertation n'eſt pas moins divertiſſante que profonde.

On a repréſenté ſur le théâtre de la foire la farce de St. Janvier, autrefois ſi ſérieuſe. On ſait que le miracle de la liquéfaction de ſon ſang ſe renouvelloit chaque année. On a parodié cette riſible extravagance avec un ſel qui a réjoui toute la nation.

Les tréſors de notre-dame de Lorette (*a*),

(*a*) Depuis quinze ſiecles nous ne voyons dans toute l'Europe d'autres monumens que des égliſes de mauvais goût avec de hauts clochers pointus. Les tableaux qu'on y voit n'offrent pour la plupart que des peintures hideuſes & dégoûtantes. Que de monaſteres richement dotés ! Que d'univerſités opulentes ! Que de chapitres ! Que d'aſyles ouverts à la fainéantiſe & au jargon théologique ! C'eſt, cependant, dans les tems où les peuples furent les plus pauvres qu'on trouva le ſecret d'élever des cathédrales & des temples très-coûteux. Combien les nations ſeroient-elles floriſſantes, ſi elles euſſent employé en aqueducs, en canaux, les ſommes immenſes inutilement dépenſées à enrichir des prêtres & des moines ?

qui avoient ſervi à nourrir & habiller les pauvres, viennent d'être appliqués à la conſtruction d'un aqueduc, attendu qu'il n'y a plus de néceſſiteux. On doit faire le même emploi des richeſſes de l'ancienne cathédrale de Tolede, détruite en dix-huit cent ſoixante-ſept. Voyez à ce ſujet les diſſertations ſavantes de ***, imprimées en 1999.

✣ ✣

De Madrid, le...

Ordonnance que perſonne n'ait à ſe nommer Dominique, attendu que c'eſt ce barbare qui a jadis établi l'Inquiſition (*a*). Ordonnance que le nom de Philippe II ſera rayé de la liſte des rois d'Eſpagne.

L'eſprit laborieux de la nation ſe manifeſte de jour en jour par des découvertes utiles dans tous les arts, & l'académie des ſciences vient de

---

(*a*) Toute ame en qui le fanatiſme religieux n'a point éteint les ſentimens d'humanité, eſt brûlée d'indignation & déchirée de pitié à la vue des barbaries, des tourmens recherchés que la fureur religieuſe a fait inventer aux hommes. L'hiſtoire des Cannibales & des Antropophages eſt moins horrible que la nôtre. Torquemada, inquiſiteur d'Eſpagne, ſe vantoit d'avoir fait périr par le fer & le feu plus de cinquante mille hérétiques; & par-tout nous trouvons les traces enſanglantées de la férocité religieuſe. Eſt-ce là cette loi divine qui ſe dit l'appui de la politique & de la morale.

donner un nouveau ſyſtême de l'électricité, fondé ſur plus de vingt mille expériences particulieres.

✤ ✤

De Londres, le...

Cette ville eſt trois fois plus grande qu'elle ne l'étoit au dix-huitieme ſiecle, & comme toute la force d'Angleterre peut réſider, ſans danger, dans ſa capitale, parce que le commerce en eſt l'ame, & que le commerce d'un peuple républicain n'entraîne pas après lui les atteintes funeſtes qu'il porte aux monarchies, l'Angleterre a toujours ſuivi ſon ancien ſyſtême. Il eſt bon, parce que ce n'eſt point le monarque qui s'enrichit, mais les particuliers: de-là naît l'égalité qui empêche l'exceſſive opulence & l'exceſſive miſere.

L'Anglois eſt toujours le premier peuple de l'Europe : il jouit de l'ancienne gloire d'avoir montré à ſes voiſins le gouvernement qui convenoit à des hommes jaloux de leurs droits & de leur bonheur.

On ne fait plus de proceſſions pour la mémoire de Charles I ; l'on voit mieux en politique.

On vient d'ériger la nouvelle ſtatue du protecteur Cromwel. On ne ſauroit dire ſi le marbre dont elle eſt compoſée eſt blanc ou noir, tant il eſt mêlangé. Les aſſemblées du peuple ſe

tiendront dorénavant en présence de cette statue, parce que le grand homme qu'elle représente est le véritable auteur de l'heureuse & immuable constitution (*a*).

Les Ecossois & les Irlandois ont présenté requête au parlement, afin qu'il eût à abolir les noms d'Ecosse & d'Irlande, & qu'ils ne fissent plus qu'un corps d'esprit & de nom avec l'Angleterre, comme ils n'en sont qu'un par le patriotisme qui les anime.

De Vienne, le...

L'AUTRICHE, qui de tout tems est en possession de donner des princesses charmantes à toute l'Europe, annonce qu'elle a sept beautés nubiles. Elles épouseront les princes de la terre qui donneront le plus beau témoignage de la tendresse de leurs peuples.

De la Haye, le...

CE peuple laborieux, qui a fait un jardin du

(*a*) J. J. Rousseau attribue la force, la splendeur & la liberté de l'Angleterre à la destruction des loups dont elle étoit jadis infestée. Heureuse nation! elle a chassé des loups mille fois plus dangereux, qui dévastent encore les autres climats.

terrain le plus ingrat & le plus marécageux, qui a porté tous les tréſors épars ſur la terre dans un lieu où il ne croit pas un caillou, exerce conſtamment ſon étonnante induſtrie, & montre à l'univers ce que peuvent le courage, la patience & l'emploi du tems. Cet amour extrême de l'or n'eſt plus ſi vif. Cette république a ſu devenir plus puiſſante en découvrant les pieges qui préparoient ſourdement ſa ruine. Elle a reconnu qu'il étoit plus facile de donner des digues à l'océan irrité, que de réſiſter à un métal corrupteur; & aujourd'hui elle ſe défend auſſi courageuſement contre les atteintes du luxe, que contre les aſſauts de la mer.

✤ ✤

De Paris, le...

DOUZE navires de ſix cent tonneaux ſont arrivés en cette capitale & y ont entretenu l'abondance. On y mange du poiſſon qu'on n'achete point dix fois ſa valeur. Le nouveau lit de la Seine creuſé de Rouen à cette ville, exige quelques réparations. On a affecté à cette dépenſe un million & demi tiré du tréſor national. Cette ſomme ſuffira, parce qu'on ne ſe ſervira ni de régiſſeurs ni d'entrepreneurs.

Le luxe dévorateur, le luxe inſolent, le luxe

puéril,

puéril, le luxe capricieux, le luxe extravagant ne regnent plus ſur les bords de la Seine ; mais bien le luxe d'induſtrie, le luxe qui crée de nouvelles commodités, qui ajoute à l'aiſance, ce luxe utile & néceſſaire, ſi facile à diſtinguer, & qu'il ne faut pas confondre avec ce luxe d'oſtentation & d'orgueil qui inſulte aux fortunes particulieres (*a*), en même tems qu'il acheve de les diſſoudre & par l'effet & par l'exemple.

On a reblanchi la ſtatue du célebre Voltaire. C'eſt celle-là même que les gens de lettres les plus diſtingués par leurs talens & leur équité lui ont érigée de ſon vivant. Son pied droit, comme on ſait, foule la face ignoble de F*** ; mais comme le mépris public a beaucoup défiguré la

(*a*) Quand ne verra-t-on plus cette inégalité prodigieuſe de fortunes, cette opulence exceſſive qui multiplie les indigences extrêmes, qui fait naître tous les crimes ! Quand ne verra-t-on plus un pauvre ouvrier ne pouvant ſortir par le travail d'une miſere où le retiennent les propres loix de ſon pays ! Tel autre tendant une main défaillante, redoutant à la fois & l'œil & le refus de ſon ſemblable ! Quand ne verra-t-on plus de ces monſtres qui, d'un œil diſtrait, lui refuſent un morceau de pain ! Quand ces mêmes hommes ceſſeront-ils d'affamer une ville où les denrées ſe vendent comme dans un fort aſſiégé ! Mais les finances ſont épuiſées, le commerce eſt généralement tombé, le peuple eſt haraſſé de ſes infortunes : tout ſouffre, & leurs mœurs éprouvent, par conſéquent, un relâchement affreux. Hélas ! hélas ! hélas !

face de ce Zoïle, on voudroit réparer ce monument qui doit attester à tous les sots critiques la honte qui les attend. Comme on n'a point conservé le portrait du barbouilleur qui écrivoit un ouvrage périodique pour vivre, on demande quelle tête d'animal lâche, envieux & mal-faisant, on pourroit substituer à la sienne ?

Le parisien a des notions distinctes sur le droit naturel, politique & civil. Il ne s'imagine plus bêtement avoir donné en propriété à un autre homme sa personne & ses biens. Il sait toujours proférer des bons mots, composer des chansons & des vaudevilles ; mais il a appris en même tems à donner à ses plaisanteries un corps solide.

Je tournois, je retournois ma feuille volante. Je voulois y lire encore quelques curieux articles. J'y cherchois celui de Versailles, & mes yeux avides ne le découvroient point. Le maître de la maison s'apperçut de mon embarras & me demanda ce que je cherchois ? Ce qu'il y a de plus intéressant dans le monde, lui répondis-je ; les nouvelles du lieu où siege ordinairement la cour, l'article *Versailles*, enfin si détaillé, si varié, si amusant dans la gazette de France (*a*). Il se

(*a*) Que l'imprimerie est un cruel fléau, lorsqu'elle sert à

mit à ſourire & me dit : « je ne ſais ce qu'eſt devenue la gazette de France. La nôtre eſt celle de la vérité, & l'on n'y commet jamais le péché d'omiſſion. Le monarque réſide au ſein de la capitale. Il eſt là ſous les regards de la multitude. Son oreille eſt toujours prête pour entendre ſes cris. Il ne ſe cache point dans une eſpece de déſert, environné d'une foule d'eſclaves dorés. Il demeure au centre de ſes états, comme le ſoleil réſide au milieu de l'univers. C'eſt un frein de plus qui le retient dans les bornes du devoir. Il n'a point d'autre organe pour apprendre ce qu'il doit ſavoir que cette voix univerſelle, qui perce directement juſqu'à ſon trône. Gêner cette voix, ſeroit aller contre nos loix ; car le monarque eſt l'homme du peuple, & le peuple ne lui appartient pas. »

---

annoncer à une nation entiere que tel homme a été tel jour jouer le rôle d'eſclave à la cour ; que tel autre s'eſt déshonoré avec toute la pompe imaginable ; que celui-ci a enfin obtenu le fruit de ſes baſſeſſes ! Quel recueil de platitudes ! quel ſtyle lâche & rampant !

CHAPITRE XLIII.

Oraiſon funebre d'un payſan.

Curieux de voir ce qu'étoit devenu ce Verſailles, où j'avois vu d'un côté la ſplendeur des rois étaler le plus haut degré de l'opulence, & de l'autre une race de commis, ſcribes inſolens, pouſſer l'impertinente pareſſe auſſi loin qu'elle pouvoit monter, je rêvai, comme Joſué, que j'arrêtois le cours du ſoleil; il penchoit vers ſon déclin, il s'arrêta à ma priere comme au tems de ce général Juif, & mon intention, je penſe, étoit meilleure que la ſienne.

J'étois déjà dans la campagne, porté dans une voiture, laquelle n'étoit pas un pot-de-chambre (*a*). Il fallut faire un détour, parce que la grande route étoit changée.

En paſſant par un village je vis une troupe de payſans, les yeux baiſſés & humides de larmes, qui entroient dans un temple. Ce ſpectacle me frappa. Je fis arrêter ma voiture & je les ſuivis.

(*a*) C'eſt le nom des carroſſes qui conduiſent à la cour. Ils ſont ordinairement à l'uſage du peuple de valets qui pullule dans Verſailles; & en ce ſens ils voiturent en effet ce qu'il y a de plus vil en France.

Je vis au milieu de la nef un vieillard décédé en habit de payſan ; & dont les cheveux blancs pendoient juſqu'à terre. Le paſteur du lieu monta ſur une petite eſtrade : & dit à la troupe aſſemblée,

» Citoyens,

» L'homme que vous voyez, a été pendant
» quatre-vingt-dix ans le bienfaiteur des hom-
» mes. Il eſt né fils de laboureur, & dès l'en-
» fance ſes mains foibles ont eſſayé de ſoulever
» le ſoc de la charrue. Il ſuivoit ſon pere dans
» les ſillons, lorſqu'à peine ſon pied pouvoit les
» franchir. Dès que l'âge lui eut donné les forces
» après leſquelles il ſoupiroit, il a dit à ſon
» pere, repoſez-vous ; & depuis, chaque ſoleil
» l'a vu labourer, ſemer, planter, recueillir. Il
» a défriché plus de deux mille arpens de terre.
» Il a planté la vigne dans tous ſes environs ; &
» vous lui devez les arbres fruitiers qui nourriſ-
» ſent ce hameau, & l'ombrage qui le couronne.
» Ce n'étoit point l'avarice qui le rendoit infati-
» gable ; c'étoit l'amour du travail pour lequel
» il diſoit que l'homme étoit né, & l'idée ſainte
» & grande que Dieu le regardoit cultivant la
» terre pour nourrir ſes enfans.

» Il s'eſt marié, & il a eu vingt-cinq enfans.
» Il les a tous formés au travail & à la vertu,

» & tous ses enfans sont d'honnêtes gens. Il leur
» a donné de jeunes épouses qu'il a conduites lui-
» même en souriant à l'autel du bonheur. Tous
» ses petits enfans ont été élevés dans sa maison ; &
» vous savez quelle joie pure inaltérable, habitoit
» sur leur front. Tous ces freres s'aiment entr'eux,
» parce qu'il aimoit lui-même & qu'il leur a
» fait sentir qu'il étoit doux de s'aimer.

» Aux jours de fêtes, il étoit le premier à faire
» raisonner les instrumens champêtres ; & son
» regard, sa voix, son geste, vous le savez,
» étoient le signal de l'allégresse universelle. Vous
» n'avez pas oublié sa gaieté, vive émanation
» d'une ame pure, & ses paroles pleines de sens
» & de sel : ayant le don d'exercer une raillerie
» ingénieuse, il n'a jamais offensé. A qui a-t-il
» refusé de rendre quelque service ? En quelle
» occasion s'est-il jamais montré insensible au
» malheur public ou particulier ? Quand a-t-il
» été indifférent lorsqu'il s'agissoit de la patrie ?
» Son cœur étoit à elle : son image étoit l'ame
» de ses entretiens ; il ne parloit que pour sa
» prospérité ; il chérissoit l'ordre par le sentiment
» intime qu'il avoit de la vertu.

» Vous l'avez vu, lorsque l'âge avoit courbé
» son corps, & que ses jambes étoient déjà chan-
» celantes ; vous l'avez vu monter au sommet des
» montagnes, & distribuer les leçons d'expérience

» aux jeunes agriculteurs. Sa mémoire étoit le
» sûr dépôt des obſervations faites pendant qua-
» tre-vingts années conſécutives ſur la variété des
» diverſes ſaiſons. Tel arbre planté de ſes mains,
» dans telle ou telle année, lui rappelloit la
» faveur ou le courroux du ciel. Il ſavoit par
» cœur ce que les hommes oublient; les morts,
» les récoltes abondantes, les legs faits aux pau-
» vres. Il étoit doué comme d'un eſprit prophé-
» tique, & lorſqu'il méditoit au clair de la
» lune, il ſavoit de quelle ſemence il devoit
» enrichir le jardin potager. La veille de ſa
» mort il a dit: mes enfans, j'approche de
» l'Être, auteur de tout bien, que j'ai toujours
» adoré & en qui j'eſpere: émondez demain vos
» poiriers, & qu'au coucher du ſoleil on m'en-
» terre à la tête de mon champ.

» Vous allez l'y placer, enfans, qui devez
» l'imiter; mais avant d'enſevelir ces cheveux
» blancs qui de loin imprimoient le reſpect &
» attiroient la jeuneſſe, voyez ſes mains hono-
» rables, chargées de durillons; voilà l'auguſte
» empreinte de ſes longs travaux! »

Alors l'orateur prit une de ſes mains glacées & l'éleva. Elle avoit acquis un double volume ſous l'exercice journalier de la beche, & ſembloit avoir été invulnérable au piquant des ronces & au tranchant des cailloux.

L'orateur baisa respectueusement cette main vénérable, & chacun suivit son exemple.

Ses enfans le porterent sur trois javelles de bled, l'enterrerent, comme il l'avoit desiré, & mirent sur sa tombe, sa serpe, sa beche & le soc d'une charrue.

Ah, m'écriai-je, si les hommes célébrés par Bossuet, Fléchier, Mascaron, Neuville, avoient eu la centieme partie des vertus de cet agriculteur, je leur pardonnerois leur éloquence pompeuse & futile.

CHAPITRE XLIV.

Verſailles.

J'ARRIVE, je cherche des yeux ce palais ſuperbe d'où partoient les deſtinées de pluſieurs nations. Quelle ſurpriſe ! Je n'apperçus que des débris, des murs entr'ouverts, des ſtatues mutilées ; quelques portiques à moitié renverſés laiſſoient entrevoir une idée confuſe de ſon antique magnificence : je marchois ſur ces ruines, lorſque je fis rencontre d'un vieillard aſſis ſur le chapiteau d'une colonne. « Oh ! lui dis-je, qu'eſt devenu » ce vaſte palais ? — Il eſt tombé ! — Com- » ment ? — Il s'eſt écroulé ſur lui-même. Un » homme dans ſon orgueil impatient a voulu » forcer ici la nature ; il a précipité édifices ſur » édifices ; avide de jouir dans ſa volonté capri- » cieuſe, il a fatigué ſes ſujets. Ici eſt venu » s'engloutir tout l'argent du royaume. Ici a » coulé un fleuve de larmes pour compoſer ces » baſſins dont il ne reſte aucuns veſtiges. Voilà » ce qui ſubſiſte de ce coloſſe qu'un million de » mains ont élevé avec tant d'efforts douloureux. » Ce palais pêchoit par ſes fondemens ; il étoit

» l'image de la grandeur de celui qui l'a bâti (*a*).
» Les rois, ſes ſucceſſeurs, ont été obligés de
» fuir, de peur d'être écraſés. Puiſſent ces rui-
» nes crier à tous les ſouverains, que ceux qui
» abuſent d'une puiſſance momentanée ne font
» que dévoiler leur foibleſſe à la génération ſui-
» vante... A ces mots, il verſoit un torrent de
» larmes, & regardoit le ciel d'un air con-
» trit. —— Pourquoi pleurez-vous, lui dis-je?
» Tout le monde eſt heureux, & ces débris
» n'annoncent rien moins que la miſere publi-
» que? .... » Il éleva ſa voix & dit: « Ah!
» malheureux! ſachez que je ſuis ce Louis XIV,
» qui a bâti ce triſte palais. La juſtice divine a
» rallumé le flambeau de mes jours pour me
» faire contempler de plus près mon déplorable

(*a*) On loue ces magnifiques ſpectacles donnés au peuple romain. On veut inférer de-là la grandeur de ce peuple. Il fut malheureux dès qu'il commença à voir ces fêtes faſtueuſes où étoit prodigué le fruit de ſes victoires. Qui bâtit les cirques, les théâtres, les thermes? Qui creuſa ces lacs artificiels où toute une flotte manœuvroit comme en pleine mer? Ce furent ces monſtres couronnés, dont le tyrannique orgueil écraſoit la moitié du peuple pour réjouir les yeux de l'autre. Ces énormes pyramides dont ſe vante l'Egypte, ſont les monumens du deſpotiſme. Les républicains conſtruiſent des aqueducs, des des canaux, des chemins, des places publiques, des marchés; mais chaque palais qu'éleve un monarque, eſt le germe d'une prochaine calamité.

» ouvrage. . . . Que les monumens de l'orgueil » ſont fragiles ! . . . Je pleure & je pleurerai tou- » jours . . . Ah ! que n'ai-je ſu (*a*) . . . » J'allois l'interroger lui-même, lorſqu'une des couleuvres dont ce ſéjour étoit encore rempli, s'élançant du tronçon d'une colonne autour de laquelle elle étoit repliée, me piqua au col, & je m'éveillai.

(*a*) Placé au milieu de l'Europe, dominant ſur l'océan, & par la longue étendue & les détours de ſes côtes ſur les mers de Flandres, d'Eſpagne, d'Allemagne ; tenant à la Méditerrannée, &c. Quel royaume que la France ! & quel peuple ſembleroit avoir plus de droits au bonheur !

FIN du Tome I.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce volume.

Avant-Propos. Page 1

Chap. I. *Paris entre les mains d'un vieil Anglois.* 3

Chap. II. *J'ai ſept cent Ans.* 11

Chap. III. *Je m'habille à la Fripperie.* 16

Chap. IV. *Les porte-faix.* 19

Chap. V. *Les voitures.* 22

Chap. VI. *Les chapeaux brodés.* 26

Chap. VII. *Le pont débaptiſé.* 29

Chap. VIII. *Le nouveau Paris.* 32

Chap. IX. *Les placets.* 45

Chap. X. *L'homme au maſque.* 47

Chap. XI. *Les nouveaux Teſtamens.* 51

Chap. XII. *Le college des quatre nations.* 55

Chap. XIII. *Où eſt la Sorbonne?* 64

Chap. XIV. *L'hôtel de l'inoculation.* 69

Chap. XV. *Théologie & juriſprudence.* 71

Chap. XVI. *Exécution d'un criminel.* 79

Chap. XVII. *Pas si éloigné qu'on le pense.* P. 94
Chap. XVIII. *Les Ministres de paix.* 100
Chap. XIX. *Le Temple.* 106
Chap. XX. *Le Prélat.* 121
Chap. XXI. *Communion des deux Infinis.* 123
Chap. XXII. *Singulier monument.* 135
Chap. XXIII. *Le pain, le vin, &c.* 140
Chap. XXIV. *Le Prince Aubergiste.* 153
Chap. XXV. *Salle de spectacle.* 157
Chap. XXVI. *Les lanternes.* 167
Chap. XXVII. *Le convoi.* 172
L'Éclipse de Lune. *C'est un solitaire qui parle.* 176
Chap. XXVIII. *La bibliotheque du Roi* 183
Chap. XXIX. *Les gens de Lettres.* 211
Chap. XXX. *L'Académie Françoise.* 218
Chap. XXXI. *Le cabinet du Roi.* 235
Chap. XXXII. *Le Sallon.* 257
Chap. XXXIII. *Tableaux emblématiques.* 264
Chap. XXXIV. *Sculpture & gravure.* 270
Chap. XXXV. *Salle du trône.* 276
Chap. XXXVI. *Forme du Gouvernement.* 281
Chap. XXXVII. *De l'héritier du trône.* 297
Chap. XXXVIII. *Des Femmes.* 310
Chap. XXXIX. *Les Impôts.* 325

CHAP. XL. *Du Commerce.* Page 339
CHAP. XLI. *L'avant - soupé.* 346
CHAP. XLII. *Les Gazettes.* 358
CHAP. XLIII. *Oraison funebre d'un paysan.* 388
CHAP. XLIV. *Versailles.* 393

Fin de la Table.

L'AN
DEUX MILLE
QUATRE CENT QUARANTE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SECOND.

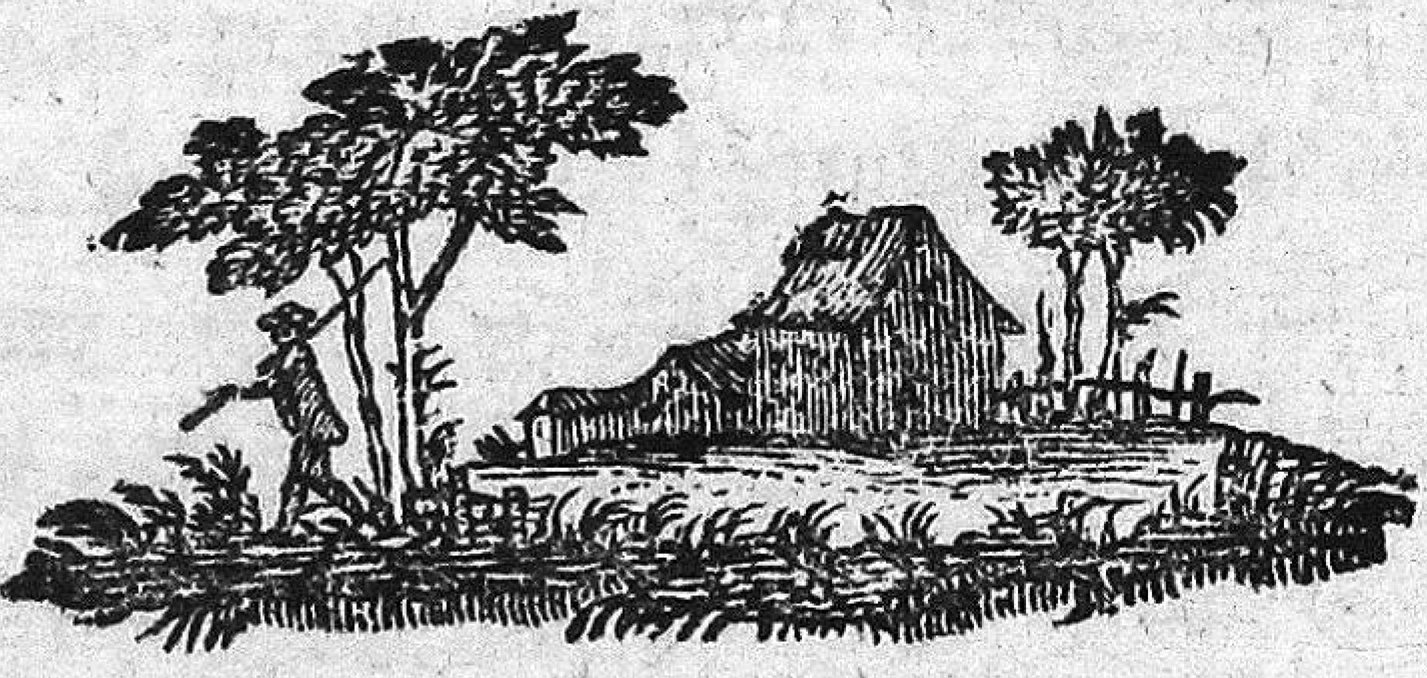
L'AN
DEUX MILLE QUATRE CENT QUARANTE.

RÊVE S'IL EN FUT JAMAIS.

Le tems présent est gros de l'avenir. . . .
LEIBNITZ.

NOUVELLE ÉDITION EXACTEMENT CORRIGÉE ET AUGMENTÉE D'UN VOLUME.

TOME SECOND.



À LONDRES.

M. DCC. LXXXV.

L'AN DEUX MILLE QUATRE CENT QUARANTE.

RÊVE S'IL EN FUT JAMAIS.

CHAPITRE PREMIER.

De Dieu.

LORSQUE Newton eſt reſpectueux envers la Divinité, qu'il a reconnu ſa préſence dans tous ces mondes qu'il a comptés & peſés, que, ſaiſi d'admiration pour l'éternel Géometre, il adreſſe à la fin de ſon livre un hymne au Créateur, quel homme ne dira point : *J'adore le Dieu que Newton a adoré !* Quel pontife ! Comme il inſtruit ! Comme il commande l'hommage à la foule des eſprits inattentifs ou diſtraits !

Par-tout où il y a un œil pour voir, qu'il voie ; par-tout où il y a un cœur pour ſentir, qu'il s'enflamme d'amour ; par-tout où il y a une intelligence pour concevoir, qu'elle adore.

Nous pouvons parler à Dieu par la pensée, ainsi que nous parlons aux hommes par la parole; prérogative glorieuse, qui prouve que l'homme est plus fait pour le ciel que pour la terre.

O Éternel, que tes œuvres sont grandes! Par où commence ta louange? Quelle langue est faite pour louer l'Auteur des mondes? Quel tonnerre me prêtera sa voix? Quel ange me dictera ses pensées?

Je me perds dans l'*Infini* en te contemplant; je suis englouti dans cette profonde voûte des cieux, où tu as semé les soleils. Et dans cette immense création, quel idiôme peut sortir du foible murmure, du bégaiement qu'imprime à notre foiblesse cet assemblage de merveilles?

O Éternel! quand je t'admire, je te loue; quand je suis ému, je t'adore; quand je réfléchis, je me prosterne; quand mon esprit sonde ta grandeur, il s'humilie, il s'anéantit; ta présence m'opprime; je sens que je ne suis qu'ignorance, folie & poussiere; & si j'ose croire à ton regard étendu jusques sur moi, c'est que je te juge si grand, que le dernier des atomes vit encore sous tes yeux.

Mon atome te crie: Éleve-moi vers toi; aux dons que tu m'as faits daigne joindre ce que ta clémence peut m'accorder. Je te sens au-dedans de moi-même, fais que je te sente encore

mieux, car j'ai de la volupté à te ſentir; je t'apperçois, fais que je t'apperçoive d'une maniere encore plus éclatante, que je ne te perde point de vue, ô Éternel! Le plus grand malheur d'un être intelligent & ſenſible ne ſeroit-il pas que tu fuſſes & qu'il ceſſât de t'appercevoir?

N'es-tu pas la ſource de tout ce qui eſt beau, de tout ce qui eſt bon? Source céleſte, j'ai ſoif de me déſaltérer dans tes eaux! Admiration, curioſité, amour, tous les ſentimens qui appartiennent au cœur de l'homme, je les ſens pour toi. Le frémiſſement du plaiſir fait dire à mon ame: Je lui dois cette heureuſe ſenſation; la penſée que je forme & qui me donne quelquefois un mouvement d'orgueil, je me dis auſſi-tôt: Je la lui dois; ce que j'ai appris t'appartient; j'aime ce que j'ai appris, parce que je ne puis étudier la nature ſans faire un pas de plus vers ta grandeur.

O Éternel, Être fort & puiſſant! lorſque la frayeur ſaiſit mon ame à la premiere contemplation, que je recule épouvanté devant ta majeſté terrible, pourquoi l'amour vient-il enſuite humecter ma paupiere? Pourquoi la confiance nait-elle dans ce ſein pauvre & nu? C'eſt toi, ſans doute, qui par compaſſion y as mis cette étincelle ſacrée; tu ne veux pas que je te méconnoiſſe; tu daignes parler à la partie intime de

mon être ; tu es voilé, mais je t'adore ſous le voile ; ce voile eſt étendu, par pitié pour ma foibleſſe ; ta grandeur me dévoreroit ; tu m'as éloigné de toi pour que je puiſſe mieux te deviner.

Eh bien ! je te ſens comme ſi je te voyois ; je brûle d'aller à toi comme ſi tu n'étois pas profond, terrible & majeſtueux. Je ſais t'admirer au bout du téleſcope de l'aſtronome, & dans le creuſet du chymiſte ; ah ! permets que j'admire encore. Mon ame t'a ſenti ; ne la prive point de ce plaiſir ineffable ; ne m'anéantis point, ô Éternel ! que j'admire ſucceſſivement toutes tes œuvres.

Le néant ! Il n'eſt plus pour moi, puiſque tu m'en as fait ſortir. Éternel ! je ſuis ton enfant ; ma penſée, toute impuiſſante, toute miſérable qu'elle eſt, a la force de voler juſqu'à ton trône ; là tu repoſes ; ton eſſence ne nous eſt pas cachée, puiſque l'univers publie ſans ceſſe que tu exiſtes. Tu contiens en toi-même l'eſpace & la durée ; & ſi mon imagination s'effraie en contemplant la profondeur de ton être, c'eſt qu'elle ne peut concevoir où finiſſent les mondes que tu as créés, où s'arrêtent ces étoiles preſſées qui peuplent le firmament. Quoique tout ſoit régularité & ſimplicité, la penſée méditative qui ſent briſer ſes rayons n'eſt point capable d'embraſſer tes œuvres incompréhenſibles.

O ! tranſportez-moi aux confins de cette brillante création ; là j'appercevrai encore un nouveau ciel ; là je ſuivrai la trace de mon Dieu. Être toujours admirable, toujours raviſſant, cette magnifique création eſt ſans doute infinie pour notre entendement ; mais elle n'eſt qu'un point pour toi.

Ce que nous appercevons de cet édifice immenſe, qui pourra en meſurer les dimenſions ? Qui oſera s'élancer dans les eſpaces céleſtes pour en déterminer l'ordonnance ? Je laiſſe tomber mon imagination, je la laiſſe creuſer l'univers ; je tombe avec elle, je traverſe les mondes, je tombe encore.... je cherche en vain le point central.

Oh, comme les grandes roues de la machine de l'univers épouvantent la penſée ! Qui aſſignera à la comete ſa route au travers des mondes ? Qui a monté cette grande horloge viſible pour les habitans de tous les globes ? C'eſt par elle ſeule que le tems exiſte ; ſans la marche de ces corps céleſtes, le tems n'auroit point eu de meſure. Tous ces aſtres épars, ſubordonnés les uns aux autres, font fuir l'image du chaos ; tout eſt ordre & harmonie, parce que tout eſt nombre, poids & meſure.

Quel vuide immenſe ! Que d'eſpaces perdus ! Non, ils ſont peuplés de corps céleſtes que notre

œil n'apperçoit point ; tout cet eſpace eſt le champ illimité où tournoyent des millions de cometes gouvernées par des ſoleils qui emportent chacun à ſa maniere un vaſte ſyſtême planétaire.

Que la terre eſt chétive !... Que dis-je ? Non : la créature de Dieu y réſide ; elle admire, elle ſe proſterne ; ce globe eſt couvert d'obſervateurs aſſidus de ces impoſantes merveilles ; la terre ne ſera point chétive tant qu'elle portera un ſeul adorateur dont le cœur s'enflammera d'amour à la vue de ces pompeux miracles. La ſcience aſtronomique, en agrandiſſant notre imagination, n'eſt point faite pour humilier notre entendement ; l'adorateur apperçoit l'ordre immuable ; il ne craindra point que la terre ſoit embraſée ou pulvériſée. (*a*) Dieu maintient l'harmonie du

---

(*a*) La conſervation des globes eſt tout autrement importante que celle de ces créatures qui propagent leur eſpece. Ces globes céleſtes ont une durée proportionnelle à leur grandeur ; ils ont tous la peſanteur, la poſition, la direction, la marche préciſe, la viteſſe néceſſaire pour que jamais ils ne ſe rencontrent, malgré la tendance qu'ils ont à ſe rapprocher continuellement les uns des autres.

Nous embraſſons les deſſeins de la Providence dans les corps que notre vue pénetre ; mais pour ces grands corps de l'univers, que de ſiecles s'écouleront avant que nous connoiſſions pleinement la ſérie des loix générales !

Le ſublime *Lambert* a tenté de découvrir le plan de l'univers, & les moyens dont l'éternel Architecte s'eſt ſervi dans

ſyſtême, tout eſt ſagement ordonné ; les prophéties déſaſtreuſes ſont pour l'imbécille vulgaire.

Homme aveugle, tu ne ſais pas voir dans les révolutions qui t'épouvantent, la ſage providence du Pere des êtres. L'ouragan rend la terre plus féconde ; l'éruption du volcan ſe change en ſels végétatifs ; & quand une multitude de créatures ſont tout-à-coup retranchées de deſſus la terre, où tombent-elles ? Dans le ſein de Dieu.

Oui, tous les globes que le téleſcope découvre ſont habités. Ne ſont-ils pas inondés de la lumiere des ſoleils que mon Dieu a formés ? A-t-il allumé ces ſoleils pour qu'ils éclairciſſent des globes vuides ? Où il y a un ſoleil, il y a un œil pour voir, une imagination pour contempler, un cœur pour adorer.

Autour de nous la matiere eſt pour ainſi dire vivante ; les inſectes inviſibles ſont dans le ſable & le limon ; une feuille d'arbre renferme deux

---

l'exécution de ce magnifique ouvrage. Selon lui, la loi de la gravité eſt étendue par-tout où il y a de la matiere. Il ſubordonne chaque ſyſtême planétaire à un centre, & pluſieurs ſyſtêmes raſſemblés ont un centre commun ; les aſſemblages de ces aſſemblages ont auſſi le leur : enfin, il y a un centre univerſel pour le monde entier, & autour duquel tout tourne. *Lambert* ſoupçonne que la pâle lueur dans *Orion* pourroit être le centre de notre ſyſtême. Cette ſublime théorie a quelque choſe de lumineux qui ſaiſit l'ame & qui plait à la réflexion.

républiques antipodes ; les fleurs, les fruits contiennent un peuple atome qui vit ſur cet univers ; la pierre, les corps les plus durs ſont peuplés d'animalcules ; une goutte d'eau offrira des poiſſons : & ces globes étincelans qui roulent dans les cieux ſeroient des globes morts ? Non : tous ces globes ſont animés ; l'univers juſqu'à ſes derniers confins eſt doué d'un mouvement régulier, ordonnateur & conſervateur.

Élance-toi, mon imagination ! dis-moi où eſt le centre des centres, ſource de la ſublime géométrie, d'où partent tous les mouvemens, toutes les loix méchaniques qui régiſſent deſpotiquement l'univers ; où eſt ce point central qui oblige tous les globes, tous les ſoleils, toutes les voies lactées, tous les mondes des mondes à ſe mouvoir autour de lui. Qu'eſt-il, ſi ce n'eſt le trône de la nature, le marche-pied de la Divinité ? De là émanent les arrêts éternels d'ordre & d'harmonie qui ſont envoyés dans l'enceinte de la création.

Lambert (*a*) apperçut le premier ce poids

(*a*) Voyez ſon Syſtême du monde. C'eſt le plus magnifique de tous, c'eſt encore le plus probable : le nom de *Lambert* doit figurer déſormais à côté de celui de *Newton*. *Lambert* naquit en Alſace en 1728, & mourut à Berlin en 1777. Ses ouvrages, pleins de la plus profonde érudition aſtronomique & géométrique, ſont preſqu'entiérement ignorés en France.

terrible & néceſſaire, cette maſſe effrayante qui forme le centre de cet aſſemblage d'aſtres innombrables de toutes grandeurs, qui leur imprime la force centrifuge, qui détermine les corps opaques à tourner autour des centres lumineux, & les corps lumineux autour des centres opaques.... Eh bien, cette maſſe giganteſque qui ordonne la gravitation univerſelle, eſt le poids de la grande horloge du firmament; & ſes reſſorts inviſibles ſont l'ouvrage de mon Dieu.

Tous les hommes, tous les ſiecles l'ont apperçu ce Fabricateur de tant de miracles; l'idolâtre l'a pourſuivi dans des figures inanimées, dans des emblêmes; l'idolâtre a erré ſtupidement, mais il n'a pas manqué à ſon cœur; il a mieux aimé métamorphoſer des créatures en divinités, que d'être infidele à la voix qui lui crioit: *Il eſt un Pouvoir au-deſſus de toi.*

Grand Dieu, dévoile-toi à ceux qui ne te connoiſſent pas encore! Tu es plus que l'auteur des mondes, tu es la ſource éternelle de vérité; notre être, ſuſceptible de perfectibilité, eſt né pour la perfection, dont nous avons l'heureuſe & grande idée; cette tendance perpétuelle vers toi, tu en as mis le germe dans notre ſein.

Purifie mes levres, afin que ma voix ſe faſſe entendre dignement aux hommes. Ils exigent de cette vie ce que l'éternité ſeule peut leur donner;

ils pourſuivent un bonheur ſans mêlange parmi des objets terreſtres ; mais le bonheur ne jaillit que d'une ſource élevée & loin des bornes de ce monde ; l'ame qui s'éloigne de toi, qui ne ſait point ſe recueillir au milieu des merveilles qui l'environnent, ne rencontrera point l'extaſe qui déjà la béatifie ſur cette terre, & qui l'attend dans toute ſa plénitude quand le rideau ſera tiré.

Tout ce qui eſt beau ici-bas n'eſt qu'un rayon de la ſplendeur éternelle qui t'environne, ô grand Dieu ! Nous nous perdons d'admiration pour le bord reſplendiſſant de ton vêtement, & nous ne levons pas les yeux pour contempler celui qui doit raſſaſier d'amour toutes ſes créatures. Armées d'innombrables eſprits, oui, vous exiſtez entre moi & le Très-Haut ; vous peuplez ces ſpheres brillantes dont j'interrogerai un jour les myſtérieuſes beautés.

Tu es voilé, grand Dieu ! Non. N'es-tu pas proche de mon ame ? Quand la pitié me fait pleurer, quand j'éprouve une émotion profonde au récit d'une action généreuſe, c'eſt alors que je te ſens au-dedans de moi-même. Le gracieux viſage de l'innocence, le regard du juge qui prononce un arrêt d'équité, réfléchiſſent ton image ; là où retentit la voix de l'orateur qui parle en ton nom, là où ſourit l'alégreſſe, où pleure la

miſéricorde, là où la charité conſole, là tu es, ô Bonté inexprimable !

Ainſi l'idée de ta bonté eſt inſéparable de l'idée de ta grandeur ; mon exiſtence eſt un préſent & un premier bienfait dont je te rends graces ; tu es l'Être bon, parce que tu es la puiſſance & l'intelligence réunies ; tu as daigné graver ſur le front de l'homme quelques traits de ſa céleſte origine ; tu es admirable dans l'ordre des mondes ; mais tu es adorable dans le regard expreſſif de l'homme bon, de l'homme charitable, qui rompt le pain qui lui reſte dans la main de ſon frere.

Oui, j'aime à t'adorer, Auteur de mon être, j'aime à te rendre mes hommages. Comme l'univers s'embellit pour celui que tu éclaires ! Quand je planerois au-deſſus des ſoleils, ſerois-je plus près de toi que lorſque j'écoute la voix de ma conſcience ? Ne m'avertis-tu pas par le remords ? Ne me parlés-tu pas par le concert général de la nature ? Ta main a répandu dans l'infiniment grand & dans l'infiniment petit l'harmonie, la grace & la beauté. Qui nieroit ta providence, nieroit l'évidence.

Habitans du monde, proſternez-vous ! Celui qui a fait l'oreille & l'œil voit & entend ſans le ſecours de l'œil & de l'oreille. Platon, Mahomet, Auguſtin, Swedenborg ſont ſublimes & touchans

lorſqu'ils parlent de toi. Que leurs livres me ſont chers ! Ils m'entretiennent de ta préſence & de ta grandeur.

Tous les lieux ſont ſacrés, car tu y habites. Par-tout ſont des temples où je puis t'adorer. L'amphithéatre des Alpes, que mon œil embraſſe lorſque je trace ces lignes, me dit que toi ſeul es grand & immenſe. Plaiſir religieux, inexprimable félicité, raviſſant anéantiſſement, de ne penſer qu'en toi, de ne ſentir que par toi ! Les témoignages de ta puiſſance ſe manifeſtent d'une maniere plus auguſte ſur les ſommets neigeux qui dominent les aiguilles des temples de l'Europe. Je ne ſais quel enthouſiaſme me dit que je ſuis plus près de toi. La ſolidité de ces maſſes, leur caractere ſublime rapprochent de moi l'époque ſolemnelle où tu formas le monde. L'immenſité des cieux me fait appercevoir le néant de notre planete. Ici l'eſprit éprouve une transformation qui étend & multiplie toutes ſes facultés. Je me crois le contemporain de tous les ſiecles écoulés, & il me ſemble voir dans l'accumulation des ruines, théatre de tant de changemens, les générations humaines qui ont paſſé ſur ces monts ſilencieux. Elles ont vu ce ſoleil, & les débris de leur paſſage me diſent que tout ce qui nous occupe, nous enchante, nous étonne ici-bas,

n'eſt rien près de la vie qui nous attend au-deſſus des hauteurs de ce globe.

Aſſis ſur les montagnes ſecondaires, l'aſpect des montagnes primordiales m'offre un plan régulier; mon œil croit y découvrir les premiers deſſins de la nature; elle me ramene à ſon Auteur. Pourquoi ces monumens où je dépoſe ma foibleſſe, mes erreurs, la partie débile de mon être, ſont-ils fugitifs? Pourquoi ne les ai-je éprouvés qu'à de longs intervalles? Pourquoi ſuis-je réduit à regretter ces inſtans trop courts, où je m'éleve au-deſſus de la pouſſiere ſur les ailes de l'amour?

Hélas! mes deſirs ne ſont plus ſi vifs, ni mes penſées auſſi élevées; j'ai ceſſé d'être ce que j'étois; les ſoins de la vie m'ont diſtrait de la contemplation; le commerce de mes ſemblables a rempli mon cœur de ſentimens oppoſés; les peines même m'ont attaché à cette terre, ſéjour de crimes & de larmes. Il me faut le creuſet de la tombe! c'eſt la mort qui me rendra des ailes pour revoler à toi dans les plus doux raviſſemens. Fais, grand Dieu! que je retrouve mes penſées & mes deſirs tels que je les éprouvois lorſque je t'adorois à la douce clarté des étoiles. Je ſuis aujourd'hui dans la triſteſſe, en comparaiſon de la joie pure qui m'environnoit alors.

Ranime mon ame, afin qu'elle te célebre in-

cessamment. Tu as donné la terre à l'homme pour séjour ; mais il est destiné à t'aimer : voilà sa gloire. Retire mon ame de l'abyme où les passions l'entraînent. L'espérance renouvelle à mes yeux la face de la terre ; tout mal s'efface, tout redevient harmonie, dès que je te contemple.

Quand les anges de lumiere descendroient de leurs spheres pour me révéler ce que tu es, que me diroient-ils de plus que ce que me dit mon ame ? N'ai-je pas tout énoncé quand je me suis convaincu que tu es par excellence l'Être fort, l'Être bon ? Et de quel feu brûlent les séraphins, gardiens de ton trône ? Du feu de la charité. Céleste charité ! tu seras un jour beaucoup plus épurée dans nos cœurs ; mais tu ne seras pas autre que celle que nous éprouvons lorsque nous soulageons notre frere gémissant sous l'œil du Pere commun.

Sublimes, ravissantes espérances, idées d'une perfection future, ne périssez point parmi les hommes !.... *Toujours plus près de Dieu* ; qui ne tressaillera de joie ? Dieu est tout ce qu'il doit être ; son essence est une & nécessaire ; mais l'homme, être fini, être dégradé, ne peut atteindre, ne peut reprendre que successivement la plénitude de son existence ; le tems doit développer son être doué de sentiment & d'intelligence ; il peut le perfectionner : ce soin, ce tra-

vail, ſont remis à l'homme ; il faut qu'il ſente ſa miſere & ſa dégradation ; il faut qu'il veuille en ſortir ; il faut qu'il ſe dégage de ſes erreurs & de ſes miſérables paſſions ; il faut qu'il revienne à la dignité de ſon origine. C'eſt alors qu'il entrera dans des mondes remplis d'ordre, d'harmonie & de beauté.

Nos corps d'argille ſont périſſables ; nos ames, émanation céleſte, ſont faites pour l'immortalité. Toutes les ames humaines ſont précieuſes aux yeux de l'Éternel ; il n'en laiſſera pas tomber une ſeule dans l'horrible nuit du déſeſpoir.

Pere miſéricordieux ! mon ame t'a ſenti, ma raiſon t'a adopté, mon cœur t'a aimé, mon argille s'eſt proſternée, tout mon être t'a adoré; il n'eſt plus de douleurs, il n'eſt plus de calamités ; la mort eſt un mot vuide de ſens ; je ſuis à toi, ô Éternel ! ma penſée t'appartient, elle vivra.

Parlerai-je de celui qui te méconnoît ? L'athée eſt une brute, ce n'eſt plus mon ſemblable ; ce n'eſt plus ton enfant de prédilection ; ſous une forme extérieurement humaine il a le cerveau ſtupide du quadrupede ; il eſt ſans yeux, ſans cœur, ſans entrailles ; il eſt châtié par là même qu'il ne te ſent pas. Son ſyſtême eſt folie (*a*) ;

(*a*) L'univers n'eſt pas l'être néceſſaire & indépendant,

la langue raiſonnable ne doit plus communiquer avec ſa langue téméraire, extravagante ; il rétrograde vers le néant ; il eſt mort aux douces larmes du ſentiment ; il ſera ſans appui, ſans conſolation ; il n'aimera point l'objet le plus fait

---

diſoit Platon. Vous jugez, en m'entendant parler, qu'il y a en moi une ame intelligente. En voyant l'ordre de l'univers, dites donc qu'il y a une intelligence ſouverainement intelligente.

Le néant peut-il produire quelque choſe ? Quelque choſe exiſte ; or, il a été créé par une puiſſance qui ne dépend d'aucune cauſe.

Les loix du mouvement, dit Leibnitz, qui ne ſont pas d'une néceſſité abſolument géométrique, mais qui ſont un effet du choix & de la ſageſſe de Dieu ; ces belles loix ſont une preuve merveilleuſe d'un être intelligent & libre, contre le ſyſtême de la néceſſité abſolue & brute de Straton & Spinoſa.

Le monde a été appellé un miroir de l'exiſtence néceſſaire de Dieu. Chaque individu de l'univers eſt auſſi un miroir, ſoit qu'on le conſidere en ſoi, ou qu'on ait égard à ſa liaiſon avec toutes les autres. *Je penſe, donc je ſuis. Je ſuis, donc il y a un Dieu.* Après le ſentiment de notre propre exiſtence, il faut reconnoître la cauſe par qui nous exiſtons. Il y a une liaiſon invincible entre ces deux propoſitions.

Il exiſte néceſſairement un Etre qui ne tient ſon exiſtence que de lui-même.

Par là même qu'on a l'idée de Dieu, dit Deſcartes, il exiſte. Plus j'ai creuſé cette penſée, plus elle m'a frappé ; car il eſt certaines vérités très-ſimples qui, étant nées avec nous, ne ſont pas plus tôt apperçues, qu'on penſe ne les avoir jamais ignorées.

L'athée proprement dit n'exiſte pas. Il n'a point la démonſtration qu'il n'y ait effectivement point de Dieu.

pour

pour être aimé. Le malheureux ! a-t-il jamais connu l'amour ?

Le cœur qui n'aima point fut le premier athée.

L'éternité ne m'effraie plus : j'y ſerai avec mon Dieu ; j'ai le courage d'être immortel. L'athée eſt l'homme qui, n'ayant aucun goût de l'*éternité*, borné au tems préſent, oſeroit dire à un roi puiſſant & méchant : *Vous n'avez point de juge dans l'avenir ; vous pouvez faucher l'eſpece humaine ; car elle renaît comme l'herbe des champs.* L'athée eſt encore l'homme qui oſera dire à un coupable : *Échappe à la punition, à la pourſuite des loix, & n'ait point de remords.*

Ah ! ſi l'idée de Dieu eſt néceſſaire, c'eſt ſurtout pour ceux qui ſont au-deſſus de leurs ſemblables. Les rois, dépoſitaires de la force publique, peuvent, par un faux calcul, par ambition, ou pour une gloire chimérique, égarer cette force ſacrée, protectrice des loix, la diſtraire de ſon véritable but, & cauſer les plus grands maux à l'eſpece humaine. Grand Dieu ! écarte les malheurs dont l'Europe eſt menacée ; inſpire aux potentats l'horreur de la guerre, ce fléau qui réunit tous les autres fléaux ; ne permets pas que des idées fauſſes germent dans ces têtes couronnées dont l'amour de l'humanité eſt le premier devoir.

L'Europe eſt tranquille ; aucun peuple ne gémit aujourd'hui ſous les fers de l'eſclavage ; les maux politiques inévitables pour les grandes ſociétés ſont ſupportables ; les limites des états ſont circonſcrites, & chaque ſouverain en poſſede aſſez, s'il veut s'occuper du bonheur de ceux qui lui obéiſſent. Le ſiecle où les arts fraterniſent, où toutes les lumieres ſe correſpondent, où les plus heureuſes découvertes ont agrandi la ſphere de nos idées, ne ſe diſtinguera-t-il point des autres ſiecles ? Sera-t-il ſouillé, comme les précédens, par le meurtre, par le carnage, par cette frénéſie ſanguinaire qui efface dans l'homme tous les traits de bonté & de grandeur primitive, & qui porte au genre humain des bleſſures profondes que le tems ne cicatriſe point ?

Une ſomme de lumieres inconnues à nos ancêtres deviendra-t-elle inutile à la génération préſente ? Le ſang coulera-t-il à grands flots comme dans ces tems de barbarie que nous avons appris à mépriſer ? Les ſciences ouvrent chaque jour une nouvelle carriere à l'exercice des facultés de l'homme ; en ſuivant cette noble route, il agrandit réellement ſon exiſtence, il adoucit ſes mœurs, il ſe diſtingue par de généreuſes conquêtes ; les arts marchent à grands pas vers leur perfection ; l'agriculture, la méchanique, la chymie s'empreſſent à nous créer des reſſources

merveilleuſes ; d'autres arts plus doux, montés ſur nos théatres, vont réveiller la pitié endormie dans nos cœurs ; tous tendent à la félicité ou à la grandeur de l'homme. Au milieu de ces arts nouveaux & conſolateurs, aurons-nous la férocité de ces ſiecles barbares que notre raiſon flétrit ? Renonçons donc à nos lumieres, à ces arts qui font pleurer, ou reſpectons le ſang des hommes ; ne le verſons pas du moins pour des vues chimériques ; pour des avantages imaginaires. Voulons-nous arriver à la poſtérité, chargés de ces mêmes traits qui font horreur dans l'hiſtoire ? Eh ! n'eſt-il pas tems d'offrir à l'œil de l'Être ſuprême une terre non enſanglantée, & de mériter ſes bénédictions par le tableau touchant de l'Europe réunie en une ſeule & même famille ?

Grand Dieu, éclaire les rois ! Tu as déjà touché le cœur du jeune monarque qui gouverne la France ; il fait tout pour étouffer l'étincelle d'une incendie dont il ſeroit impoſſible à la plus grande ſagacité d'appercevoir le terme. De jour en jour ce prince, par une adminiſtration généreuſe, ſe rend plus cher à une nation qui ſait aimer : elle applaudit à l'humanité de ſon roi qui cherche le bien dans la ſincérité de ſon cœur, & qui ſait préférer les vertus ſimples, agiſſantes & ſans faſte, à ces vertus orgueilleuſes qui ont trompé tant de ſouverains. Louis XVI, fondateur de treize répu-

bliques, veut maintenir la paix de l'Europe ; il veut que ſon regne, devenu celui des arts & des ſciences utiles, ſoit heureux pour tous les hommes chez qui ſon nom eſt connu. O toi, qui tient le cœur des rois dans ta main, favoriſe les deſſeins de ce monarque qui, s'il continue ainſi qu'il a commencé, ſera nommé parmi les bons rois ! Que ſon regne reçoive une empreinte auguſte qui le diſtingue des autres regnes ! Que la gloire immortelle lui en ſoit réſervée, afin que ſon nom ſoit cité avec attendriſſement lorſqu'il ne ſera plus ! Maître ſuprême des deſtinées ! qui nous as éprouvés ſous la verge terrible de tant de rois livrés à des paſſions perſonnelles, fais que le ſceptre de Louis XVI ſoit toujours enviſagé d'un œil de reſpect, d'amour & de confiance !

Être Éternel ! je t'adreſſe ici mes vœux pour la proſpérité de la France, pour les jours de ſon roi. Fais qu'il ne renonce jamais à ce tribut d'amour ſi doux à offrir, & que la nation la plus ſenſible paie avec uſure. Grand Dieu ! daigne auſſi accorder au reſte de l'Europe la paix dont jouit l'heureux coin de terre où j'écris en ſilence ; & puiſſent les ſouverains qui commandent à ces légions terribles, être environnés ſans ceſſe dans leur cabinet, de ta ſainte & redoutable préſence !

CHAPITRE II.

L'Optimisme.

J'AVOIS réfléchi un jour entier sur le bonheur qui est le partage du méchant, & sur l'infortune qui poursuit l'homme vertueux : la nuit déployoit ses voiles ; mais qui peut dormir sur le duvet, tandis que le malheureux souffre, & que ses gémissemens plaintifs accusent notre repos & réveillent dans nos cœurs l'invincible sentiment de la pitié ? Ce n'est point le philosophe, ou pour mieux le qualifier, ce n'est point l'ami des hommes : son ame sensible est trop bien liée au sort de ses semblables, pour qu'elle s'isole comme celle du méchant. L'ame de l'homme vertueux ne veut point être heureuse, ou veut l'être avec l'univers.

Mes sens affoiblis avoient cédé aux pavots du sommeil ; mais ma pensée libre & puissante n'en suivit pas moins le cours de ses méditations. Je ne perdis point de vue les destins de l'infortuné ; mon cœur veilloit & s'intéressoit pour lui. J'étois encore irrité, quoiqu'en songe, du spectacle que m'offroit cette misérable terre, où le vice insolent triomphe, où la vertu timide est flétrie,

persécutée. J'éprouvois ces tourmens, dont ne peut se défendre l'homme qui ne resserre point son être dans le point de son existence. Attristé, je traversois d'un pas lent les belles campagnes d'Azora; mais la tranquillité qui régnoit sur la face riante de la nature, ne pénétroit point jusqu'à mon cœur. Toutes les scenes d'injustice, de forfaits, de tyrannie, s'offrirent vivement à ma pensée. D'un côté, j'entendois les cris de l'indigence affamée, qui se perdoient dans les airs; de l'autre, la joie folle & bruyante d'hommes insensibles & barbares, regorgeant de superfluités. Tous les malheurs qui accablent la race humaine, tous les chagrins qui la ruinent & la dévorent, se retracerent en foule à ma mémoire; je soupirai, & la pointe douce & amere de la pitié blessa délicieusement mon cœur. Des larmes brûlantes ruisselerent sur mes joues; j'exhalai mes plaintes, & j'oubliai la sagesse, jusqu'à murmurer contre la main puissante qui arrangea les événemens du monde. Dieu! m'écriai-je, que mon oreille n'entende plus les soupirs de la misere & les gémissemens du désespoir; que mes yeux ne tombent plus sur l'homme égorgeant son semblable; que je ne sois plus témoin du glaive étincelant du despotisme & des chaînes honteuses de l'esclavage; ou donne-moi un autre cœur, afin que je ne souffre plus avec un monde de malheu-

reux. Hélas, tu as donné la vie à tant d'innocentes créatures qui ne te la demandoient pas ! Étoisce seulement pour les voir naître, souffrir & mourir ? La douleur parcourt ce triste univers comme un ouragan fougueux, tandis que le plaisir est aussi rare & aussi léger que l'aile inconstante du zéphyr.

J'allois continuer mes plaintes, lorsque je me sentis enlevé dans les airs par une force inconnue : la terre trembloit, le ciel s'allumoit d'éclairs, & mon œil mesuroit avec effroi l'espace immense qui se découvroit sous mes pieds. Je reconnus que j'avois péché ; je criai : *grace, ô mon Dieu, grace à une foible créature qui t'adore, mais dont le cœur a été trop sensible aux maux de l'humanité !* Tout-à-coup je sentis mes pieds affermis sur un sol inconnu ; je me trouvai dans une obscurité profonde, j'y restai plongé quelque tems, & voici qu'un rayon plus rapide & plus perçant que l'éclair vint dissiper les ténebres qui m'enveloppoient. Un génie revêtu de six ailes brillantes se présenta devant moi : à la flamme céleste qui luisoit sur sa tête, aux caracteres de la divinité empreints sur son visage lumineux, je le reconnus pour un des anges de l'Éternel. *Écoute*, me dit-il d'un ton qui me rendit le courage, *écoute, & ne censure pas plus long-tems la Providence, faute de la mieux connoître : suis-*

moi. Je le ſuivis au pied d'une montagne dont le ſommet fendoit les cieux. Je monte, ou plutôt je gravis. Figurez-vous des rochers énormes, ſuſpendus les uns ſur les autres, qui à chaque inſtant menacent de tomber & d'écraſer les plaines. Au milieu de ces points de vue effrayans, l'œil cherchoit en vain un arbre ou une plante qui lui rappellât la nature animée; il ne découvroit qu'une chaîne de rocs à moitié calcinés par les éclats de la foudre. Je ſuivois en tremblant mon conducteur; & les hurlemens des tigres & des lions, rendus plus affreux par l'écho, épouvantoient mon oreille : à chaque pas j'avois beſoin du bras de cet ange ſecourable pour me ſoutenir, & je voyois à mes côtés, ô ſpectacle terrible! des compagnons malheureux, qui, voulant eſcalader ces rochers élevés, ſe tenoient ſuſpendus à leurs pointes, mais qui bientôt laſſés de l'effort, chanceloient, appelloient en vain à leur ſecours, rouloient, tomboient écraſés, & devenoient la proie des tigres qui ſe diſputoient dans les vallons leurs membres palpitans.

Je crus qu'un pareil ſort m'attendoit, lorſque l'ange me dit : *Ainſi la Providence punit l'audace téméraire des mortels. Pourquoi l'homme veut-il pénétrer ce qui eſt impénétrable ? Son premier devoir eſt de reconnoître ſa foibleſſe. Tout roule inviſiblement ſous la main d'un Dieu; ce*

Dieu veut te pardonner ; il veut plus, il veut t'éclairer. A ces mots, il me toucha la main, & je me trouvai au ſommet de la montagne. Quelle douce ſurpriſe ! Le penchant oppoſé où nous deſcendîmes, étoit un jardin tout-à-la-fois agréable & magnifique, où la verdure, le chant des oiſeaux, le parfum des fleurs enchantoient tous les ſens ; un charme ſupérieur y paſſionnoit l'être le plus indifférent. Mon divin conducteur me montra dans l'éloignement un temple d'étonnante ſtructure ; la route qui y conduiſoit étoit ſi myſtérieuſe, que ſans guide il étoit impoſſible d'y parvenir.

A notre approche, les portes du temple s'ouvrirent ; nous entrâmes, & ſoudain elles ſe refermerent avec un bruit de tonnerre ſous une main inviſible. *Perſonne ne peut les ouvrir, perſonne ne peut les fermer, ſi ce n'eſt la voix puiſſante de Dieu*, me dit mon protecteur auguſte. Saiſi de reſpect, je lus ces mots écrits en lettres d'or : *Dieu eſt juſte, ſa voix eſt cachée ; qui oſera vouloir approfondir ſes décrets ?* Je jetai un coup-d'œil ſur la hauteur magnifique de ce temple : tout cet édifice majeſtueux repoſoit ſur trois colonnes de marbre blanc ; au milieu s'élevoit un autel ; à la place de l'image de la Divinité, montoit une fumée odoriférante, dont la douce vapeur rempliſſoit le temple. A droite de l'autel étoit

ſuſpendu un tableau de marbre noir, & vis-à-vis étoit un miroir composé du plus pur cryſtal. L'ange me dit : *C'eſt ici que tu vas apprendre que ſi la Providence rend quelquefois un homme de bien malheureux, c'eſt pour le conduire plus ſûrement au bonheur.* Il dit, & diſparut. Ce n'eſt plus la froide terreur qui glace mes ſens ; c'eſt une joie pure, douce, ineffable, qui remplit mon ame. Je verſai des pleurs d'attendriſſement ; mes genoux fléchirent, mes bras ſe leverent vers le ciel, & je ne pus qu'adorer en ſilence la Bonté ſuprême. Une voix majeſtueuſe, qui n'avoit rien de terrible, me dit : *Leve-toi, regarde & lis.*

Je portai les yeux ſur le miroir, & j'y vis mon ami Sadak ; Sadak, dont la vertu conſtante & courageuſe m'avoient ſouvent étonné, qui ſavoit braver l'indigence & même la faire reſpecter. Je le vis aſſis dans une chambre dont les murs étoient dépouillés ; il appuyoit ſa tête languiſſante ſur le dernier meuble qui lui reſtoit, le cœur conſumé par la faim, & par le déſeſpoir plus cruel encore. Une ſeule larme s'échappoit de ſa paupiere, larme de ſang ! Malheureux, il n'oſoit pleurer. Quatre enfans crioient à leur pere & lui demandoient du pain ; le plus jeune, foible & languiſſant, couché ſur un reſte de paille, n'avoit plus la force de gémir ; il exhaloit les derniers ſoupirs d'une vie innocente. La femme de cet infortuné,

aigrie par le malheur, oublioit ſa tendreſſe & ſa douceur naturelle, pour lui reprocher l'excès de leur miſere. Ces plaintes cruelles déchiroient ſon cœur, & ajoutoient à ſon ſupplice. Sadak ſe leve, détourne la vue de ſes enfans, &, tout malade qu'il eſt, ſe traîne pour leur chercher quelque ſecours. Il rencontre un homme, auquel il avoit ci-devant rendu les plus grands ſervices; cet homme lui devoit l'emploi honnête dont il jouiſſoit. Sadak lui expoſe l'état déplorable où il ſe trouve; il lui peint ſes enſans prêts à expirer dans ſes bras faute d'un peu d'alimens.... Celui-ci rougit d'être forcé de le reconnoître, regarde d'un œil inquiet ſi on ne l'obſerve point parlant à un homme qui porte la livrée de l'indigence; il ſe débarraſſe du pauvre ſuppliant par de vagues promeſſes, des politeſſes froides, & tout-à-coup s'écarte à grands pas. C'étoit au moins pour la dixieme fois qu'il traitoit avec inhumanité celui de qui il tenoit tout. Sadak, déſeſpéré, porte ſes pas au haſard, lorſqu'un de ſes créanciers l'arrête, le charge d'injures, raſſemble le peuple autour du malheureux, le menace publiquement, & eſt prêt à le frapper, plus par mépris que par courroux. Enfin, je le vis, errant de porte en porte, tendre une main ſuppliante, tantôt rebuté, tantôt recevant l'aumône qu'on donne à l'importunité. Il achete un pain, le porte,

le partage à ſes enfans, pleure de joie en appaiſant leur faim, & remercie à genoux la Providence des riches bénédictions qu'elle vient de répandre ſur lui.

Je jetai un cri de douleur, d'étonnement & d'effroi. Mes yeux, chargés de pleurs, ſe tournerent ſur le tableau de marbre noir, & une main inviſible y traça ces mots: *Acheve de contempler Sadak, & condamne, ſi tu l'oſes, la Providence qui regle tout.* Je reportai la vue dans le miroir, & j'y revis mon ami Sadak. Mais qu'il étoit changé! que la ſcene étoit différente! Ce n'eſt plus l'indigent Sadak, pauvre, il eſt vrai, mais tendre, vertueux, compatiſſant, plein d'honneur & d'humanité; c'eſt Sadak dans l'abondance, devenu opulent par un héritage inattendu; c'eſt Sadak qui, dans le ſein corrupteur des richeſſes, a mis en oubli les vertus qui lui étoient cheres. Aſſoupi dans le luxe, il eſt dur, il commande avec aigreur, & ne ſouffrant plus, il ne ſe ſouvient point qu'il eſt des malheureux, & que lui-même l'a été. Je lus auſſi-tôt avec une admiration reſpectueuſe ce que le tableau myſtérieux m'enſeignoit. *Souvent la vertu ſouffre, parce qu'elle ceſſeroit d'être vertu ſi elle ne combattoit pas. Lorſque l'auguſte Providence fait deſcendre la miſere ſur la tête d'un mortel, la patience ſa ſœur l'accompagne, le courage la ſou-*

tient, & c'eſt par ce don que la vertu ſe ſuffit à elle-même, & qu'elle devient heureuſe lors même que l'infortune ſemble l'accabler.

Mon œil avide ne tarda point à ſe reporter ſur le miroir. Quel objet plus intéreſſant pour mon cœur! C'eſt ma patrie que j'apperçois, ma chere patrie, la ville heureuſe où j'ai pris naiſſance! Mais ciel, que vois-je! Tout-à-coup une armée formidable a inondé ſes campagnes, a environné ſes fortes murailles, a préparé pour ſa ruine les machines infernales de la deſtruction. Le fer eſt prêt, la vengeance & la rage allument leurs flambeaux. O ſuperbe ville! tu trembles, malgré tes fiers défenſeurs. Tes tréſors enflamment dans le cœur de l'ennemi la ſoif du pillage. Tu veux lui oppoſer une courageuſe réſiſtance. Vains efforts! il monte, il eſcalade tes orgueilleuſes tours; le ſang coule, la mort vole, la flamme ravage; tu n'es plus qu'un triſte monceau de pierres que couvre une épaiſſe fumée. Mes malheureux citoyens, échappés à l'embraſement, errant dans les bois: mais l'horrible famine les attend dans ces déſerts; elle les dévore lentement, & prolonge leur ſupplice & leur mort. Dieu juſte! m'écriai-je, un million d'hommes tomberont les victimes d'un ſeul ambitieux, les enfans ſeront égorgés ſur le ſein de leurs meres, les cheveux blanchis des vieillards ſeront traînés

dans le ſang & la pouſſiere, l'innocente beauté deviendra la proie d'une foule meurtriere, une ville entiere diſparoîtra, parce que la cupidité d'un monſtre aura convoité ſes richeſſes! *Un pays rempli de prévaricateurs*, répondit le tableau, *mérite le châtiment d'une Divinité trop long-tems mépriſée. Ceux qui n'étoient point coupables ſont arrachés au danger de le devenir; & ſi la main de la Providence les a frappés, c'étoit pour les préſerver d'un naufrage bien plus horrible que ne l'eſt le tourment d'une mort paſſagere: leur refuge eſt dans le ſein de la clémence d'un Dieu éternel.*

Le palais du miniſtre Aliacin, dont les pyramides dorées percent la nue, s'élevoit avec trop de magnificence, pour qu'il ne vînt point frapper mes regards. Que de fois l'indignation avoit ſaiſi mon cœur à l'aſpect de ce monſtre heureux qui, avec une ame vénale, un cœur barbare, des mœurs dépravées & un génie deſpotique, avoit comme enchaîné la fortune à ſon char! Son élévation étoit le fruit de ſes baſſeſſes, ſes tréſors le prix de ſa trahiſon. Il avoit vendu ſa patrie pour de l'or. Une province entiere gémiſſoit ſous ſon oppreſſion. Tantôt il rioit du foible murmure d'un peuple ployé à l'eſclavage; tantôt il traitoit de cris de révolte ſes gémiſſemens étouffés. Chaque

jour il commettoit un nouvel attentat, & chaque jour le ſuccès couronnoit ſon audace.

Cependant l'intérieur de ſon palais n'offroit, tant ſur la ſoie que ſur la toile, que des traits de généroſité & des exemples de vertus. Les buſtes des grands hommes de l'antiquité ornoient la maiſon du plus lâche ſcélérat; & ces marbres muets, loin de parler à ſon cœur, ne le faiſoient pas même frémir lorſqu'il les regardoit. Je conſidérai ce méchant, revêtu de puiſſance, entouré de flatteurs, redouté de ſes ennemis, encenſé publiquement, & maudit, mais ſeulement tout bas. Mille raretés précieuſes décoroient ſon cabinet, & chacune d'elles ne lui avoit coûté qu'une injuſtice.

La pourpre le couvroit aux dépens de ceux qui alloient nus, & le vin qu'on lui verſoit dans une coupe ornée de pierreries, pouvoit être conſidéré comme un extrait des pleurs qu'il faiſoit répandre.

Il ſort d'une table faſtueuſe, & va mettre aux pieds d'une concubine le patrimoine d'un orphelin. Il ſe tient avec elle à la fenêtre, & de là il voit tranquillement mettre à mort un citoyen ſenſible & courageux, qui a oſé lui repréſenter l'abus de ſon pouvoir. On étrangle l'homme de bien, & un courier vient une heure après annoncer au miniſtre que le Sultan, pour reconnoître ſes ſervices ſignalés, lui fait préſent d'une terre conſidérable.

Le monstre sourit, & devenu plus puissant, il songe à se rendre plus terrible.

Ma haine contre cet odieux tyran devint si forte, qu'impatient je tournai à plusieurs reprises mes regards sur le tableau, comme pour hâter l'arrêt qu'il devoit prononcer; mais rien n'y paroissoit encore tracé. Ma vue retombe tristement sur le crystal merveilleux. J'apperçois Aliacin entrant dans un cabinet secret. Quelle satisfaction pour mon cœur! La nature, les malheureux & la terre sont vengés. Cet homme puissant, qui sembloit le plus heureux des mortels, lit une lettre, pâlit, tremble, frappe son front de cette même main dont il égorgeoit l'innocent. Agité d'un désespoir qu'il ne peut vaincre, il va, vient, erre en furieux, déchiré par la crainte plus que par les remords. Il arrache toutes les marques de sa dignité, les foule aux pieds, & dans sa rage il pleure comme un enfant. Je cherchois à deviner le sujet de sa fureur, lorsqu'un de ses favoris, plus vil que son maître, perce jusqu'à son cabinet; & j'apprends la cause de son désespoir. Un de ses confidens, espion à la cour, venoit de lui écrire qu'un orage nouveau s'étoit formé; qu'il alloit perdre son rang & son crédit, s'il ne possédoit pas assez d'adresse pour détourner le coup. Aussitôt cet honteux favori conseilla d'une voix ferme à son maître ce que tout autre n'auroit pu lui dire impunément

impunément. Ce conſeil affreux plut au barbare. Il ordonna qu'on amenât ſa fille en ſa préſence. Nourémi parut. Elle étoit belle, & elle avoit des vertus. Dieu! avec quelle horreur elle entendit que ſon pere vouloit la livrer aux deſirs du Sultan, comme une victime immolée à ſon inſatiable ambition! Elle tombe preſque ſans ſentiment aux genoux de ſon pere; elle fait parler les pleurs de la beauté, de la nature, de l'innocence... Un regard ſévere lui commande d'obéir; elle obéit & meurt.

Aliacin en devint-il plus heureux? Je le vis dans l'aſyle du repos, étendu ſur le duvet, ou plongé dans un bain délicieux. On le croiroit couché ſur des épines. Il craint pour ſa vie, il ſe leve, il parcourt à pas tremblant ſon palais; il trouve ſes eſclaves endormis, & envie leur paiſible ſommeil. Le jour luit: toujours inquiet, toujours ſoupçonneux, il frémit quand il mange, il pâlit lorſqu'il boit, incertain s'il fait couler la nourriture ou la mort dans ſon ſein. Il redoute juſqu'aux careſſes des femmes qu'il tyranniſe, & dont il eſt l'eſclave. Si quelqu'un s'éleve, mille ſerpens rongent ſon ſein; c'eſt l'adverſaire qui doit un jour le renverſer; c'eſt l'homme redoutable qui doit s'aſſeoir à ſa place.

Plein d'une attente reſpectueuſe, je conſultai la table des auguſtes jugemens de l'Éternel, & je

lus : *La vérité est terrible au méchant ; elle est sans cesse présente à ses yeux ; c'est elle qui fait son supplice ; il ne voit que ce miroir redoutable, où il lit son injustice & la difformité de son ame.*

Tout - à - coup un bruit sourd comme celui d'un tonnerre lointain se fait entendre ; je tourne la vue sur le palais d'Aliacin. Ses jardins, ses pyramides, ses statues, lui - même, tout étoit disparu. A la place de ce séjour, où toutes les voluptés étoient rassemblées, on ne voyoit plus qu'un repaire de couleuvres impures, rampant dans des marais fangeux. Tel est le fondement des palais que le crime a bâtis. Les mots suivans, gravés sur le marbre noir, me découvrirent ce qu'Aliacin étoit devenu. *Il a été balayé de dessus la terre comme la vile poussiere, & les races futures douteront s'il a existé.*

Cet effrayant tableau ne sortira jamais de ma mémoire, & depuis ce tems je gémis en voyant un homme puissant. On contemple ses richesses, moi je le vois exposé au bras de la Justice divine. Mon œil plus attentif revola sur le miroir, & j'apperçus Mirza & Fatmé, amans tendres, généreux, & dans cet âge où l'on connoît l'enthousiasme de la vertu. Ce même jour venoit de les unir, & leur tendresse mutuelle leur promettoit une longue suite de jours aussi fortunés. La douce

ivresse du bonheur brilloit dans leurs regards, leurs mains étoient entrelacées, & leurs soupirs se confondoient avec une douceur touchante. Fatmé avoit la beauté d'une vierge, sa pudeur, ses graces, & ce doux incarnat dont l'éclat est si fugitif. Le plus beau sein renfermoit le cœur le plus noble. Muet d'amour, l'ame plongée dans un ravissement inexprimable, Mirza embrassoit Fatmé, & des mots interrompus étoient les seuls & foibles interprêtes des mouvemens de son cœur. Fatmé récompensoit la tendresse de son amant d'un aimable sourire; son front rougissoit, & ce rouge adorable étoit l'effet de l'amour le plus pur. Comme leur silence exprimoit ce que leur langue ne pouvoit rendre! Mon cœur tressaillit de joie au séduisant tableau de la vertu couronnée des mains de l'amour. Comment l'ami de l'homme pourroit-il voir deux cœurs heureux, sans être ému de plaisir & sans applaudir à leur bonheur!

Ces deux amans se félicitoient d'être unis, parce qu'ils pouvoient faire le bien ensemble. Ils étoient riches & satisfaits de l'être, parce qu'ils pouvoient soulager la foule des malheureux. Le jour de leur hymen, ils voulurent que des cœurs aussi sensibles que les leurs goûtassent la même félicité: ils marierent de jeunes filles à leurs jeunes amans, lorsque l'infortune étoit le seul obstacle qui s'opposoit à leur union. Mirza veut que

tous les cœurs ſoient à l'uniſſon du ſien ; ſon ame ſublime voudroit ſouffler ſur la nature entiere une volupté univerſelle & inaltérable. « Chere Fatmé, » diſoit-il, dans le ſein du bonheur, nous » pourrons dire : Nous ne ſommes pas les ſeuls » heureux ; nous jouiſſons, & dans ce moment » quelqu'un nous bénit ; nous avons fait deſcen- » dre l'hymen dans de triſtes chaumieres ; des » cœurs innocens ſe ſont ouverts à la joie ; » l'amour conſolateur a effacé l'image de leur » miſere ; & nous, nous verrons leurs enfans » ſourire à notre approche. Fatmé, leurs careſ- » ſes ſeront notre plus douce récompenſe ! »

Ces ames tendres & vertueuſes formoient le plan d'une vie utile & bienfaiſante : leurs enfans devoient être élevés dans les ſaintes maximes de la ſageſſe ; on devoit leur enſeigner, avant tout, à être ſimples & bons, parce que la ſimplicité & la bonté ſont le principe de toutes les vertus ; on devoit nourrir dans leur ame flexible & tendre les impreſſions d'humanité & de commiſération, parce qu'il faut être ſenſible, afin d'être homme. Ce couple charmant & reſpectable s'enflammant aux tranſports de leurs cœurs, voyoit déjà leur poſtérité hériter du ſang généreux qui couloit dans leurs vaines. Dans ce raviſſement qu'inſpirent l'amour, la vertu, le bonheur, ils tombent à genoux devant l'Être ſuprême. » Grand Dieu !

» s'écrioient-ils, donne-nous des enfans dignes » de toi! Qu'ils ſoient humains; qu'ils marchent » dans les voies de ta juſtice : ou s'ils doivent » s'écarter des loix ſaintes que nous chériſſons, » frappe-nous plutôt de ſtérilité, & qu'ils ne re- » çoivent pas une exiſtence qu'ils aviliroient à » nos yeux comme aux tiens! » Leurs bras ſupplians étoient entrelacés, lorſque le plafond de la chambre crie, s'ébranle. Fatmé s'évanouit de frayeur. Mirza pouvoit encore ſe ſauver; mais comment abandonner ſa chere Fatmé? Il veut l'enlever dans ſes bras; le mur chancele, tombe, écraſe & enſevelit ces deux amans. Le monde perd ſon plus digne ornement, & le genre humain l'exemple des plus rares vertus.

Je cachai mon viſage pour pleurer librement. Je ſouhaitai d'être accablé ſous ces triſtes ruines avec Mirza & Fatmé. Long-tems immobile, je n'oſai haſarder mes regards ſur le tableau; je levai enfin un œil tremblant, & je lus : *L'aveugle eſprit de l'homme ne voit rien que dans le préſent; la Providence ſeule connoît l'avenir : la mort la plus ſoudaine a été la récompenſe des vertus de Mirza & de Fatmé; elle les a fait paſſer à un état de délices dont ce monde n'offre point d'idée, en même tems qu'elle les a ſauvés de l'horreur de mettre au jour des deſcendans indignes d'eux.*

Je conclus que je ne devois rien décider déſor-

mais, moi, foible atome, dont la vue bornée ne pouvoit embrasser ma propre existence. En regardant encore l'incompréhensible miroir, j'eus un nouveau sujet d'étonnement : j'apperçus Agenor, malheureux jeune homme adonné à toutes sortes d'excès, & le libertin le plus décidé d'une ville dissolue. Il étoit pâle, défait, violemment agité ; il se promenoit à grands pas dans sa chambre, portant en fureur la main à son front, & prononçant à voix basse quelques imprécations. Il reste un moment comme irrésolu. Bientôt toute sa rage éclate : il court à une armoire secrete, en tire un papier, verse dans une tasse d'une certaine poudre.... Oui, dit-il les yeux enflammés, ce poison sera l'unique ressource que j'embrasserai : il me sauvera de l'opprobre qui m'attend. L'infidelle Roxane me sacrifie à l'indigne Dabour ; mon pere ne veut plus payer mes plaisirs ; mes créanciers me menacent chaque jour de la prison : vengeons-nous à la fois de Roxane, de mon pere & de mes créanciers. Il portoit la tasse à sa bouche, & j'étois peu affligé de voir le monde perdre un débauché furieux, lorsque tout-à-coup il s'arrête. Quoi, s'écrie-t-il d'un ton sourd & étouffé, je mourrois, & sans être vengé ! Perfide rival ! ah ! je veux rougir la terre de ton sang : tu tomberas sous ma main, & ta mort doit satisfaire à ma fureur ! Il dit, pose la

tasse, prend son cimeterre & sort. A peine est-il dans la rue, que son pere, vénérable vieillard, monte à la chambre de son fils. Hélas! il eût été heureux sans ce fils. On lisoit sur son front cette douleur vive qui abat une ame paternelle. Il venoit représenter à ce fils ingrat les loix de l'honneur, celles de la probité & du devoir. Il espéroit de toucher son cœur, de le ramener à la vertu. Ses rides, ses nobles rides & ses cheveux blancs, les larmes qui baignoient son visage, tout inspiroit le respect & la pitié. En le voyant, l'ame la plus dure se seroit émue. Ce vieillard infortuné, fatigué des mouvemens qu'il s'étoit donnés, étoit altéré. Il apperçoit la tasse fatale: il boit, tombe à terre, & rend l'ame dans les plus horribles convulsions. J'osai confier ma surprise à la Justice suprême, & elle traça de son doigt invisible les mots suivans sur le tableau redoutable : *Le pere d'Agenor s'étoit rendu, par sa coupable négligence, la cause de la perte de son fils : il étoit juste qu'Agenor devînt à son tour l'instrument de son supplice. O peres! connoissez toute l'étendue de vos devoirs, & frémissez! Tolérer le vice, c'est le commettre.*

A peine ces mots furent-ils tracés, qu'ils disparurent, & ceux-ci prirent leur place : *Considere le tout, afin de ne point errer.* Aussi-tôt j'apperçus dans le miroir une grande isle, coupée en

deux par un fleuve. La partie droite formoit une plaine florissante, couverte de palais somptueux, de jardins magnifiques ; elle étoit peuplée d'hommes richement vêtus. La gauche, au contraire, présentoit un désert aride, où quelques misérables cabanes entr'ouvertes laissoient voir les indigens qui y menoient une vie obscure & pénible. Cette isle pouvoit être considérée comme une image du globe de la terre. On appelloit le pays à droite, le pays des Heureux. Des chants, des danses, des festins, des spectacles sembloient leur unique occupation : la volupté sourioit dans les yeux des beautés tendres qui les accompagnoient ; elles se laissoient mollement entraîner vers des ombrages solitaires. Cependant je remarquai que la plupart d'entr'eux ne s'estimoient heureux qu'autant qu'ils étoient apperçus des gens qui habitoient la rive opposée. Dans les repas les plus splendides, ils paroissoient d'une joie extrême ; mais moi, qui découvrois leur cœur à nu, je le voyois dévoré de vers rongeurs. Ils sembloient à la table des dieux boire le nectar, & l'enfer étoit dans leur sein. Quoiqu'au sein de l'abondance, leurs desirs étoient loin d'être satisfaits : ils n'avoient qu'une bouche pour savourer les alimens, & leur imagination active & insensée dépeuploit la terre & les mers pour fournir de nouveaux mets à un palais usé par des sensations

trop fréquemment répetées. Parmi ces prétendus heureux, il en étoit qui quittoient tout-à-coup les plaisirs pour courir après un certain feu follet, au bruit des tambours & du canon. Ils revenoient tout sanglans, quelquefois mutilés, & alors ils se faisoient appeller *héros*. D'autres faisoient les plus grands efforts pour monter au sommet d'un gradin qui étoit occupé, tandis qu'un peu plus bas ils auroient pu trouver une place fort commode. Ils se tourmentoient d'une maniere étrange. Quelquefois on se moquoit d'eux, & le plus souvent on les jetoit au dernier rang. Rien ne les rebutoit : ils remontoient ; & s'ils réussissoient, soit par adresse, soit par importunité, alors ils n'avoient pas seulement le tems de s'asseoir, assez embarrassés, assez occupés à repousser l'ambitieux qui à son tour vouloit usurper leur place. Plus loin, j'appercevois des têtes légeres qui couroient çà & là, sans occupation, comme sans affaires, semant des pieces d'or sans plaisir, & finissant par mettre le feu à leur palais pour réjouir un instant les yeux d'une concubine capricieuse. Ensuite ils regagnoient à force de bras le pays désert, dit le pays des Malheureux. Dans ce misérable séjour, on n'entendoit que des plaintes & des cris ; tous les habitans marchoient courbés sous le fardeau d'une loupe de chair qui opprimoit le derriere de leur col. C'étoit d'un

regard triste & envieux qu'ils contemploient le pays de la félicité. Qu'obtenoient - ils par ces vains desirs ? La bosse qu'ils portoient devenoit beaucoup plus pesante. S'ils s'approchoient de ces hommes fortunés, ils entendoient les railleries piquantes, lancées à l'envie l'un de l'autre contre les misérables porteurs d'une loupe de chair. Il n'étoit pas facile, mais il n'étoit pas absolument défendu aux habitans du pays malheureux de traverser le fleuve à la nage, & de s'établir dans le pays des riches ; mais après avoir essayé quelque tems de l'air du canton, ils revenoient presque tous volontairement, aimant mieux encore porter une bosse pesante, que d'être toujours en guerre avec leur propre conscience. Si quelqu'un se plaignoit de ce que sa loupe étoit beaucoup plus lourde que celle de son confrere, il avoit le pouvoir de l'échanger ; mais il se repentoit ordinairement du troc, & reprenoit son premier fardeau. Ces masses de chair ne me parurent point aussi insupportables que le porteur l'assuroit. En général, il me sembla que, si dans le pays de félicité l'on exagéroit par air le sentiment du plaisir, dans le pays de misere on exagéroit par foiblesse le sentiment de la douleur : car c'est une ancienne manie, & toujours subsistante, que celle de vouloir être plaint. Je remarquai que la maladresse de ces derniers rendoit le fardeau beau-

coup plus difficile qu'il n'étoit. Ceux qui ſavoient le porter alégrement, paroiſſoient contens & diſpos : l'habitude leur rendoit à peine le poids ſenſible ; au lieu que ceux qui ne s'étudioient pas à ſavoir maintenir un juſte équilibre, chanceloient à chaque pas, & rendoient leur marche très-pénible. Un autre avantage du pays de miſere, c'eſt que les habitans ſe confioient en aſſurance aux vagues irritées. Leur boſſe les ſoutenoit toujours ſur la ſurface des flots : ils avoient beau être ballottés ; les plus rudes ſecouſſes de la tempête n'apportoient aucun dommage à leur ſituation : au contraire, les citadins du pays de félicité voyoient ſouvent les plaines unies de leurs belles campagnes tout-à-coup bouleverſées au moindre mouvement de l'empire liquide ; eux-mêmes emportés par les courans, ne pouvoient ſurnager, & l'or qui couvroit leurs habits ne contribuoit pas peu à les engloutir. J'obſervai auſſi que, dans le pays fortuné, on étoit bien moins habile, bien moins induſtrieux, bien moins humain, bien moins charitable, que dans le pays des malheureux.

Mon œil avide cherchoit quelqu'autre objet de comparaiſon, lorſque le ciel de l'isle ſe couvrit de ſombres nuages : le tonnerre ſe fit entendre ; des éclairs furieux déchirerent la nue ; une grêle effroyable fondit ſur la terre.

Tous les cœurs furent consternés : mais soudain la mer souleva ses abymes ; ses vagues impétueuses s'éleverent jusqu'au ciel, assiégerent la double isle, & bientôt l'engloutirent avec tous les habitans. Je ne vis plus dans le miroir qu'une lugubre & pâle obscurité, qui couvroit un amas immense d'eaux, d'où perçoient quelques gémissemens confus. A l'instant même, une lumiere surnaturelle remplit le temple ; le nuage odoriférant qui fumoit sur l'autel se transforma en une colonne de flamme ; & la voûte de l'édifice subitement enlevée, m'offrit le spectacle d'un trône lumineux qui descendoit lentement au bruit majestueux du tonnerre. Je tombai de frayeur devant la divinité de ce lieu redoutable : un bras divin daigna me relever, & je revis auprès de moi l'ange qui m'avoit servi de guide. Sa voix me rendit le courage; je lus ces mots écrits en traits de flamme sur le marbre mystérieux : *La mort rend les hommes égaux. C'est l'éternité qui assigne à l'homme son véritable partage. La justice est tardive ; mais elle est immuable : l'homme juste, l'homme bon se trouve à sa place, & le méchant à la sienne. Mortels ! la balance d'un Dieu éternel penche dans les abymes de l'éternité.* Alors le miroir redevint parfaitement clair, & je vis une grande & belle femme, revêtue d'une majesté céleste, assise sur une demi-colonne : elle tenoit d'une

main une balance, & de l'autre une épée flamboyante. Des millions d'hommes de toute nation & de tout âge étoient rassemblés autour d'elle. Elle pesoit les vertus & les vices, pardonnoit aux défauts enfans de la foiblesse ; la patience & la résignation étoient récompensées, & les murmures indiscrets étoient punis. Je vis avec une joie inexprimable que les pleurs des malheureux se séchoient sous sa main bienfaisante. Ces infortunés bénissoient leurs maux passés, source de leur bonheur présent. Plus ils avoient souffert, plus grande étoit leur récompense. Ils entroient dans les demeures éternelles, où le Dieu de bonté se plaît à exercer sa clémence, le premier, le plus grand, le plus beau, le plus adorable de tous ses attributs. Tous ceux que l'Éternel avoit daigné animer de son souffle divin, étoient nés pour être heureux. Les taches qu'imprime à l'ame le vil limon du corps, disparoissoient devant l'éclat du vrai soleil : sa splendeur absorboit ces ombres passageres. Le Créateur de ce vaste univers étoit un pere tendre qui recueille ses enfans après un long & triste pélerinage, & qui n'arme point sa main contre leurs fautes passées. Ceux qui avoient ouvert leurs cœurs à la justice, à la douce pitié, qui avoient secouru l'innocent, soulagé le pauvre, recevoient un double degré de gloire. Un cantique immortel de louanges, répété par la race

entiere des hommes, annonçoit la réparation des choſes.

Les tems de la douleur, de la crainte, du déſeſpoir, étoient à jamais écoulés; les beaux jours de l'éternité s'ouvroient; la figure de ce monde étoit évanouïe, aucun gémiſſement ne devoit troubler la céleſte harmonie de la félicité univerſelle. Ce Dieu bon, dont la main magnifique eſt empreinte ſur toute la nature, qui a embelli juſqu'au lieu de notre exil, embraſſoit dans ſon ſein toutes ſes créatures: le pere & les enfans ne faiſoient plus qu'une même famille. Alors une voix tonnante ſe fit entendre. *Va, foible mortel, eſprit audacieux & borné, va, apprends à adorer la Providence, lors même qu'elle te paroîtroit injuſte. Dieu a prononcé un ſeul & même décret: il eſt éternel, il eſt irrévocable; il a tout vu avant de le porter. Êtres finis! vos ſyſtêmes, vos vœux, vos penſées entroient dans ſon plan: ſoumettez-vous, eſpérez, & n'accuſez point ſon ouvrage.* Le temple parut alors s'écrouler ſur ma tête. Je m'évaillai, incertain ſi ce que j'avois vu étoit une apparition ou une réalité. Dois-je encore m'indigner de la proſpérité du méchant? Dois-je murmurer du malheur de l'homme juſte? Ou plutôt, ne dois-je pas attendre que le grand rideau étendu ſur l'univers ſoit tiré à nos yeux par la main de la mort? C'eſt elle qui doit nous faire

vivre, en découvrant la vérité immuable, éternelle, qui ordonna le cours des événemens pour sa plus grande gloire, & pour la plus grande félicité de l'homme.

CHAPITRE III.

Le Philosophe du Port-au-Bled.

Paris, le 23 octobre 1781, de la Lune le 7.

Il étoit six heures du matin; *Aletophile* logé sur le Port-au-Bled, avoit veillé jusqu'à quatre heures; une brusque décharge d'artillerie le réveille en sursaut; elle tonne sur la Greve; le canon de la Bastille lui répond; son grabat tremble, la maison tremble, & son *Tacite* tombe de sa table écloppée. Il se leve à ce bruit; des voix confuses percent à travers les ais mal joints de son étroit domicile; il ouvre sa porte, il entend des femmes sur son pallier. . . . *Un prince est né d'hier!* . . . Nous aurons des feux d'artifice. — Non, dit une autre, on mariera six cents filles. — Descendons, disoit la troisieme; on va répandre du vin dans la place, & faire sauter sur nos têtes des

cervelats & des petits pains. (*a*) —— La plus jeune disoit, on dansera ce soir en place de Greve. —— La cinquieme, est-ce qu'il n'y aura pas une amnistie, pour que je revoie mon frere le déserteur, qui est un si bel homme ? —— Est-ce qu'on ne délivrera pas tous les prisonniers pour dettes ? disoit la derniere.

L'idée des fusées volantes, de la bombance grossiere, des violons aigres perchés sur des tréteaux, des illuminations, le tintamarre des cloches, voilà ce qui occasionnoit leur joie désordonnée. Tout-à-coup entre une nouvelle commere, les poings sur ses hanches, & qui crie : *je l'ai vu, je l'ai vu.* —— Tu l'as vu ? —— *Oui.* —— Eh bien ? —— *Il pleure l'enfant royal ! il pleure !* . . . Il pleure ! (reprit tout bas le philosophe) & rentrant à ces mots dans sa chambre, prenant une plume, il écrivit sur sa table vermoulue, & son *Tacite* à ses pieds, qu'il ne releva pas :

Il pleure l'enfant royal ! . . . . Oui, pleure ! un jour tu seras roi. . . Pleure ! tu hériteras d'une

---

(*a*) Deux jours après on n'a point jeté à la tête du peuple des cervelats, mais des fromages de Marolles & des œufs durs, parce que c'étoit *vendredi*. Malheur à celui qui recevoit un œuf incuit ! Il s'en retournoit le visage tout barbouillé en jaune du présent royal. *Note de l'Editeur.*

grande

grande puiſſance & d'un plus grand fardeau. Tu ſeras le maître d'un vaſte empire, & le plus aſſujetti à de miſérables uſages. Pleure ! le monde aura les yeux ouverts ſur toi & ſur tes actions, & l'on te demandera le *poſſible* & l'*impoſſible* : chacun de tes ſujets voudra tout obtenir de toi, comme ſi tu étois un dieu. Tu ſeras inquiet de tout ce qui ſe paſſera dans ton royaume & hors de ton royaume. Tu ſeras obligé de veiller quand les autres dormiront. Tu auras des peines qui viendront des pays lointains ; & ſi l'inſouciance te ſaiſiſſoit dans ce poſte élevé, point de plus grand coupable que toi.

Pleure ! celui qui aura le plus de peines à découvrir la vérité, c'eſt toi ; & il te faudra des efforts ſurnaturels, pour devenir grand & généreux. On viendra près de toi avec la vérité dans le cœur ; mais l'aſpect de ton trône & de ta puiſſance la repouſſera. La vérité expirera ſur les levres de l'homme le plus intrépide & le plus vertueux. Perſonne ne te la dira ; c'eſt à toi à la chercher : pleure !

On t'a déjà porté la décoration de la bravoure militaire, lorſque tu prends le tetton de ta nourrice ; & tu as ſur tes langes, à côté de ton hochet, cette *croix* que le vieux guerrier couvert de cicatrices ambitionne & n'a pas encore obtenue. Paſſe pour le *cordon bleu*, c'eſt la livrée du

palais ; mais puiſque tes mains enfantines, quand ta bouche ſuce encore le lait, touchent à cet ornement de la valeur, que le ſoldat achete de ſon ſang, ſonge que tu dois le commander un jour. Oui, tu ſeras le chef des armées : pleure !

Tu auras à combattre le charme des jouiſſances les plus vives & les plus multipliées. On préviendra tes deſirs, tu boiras dans la pleine coupe des voluptés ; pleure ! que te reſtera-t-il dans l'âge avancé ? De tous les plaiſirs le plus grand eſt de veiller à la félicité des humains ; mais ce plaiſir te l'enſeignera-t-on ?

Tu auras des tréſors pour tes armées, pour tes flottes, pour tes fortifications ; l'emploi de ces tréſors ſera légitime ; mais tu auras des tréſors ſuperflus pour ta maiſon. . . Pleure ! Ici une veuve apporte ſon denier, là un ouvrier vient avec le ſalaire de ſa journée ; il te donne la moitié de ce qu'il a gagné, & avec l'autre il achete un pain groſſier pour ſa femme & ſes enfans.

Dans la campagne, le pauvre cultivateur vend ſon lit pour éloigner le collecteur ſévere qui ne fait grace de rien, & qui n'oſe point en faire. L'hiver viendra, & l'infortuné n'aura point de lit ; tout cela fera partie de tes millions : pleure !

On te dira que ces images ſont fauſſes & outrées, & ce ſera le premier menſonge par lequel on voudra te conduire à l'erreur ; & cette erreur

deviendra immenſe, pour peu que tu t'y livres. Tu trouveras des adulateurs qui par fineſſe ont adopté une louange groſſiere. Quand tu feras ce que le fils de ton eſclave fait dix fois par jour auſſi bien que toi, ils diront que tu as fait une action extraordinaire. Si tu obéis à tes paſſions, ils diront, *tu fais bien.* Si tu prodigues le ſang de tes ſujets comme les eaux de tes fleuves, ils diront, *tu fais bien.* Si tu aggraves le poids des impôts, ſi tu affermes l'air, ils diront d'une voix intéreſſée, *tu fais bien.* Si tu te venges cruellement, toi ſi puiſſant, ils diront encore, *tu fais bien.* Eh, ne l'ont-ils pas dit, quand Alexandre dans l'ivreſſe porta le poignard dans le ſein de ſon ami!

Le banquier-auteur qui, par une adreſſe incomparable, (*a*) a ſu emprunter pour l'état *huit cents millions*, & qui par une ſuite du même eſprit a abandonné à tems l'adminiſtration des finances, a dit à la face de l'Europe, dans ſon

---

(*a*) Voyez la fable de la Fontaine, *Phœbus & Borée.* Le voyageur ſe dépouille de ſon manteau ſous les rayons du ſoleil qui agit ſans effort, ſans violence; mais il en reſſerre les plis & les boutons, lorſqu'un ſouffle impétueux veut le lui enlever par force. Le ſoleil gagna la gageure:

Encor n'uſa-t-il pas de toute ſa puiſſance.
Plus fait douceur que violence.

Compte rendu, que le montant des penſions, la plupart obſcures, extorquées, abuſives, paſſoit la ſomme exceſſives de *vingt-huit millions*; tandis que les académies, le jardin royal des plantes, le cabinet d'hiſtoire naturelle, les écoles vétérinaires, les dépenſes des mines & agricultures n'excédoient pas *quatre cents vingt-ſix mille livres*.

Il ne te faudra que des yeux pour faire ce rapprochement un jour; & quoique ce *Compte rendu* ne ſoit pas fidele, en ce qu'il voile & déguiſe pluſieurs plaies profondes & ſecretes, il jaillit aſſez de lumieres & de vues patriotiques de cet écrit, pour que tu puiſſes fixer tes regards ſur ce tableau qui deviendra plus net & plus précieux encore à meſure que l'hiſtoire en aura éclairé les différentes parties. Des demi-vérités, voilà ce que les plus courageux offrent aux rois, parce que c'eſt à eux de trouver le reſte.

Les faiſeurs de vers & les panégyriſtes d'académie vont te ſaiſir au berceau, & ne te lâcheront qu'au cercueil. Ils t'appelleront un *dieu*, ou du moins un *demi-dieu*. Ils te ſuffoqueront de leur encens vénal; mais après viendra l'Hiſtoire avec ſon burin immortel & profond : ſonges-y !

L'Hiſtoire ! Veux-tu ne la point craindre, ou plutôt la chérir ? Veux-tu contempler ſans effroi ſa phyſionomie majeſtueuſe & ſévere ? Sois homme

quand tu ſeras roi ; aſpire, avant tout, au nom d'homme. Apprends avec nous à jouir de l'humanité & de ſes plaiſirs, de la vérité, de l'amour, ſur-tout de l'amitié plus douce encore ; ſors quelquefois de ton cachot d'or, ſi tes eſclaves te le permettent : franchis le ſeuil où ils t'enchaînent, & viens goûter quelques-unes de nos jouiſſances : mais oſeras-tu forcer la barriere où ta propre garde ſemble circonſcrire éternellement tes pas ? Pleure !

Si ma franchiſe te déplaît un jour, alors je ne ſerai plus. Mais je t'aime pour le bien que tu peux faire aux hommes, pour le mal que tu peux leur épargner, pour la grande puiſſance que tu peux diriger en faveur de la partie ſouffrante de l'humanité ; car les grandes & importantes réformes n'appartiennent plus qu'à des monarques abſolus comme toi.

Comme je ne crois pas que la Providence qui a organiſé l'aile du moucheron, ait abandonné au haſard la conſtitution des états, je te crois ſous l'œil de la Providence. Je l'implore pour qu'elle te rende juſte. . . Mais, quel mot ai-je prononcé ! Oui, juſte. Tu ne dois pas être bon ; ſois juſte. Tu dois ſavoir punir, pour ne pas être complice des déſordres. Oui, pleure, enfant royal, pleure ! il faudra que tu puniſſes.

Et moi, ſous mes tuiles entr'ouvertes, je re-

mercie l'Être ſuprême de n'avoir pas reçu le fardeau qu'il t'a impoſé. Je n'ai à combattre que la pauvreté ; & toi, tu auras à combattre l'adulation, le menſonge, l'orgueil, ta propre grandeur ! Quand je t'aurai payé le tribut, tu me devras le repos.

Pour que ton élévation ne ſoit pas dangereuſe à toi-même ni aux autres, ſonge, dans tout ce que tu ſigneras (& que de papiers ne te fera-t-on pas ſigner !) ſonge à la néceſſité que tout ce qui reſpire ſoit nourri ; car telle eſt la loi primitive, la loi antérieure à toute convention humaine. Si la miſere étoit le partage d'une grande portion de ton peuple, ton diadême ſeroit déshonoré, & ton nom inglorieux périroit dans la mémoire de l'ami des hommes.

Le premier qui a dit en politique, *la néceſſité eſt mere de l'induſtrie*, a créé un adage pour un tyran. L'induſtrie ne ſera jamais la fille de la néceſſité. La miſere abat, énerve ou déſeſpere, pouſſe au crime ; & tous ceux qui déſolent la ſociété, ſont plutôt mus par le beſoin extrême, que par la ſoif des richeſſes. Voudras-tu diminuer le nombre des forfaits ? Sache multiplier les ſubſiſtances, & laiſſe à chacun ſon induſtrie, ſans la vendre ni la grever. C'eſt l'intérêt des riches ; car quand ils s'obſtinent à tout concentrer dans leurs mains avides, à les fermer impitoyablement, le

pauvre, pouſſé à bout, finit par les leur ouvrir de force.

Si ton autorité parvient à détruire toutes les tyrannies dans ton empire ; ſi tu fais trembler réellement les petits oppreſſeurs, qui ſous ton nom fouleroient la liberté, un cri unanime bénira ton autorité, & la rendra plus puiſſante & plus ſacrée. Mais ſi, par erreur ou par foibleſſe, tu ne régnois que ſur des courtiſans qui régneroient ſous toi... Oh, quelle domination plus formidable que le deſpotiſme même ! Pleure !

Que l'éternel Moteur des deſtinées humaines te prête de ſes lumieres & de ſa force. Tu es né dans une heureuſe époque : bénis le ſiecle ! Le ſiecle travaille pour toi, le ſiecle s'éclaire de jour en jour, le ſiecle te prépare, t'amaſſe des idées neuves & ſaines. Frédéric & Catherine te montrent la hauteur de leur génie, tu n'auras guere qu'à ſavoir lire ; mais voudras-tu lire ? Lis, je t'en conjure ; lis ce qu'ont fait de grand & de magnanime, ſous un ciel moins heureux que le tien, Catherine & Frédéric.

Quel tréſor pour ta puiſſance que ces lignes muettes que nous traçons à l'envi pour te faire entrer dans tous les chemins de la véritable gloire ! Elle eſt connue enfin. Quel que ſoit ton orgueil ; ces lignes ne le bleſſeront pas. Ce n'eſt plus un homme qui te parlera, c'eſt un livre ; aurois-tu

peur d'un livre ? S'il te touche, tu le rapprocheras rapidement de ton cœur généreux ; mais tu pourras l'en écarter avec la même facilité, si. . . Ah, ne tremble point un jour d'ouvrir un livre ! Par cette voie tranquille & respectueuse, la vérité, dont le son direct auroit effarouché ton oreille superbe, pénétrera ton ame à loisir ; & comme il te sera aisé de jeter là cet écrit moniteur, tu l'écouteras avec plus d'attention & de confiance peut-être ; tes regards, par ce moyen simple, descendront jusqu'aux classes inférieures que l'on n'oublie que trop dans ton palais ; car ce sont les racines obscures qui nourrissent le superbe feuillage dont l'arbre se glorifie. Ton opulence sort de ces canaux secrets & vivifians ; & pourquoi ne verrois-tu que la tige ?

Lis, quand ce ne seroit que pour entendre le contraire de ce qu'on te dira tous les jours. Ne te refuse pas à ce contraste. Qui te parlera sans fard & à chaque instant, quand tu voudras l'écouter ? Un homme qui n'a aucun intérêt de te tromper, qui vit loin de toi, qui ne t'a jamais vu, qui ne t'approchera jamais, qui est dans la tombe, ou près d'y descendre. Il t'apporte ce que ses yeux, son expérience, son entendement ont colligé ; il te l'offre gratuitement : il te donne ces vrais & libres avertissemens, dont nulle condition d'homme n'a si

grand besoin que ceux-là qui soutiennent une vie publique.

Tu entendras le *oui* & le *non* dans le même instant, parce que tu seras nécessairement environné de ces hommes qui ne veulent rien dire, ni de vrai, ni de faux; qui enveloppent toutes leurs idées d'un art tellement compliqué, que l'administrateur doit rester dans une irrésolution éternelle; & c'est ce qu'ils cherchent pour faire pencher adroitement la balance du côté de leur subtil amour-propre. Il est important néanmoins que l'administrateur d'un vaste empire se décide, & avec fermeté; car l'indécision est la mort de l'ordre politique & du bien général; & plus un état a de poids, plus les balancemens obliques lui font perdre de sa majesté, de son équilibre & de sa force.

Lis, & compare dans un secret examen. N'oublie pas l'histoire des républiques, qui te fera rêver. Les livres te décideront mieux que tes conseillers. L'imprimerie, présent d'une main divine, t'enseignera le métier de roi, l'art de faire marcher la persuasion avant les actes législatifs. Elle te dira des vérités fortes, & te les dira d'une voix douce. Sortis de dessous la presse, les traits les plus marqués n'auront plus de licence; & quand même l'expression citoyenne (qui s'enflamme à notre insu) ne feroit

pas toujours modérée, ſerois-tu moins puiſſant pour entendre une fois un langage libre & républicain ? Il doit être tel pour mieux t'inſtruire. Tu le compareras enſuite aux phraſes oratoires, où la vérité puſillanime ſortant avec crainte du ſanctuaire des loix, ſe proſterne à tes pieds, parce qu'elle ſe ſent gênée en ta préſence, & qu'elle n'attend que le moment où tu la renverras loin du trône.

Lis, choiſis tes amis parmi les livres ; des noms chers au genre humain pourroient-ils t'être odieux ? Choiſis parmi les projets entrepris pour le bien public, parmi les idées heureuſes & nouvelles qui régenerent les empires. La marche de l'eſprit humain eſt empreinte ſur le globe ; les étincelles jailliſſent ſur des points jadis obſcurs ; ton royaume eſt inondé de lumieres utiles ; elles veulent monter juſqu'à ton trône ; appellerois-tu la nuit ? Il n'eſt plus tems, tu y perdrois. Sans nos lumieres que pourrois-tu, & ſans ton pouvoir que ſeroient nos penſées les plus ſublimes ? Des rêves.

Lis ; commence une glorieuſe aſſociation : nos livres ont détruit des préjugés honteux & cruels, ont environné de clarté toutes les faces d'un même objet, t'ont ſervi avant ta naiſſance, t'ont applani la route des grandes & néceſſaires opérations. Ne ſois point ingrat envers les travaux

accumulés des génies bienfaiteurs ; promets au ſiecle de lire, & le ſiecle te donnera une légiſlation généreuſe & toute formée. Écrie-toi : venez à moi, amis éclairés de l'humanité ! Et ſans te voir nous te parlerons, & ſans approcher de ton trône nous y introduirons l'auguſte vérité. Elle entrera chez toi, ſeule, ſans eſcorte, ſans dignité ; elle n'aura ni titres ni cordon ; elle ſera inviſible & déſintéreſſée, & tu idolâtreras ſes charmes purs, dès que tu l'auras connue.

On a dit à tes ancêtres (& ils l'ont cru) que la ſcience de la politique étoit une ſcience abſtraite & particulière, cultivée & connue ſeulement de quelques heureux adeptes. Pourquoi donc les fautes les plus lourdes, les plus incroyables, ſe ſont-elles multipliées dans l'œuvre de ces magnifiques penſeurs excluſivement éclairés ? Pourquoi ont-ils déployé conſtamment des efforts immenſes & extraordinaires, pour aboutir à zéro ? C'eſt que, loin des livres, ces hommes préſomptueux ont eu des vues partielles, des préjugés d'enfans, des ſyſtêmes meſquins & des commis inſpirateurs plus dangereux encore.

On te dira la même choſe, on t'abuſera. Les livres, les livres ! voilà les vrais précepteurs ; l'inſtruction publique, voilà ton conſeil ; le cri de la nation, voilà ton modérateur. Tout eſt

percé à jour; on a tout vu, tout pesé, tout calculé. De la correspondance dans toutes les parties, un ressort unique, une force d'unité & du bon sens, voilà ce qui l'emportera avantageusement sur la vieille routine, les ruses, les formules, les chimeres diplomatiques & les dogmes ridicules de cabinet.

Puissent mes yeux te voir dans l'adolescence, lorsque tes cheveux tomberont en boucles flottantes sur tes épaules, errer dans tes bosquets avec *Plutarque*, *Rousseau* & *Raynal!* Et puisse le suprême Modérateur des empires veiller sur tes jours, te les accorder doux & actifs, c'est-à-dire, remplis par le travail consolateur qui éleve & fortifie l'ame, & donne à la vie une conséquence qui la fait aimer! Qui sait remplir les heures, a trouvé la route des vertus. Puisses-tu goûter enfin la pure félicité qui sera due à ton zele pour la grande prospérité d'un peuple qui mérite le bonheur! . . .

Et tandis que le philosophe écrivoit, la populace dans une joie effrénée, crioit, buvoit, hurloit, battoit le pavé sous une lourde cadence, se précipitoit autour des roues d'un carrosse, le visage crotté & sanglant, pour ramasser quelques pieces de monnoie; le tocsin sonnoit, les versificateurs rimailloient, les voûtes des temples

retentiſſoient de cantiques ſalariés ; tous les habitans de la ville ne voyoient que les fêtes & les diſtributions, largeſſes paſſageres du trône. Pour lui, entre le canon de la Greve & celui de la Baſtille, il jetoit un coup-d'œil dans l'avenir ; & regardant ſon *Tacite*, il traçoit ces lignes qui ne reſſembleront pas à celles des poëtes, & qui les accuſeront devant la poſtérité.

CHAPITRE IV.

De la Guerre.

J'ÉTOIS ſur les frontieres d'une province inondée du paſſage de cent mille hommes : l'ordre qui les raſſembloit, leur marche impérieuſe réglée au ſon éclatant de pluſieurs inſtrumens guerriers, leur farouche obéiſſance, tout m'offroit un ſpectacle impoſant. Je réfléchiſſois ſur le motif qui pouvoit raſſembler tant d'hommes ſous les mêmes étendards. Ah ! diſois-je en moi-même, ſi c'eſt la vertu qui les conduit, s'ils vont frapper quelque tyran & en délivrer la terre, s'ils marchent pour aſſurer la liberté des mortels qu'on opprime, ils méritent nos reſpects & notre amour : ce ſont les défenſeurs ſacrés des droits de l'humanité.

Tout-à-coup cette multitude de ſoldats fit halte

& se dispersa de côté & d'autre. La tête échauffée des pensées qu'avoit fait naître cet amas prodigieux de combattans, je suivois leurs pas & tâchois de démêler dans leurs gestes les sentimens qui les animoient. Quelle fut ma surprise de voir ces hommes, enfans de la même patrie, revêtus de la même livrée, tirer l'épée l'un contre l'autre avec une opiniâtreté furieuse! Je courus à l'un d'eux; mais il étoit déjà trop tard : il retiroit son épée fumante du cœur palpitant de son camarade. O malheureux! m'écriai-je; quoi, ton compagnon, ton frere! Il est bien digne de l'être, me répondit-il d'une voix assurée; il est mort en brave homme. —— Mais que peut-il t'avoir fait, pour le traiter aussi cruellement? —— Rien. C'est un nouvel enrôlé; nous avons eu querelle; & c'est l'usage de payer son entrée par quelque preuve de bravoure non équivoque : il a fait les choses comme il faut; cette affaire lui fera honneur, & nous regretterons qu'il se soit laissé tuer. S'il eût forcé un peu plus la parade, il auroit évité le coup, & sûrement nous aurions vécu très-bons amis. —— Est-il possible? répondis-je ému, étonné. Quelle étrange barbarie! Mais vous êtes un homme perdu; sauvez-vous; ses camarades, ses supérieurs seront forcés de venger son sang. —— Bon! j'ai suivi leur exemple, & celui qui s'y refuseroit, seroit regardé comme un lâche. Notre

gloire est de braver en tout tems la mort ; & vous pensez bien que quiconque n'a point craint un adversaire en tête, ne redoutera point la présence de l'ennemi : ce sont là des échantillons de courage. — Voilà un courage fort utile à la patrie ! — Oh ! cette mort n'est rien. Voyez là-bas ces deux compagnies qui se battent ; les beaux coups qui se portent ! — Pourquoi donc cette férocité frénétique ? N'ont-ils pris le même uniforme que pour s'égorger ? — Point du tout. C'est la couleur des paremens & la différence des boutons qui causent leur inimitié. — Mais ils marchent ensemble sous les mêmes drapeaux ; ils vengent la même querelle. — Oui ; mais en attendant, ils vuident leurs débats particuliers. Ils se haïssent entr'eux certainement plus qu'ils ne détestent l'ennemi qu'ils vont combattre ; & chaque officier se trouve rival & jaloux de l'officier qui occupe un grade au-dessus du sien. Bientôt nous tournerons nos forces contre ***, & alors nous verrons beau jeu. — Quoi ! vous allez encore chercher dans un autre monde des hommes à tuer ? Mais, si vous continuez, vous vous détruirez vous-mêmes avant d'être en présence de l'ennemi. — Que nous importe ? Nous ne vivons que par la mort ; & pour que l'un s'avance, il faut que l'autre soit tué. Voilà tout ce que je sais. — Quel horrible métier vous faites, mon ami ! Pourquoi vous en-

tr'égorger ? Pourquoi verser le sang d'un camarade ? Pourquoi endurcir votre ame gratuitement ? N'avez-vous jamais éprouvé la pitié, la commisération ? Vous allez de sang-froid faire des orphelins, des meres gémissantes. Ah ! si vous écoutiez votre cœur, sûrement il vous condamneroit. —— Je n'entends rien à tous ces beaux mots-là ; Voici le vrai. J'ai mené une vie assez incertaine jusqu'à l'âge où je me suis trouvé haut de cinq pieds six pouces. J'étois doué d'un estomac d'autruche, & j'avois beaucoup de peine à lui fournir dequoi digérer. Un homme tout galonné, cocarde en tête, canne en main, vint me toiser ; & me montrant au bout d'une longue perche une ample provision de gibier, fit résonner à mes oreilles une trentaine d'écus renfermés dans un sac. Qui pourroit échapper à de pareilles amorces ? Votre prétendue figure de la patrie seroit venue toute en pleurs se jeter à mes genoux en me priant de la secourir, qu'elle n'auroit pas fait sur mon ame une aussi touchante impression. Le jour de mon engagement fut le plus beau de ma vie. Je n'avois jamais absolument contenté mon appétit : j'eus du vin, des filles ; je fis grand'chere & du tapage impunément. Les jours suivans ne répondirent pas à ce jour fortuné. Je sentis le poids de l'esclavage ; j'ai déserté sept fois en quatre ans, ne tenant à rien, voyant d'un œil égal la victoire ou la défaite,

aussi

auſſi peu attaché à un gouvernement qu'à un autre, & ne perdant rien en perdant tout. Notre ſort, vous le ſavez, ne change point après vingt victoires : le ſoldat obtient rarement les diſtinctions militaires ; des officiers ſupérieurs s'attribuent toute la gloire des armes & s'en réſervent tout le prix. J'entendois la voix de chaque potentat qui me crioit : Je t'accorde du pain, mais à condition que ton ſang m'appartiendra tout entier, & coulera au moindre ſignal de ma volonté. J'ai donc vendu mon ſang le plus cher qu'il m'a été poſſible.

Je ne vous parle point des rudes travaux que j'ai eſſuyés, des marches longues & pénibles que j'ai faites au milieu de l'hiver, combien de fois le froid & la faim ſe ſont unis pour m'accabler ; combien de fois je fus réduit à coucher ſur la terre, morfondu par une biſe piquante. J'ai eu quelques bons momens ; j'ai ſavouré plus d'une fois le plaiſir délicieux de la vengeance. Un jour, après deux mois de fatigue, entrant dans une ville priſe d'aſſaut, forçant les portes de vingt maiſons, enlevant tout ce que je trouvois, j'apperçus une jeune femme, les cheveux épars, fort jolie, qui ſe cachoit, tenant un enfant dans ſes bras. L'ardeur du pillage cede en ce moment à un appétit luxurieux. Tout eſt permis dans une ville priſe d'aſſaut. Je perce deux de mes camarades qui vouloient me la ravir ; j'égorge l'enfant

dont les cris m'importunoient ; je viole la mere ; & je mets le feu aux quatre coins de la maison. — Vous me faites frémir. — Bon ! L'espece humaine est comme l'herbe des champs ; on la fauche, elle renaît : il ne faut qu'une nuit pour réparer le sac d'une ville. Oh ! nous ne laissâmes pas subsister deux pierres l'une sur l'autre : les ordres étoient ainsi donnés. Je passe sous silence d'autres faits héroïques familiers à nous autres braves gens. Je ne vous dirai point que j'ai passé deux fois intrépidement par les baguettes ; que mes propres camarades, transformés en bourreaux, ont fait ruisseler le sang de mes larges épaules. J'ai eu ma revanche ; & mes officiers, tranquilles spectateurs, ont loué plus d'une fois la vigueur de mon bras. Enfin, je suis revenu sous mon premier drapeau, à la faveur de l'amnistie ; & quoique je n'y sois pas mieux qu'ailleurs, j'espere faire plus tôt ici mon chemin. — Quel chemin, s'il vous plait ? — Parbleu ! voilà la premiere étincelle de la guerre : nous allons soigneusement l'entretenir. Vous voyez ce régiment habillé à neuf, avec ces enseignes flottantes. Dans un mois peut-être ; il n'en restera qu'un sur cent : vous sentez bien qu'alors j'entrerai dans ce beau régiment, & que ma paie sera haussée de trois sols par jour. — Quoi ! seroit-il possible que vous pensassiez ainsi ? — Non pas seulement moi, mais

encore mes camarades, tous nos officiers qui ne demandent qu'à hériter; & vous ſavez qu'on n'hérite que des défunts. . . Je regardai cet homme avec effroi; je lui fis un petit préſent, en lui recommandant beaucoup d'être humain. Il ſourit à ce mot, & je m'éloignai.

Je rencontrai, chemin faiſant, une compagnie qui s'en alloit tambour battant, & qui murmuroit hautement. Toujours trompé par les inſpirations de mon cœur, je crus qu'elle maudiſſoit la guerre. Sans doute, lui dis-je, que l'humanité plaide dans votre ame la cauſe des malheureux que vous allez maſſacrer? —— Point du tout, me dit l'un d'eux. On nous envoie dans un miſérable pays, nu, ſtérile, où il n'y aura rien à piller que la ſoupe du payſan; tandis que nous ſortons d'un pays gras, où nous avions de quoi ravager à notre aiſe. Mais notre chef a déplu au miniſtre, & nous en portons la peine.

Je me retirai, bien réſolu de ne plus faire de queſtion. De retour chez moi, je voulus me conſoler avec des livres: je cherchois un remede à ce fléau antique qui embraſe la terre. J'ouvris le fameux Traité de Grotius: je lus ce grand ouvrage; & à la froideur révoltante qui y regne, aux exemples de barbarie accumulés avec une patience incroyable, à ſes triſtes, inutiles & longues définitions, le dégoût me ſurprit; je l'eſſuyai

d'un bout du livre à l'autre. Jamais plus beau ſujet ne fut plus mal traité. Quoi, le globe de la terre couvert de ſang ! Quoi, ce métier d'égorger regardé comme le comble de la magnanimité, puni dans le ſcélérat obſcur qui vous attend au coin d'un bois, honoré dans celui qui le commet au bruit des trompettes & des fanfares ! Quoi, cette folie injuſte & abominable, qui n'eſt le plus ſouvent funeſte qu'à l'innocence, au lieu d'allumer entre les mains de ce philoſophe le flambeau de la vérité redoutable, au lieu de pénétrer ſon ame d'une indignation forte & rapide, ne lui inſpire que les moyens de légitimer ce qu'il y a de plus horrible, de commettre le crime avec ordre, & de s'appuyer encore de paſſages auſſi dégoûtans que pédanteſques ! Ce ſont bien des autorités qu'il faut ! Il faut caſſer toutes les autorités humaines, pour ne faire valoir que celles de la raiſon & de l'humanité. Loin de remonter aux principes, loin de porter le fer & la flamme dans une plaie gangrenée, il uſe de remedes palliatifs ; il couvre d'un manteau de pourpre ce monſtre de la guerre ; il met un maſque ſur ſon front, un diadême ſur ſa tête, & lorſqu'il dégoutte de ſang humain, il ſe proſterne & n'apperçoit que la pourpre royale. (*a*)

(*a*) Il eſt une guerre légitime, une guerre de défenſe, qui rentre dans le droit naturel.

Ah! diſois-je en moi-même, quel ſera l'homme qui dépouillera ce géant de l'appareil qui ſemble l'ennoblir, pour ne laiſſer voir que l'ogre hideux affamé de la chair des enfans, des foibles, des innocens, & reſpirant avidement l'odeur du carnage & de la mort, à travers l'eſpace des empires & la vaſte étendue du monde? Je brûlai le livre de Grotius, faiſant des vœux pour que ce ſiecle ne ſe paſſât point ſans avoir produit un ouvrage approfondi ſur cette importante matiere.

Rempli d'une mélancolie profonde, je me jetai ſur mon lit, comme pour oublier ce que j'avois vu, & encore plus ce que j'avois lu. A peine le ſommeil ſe fut-il emparé de mes ſens, que je me trouvai en pleine campagne, & ſous un ciel étranger. Là, plus de quatre-vingt mille hommes s'étoient formé des lits de paille ſous le couvert d'une toile légere & portative. Jamais coup-d'œil plus étonnant, plus ſuperbe, n'avoit frappé mes regards. Voilà dis-je, les hommes dans leur premier état & dans leur premiere liberté; les remparts menaçans des villes ne les tiennent point captifs. Mais en examinant de plus près ces hommes, je vis qu'ils portoient des armes meurtrieres; j'apperçus une file de trente canons géométriquement pointés: moi-même, ô ſurpriſe! vêtu d'un juſte-au-corps rouge, un havreſac ſur le dos, je me trouvois ſoldat; un long tube de fer qui vo-

missoit la mort étoit entre mes mains pacifiques ; & l'infernale baïonnette pendoit à mon côté. Le tambour se fit entendre : je jetai bas les armes en philosophe, comme firent jadis Horace & Démosthene. Tout-à-coup on m'arrête ; on me donne les noms de parjure, de lâche ; on me rappelle les sermens que j'avois faits la veille. Hier, me dit-on, lorsque vous étiez ivre, vous avez promis... — J'ai promis, moi ? Ah ! sûrement, messieurs, j'étois bien ivre lorsque j'ai promis de tuer mes semblables. J'allois faire un beau discours pour leur prouver que je ne devois point me battre, lorsqu'il fallut marcher, entraîné par l'exemple & par la foule obéissante. En cela je ressemblois à bien d'autres, qui faisoient cependant parade de valeur. Le tonnerre des mortels, qui détruit plus d'hommes en un jour que le tonnerre du ciel n'en détruit pendant des siecles, donna le signal de la bataille. Je vis le firmament tour-à-tour enflammé & obscurci par des volcans de flamme & des torrens de fumée. Le plomb fatal siffloit & voloit de toutes parts ; les chefs à grands cris poussoient, précipitoient la file pressée des soldats : tous, dans une obéissance aveugle, couroient arroser de leur sang des monceaux de cadavres. Obligé de faire feu, je dirigeois le bout de mon fusil dans le vague des airs, aimant mieux mourir que de frapper un être sensible. L'horreur pâlissoit mon front : ceux

qui me reprochoient ma peur s'efforçoient de noyer la leur dans une boisson forte qui leur égaroit l'esprit. Quel spectacle ! Je doute que l'enfer puisse jamais en présenter un aussi odieux. Des cris lamentables, le fracas du canon, le roulement de cet épouvantable tonnerre, assourdissant les oreilles & endurcissant les cœurs; des hommes étendus & mourans, mêlés avec des chevaux; d'autres se traînant à demi écrasés & poussant des hurlemens effroyables qui ne touchoient personne; des yeux éteints, immobiles; des visages pâles & sanglans, que couvrent des cheveux hérissés; des voix suppliantes invoquant le trépas; toutes les scenes de douleur, de souffrances, de cruautés; tous les tableaux de la rage, de la fureur, du désespoir; toutes les sortes de blessures, tous les genres de mort, tous les tourmens rassemblés; la nature & l'humanité mille fois outragées, & outragées sans remords; les oiseaux du ciel fuyant épouvantés; les seuls corbeaux marquant leur joie par des croassemens, suivant les guerriers à la trace & attendant leur proie. Ciel ! quels objets de démence & de terreur ! J'avançois sur des corps entassés, & les dents d'un moribon expirant dans la rage me déchiroient la jambe, lorsqu'un homme armé de fer, plus fougueux que le coursier qui l'emporte, m'enleve par les cheveux & dresse son cimeterre pour m'abattre la tête; mais un boulet

enflammé vint, & me coupant en deux, dispersa loin de lui mes membres mutilés.

On ne fut jamais si content d'être mort. Bientôt je perdis de vue & le champ de carnage & ces hommes insensés qui, dans leur folie héroïque, égorgeoient pour être ensuite égorgés. Je ne distinguois plus cette terre déplorable que comme un point foiblement éclairé. Je traversois rapidement d'humides ténebres. Au sortir du bruit affreux & discordant des combats, je me trouvois dans un silence & dans un calme universel. Fragile jouet des airs, je commençois à devenir inquiet sur mon sort, lorsque je sentis mes pas s'affermir sur une base plus solide. Je m'apperçus que j'avois pris la forme d'un squélette d'une blancheur extrême; mais je ne conçus aucune horreur de ma nouvelle métamorphose. En effet, je ne sais pourquoi l'on a tant de frayeur de ses propres os : la charpente d'une belle maison est peut-être aussi admirable que la décoration extérieure qui lui sert d'ornement.

Mon squélette blanc se trouva donc parmi une multitude d'autres squélettes aussi nus que moi. Nos ossemens, en se choquant dans la presse, formoient un cliquetis singulier qui résonnoit au loin. Je ne pouvois maîtriser un saisissement secret à la vue de ce triste séjour. Je ne considérois pas de bon œil mes compagnons de misere. Tous leurs

mouvemens étoient brusques ; & quoique réduits au plus misérable état, ils marchoient encore la tête levée & d'un air orgueilleux. Cependant des nuages étincelans rouloient au-dessus de nous ; ils vomissoient les fleches tortueuses de la foudre ; les éclairs qui partoient de ce ciel menaçant, répandoient une lueur sombre & effrayante.

Une voix aussi douce que céleste retentit à mon oreille, & me dit : Te voilà dans un des vallons où la Justice descend pour juger les morts coupables ; celui-ci s'appelle *la vallée des homicides.* O Dieu ! m'écriai-je, seroit-il possible ? Mon cœur est pur, mes mains sont innocentes. J'ai été surpris, entraîné dans la foule des assassins ; mais je n'ai été l'instrument d'aucun meurtre. Rassure-toi, reprit la voix ; il en est d'innocens qui se trouvent mêlés, ainsi que toi, avec ces barbares ; mais je suis ici pour les consoler en attendant le grand jour, & tu n'es dans ce vallon que pour faire rougir ceux qui ont voulu te forcer au crime. La Justice, fille ainée de l'Être suprême, vient éclairer ce lieu tous les six mille ans : tu n'as plus que cinq cens années à attendre. Je marquai vivement & mon impatience & ma douleur. La voix reprit : Tu t'imagines peut-être que tu te traîneras encore d'années en années, de jours en jours, d'heures en heures, comme sur ce globe que tu as habité. Désabuse-toi ; car depuis que je te parle,

cinquante années ſont déjà écoulées. A ces paroles, l'eſpérance vint ranimer mon cœur : je me mis à obſerver ces ſquélettes ambulans ; la dureté de leurs cœurs ſembloit s'être communiquée à leurs oſſemens ; ils ſe heurtoient rudement entr'eux. Je prêtai l'oreille à certain murmure confus, & je diſtinguai le bruit effrayant & ſourd du torrent rapide des ſiecles, que la main du tems précipitoit dans le lac immobile de l'éternité. Tout-à-coup ce torrent impétueux ceſſa de couler. La nature fit comme un pauſe ; cent tonnerres furieux creverent le flanc des nuages, & voici qu'une pluie abondante de ſang tombe auſſi-tôt ſur les coupables : c'étoit tout le ſang verſé depuis l'origine du monde, qui retomboit ſur chaque meurtrier. Je vis en un moment tous ces ſquélettes couverts de gouttes enſanglantées, qu'ils tâchoient vainement d'effacer. N'appréhende aucune de ces taches, me dit la voix de la conſolation : elles ne tombent que ſur les homicides. Chaque goutte repréſente un aſſaſſinat. Ce ſang fait leur honte & leur ſupplice ; il leur imprime le remords, la douleur & le déſeſpoir. Frémis pour eux ! l'inſtant terrible eſt arrivé.

Auſſi-tôt les nuées s'écarterent au loin ; un jour lumineux deſcendit de la voûte céleſte, & devint peu-à-peu ſi reſplendiſſant, que toute cette multitude teinte des marques criminelles qu'elle portoit,

ſe couchoit ſur la terre & ſembloit vouloir ſe cacher dans ſes abymes. Moi-même, quoi qu'ayant conſervé la blancheur, emblême de mon innocence, je ne pus réſiſter à une frayeur reſpectueuſe : je tombai proſterné. La Juſtice éclatante parut au milieu des airs, non avec ce front courroucé, ce glaive, ces balances que nous lui donnons ici-bas : revêtue d'un manteau bleu parſemé d'étoiles d'or, elle tenoit d'une main un ſceptre d'un feu blanc, tandis que l'autre ſe portoit avec triſteſſe ſur ſon front, à la penſée des crimes qu'elle étoit obligée de punir. Sur ce front touchant, Dieu même avoit imprimé toute ſa majeſté : les nobles traits de ſon viſage, quoiqu'un peu ſéveres, inſpiroient la confiance & ſembloient plaindre les malheureux coupables en les condamnant. Quelle beauté ineffable ! Que ſon aſpect faiſoit naître de regrets & d'amour ! Quels remords affreux dans la race des homicides, d'avoir outragé cette majeſtueuſe déeſſe ! Environnée de toute ſa gloire, aſſiſe ſur ſon trône auguſte, des gémiſſemens s'élevoient au ſouvenir de ſes ſaintes loix méconnues ou violées. Le ſoleil de la vérité lui ſervoit de couronne, & toute cette vaſte ſcene étoit éclairée par la ſplendeur de ſes rayons. Le Tems vint dépoſer ſon horloge aux pieds de la Juſtice ; & repaſſant le ſable des années, elles s'écoulerent une ſeconde fois avec une rapidité inconcevable. Chaque mort y

revit avec effroi les inſtans d'une vie dont il devoit rendre compte. A la gauche de la Juſtice, une voix tremblante ſervoit d'interprete aux coupables, & faiſoit tous ſes efforts pour les juſtifier. Cette foible voix ſe nommoit Politique, Raiſon d'état : tout ce qu'elle diſoit tenoit du délire, de l'inhumanité, de l'extravagance. Une autre voix plus forte & plus éloquente, qui étoit à droite, foudroyoit ſes vains diſcours : c'étoit l'Humanité. Au ſon de cette voix victorieuſe, les meurtriers étoient ſaiſis de terreur : ils avouoient leurs crimes, & la pleine connoiſſance de la vérité faiſoit leur ſupplice.

Cette multitude, tremblante devant les regards de la Juſtice, cherchoit en vain quelqu'aſyle. Tous ces potentats ſi fameux étoient nus, tremblans comme les autres ; pluſieurs milliers d'hommes en accuſoient un ſeul, & le rendoient reſponſable de tous les meurtres qu'ils avoient commis. La voix du côté gauche prononça ſi fréquemment le nom d'Alexandre pour excuſe, que la Juſtice ordonna qu'il comparût ſeul. Je vis alors un ſquélette de taille médiocre, les vertebres du col penchées, tout rouge de ſang, ſortir en tremblant de la foule où il ſe tenoit caché. Le murmure qui ſe fit entendre ſur ſon paſſage augmenta ſa confuſion. Nu, petit, dépouillé, il faiſoit pitié. Quoi, dit la Juſtice, voilà donc celui qui vous a ordonné

le crime, & auquel vous avez obéi préférablement à l'équité, à l'humanité, à votre propre conscience! Contemplez la bassesse de votre idole: elle-même reconnoît son néant. Par quel enchantement êtes-vous devenus des esclaves sanguinaires, tandis que tout vous crioit que la nature ne vous avoit pas faits pour servir les fureurs orgueilleuses de ce despote?

Pour toi, qui as sacrifié mes loix au penchant d'une ambition forcenée, tu te vois aujourd'hui l'horreur des complices même de tes forfaits; mais ce n'est point assez, je vais te faire voir à qui tu peux être comparé. Au même instant elle fit signe de son sceptre, & un autre squélette, à peu près de même taille qu'Alexandre, prit place à côté de lui. Il n'étoit pas tout-à-fait si rouge de sang; mais ses os étoient fracturés en divers endroits. Je remarquai que les coups du fer, instrument de son supplice, avoient même enlevé les taches principales. Regarde, Alexandre, dit la Justice, regarde ton émule; il ne manquoit à ce brigand que la force & la puissance pour t'égaler, & il se seroit servi des mêmes moyens que toi pour ravager le monde. Son courage fut aussi grand que le tien; mais gêné par les obstacles, il fut réduit à égorger dans l'ombre ses concitoyens. Ceux qui veillent à l'observance de mes loix furent heureusement assez forts pour con-

duire l'homicide ſur l'échafaud ; il y avoua ſes crimes, & ſe jugea digne du ſupplice le plus honteux.

Malheureux ! tu ne differes point de ce brigand ; &, plus à plaindre, le châtiment n'eſt point tombé ſur ta tête. La force a ſoutenu ton bras de fer qui écraſoit les humains ; tu brûlas mes loix dans l'incendie des villes ; tu forças les mortels effrayés à te dreſſer des autels ; tu perças le ſein de l'amitié ; le ſcandale de tes victoires a égaré des rois qui, à ton exemple, ſont devenus injuſtes. Approche, cruel Céſar, toi qui pleuras devant la ſtatue de ce meurtrier, dévoré de l'ambition d'en mériter une ſemblable. Tu ne fus arrêté, ni par le génie de l'homme, ni par les pleurs de ta patrie. Armé d'un poignard, tu déchiras ſon ſein lorſqu'elle te tendoit les bras. Tu détruiſis la ſageſſe de ſix ſiecles de gloire, pour établir ſur leurs ruines les regnes affreux du deſpotiſme. Va ton nom commence à devenir en horreur, ainſi que ceux des Tamerlan, des Attila, des Charles XII, des Gengiskan. Les ſages proſcrivent leur génie odieux & funeſte ; il n'eſt que la foule aveugle qui ſoit encore ſéduite, & qui dans ſes idées baſſes ne puiſſe confondre le criminel puiſſant qui échappe au ſupplice, & le coupable obſcur qui le ſubit juſtement.

Princes, conquérans, généraux, guerriers,

quelques noms ſuperbes que vous portiez, vils ambitieux, hommes de ſang, frémiſſez ! Vous avez accoutumé les hommes à s'entre-détruire ; vous avez fait de la guerre un fléau habituel & renaiſſant ; vous avez oſé attacher une gloire au meurtre ; c'eſt vous ſans doute, qui répondrez des crimes que vous leur avez fait commettre : mais celui qui eſt venu vous offrir une main ſanguinaire, celui qui pouvant arrêter la cruauté, ou ſe diſpenſer d'en être le complice, a ſervi vos fureurs pour un coupable intérêt, celui-là, dis-je, s'eſt rendu auſſi puniſſable que vous. Eh ! de quel droit un mortel oſe-t-il donner la mort ? Son exiſtence n'appartient-elle pas au Dieu qui l'a créé ? La deſtruction eſt un attentat envers l'Être Suprême : frémiſſez, homicides, en ma préſence ! rien ne peut vous excuſer ; le ſang de vos freres crie vengeance. Celui-là même qui n'eſt couvert que d'une goutte ſanglante, ſera tourmenté pluſieurs ſiecles par le feu dévorant du repentir. Vous ſoupirerez encore de regrets, lorſque la clémence du Dieu de miſéricorde voudra bien vous abſoudre ; car, faut-il vous le dire ? cette tache eſt ineffaçable.

Vous n'avez agi que pour mériter l'admiration des races futures. Eh bien, vous êtes condamnés à ſouffrir juſqu'au moment heureux où les peuples éclairés maudiront la guerre & ceux qui en

ont allumé l'horrible flambeau. Alexandre ! il faut que ton nom ſoit en horreur ſur toute cette terre où tu voulois être déifié ; il faut que tous ceux qui ont ſuivi ton exemple ſoient mis au rang des ſcélérats, avant que tu puiſſes eſpérer quelque pardon. Puiſſe ce tems n'être pas auſſi éloigné que le demanderoit la réparation de tes forfaits ! Souffre avec patience : on commence déjà à te déteſter ; on attache à tes exploits l'idée d'injuſtice & de barbarie ; des ſages ont frappé d'opprobres tes fougueux imitateurs.

Un autre ſquélette ſortit de la foule, comme pour ſe préſenter aux pieds de la Juſtice, & la voix du côté gauche devint ſon interprete. O ſuprême Juſtice ! dit-il, je ſuis tout couvert d'un ſang qui me tourmente, &, tu le ſais, je n'ai jamais tué perſonne. La voix qui étoit à droite répondit : Tu n'as jamais tué ; mais, malheureux, tu as chanté les héros meurtriers, tu les as excités au carnage : en immortaliſant leur nom, tu as immortaliſé le crime des conquêtes ; tu les nommois des triomphes légitimes : & poſant hardiment les lauriers ſur une tête barbare, tu n'as pas rougi de montrer la gloire au milieu des villes détruites, des temples & des palais embraſés. Le maſſacre des hommes devoit-il être l'objet du langage des dieux ? Les chants du génie devoient-ils ſervir les attentats de l'ambition ? La colere

des

des rois mérite-t-elle d'être ennoblie? Ah! c'étoient des larmes que tu devois verser sur le sort de l'humanité souffrante; ou plutôt, tu devois employer le génie dont la nature t'avoit doué, à faire valoir ses droits éternels & sacrés : alors tes vers auroient été plus sublimes & plus respectés. En avilissant les combats, en les rendant odieux à toute la terre, en les livrant d'avance à l'horreur de la postérité, l'on eût vu la gloire sanglante renversée de son char, dépouillée de ses rayons mensongers; l'humanité t'eût serré dans ses bras, en pleurant de joie; l'hommage des mortels sensibles & le regard approbateur du ciel auroient été ta récompense. Que ta poésie soit lue, admirée, à cause de son harmonie, tandis que tu expieras ici l'abus que tu as fait des plus précieux talens!

Je l'avouerai en gémissant, je vis Virgile, Horace, Ovide, ces rares & beaux génies, mais indignes adulateurs du pouvoir arbitraire, suivre les pas de cette ombre désolée. Ils furent punis, comme le chantre d'Achille, pour avoir caressé le monstre qui signa les proscriptions, pour avoir abusé le monde par des vers aussi méprisables qu'ils sont coulans, pour avoir les premiers donné l'exemple honteux de diviniser le diadême sur quelque front qu'il repose. Tous ces lâches historiens qui ont déguisé la vérité, cette foule de

flatteurs qui conseillerent le crime qu'ils n'oserent commettre, ceux qui ont formé le cœur des tyrans, ou qui, plus criminels encore, ont corrompu l'art de parler au genre humain, tous ces pervers, dis-je, étoient traités comme s'ils eussent versé le sang humain : car ils peuvent être rangés dans la classe des plus cruels ennemis de l'homme ; & Machiavel n'étoit, la plume en main, que ce que Néron étoit sur le trône.

La Justice fit entendre sa voix majestueuse, & dit : Paroissez à votre tour, héros chéris, qui n'avez combattu que pour assurer le repos du monde ! vous dont la valeur utile a été la protectrice des foibles & l'asyle de l'innocence, vous qui avez été aussi supérieurs à vos passions par votre sagesse, qu'à vos ennemis par votre courage. Approchez, guerriers humains, aussi braves que sensibles, respectables soutiens des peuples, qui n'avez tiré l'épée que pour arrêter l'homme sanguinaire qui venoit les égorger ! Vous gémissez vous-mêmes sur ce sang impur que vous avez été forcés de répandre ; mais vos regrets ne doivent durer qu'un instant : c'est un tribut que vous payez à la nature ; elle vous tient quittes dès que je vous justifie. Alors on vit paroître les Sésostris, les Epaminondas, les Scipions, les Marc-Aurele, Charlemagne & Henri IV. Ils étoient sans tache ; les rayons lumineux du soleil de la vérité resplendissoient autour

d'eux, & rendoient plus effrayantes les gouttes ensanglantées qui couvroient les coupables. La Justice fit un signe, & ces derniers furent plongés dans des abymes profonds, pour y être purifiés par les remords. Je me vis parmi le petit nombre qui pouvoit lever vers les cieux des mains pures. Ma joie fut grande; car je souffrois autant d'être auprès de ces homicides, que si j'eusse été moi-même couvert de sang.

Parmi ces héros, j'apperçus cet homme vertueux qui, embrassant la cause du genre humain dans une affection tendre & sublime, forma ce beau projet de paix perpétuelle qui sera toujours la chimere des belles ames. Il étoit considéré comme l'écrivain le plus honorable de tous les siecles. Un sentiment profond de bienveillance enflamma son ame grande & sensible. Les peines de l'homme tourmenterent son cœur généreux: il auroit voulu abolir dans l'univers l'esclavage, le despotisme, le vice & le malheur, & sur-tout arracher des mains des rois ce glaive terrible qui sert leur ambition effrénée. Ses ouvrages avoient paru des rêves pendant le sommeil de la vie; mais ici ils portoient une empreinte lumineuse qui leur méritoit les regards de la Justice.

Ce philosophe, assis entre Henri IV & ce duc de Bourgogne adoré, tenoit entre ses mains le plan universel de la félicité des nations. Il consul-

toit ces grands hommes, dont l'humanité ſincere & profonde étoit ſans faſte, ſans vanité, ſans foibleſſe ; mais hélas ! la nature leur avoit refuſé de plus long jours. Mon ame ardente voloit comme pour s'unir à cette ame pure qui chériſſoit l'ordre & l'harmonie pour le ſeul bien qu'ils font au monde. O quelle joie ! quels momens heureux ! J'eus le bonheur de m'entretenir avec lui ſur des matieres également intéreſſantes & profondes. Il avoit encore cet enthouſiaſme que les ames qui ne ſentent rien condamnent, & qui eſt cependant l'unique germe de toutes les grandes choſes.

Tout-à-coup une décharge d'artillerie me réveilla en ſurſaut : elle célébroit la nouvelle d'une victoire. Le peuple, qui ne voit que le moment, étoit dans l'alégreſſe. Pour moi, fuyant le tumulte des réjouiſſances publiques, le bruit du ſalpêtre enflammé, l'ivreſſe d'une populace aveugle, je me dérobai à la foule, & dans un cabinet ſolitaire j'écrivis ce ſonge.

CHAPITRE V.

De la Fortune & de la Gloire.

LE ſceptre de Morphée avoit touché mes paupieres : les noirs ſoucis, les inquiétudes voltigeoient loin de moi. Tout, juſques à mon amour, goûtoit avec mon cœur les charmes du repos. Tout-à-coup un peuple de fantômes vient frapper mon imagination ; mais bientôt elle démêle un ſyſtême régulier dans cette ſcene tumultueuſe, & tel eſt le tableau fidele que ma mémoire en a conſervé. . . . . Je me trouvois dans un temple rempli d'un peuple immenſe ; j'entendois de tous côtés ces mots : Elle va paroître . . . la voilà . . . non . . . oui . . . c'eſt elle . . . non. On alloit, on venoit, on ſe coudoyoit. Hommes & femmes, jeunes & vieux, magiſtrats & gens de guerre, artiſans, citoyens, étrangers, tout étoit en mouvement comme en confuſion. Tout-à-coup ce ne fut qu'un cri. Je tournai la tête, & je vis une femme nue, un bandeau ſur les yeux ; elle avoit un pied ſur une roue qui tournoit avec une rapidité inconcevable ; deſſous on liſoit cette inſcription : *A la ſouveraine de l'univers*. Auſſi-tôt toutes les bienſéances furent anéanties ; on ſe heurtoit ſans ménagement, & moi-même entraîné dans

la foule, j'étois forcé d'obéir à ſon énorme impulſion. On crioit à mes oreilles : A moi, à moi, à votre plus fidele ſerviteur, à votre eſclave ; ô déeſſe, regardez-moi ! je rampe, je flatte, je ſers depuis dix ans... Et tous les viſages m'offroient alors quelque choſe d'avide, de dur, de rebutant. On fouloit aux pieds ſans miſéricorde ceux qui étoient tombés. Cependant des pieces d'or pleuvoient de toutes parts ; il ſuffiſoit d'en ramaſſer une pour être riche ; elle ſe multiplioit dans la main de celui qui la poſſédoit : mais perſonne ne ſe contentoit d'une ſeule. Les uns ſe plaignoient des rigueurs de la déeſſe, les autres ſembloient puiſer une nouvelle fureur, dès qu'ils avoient obtenu quelque bienfait ; mais elle, ſans s'embarraſſer ni de leurs éloges, ni de leurs reproches, ni de leurs clameurs, diſtribuoit toujours en tournant, les dons divers qu'elle avoit à faire à cette foule empreſſée. La plupart étoient trompeurs. Celui-ci croit ramaſſer un tréſor, il ne ramaſſe que le goût des chimeres & de la prodigalité ; celui-là, en ſe bâtiſſant un palais, ſe prépare le poiſon que lui deſtine ſon avide héritier. Dans le flux & reflux continuel qui me preſſoit, je n'avois rien de plus précieux à deſirer que de ſauver ma fragile exiſtence. Tandis qu'une joie folle éclatoit à ma droite, des larmes de rage couloient à ma gauche. Ni la beauté, ni les mœurs, ni

l'eſprit n'attiroient l'attention de l'aveugle déeſſe. Le plus fort, le plus adroit, ou, pour mieux dire, le plus fourbe, raviſſoit ſes préſens. Chacun élevoit en l'air un morceau de papier qui contenoit ſes demandes; c'étoient autant de placets. J'en lus pluſieurs; le premier portoit: O déeſſe! je n'ai que cent mille livres de rente, comment voulez-vous que je vive? Je dépenſe cela en porcelaines & en magots; ô vous, qui faites les heureux du ſiecle, permettez ſeulement que j'affame une province, & mes affaires iront bien! Un autre diſoit: O déeſſe! un homme de ma naiſſance & de mon rang devroit-il ſe trouver dans cette bagarre? Ne ſeroit-ce point à vous à venir au-devant de moi? Et à quoi ſervent les loix, ſi ce n'eſt à m'aſſurer en paix l'oiſive opulence qu'il eſt de ma grandeur de prodiguer à ceux qui ſauront flatter mes caprices? Celui d'une jeune fille s'énonçoit ainſi: O déeſſe, un amant, quand même il ne devroit pas être mon mari; ou un mari, quand même il ne devroit pas être mon amant! Celui d'un poëte: Vous qui tenez le dieu Plutus aſſis ſur vos genoux, & qui le careſſez familiérement, je ne demande point que vous lui diſiez quelque choſe en ma faveur; faites ſeulement marcher la perſuaſion, votre compagne fidelle, & ce petit amour ailé qui ne vous abandonne point: que je trouve grace devant les hiſtrions &

les Laïs, dont l'insolente ignorance n'a plus de bornes; que ma piece soit jouée & applaudie, afin que seulement deux ou trois de mes confreres en crevent de dépit. O Fortune ! vous présidez plus que toute autre déesse aux représentations nouvelles; faites luire sur ma tête, dans ce jour terrible, la bénigne influence de votre étoile.

Un autre : Je suis arrivé, ô déesse ! des rives de la Garonne, dans la ville du monde la plus florissante, celle où l'on s'intrigue le plus, où l'on s'agite davantage, où l'on emploie toutes sortes de moyens pour s'avancer & s'enrichir, où regnent les vices les plus éclatans, &, ce qui est plus aimable encore, l'art de les faire chérir ou estimer. J'ai eu toute l'effronterie possible; j'ai menti comme on ne ment pas; j'ai incessamment parlé de moi, j'ai relevé mon frêle mérite avec toute l'adresse imaginable; hélas ! je n'ai point réussi. O déesse ! n'est-il plus de sots, n'est-il plus de dupes dans cette ville immense ? Et s'il y a quelques gens sensés qui devinent les frippons au premier coup-d'œil, par quelle fatalité les ai-je rencontrés ? Je serai donc le premier de ma race & de mon pays, à qui l'impudence n'aura servi de rien ?

Un autre encore : Mon protecteur me promene & me joue depuis quinze ans, ô sourde déesse ! Je le méprise : mais je ne manque pas

une ſeule audience où je le loue en face ; je me charge des commiſſions les plus affligeantes & les plus onéreuſes ; je lui dédie mes livres ; je mange à ſa table tant qu'il y a un couvert de reſte ; je me fais auſſi petit qu'il s'imagine être grand : que faire donc ? Je n'ai ni femme, ni fille, ni ſœur, ni niece, ni couſine : ô déeſſe ! tire une parente de ma côte, & que le barbare s'attendriſſe.

Le dernier diſoit : Je voudrois échanger mon honneur, mon nom & ma probité, contre un peu d'argent ; & je ne trouve perſonne pour m'en débarraſſer. Ma foi, ſi cela continue, je ſerai obligé de garder mon nom, mon honneur & ma probité.

Tous ces placets, que ſoulevoient tant de mains ſuppliantes, étoient tous auſſi fous, auſſi bas, auſſi extravagans ; ils contenoient des plaintes outrées, des vœux chimériques, des projets bizarres. Tout-à-coup un homme, ſurchargé de dorure, dit en ſe retirant de la foule : Meſſieurs les maladroits, écoutez ; j'ai fait mes affaires, ſuivez-moi ; ſoyez mes humbles complaiſans. Je tiens table ouverte, parce que cela m'amuſe ; quiconque voudra venir manger ſera bien venu, ſoit qu'il m'amuſe, ſoit même qu'il ne m'amuſe pas ; entendez-vous ? Auſſi-tôt le perſonnage fut entouré ; curieux, je ſuivis la foule, & nous entrâmes chez Mirmon. C'étoit un palais où le goût le dif-

putoit à la magnificence ; le travail des ameublemens étoit exquis, & le luxe y étoit recherché. D'un côté, le génie déployoit ſur la toile ce qu'il y a de plus majeſtueux & de plus tendre ; de l'autre, le groteſque étaloit ſes bambochades & ſes autres inventions modernes. Le nombre des eſclaves égaloit les caprices du maître : pour lui, enivré de ſon opulence, il ſe regardoit comme un des premiers citoyens ; il rappelloit ſouvent l'obſcurité de ſon origine ; mais, qui le croiroit ! par un ſentiment d'orgueil. Quel chemin j'ai fait ! diſoit-il ; cela n'arrive qu'à ceux qui, comme moi, ont le talent de s'élever. Les ſots demeurent l'œil étonné, la bouche béante ; l'homme qui connoît le local, perce & rompt toutes les digues. On l'envie, & c'eſt un hommage qu'on rend à ſon adreſſe. Un flatteur paraſite lui répondoit : Dans tous les lieux on ne vante que votre bon goût, l'arrangement de votre maiſon, la délicateſſe de votre table ; tout le monde applaudit aux talens ſupérieurs qui vous diſtinguent du reſte des mortels ; & c'eſt à vous de jouir de cette fortune qui, en ſoulevant le coin de ſon bandeau, vous a apperçu dans la foule, & a recompenſé votre prodigieux mérite.

A table, enflé des louanges qu'il recevoit, il parloit de tout, & ſe piquoit, non-ſeulement d'aimer paſſionnément les beaux arts, mais encore

de s'y connoître. J'y aurois infailliblement excellé, si je m'y étois appliqué, disoit-il d'un ton presque convaincant ; mais j'ai choisi le parti solide, & je n'ai point lieu de m'en repentir. Actuellement je puis m'ouvrir une autre carriere ; quand on a su prendre les voies les plus fines, les plus ingénieuses pour s'enrichir, on n'est pas, je crois, mal-habile à trouver les routes du Parnasse. D'une voix unanime, chacun lui protestoit qu'il ne tenoit qu'à lui d'être poëte, musicien, peintre, graveur, architecte, traducteur, comédien, enfin tout ce qu'il voudroit être, aussi parfaitement qu'il avoit été excellent monopoleur.

Je sortis, & guidé une seconde fois par une invincible curiosité, je rentrai dans le temple ; mais je m'arrêtai sous le portique, ne voulant observer que de loin le tumulte effroyable que faisoient les intéressés. J'apperçus un homme d'un extérieur simple, d'un port noble & ouvert ; il ne songeoit pas à se mêler parmi la foule : au contraire, appuyé sur une colonne, il regardoit d'un œil triste ces combats odieux ; il disoit en soupirant, & par intervalles : quelle race méprisable ! quelle multitude dévouée au plus vil esclavage ! Ces malheureux ne connoissent d'autre divinité que la Fortune. Voyez cet empressement, ces passions furieuses ; elles n'ont jamais été si vives pour la gloire ou pour la vertu. On voit

jusqu'aux miniſtres des autels abandonner leurs demeures tranquilles, & les philoſophes les hautes ſpéculations de leur cabinet; on n'a que du mépris pour la ſageſſe; on préfere les richeſſes au mérite & aux talens. Tout décroît, tout s'efface, tout annonce une ruine prochaine. Les ames n'ont ni force, ni aſſiette, ni vigueur, la vie morale des états dépérit & s'éteint. Le pontife du temple de la Fortune, le front orné de ſa tiare, qui ſe promenoit alors, entendit ces mots. Il étoit ſuperbement vêtu, ſes doigts étoient chargés de bagues, ſes habits étoient couverts de diamans. Il répondit à l'inconnu avec ce ton léger qui convenoit à ſon extérieur : C'eſt bien dommage, monſieur le frondeur, mais cela eſt ainſi : les hommes ſont ridicules, extravagans, foibles, malheureux; ils ſont nés tels. Conſidérez l'homme en détail; ſon entendement eſt obſcurci par mille erreurs; il commence à ſe tromper dès qu'il commence à penſer; pourquoi? Parce qu'il a trouvé l'ordre naturel des choſes renverſé. Le gage de tous les biens s'eſt trouvé fixé dans un métal jaune; il le pourſuit avidement comme l'échange de tous les plaiſirs; l'homme veut être abſolument heureux; il ne ſait point, ſelon vous, en quoi conſiſte le bonheur: d'accord; il l'a bonnement placé à embellir ſa retraite, à y répandre l'abondance & toutes les commodités de la vie, à jouir de

toutes les ſenſations que lui apporte en foule la nature obéiſſante au pouvoir de l'or. Il eſt déraiſonnable de penſer ainſi, je l'avoue; il a tort d'être ſenſible & d'aimer la volupté : plaignons-le de ce goût infortuné. — Quoi! reprit l'autre, peu de choſe lui ſuffira; ſes beſoins ſeront bornés; il n'aura qu'un eſtomac & qu'un inſtant à vivre, & il ne pourra connoître la modération, la tempérance, l'équité; il obéira à toutes les ſenſations capricieuſes que lui dicteront les ſaillies d'une imagination enflammée; il ſacrifiera, s'il le faut, l'univers entier pour le chatouillement agréable d'une fibre? Non, une injuſtice ſi criante & ſi cruelle ne peut être autoriſée que par ceux qui en ſont les complices. Si mon bras ne peut abattre ces coloſſes d'orgueil & d'inhumanité, ma voix les maudira. Miſérable Fortune, ſois maudite à jamais! — Elle eſt au-deſſus du murmure des hommes, répondit paiſiblement le pontife; il faut que le reſſort qui fait mouvoir le monde moral, ait tout le jeu d'où dépendent ſa force, ſa durée & ſon éclat. Il faut que la ſociété, qui n'eſt qu'une fermentation perpétuelle, pour ne pas tomber dans un état d'inertie, éprouve cette ſecouſſe vive qui ſe communique à ſes membres & leur procure la chaleur & la vie. Cette inégalité, qui vous ſemble monſtrueuſe, eſt le principe actif des êtres; ce ſont les plus viles paſſions qui

fécondent le riche tableau de l'univers. Parmi les combinaiſons infinies d'êtres qui exiſtent, il en doit exiſter de toutes les ſortes. L'animal hideux, bourſoufflé d'un venin livide, occupe ſa place, & dans la fange ne ſauroit être l'aigle fier qui s'éleve dans la pure région des airs. — Vous ne me prouverez jamais qu'il faille que des millions d'hommes rampent dans l'obſcure miſere, pour nourrir le luxe ſcandaleux des favoris de votre indigne déeſſe. Cœurs barbares & aveuglés, qui ne jouiſſent pas même de ce qu'ils raviſſent à l'indigence, ces hommes cruels ne ſe réconcilieront jamais avec l'auguſte morale, avec cette morale touchante, éternelle, qui dans tous les tems les condamnera, & vengera les torts faits à la foibleſſe par ces tyrans qui demain vont rentrer dans la poudre & dans l'ignominie. Mais, ſi l'or & l'argent ſont en effet la ſource du bonheur, pourquoi ne ſont-ils pas la récompenſe du bon eſprit, de la vertu, de l'honneur, de la probité ? Pourquoi la pauvreté & l'obſcurité ſont-elles le partage des gens de bien & de mérite ? — Eh ! d'après votre aveu, n'ont-ils pas reçu des dons plus précieux ? Peuvent-ils, doivent-ils tout avoir ? Et dans l'état actuel des choſes, n'êtes-vous pas heureux que des hommes avides courent les mers & s'expoſent à des périls ſans nombre, pour enrichir la patrie des tréſors d'un nouveau monde ? Ne jouiſſez-

vous pas vous-même d'une portion de ces biens, n'en jouissez-vous pas autant qu'eux ? Ils ont des monceaux d'or ; mais avez-vous compté toutes les peines qu'ils ont essuyées ? Sans un aveuglement surnaturel, auroient-ils fait un pas, se seroient-ils fatigués dans l'espoir incertain de se reposer ? Un Criton se charge de l'approvisionnement de nos magasins en tems de guerre ; il se dévoue volontairement à l'indignation publique, pour le plaisir d'élever un palais. L'autre se rend monopoleur, prend en main tous les deniers publics, s'en rend dépositaire, au risque de voir le glaive de Thémis s'appesantir un jour sur sa tête ; & tous ces soins, ces embarras sont pour se procurer une opulence enviée, méprisée, & trop souvent dangereuse. Je crois qu'un philosophe devroit encore les remercier : car enfin, dans une situation extrême, l'état a eu grand besoin de leur activité ; l'état étoit perdu, sans doute, s'il n'y avoit eu alors que des gens paisibles & modérés. Otez les moyens de fortune, le patriotisme est un mot vuide de sens ; l'émulation & l'industrie cesseront entiérement. L'opulence entre donc dans l'ordre politique, qui lui-même est une nuance de l'ordre universel. La carriere est ouverte à tous, & les efforts hardis sont presque toujours couronnés. Ces excès seront condamnables dans la théorie d'un empire parfaitement policé : mais où existe-

t-il ? Remue-t-on la matiere morte ſans levier ? Les nations n'ont-elles pas beſoin d'un levain qui, poiſon par lui-même, étend leur ſphere, ſert à la circulation, leur donne une ſorte de vie & de mouvement ? Et ſi le bien qu'il produit eſt mêlangé de mal, quel eſt l'ordre des choſes où ces élémens oppoſés ne ſe rencontrent pas ? Au figuré comme au phyſique, rien ne prépare plus la corruption des choſes que cet état paiſible qu'on nomme égalité, & qui annonce la mort de la république. — Vous avez des idées & des raiſons de gouvernement & de police que je n'ai pas : mais je connois quelque choſe d'antérieur aux gouvernemens ; c'eſt la juſtice, l'honneur, la probité : car, vous l'avouerez, la cupidité rompt aiſément les liens que ces vertus impoſent aux hommes, & l'exemple de ceux qui ſe plongent dans le luxe ſera contagieux. Que deviendront alors ces appuis ſacrés du genre humain ? — Ces vertus brilleront d'un nouvel éclat ; & quand il n'y auroit que la foule des mécontens pour les admirer ? — L'inhumaine avarice plaiſante quelquefois, mais toujours baſſement. S'il eſt permis de ſe procurer le néceſſaire, autant eſt-on vil & coupable en recherchant le ſuperflu, ſi ce n'eſt pour le répandre auſſi-tôt. En cauſant la miſere des peuples, on ſe rend digne de leur mépris. Il ne faut qu'écouter la voix de la nation, pour entendre

tendre ſon arrêt. Le premier devoir de l'homme eſt de reconnoître les bornes qu'il doit aſſigner à ſes deſirs. — Les impulſions du cœur humain ſont comme celle de la nature : elles ſont fortes & rapides ; & pour mieux frapper le but, elle le paſſe quelquefois. Foible & riſible vertu, raiſon encore plus foible ! vous n'avez jamais eu la force de réſiſter à l'appas ſéduiſant des richeſſes : à leur approche votre faſte tombe, les deſirs reprennent leur cours avec plus de véhémence : ils avoient été ſuſpendus, parce que rien ne déterminoit leur pente ; mais il étoit contre leur nature de remonter vers leur ſource : d'ailleurs, la cupidité réciproque des hommes leur ſert mutuellement de poids & d'équilibre ; & s'il eſt rompu, il ne tarde guere à ſe réparer. Tous les mortels ſont égaux aux yeux de la fortune ; voilà pourquoi elle diſtribue au haſard ſes bienfaits. De deux hommes courageux, l'un monte ſur le trône, l'autre ſur l'échafaud : elle les voit du même œil régner ou mourir dans les tortures. Si les hommes vertueux, ſi les hommes de génie la recherchoient, elle récompenſeroit ſans doute leur aſſiduité ; mais il faut toujours un peu mériter la fortune, & il eſt plus doux de s'emporter contr'elle, que de ployer ſous cette déeſſe qui, reine du genre humain, a le droit de le traiter à ſon gré. — Quoi ! vous ne connoiſſez pas même la fierté attachée à la

vertu ? ſachez qu'elle ne ſait rien demander ; que ſolliciter avec éclat eſt un aviliſſement qui l'outrage. Contente de ſa médiocrité, elle ne vient point groſſir une cour profane ; ſon bonheur eſt dans l'accompliſſement de ſes devoirs ; ils lui ſont plus chers que toutes les richeſſes qu'elle pourroit acquérir ; elle connoît cette paix qui accompagne la modération des deſirs ; elle ſait jouir, mais elle ſait auſſi ſupporter la privation ſans murmurer. Si les récompenſes que la fortune accorde étoient proportionnées au tems qu'on a employé, aux ſoins qu'on s'eſt donnés, & ſur-tout aux vrais ſervices rendus à la patrie, alors je ſerois le premier à fléchir le genou devant cette divinité juſte. — Je vois que des idées d'une perfection chimérique vous dominent : la nature, je le répete, nous donne des deſirs ſans bornes. — C'eſt à nous, s'il eſt vrai, de rectifier les déſordres de la nature. — Eh ! le pouvons-nous ? — Je le crois. — Mais, du moins, la fortune n'eſt-elle pas un moyen pour obliger, & à ce ſeul titre ne devroit-elle pas être chere au philoſophe ? — Celui qui ne ſait obliger qu'avec de l'or, n'obligera jamais : les mortels les plus indigens ſont ceux qui rendent à leurs ſemblables les plus grands ſervices. Le cœur s'endurcit dès qu'il ſe voit indépendant des calamités générales : c'eſt un homme dans le port, qui contemple un vaiſſeau battu

par l'orage ; ce n'eſt pour lui qu'un ſpectacle. Je veux être pauvre par goût, pour conſerver plus ſûrement ma ſenſibilité & ma vertu. — Je vois que nous ne nous entendrons pas. — Je le vois avec douleur. Inſenſés mortels ! reprit le ſage d'un ton élevé, eſt-il poſſible que vous ne puiſſiez rien tirer de votre propre fond, rien trouver dans votre penſée, dans la fermeté de votre ame, dans votre amour pour la vertu, de quoi vous rendre heureux ? Le bonheur eſt en nous, dans des actions bonnes, légitimes, que notre cœur avoue avec complaiſance. Faut-il que vous vous adreſſiez ſans ceſſe à cette déeſſe volage, changeante, capricieuſe, qui gouverne en deſpote aveugle, & qui ne vous careſſe que pour vous précipiter dans les abymes de la folie & de l'imprudence !... A ces mots, le pontife ſourit, & lui prenant la main, il voulut lui mettre au doigt un diamant d'un prix très-conſidérable. Le ſage retira ſa main ſans courroux, & ſouriant à ſon tour, il dit: Que prétendez-vous faire ? C'eſt pour les enfans, que ces bagatelles ſont faites : amuſez-les avec des diamans, des pierres bigarrées, des rubans de diverſes couleurs ; il faut les diſtraire pour les empêcher de jeter un œil ſérieux ſur cette valeur imaginaire qui les éblouit & les trompe. C'eſt bien de l'or & de l'argent dont j'ai beſoin ! Vertus fieres ! courage d'eſprit inébranlable ! étude profonde qui

transſportez la vie de l'homme dans la penſée ! venez à moi, rempliſſez mon ame ; que je mette à profit cet inſtant qui m'eſt donné, & qui s'écoule dans la profondeur de l'éternité ! Qu'il ne ſoit pas perdu pour moi, que je vive tout entier, que je me plonge dans ces idées juſtes, élevées, propres à fortifier l'ame contre les malheurs inévitables de la vie ! Tels ſont les tréſors qui ſeuls ont quelque prix, & que je brûle d'acquérir. Cependant, pour reconnoître le bien que vous me vouliez, marchez ſur mes pas, & que je vous montre à mon tour le ſéjour où je préſide.

Je les ſuivis tout ému. Le ton, la démarche, le courroux noble de ce ſage m'avoient frappé ; il nous introduiſit dans un temple majeſtueux, tout éclatant de lumiere. On n'y voyoit point de foule ; le marbre vivifié préſentoit de toutes parts les ſtatues de pluſieurs grands hommes ; elles portoient le caractere & le feu de leurs ames. L'expreſſion étoit inimitable ; le ciſeau avoit donné le mouvement ; ils avoient été peu connus pendant leur vie, à leur mort le cri de l'admiration avoit fait voler leur nom ſous ſes voûtes auguſtes ; une multitude de lampes deſcendoit de ce nouvel empirée, & la clarté qu'elles répandent ne doit jamais finir. Au milieu, je vis un corps immenſe, formé d'une ſubſtance purement aérienne ; c'étoit l'image de la poſtérité reconnoiſſante. Elle étoit à

genoux devant un diadême, un bâton de commandant & un livre. C'étoit la couronne de Henri, le ſceptre de Turenne, & l'eſprit des loix. A ſa droite étoit le buſte de Socrate, en face celui de Richardſon. Là, ſe promenoient les Solon, les Épaminondas, les deux Brutus, avec les Fabius, les Scipion, les Caton, les Antonin. Là, ſont les héros qui ont eu la véritable grandeur d'ame, les écrivains illuſtres, les ſages de tous les tems; leur extérieur ſimple & leur air modeſte annonçoient la ſimplicité & la candeur de leurs ames; ils diſoient à la poſtérité: Déeſſe, nous n'avons jamais cherché vos louanges, nous n'avons jamais deſiré vos préſens. La plus pure récompenſe de nos actions a été dans le plaiſir que nous avons goûté à les faire. Pour ſuivre la vertu, l'on n'a beſoin que de l'amour de la vertu même.

La Poſterité répondoit: Vous vivrez éternellement, vous, mes vrais amis; je veux que tous les humains vous connoiſſent & vous reſpectent. Mon plus grand plaiſir ſera de divulguer vos vertus: arrachés pour toujours au ſommeil léthargique de la mort, les filles de mémoire célébreront vos grandes actions. Auſſi-tôt une céleſte harmonie ſe fit entendre; elle s'éleva lentement dans les airs, & par une gradation bien ménagée, elle frappa la voûte ſonore du temple, & de là ſe ré-

pandit dans l'univers. Il n'eſt point d'oreille qui ne ſoit enchantée d'un ſi beau concert. Je ſentis l'ivreſſe délicieuſe que les muſes font couler dans les cœurs ſenſibles. Ah ! je ſuis dans le temple de la gloire, m'écriai-je ; je ne vois ici ni conquérans ni ambitieux, ni tous ces fléaux de la guerre, que la crainte a déifiés ; je vois les vertus éminentes, les talens extraordinaires, qui font le charme & la conſolation du genre humain. Qu'elles ſont viles les inclinations de ceux qui mépriſent la gloire !

Plus ces grands hommes avoient été maltraités de la fortune, plus ils répandoient d'éclat. Le Taſſe & Milton, couronnés des mêmes lauriers, rioient des coups impuiſſans que leur avoit porté le ſort ; ils fouloient aux pieds la face ignoble de leurs Zoïles. Le pontife du temple de la fortune baiſſoit un œil confus. Ces fronts rayonnans avoient ſur les cœurs une autorité ſi douce, ſi naturelle & ſi puiſſante, ils attiroient tellement le reſpect & l'amour, que les cœurs les plus vicieux redoutoient leur mépris. Le ſage éleva ſa voix qui retentiſſoit avec majeſté ſous ces voûtes élevées, & dit : La gloire ne naît point de l'orgueil, de l'ambition, du faſte, de la puiſſance ou de l'intrigue ; ſi l'on ſe proſterne devant l'idole du pouvoir, les démonſtrations de ce reſpect ſont paſſageres & forcées ; il faut des vertus diſtinguées,

il faut des talens reconnus, pour obtenir ce suffrage public, qui récompense dignement; c'est lui qui acquitte la dette que l'homme ne peut plus payer. La gloire ne consiste point à éterniser des syllabes, mais à laisser un grand exemple. Elle se dérobe aux poursuites empressées, & elle se plait à couronner l'homme simple & modeste, qui chaque jour a développé ses vertus avec la chaîne de ses devoirs. Vous retrouverez ici ce brave & généreux Phocion qui, après avoir commandé des armées nombreuses, vit la vieillesse & l'indigence le saisir sous ses lauriers. Il mourut pauvre, il mourut abandonné : quelle fin plus glorieuse! Vous voyez encore cet Aristide, cet homme juste par excellence; il suivit constamment ses devoirs, il fut banni; il ne se prêta point aux caprices du peuple, aux séductions des magistrats. Le sort réservé à la vertu l'attendoit. Contemplez Catinat, son héroïsme guerrier, sa philosophie tranquille; il disoit dans sa retraite : J'ai servi ma patrie avec zele & courage; dès qu'elle a jugé que mes services lui étoient inutiles, j'ai commencé à vivre pour moi-même; les voeux les plus ardens de mon coeur seront toujours pour elle. Ce grand homme dans sa disgrace inespérée, n'avoit rien à se reprocher. Ses ennemis, qui ne savoient agir que par des voies détournées, triomphoient de son obscurité; il leur opposoit sa vertu, & cette égalité

d'ame que la vertu ſeule peut inſpirer. Plus bas, vous voyez ce Fénelon, qui dans le ſéjour de la haine, dans le tourbillon des paſſions fougueuſes, regagna par la modération cette paix que la fureur jalouſe voulut lui faire perdre. Tels ſont les hommes qui méritent l'admiration des ſiecles. On voudra leur reſſembler : ils ſerviront de modele, ils formeront de grandes ames qui ne ſont pas encore nées.

Maintenant, que les Lucullus, que les Craſſus, que les monopoleurs jouiſſent de leur fortune, qu'ils raſſemblent autour d'eux toutes les voluptés ſenſuelles que procurent les richeſſes ; que la foule des plaiſirs ne les abandonne jamais ; qu'ils aient l'aiſance, l'agréable, & même le ſuperflu : j'y conſens ; tel eſt leur lot. Perſonne de bien né n'enviera, je crois, leur coupable opulence. Mais auſſi qu'une barriere éternelle les ſépare de ceux qui ont eu l'honneur pour perſpective, pour aliment & pour but de leurs travaux ; qu'ils ne ſe trouvent jamais ſur la même ligne avec le magiſtrat qui veille à la conſervation des loix, avec le guerrier dont le moindre effort eſt de braver la mort, avec l'écrivain illuſtre qui ajoute aux penſées de ſon ſiecle & à celles du genre humain. Eh ! quelle ſeroit la récompenſe des vertus déſintéreſſées, patriotiques, ſi la même monnoie payoit l'homme vénal & le héros ? Que la tache impri-

mée ſur les mains qui levent les impôts publics, ne puiſſe être effacée par des fleuves d'or ; que les diſtinctions honorables ne leur appartiennent jamais ; qu'elles jouiſſent de tout, excepté de l'apanage des grands hommes.

Le pontife de la Fortune, humilié, vaincu, ſentoit dans ces paroles une force à laquelle il ne pouvoit répondre. — Quels ſont donc les plaiſirs attachés à cette gloire que vous vantez tant? — C'eſt le ſecret des grandes ames, répondit le pontife du temple de la gloire ; ceux qui l'adorent ſont heureux par elle : la fortune s'épuiſe & s'affoiblit en ſe partageant ; la gloire eſt un patrimoine auſſi étendu qu'il eſt inépuiſable ; la couronne d'un vainqueur ne fait aucun tort aux palmes que moiſſonne un autre vainqueur. Il eſt ſur la terre des hommes dont le nom flatte mon oreille ; je les attends ici, pour les recevoir, les embraſſer, & étendre avec eux l'empire de la penſée, de la raiſon, de la vertu. A ces mots, un feu divin s'alluma dans ſes yeux : je le fixai plus attentivement ; quel étrange contraſte m'offrirent ces deux perſonnages ſi oppoſés ! Le pontife du temple de la Fortune étoit Bourvalais ; celui du temple de la Gloire étoit Corneille.

CHAPITRE VI.

De l'Amour.

Le triste mois du Sagittaire annonçoit déja l'hiver aux cheveux blancs ; le flambeau des cieux ne jetoit plus qu'un éclat pâle, & la nuit plus longue succédoit rapidement au jour. Adieu les plaines riantes, les bois ombragés, les ruisseaux tranquilles. Le froid vieillard qui s'assied sur les orages, tout hérissé de glaces & de frimats, chassoit l'automne expirante. Il falloit retourner à la ville, à cette ville tumultueuse, où toutes les passions fermentent, & semblent de leur souffle impur corrompre l'air qu'on y respire. J'abandonnois à regret ces belles campagnes, où six mois s'étoient écoulés comme un seul beau jour. Au milieu de ma route je m'arrêtai sur le soir dans une hôtellerie pour y passer la nuit. Assis auprès d'un large foyer, d'où jaillissoit un feu brillant ; je réchauffois mes mains engourdies, lorsque je vis entrer une jeune femme d'une figure intéressante ; son geste & sa démarche ennoblissoient la simplicité de ses habits ; elle tenoit dans ses bras un paquet mollement pressé contre son sein. A peine fut-elle à mes côtés, qu'elle l'ouvrit & développa d'entre plusieurs langes le plus bel enfant

qui ait jamais frappé mes regards. Cette ſcene, quoique naturelle & commune, me toucha vivement par les graces, la nobleſſe, la dignité de celle qui la repréſentoit. Reſpectueux admirateur de la tendreſſe maternelle, je la conſidérai néanmoins avec beaucoup d'attention. Les traits les plus fins ſe deſſinoient avec fierté dans les contours d'une phyſionomie douce & touchante; ſes yeux étoient pleins de feu, mais la modeſtie en tempéroit la vivacité; ſa parole étoit ferme, quoiqu'un peu agitée; & cet enſemble formoit un tableau qui m'attachoit tout entier. Encore plus excité par un intérêt tendre que par un penchant curieux, je me haſardai à lui demander d'où elle venoit, & ſi elle avoit encore loin à marcher, chargée d'un tel fardeau. Ce n'eſt point un fardeau, me répondit-elle d'une voix douce; mon enfant m'eſt trop cher pour peſer dans mes bras; ils ne ſe repoſeront de l'avoir porté, que lorſqu'ils l'auront remis dans les bras d'un pere tendrement aimé. Puiſſé-je toucher à cet inſtant heureux! Mais ſi le ſort l'éloigne, l'eſpérance courageuſe ſaura me donner la fermeté de l'attendre. Ces mots, prononcés avec quelque véhémence, m'inſpirerent le deſir d'en apprendre davantage. Je la queſtionnai avec ce ménagement, ce reſpect, qui invitent l'ame par l'accent de la droiture, ſans aucune autre eſpece de vic-

lence. Son cœur naïf ſe trouvant d'abord un peu embarraſſé dans le chemin de la ſincérité, héſitoit à chaque réponſe ; mais enfin, ſoit que ma façon de parler lui inſpirât quelque confiance, ſoit qu'elle trouvât un ſoulagement ſecret à me faire un aveu que je paroiſſois deſirer, elle me parla ainſi : Vous reconnoîtrez aiſément à mon accent que je ne ſuis pas de cette province ; je ſuis née à ***. Je perdis ma mere de trop bonne heure ; bientôt je me trouvai à cet âge où tout paroît ſéduiſant, & où on le devient ſoi-même. Parmi tant d'yeux qui cherchoient à fixer les miens, il s'en trouva deux auxquels il fallut répondre. Je ne pus m'en défendre ; car, en les regardant, je crus voir le bonheur qui y brilloit d'une flamme pure : elle acheva d'embraſer mon cœur. Nous fûmes bientôt d'accord ; nous nous entendîmes ; nos cœurs n'en formerent plus qu'un ; & forcés de cacher notre amour, il n'en devint que plus violent. J'appartenois à des parens aiſés, mais d'un caractere tyrannique. Mon amant étoit jeune, bien fait, ſpirituel, vertueux ; mais ſa fortune étoit de beaucoup inférieure à la mienne. On refuſa de me le donner pour époux ; un homme riche, ſans graces & ſans mérite, vient, me demande en mariage, comme on demanderoit un bijou pour lequel on auroit quelque fantaiſie : l'occaſion parut ſi avantageuſe, qu'on n'accorda à mes

larmes que deux jours pour me décider. On a beau dire, une fille jeune & timide, accoutumée à la ſoumiſſion, ne peut ſe refuſer à la main d'un pere qui, d'un air impérieux, la traîne à l'autel. Je ne me ſentois point cette force; je conſultai mon amant, comme ce que j'avois de plus cher dans le monde, & je lui dit: Je ne vois que la mort qui puiſſe me ſouſtraire aux ordres d'un pere qui ſemble plutôt tonner que commander. Que faire? Fuyons, me dit-il, ſi vous m'aimez; la ſuite eſt néceſſaire. Et il me ſerra dans ſes bras ſans parler. D'autres pays, pourſuivit-il, nous offrent des aſyles contre la tyrannie; partons; la terre nourrit dans ſa vaſte étendue tous ſes enfans laborieux. Dieu nous a donné des cœurs qu'il a faits l'un pour l'autre: c'eſt à ſa providence qu'il faut nous confier. Venez; c'eſt déſormais à mon bras à guider vos pas. Sa voix douée d'un charme irréſiſtible m'entraîne: l'amour nous prête ſes ailes, mais auſſi ſon imprudence; dans notre ivreſſe, nous aurions été, je crois, juſqu'au bout du monde, ſi le manque d'argent ne nous eût tout-à-coup arrêtés. Surpris, nous nous regardâmes, & déjà endettés dans ce même endroit où vous me voyez, il ne nous étoit plus permis d'en ſortir. Je portois dans mon ſein cet enfant qui charme vos yeux & les miens. Quelle ſituation pour une mere, pour un époux! Je

l'appelle mon époux, & il l'eſt en effet ; nos ſermens mutuels ſont montés au tribunal auguſte de la Divinité : ils n'avoient qu'elle pour témoin ; mais aucun de nous n'eſt aſſez vil pour les rompre. Mon époux, dans ſa miſere, ſe ſouvint d'un oncle dont il avoit toujours entendu vanter l'humanité bienfaiſante. Il occupoit un poſte lucratif, non loin de cette contrée. Te résous-tu, me dit-il, à me laiſſer partir ſeul, pour toucher un parent qui peut nous ſecourir ? car je meurs de honte & de douleur de voir l'état où je t'ai réduite. Les travaux de mes mains ſeroient aujourd'hui inſuffiſans. Reſte ici en otage, & ne crains rien... Va, lui répondis-je, en le baignant de mes larmes ; moi, douter de ton cœur ? Jamais ; ce ne ſera point ta maiin qui me portera le coup de la mort, non.... Il part. Depuis trois mois je n'ai eu aucune nouvelle de lui. D'autres ſoupçonneroient ſa fidélité, mais je ſuis loin de cette horrible penſée ; mon époux n'eſt point mort, car le ciel eſt juſte ; je ne ſais où il eſt, mais je l'attends chaque jour. Cependant j'ai été livrée aux douleurs de l'enfantement loin d'une vue ſi chere, & qui auroit pu les diminuer ; il n'a point reçu ſon fils dans ſes bras, il ne l'a point embraſſé. O ciel ! dans quelle inquiétude doit-il être plongé ! En quelqu'état qu'il ſoit, il ſouffre, & l'image de ſes maux aggrave les miens. Rien

ne me manque encore ici, il eſt vrai; les gens de cette maiſon ſe ſont intéreſſés à mon ſort; ils n'ont point ſuſpecté mon honneur, ma probité : mais la naiſſance de cet enfant accumule mes dettes. Qu'il eſt dur de devoir de pareils ſervices à la pitié d'autrui ! Quel ſeroit mon déſeſpoir, ſi la religion ne ſoutenoit mon courage ! Je pleure en baiſant mon enfant, lorſque je ſonge que le premier aliment qu'il reçoit eſt à titre de grace : je tremble que l'infortune qui ſe leve à ſa premiere aurore ne l'accompagne le reſte de ſes jours. Dieu, protecteur de l'innocence, aie pitié de lui ! Mon époux, en partant, m'a conjuré de l'attendre ici, de n'en point ſortir, ſur-tout de ne point m'inquiéter, quelque retard qu'il puiſſe arriver; j'en crois ſa parole, comme ſi c'étoit la voix du ciel même. J'ai porté long-tems ce ſecret douloureux ſur mon cœur, vous êtes le premier à qui je me ſois haſardée de le découvrir. On détourne ſi promptement les yeux de deſſus une infortunée, on eſt ſi cruellement ingénieux à lui ſuppoſer des fautes; la pitié de certains hommes eſt ſi outrageante, ſi barbare... Je remarque qu'on commence à ſe laſſer des ſecours que l'on m'accorde; on me demande pourquoi je ne reçois aucune nouvelle de mon époux, s'il reviendra bientôt. Je ne ſais que

répondre. Chacun s'étonne de mon courage, mais personne n'a mon cœur.

Je gardois le ſilence, eſſuyant une larme qui naiſſoit dans mes yeux. Elle pourſuivit d'un ton plus animé.... Ah! s'il vivoit, il ſeroit à mes côtés; mais cet enfant, dans qui je l'embraſſe & crois le voir, voilà le lien qui m'attache à l'eſpérance & à la vie. En achevant ces mots, elle le baiſa tendrement, en lui jetant ces inexprimables regards où ſe peint l'énergie de la nature. Elle paſſa modeſtement la tête de cet enfant ſous ſon mouchoir, pour laiſſer librement ſa petite bouche ſucer le lait délicieux de ſon beau ſein. Il étoit d'une blancheur éclatante. J'étois un peu troublé. Qu'elle étoit belle alors! Ah! j'ai vu la majeſté des rois aſſis ſur leur trône; celle d'une mere en cette fonction auguſte eſt bien plus digne de nos reſpects.

Mais tout-à-coup entre avec précipitation un jeune homme un peu en déſordre; il vole dans les bras de cette tendre mere qui jette un cri; il la tient long-tems preſſée contre ſon cœur. Il ne faut point demander qui c'étoit. Muette de tendreſſe, d'étonnement, elle lui préſente ſon fils, ce fils qu'il n'avoit point encore vu. En le prenant dans ſes bras, il ne fut plus maître de lui-même; il levoit les yeux vers le ciel, & des pleurs ruiſſeloient le long de ſes joues; il ſignaloit les ſentimens

mens dont ſon cœur étoit plein, par des exclamations mêlées de cris de joie aigus, inarticulés, & qui reſſembloient preſqu'à ceux de la douleur. Emporté par des mouvemens rapides & qui ſe confondoient, il ſerroit tour-à-tour la mere & l'enfant contre ſon ſein; les larmes de cette innocente créature ébranlerent ſon ame entiere; il y répondit par ſes baiſers. Il ne pouvoit ſe détacher de cette partie de lui-même, qui lui étoit plus chere que ſa vie; & tous les témoins ſe ſentirent agités, à ce ſpectacle touchant, de l'émotion la plus vive. Je partageois la volupté dont ils s'enivroient: l'envie de ſe parler plus librement, les entraîna vers leur chambre. Le jeune homme ſoutenoit les pas de ſon épouſe, dont les forces ſembloient épuiſées par l'excès de la joie. Son œil vigilant n'abandonnoit pas un inſtant ſon fils, & d'un bras protecteur il écartoit l'ombre du danger de cette tête innocente. Je les vis s'éloigner à regret; ils emportoient le plaiſir délicieux que je goûtois à contempler leur tendreſſe mutuelle.

On me conduiſit dans une chambre; j'apperçus qu'elle étoit voiſine de la leur. Une porte mal condamnée, ſimplement recouverte d'une tapiſſerie, me laiſſoit diſtinctement entendre leurs voix. Un ſentiment involontaire me maîtriſe, & me porte à prêter une oreille attentive; le jeune

homme avoit un ton de voix si animé, que je ne perdis pas un seul mot. Tendre amie, disoit-il, livrons-nous au plaisir de nous aimer, puisque c'est le seul qui nous reste, puisque c'est lui qui nous ravit tous les autres biens. Soutiendras-tu avec courage le sort qui nous est réservé ? Te sens-tu la force de m'entendre ? — Parle sans crainte, répondit-elle ; il y a deux heures que j'étois la plus infortunée des femmes, je me sens la plus heureuse : tu vis, tu m'aimes ; mon fils dort entre nous deux, nos regards se croisent sur son berceau ; c'est une existence nouvelle qui anime mon cœur ; qu'ai-je encore à desirer ? Si des parens cruels nous refusent la vie, nous la demanderons à toute la terre ; nous louerons nos bras à des maîtres dont la tyrannie se bornera du moins à jouir du fruit de nos travaux. Nous pourrons nous aimer en liberté, vivre, travailler & mourir ensemble.

O Dieu ! reprit le jeune homme, n'est-on riche que pour être injuste ? J'ai volé chez cet oncle, en qui j'espérois trouver un pere ; il étoit déjà prévenu par le tien. Dès le premier abord, il m'a reproché d'avoir violé les loix les plus sacrées, d'avoir déshonoré son nom, de m'être rendu digne du dernier supplice. Je ne revenois pas de mon étonnement ; je crus qu'il avoit perdu le sens. Il ajouta que celle que j'avois eu l'audace

d'enlever ne seroit jamais mon épouse ; que ton pere en avoit fait le serment, & que lui-même avoit promis d'interposer son autorité pour te remettre en ses mains.

Il accompagnoit ce discours du geste de l'indignation & du mépris. Quoique sensiblement blessé, je déguisai l'état violent de mon cœur ; je lui peignis notre amour tel qu'il avoit été, pur, innocent, imprudent peut-être, mais vertueux. Il m'imposa silence d'un ton menaçant ; il me dit que je n'avois point d'autre parti à prendre que de te livrer entre ses mains sans aucun délai, & de me soustraire moi-même par une absence éternelle aux justes vengeances d'un pere irrité. Je lui répondis que la colere égaroit sa raison & déplaçoit à son œil les limites du pouvoir paternel ; que tout pouvoit aisément se réparer sans bruit & sans violence ; que si j'avois commis une faute, cette faute étoit excusable ; que c'étoit celle de l'amour ; qu'elle obtiendroit grace aux yeux de tout homme sensible, n'ayant été ni ravisseur, ni traître, ni séducteur. Comme il ne m'écoutoit point, je voulus abandonner ce parent cruel. Quelle perfidie ! On se jette sur moi, on m'arrête, on me conduit dans les prisons, où je suis étroitement resserré ; on ne met d'autre prix à ma liberté que de déclarer le lieu de ta retraite. Je garde un généreux silence, malgré

toutes les persécutions & les instances les plus artificieuses. Ma fermeté s'accroît par tout ce que je souffre : mais je souffrois pour toi ; & à cette seule idée, ma captivité cessoit d'être horrible. Ma persévérance change en fureur la colere de ton pere : il arrive, il paroît devant moi, il feint de modérer ses transports, il ose me promettre ma grace & la tienne, si je te remets à lui. C'étoit m'avertir qu'une clôture éternelle t'attendoit ; mais un amant qui craint pour ce qu'il aime, a des yeux trop perçans pour ne pas pénétrer un tel piege. Je lui répondis avec fierté : Votre fille n'est plus à vous, monsieur ; vous l'avez tyrannisée ; vous méditez en ce moment la perte de sa liberté ; vous dressez le plan de son malheur. Elle m'a choisi pour époux ; je défendrai son choix jusqu'à la mort ; c'est moi qui dois répondre de sa liberté, de ses jours & de sa félicité : les droits d'un pere qui ne respire que la vengeance cedent aux miens. Et comment osez-vous contredire un choix qui assure son bonheur ? Comment osez-vous prétendre un empire sur des inclinations auxquelles le cœur même où elles sont nées ne peut commander ? Je recevrai la mort, avant de livrer à votre aveugle courroux une tête si chere ; oui, je mourrai avant de manquer au secret que je lui dois.

On me laissa quelque tems tranquille. L'homme

chargé de m'apporter quelque nourriture, parut s'intéresser à mon état : il m'offrit ses services, & voulut m'engager à lui confier une lettre que j'avois écrite ; mais je ne pus jamais me résoudre à y mettre une adresse. Pour vous prouver la sincérité de mon attachement, me dit-il, si vous voulez, dès ce soir je vous procurerai les moyens de vous échapper, pourvu que vous en profitiez avec précaution. Je le serrai entre mes bras comme un libérateur. Il me tint parole, & la nuit suivante vit précipiter mes pas vers toi. J'ai marché trois jours de suite sans prendre aucun repos ; & si la fatigue m'accabloit, l'amour me prêtoit ses forces. J'ai tout oublié, tendre amie, maintenant que je repose auprès de toi, que tes bras sont enlacés autour des miens, & que ta douce haleine est sur mon visage. Cependant, faut-il te le dire ? mon amour n'est point sans inquiétude. J'en crois trop peut-être un pressentiment fatal ; mais je crains qu'on ne m'ait laissé fuir que pour mieux suivre la trace de mes pas, & pour mieux s'assurer de l'asyle qui te recele. Si c'étoit un stratagême ! Dieu !... J'ai vu, non loin d'ici, une chaise de poste fermée ; je l'ai remarquée dès le premier jour de mon départ, qui suivoit la même route que moi. Fuyons, tendre amie, fuyons de ces lieux dès la pointe du jour, & choisissons un asyle où la Providence daigne nous protéger con-

tre nos perſécuteurs. —— Mais comment partir ; répondit la jeune épouſe, lorſque nous ſommes engagés par une dette que nous ne pouvons acquitter ? L'honneur, la probité nous retiennent ici en eſclavage. Dis-moi, cher ami, trouves-tu quelque moyen de les accorder avec la néceſſité où nous ſommes réduits ? —— Oui, ſans doute ; mais tu n'y voudras jamais conſentir. —— Parle. -- Je ne crains que pour toi. Si l'on venoit t'enlever de ces lieux, nous ſerions à jamais perdus l'un pour l'autre, & mon déſeſpoir ſeroit ſans bornes. Fuis avec mon fils, cache-toi dans quelqu'endroit où tu puiſſes demeurer inconnue ; je reſterai ici pour répondre de la ſomme ; je vendrai, s'il le faut, mes habits & les derniers effets qui me reſtent. Peut-être deviendrai-je l'ami d'un cœur compatiſſant & généreux, que nos malheurs toucheront ; alors je revolerai vers toi, & nous ne nous ſéparerons plus. Mais le premier de nos ſoins eſt de te ſouſtraire à la pourſuite d'un pere ; il t'enſeveliroit pour la vie dans une maiſon de douleurs & de déſeſpoir. Mon ſang ſe trouble à cette ſeule penſée... Cependant, ſi ton cœur ne peut ſe réſoudre à me quitter, demeure ; nous mourrons enſemble. —— Non, dit-elle ; je cauſerois ta perte, il ſuffit de la mienne. Je ne me flatte point de fléchir un pere irrité ; il m'arracheroit de tes bras. Je fuirai pour mieux aſſurer notre

liberté & notre bonheur.... A ces mots, le jeune homme l'embrassa ; ils ne se répondirent plus que par des soupirs ; & une douleur voluptueuse, qui avoit son prix, abattit sur eux le doux sommeil qui les surprit insensiblement.

Mon cœur ému palpitoit avec violence, je donnois des larmes d'attendrissement à leur sort. L'ame plongée dans une douce mélancolie, je me disois à moi-même : Quel est ce mouvement sympathique, dont l'impulsion, aussi rapide que victorieuse, réunit si étroitement deux êtres, rend courageux le sexe le plus timide, & fait soupirer le cœur le plus féroce ? O charme invincible de la beauté, ton empire est certain, tu ne trouves point de cœur rebelle ! Ne nous le déguisons pas, cette même femme en cheveux blancs, courbée sous le fardeau des années, plus à plaindre encore, plus pressée des besoins de la vie, n'auroit point excité dans mon ame une sensibilité aussi vive. Je cherchois à définir cette passion active dont je me rappellois par-tout les étonnans effets. Est-elle donnée à l'homme pour sa félicité, ou pour son malheur ? Je comparois les exemples de crime & de vertu qu'elle a donnés au monde ; je m'endormis peu à peu dans un torrent de réflexions : bientôt, égaré dans les illusions d'un songe, mes pieds ne touchent plus la terre ; je me sens transporté dans les nues, au milieu d'un char attelé

de colombes qui ſe becquetoient dans le vague des airs, & un objet auſſi raviſſant qu'admirable s'offrit tout-à-coup à mes regards. Une femme d'une taille haute & d'une beauté indéfiniſſable, couronnée d'étoiles, planoit au milieu d'un air pur, au-deſſus de la terre, qui ſembloit s'embellir ſous ſes regards, & s'abreuver délicieuſement d'un lait éblouiſſant que ſon ſein répandoit avec abondance. Son ſein étoit enrichi de pluſieurs mamelles fécondes, rangées dans un ordre parfait; d'une main elle tenoit un flambeau dont les flammes étoient extraites des premiers rayons du ſoleil. Elle l'agitoit avec une grace majeſtueuſe, & des millions de petites étincelles brillantes, en forme de dards, ſe précipitoient avec activité dans toutes les parties du monde. De l'autre main, elle tenoit un fil inviſible aux mortels; ce fil que rien ne pouvoit rompre, paſſoit dans tous les cœurs, & tenoit tous les objets de la terre enchaînés avec des nœuds plus forts que le diamant. Le plus léger mouvement partoit de ce grand principe, & les révolutions les plus prodigieuſes étoient l'effet de ce ſimple reſſort; c'eſt par lui qu'elle développoit le cours des choſes avec une harmonie réguliere & conſtante, qu'elle conduiſoit tout avec une magnifique aiſance; ſa robe tachetée embraſſoit le globe de l'univers, & préſentoit une admirable variété de couleurs

nuancées à l'infini. Elle se suffisoit à elle-même, & jouissoit de ses propres charmes. Dans ses regards se peignoient la tendresse & la sollicitude maternelle ; je n'eus pas de peine à le reconnoître. O Nature, lui dis-je, est-ce toi que j'ai tant cherchée ? est-ce toi que les mortels veulent méconnoître ? est-ce toi, beauté pure, qu'ils outragent à chaque instant ? Elle me jeta un sourire plein de bonté, & dit : Tous les hommes sont mes enfans, mais ces enfans sont volages & rebelles. Ils oublient leur mere ; & plus ils s'éloignent de moi, plus leurs yeux deviennent foibles pour m'appercevoir. Je les conduis doucement par ce fil, en leur cachant la main qui les soutient ; car leur orgueil en seroit blessé. Je leur présente de flatteuses amorces pour qu'ils m'obéissent, & je ne les châtie que pour leur bien, lorsqu'ils s'écartent trop de mes aimables loix : ils murmurent sans cesse contre leur mere ; elle ne les en chérit pas moins. Je veille sur tous leurs besoins véritables ; mais je ne me prête point à leurs besoins factices, qui enflamment & dérèglent leur imagination. Ces feux que tu vois partir du flambeau de la vie vont la porter dans les entrailles cachées de la terre ; je tends sans cesse au mouvement, à l'existence, au développement de tous les êtres ; ces feux brillans sont autant de germes reproductifs, source intarissable de joie,

de plaiſir, de bonheur & d'immortalité. Si je ne fais pas mieux, mon fils, crois qu'il ne m'eſt pas donné de faire davantage.

Elle me fit ſigne, & je jetai les yeux ſur un verre concave, d'une large circonférence, étendu à ſes pieds. Quel fut mon raviſſement! Je pouvois appercevoir, à travers ce céleſte microſcope, toute la terre ſous un ſeul point de vue; je pouvois en diſtinguer chaque partie juſques dans les détails les moins perceptibles. Le genre humain m'offroit ce qu'il eſt en effet, une ſeule & même famille; tous ces petits dards enflammés qui jailliſſoient du flambeau créateur, avoient une activité féconde. Le plaiſir animoit la matiere, & elle croiſſoit à vue d'œil ſous cette main fortunée. Les plantes, les fleurs, les arbres penchoient l'un vers l'autre leurs tiges amoureuſes & vivantes; les grands corps ſemés dans l'eſpace, obéiſſoient à ce mouvement univerſel; les atomes ſe pourſuivoient; chaque deſir voloit vers ſon aliment; chaque étincelle enflammoit un objet & le dévoroit comme ſa proie. Le métal vivifié dans la mine étendoit ſes branches, & les uniſſoit en ſilence; le caillou le plus dur s'incorporoit à la pierre qu'il faiſoit groſſir; les oiſeaux aux ailes étendues cherchoient la volupté dans l'azur des cieux; les habitans des eaux reſſentoient ce feu ſubtil dans leur humide demeure; & parmi les

ſables brûlans, le fier lion, les crins hériſſés, l'œil étincelant, ſuivoit ſa compagne en rugiſſant de plaiſir, tandis que dans le creux des antres ſourds, la tigreſſe, allaitant ſes petits, ne repréſentoit qu'une mere ſoigneuſe & tendre.

Cette flamme inépuiſable, toujours une & toujours diviſée, multiplioit à l'infini l'amas prodigieux des êtres; mais l'excès de cette population ſeroit devenu effrayant, ſi la main de la deſtruction n'eût arrêté une partie de ce cours intariſſable. La Nature gémiſſoit en voyant la moitié de ſes enfans inceſſamment ſacrifiée à l'autre; elle détournoit les yeux de cette main dévorante qui les précipitoit dans la mort lorſqu'à peine ils étoient nés: mais, fille ſoumiſe du Dieu qui l'a créée, elle adoroit ſa volonté ſans chercher à la comprendre. Les individus ſe détruiſoient, mais l'eſpece ſurvivoit & ſembloit immortelle. Profite, me dit-elle, des inſtans précieux qui te ſont accordés; n'égare point ta vue ſans fruit ſur cette multitude d'objets dont aucun œil humain ne peut embraſſer les rapports: arrête-toi ſur l'homme, comme ſur le plus parfait, mais auſſi comme ſur le plus ſingulier de mes enfans; c'eſt lui qui doit préférablement t'intéreſſer. Ne diroit-on pas qu'il eſt le terme & le centre de ce monde, tant il a ſu tout aſſujettir à ſes beſoins ou à ſes plai-

ſirs ? Saiſis quelques exemples, car il ne t'eſt donné que le coup-d'œil.

Je portai mes regards avec rapidité, & je découvris dans de vaſtes contrées qui nous ont été juſqu'ici inconnues, un ſauvage nu, mais libre, ſe promenant ſur la terre & n'y étant point enchaîné, n'ayant que Dieu & la Nature au-deſſus de ſa tête, jouiſſant des biens qui s'offroient à lui ſans les analyſer, content du préſent, & ne ſe forgeant point dans l'avenir des fantômes imaginaires. Son corps étoit ſouple & robuſte, ſon œil vif & perçant, ſon oreille prompte & ſûre, & ſa démarche avoit une fierté dont rien ne nous préſente l'image dans nos climats dégénérés; une étincelle du flambeau créateur avoit volé dans ſon ſein. Embraſé de ce feu, il erre ſur le ſommet d'une montagne; c'eſt là qu'il a prévenu l'aurore : il regarde le ciel, contemple la nature, & demande à chacun d'eux cette volupté dont ils ont mis le principe brûlant dans ſon cœur. En promenant ſa vue avide, impatiente, il découvre dans le fond d'un vallon l'objet qui lui étoit deſtiné; l'éclair eſt moins prompt; il vole, s'élance en trois bonds, pourſuit à la courſe cette beauté fugitive; il la fatigue bientôt. Laſſe, abattue, elle tombe ſur un lit de verdure : il ſe précipite dans ſes bras, & leur foible réſiſtance annonce les ſecrets deſirs dont

elle-même eſt conſumée. Ce n'eſt point le délire de l'imagination qui les unit & les enflamme, ce n'eſt point une paſſion terrible qu'on reconnoît à ſes égaremens ou à ſes excès: c'eſt plutôt l'énergique & chaſte impulſion de la nature, qui conſomme avec ſageſſe le miracle de la reproduction des êtres. Jamais la volupté ne fut plus vive & plus pure; il a dépoſé les feux bienfaiſans de l'amour dans un cœur reconnoiſſant & ſenſible. La pudeur de cette beauté mourante ne conſiſte point dans les grimaces d'une réſiſtance auſſi ridicule qu'involontaire, mais dans cette modération qu'avoue le bonheur. Elle jouit ſans crainte comme ſans remords: on la verra déſormais attachée aux pas de celui qu'elle reconnoît pour ſon vainqueur & ſon maître. Ce n'eſt point le lien de l'eſclavage qui la captive, c'eſt le nœud de l'amour & celui du plaiſir: ils errent librement ſur une terre féconde, qui n'eſt point vendue au démon de la propriété. Le jeune ſauvage a plus de grace & de majeſté auprès de ſa compagne; ſon œil eſt plus doux, ſon front plus ſerein. Le moment arrive, où il faut rendre avec douleur le fruit d'une union voluptueuſe: c'eſt aux bords d'une fontaine que ſe paſſe cette ſcene attendriſſante; elle ſurmonte toutes les peines d'une mere pour n'en goûter que les plaiſirs. Le cœur du ſauvage eſt ému d'un ſentiment nouveau & ſupé-

rieur à tout ce qu'il a encore ressenti ; il reçoit dans ses bras vigoureux son enfant qui annonce déjà la force & la santé de son pere ; il reconnoît son sang ; & il ne lui sera pas plus possible de s'en détacher, que de renoncer au sentiment intime de cette liberté qu'il idolâtre, sans savoir qu'il peut la perdre.

Tu vois, me dit la Nature, les enfans qui sont demeurés les plus fideles à mes loix ; d'autres bien moins sensés ont voulu réaliser les rêves de leur esprit. Ils ont rougi de leur nudité & de leur bonheur ; ils ont rejeté mes bienfaits, ils ont fait un code bizarre.... Si je les abandonnois à leurs propres loix.. Mais, non ; l'instinct, leur premier guide, cet instinct qui, malgré eux, les porte au bien, veille, en dépit de leur orgueilleuse folie, à la conservation de l'espece.

Je reportai la vue dans le verre mystérieux, & j'apperçus des hommes policés. Ils se ressembloient presque tous ; on ne distinguoit plus leur taille, & tous leurs mouvemens sembloient gênés. La même main qui bâtissoit leur coëffure formoit l'intérieur de leur tête, & la pensée étoit devenue moins libre que la mode. Ils se croyoient sages, & n'étoient que malheureux. Les deux sexes, diversement habillés, marchoient l'un vers l'autre avec une gravité singuliere, se cachoient d'abord avec grand soin l'effet des petites étincel-

les, se parloient pendant long-tems de toute autre chose que de ce qu'ils vouloient se dire, & après s'être trompés réciproquement, la vanité achevoit l'ouvrage du mensonge. Chacun intéressoit de son côté d'autres gens pour qu'ils consentissent à l'union qu'il avoit dessein de former. On s'assembloit, on consultoit, on pesoit scrupuleusement la fortune; & pour peu qu'elle fût inégale, tout étoit rompu. Souvent pour conclusion on envoyoit à trois cents lieues de là demander à Pierre si Jacques pouvoit en sûreté de conscience s'unir à celle qu'il aimoit: Pierre prenoit de l'argent, & puis écrivoit oui. Alors c'étoient des cérémonies sans fin, on chantoit le matin, on dansoit le soir, & on laissoit les époux seuls, lorsque souvent le desir étoit passé. Vois, me dit la Nature: au bout de toutes leurs extravagances, les voilà qui reviennent à moi comme ils y reviendront tous; ils mettent bas les habillemens dont ils sont embarrassés. Mais cette flamme active que je leur envoyai pour leur bonheur, brisée dans sa direction, n'a plus la même force; elle s'est éteinte parmi ces longs débats. J'y perds un enfant fort & vigoureux; je n'ai plus que celui de la gêne & de la contrainte; leur race dépérit, décline en beauté, en vigueur; les ames sont aussi foibles que les corps. A peine sont-ils nés, qu'on leur imprime l'empreinte de l'escla-

vage. Les bandes, les entraves ſont toutes prêtes, & on les y ſoumet avec une joie triomphante, à peu près comme dans les priſons on fête le nouveau venu qui vient partager la diſgrace commune. Que d'idées chimériques ils ſe ſont forgées ! Que leur génie a été funeſte ! Que la raiſon leur a fait ſacrifier de goûts innocens & délicieux ! Les remords importuns, les ſombres réflexions, les agitations perpétuelles, voilà l'ouvrage de ces hommes ſuperbes. Il n'y a pas longtems qu'ils avoient la folie barbare d'écraſer à coups de pierres ceux qui, cédant aux traits que je leur inſpirois, s'uniſſoient de concert ſans l'avis ni la permiſſion de perſonne. Aujourd'hui ils ſe contentent de les railler ou de les mépriſer, en les enviant ſecrétement. Ils ſe plaiſent à exercer les uns ſur les autres une tyrannie profonde & cruelle. Ils ont tellement étendu le fil de leurs loix ſur toutes les parties de la terre, qu'on rencontre ce fil à chaque pas, & qu'il faut être bien adroit ou bien heureux pour ne le point rompre. C'étoit là le ſecret de faire beaucoup de mal-honnêtes gens ; & ils l'ont parfaitement perfectionné, en interdiſant mille choſes légitimes & innocentes. Puis-je regarder ſans frémir ces ſerrails nombreux, peuplés d'eunuques, ſombres perſécuteurs des plus parfaites beautés qui languiſſent dans les horreurs d'un déſeſpoir qui ne

finira qu'avec leur vie ! Elles attendent d'un despote pâle, énervé, un foible soulagement qui ne fait que les irriter, tandis qu'un serrail d'hommes conviendroit bien mieux à chacune d'elles. Dans d'autres climats, il est d'autres serrails, où elles semblent adorer leur joug, où un soupir vers moi est une impiété, où dans de longs cantiques elles vantent au Créateur le refus qu'elles font de perpétuer la race des hommes. Il faut qu'elles la jugent bien méchante, pour oser parler ainsi. J'ai mon tour ; je les châtie cruellement ; elles ont beau crier dans leurs couches solitaires, arrosées de larmes : O Nature ! Nature ! Je poursuis mon cours, & leur repentir me venge du mépris qu'elles ont fait de mon pouvoir.

Je n'étends pas moins mon indignation sur ces débauchés qui ne sont soumis qu'à leurs sens, qui brûlent leur imagination dans une poésie lascive. Malheureux ! ils ignorent que le plaisir, pour être goûté, doit être simple, naturel, facile ; ils ne connoîtront que le tourment de l'impuissance ; la coupe de la volupté n'est point faite pour leurs levres enflammées d'un poison mortel. Je proscris encore ceux qui se font un jeu de déchirer un cœur crédule, & ces corrupteurs infames de l'innocence, & ceux qui font un abus détesté de mes bienfaits, & ces monstres qui outragent mes loix. Je rejette tous ces enfans pervers : je les

accuſerai un jour aux yeux du Créateur, & ils ſeront punis; car tout ce qui eſt excès ne vient pas de moi.

Il en eſt d'autres qui voudroient borner ma fécondité. Faux calculateurs des biens de la Providence dont ils ſe méfient, ils oſent craindre de mettre au monde un être qui, ſelon eux, ne trouveroit ni aſſez de place ſur la terre, ni cette terre aſſez abondante pour les nourrir. O que les loix qu'ils ont faites ſont mauvaiſes, puiſqu'il eſt ſi difficile de vivre chez ces hommes réunis en ſociété! Mais, quoiqu'ils aient tout gâté, que ne connoiſſent-ils combien cette ſpéculation intéreſſée eſt outrageante envers moi, & criminelle aux yeux du Créateur! Tout leur crie: Qui es-tu? Comment exiſtes-tu? Eſt-ce toi qui fais mûrir les préſens de la terre? Ce pepin que tu enſevelis dans ſon ſein, ſais-tu par quelle magie il va croître, s'élever à quatre fois ta hauteur, te couvrir de ſon ombrage, te nourrir de ſes fruits? Eſt-ce toi qui l'as couronné de feuilles? Eſt-ce toi qui donnes la vie? Qu'as-tu donc à tant ſpéculer? Va, marche où la Nature te conduit; c'eſt elle qui répond du reſte.

Si tu t'étonnes encore de voir régner un ordre auſſi admirable parmi ce chaos de fauſſes opinions & de triſtes extravagances, ſonge que c'eſt à ma bonté vigilante que cet ordre eſt dû. Je n'aban-

donne point mes enfans, quoiqu'ils dressent des autels à la folie ; ma tendresse ingénieuse redouble de soins. Je me déguise sous le masque qui les séduit, j'amuse leur foiblesse, j'emprunte leur langage, je me prête à leurs caprices, pour mieux les conduire au but où je veux les mener. Je leur cache jusqu'à mon pouvoir ; je tiens toujours leur cœur entre mes mains par ce fil indissoluble, mais j'agis sans violence. J'ai vu qu'ils aimoient les illusions, les ornemens de l'imagination ; je les ai employés pour resserrer leurs chaînes heureuses ; j'ai fondu tous les sentimens du cœur humain dans ce penchant primitif, puisqu'ils ne veulent point que leurs plaisirs soient exempts d'alliage. L'estime, l'amitié, l'amour-propre, la vanité, & jusqu'à la fortune, sont venus augmenter le domaine de cette passion. De libre & de folâtre qu'elle étoit, elle est devenue, il est vrai, sérieuse & terrible : l'art n'a fait qu'augmenter son ascendant ; elle a produit alors des incendies : mais j'ai préféré quelques désastres à l'anéantissement de l'espece. Il s'agissoit de la conserver, doublement opprimée sous les fers de la superstition & de la tyrannie. Par mon adresse, son effet invisible a su braver les regards du plus fier despote ; & cette jeune fille, timide & modeste, sous le joug de la contrainte, en dit plus à ce jeune homme d'un coup-d'œil, que

ſi dans une entiere liberté elle ſautoit à ſon col, & s'abandonnoit à tous les tranſports de ſon amour.

A préſent, qu'ils gravent des loix bizarres ſur l'airain & la pierre ; que dans leur enthouſiaſme pompeux ils croient me ſubjuguer ; qu'ils entaſſent préjugés ſur préjugés : je me rirai d'eux, je me gliſſerai toujours parmi leurs jeux, leurs badinages, leurs cérémonies. Ils auront beau m'habiller de vingt couleurs différentes, je tirerai le fil ſecret de leurs cœurs. Cet endroit eſt mon ſanctuaire, j'y régnerai quoi qu'ils faſſent ; ils ne pourront m'en chaſſer ſans s'anéantir eux-mêmes.

Et crois-tu, ſans moi, que cette chaîne ſolemnelle que viennent de ſe donner ces deux amans dans un appareil impoſant, ne ſeroit pas rompue auſſi-tôt que formée, ſi le plaiſir que leur préparent mes mains, n'ourdiſſoit la trame ſecrete de leur union ? C'eſt la chaîne de la volupté, & non celle des loix, qui maintient leur intelligence, tandis que cette derniere, dans ſon oſtentation, s'en attribue toute la gloire.

Pendant que la nature me parloit, mon œil appliqué ſur le verre voloit d'objets en objets ; je contemplois, avec une émotion inexprimable, les effets étonnans de ce flambeau qui vivifioit l'univers. Ces hommes qui ont fait trembler la terre ſous le déluge de leurs armes, qui paroiſ-

ſoient des dieux à l'univers épouvanté, les bras rougis de carnage, la foudre dans les mains, tomboient aux genoux d'une beauté timide, abaiſſoient la hauteur inſultante de leurs regards, pour mendier un coup-d'œil. Tous ces cœurs endurcis aux meurtres ſoupiroient; mais quelquefois les vœux des maîtres du monde étoient dédaignés. Un berger l'emportoit ſur un monarque: la beauté vertueuſe préféroit ſon amant à tous les tréſors; & la tyrannie des deſpotes confus, reculoit à l'aſpect de la barriere invincible où expiroit leur vaſte puiſſance.

Mais hélas! lorſque ce feu tomboit ſur des ames perfides, accoutumées au crime, alors la rage évoquoit les furies de l'enfer; on méditoit les noirs complots; on aiguiſoit le fer; on préparoit les poiſons; on portoit l'embraſement de la haine & de la vengeance parmi les ténebres paiſibles de la nuit; le chaume étoit dévoré, les palais réduits en cendres, & les monumens affreux de la jalouſie épouvantoient ceux même qui les avoient dreſſés. O Nature! pourquoi ſecoues-tu ce flambeau ſacré ſur ces ames féroces & viles? Elle me fit ſigne, & je vis dans le verre concave les ſerpens, les tigres, les pantheres, les inſectes gonflés de venin, les animaux les plus affreux, reproduire leurs ſemblables dans leurs horribles embraſſemens. La nature détour-

noit ſon auguſte viſage, & gardoit un profond ſilence.

Et cependant toutes les actions courageuſes, toutes les productions du génie, avoient pour principe ce feu vivifiant; il accéléroit les progrès de l'ame, il agrandiſſoit le cercle des idées, il faiſoit parcourir avec une rapidité ſurprenante une carriere où l'on n'auroit fait que ramper peſamment ſans ce noble aiguillon. Tous les ſacrifices qui tiennent à l'héroïſme lui étoient familiers; toutes les entrepriſes élevées lui étoient naturelles, & dans l'univers il n'étoit point de plus beau ſpectacle qu'un cœur vertueux, échauffé de cette flamme divine. Toutes les vertus de la ſociété naiſſoient de ce ſentiment précieux, comme d'une ſource épurée. Alors elle n'avoit plus cette activité turbulente qui la rend funeſte; elle étoit douce, modérée, & elle anéantiſſoit les peines de la vie, pour laiſſer régner à leur place cette ſatisfaction intérieure, le plus ſûr gage du bonheur.

Mais ce qui me plaiſoit ſur-tout, c'étoit de voir cette égalité primitive des hommes reprendre dans les pays les plus civiliſés ſes droits antiques; les rois deſcendoient du trône & mettoient bas le ſceptre, la couronne & le manteau royal. Les dignités de toute eſpece n'étoient plus regardées que comme un fardeau gênant qui nuiſoit aux embraſſemens de la volupté. Les tiares, les dia-

dêmes, les mitres, les ſimarres, les caſques, les mortiers giſſoient épars, & étoient ſouvent foulés aux pieds dans une impatience amoureuſe; & je me diſois : Ils viennent tous nus au monde, ils rentreront tout nus dans la terre; ils quittent tout ornement étranger pour ſe livrer aux inſpirations ſecretes de la nature : & vous ne ſeriez pas tous égaux, ô mortels! Ah! cet appareil momentané, dont quelques-uns d'entre vous ſe décorent, ne ſont que les livrées de la folie, qu'ils dépoſent ſagement lorſqu'ils veulent être heureux.

Je ne concevois pas comment ils pouvoient reprendre ce maſque incommode, importun, qu'ils venoient d'ôter avec tant de délices; mais l'habitude leur rendoit ce devoir indiſpenſable, & ils étoient contraints de conſerver par orgueil ce qu'ils avoient adopté dans leur premier délire. Leur injuſtice alloit juſqu'à accuſer la Nature des entraves qu'ils s'étoient donnés eux-mêmes, tandis qu'elle ne tendoit qu'à ſupprimer les obſtacles qui nuiſoient à leur félicité.

Alors la Volupté au viſage riant, à la démarche aiſée, s'avança vers la Nature, qui étoit ſa mere. Elle reconnut ſa fille à ſon œil chaſte, à ſon front coloré d'une vive pudeur; elle lui donna en ma préſence une coupe d'or, & lui dit : Allez parmi les hommes, qu'ils puiſent le

plaiſir dans votre coupe enchantereſſe, qu'ils ſe déſalterent, mais qu'ils ne s'enivrent pas. L'orgueilleuſe ambition ſera elle-même votre eſclave, & plût au ciel qu'elle demeurât toujours enchaînée à votre char ! La volupté deſcendit ſur la terre, & l'homme brava tous les maux pour ſe repoſer un inſtant dans ſes bras. Ce fut pour elle qu'il apprit à combattre, à triompher ou à mourir. Il cueillit des lauriers épineux pour obtenir un ſourire de ſes levres. Eh ! qui pouvoit réſiſter aux attraits de cette aimable ſouveraine ? Mais pourquoi vouloir y réſiſter ? Tout étoit engourdi dans le monde, ſi par un rayon du plaiſir elle n'y portoit le mouvement & la vie. Ame des êtres animés, elle repouſſoit inceſſamment la main abſorbante de la mort ; c'eſt elle qui entretenoit l'immenſe création. Le farouche miſanthrope pourſuivoit ſon image dans les rêveries de ſa noire mélancolie. Il verſoit des larmes, & blaſphémoit en l'adorant, cette reine de l'univers. Une voix douce fit entendre ces mots dans les airs : Mortels, ne combattez point ſes douces amorces ; elles tiennent aux ſens de l'homme, à ſon intime & profonde exiſtence. Avouez, ſages atrabilaires, avouez que ſon miel eſt doux. Ce que la nature aime eſt néceſſairement bon : le plaiſir eſt le baume de la vie, le plaiſir éleve dans le cœur un ſentiment de reconnoiſſance pour l'Auteur de

l'univers. Les cantiques de la raiſon ſont froids ; mais lorſque le cœur les féconde & les colore, alors ils ſont brûlans, ils percent la voûte des cieux, ils portent l'encens d'un digne hommage aux pieds majeſtueux de l'Éternel. Aimable & ſublime législatrice, douce Volupté ! commande, mais ne ſois pas tyrannique. Que tes loix gracieuſes n'enfantent point l'ivreſſe, mais un ſentiment réfléchi. Tu n'es pas deſcendue des cieux ſur la terre pour abrutir l'homme, mais pour l'ennoblir ; ne viole point ta fin glorieuſe ; tu te détruirois de tes mains, & tu deviendrois ton propre bourreau. Cette voix étoit celle de la Modération ; elle embraſſa la Volupté, & la Volupté me parut plus radieuſe. Je la vis dans cette paiſible & parfaite jouiſſance qui eſt ſans trouble, ſans inquiétude, ſans emportement ; le plaiſir n'étoit plus ce mouvement machinal qui fatigue les ſens plus qu'il ne les ſatisfait ; il étoit auſſi durable que modéré ; ſon ivreſſe tranquille ne tranſportant point l'ame, n'empêchoit pas ſes ſublimes fonctions, & aucune loi n'étant violée, la nature répandoit ſes largeſſes dans l'ame heureuſe qui l'avoit reſpectée.

O tendre, ô ſoigneuſe mere ! m'écriai-je tout-à-coup en reculant d'horreur ; quel horrible revers ! que vois-je ? quelles ſont ces flammes livides qui tombent de ton flambeau ? Comment

osent-elles se mêler & ternir l'éclat des flammes brillantes de la Volupté ? Nature, que ta beauté est flétrie ! Ciel ! que de malheureux périssent en se livrant à leur ardeur ! Cette flamme impure sort-elle des gouffres infernaux ? Elle en porte avec elle tous les tourmens. L'homme atteint de cette vapeur empoisonnée, abhorre son existence, la perpétue avec horreur, & transmet son désespoir dans toute sa race infortunée. Il frissonne en embrassant le plaisir, & il y cede pour son malheur. Comment oses-tu couronner son ouvrage, & donner la vie à des innocens qui un jour maudiront justement & leur pere & toi ? Je vois l'adolescent dans l'âge de l'imprudence, de la fougue & du plaisir, receler à son insu ce poison dans ses veines ; il le communique innocemment à sa tendre amante ; ils périssent dans la fleur de leurs beaux jours ; ils meurent dans des supplices solitaires, & le poids de la honte vient aggraver celui de la douleur. Il est d'autres fléaux ; mais du moins la peste s'annonce, & n'a qu'un cours passager ; la famine présente quelques ressources, & n'anéantit pas l'espoir ; l'incendie de la guerre s'arrête ; les volcans tonnent avant de vomir leurs feux : celui-ci, plus épouvantable, semble immortel ; il s'est répandu sur toute la terre sous l'appât perfide de la volupté. Feu dévorant & caché, il mine la race entiere des hommes ; il

l'infecte en silence d'un venin horrible ; il détruit le plaisir qui est plus que la vie ; il corrompt le seul bien consolateur mêlé à la foule de nos maux ; il frappe l'innocence, & dans elle les générations futures. Nous serions trop heureux, s'il ouvroit tout-à-coup les abymes de la mort. Mais non ; le lait pur que tu distilles se tourne dans ton propre sein en un poison lent, & tes mamelles ne cessent d'abreuver tes enfans de ce breuvage homicide & douloureux.

Mon fils, me répondit la Nature, n'insulte pas aux plaies dont je suis couverte, & dont je gémis la premiere. Dieu a permis au mal d'épancher son amertume dans mon sein, & je le sentis en même tems déchiré en plusieurs endroits par les dents aiguës de ce bourreau renaissant. J'avois caché cette peste dans des isles presqu'inaccessibles ; l'imprudente audace des hommes a tout franchi. Que je fus consternée, lorsque je vis l'avide Européen porter la désolation au sein de l'Amérique, & dans ce même sang innocent qu'il avoit versé par torrens, vouloir transmettre son sang barbare ! Il en fut puni, & l'Amérique est vengée. Les progrès de la contagion furent aussi rapides qu'affreux. Je me crus perdue, & j'élevai mes regards vers ce séjour, où la Justice sévere & la Miséricorde souriante, les bras entrelacés, soutiennent ensemble le trône de l'Eter-

nel dans tout l'éclat de ſa majeſté. Il daigna faire ſigne à l'Eſpérance, & cette avant-couriere du bonheur vint, me ſoutint dans ſes bras; le baume de ſes paroles entra dans mes bleſſures. Fille ſenſible de l'Eternel, me dit-elle, confie-toi entiérement en ſa clémence; le plan du Créateur eſt vaſte, & il ne t'eſt pas permis de tout connoître; la ſoumiſſion & le courage, voilà tes devoirs & tes vertus. Si le fer brûlant de la douleur purifie ta chair, c'eſt l'opération d'un inſtant; elle ſe réduit à une minute imperceptible, en comparaiſon des ſiecles qui doivent s'écouler. Tu es devant Dieu, ô Nature! comme un enfant eſt devant ſa mere; elle ſemble quelquefois l'abandonner un moment, pour voir de quel côté il tournera la tête: mais s'il ſourit, s'il étend vers elle ſes foibles bras, comme vers ſon unique aſyle, alors elle court le reprendre dans ſes bras maternels; elle le preſſe avec plus d'amour contre ſon ſein; elle l'appelle à jamais ſon cher fils, ſon fils bien aimé, qui l'a reconnue, qui lui a ſouri tendrement & avec confiance. Encore un inſtant, te dis-je, & tu ſeras initiée dans tous les ſecrets de l'Etre ſuprême, & tu liras le plan de la création dans ſon ſein lumineux, & tu ne trouveras plus d'ombres ni de nuages, & tu ſaiſiras Dieu lui-même. Le mal phyſique eſt le

marteau qui frappe ſur l'éternité, pour en faire jaillir la ſource du bien moral. . . .

Un bruit diſcordant & plaintif ſe fit entendre, & me réveilla tout-à-coup; il partoit de la chambre voiſine, où j'avois laiſſé ces amans malheureux, dont l'aventure m'avoit ſi vivement intéreſſé la veille. J'accours. Quelle ſcene terrible & touchante! Un homme enflammé de fureur, que je reconnus pour le pere de cette jeune femme, vouloit l'étrangler de ſes mains; ſon amant le retenoit d'un bras vigoureux, & ſembloit, en le ménageant, le contenir de toute ſa force. Tour-à-tour il prioit & combattoit; il paroiſſoit à-la-fois, & le dieu protecteur de cette femme éplorée, & un fils ſuppliant & ſoumis. Toute la maiſon étoit accourue au bruit; pluſieurs gens, qu'échauffoit la voix de ce pere furieux, s'efforçoient de ſe rendre maîtres du jeune homme, tandis que les autres ſpectateurs, émus, attendris, prenoient ſa défenſe. Cependant aux ordres d'un exempt muni d'un pouvoir redoutable & qu'il fit connoître, au front courroucé d'un pere qui réclamoit les droits qu'il avoit ſur ſa fille, tout céda; la force eut ſon effet.

On ſépara les deux amans qui ſe tenoient étroitement embraſſés. Je les vis tomber du comble du déſeſpoir dans le ſilence morne de la douleur;

ils paroissoient anéantis, & comme deux victimes qu'on va traîner au supplice.

J'apperçus l'enfant nouveau né à demi-éveillé par ce tumulte, & qui se débattoit dans son berceau. Encore agité de mon songe, & plein de l'image de la Nature, un mouvement extraordinaire m'inspire. Tout-à-coup je prends cet enfant dans mes bras, & le présentant à ce pere inflexible : Monsieur, lui dis-je d'une voix ferme, voici un enfant qui a besoin d'un pere ; c'est votre sang qui fait palpiter son jeune cœur, & ce cœur doit un jour bénir celui qui aura pris soin de sa foiblesse, ou détester celui qui l'aura abandonné. Voilà celui dans qui vous devez revivre ; & dont la voix fera un jour ou votre gloire ou votre opprobre. Voyez cet innocent que votre barbarie veut priver de tout ; voulez-vous qu'il vous maudisse ? Le crime de votre fille est d'avoir cédé à un mouvement qui vous a maîtrisé vous-même plus d'une fois, & que vous n'avez pu dompter. Elle a mis au monde, sans votre aveu, peut-être sans le sien, un fils qui ne doit point être coupable à vos yeux. Il ne tient qu'à vous de réparer cette faute, & de légitimer ce fils qui doit vous chérir & vous respecter. Des préjugés cruels vous feront-ils sacrifier ce que vous avez de plus cher au monde ? Quant à ce jeune homme, il aime, il est aimé ; il vous offre une

main vertueuſe ; quelles richeſſes demandez-vous donc ? Ah ! le ſourire de cet enfant, avouez-le, a plus de charme & de valeur qu'un triſte monceau d'or. Sa mere eſt votre fille ; c'eſt un cœur nouveau que vous acquérez. Quel autre titre doit porter le pere de cet enfant que celui de ſon époux ? Il le mérite, puiſqu'il en a rempli les devoirs ; eſtimez ſon courage & cette ame ſenſible & fiere, qui vous aime malgré vos rigueurs.

Ce pere, encore plus frappé de l'aſpect de cet enfant que de mon diſcours, reſtoit immobile en le contemplant. Il s'étoit débarraſſé d'une partie de ſes langes ; & ſoit l'effet du moment ou d'un heureux haſard, il fixoit ſon aïeul avec la même douceur qu'il fixoit ſa mere. Il lui tendoit même en ſouriant, deux petites mains innocentes. Je me haſardai à le remettre dans ſes bras. Voilà ſon aſyle, m'écriai-je ; il eſt dans le ſein de la nature, il n'en ſortira pas ; ce ſein ne ſe fermera point à ſes pleurs. Pourroit-il le rebuter ?... Son viſage commençoit déjà à trahir l'émotion de ſon cœur ; il s'efforçoit vainement de la déguiſer. Dans ce premier trouble, il ne put s'empêcher d'approcher cet enfant de ſa bouche, & de le baiſer. La mere déſolée, attentive à tous ſes mouvemens, ſaiſit cet inſtant ; elle ſe jeta à ſes pieds ; & d'une main ſoutenant ſon enfant, le preſſant contre le viſage d'un pere, elle prit

ſa main de l'autre, & l'arroſa d'un torrent de larmes. Le jeune homme, quoiqu'un peu éloigné, mit lui-même un genou en terre; & moi debout, les yeux humides, les bras étendus, j'excitois ce pere déjà ébranlé à la pitié, à la commiſération. Il ne tarda pas à porter une main à ſes yeux pour en eſſuyer une larme; & gardant un ſilence qui préſageoit quelque grand événement: Tu m'as vaincu, dit-il tout-à-coup à ſa fille; je ne m'attendois pas à ce coup de tonnerre. Il vient du Ciel; c'eſt lui qui conduit tout. Qu'il ſoit béni à jamais! Leve-toi! Je n'ai plus de courroux, je te pardonne, & je ſens que mes larmes ſe mêlent aux tiennes... Cet enfant.... Ah!... laiſſe-moi, tu m'attendris trop... Prends ton fils, il devient le mien... Aimez-moi tous les deux. Il dit; & baiſant cet enfant avec un nouveau tranſport, il le remit dans les bras de ſa mere. Alors le jeune homme oſa s'avancer, prendre ſa main & la baiſer d'un air reſpectueux; & moi, cédant à la force du moment, je tombai à ſes genoux, comme ſi j'euſſe été ſon propre fils, comme s'il m'eût accordé ma grace. Il ne nous releva point; il pleura long-tems, il pleura abondamment, ſe cachant le viſage, retournant par intervalles au berceau de l'enfant, qu'il conſidéroit avec des yeux étonnés, attendris. Tous les témoins de

cette

cette ſcene, interdits & touchés, étoient livrés aux divers mouvemens de la ſurpriſe, de la tendreſſe & de la joie.

L'amour & la reconnoiſſance ne ſe manifeſterent jamais par des expreſſions plus vives & plus touchantes; autant la fureur éclatoit une heure auparavant, autant le triomphe de la nature victorieuſe étoit paiſible & attendriſſant. Ce pere ſi dur, ſi inflexible, paroiſſoit honteux des excès où il s'étoit livré; ſa confuſion entre un fils, une fille & un petit-fils, formoit un tableau qui demanderoit un autre pinceau que le mien. Ce fut ainſi que le geſte innocent d'un enfant déſarma la colere d'un homme irrité, que tout autre auroit tenté vainement de fléchir. O nature! ô nature! diſois-je tout bas, voilà de tes coups; tu as tiré le fil ſecret qui unit le cœur de tous tes enfans, & tes enfans t'ont obéi! Il faut revenir à toi pour être ſenſible, pour être humain, pour être heureux. Le pere ne pouvoit raſſaſier ſa vue de cet enfant chéri, qui avoit fait tomber toute ſa fureur; il revenoit vingt fois le careſſer; le cœur d'une mere jouiſſoit de ce ſpectacle, & n'en perdoit pas une circonſtance. Il ſe promettoit déjà le plaiſir de le préſenter à toute ſa famille. La mere eſſuyoit ſes larmes, mais celles-ci étoient d'alégreſſe. Le jeune homme vint m'embraſſer en ſilence; & moi ſatisfait de la

victoire de la nature, je partis, emportant le plaisir délicieux d'avoir vu tout changer au gré de leurs voeux & des miens (*a*).

CHAPITRE VII.

De la Royauté & de la Tyrannie.

JE rêvois que j'étois errant, fugitif, déguisé sous de vils habits, manquant d'asyle & presque de pain. Je traversois tantôt des villes superbes, tantôt des villages ruinés ; je ne tendois point une main suppliante, je conservois ma fierté ; le pain dont je me nourrissois étoit le fruit de mes travaux, & je le mangeois avec le secret contentement de sentir que je me suffisois à moi-même. Dans cet état d'humiliation, & non de bassesse, je méditois sur les devoirs des souverains, sur les moyens de rendre un peuple heureux. Au sein du malheur ; mes pensées étoient plus élevées, plus droites & plus pures. Souffrant, j'appercevois mieux ce que l'homme doit à l'homme ; je contemplois le riche, & je disois

(*a*) Un comédien nommé Armand, dans une piece intitulée *le Cri de la nature*, s'est approprié le plan, les caracteres & les expressions de l'auteur.

en moi-même : O malheureux, l'or t'a fait une ame métallique ! De quelle foule de ſentimens te prive ta triſte opulence ! Chaque jour tu t'endurcis, & moi les larmes que je répands ſont chaque jour plus délicieuſes; dévore lâchement la ſubſiſtance commune, tandis que l'utile exercice de mes bras affermit la ſanté de mon corps & celle de mon ame. Si jamais tu es doué du don de ſentir, alors tu rougiras en ma préſence.

Las, fatigué, j'entrai ſous le toit d'un laboureur, où quelques indigens, de mœurs ſimples & pures, m'offrirent une natte pour y repoſer. Je me formois ſur ce miſérable lit une douce image d'un véritable roi, rendant ſes peuples heureux, maître de lui-même, & chéri de tous ſes ſujets ; c'eſt le malheureux qui ſonge le plus fréquemment au pere de la patrie. Cette aimable chimere me faiſoit oublier mes maux.

Je partis, après avoir remercié mes hôtes, & le lendemain je me trouvai dans une eſpece de forêt fort rude à traverſer ; je m'égarai. J'errois dans le plus chaud du jour, lorſque j'apperçus ſur une éminence quelques chênes preſſés qui formoient un petit bois touffu. J'y portai mes pas pour tâcher de découvrir de ce lieu quelque route. J'y vis une femme d'un âge avancé, mais d'une ſanté ferme & vigoureuſe :

elle étoit assise sur une colonne rompue; son front couvert de cicatrices, n'en étoit pas moins fier, moins redoutable; quelques cheveux blancs épars flottoient sur ses épaules, & ses rides imprimoient le respect. Je marchai vers elle, & j'allois lui adresser la parole, lorsqu'elle me dit : Je t'attendois, toi qui connois le courage, toi qui as combattu l'adversité; ces mains endurcies au travail me plaisent; ce n'est point à des mains efféminées que je dois remettre un pénible emploi; la force de l'ame tient à un corps robuste. Tu vois auprès de moi l'héritier d'un vaste empire; il doit être souverain d'un riche pays, commander à un peuple docile, vaillant & fidele. Quels pieges pour son orgueil! Mais il peut aujourd'hui connoître la vérité, & je lui dois un grand exemple. C'est toi que les dieux ont choisi pour le conduire au sommet de cette montagne escarpée que tu découvres d'ici. C'est là qu'un tableau fidele doit se présenter à ses regards. A ton approche, tous les obstacles tomberont; il verra comme il doit régner; & s'il méprisoit cette leçon vivante.... Mais il ne la méprisera point.

A ces mots, je pris le jeune prince par la main; il me la tendit lui-même d'un air doux & affable. L'orgueil ne me fit point accepter ce noble emploi; mais je me disois : Ah! je puis

enfin montrer la vérité à ce prince que j'aime : qui ſait ſi mes paroles ne germeront point dans ſon cœur, s'il ne les oppoſera pas un jour au langage empoiſonné des courtiſans ? Qui ſait ſi je ne pourrai pas ſauver mes malheureux compatriotes des horreurs de la miſere qui m'environne aujourd'hui ? Un ſeul homme peut opérer le bonheur de vingt millions d'hommes. O touchante perſpective ! la phyſionomie du jeune prince étoit noble, intéreſſante ; ſon front portoit une certaine empreinte de mélancolie douce qui, à ſon âge, annonçoit une ame forte, peut-être déjà épouvantée de l'étendue de ſes devoirs. Il jeta ſur moi un regard de bonté & me dit : Ami que les dieux daignent me donner, tu te rends l'interprete du peuple ; je dois t'écouter favorablement ! Tu ſoupires ? Tu me plains, ſans doute, d'être un jour deſtiné à régner ! Je veux, de ce moment, rechercher le commerce des ſages ; je veux puiſer dans leurs leçons la force de commander aux autres & à moi-même : que leur expérience m'inſtruiſe. Apprends - moi de bonne heure à mépriſer la molleſſe, à ſévir contre la flatterie, à la reconnoître, quelque déguiſée qu'elle ſoit. Si je me trouve entraîné malgré moi vers cette pente facile & malheureuſe, où tombent tant de ſouverains, que j'aie le bonheur de trouver un homme ferme & ſen-

ſible, dont l'ame vraiment libre oſe me tirer de mon aſſoupiſſement ; qu'il produiſe à mon oreille l'accent vainqueur de la vérité ; qu'il ne craigne point de me déplaire : je chérirai ſa franchiſe. . . .

Prince, lui répondis-je, lorſque vous ſerez aſſis ſur le trône, il ne ſera plus tems d'entendre cette vérité que vous cherchez ; elle ſe voilera ſous le vêtement de l'éloquence même : elle ne ſera plus qu'un vain ſon, qu'un inutile appareil... Profitez des momens que les dieux vous accordent, & ſongez qu'ils ne reviendront jamais. Qu'eſt-ce que ma foible voix ? Eh ! lorſque vous percez les flots d'un peuple attentif à lire ſur votre viſage quelques indices de ſes futures deſtinées, conſidérez les regards avides qui fondent ſur vous de toute part : ils vous parlent hautement, ils vous parlent éloquemment, ils vous crient : O toi, qui ſeras dépoſitaire de notre bonheur, daigne étudier tes devoirs pour les remplir un jour. En ce moment, l'homme vertueux vous contemple, & voudroit faire paſſer dans votre ame le feu généreux qui l'anime. L'homme inſtruit voudroit vous donner toutes ſes connoiſſances, le philoſophe ſa modération & ſes lumieres, le ſage ſon héroïſme & la ſimplicité de ſes mœurs, & le malheureux dit tout bas : O ciel ! donne-lui mon cœur, & l'heu-

reuſe facilité de répandre des larmes. Sentez de bonne heure le prix de ces regards ; écoutez cette voix de la multitude ; elle doit augmenter dans tout cœur bien né, l'amour de la gloire & la crainte de la honte.

Le jeune prince me ſerra la main ſans me répondre. Nous marchâmes quelque tems, & nous nous trouvâmes au haut d'une montagne élevée : d'un côté elle étoit bordée de précipices affreux, & ſous nos pieds un fleuve mugiſſant ſe perdoit avec un bruit horrible dans un abyme ouvert, & retentiſſant au loin d'un fracas formidable.

Cette montagne portoit ſon front dans la nue ; de ſorte qu'en la conſidérant d'en-bas, on n'y diſtinguoit qu'un ſommet : mais du même pied s'élevoit une double cime, dont l'une étoit ſéparée de l'autre par une fort grande diſtance. D'un côté étoit le ſéjour de la Royauté, de l'autre celui de la Tyrannie. Chacune de ces cimes avoit un ſentier par lequel on y montoit : l'un étoit ſûr, ſans péril ; les acclamations du peuple accompagnoient les pas de ceux que le ciel avoit choiſis pour le franchir. L'autre étoit pénible, difficile, ſanglant : l'audace, l'imprudence, ſource des plus affreux revers, étoient les ſeuls guides des ambitieux qui, pour leur malheur, oſoient y mettre un pied téméraire.

Ces deux cimes paroiſſoient réunies à l'œil qui les contemploit de loin : mais de près la différence ſe faiſoit ſentir ; elles paroiſſoient extrêmement éloignées. Celle de la Royauté s'élevoit dans un air pur, au-deſſus des nuées, des orages & des tempêtes. L'autre ſe trouvoit dans la région des tonnerres, plongée entiérement dans l'épaiſſeur des nuages ténébreux que perçoient les feux terribles de la foudre.

Je dis au jeune prince que je conduiſois par la main : Le ciel permet que vous apperceviez des différences cachées aux monarques imprudens ; approchez, voyez cette femme d'une taille majeſtueuſe & d'une figure charmante, aſſiſe ſur ce trône éclatant, vêtue d'une robe blanche ; ſon ſceptre eſt un caducée de paix. De même que le ſoleil vivifie la terre, ainſi ſes regards protegent les empires, y portent la félicité & l'abondance ; elle eſt adorée des gens de bien, elle leur inſpire la confiance, & les méchans ſont les ſeuls qui la haïſſent.

A ſa vue, le reſpect fit rougir le jeune prince. Il lui rendit ſes hommages, tels qu'un fils bien né les doit à une mere vénérable ; elle étoit pleine de graces & de majeſté, ſon viſage ne changeoit jamais. La colere ou la vengeance n'en défiguroient point les traits ſacrés ; ſon regne étoit celui du ſiecle d'or, la clémence étoit ſa

vertu distinctive ; elle étoit satisfaite d'occuper un trône, parce que c'étoit la plus belle place dans l'univers pour faire le plus de bien possible. Elle aimoit les ames libres, aussi avoit-elle des héros pour sujets. L'honneur, le mérite, la vertu, tels étoient ses courtisans. Près d'elle on voyoit la gloire & le repos ; le fort lion reposoit à ses pieds ; des monceaux d'or & d'argent environnoient son trône ; la déesse en formoit un fleuve d'un cours libre, qui, également distribué, arrosoit les parties les plus éloignées de son royaume : mais elle étoit moins touchée de ces métaux que des beaux fruits de la terre, qu'elle cueilloit avec une joie ouverte ; elle les considéroit comme les seules & véritables richesses ; & tandis que les monumens pompeux des arts s'offroient en foule à ses regards, elle les arrêtoit avec bien plus de complaisance sur un citoyen qui, appuyé sur le soc de la charrue, traçoit dans les champs un sillon fertile. Ses sujets formoient un rempart impénétrable autour de sa personne, & les armées ennemies fuyoient devant eux, comme les corbeaux fuient devant le roi des airs.

Le jeune prince me demanda ensuite quelles étoient les femmes dont la royauté étoit entourée. Qu'elles sont belles ! s'écria-t-il ; qu'elles ont de douceur & de noblesse ! Celle qui est

assise à droite, lui dis-je, dont le regard annonce tant de candeur & de fermeté, c'est la Justice. Voyez avec quel zele & quelle promptitude elle secourt cet homme foible contre les attentats de cet homme robuste; voyez comme elle punit ce dernier sans courroux & sans haine. Considérez à ses côtés cette femme si noblement vêtue, à l'air ouvert, au sourire gracieux; c'est la Paix, l'aimable Paix: assise sur un faisceau de lances brisées, elle présente un miroir à la Fureur sanglante, qui frémit en contemplant ses propres traits. Plus loin, cet homme dont les bras sont si nerveux, dont le corps paroît plein de force & de courage, qui porte des cheveux blancs, s'appelle *Nomos*; tout ploie sous son sceptre, grand & petit, riche & pauvre. Inflexible en son équité, il traîne au supplice ce satrape exacteur; il fait tomber cette tête odieuse, qui n'avoit roulé que des projets sanguinaires; il veille sans cesse, & son œil ne peut se fermer, qu'aussi-tôt la confusion & le trouble ne prennent la place de l'ordre & de l'harmonie. C'est le seul ministre de la Royauté, elle ne peut en avoir de plus fidele; c'est le conseil qu'elle écoute, elle ne peut en écouter de plus sage: la déesse éclairée s'appuie sur son bras, & n'ose rien entreprendre ni rien résoudre sans lui. Ses oreilles s'ouvrent à la plainte; elle con-

ſidere moins l'éclat du rang, que l'importance du dépôt, & ſa couronne n'a de majeſté qu'autant qu'elle ſert au bien de l'état.

Le jeune prince contemploit toutes ces choſes avec la plus grande attention. Je le laiſſai ſe remplir de ce ſpectacle, content de voir qu'il imprimoit avec plaiſir dans ſa mémoire ce qui pourroit ſervir un jour à la félicité d'un peuple entier. Au fort de ſes réflexions, je le ſaiſis précipitamment par le bras. Deſcendons, lui dis-je, venez voir cette autre déeſſe, pour laquelle tant d'hommes ſont ſi follement paſſionnés, qu'ils commettent mille forfaits ſans remords, qu'ils s'égorgent miſérablement les uns les autres, qu'ils ſe dreſſent toutes ſortes de pieges, les fils contre leurs peres, les peres contre leurs enfans, les freres contre leurs freres. Inſenſés ! ils deſirent comme un bonheur le plus grand des maux, ce pouvoir arbitraire, ſource de tous les égaremens & de tous les malheurs.

D'abord le chemin nous parut bien ouvert; mais à meſure qu'on avançoit, les abymes s'ouvroient à nos côtés; nous nous engageâmes dans des routes tortueuſes, qui toutes aboutiſſoient à d'affreux précipices; les ronces & les épines retardoient notre marche. Bientôt les ſentiers ſe montrerent arroſés de ſang & couverts d'hommes égorgés; le jeune prince voulut reculer. Jamais,

dit-il, je ne paſſerai par ce chemin horrible; mon cœur ſe ſouleve.... Les dieux le veulent, lui répondis-je, vous n'y paſſerez que pour le contempler; & l'émotion terrible & ſalutaire qu'il vous cauſera, vous ſera à jamais utile.

Nous parvînmes au ſommet: nous trouvâmes la Tyrannie aſſiſe ſur un trône qu'elle avoit affecté ridiculement d'exhauſſer. Elle compoſoit ſon viſage & ſon geſte, & faiſoit tous ſes efforts pour reſſembler à la Royauté. Elle s'imaginoit que ſon diadême étoit plus riche & plus reſpectable, parce qu'il étoit ſurchargé d'or, de diamans, & peint de mille couleurs: elle croyoit ſon trône ſuperbement affermi ſur des colonnes de marbre & d'ivoire; mais ſa baſe peu ſolide étoit mobile & chancelante; elle s'enorgueilliſſoit puérilement de ſa pourpre, de ſon ſceptre, de ſa couronne; elle ne voyoit que cet appareil extérieur qui enfloit ſon cœur, comme un enfant qui, étant paré, s'eſtime plus grand.

Tout reſſentoit autour d'elle l'orgueil, l'oſtentation, la molleſſe, la prodigalité, le luxe inſolent. Elle tenoit un faiſceau de ſceptres, mais avec un effort qui lui donnoit un air de gêne & de contrainte ridicule. Elle voulut nous ſourire gracieuſement; mais ſon ſourire forcé nous découvrit ſon ame fauſſe, petite & cruelle; ſon geſte n'avoit rien de noble; tout en elle,

malgré ſes faſtueux habillemens, annonçoit quelque choſe de bas; la terreur ſe peignoit dans ſon regard effaré. Elle ne faiſoit rien avec aſſurance, rien avec dignité; elle affectoit de traiter avec hauteur & mépris ceux qui l'approchoient, croyant que tel étoit le caractere de la grandeur; mais elle ſe rendoit encore plus odieuſe que redoutable.

Nous la conſidérâmes long-tems; elle ne reſtoit pas un inſtant tranquillement aſſiſe. Tantôt elle ſe levoit, le front pâle, & croyant déjà ſentir le fer vengeur pénétrer dans ſon cœur; tantôt ſes yeux étinceloient d'une rage ſecrete, & elle frémiſſoit elle-même des crimes qu'elle alloit ordonner. Elle accumuloit baſſement l'or dans ſon ſein, puis le répandoit avec profuſion ſur les plus viles créatures, complices & miniſtres de ſes attentats. Le lendemain, elle ſe précipitoit en brigand, ſur une troupe indigente; elle extorquoit la plus vile monnoie, l'enlevant ſans remords, quelque mince fût la ſomme.

Sa cour étoit celle des furies. Nous vîmes la Cruauté, la Violence, l'Injuſtice & le Fanatiſme ſecouant ſa torche ardente. Ce dernier la favoriſoit pour augmenter ſa propre autorité; & cette autorité une fois établie, il menaçoit la Tyrannie elle-même, & lui diſputoit le ſang des peuples. Toute cette troupe conjurée con-

tre elle, en se déchirant de leurs mains impies, cherchoit à lui faire sentir tous les maux dont elle devoit être la victime. La crainte, l'inquiétude, la défiance, la fureur écartoient de ses yeux les pavots du sommeil; elle sacrifioit ses esclaves à sa famille, les finances à ses fantaisies, l'état & sa cour à sa personne. Une tête de Meduse couvroit sa poitrine; la moindre association la faisoit trembler; & dès que deux citoyens se parloient à l'oreille, elle les séparoit. La Flatterie, toujours debout, lui parloit à l'oreille, & lui insinuoit son poison actif. Plus il étoit grossier, plus il paroissoit fait pour plaire à cette vile déesse. J'apperçus Machiavel caché derriere son trône, & qui lui parloit tout bas.

Elle frappoit des coups redoublés sur une multitude enchaînée & gémissante. Ces malheureux se débattoient toujours, sur le point de trancher leurs liens avec le fer.

Prince, m'écriai-je, voyez laquelle des deux déesses vous semble préférable. Ah! la premiere, me répondit-il, me charme & m'enchante; elle attire avec complaisance le regard des dieux; elle mérite les hommages des mortels : mais celle-ci me fait horreur, & sa scélératesse m'inspire une indignation si forte, que si votre bras veut seconder mes foibles mains, nous allons la précipiter du haut de ce rocher.... O noble

transport ! vertueux héroïsme ! Prince, attendez encore, attendez, & la justice des dieux ne tardera pas à se manifester. Hélas ! quelquefois la vertu nous égare. Nous voulons hâter ce que le ciel conduit avec une sage lenteur; il fait descendre la tyrannie sur la terre pour en châtier les crimes. Mais il n'est plus d'Hercule, à qui l'empire de l'univers soit confié. Ce demi-dieu, protecteur du genre humain, parcouroit le globe, non pour y exterminer des animaux cruels (car la férocité des lions, des tigres, des pantheres, des hiennes n'est rien auprès de l'exécrable abus du pouvoir) mais il voyageoit pour terrasser les tyrans assis sur les trônes, pour frapper ces monstres couronnés qui corrompent les doux bienfaits de la nature, qui font gémir des milliers d'hommes sous la voûte éclatante du firmament, au milieu des trésors de la terre, & parmi les miracles de la création. Par-tout où il trouva la royauté, il l'honora, il la combla de louanges, il apprit aux hommes à la chérir comme la protectrice aimable & souveraine des états, comme la rémunératrice de la vertu, comme l'effroi du crime. C'est par là qu'Alcide mérita les respects du monde entier; c'est par là qu'il est digne de servir de modele à celui que le ciel favorisera du bonheur de pouvoir l'imiter.

En descendant, je fis remarquer au jeune

héros que la côte de la montagne où étoit assise la pâle Tyrannie, étoit escarpée tout autour, & creusée en-dessous jusques sous le trône. Tout-à-coup nous entendîmes de grands cris, & nous vîmes cette partie peu à peu s'ébranler, se détacher & fondre avec un bruit horrible dans les abymes qui l'environnoient, comme un rocher énorme, élevé sur l'Océan, tombe & perce en un clin d'œil la vaste profondeur des mers. La Tyrannie & ses filles abominables furent écrasées dans cette chûte soudaine & rapide. Mille acclamations d'alégresse & de joie, élancées vers les cieux, annoncerent la délivrance de la terre.

Cette route nous avoit beaucoup fatigués. Le jeune prince me dit: Mon estomac est à jeûn; je voudrois pouvoir appaiser ma faim; je ne vois que des rochers. Je lui montrai quelques cabanes lointaines. Marchons, lui dis-je, de ce côté; nous pourrons y trouver ce que nous desirons. La déesse m'avoit fait ma leçon, & j'avois mes vues. Je fis entrer le prince dans la premiere cabane qui se présenta. Il apperçut trois enfans en bas âge & demi-nus, qui suçoient à l'envi l'un de l'autre une pomme sauvage. Avez-vous du pain à nous donner? leur demandai-je. Pour toute réponse, ces enfans répandirent des larmes. Eh quoi! poursuivit le prince étonné, interdit,

interdit, effrayé, point de pain ici ! D'où vient cette affreuse misere ? Alors une voix languissante sortit du fond ténébreux de cette chaumiere, & dit : Nous savons bien labourer la terre, en faire sortir les moissons ; nous savons supporter les travaux les plus rudes & qui renaissent avec chaque soleil ; nous entassons le bled dans les greniers publics : mais nous ne mangeons point de pain ; ou si nous en mangeons, il est noir, mal-pêtri & formé de cette partie grossiere qu'on destine aux plus vils animaux.

Eh quoi ! dit le jeune prince, ces campagnes sont abondamment fertiles, le courroux du ciel n'est point descendu sur la terre, aucun orage destructeur n'a renversé les épis nourriciers ; je vois des pyramides de bled répandues dans ces vastes plaines. . . . Des hommes, reprit la voix gémissante, plus cruels que l'intempérie des saisons, nous voient le front pâle, les membres exténués, sans songer à nos besoins, & ils nous parlent encore de leurs besoins imaginaires, enfans de leur dure & misérable vanité. Plus nous sommes malheureux, plus nous sommes loin d'eux ; ils ne redoutent ni les accès de notre désespoir, ni l'instant du trépas qui finira nos peines & nos services, bien sûrs de retrouver dans la foule nombreuse des indigens, beaucoup plus d'esclaves qu'ils n'en sauroient perdre. C'est

à force de nous surcharger de travaux, & de diminuer notre nourriture, que ces grands composent leur opulence, dont ils jouissent sans remords & qu'ils consument dans une amere dérision sur notre état.

O ciel! s'écria le jeune prince en pleurant; & il se jeta dans mes bras. Où m'as-tu conduit? Sans doute c'est parmi les malfaiteurs qui expient les crimes contre la société. Non, ce ne peut être ici que le séjour des criminels. . . Ils ne sont point coupables, repris-je; mais l'indigence est regardée du même œil que le crime. Voyez cette chaumiere ouverte à tous les vents, ces vils meubles échappés à des mains barbares, ce triste foyer où fument quelques feuilles desséchées; approchez, & touchez de vos mains cette paille humide & à demi pourrie. . . . Vous frissonnez. Là repose une mere qui a nourri de son lait ces mêmes enfans qui un jour verseront tout le sang pour vous. . . . Arrête; je t'entends, s'écria le jeune prince, en se cachant le visage des deux mains. O ciel! accorde-moi les moyens de réparer d'aussi funestes désastres.

Le ciel, repris-je, favorise les desseins généreux, il leur prête une force victorieuse; & le monarque qui possede les qualités d'un souverain, est presqu'assuré de voir ses projets heureusement couronnés. Un jour, vous serez assis sur

le trône ; on vous fatiguera les oreilles de mille maximes politiques ; souvenez-vous alors que vous avez eu faim, & que vous avez trouvé des malheureux hors d'état de vous présenter de quoi l'appaiser. Établissez l'impôt sur le luxe, & non sur les besoins de la vie ; qu'il frappe directement la tête dure du riche, & non la tête sensible du pauvre ; que votre objet soit de faire jouir chaque particulier de la richesse de l'état, & que cette richesse ne soit point assise sur la misere commune. Les moyens s'offrent en foule ; la gloire, la grandeur, la puissance d'un royaume, vains mots qui disparoissent auprès des noms sacrés de liberté, d'aisance, de bonheur des sujets. La duplicité cherchera des raisons spécieuses pour plâtrer la vérité ; elle est ici ; elle vous parle entre cette femme mourante & ces innocens qui languissent. Que cette image aussi forte qu'elle est vraie ne sorte jamais de votre mémoire ; opposez-la sans cesse à ces détours subtiles & recherchés, qui ne sont que l'invention du fourbe & celle du méchant. Dites, en voyant une table fastueuse : il est des hommes qui souffrent la faim ; dites avant de reposer votre tête sur le duvet : il est des hommes qui n'ont que la terre pour lit, & ces hommes m'ont rendu dépositaire de leur bonheur. Alors, le trait actif & pur de ce sentiment généreux

qui naît dans les grands cœurs, embrasera votre ame toute entiere ; alors la félicité des peuples coulera de votre bouche, avec vos paroles vivifiantes ; & vous sentirez la joie de relever une famille obscure qui vit à deux cents lieues de vous, qui ne vous a jamais vu, & qui vous bénira comme elle bénit l'Etre suprême, sur les seuls témoignages de sa bienfaisance. Songez que vous serez un grand roi, & que vous en aurez accompli tous les devoirs, lorsque votre œil aura percé sous le chaume obscur, où vit l'homme laborieux, & que vous aurez répandu autour de lui la subsistance qui lui est bien due, après avoir assuré celle de vos sujets. Cent batailles gagnées, tous les monumens pompeux des arts, toutes les productions du génie ne vaudront pas, aux yeux de Dieu & des hommes, cette gloire facile, simple & pure. Voilà la gloire véritable, & toute autre est fausse, illusoire & passagere. Que vous dirai-je de plus ? l'état est une chaîne immense dont vous formez le premier anneau ; si vous ne voulez pas qu'elle soit rompue, que votre anneau soit uni fortement au dernier ; alors nulle puissance ne pourra briser cette étroite alliance ; elle triomphera du tems, parce que les générations qui succéderont à la génération présente, hériteront de son amour, de son respect & de son dévouement,

ſeuls gages de votre félicité : une égale & mutuelle confiance du ſouverain & du peuple, telle eſt la baſe éternelle des empires.

J'achevois ces mots, lorſqu'une ombre perça la terre & parut devant nous. Cette ombre étoit voilée ; mais elle portoit un diadême. Elle dit à ce jeune héros, d'un ton majeſtueux & qui n'avoit rien d'effrayant : O vous qui devez occuper le trône que j'ai occupé, écoutez les avis d'un monarque & d'un pere. J'avois de la fermeté dans le caractere, de la hauteur dans l'eſprit, de la grandeur dans les projets : j'étois naturellement fier, paſſionné pour la gloire ; mais je n'en avois pas des idées parfaitement juſtes ; j'ai pris pour la gloire ce qui n'en étoit que le fantôme ; j'ai travaillé pour la ſplendeur de la nation : je l'ai reconnu trop tard, j'ai moins fait pour ſon bonheur. Que n'ai-je préféré l'utilité ? Cette ambition qui ſéduit tous les rois, m'a aveuglé. Il me manquoit ces principes de gouvernement que l'orgueil n'a jamais trouvés, & qui ne ſe découvrent qu'à ceux qui ne ſont point nés pour le trône. Que ne ſuis-je né du moins dans le ſiecle éclairé où vous devez régner ! Je n'aurois eu qu'à appliquer au ſyſtême du gouvernement ces principes féconds, tous détaillés, tous préſentés avec cet éclat que ne ſoupçonnoit pas même le ſiecle où je vivois : j'aurois moins

erré ſur le choix des moyens ; j'aurois donné moins d'attention à ce qui ne méritoit que le mépris ; j'aurois ſenti ma force véritable. Je l'ai ignorée, & cependant j'ai été long-tems vainqueur & redoutable. Les revers m'ont appris ce que les hommes m'avoient caché ; j'ai découvert dans l'adverſité ce que ſoixante années n'avoient pu m'apprendre. J'ai vu qu'il falloit au trône une baſe raiſonnée ; il étoit trop tard ; la mort vint déchirer mon diadême. Si les dieux renouoient le fil de mes jours, au lieu de porter le nom de grand, j'ambitionnerois celui de ſage ; je connoîtrois qu'il eſt un art de régner, que cette étude profonde ne ſe puiſe point dans les cours, mais dans les penſées des hommes qui aiment le genre humain & qui ont plaidé ſa cauſe à la face de l'univers. Vous devez être un jour à la tête du plus heureux gouvernement ; vous aurez à conduire un peuple actif & docile, quelquefois fier, jamais intraitable, brave, fidele, toujours bon, adorant ſes rois, même avant de les connoître ; c'eſt à vos regards à féconder ſes talens & ſes vertus. Un coup-d'œil du maître ſuffira pour les enflammer d'un feu nouveau ; vous n'aurez qu'à vouloir, & vous remuerez tous les cœurs. . .

Le jeune Prince s'inclina pour embraſſer cette ombre ſacrée ; mais auſſi-tôt elle rentra dans

le ſein de la terre. Tout ému, il ſe rejeta dans mes bras, comme pour recevoir quelque conſolation de l'immenſe fardeau dépoſé entre ſes mains. Je lui dis : Prince, l'hiſtoire fidelle de ce grand roi, bien méditée, eſt un phare lumineux pour tous ſes ſucceſſeurs ; ſes fautes ſont éloquentes. Que puis-je y ajouter ? Vous êtes dans un champ où la raiſon a fait croître de grandes vérités ; les grandes vérités une fois connues, excitent dans les cœurs bien nés une certaine chaleur mêlée d'admiration & d'amour. En les adoptant, vous aurez préparé à la légiſlation la route la plus ſûre & la plus facile. Qui eſt-ce qui parle avec force au peuple ? Qui eſt-ce qui le fait obéir ? Qui lui rend la ſoumiſſion chere & lui en fait un devoir ſacré ? Qui l'oblige à faire ſans effort les ſacrifices les plus rares ? C'eſt la raiſon publique, c'eſt elle qui parle & qui perſuade. Voilà le maître abſolu qui doit monter ſur la tribune ; chaque citoyen ſaiſira pour lors avec avidité ce qui ſera relatif aux intérêts de la patrie, & les eſprits ſeront éclairés, les cœurs puiſſamment remués, & les volontés entraînées par une puiſſance d'autant plus forte qu'elle n'aura rien d'arbitraire.

Conſultez cette volonté générale ; faites ſentir moins votre pouvoir que celui de la loi. Les lumieres ſont généralement répandues, & vous devez

vous en féliciter. Rien de si facile à bien gouverner qu'un peuple qui pense ; il a des principes, il connoît ses devoirs, il est une barriere qu'il ne rompt jamais. Vous êtes maître d'exalter en lui le sentiment vif de l'honneur, & de le porter aux plus grandes choses ; pour cet effet, que vos regards distinguent les talens avant les richesses, les vertus avant la naissance, le commerce & l'industrie avant les arts frivoles. Respectez dans chaque citoyen le courage, l'intégrité, & cet enthousiasme que lui inspire l'amour du bien public ; qu'aucun état ne soit avili, afin que chaque homme soit content. Vous n'aurez guere de tristes préjugés à combattre ; vous êtes dans un tems où vous pourrez beaucoup oser sans porter de préjudice à la vaste machine de l'état. Le siecle a cette maturité où, pour cueillir, on n'a besoin que de porter la main au fruit. Votre raison se joignant à la raison publique, aura sur tout une force extraordinaire. Des tyrans ont adopté cette maxime, *divise pour régner* ; adoptez celle-ci, plus juste & plus vraie, *anoblissez vos sujets, pour qu'ils vous aiment davantage & que vous soyez plus fort par eux.*

Le génie de chaque siecle, dans tous les tems, a maîtrisé jusqu'aux souverains. Prince, connoissez le vôtre : il est aujourd'hui deux maîtres de l'univers, *le pouvoir* & *le génie* ; vous tenez le

premier ; l'autre se présente à vous pour vous servir : daignez le faire asseoir à vos côtés ; ayez alors ce despotisme vertueux qui agit avec fierté & sans reculer d'un pas, lorsqu'il est question des intérêts de l'humanité, qu'il faut souvent servir malgré elle. Je ne vous parle point de récompense ; il n'en est point d'assez digne sur la terre pour l'homme qui fait le bonheur des hommes... Je m'éveillai en prononçant ces paroles, & dans l'espérance de voir mon songe se réaliser un jour. (*a*)

CHAPITRE VIII.

De la Cupidité.

Je me trouvois dans un bois obscur, ne sachant de quel côté je devois tourner mes pas. Les rayons de la lune, rompus par la voûte d'un épais feuillage, jetoient une pâle clarté qui rendoit les ténebres de la nuit encore plus effrayantes. J'avois la foiblesse d'un enfant qu'on a abandonné dans un désert. Tout me faisoit peur ; chaque ombre me paroissoit un fantôme ; le moindre bruit me fai-

(*a*) J'ai publié ce songe en 1768.

ſoit dreſſer les cheveux, & je trébuchois à chaque racine d'arbre.

Des êtres aériens, que je ne pouvois ni voir ni palper, ſe rendoient mes guides ſans mon conſentement. Ils me faiſoient mille contes ridicules, auxquels ils vouloient que j'ajoutaſſe foi; ils m'engageoient parmi des ronces & des épines; puis inſultant à mon ignorance, ils rioient de leur malice & de ma crédulité. Non contens, ils me faiſoient paſſer devant les yeux des bluettes perfides, pour m'étourdir ou pour me déſeſpérer. Je voulois toujours avancer vers une lumiere foible, mais pure, que je diſtinguois au bout d'une immenſe allée. Je hâtois mes pas; mais au bout de cette longue avenue, où je croyois tenir la ſortie du bois, je ne trouvai qu'un petit eſpace vuide, qui m'offroit une barriere impénétrable de bois encore plus ténébreux. Que de pleurs je verſai dans cette nuit longue! L'eſpérance & le courage ranimerent cependant mon cœur, & la patience & le tems firent luire enfin ſur ma tête l'aurore du jour de ma délivrance. Je ſortis de cette forêt ſombre, où tout m'avoit effrayé, mais pour rentrer dans un autre ſéjour où tout m'étonna.

J'apperçus de vaſtes pleines enrichies des dons de la féconde nature; jamais un aſpect auſſi raviſſant n'avoit frappé mes regards. J'étois las, j'avois faim; les arbres étoient chargés des plus beaux

fruits, & la vigne s'élevant à la faveur de leurs branches, y attachoit ſes grappes dorées qui pendoient en feſtons. Je courus, tranſporté de joie, pour étancher ma ſoif, en remerciant dans le fond de mon cœur le Dieu créateur de tous ces biens, lorſqu'un homme ſinguliérement vêtu oppoſa un bras de fer à mon paſſage. Innocent, me dit-il, je vois bien que tu ſors de l'enfance, & que tu ignores les uſages de ce monde; lis ſur ce portique de pierre; ſes loix y ſont gravées; il faut t'y ſoumettre ou mourir.

Je lus avec un étonnement inexprimable que tout ce vaſte & beau pays étoit ou loué ou vendu; qu'il ne m'étoit pas permis d'y boire, d'y manger, d'y marcher, même d'y repoſer ma tête, ſans la permiſſion expreſſe du maître. Il étoit poſſeſſeur excluſif de tous ces fruits que mon eſtomac à jeûn convoitoit vainement; & dans toute l'étendue de ce globe, je n'avois pas un point pour aſyle, pas une pomme en propriété; tout étoit envahi avant mon arrivée.

J'allois mourir de faim, faute de certaines petites boules de vif-argent, fort ſubtiles à ſe perdre, que me demandoit cet homme dur pour troquer contre les fruits nourriciers que produiſoit la terre. Je diſois en moi-même: cet homme n'a pas plus de droits que moi ſur ce terrein;

voilà un tytan assurément : mais je suis le plus foible, il faut se soumettre.

J'appris que, pour avoir quelques-unes de ces petites boules si fugitives, il falloit se mettre une grosse chaîne de fer autour du corps, au bout de laquelle pendoit encore un boulet de plomb, plus pesant au centuple que toutes les petites boules qu'on pouvoit jamais recevoir. En effet, je remarquai que l'homme qui m'avoit arrêté étoit suivant l'ordre. Il vit l'embarras où j'étois, & me dit d'un ton charitablement impérieux : Si tu veux manger, tiens, moi, je suis bon ; approche, mets-toi au col un anneau de cette grosse chaîne, en attendant que tu y prennes goût. Je mourois de faim ; je ne balançai point.

En me présentant de quoi manger, il accompagna ce don d'une rude chiquenaude sur le bout du nez. Je murmurai beaucoup, & je mangeai de même. Je grondois encore entre mes dents, lorsque je fus fort surpris de voir un autre homme, encore plus chargé de chaînes que le premier, appliquer à celui-ci un large soufflet qu'il reçut humblement en baisant la main qui l'avoit frappé. Il est vrai qu'en même tems il recevoit beaucoup de ces petites boules de vif-argent, qu'il sembloit idolâtrer.

Oubliant alors mon ressentiment, je ne pus m'empêcher de dire à celui auquel j'étois attaché :

Comment, vous souffrez un pareil affront? Pourquoi cet homme a-t-il l'insolence de vous outrager? Il me regarda en ricanant, & me dit: Tu as l'air bien neuf, mon ami; apprends que telle est la mode du pays: tout homme en place qui donne, satisfait toujours & au même instant son orgueil ou sa dureté aux dépens de celui qui reçoit; mais c'est, comme on dit, un prêté rendu. Quoique j'enrage du soufflet que je viens de recevoir, je ne fais semblant de rien, par la raison que celui qui me l'a donné en a reçu bien d'autres, & que j'espere moi-même en distribuer un jour tout à mon loisir. Mais, malheureux que je suis! à peine ai-je pu jusqu'ici donner par-ci-par-là quelques misérables chiquenaudes. Quoi! ce langage te rend stupéfait? Pauvre jeune homme! il n'est pas tems encore de t'étonner: oh! tu en verras bien d'autres. Allons, suis-moi.

Je le suivis. Vois-tu, me dit-il dans le lointain ces montagnes escarpées. L'un de leurs sommets est élevé presque dans la nue; eh bien! là réside l'objet éternel des desirs de tous les hommes; là jaillit d'entre les rochers une fontaine abondante de cet argent subtil, dont je n'ai, hélas! que quelques gouttes. Viens avec moi; franchissons les obstacles, combattons; supporte la moitié des chaînes dont je vais me charger; plus elles seront pesantes, & plus tôt nous parviendrons.

Oh ! si je peux jamais puiser à souhait à cette heureuse fontaine, je te jure que je t'en ferai part.

La curiosité, encore plus que la nécessité fatale où j'étois, m'entraîna sur ses pas. Dieu, quel chemin de fer ! quelle cohue ! que d'affronts & de peines ! je cachois la rougeur de mon visage sous le poids de mes chaînes. Mon conducteur affectoit une mine riante ; mais je le surprenois quelquefois se mordant les levres jusqu'au sang, & se désespérant à voix basse, tandis qu'il me crioit tout haut, *courage*, *ami*, *cela va bien.* L'avidité lui donnoit des forces surnaturelles ; & comme ma chaîne étoit liée à la sienne, il me traînoit après lui. Nous arrivâmes au pied de la montagne. C'étoit bien un autre tumulte. Les vallons étoient couverts d'une multitude d'hommes qui s'agitoient avec leurs fers, & qui s'arrachoient avec toute la civilité possible quelques gouttes de ce vif-argent qui s'écouloit de la fontaine.

Il ne me paroissoit guere possible de traverser cette foule impénétrable, lorsque mon conducteur, avec une audace téméraire, se mit à violer le droit des gens. Il frappa à droite & à gauche avec toute la violence de la cupidité ; il foula inhumainement aux pieds ceux qu'il avoit renversés. Je sentis, en frémissant, que je marchois sur les entrailles palpitantes de ces malheureux. Je

voulois reculer ; mais il n'étoit plus tems, j'étois entraîné malgré moi. Nous étions couverts de ſang ; l'horreur de leurs cris plaintifs & de leurs malédictions me glaçoit d'effroi. Nous parvînmes de cet horrible maniere ſur une petite colline ; il me regarda d'un œil de complaiſance. Nous proſpérons, me dit-il ; le premier pas eſt fait, le reſte ne doit pas nous effrayer. Vois-tu comme nous les avons fait rouler les uns ſur les autres ? Ici, c'eſt autre choſe ; nous ſommes près de la fontaine : il ne faut plus aller ſi fort ; il faut, avec une fineſſe adroite, étudiée, ſavoir donner le coup de coude à propos ; toujours ſans quartier ; on n'en abyme pas moins ſon homme : mais ce qu'il faut éviter avec le plus de ſoin, c'eſt le ſcandale. Tel eſt l'art du courtiſan.

J'avois le cœur trop ſerré pour lui répondre un ſeul mot. J'étois ſtupéfait de me voir attaché à lui : je redoutois à chaque moment qu'il ne voulût me prouver qu'il avoit raiſon d'en agir ainſi ; car il avoit beaucoup d'exemples qui lui ſembloient favorables. Quel ſpectacle ! quel tumulte ! que de ſcenes diverſement affreuſes ! Toutes les paſſions venoient marchander tous les crimes. On n'avoit des vertus que pour les vendre, & ſans ce ce trafic elles paſſoient pour ridicules. Un fantôme noir avoit pris le maſque de la juſtice, & rempliſſoit ſa balance ſacrée de poids mercenaires.

Des hommes encore couverts de la boue d'où ils ſortoient, étoient honorés, & inſultoient à la miſere publique.

D'autres ſe frottoient le corps avec ces boules de vif-argent, & marchoient la tête levée, l'orgueil dans les yeux, la débauche dans le cœur. Ils s'eſtimoient ſupérieurs aux autres hommes, & mépriſoient quiconque n'étoit pas blanchi comme eux. S'ils ne donnoient pas toujours des ſoufflets à ceux qu'ils rencontroient, leur geſte étoit une offenſe, leur ſourire un outrage : mais ſouvent ce vif-argent s'uſoit; & ces mêmes hommes ſi fiers, ſi durs, redevenoient bas, ſoumis, rampans. On leur rendoit alors avec uſure le dédain dont ils avoient fait parade; la rage les tranſportoit ſecrétement, & les iniquités ne leur coûtoient rien pour remonter à leur premier état. Il faut avouer auſſi que ce vif-argent ſi funeſte leur avoit monté à la tête, de ſorte qu'ils en avoient perdu la raiſon. J'en vis un qui étoit deſcendu du ſommet. Opprimé ſous le poids qui l'étouffoit, immobile & comme en extaſe, il contemploit ſon corps argenté, & ne vouloit ni boire ni manger. Je voulus l'aider à ſe relever; il crut que je venois pour le voler, il m'oppoſa un poing fermé pour défendre ſon vif-argent, & en même tems il me tendit une main ſuppliante d'un air piteux, me priant de l'aſſiſter d'une petite boule, & qu'il mourroit content.

Un

Un peu plus haut, quarante hommes insatiables, à l'œil avide, emportoient dans des tonneaux une quantité prodigieuse de ce métal. Il n'avoit pas été puisé à la source; il avoit été arraché des mains foibles des femmes, des enfans, des vieillards, des cultivateurs, des pauvres; il étoit teint de leur sang, & arrosé de leurs larmes. Ces exacteurs avoient à leur solde une armée qui exerçoit le brigandage en détail, & pilloit les foyers de l'indigence. Je remarquai que ceux qui possédoient abondamment de cette matiere n'en étoient jamais rassasiés; plus ils en avoient, plus ils étoient durs & intraitables.

Cependant mon conducteur ne voyoit, dans ces objets, que des motifs d'émulation. Allons, allons, me dit-il, tu rêves, je crois, avec ton œil fixe & observateur; avançons. Vois-tu à travers ces rochers quel objet ravissant? Vois-tu couler à grands flots cette source éblouissante? Elle se précipite en cascades. Ah! courons; je crains qu'on ne la tarisse. Que de monde se la dispute! Mais en même tems prenons garde à nous, nous n'y sommes pas encore; les derniers pas sont les plus dangereux. Combien, faute de prudence, sont tombés du faîte dans l'abyme! En y renversant les autres, garantissons-nous d'une chûte horrible; il faut profiter habilement des malheurs d'autrui. Viens,

j'ai découvert un chemin qui nous conduira plus ſûrement au terme deſiré.

En me parlant ainſi, il me conduiſit par un petit ſentier que peu de perſonnes oſoient ſuivre; c'étoit une eſpece d'eſcalier tortueux, étroit, percé dans le roc, & couvert en voûte. Nous avançâmes quelque tems; mais bientôt le chemin ſe trouva barré par trois figures du plus beau marbre blanc. Il n'y avoit que leur blancheur éclatante qui pût détourner l'eſprit de l'idée de chair, tant elle étoit exprimée avec vérité & avec grace. Ces trois figures ſe tenoient les bras entrelacés, & unies entr'elles comme pour fermer le paſſage aux mortels imprudens. Elles repréſentoient la religion, l'humanité, la probité. Au bas étoit écrit : *Ces figures ſont le chef-d'œuvre de l'eſprit humain; les originaux en ſont dans les cieux. O mortels! reſpectez ces images; qu'elles ſoient ſacrées pour vous, puiſqu'elles ſont faites pour vous arrêter dans le chemin perfide qui conduit aux abymes. Malheur à qui ne ſera touché, & maudit ſoit à jamais le ſacrilege qui oſera les endommager!*

Je ſentis à cette vue une émotion reſpectueuſe, mêlée d'amour. Je regardai mon conducteur, il me parut un inſtant auſſi troublé qu'indécis; mais ayant entendu des cris ſur une nouvelle éruption de la fontaine, ſon viſage ſe colora d'un rouge

noir ; il ſaiſit une pierre qu'il détacha du roc. En vain je cherchois à l'arrêter ; il briſa ce monument ſacré avec une fureur impie, & paſſa outre ſur ſes débris. Mes efforts redoublés & contraires aux ſiens, briſerent enfin la chaîne odieuſe qui m'attachoit à ce monſtre. Va, lui dis-je dans mon indignation, homme effréné, va, cours ſatisfaire ta cupidité ; la foudre de la juſtice divine eſt prête... Il ne m'entendoit déjà plus ; je le ſuivis des yeux : le malheureux, égaré par ſon forfait, en voulant puiſer trop avidement dans cette fontaine funeſte, s'y précipita en aveugle. Emporté par le torrent dont il avoit fait ſon dieu, il fut briſé ſur les pointes des rochers, & ſon ſang en rougit pour quelques momens l'éclatante blancheur.

Et moi, ſaiſi, tremblant, je contemplois ces débris adorables, épars ſur la terre, craignant de les fouler, n'oſant faire un pas. Des larmes d'affliction ruiſſeloient de mes yeux ; je regardois le ciel, les mains jointes, le cœur navré de douleur, lorſqu'un pouvoir divin les raſſembla tout-à-coup, auſſi belles, auſſi majeſtueuſes, auſſi touchantes qu'auparavant. Je me proſternai devant ces effigies ſacrées. Pompeuſes, inébranlables, elles ne ſeront jamais détruites par la main du ſacrilege & de l'impie.

CHAPITRE IX.

D'un monde heureux.

JE crus, en rêvant, me trouver dans un temple ſolitaire : je vis venir à moi une eſpece de fantôme ; mais en s'approchant, ſa taille ſe deſſina & devint plus qu'humaine : ſa robe tomba majeſtueuſement ſur ſes pieds ; ſix ailes plus blanches que la neige, & dont les extrêmités étoient dorées, couvrirent une partie de ſon corps : alors e le vis quitter la ſubſtance matérielle qu'il avoit priſe pour ne pas m'effrayer : ſon corps ſe colora comme l'arc-en-ciel. Il me ſaiſit par les cheveux, & je ſentis ſans effroi que je traverſois les plaines éthérées, avec la rapidité d'une fleche qui part d'un arc tendu par un bras ſouple & nerveux.

Mille mondes enflammés rouloient ſous mes pieds ; mais je ne pouvois jeter qu'un regard rapide ſur tous ces globes diſtingués par des couleurs frappantes qui les diverſifioient à l'infini.

Tout-à-coup j'apperçus une terre ſi belle, ſi floriſſante, ſi féconde, que je ſentis un vif deſir d'y deſcendre. A l'inſtant mes ſouhaits furent exaucés : je me ſentis porté doucement ſur ſa ſurface, je fus plongé dans une athmoſphere embaumée,

& à la naiſſance de l'aurore je me trouvai aſſis ſur un ſiege de gazon : j'étendis mes bras en ſigne de reconnoiſſance vers l'envoyé céleſte : il me montra du doigt un ſoleil reſplendiſſant, & s'élançant vers lui il entra & ſe perdit dans ſon diſque enflammé.

Je me levai, & je me crus tranſporté dans le jardin d'Eden. Tout inſpiroit à l'ame une douce tranquillité. La paix la plus profonde couvroit ce globe ; la nature y étoit raviſſante & incorruptible : une fraîcheur délicieuſe tenoit mes ſens ouverts à la joie ; une odeur ſuave couloit dans mon ſang avec l'air que je reſpirois ; mon cœur, qui treſſailloit avec une force inaccoutumée, entroit dans une mer de délices ; & le plaiſir, comme une lumiere immortelle & pure, éclairoit mon ame dans toute ſa profondeur.

Les habitans de ce ſéjour heureux s'avancerent au-devant de moi : après m'avoir ſalué, ils me prirent par la main. Leur phyſionomie noble inſpiroit le reſpect & la confiance : l'innocence & le bonheur ſe peignoient dans leurs regards ; ils levoient ſouvent les yeux vers le ciel ; ils prononçoient un nom que je ſus depuis être celui de l'Éternel, & des larmes d'attendriſſement inondoient leurs paupieres.

Je me ſentis tout ému en converſant avec ces hommes ſublimes ; leur cœur s'épanchoit avec la

tendresse la plus sincere ; & en même tems la voix de la raison, voix majestueuse & non moins attendrissante, se faisoit entendre à mon oreille charmée.

Je reconnus bientôt qu'une telle demeure ne ressembloit pas à celle que je quittois. Une force divine me fit voler dans leurs bras : je voulus fléchir le genou devant eux ; mais relevé d'une main caressante, & pressé sur le sein qui renfermoit des cœurs aussi nobles, je connus un avant-goût de l'amitié céleste, de cette amitié qui unissoit leurs ames & qui composoit la plus belle portion de leur félicité.

Jamais l'ange des ténebres, avec toutes ses ruses, n'a découvert l'entrée de ce monde : malgré sa malice vigilante & profonde, il n'a point su verser ses poisons sur ce globe fortuné ; la colere, l'envie & l'orgueil y sont inconnus ; le bonheur de l'un fait le bonheur de tous ; un transport extatique éleve sans cesse leurs ames à la vue de cette main prodigue & magnifique qui rassembla sur leur tête les plus merveilleux prodiges de la création.

L'aimable matinée, de ses ailes humides & dorées, distilloit les perles de la rosée de dessus les arbustes & les fleurs, & les rayons d'un soleil naissant multiplioient les couleurs les plus vives,

lorſque je découvris un bois que rempliſſoit une douce clarté.

Là, des jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe envoyoient au ciel des cantiques d'adoration ; ils ſe rempliſſoient en même tems de la grandeur & de la majeſté du Dieu qui rouloit preſque viſiblement ſur leur tête ; car dans ce monde innocent, il daignoit ſe manifeſter par des traits inconnus à nos foibles yeux.

Tout annonçoit ſon auguſte préſence : la ſérénité de l'air, le coloris des fleurs, l'inſecte brillant, je ne ſais qu'elle ſenſibilité univerſelle, répandue dans tous les êtres, & qui vivifioit les corps qui en paroiſſoient le moins ſuſceptibles, tout donnoit des marques de ſentiment : & l'oiſeau arrêtant ſon vol au-deſſus de leur tête, ſembloit devenir attentif aux modulations touchantes de leur voix.

Mais quel pinceau exprimera le front raviſſant des jeunes beautés dont le ſein reſpiroit l'amour ? qui peindra cet amour dont nous n'avons point l'idée, cet amour qui n'a point de nom ici-bas, cet amour, partage des pures intelligences, amour divin, qu'elles ſeules peuvent concevoir & ſentir ? La langue de l'homme ſe trouve impuiſſante & muette, & le ſeul ſouvenir de ces beaux lieux ſuſpend en ce moment toutes les facultés de mon ame.

Le ſoleil ſe levoit ; le pinceau me tombe des mains. O Thomſon, tu n'as point vu ce ſoleil ! Quel monde & quelle magnifique ordonnance ! Je foulois, comme à regret, les plantes fleuries, douées, comme notre ſenſitive, d'un ſentiment vif & prompt : elles s'affaiſſoient ſous mes pas pour ſe relever plus brillantes, le fruit ſe détachoit mollement de la branche complaiſante ; à peine il humectoit le palais qu'on en ſentoit le ſuc délicieux couler dans ſes veines : alors l'œil plus perçant étinceloit d'un feu plus vif, l'oreille étoit plus gaie : le cœur qui s'épanouiſſoit ſur toute la nature, ſembloit poſſéder & jouir de ſa féconde étendue ; le plaiſir univerſel ne cauſoit le tourment de perſonne ; l'union multiplioit les délices, & l'on s'eſtimoit moins heureux par ſon propre bonheur que par celui des autres.

Ce ſoleil ne reſſembloit point à la lueur pâle & foible qui éclaire notre priſon ténébreuſe : on pouvoit le fixer ſans baiſſer la paupiere ; l'œil ſe plongeoit avec une ſorte de volupté dans ſa lumiere douce & pure ; elle récréoit à la fois la vue & l'entendement ; elle paſſoit juſqu'à l'ame. Les corps de ces hommes fortunés en devenoient comme tranſparens : chacun liſoit alors dans le cœur de ſon frere les ſentimens de douceur & de tendreſſe dont lui-même étoit affecté.

De toutes les feuilles des arbriſſeaux que cet

astre éclairoit, s'élançoient au loin des germes de matiere lumineuse, où se peignoient toutes les couleurs de l'iris : son front qui ne s'éclipsoit jamais étoit couronné de rayons étincelans que le prisme audacieux de notre Newton n'auroit point su décomposer. Lorsque cet astre se couchoit, six lunes brillantes flottoient dans l'athmosphere : leur marche, diversement combinée, formoit chaque nuit un spectacle nouveau. Cette multitude d'étoiles qui nous paroissent jetées au hasard, se découvroient là sous leur vrai point de vue, & l'ordre éclatant de l'univers apparoissoit dans toute sa pompe.

Quand sur cette terre heureuse l'homme s'abandonnoit au sommeil, son corps qui ne participoit en rien aux élémens terrestres, n'opposoit aucune barriere à l'ame ; elle contemploit, dans un songe qui tenoit de la vérité, la région lumineuse, trône de l'Éternel, où elle devoit bientôt s'élever. L'homme sortoit d'un sommeil léger, sans trouble & sans inquiétude jouissant de l'avenir par le sentiment intime de l'immortalité, il s'enivroit de l'image d'une félicité prochaine plus grande encore.

La douleur, ce résultat funeste de la sensibilité imparfaite de nos corps grossiers, ne se faisoit point connoître à ces hommes innocens : avertis par une sensation légere des objets qui pouvoient les blesser, la nature les éloignoit du péril, ainsi

qu'une mere tendre écarte ſon enfant du foſſé, en le tirant doucement par la main.

Je reſpirois plus librement dans ce ſéjour de concorde & d'alégreſſe ; mon exiſtence me devenoit chere : mais plus le charme qui m'environnoit étoit vif, plus mes idées ſe reportoient triſtement ſur le globe que j'avois quitté. Toutes les calamités de la race humaine ſe réunirent comme en un ſeul point pour affliger mon cœur, & je m'écriai douloureuſement : Hélas ! autrefois le monde que j'habite reſſembloit au vôtre ; mais bientôt l'innocence, la paix, les plaiſirs purs s'évanouirent. Que ne ſuis-je né parmi vous ! Quel contraſte ! La terre qui fut ma triſte demeure, retentit ſans ceſſe de cris & de gémiſſemens : là-bas le petit nombre opprime le plus grand ; le démon de la propriété infecte & ce qu'il touche & ce qu'il convoite. L'or y eſt un dieu, & l'on fait ſur ſes autels le ſacrifice de l'amour, de l'humanité, des vertus les plus précieuſes.

Frémiſſez, vous qui m'écoutez ! Le plus grand ennemi de l'homme c'eſt l'homme même ; ſes chefs ſont ſes tyrans ; ils veulent tout ployer ſous le joug de leur orgueil ou de leur caprice : les chaînes de l'oppreſſion s'étendent, pour ainſi dire, d'un pole à l'autre ; un monſtre, prenant le maſque de la gloire, a légitimé ce qu'il y a de plus effroyable, la violence & le meurtre ; depuis la

fatale invention d'une poudre enflammée, aucun mortel n'y peut dire : Demain je reposerai en paix, demain le bras du despotisme n'écrasera pas ma tête, demain l'affreuse douleur ne broiera point mes os, demain les cris d'un désespoir inutile ne sortiront point de mon cœur oppressé, lorsque la tyrannie m'aura plongé vivant dans un cercueil de pierre.

O mes freres, pleurez, pleurez sur nous! Non-seulement les chaînes & les bourreaux nous environnent; mais nous dépendons encore des saisons, des élémens, des plus vils insectes : la nature entiere nous est rebelle; & si nous la domtons, elle nous fait payer cher les biens que le travail lui arrache. Le pain que nous mangeons est arrosé de notre sueur & de nos larmes; des hommes avides viennent ensuite, & nous en ravissent une partie pour le prodiguer à leurs complaisans oisifs.

Pleurez, pleurez avec moi, mes freres! La haine nous poursuit, la vengeance aiguise dans l'ombre son poignard; la calomnie nous flétrit & nous ôte jusqu'au pouvoir de nous défendre; l'ami trahit notre confiance & nous fait maudire ce sentiment consolateur, & il faut vivre au milieu de tous les coups de la méchanceté, de l'erreur, de l'orgueil & de la folie.

Dans le tems que mon cœur donnoit un libre

cours à ſes plaintes, je vis deſcendre du ciel des ſéraphins reſplendiſſans, & des cris d'alégreſſe s'éleverent dans toute la race de ces hommes fortunés. Comme je reſtois dans l'étonnement, un vieillard me dit : Adieu, mon ami ; l'inſtant de notre mort approche, ou plutôt l'inſtant d'une nouvelle vie. Ces miniſtres du Dieu clément viennent pour nous enlever de deſſus cette terre ; nous allons habiter un monde plus parfait encore. . . . Quoi, mon frere, lui répondis-je, vous ne connoiſſez point les agonies du trépas, cette angoiſſe, ce trouble, cette inquiétude qui accompagnent nos derniers momens ? . . Non, mon fils, reprit-il ; ces anges du Seigneur, à une époque marquée, viennent nous enlever tous & nous ouvrir le chemin d'un monde inconnu, mais que nous appercevons par la conviction intime de la bonté & de la magnificence du Créateur, qui n'ont point de bornes.

Tout-à-coup un ſourire lumineux brilla ſur leurs levres ; leur tête ſembloit déjà couronnée d'une ſplendeur immortelle ; ils s'éleverent légérement de terre à mes regards ; je preſſois pour la derniere fois leur main ſacrée, tandis qu'en ſouriant ils abandonnoient l'autre au ſéraphin, qui étendoit déjà ſes ailes pour les porter au ciel.

Ils s'envolerent tous à la fois, comme une troupe

de cygnes éclatans qui prennent leur essor & s'élevent d'un vol majestueux & rapide au-dessus du faîte de nos palais. Mes regards tristement prolongés les suivirent dans les airs ; leurs têtes vénérables se perdirent bientôt dans les nuages argentés ; & moi, je restai seul sur cette terre magnifique & déserte.

Je sentis que je n'étois pas encore fait pour l'habiter ; je souhaitai de revenir sur cette terre infortunée & expiatoire ; & c'est ainsi que l'animal, échappé à son conducteur & sorti de sa loge, revient sur ses pas, suit les traces de sa chaîne, baisse un front docile & rentre dans sa prison. Le réveil dissipa une illusion qu'il n'est pas permis à la foiblesse d'une langue indigente de peindre dans tout son éclat : mais cette illusion me sera toujours chere ; & appuyé sur la base de l'espérance, je la conserverai jusqu'à la mort dans le fond de mon cœur.

CHAPITRE X.

Sémiramis.

JE rêvois que j'étois devenu antiquaire, & que j'avois formé l'un des plus beaux cabinets de l'Europe. J'avois donné ſur-tout dans les momies, & je les achetois de tous côtés.

J'avois appris à diſtinguer les vraies momies d'Egypte des contrefaçons que les juifs font de ces ſquélettes pour attraper les Européens: en mâchant un petit morceau de la momie, j'étois parvenu à diſtinguer le ſquélette Egyptien du ſquélette d'un pendu mis au four par ces contrefacteurs, puis embaumé, puis couvert de bandelettes & d'hiéroglyphes, puis vendu par ces adroits fripons qui ſe moquent des profonds ſavans.

Je n'étois pas dupe de ces impoſteurs; je reconnoiſſois preſque, à la forme de la tête, ces anciens Egyptiens aromatiſés par un ſecret particulier, & qui ont été jaloux de nous tranſmettre leurs figures deſſéchées.

Ils étoient rangés dans mon cabinet, & je me réjouiſſois en diſant: Tout cela parloit il y a trois mille ans; ils ne ſe doutoient guere qu'ils ſortiroient des catacombes qui ſe trouvent près

du Grand-Caire, pour voyager en Europe, & venir à Paris satisfaire ma curiosité. Me voilà environné de gens morts & non enterrés, qui ne soupçonnoient pas que leurs corps m'appartiendroient un jour en toute propriété. Cette idée me plaisoit, & je me promenois au milieu de ces corps embaumés qui n'avoient plus de noms, & auxquels je prêtois ceux qui plaisoient à mon imagination.

Faisant la revue un jour de mes richesses antiques & noires, je pris la tête d'une momie & la considérai attentivement. Qui es-tu, lui disois-je tout bas, qui es-tu ? Tout-à-coup la tête fit un mouvement entre mes mains & dit : Je suis Sémiramis. — Toi ? As-tu été belle ? — Oui, j'appaisai une sédition en me montrant le sein nu & les cheveux épars. — As-tu bâti ces superbes jardins si vantés ? — J'ai fait construire Babilone ; j'ai bâti avec magnificence sur le Tigre & sur l'Euphrate. — Tu as fait des choses vraiment extraordinaires ! — J'ai régné comme un grand homme ; j'en ai réuni les talens & le courage. — Et vos expéditions militaires ? — J'ai fait plusieurs conquêtes dans l'Ethiopie ; j'ai pénétré dans les Indes. — Vous aimiez la gloire, madame, avec passion ? — J'étois née pour elle. — Et ces foiblesses dont parle l'histoire ? — Qu'importe ? les devoirs de l'empire

n'en ont pas souffert ; j'ai rendu l'Assyrie heureuse ; j'ai mérité les honneurs de l'apothéose. --- Toutes vos idées étoient élevées, madame ; je vous respecte beaucoup : mais quelque chose me chagrine, vous étiez despote. — Une femme est très-bien assise sur un trône despotique. — Pourquoi, madame ? — Parce que la dureté de ce gouvernement est toujours adoucie par la pitié naturelle à mon sexe, & par l'ascendant que le ciel a voulu donner aux femmes. L'orgueil rougit moins de s'humilier devant elles ; puis j'aimois les arts & ceux qui les cultivoient ; ils n'étoient point assimilés au reste de mes sujets. — Mais, madame, avez-vous refusé de remettre à votre fils Ninias le sceptre dont vous n'étiez que dépositaire ? — Le sceptre que je portois n'étoit point un dépôt. — Mais encore, oserai-je vous le demander ? avez-vous en effet mis à mort votre époux Ninus ? — Non. — L'histoire le dit. — L'histoire ment. — Mais M. de Voltaire a fait une tragédie là-dessus, & vous donne des remords. — Les tragédies sont des romans. — Et la voix de l'univers qui vous accuse ? — L'univers sera désabusé. — Et quand ? — Quand le jour nécessaire pour la vérité sera venu. — A ces mots, la tête devint plus pesante ; elle s'échappa de mes mains, & retomba dans son coffre.

CHAPITRE

CHAPITRE XI.

L'Égoïsme.

Je crus en dormant, qu'un ſpectre vêtu de blanc me prenoit par la main. Sa main étoit froide, ſi froide, que je fis des efforts pour me dégager ; mais le ſpectre plus fort m'entraîna, me fit paſſer ſous une voûte ſouterreine, longue, très-longue, au bout de laquelle ſe trouvoit une entrée étroite & fort baſſe : il me fallut baiſſer la tête ſous cette porte ; après avoir rampé ſur les mains, j'entrai dans un endroit très-vaſte, mais ténébreux & lugubre.

Cet immenſe & triſte édifice n'avoit pour toute lumiere que trois lampes ſuſpendues fort haut, & qui brûloient dans les voûtes. Auſſi les ténebres l'emportoient ſur la clarté. En baiſſant les yeux, je vis des ſépulcres, des urnes cinéraires, des cercueils, des mauſolées rangés contre les murailles, & qui en ceignoient le vaſte contour.

Tout-à-coup une eſpece de ſiege s'éleva au milieu de cette ſalle vuide & ſpacieuſe : je vis un fantôme habillé de drap verd, & j'entendis une foule de peuple qui s'attroupoit vers une porte entr'ouverte.

Elle étoit gardée par une figure dont la taille étoit courte, la tête grosse & pesante, l'air ignoble, les ongles crochus & pleins d'encre; elle parloit en ronflant; un hoquet continuel marquoit que sa digestion étoit laborieuse : sur son front étoit écrit, *Finance*. De l'autre côté, une figure timide, seche & louche, au regard assuré, malgré sa misere & sa maigreur, tenoit le second battant. On lisoit sur sa joue droite qu'elle cachoit, *Ressource*.

Toutes deux ouvrirent la porte à la multitude, qui se pressoit & se coudoyoit : les uns avoient une face enluminée, un ventre prodigieux, des jambes goutteuses, le col apoplectique. Les autres étoient maigres, efflanqués, portoient des mines blêmes avec des perruques plates & des manchons pelés.

Aussi-tôt chacun de ces individus sortit un sac d'argent plus ou moins gros, & l'offrit presqu'à mains jointes au fantôme, en lui demandant un parchemin paraphé. Chacun crioit : *Après moi le déluge ; je double mon revenu ; je vivrai sans travailler ; je déshérite tout ce qui m'appartient ; j'augmenterai ma table ; je nourrirai des chevaux, & je ne me marierai point.* Un cri universel, qui avoit quelque chose de lugubre & d'attristant, fit entendre de toutes parts : *Moi, moi, moi, & encore moi, jamais autre que moi!* Ce moi

terrible déchiroit l'oreille & l'ame de tout le monde, & chacun le répétoit avec un transport effréné.

Les plus honteux ne crioient point, mais ils disoient tout bas : *Que m'importe autrui ? il faut vivre pour soi : je vis pour moi, pour moi.* Et leurs levres, interpretes fideles de leur cœur, répétoient incessamment ce monosyllabe.

Le fantôme verd fit un signe, & ce fut à qui se précipiteroit vers lui. On versa l'or & l'argent autour de son siege ; bientôt il en fut environné jusqu'aux épaules, quoiqu'il eût huit coudées de haut. Alors il se leva, prit une dixieme partie de cet argent, & le rejeta à ceux qui le lui avoient apporté ; mais à mesure qu'il dispersoit ce métal, plusieurs individus tomboient & mouroient : aussitôt les voisins les rangeoient froidement & l'œil sec dans les sépulcres qui environnoient la salle.

Les survivans ramassoient l'argent du décédé, & le rejetoient au tas en criant : *Moi, moi, moi, rien après moi, ainsi que l'a dit & pratiqué mon prédécesseur ; suivons son exemple !* Ils tiroient en même tems une petite fiole où étoit un élixir, & ils disoient en buvant : *C'est pour me faire vivre cent années, & pour bien attraper le fantôme verd.* Ce qui m'étonnoit, c'est qu'étant si avides de recevoir, ils l'étoient encore plus de remettre au tas qui s'accroissoit sans cesse.

Le fantôme tournant ſur lui-même & en douze tems égaux, arroſoit circulairement la multitude d'une pluie d'eſpeces monnoyées; il s'arrêtoit pendant cette fonction, & tâchoit de gagner le plus petit eſpace de tems, car il ſavoit calculer la valeur du retard; mais la foule impatiente crioit: *Ah, que le tour eſt long & meſuré! Malheureux que je ſuis d'avoir été baptiſé* Zacharie *au lieu* d'Abraham! *Tournez donc plus vîte...* Le fantôme immobile à ces clameurs, liſoit ſans s'émouvoir un petit livre intitulé; *Probabilités de la vie humaine*, avec ſon commentaire particulier; livre que la multitude ne liſoit pas, & qu'elle n'auroit pas ſu lire.

Les eſpeces enlevées du tas énorme deſcendoient ſur la foule expectante qui s'éclairciſſoit à meſure qu'elles tomboient: l'un expiroit tandis que l'écu étoit en l'air; & ſon voiſin, le traînant charitablement au cercueil, trébuchoit ſur ſon camarade en murmurant: *J'ai ſigné ma quittance.*

Ils s'enterrerent ainſi réciproquement, ſans qu'il y eût une larme ſincere de répandue. On fouilloit les poches des morts; elles étoient vuides, & on les maudiſſoit. L'écu tombé à leurs pieds, ramaſſé par celui qui étoit le plus proche, par une tendance magique, revoloit toujours au fantôme; de ſorte qu'il ſe trouva enfin ſeul au milieu

d'un tas d'or & d'argent d'une grosseur prodigieuse.

Il n'y avoit plus que moi de vivant dans la salle ; & le fantôme me lançant un regard effroyable, me dit : *Qui es-tu ? que fais-tu ? qui t'as conduis ici ? que veux-tu ? — Eh, jouir, sans parchemin, des rayons du soleil, des pommes de terre, & de celles que portent les arbres.* Il se tut, voyant qu'il n'avoit rien à me compter ; mais il sembloit me reprocher d'être encore debout parmi ces corps gissans par terre.

Je contemplois avec terreur ce fantôme, lorsque la robe verte qui le couvroit, tomba à ses talons. Je vis un squélette noir qui monta soudain un cheval qui n'étoit lui-même qu'un squélette. Je crus relire un verset mystérieux de l'Apocalypse : j'entendis le craquement effroyable de leurs os ; le cavalier & le coursier n'avoient pas acquis de l'embonpoint au milieu de cette masse d'argent : elle s'envola, elle se changea même en ces vapeurs fluides qui montent au plancher ; elles percerent le toit de pierre sans l'ouvrir : rien ne resta qu'un tas de petits quarrés chargés de paraphes.

Tout-à-coup un bourdonnement confus se fit entendre : tous les décédés qui avoient crié pendant leur vie, *moi*, *moi*, *moi*, se leverent, le coude appuyé sur leur tombe ; leurs figures pâles & repentantes se regardoient l'une l'autre, en di-

ſant : *Mes enfans, mes neveux, mes amis oubliés !* Elles firent quelques efforts pour élever la voix, elles ne purent que murmurer ces mots d'une maniere foible & lamentable : *Nous avons joué contre la mort, ce ſquélette aride & dévorant ! Nous avons joué contre la mort ! La mort ! elle a gagné la partie ; elle a gagné la partie, la mort ! elle a eu tout notre argent. La mort ! moi, moi, moi.... La mort !* Et à ces mots, ils retomberent en ſilence dans leurs cercueils.

Me voyant ſeul au milieu de ces ombres plaintives, de ce murmure & de ce ſilence plus effrayant, l'épouvante s'empara de mon ame ; une ſueur froide coula ſur tous mes membres ; je pouſſai un cri perçant, & je me réveillai.

CHAPITRE XII.

L'Opulence.

Je me trouvois dans un laboratoire de chymie. Un petit homme pâle rêvoit attentivement près d'un fourneau ſur lequel étoit une veſſie de cuivre rouge. La réverbération du feu illuminoit ſa face blême ; il avoit les cheveux hériſſés, la barbe longue & négligée ; un maſque de verre lui couvroit le viſage, & il étoit ceint d'un linge ſale.

Dès qu'il m'apperçut, il porta le doigt ſur ſa bouche.

Je me tus. Il ſouffla pendant quelques minutes, & tout-à-coup regardant au ciel, il me montra un nuage noir & orageux; il prêta l'oreille, en diſant: *Il tonne; bon!* La joie brilla ſur ſon viſage terne. *Voici un orage*, ajouta-t-il, *ſortons.*

Un éclair vint à luire; il me prit par la main: *Ah, que cela eſt heureux! Le tonnerre va gronder dans les airs, & peut-être... Soyons en plein air.* Il ſembloit vouloir aller au-devant de l'orage: il monta ſur une colline; il tendit les bras à un homme qui venoit de loin. L'homme qui l'apperçut lui fit ſigne, & courut à nous. Tout-à-coup un ſillon de feu s'échappa de la nue embraſée, tomba ſur l'homme qui couroit, & le conſuma comme un phoſphore. Le chymiſte jeta un long cri de joie, accourut ſur la place où le feu du ciel avoit décompoſé ce corps humain; il ſe baiſſa, ramaſſa une petite pierre triangulaire, & ſe relevant, s'écria: *Nous n'avons plus beſoin de rien; voici la pierre philoſophale...* Et comment eſt-elle là plutôt qu'ailleurs? Oh! reprit-il, depuis quarante ans je guette la foudre & le tonnerre; ce grand œuvre, qu'on cherche depuis ſi long-tems, ne peut s'opérer que par la décompoſition ſubite & inſtantanée d'un homme: c'eſt

la foudre qui ſeule eſt capable de fondre cette matiere précieuſe.

Il me mit en main cette pierre philoſophale ; & tandis qu'il faiſoit des geſtes qui exprimoient les divers mouvemens qui naiſſoient dans ſon ame, un ſecond coup de foudre plus terrible que le premier, le décompoſa à ſon tour. Je ne fus pas tenté de regarder ſur la place pour voir ſi j'y trouverois une ſeconde pierre, ſans doute plus parfaite, puiſque l'homme qui en auroit fourni la matiere, étoit un philoſophe. Je me ſauvai précipitamment, ayant en main la pierre dont j'avois hérité par un coup auſſi extraordinaire.

J'allai m'établir dans une grande ville, où je louai un galetas ſpacieux : j'achetai toute la boutique d'un chauderonnier ; & le ſoir même, la porte bien cloſe, je métamorphoſai toutes les marmites en or pur ; je les briſai, ou plutôt je les ſciai, & avec ces fragmens précieux j'eus en peu de tems des ſommes prodigieuſes.

Alors tout le monde me fit la cour : j'eus un hôtel, un cuiſinier, des voitures diſtinguées par la ſoupleſſe des reſſorts. Les femmes me trouverent unique, & le peu d'eſprit que j'avois devint du génie.

J'étois garçon, & c'étoit à qui m'épouſeroit. On employa toutes les minauderies pour parvenir à ce but ; les éloges pleuvoient, les attentions

n'avoient point de fin. Au milieu de toutes ces demoiſelles coquettes, ambitieuſes, qui recherchoient ma main & qui déployoient une artillerie de ſoupirs & de graces artialiſées, je pris une petite perſonne à l'air ingénu, qui ne m'avoit adreſſé ni paroles ni regards.

Mes noces furent pompeuſes, éblouiſſantes, & je me félicitois d'avoir choiſi parmi ce nombre prodigieux de filles celle qui paroiſſoit la plus modeſte & la plus timide.

Un généalogiſte me découvrit un ancêtre tué à Ceriſoles, & me gratifia d'un écu à trois pals flamboyans de ſable ſur un champ d'or. Pour mon épouſe, on la fit deſcendre de Froïla I[er], quatrieme roi des Aſturies.

J'étois couché auprès d'elle, dans un lit magnifique, & je contemplois la ſomptuoſité de mes meubles, lorſque je vis entrer une foule de vampires qui ſe mirent à démeubler mon appartement. J'avois beau leur faire ſigne de diſcontinuer; ils enlevoient tout, en me faiſant de profondes révérences. Tous les gens de ma maiſon, en m'appellant *monſeigneur*, chargeoient leurs mains de quelques-uns de mes effets. Des robes noires, des robes rouges, mille gens que je ne connoiſſois pas, venoient réclamer leur part, & chacun s'emparoit de ce qui m'appartenoit: on me montroit des papiers qui avoient

la vertu d'enlever à mes yeux tous mes meubles. Je vis emporter jusqu'au coffret où étoit ma pierre précieuse ; il fut saisi par une figure d'homme qui tenoit en main une verge, & qui crioit, *Justice !*

Alors je me retournai vers ma bien-aimée, & lui dis dans l'effusion de mon ame : Les vampires m'ont tout emporté ; mais tu me restes. Je la vis pleurer. Je crus que c'étoit d'attendrissement ; mais ma moitié, si douce, si ingénue, s'arracha de mes bras, parcourut l'appartement avec le geste & l'œil d'une Mégere, & voyant qu'il étoit dégarni, sauta sur une bourse que les vampires avoient oubliée dans une des poches de ma veste, vint à moi, m'appliqua un vigoureux soufflet, & disparut.

Encore tout étourdi de cette scene, je me levai sur mon séant pour courir après ma femme, car je l'aimois. J'étois devenu un peu gros par la bonne chere, lorsqu'un petit vampire, plus maigre encore que les autres, s'élança sur moi, & me suça tout vivant. Il se gonfloit sur mon corps à mesure que je maigrissois ; il me dessécha des pieds à la tête en se remplissant de mon sang, & je devins si léger que le vent m'emporta de dessus mon lit magnifique aux riches courtines, & que je sortis par la fenêtre. Je voltigeai quelque tems dans l'air, & je tombai sur un rocher nu, qui par bonheur servit à m'éveiller.

CHAPITRE XIII.

Mahomet.

J'ÉTOIS au bord de la mer, & je me plaisois à considérer ces montagnes écumeuses & mugissantes qui viennent se briser sur un grain de sable; elles accourent avec impétuosité comme pour dévorer la terre; elles reculent devant le doigt qui semble avoir écrit sur la limite inapperçue: *Tu n'iras pas plus loin.*

Une huître étoit restée à sec à demi-pied de l'eau; la vague blanchissante & courroucée ne pouvoit la recouvrir. Elle s'entr'ouvroit tranquillement au soleil comme pour s'abreuver de ses rayons. J'apperçus dedans quelque chose qui brilloit; j'achevai de l'ouvrir, & je vis que ce qui avoit frappé ma vue de son éclat, étoit une petite sonnette d'or; le battant étoit une perle, & la perle étoit couverte de caracteres extrêmement fins. Je pris une forte loupe pour les déchiffrer, & je lus avec étonnement ces mots: *Tu pourras évoquer de la région des morts l'ombre que tu voudras*. Je m'écriai: Graces soient rendues à l'auteur de ce don! & j'agitai la sonnette.

Tout-à-coup le spectacle le plus éblouissanr frappa mes yeux: un rayon immense du soleil

descendoit en droite ligne depuis l'orbe de cet astre jusqu'à mes pieds ; & un ange glissant avec rapidité sur cette échelle radieuse, & effaçant ses plus vives couleurs, se présenta devant moi.

Je me prosternai, me cachant le visage avec les mains ; mais une voix douce & majestueuse m'appella, je levai la tête, & je ne vis plus qu'un beau jeune homme. Ses cheveux blonds étoient noués avec grace ; un bandeau couleur d'azur lui ceignoit le front ; sa robe, d'une blancheur éblouissante, se retroussoit avec une ceinture d'or. L'Ancien des tems, me dit-il, celui qui a pesé l'océan dans le creux de sa main, daigne m'envoyer vers toi, & il satisfera à tes demandes.

Aussi-tôt un temple en rotonde & tout d'albâtre fut édifié en un clin-d'œil autour de moi ; j'entendis une voix qui me cria : *Nomme donc parmi les enfans des hommes, & qui attendent la splendeur du jour éternel, nomme celui que tu veux voir*. Plusieurs noms se presserent en foule dans ma mémoire : Sésostris, Abraham, Alexandre, César, Charlemagne, Cromwell, &c. lorsque dans le trouble où j'étois, je nommai tout haut *Mahomet !* Je voulois dire. . .

Son ombre sortit du pavé du temple, & je contemplai à loisir le fondateur de la religion & de la puissance musulmane, le vainqueur de la Mecque & de l'Arabie, l'époux fortuné de tant

de belles femmes. Il avoit un air d'autorité, une physionomie auguste, des yeux perçans. *Pourquoi*, lui dis-je, *t'es-tu érigé en prophete? pourquoi as-tu trompé les hommes?* Mahomet me jeta un regard, & je fus atterré de sa grandeur. Il garda le silence; mais son silence étoit celui de la majesté & du mépris. Il portoit sous son bras un *livre*, & sous son pied fouloit un *glaive*, comme s'il eût rougi de l'avoir employé. Mais son *livre* lui étoit cher: il s'en échappoit un rayon lumineux, & je sentis que ce livre étoit plein du Dieu dont il annonçoit si dignement la puissance & la gloire.

Je repris: *Pourquoi as-tu abusé de la crédulité de tes concitoyens? pourquoi as-tu feint des révélations?* En parlant ainsi, j'étois près d'une haute colonne de marbre jaspé, & de cette colonne sortit une voix invisible qui proféra ces mots:

N'accuse point un grand homme révéré d'une partie du monde, & qui a détruit l'idolatrie. Sais-tu lire ce qu'il a écrit? La calomnie poétique est montée sur le théatre d'une nation, elle a chargé son personnage de crimes imaginaires; mais peut-elle combattre le respect universel des peuples, & leur antique reconnoissance? Ces préceptes encore vivans & répandus sur une vaste surface du globe, étoient fondés sur de grandes

lumieres. Oui, tel législateur sentant bien que l'homme rejetteroit toujours l'autorité de l'homme, son semblable & son égal, a fait descendre du ciel les ordres qu'il vouloit intimer à la terre. Garde-toi de l'en blâmer; garde-toi de l'appeller *fourbe*, *imposteur*, parce qu'il y a des loix sages & utiles qui sont l'expression de la volonté divine, parce qu'on ne porte aucun préjudice à l'homme quand on lui persuade ses véritables devoirs, parce que le monde entier, offrant la conviction d'un pouvoir qui a établi les loix morales ainsi que les loix physiques, le grand homme se rend le héraut, l'interprete éclairé de ces loix divines; il les révele d'un ton relatif à leur majesté; il donne une base religieuse à la police civile, base sacrée & nécessaire; son droit est dans la noblesse & dans la pureté de sa cause.

Si les anciens législateurs ont mêlé des fables & des rêveries à des vérités importantes & sublimes, c'étoit peut-être le seul moyen de faire passer celles-ci. Les tems, les circonstances, l'esprit humain, toujours amoureux du merveilleux; tout a pu forcer le législateur à amalgamer le culte & la morale: l'un étoit le corps, & susceptible d'être modifié sans danger; l'autre étoit l'ame de sa police.

Rangerez-vous donc, petits observateurs à vue myope, rangerez-vous ingratement parmi les

imposteurs plusieurs bienfaiteurs éclairés du genre humain, parce qu'ils ont compati à ses foiblesses, & qu'ils lui ont laissé quelques erreurs inévitables, pour mieux leur faire adopter de nouvelles lumieres & de nouvelles vertus ?

Ces erreurs n'étoient pas leur propre ouvrage, mais bien avant eux l'œuvre confuse d'une multitude aveugle : une religion purement métaphysique n'auroit pas été entendue alors, & ne le seroit pas davantage aujourd'hui.

Soyez plus justes, foibles humains ; rendez graces à ceux qui les premiers ont enseigné l'idée de la Divinité, laquelle observe toutes nos actions, & qui doit les punir ou les récompenser ; qui ont institué les fêtes, lesquelles réunissent les hommes ; qui leur ont défendu le meurtre, le vol & l'injustice ; qui ont enseigné l'immortalité de l'ame, dogme sublime & consolateur ; qui ont établi la sépulture des morts ; qui ont recommandé la charité, le respect pour les parens, la foi des sermens, & une subordination légitime ; qui ont fait chérir ces préceptes ; qui ont tracé enfin le code moral, auquel de nos jours nous ne pouvons rien ajouter, & qui plus que les autres sciences porte l'empreinte de l'unité ; image de la volonté éternelle.

Il seroit difficile, même de nos jours, de décider jusqu'à quel point un homme qui voudroit

faire paſſer ſes opinions dans l'eſprit d'un peuple neuf, pourroit ſe ſervir du reſſort de l'enthouſiaſme & du merveilleux. Le chemin ſeroit long & incertain, s'il vouloit procéder par les moyens de conviction ; mais s'il frappoit fortement l'imagination, il cauſeroit tout-à-coup une révolution utile. Et, dis-moi, qui ne pardonneroit aujourd'hui quelque ſupercherie innocente au législateur moderne qui auroit réuſſi à faire adopter à un peuple ignorant, ſuperſtitieux & barbare, des loix ſages, raiſonnables & bienfaiſantes ?...

La voix ſe tut. Mahomet toujours muet, immobile, le dédain gravé ſur le front, me fit un ſigne de ſupériorité & rentra en terre avec une majeſté tranquille. Auſſi-tôt le temple avec ſon dôme s'écroula ſur ma tête.

Je m'évaillai, me propoſant d'envoyer au docteur Lavater, mon voiſin & grand phyſionomiſte, la *ſilhouette* du prophete armé, de l'auteur du *Coran*. Les grands hommes anciennement étoient auteurs & par fois ſouverains. O mes confreres, le bon tems !

CHAPITRE

CHAPITRE XIV.

Le Ballon-Montgolfier.

On connoît l'Athénien Dédale, qui attacha des ailes à ſon fils Icare ; mais comme le ciment étoit de la cire, elles ſe fondirent aux rayons du ſoleil. On connoît Simon le Magicien, qui s'éleva fort haut aux yeux du peuple Romain ; mais un apôtre chrétien le fit tomber, & il ſe caſſa le col. On a entendu parler de Perſée, de Bellérophon combattant la chimere, du char de feu d'Elie, qui en partant laiſſa tomber ſon manteau que ramaſſa ſon diſciple Eliſée ; du char-volant de Médée, fuyant après le maſſacre de ſes enfans ; de Mercure ayant des ailes aux talons ; du cheval ailé, qui partageoit avec l'aigle de Jupiter la redoutable fonction de porter ſes foudres & ſes éclairs.

On a écrit qu'Apollonius de Thyane avoit fait un voyage de trois cents lieues par les airs, puiſqu'il s'étoit montré le même jour dans deux endroits que ſéparoit cette diſtance.

Sous le regne de Néron, un homme s'éleva fort haut ; l'hiſtoire dit à quatre cents pieds de hauteur : il tomba & ſe tua ; ſon ſang rejaillit juſqu'à l'empereur. *Voyez* Suétone.

Jean-baptiste Dante, de Pérouse, a volé & s'est cassé la jambe. Campanella parle d'un habitant de la Calabre, qui tenta un vol réel & paya cher son entreprise téméraire.

Les anciens, qui nous ont transmis les premiers voyages aériens, avoient-ils trouvé le gaz inflammable qui rend le ballon où il est contenu plus léger que l'air athmosphérique ? Le hasard qui fait naître les grandes découvertes qui s'ensevelissent ensuite avec les peuples, ne peut-il pas représenter le même fait à des époques extrêmement éloignées ? Tous ces dieux ascendans, dont la mythologie est pleine, qui volent sur les nues & plus vîte que les nuages, n'annonceroient-ils pas des chymistes intelligens qui avoient trouvé ce que Montgolfier a rencontré depuis peu ?

Nous ne faisions aucune attention aux divinités d'Homere, marchant dans le vague des airs ; à la Pallas descendant de l'Olympe & arrêtant le fougueux Achille par sa blonde chevelure ; à la Junon aux yeux pers, se cachant dans un nuage ; à la messagere Iris ; au char de Vénus, traîné par deux colombes : tout nous revient enfin de l'antiquité, jusqu'au *chant des cygnes*, dont nous nous moquions. Les cygnes de Chantilly nous dirons qu'il faut être circonspect, quand, sans aucune connoissance du passé, l'on veut taxer les anciens d'avoir méconnu la physique. Nous

reviendrons peut-être à la physique des anciens.

Voici que l'homme vient de s'assujettir le royaume qui lui sembloit interdit ; il a rencontré l'aigle dans son vol, & il partage aujourd'hui son empire. Il ne manque plus que d'entendre un capucin en chaire prêcher contre Montgolfier.

Il y eut des essais malheureux. On a vu, il y a quarante années, M. de B***** s'ajuster des ailes au haut d'un donjon du quai des Théatins ; il avoit orné des mêmes ailes les épaules de son domestique, & il l'exhortoit fort à le devancer, lorsque celui-ci répondit *qu'il étoit fait pour suivre son maître*. Le marquis de B***** goûta ce raisonnement, s'élança sans son domestique, pirouetta quelques toises, & se cassa la cuisse en tombant à vingt toises sur un bateau de blanchisseuses.

M. Blanchart, composant une très-lourde machine qu'il appelloit *bateau volant*, & s'appuyant sur les forces purement méchaniques, nous avoit promis de partir de Saint-Germain-en-Laye, & d'arriver aux Champs-Elisées en face des Tuileries. Ce M. Blanchart, malgré ses annonces, n'a pas tenu parole. Je ne parle plus ici du chanoine d'Etampes.

Ces promesses de s'élever en l'air rencontroient des incrédules & des rieurs ; des gens qui ne soupçonnoient pas jusqu'où pouvoit aller la possibilité

physique, armés de ce scepticisme froid & moqueur qui rejette tout ce qui est inconnu, (*a*) étoient loin d'avouer que l'homme pouvoit, par hasard ou par étude, découvrir des prodiges nouveaux.

Aristote, Bacon, Descartes, Galilée, Newton, tous les physiciens de l'Europe, en se chauffant devant leur âtre, avoient vu la fumée s'élever: aucun d'eux ne devina qu'en enfermant cette fumée dans un ballon, il s'éleveroit facilement dans les airs, & qu'en augmentant son volume, la chaîne de la pesanteur seroit rompue, pour le coq emplumé & pour le coq à deux pieds sans plumes.

M. Montgolfier a imaginé le premier ce que chacun auroit pu découvrir au coin de sa cheminée. Plus la chose étoit simple, plus elle se déroboit à l'esprit de recherche, & c'est ainsi que nous sommes entourés de vrais phénomenes auxquels l'habitude nous rend insensibles; car, malgré notre sagacité, l'habitude fait de nous des hom-

(*a*) Il y a une physique inconnue, que les physiciens à systême rejettent; mais elle n'en existe pas moins: la grande physique c'est la physique inconnue. De même que les empyriques guérissent mieux que les médecins, de même les physiciens sans chaire expérimentale ont des connoissances qui échappent aux *brevetés*: ce n'est point de la magie, c'est toujours de la physique.

mes diſtraits ſur ce qui nous environne, & rien de plus difficile que de bien voir ce qu'on a perpétuellement ſous les yeux.

M. le marquis d'Arlandes & M. Pilâtre de Rozier ont eu le courage de s'aſſeoir les premiers ſur ce globe aſcendant & abandonné ; ils ont voyagé ainſi dans l'eſpace, au-deſſus de la ville de Paris.

Cette merveilleuſe découverte a dû commander l'admiration univerſelle, & échauffer juſqu'au vulgaire, que rien ne frappe ordinairement en phyſique, & pour qui tous les miracles de la nature ſont perdus : il eſt ſorti de ſon apathie ; il a marqué de la curioſité, de l'intérêt, de l'étonnement, & toutes les têtes grandes & petites ſe ſont exaltées à l'uniſſon.

Bientôt MM. Charles & Robert, doués d'une intrépidité éclairée & calme, nous ont donné un ſpectacle bien neuf & juſqu'alors incroyable. Jamais leçon de phyſique ne fut publiée devant un plus nombreux & plus ſolemnel auditoire. L'effet, quoique ſuite d'un principe ſimple & certain, étoit inconnu à l'homme & étranger à ſes faſtes, depuis.... depuis tous les renſeignemens connus.

Or, ſi tous les ſiecles paſſés s'étoient relevés au moment où montoit ſi majeſtueuſement dans les airs le *navigateur aérien*, ils n'en auroient pas

cru leurs yeux, ou auroient cru voir quelque dieu retourner de la terre chez lui.

Cette découverte aura sûrement son utilité dans bien des choses ; mais, ne fût-elle qu'une simple curiosité, ce seroit toujours une belle & brillante expérience que cette *assomption*. Il est satisfaisant de pouvoir enfin quitter vivant cette terre où nous rampons, & de voyager quelques heures dans les airs avec tant de rapidité.

M. Charles assure qu'à une certaine hauteur, plongé dans un air subtil, on se sent une hilarité inconnue à nous qui rampons dans les plaines. Je le crois ; car quand dans mon voisinage je m'éleve seulement à six cents pieds, je me sens un tout autre être. Le ballon-Montgolfier ! c'est la planche jetée sur l'océan ; c'est l'arbre creusé en canot : la planche & le canot se sont métamorphosés en vaisseaux qui ont fait le tour du monde, portant l'homme sur des gouffres mouvans ; paisible vainqueur des ouragans & des tempêtes. Et l'on sait comment Horace, plus voisin que nous de cette découverte, appelloit celui qui le premier affronta la mer blanchissante d'écume, entre des écueils :

Audax Japeti genus, &c.

L'agent principal de cette ascension est trouvé ; la nation françoise a tout l'honneur de la décou-

verte, & l'Anglois en eſt jaloux : il a voulu riposter par des épigrammes ; il a encore été battu. La royale ſociété de Londres (malgré le reſpect que je lui dois) n'a pas eu le ſens commun en cette occaſion : jalouſie, pure jalouſie ; j'en ſuis fâché pour elle.

Cette découverte immortaliſera le regne actuel. Dans quatre mille ans on dira : Les *hommes volans* datent du regne de LOUIS XVI, & il a fait présent à l'empereur de la Chine de douze ballons aéroſtatiques.

Que ce préſent eſt bien imaginé ! Comme l'empereur de la Chine ſera émerveillé du génie françois ! En croira-t-il ſes yeux ?

Laiſſons faire préſentement l'induſtrie humaine ; elle va tourmenter cette découverte importante, la manier en tous ſens, & parcourir l'ordre des poſſibles.

Les nations voiſines voudront du moins obtenir une gloire ſecondaire ; & ce ballon, déjà ſi curieux, va apprendre à l'homme qu'il ne doit jamais déſeſpérer de ſes forces, que ſon intelligence eſt faite pour deſcendre dans tous les ſecrets de la nature, & qu'il peut ſe les approprier pour l'intérêt de ſes beſoins, ou pour le luxe de ſa grandeur.

Qui aſſignera des bornes à la ſagacité de l'homme & aux connoiſſances que le tems, le haſard

& la méditation peuvent lui amener ? Qui connoît toute la capacité du cerveau de l'homme, cet être qui paroît si foible ?

Scrutons, analysons, cherchons : les plus importantes vérités dorment sous nos mains ; frappons, interrogeons tout ce qui nous environne. Examinons les similitudes, les *analogues* jusque dans les infiniment petits ; là peut-être est le grand secret. Le poisson dans l'eau monte, s'éleve, descend, tournoie sans point d'appui dans son propre élément, parce qu'il se rend plus léger que l'eau, au moyen de la vessie qu'il a dans le corps, qu'il contracte & qu'il dilate à son gré : l'homme a fait sa vessie, & l'a déployée sur sa tête, & cette vessie artificielle lui a complétement réussi. (*a*)

Maintenant, quand je leve les yeux au firmament, je ne vois plus la lune que comme un ballon aérostatique ; ce satellite flotte sûrement par les mêmes loix que le ballon-Montgolfier : les planetes sont des globes creux, remplis d'un *gaz* particulier, peut-être soixante fois plus léger que l'air : c'est un pareil gaz qu'il nous faudroit trouver. Que nous serions alors forts & lestes !

(*a*) Un globe de cuivre laminé empêcheroit peut-être les déchirures promptes & l'embrasement toujours à craindre. La vessie plus compacte seroit douée d'une résistance qui, en exigeant d'autres combinaisons, auroit un effet plus étonnant.

Notre terre balancée dans le vuide recele visiblement un *feu central* qui s'échappe ; elle flottera tant que l'enveloppe épaisse retiendra son fluide gazeux. J'explique de ce coup une foule de phénomenes non encore expliqués, tels que les volcans, les tempêtes, les tremblemens de terre, la variation des climats ; c'est la déperdition de l'air inflammable, c'est le combat éternel du gaz & de l'air athmosphérique : l'équateur est enflé, tandis que les poles sont applatis : la charpente du ballon est dans les poles ; c'est l'effet inévitable de la matiere ignée qui gonfle notre globe à l'équateur : elle a chassé des entrailles de la terre tout corps étranger ; elle y a établi le *fluide* moteur qui suspend le monde en l'air, qui l'appuie sur rien. Toute *planete* est un ballon aérostatique. Je le soutiens, que dis-je ! tout *astre*, tout *soleil*, toute *étoile*, autant de globes *creux*, ballons ! ballons ! qui enferment le *gaz* contenu dans leur intérieur. Il n'y a qu'une seule loi pour le petit poisson comme pour le pesant Saturne.

L'ascension du *globe-Montgolfier* m'a donné l'idée d'un nouveau systême physique plus raisonnable, je crois, que les précédens, & qui rend compte de toutes les crises de la nature. Notre globe, flottant dans l'éther, est un ballon aérostatique, & dès lors tout s'explique avec clarté : les conséquences sont lumineuses & fécondes.

Quand l'enveloppe se déchirera, il périra par le feu. *Et sæculum per ignem.*

Je détrône en ce jour & Descartes & Newton, & je composerois là-dessus un volume plein de *calculs* & sur-tout d'évidence, si je n'avois pas un *drame* à faire.

Incrédules esprits, froids ignorans, rampez dans vos stériles négations : l'homme devient le maître des élémens. Les plus énormes fardeaux s'éleveront des abymes : on ira visiter les sommets du *Ténérife*. C'est peu ; l'on prendra sans doute un jour un vaisseau de cent dix canons, agrès, charge, équipage, avec de bonnes pincettes, & on le portera proprement & sans avarie dans la mer Rouge, ce qui évitera le long circuit pour le voyage des Indes Orientales.

Pourquoi dans cent années ne parleroit-on pas d'un ballon aérostatique comme on parle aujourd'hui d'un cheval & d'une paire de bottes pour faire un voyage par terre ? Quant à la maniere la plus sûre & la plus simple de diriger à volonté horizontalement le ballon aérostatique, il ne faudra pas vingt-cinq ans pour la trouver. Nous étudierons sur-tout le méchanisme du corps & des ailes de l'oiseau, qui se soutient, lui, par ses forces organiques, & nous en ferons un bel attelage.

Un Anglois a avancé que les oiseaux qu'on

nomme oiſeaux de paſſage, ſe retirent dans le globe de la lune, lorſqu'ils diſparoiſſent de nos climats : ils prennent en effet leur eſſor en-haut quand ils partent, & s'élevent perpendiculairement ; ils deſcendent d'en-haut quand ils reviennent. Si cette hypotheſe ſemble haſardée, il paroît du moins que l'homme peut reſpirer à une certaine hauteur, puiſque ces oiſeaux vivent dans l'air le plus ſubtil.

En attendant le prochain voyage dans la lune, nos travaux vont développer & étendre ſingulié-rement la connoiſſance de l'aſtronomie, de l'air, des météores, de la géographie, &c. Nos ballons aéroſtatiques ſeront nos obſervatoires, la guérite céleſte, d'où nous découvrirons les grands effets de la nature ; & tout cela tenoit à partir d'un petit principe de chymie. Mais que la frivolité n'oublie pas mon *ſyſtême* ; que les géometres le travaillent, je le leur abandonne ; la terre, je le répete, eſt un *ballon-Montgolfier :* voilà le vrai ſyſtême du monde enfin découvert, & je ſuis tenté de m'écrier comme Archimede : *Je l'ai trouvé.*

Encore un petit mot qui me vient à l'imagination. L'art de ſe promener librement dans les airs étant connu, il s'agiroit ſur-tout de ſe tenir immobile dans l'athmoſphere contre le mouvement de direction qui l'entraîne avec la terre, de jet-

ter l'ancre, pour ainſi dire, à quinze cents toiſes au-deſſus de nos tours & de nos clochers. Ainſi nos nouveaux Argonautes, en laiſſant paiſiblement la terre tourner ſous leurs pieds, pourroient ſans ſe mouvoir ſe trouver au-deſſus de Pekin, y deſcendre, y ſaluer l'empereur de la Chine de la part du roi de France, remonter & revenir quelques heures après rendre compte à Louis XVI de la ſanté de ſa majeſté Tartaro-Chinoiſe, à qui Dieu prête longue vie, puiſqu'elle ſait ſi bien punir ces mandarins exacteurs qui vexent les pauvres peuples, plantant du riz ſur le *gros ballon aéroſtatique* vers le 39[e] degré 54 minutes.

Aucun accident n'eſt encore arrivé à ces hommes volans; puiſſe l'hiſtoire ne dire jamais d'aucun d'eux: *Suo ſepultus eſt triompho!* Le ballon de Lyon à porté ſept perſonnes (*a*), & ce char aérien s'eſt élevé à 522 toiſes.

On a fait diverſes expériences dans pluſieurs villes, & par-tout le peuple, ſatisfait de ce nouveau ſpectacle, crioit de ſurpriſe, levoit d'étonnement les mains au ciel, rioit de joie, pleuroit de

(*a*) Ces perſonnes ſont, MM. Montgolfier l'aîné, Pilâtre de Rozier, le prince Charles, fils aîné du prince de Ligne, le comte de la Porte-d'Anglefort, lieutenant-colonel d'infanterie & chevalier de S. Louis, le comte de Laurencin, chevalier de S. Louis, le comte de Dampierre, officier aux Gardes-Françoiſes, & le ſieur Fontaine, de Lyon, coopérateur très-zélé.

crainte, manifestoit à sa maniere son admiration & les mouvemens extraordinaires dont son ame étoit profondément agitée.

Quel prodige en effet que cette pyramide immense s'élevant d'un vol majestueux qui monte au haut de l'athmosphere, & qui traîne avec son poids & son volume d'intrépides physiciens, saluant cent cinquante mille hommes assemblés, & leur jetant leurs chapeaux d'un air calme & serein.

On vient d'en lancer un à Neuchatel, sous ma fenêtre, le 24 janvier, jour anniversaire de la naissance de Sa Majesté Prussienne, en l'honneur de ce monarque. On avoit écrit dessus: *à Frédéric.*

Roi, le plus roi qui fut onc couronné.

MAROT.

Il s'est élevé à une majestueuse hauteur en présence des Alpes.

Tel législateur Européen, jeté chez tel peuple sauvage, ne pourroit-il pas un jour faire servir la machine aérostatique à ses desseins utiles, donner des loix du haut des airs à des hordes errantes, & opérer ainsi de grandes choses par le simple appareil de ce globe merveilleux?

Et nous, déchirons les cahiers de nos systêmes physiques. Professeurs, adoptez le mien; tout astre, toute planete porte son gaz abondant; ce fluide moteur est le seul contrepoids de tous les corps

célestes. Voilà sa base, si vainement cherchée jusqu'à nos jours. Les corps n'ont plus de pesanteur, malgré leur masse, quand ils sont animés par le *fluide gazeux ;* & la main de la nature se joue des astres avec cette puissance unique, ainsi que nous nous jouons de ces ballons ronds ou sphériques, objets de nos amusemens ; la forme ne fait presque rien, quand le gaz est puissant : nouvelle analogie avec la forme des corps planétaires.

Une réflexion attristante se mêle au plaisir qu'inspire ce nouvel ordre de choses. Il y a du danger pour ces hardis physiciens qui veulent nous ouvrir la route des airs ; mais tout état a ses risques & ses périls.

Si tant d'hommes ont prodigué leur vie pour des intérêts équivoques, laissons ces nobles & généreux enfans des arts faire pour la navigation aérienne ce que les anciens ont fait pour la navigation maritime.

N'y a-t-il pas eu des naufrages, & les naufrages n'ont-ils pas appris à la postérité à se jouer des vents & des écueils ? Quand l'homme s'abandonne au caprice des flots, pourquoi ne se livreroit-il pas aux bourrasques de l'air ? Ces deux élémens lui appartiennent, puisque la nature lui a donné les moyens de les assujettir. Ce droit précede toutes les loix : il n'est pas plus téméraire de tenter un vol audacieux que d'avoir affronté la premiere fois

l'indomtable océan. Le char aérien est tout aussi sûr que la premiere nacelle.

D'ailleurs, il est utile en politique, & même glorieux pour une nation, d'offrir à l'univers des hommes qui ne tiennent pas assez à la vie pour craindre la mort, lorsqu'il s'agit de reculer les bornes de la puissance & de l'industrie humaine. Ne limitons pas l'empire du génie, laissons-le luire sur les humains; il en est le vrai soleil.

On avoit parlé de faire monter des *malfaiteurs* lors des premiers essais de la machine aérostatique. Cette idée étoit rampante, vile & mesquine: les arts veulent être achetés par des mains dignes de les conquérir.

Il appartenoit à des citoyens distingués par leur noblesse & leur courage, de donner ce grand exemple. Qui sert bien sa patrie sait servir l'humanité. J'ose croire qu'il y a un rapport intime entre ces deux vertus; qu'il ne faut jamais les séparer ni les opposer l'une à l'autre. La nation y perdroit: il faut savoir affronter la mort. Qu'est-ce que la vie, quand on la sacrifie à l'utilité & à la reconnoissance des siecles à venir? Qui ne hasarde pas sa vie dans les fonctions les plus ordinaires de la société? On ne devroit même permettre qu'au physicien, au militaire & à l'homme de lettres de s'élever ainsi & de planer au-dessus de nos têtes: cet horizon ne me semble fait que pour eux.

L'année 1783 a été l'année des merveilles : on a fait de l'eau avec de l'air, & de l'air avec de l'eau ; on a imité la formation du givre & de la neige ; on a vu de quelle maniere la feuille de l'arbre transpire ; on a parlé savamment de l'électricité des végétaux ; le physicien connu sous le nom de *Comus* a soumis le fluide électrique, & l'a appliqué avec succès à la guérison de nos maux ; l'abbé Spallanzani a publié ses neuves expériences sur la digestion, & a laissé transpirer celles sur la génération, non moins nouvelles & encore plus étonnantes ; d'habiles théoriciens ont fait des recherches fines & des expériences délicates sur l'hygrometre ; l'Anglois Wright a marché sous les eaux ; & si l'espoir d'un air déphlogistiqué se réalise, on touchera le fond de la mer, & l'on en retirera les richesses curieuses que son sein avide a soustraites à nos regards.

On a greffé les vieux ceps de vigne, & cette méthode a plusieurs avantages. On a trouvé dans les tiges de guimauve une filasse plus douce que celle du chanvre & plus forte que le lin.

Mesmer, armé d'une médecine nouvelle & qui confond la faculté, est revenu sur la scene. Par un jeu d'acoustique très-surprenant, une poupée a parlé entre nos mains. Un physicien ingénieux, & qui a vraiment l'air d'un magicien, a mis sous nos yeux la marche progressive de la végétation.

Dans

Dans un coin ignoré, mais qui deviendra célebre par cette découverte, la doctrine des *fermens assimilateurs* a commencé à percer. L'eau peut se changer en vinaigre, en vin, en liqueurs de toute espece, sans passer par le bois tortu, ou par les lentes filieres des végétaux. La métamorphose s'opere presque subitement, par la grande loi, *aut superat, aut superatur; ubi virus, ibi virtus.* Qui comprendra la valeur de ces mots? Cette découverte, encore au berceau, fera révolution en chymie; j'ose le croire.

Autre phénomene de la même année; ce sont des *têtes d'airain* imitant la voix humaine, articulant & prononçant comme nous les mots & les phrases. Si les anciens en eussent créé de pareilles qui eussent passé jusqu'à nous, il n'y auroit point de langues mortes; elles vivroient dans ces bouches d'airain, qui en rendroient aux générations éloignées tous les sons & les accens; & nous saurions comment se parloient le grec & le latin.

Vous qui courez les plaines salées de l'océan, ne craignez plus le fléau le plus cruel, le manque d'eau: l'eau de la mer va devenir potable par un moyen facile & prompt.

Ajoutez au prodige de la navigation aérienne les faits extraordinaires de l'année qui l'a vu naître; les tremblemens de terre qui ont renversé Messine

& ébranlé la Calabre ; les volcans de l'Islande ; la paix qui a fondé en Amérique un état immense composé de plusieurs états qui vont croître, se développer & montrer au reste de l'univers le drapeau invitateur de la liberté ; le Croissant en alarmes aux apprêts de deux puissances qui, réunissant leurs forces, semblent devoir frapper un coup qui tient d'avance l'Europe attentive & en suspens, & qui embarrasse la politique des nations ; les crises singulieres du gouvernement anglois ; la situation de la Hollande toujours indécise ; la ville de Dantzig bloquée & abandonnée à elle-même ; le décès des mathématiciens célebres ; enfin je ne sais quelle commotion répandue dans les esprits & qui les dispose aux entreprises les plus hardies, aux événemens les plus rares : tout doit faire ranger l'année 1783 parmi les années les plus remarquables par des faits étonnans.

Siecle d'Auguste, siecle des Médicis, siecle de Louis XIV, si vantés pour des peintres, des sculpteurs, des orateurs, des architectes & des poëtes, vous pourriez fort bien disparoître devant un siecle déjà marqué par tant d'époques mémorables ! Le génie impatient de mes contemporains, réclamant son libre essor, demande à se déployer ; il veut modifier l'univers, malgré les obstacles des esprits froids & bornés ; il veut imposer silence aux dé-

tracteurs, & servir jusqu'à ces caracteres sombres, petits, envieux, jaloux & méchans, qui se plaisent à arrêter le progrès des sciences ; il veut que le regne actuel, puisqu'il protege & récompense les arts, illustré par les plus brillantes découvertes, soit à jamais célebre dans la mémoire des hommes.

Et que contera-t-on dans mille ans des actions passageres de la génération présente? Les glorieuses conquêtes du génie des arts sur les pages muettes & ténébreuses du livre de la nature ; l'Eternel l'a ouvert sous nos regards, apprenons à y lire. O physique! ô chymie! ô rois! protégez ces importantes sciences.

CHAPITRE XV.

Dialogue des morts. Entre un Faquir & une Vestàle. (a)

LE FAQUIR.

De quoi m'a-t-il servi de m'enfoncer pendant quarante ans des cloux dans les fesses, de dormir debout, suspendu à une corde, de me balancer

(a) M. de la Dixmerie a déjà traité ce sujet ; mais nos dialogues comparés n'offrent aucun trait de ressemblance.

ſur les flammes, de regarder le bout de mon nez juſqu'à ce qu'il s'illuminât ? Je croyois monter tout droit au paradis du ſaint prophete, & là ſerrer dans mes bras les Houris aux yeux bleus. Me voilà bien attrapé ! Je n'ai ni femme, ni corps ; je ne ſuis plus qu'une pauvre ombre errante, qu'un ſouffle de vent promene de côté & d'autre ; & je n'ai plus même les deſirs que je réfrénois, le tout pour mieux goûter les jouiſſances céleſtes.

LA VESTALE.

C'eſt bien à vous de vous plaindre ! Fûtes-vous enterré vivant ? On a ſans doute attendu votre mort pour ordonner votre ſépulture.

LE FAQUIR.

Vous étiez donc tombée dans une furieuſe ſyncope ?

LA VESTALE.

Non : un ſénat qui ſe diſoit législateur de la terre, & un peuple qui avoit triomphé d'elle par les armes, me condamnerent à ce ſupplice.

LE FAQUIR.

Vous aviez donc trahi l'état ?

LA VESTALE.

Non.

LE FAQUIR.

Qu'aviez-vous donc fait ?

LA VESTALE.

Ah, ce que j'avois fait !...

LE FAQUIR.

Vous hésitez ?

LA VESTALE.

Il y a certaines choses qui coûtent toujours à dire....

LE FAQUIR.

Pourquoi ? Ce que nous avons fait là-haut avec nos corps ne nous regarde plus ici-bas ; c'est une espece d'enveloppe que nous avons déposée, & qui nous devient étrangere. Avouons de bonne-foi nos sottises passées. J'ai été un imbécille pendant toute ma vie, macérant, fustigeant, tailladant mon pauvre corps qui n'en pouvoit mais.... Vous ne paroissez pas en avoir fait autant.... Allons, ne rougissez point, dites-moi tout ; qu'importent les petites taches du vêtement qui ne nous appartient plus ?

LA VESTALE, *poussant un soupir.*

Connoissez-vous Rome ?

LE FAQUIR.

Non.

LA VESTALE.

Comment ! Elle a cependant conquis le monde entier.

LE FAQUIR.

Le monde entier ! Il s'en faut de quelque chose ; je vous proteste que je n'ai jamais entendu parler de cette Rome. Mais qu'y a-t-il de commun entre cette ville & votre extraordinaire sépulture ?

LA VESTALE.

J'étois née dans cette cité maîtresse de l'univers. Elle attachoit sa conservation à certains boucliers tombés du ciel, & à l'entretien d'un feu descendu par le même chemin.

LE FAQUIR.

Voilà une singuliere superstition pour un peuple que vous me représentez comme dominant la terre par ses loix & par ses armes !

LA VESTALE.

L'entretien de ce feu sacré, déposé dans un temple, étoit confié à de jeunes filles. Je fus choisie pour veiller auprès de cette flamme céleste ; & comme on croyoit l'empire en danger si elle venoit à s'éteindre, la loi punissoit de mort notre négligence. Il nous étoit de plus ordonné de demeurer vierge, sous peine d'être enterrées toutes vives.

LE FAQUIR.

Ah ! j'apperçois à présent, madame, très-distinctement pourquoi vous êtes descendue au tombeau avant que d'être morte. Mais j'admire fort ce peuple conquérant, qui attachoit ses grandes & superbes destinées au frêle sceau de la virginité.

LA VESTALE.

Il faisoit tout pour nous faire oublier ce sacrifice. Rangs, dignités, honneurs, richesses, tout nous étoit accordé. Les premieres places au spectacle nous étoient consacrées. Les haches & les faisceaux nous précédoient, & ceux des consuls se baissoient en notre présence. Si sur notre passage s'offroit un criminel, notre rencontre déterminoit sa grace, & le sauvoit du supplice.

LE FAQUIR.

Voilà de beaux privileges. Mais au milieu de ces honneurs & de ce respect universel, vous ne vous crûtes donc pas dédommagée ?

LA VESTALE.

Malgré la loi redoutable, la honte, la mort la plus cruelle dont j'étois menacée, je devins... sacrilege.

LE FAQUIR.

La violation de votre serment avoit donc pour vous un attrait bien vif, madame ?

LA VESTALE.

Les ſatellites, les bourreaux, la déſolation de Rome, de ma famille, des pontifes, les fulminations du ciel & de la terre, tout diſparut devant les larmes enflammées de mon amant... Il riſquoit autant que moi.

LE FAQUIR.

Ah! je n'ai plus rien à dire....

LA VESTALE.

Quand je promis d'être chaſte, le calme alors rempliſſoit mon ame, & l'innocence où je vivois ne pouvoit m'enſeigner l'étendue du ſacrifice. Bientôt dans la ſolitude le voile de l'enfance ſe déchira, je ſentis un vuide inſupportable: mon imagination perçoit les murs du temple, & loin de ſa triſte enceinte alloit choiſir l'objet qu'elle ſe plaiſoit à orner de toutes les perfections. Mes devoirs me parurent auſteres. Environnée des hommages de la patrie, j'ambitionnois la liberté obſcure de la derniere citoyenne. Je ne vis plus enfin dans ce feu inextinguible, placé ſur l'autel de Veſta, que l'emblême de la flamme inutile qui brûloit mon cœur.

LE FAQUIR.

Vous étiez du moins plus éclairée que moi. Je fus dupe le premier de toutes ces extravagances

dont je devins la victime. Je fus martyr de bonne-foi, ce qui est assez rare. Mais parlez-moi de votre amant... Le nom de ce sacrilege.. Il m'intéresse.

LA VESTALE.

Il s'appelloit Valerius. Je le vis un jour au temple, attentif à me considérer; il me sembla qu'un trait de flamme passoit dans mon cœur; je surpris un regard, & je fus comme éclairée d'un jour nouveau, comme environnée d'une nouvelle existence. La nature me parut embellie, je respirai pour la premiere fois l'avant-goût du bonheur. Dès que je soupçonnois mon amant dans l'enclos du temple, je marchois avec plus de graces & de fierté; caché dans la foule, il me contemploit; souvent des acclamations s'éleverent autour de moi dans ces jours de solemnité, & cette foule profane ignoroit pour quel œil je me plaisois à développer la noblesse de mes pas & à ajouter à la pompe du culte dont mon amant étoit le dieu secret. Mais quand la foule étoit écoulée, que le temple se fermoit, tout s'obscurcissoit autour de moi; je n'avois plus une ame que pour sentir les frissons de la mélancolie & les traits du désespoir. Je frappois de mes cris étouffés ces murailles solitaires. J'aime, me disois-je; & Valerius au sein de Rome, environné

de beautés faciles & séduisantes, dédaignera un triomphe qui doit lui coûter; il n'aura pas le courage d'affronter pour moi la mort : les charmes de toutes les Romaines lui sont offerts; elles se le disputent, elles l'entraînent tour-à-tour. Faut-il donc ignorer s'il m'aime, & suis-je condamnée à vivre dans cette cruelle incertitude?

LE FAQUIR.

Votre amant en disoit peut-être autant de son côté.

LA VESTALE.

Il m'avoit deviné, & dès ce moment il fut digne de moi... Au premier jour de fête il se rendit au temple; mes compagnes & moi rangées en ordre, nous portions les vases sacrés, & parcourions l'enceinte du sanctuaire à pas lents; un voile léger nous permettoit de voir sans être absolument vues. Valerius s'étoit placé à la premiere file des rangs serrés de la foule : arrivée devant lui, je lui jetai un regard à moitié éteint sous le voile; pour réponse il porta la main sur son cœur, & dans un instant indivisible, je vis ses yeux briller comme l'éclair, & devenir humides de larmes; les miens se couvrirent de ténebres. Je serrois, défaillante, le vase qui faillit échapper de ma main; mais la joie & l'espérance remplirent mon cœur : orgueilleuse & satisfaite,

je m'avançai d'un pas plus ferme jusqu'aux marches de l'autel, & je ne doutai plus qu'il n'osât tout entreprendre.

LE FAQUIR.

Vous m'intéressez, prêtresse. Moi qui n'ai point voulu parler d'amour pendant ma vie, vous m'en faites écouter les peintures après ma mort. Je sens que c'est toujours quelque chose : allons, racontez-moi la fin de l'aventure.

LA VESTALE.

La nuit suivante, j'étois de garde dans le temple : on y passoit la nuit entiere en présence du feu sacré, pour lui fournir son aliment. Cette flamme unique & tremblante éclairoit cet enclos majestueux : quand la flamme pâlissoit, les voûtes plus profondes inspiroient un effroi religieux ; mais dans cette imposante solitude, il me sembloit voir l'image de mon amant errer & se multiplier autour de moi : je tendois les bras vers le ciel, poussant quelques cris inarticulés, n'osant lui offrir mes coupables vœux ; & par un sentiment contraire, embrassant la statue de Vesta, je lui criois : O déesse ! si je t'offense, fais que les glaces de ce marbre que je presse passent dans mon être ! Je brûle & j'appartiens à un autre dieu. Que t'importe que le feu sacré soit alimenté constamment par la main d'une vierge ? Pourquoi mes

hommages deviendroient-ils moins purs en partageant mon cœur entre ton culte & l'amour?... En prononçant ces mots, j'entendis un certain bruit dans les voûtes du temple; je tournai la tête, & à l'une des travées qui s'ouvrent, j'apperçus un homme prêt à franchir l'élévation qui nous séparoit. Je veux crier; ma voix s'arrête; il glisse le long d'une corde, & tombe de tout le poids de son corps sur ses genoux. Je frémis; je crois qu'il vient d'ensanglanter le pavé du temple. Je cours à lui, je le releve; il ne pouvoit parler. Pendant quelque tems il s'appuya la tête & les mains sur une colonne: mon cœur étoit déchiré; mais bientôt revenu à lui, nous errons les mains entrelacées dans les vastes détours de cette solitude: nos paroles, nos bouches, nos cœurs se confondent; l'ivresse & le délire de l'amour m'ôtent l'idée & des lieux où je suis & du dépôt qui m'est confié. Égarée dans des transports nouveaux, enivrée de ma joie, & plus encore de celle de mon amant, les heures fuient; l'avenir & le passé, tout disparoît. Valerius est le dieu du temple; & toute entiere à lui, je n'apperçois pas que les ténebres m'environnent de toutes parts, qu'elles augmentent, qu'elles vont couvrir l'étendue du lieu sacré: la flamme incertaine jette un dernier éclat; j'apperçois le danger, je m'ar-

tache des bras de mon amant, je cours; la flamme pâlit, vacille, semble renaître un instant; mais son rayon expire comme j'arrive à l'autel. Une légere fumée qui s'exhale, m'annonce le supplice & la mort. Je cache mon trouble. Valerius arrive sur mes pas; il prend ma main déjà froide & glacée, il me soutient mourante. J'implorois Vesta, j'implorois l'amour... Valerius d'un souffle hardi interroge le foyer éteint. Dieux! il n'étoit donc pas criminel, puisque tout-à-coup je vis le feu sacré se rallumer, briller, & renaître de sa cendre.

LE FAQUIR.

Combien vous remerciâtes Vesta!

LA VESTALE.

Combien je remerciai l'amour? Valerius me parut plus adorable; le danger que j'avois couru me le rendoit plus cher encore; je le pressai dans mes bras, & les larmes de la reconnoissance, pour la premiere fois, égalerent celles de l'amour.

LE FAQUIR.

Vous ne fûtes pas ingrate, à ce qu'il me paroît?

LA VESTALE.

Hélas! au milieu des témoignages de la plus vive tendresse, mes plaisirs étoient altérés; je sentois déjà l'horreur de la séparation. L'aurore

alloit paroître, & j'eus besoin d'un courage surnaturel pour le chasser du temple. Le septieme jour ramenoit mes fonctions de prêtresse....

LE FAQUIR.

Qui vous étoient devenues cheres ?....

LA VESTALE.

Je lui assignai le même lieu, la même heure; il étoit bien sûr du même amour : comme j'aurois voulu pouvoir anéantir l'intervalle qui plaçoit ces heures lentes & cruelles entre des momens si courts & si délicieux !

LE FAQUIR.

Vous m'avez fait frémir au moment du danger, lorsque la flamme vacilloit : & comment osâtes-vous affronter de nouveau le péril sept jours après?

LA VESTALE.

Ah ! Faquir, tu n'as jamais aimé, je le vois; tu n'as vu les Houris que par l'élan de ton imagination. Apprends donc ce que tu n'as jamais conçu, apprends que le desir, la jeunesse, la nouveauté des objets avoient pu me séduire, m'engager au premier pas : mais l'amour fit le second; l'amour avoit pris dans mon ame un caractere d'impatience & de fureur auquel je m'abandonnois. J'étois fiere d'aimer : un sentiment si nouveau rendoit tous les objets qui avoient quelque rapport à mon bonheur, comme remplis

eux-mêmes du feu dont j'étois pénétrée. J'appellois le septieme jour ; je regardois le soleil, accusant sa lenteur : j'aurois voulu le précipiter au couchant, & lui faire accomplir, dans un seul jour, la révolution de ces jours longs & mortels. Ah ! Faquir, il m'est permis, sans doute, d'exposer toute l'étendue d'une foiblesse que j'ai si cruellement expiée.

LE FAQUIR.

Je ne cesse d'admirer, madame, combien vous fûtes une anti-vestale.

LA VESTALE.

Place-moi loin de ce temple affreux, & je suis amante, & je suis épouse, & je suis mere....

LE FAQUIR.

C'est bien dit. Et moi, qui me suis fessé pendant quarante-cinq ans, quel bien cela a-t-il fait au monde ? J'ai cru pieusement que c'étoit là de la vertu. On étoit donc à Rome aussi fou que dans mon pays ; cela console du moins, & je m'imagine que l'épidémie doit être universelle... Enfin Valerius revint-il le septieme jour ?

LA VESTALE.

Hélas, oui ! pour son malheur & pour le mien.

LE FAQUIR.

Comment ?

LA VESTALE.

On avoit eu des ſoupçons, on avoit épié ſes traces.

LE FAQUIR.

Ah ! je tremble pour lui ; c'eſt bien pis que le feu éteint.

LA VESTALE.

Veſta fut vengée, Faquir.

LE FAQUIR.

Voilà une cruelle déeſſe... Pourquoi auſſi s'en forger de ſemblables ?

LA VESTALE.

Elle régnoit avant moi, & en venant au monde je lui fus ſoumiſe. Ah, Faquir, plains-moi ! Je m'abandonnois aux raviſſemens qui ſuivent l'amour heureux & ſatisfait. L'effroi, la douleur, la crainte étoient loin de mes eſprits. Calme & fortunée, je repoſois dans ce ſilence attendriſſant, où la volupté moins vive & plus douce ſemble nous identifier à l'objet qu'on adore. Nos ames à l'uniſſon, ſe retrouvoient les mêmes penſées & les mêmes ſentimens. Ah, comment vous peindre l'horreur qui vint ſuccéder à notre état ! Des cris lugubres & prolongés font retentir la profondeur du temple ; des ſatellites, armés de flambeaux, en chaſſent les ténebres ; des prêtres courroucés...

LE

LE FAQUIR.

Des prêtres ! Ah, c'est fait de vous ! Je vous vois dans le caveau fatal.

LA VESTALE.

L'abattement de mes désolées compagnes, leurs reproches écrits sur leur front, l'indignation dans tous les regards, & plus que tout cela, mon amant enchaîné, se débattant en vain, me jetant le dernier regard : considérez tous ces objets : ils assiégerent à la fois mes yeux, mon oreille, mon cœur; je vis toute la consternation qui, des limites étroites de ce temple, alloit s'étendre sur Rome & sur l'empire; on eût dit qu'il touchoit à sa ruine. On me dépouille de mes ornemens de prêtresse; on ne les touche plus qu'avec horreur; tous les ordres de l'état n'envisagent que les plus effroyables désastres; toutes les affaires, tant publiques que particulieres, sont suspendues; on eût dit que Valerius, en m'assujettissant à ses loix, avoit rompu le talisman qui soutenoit l'empire & l'univers.

LE FAQUIR.

Il étoit bien singulier, pour un peuple aussi grave, d'avoir choisi un pareil talisman.

LA VESTALE.

Bientôt l'arrêt de mort est prononcé par la voix des pontifes qui me condamnent à descendre vivante dans une espece de caveau, où, par une

pitié cruelle, on dépofoit du pain, de l'eau, du lait & une lampe funebre, comme pour faire goûter à la victime les apprêts de sa mort & la prolongation de son supplice. Conduite au lieu de ma sépulture, la foule n'osoit se trouver sur mon passage; tout m'abandonna, amis, parens: je ne me trouvai environnée que de prêtres, de juges, de bourreaux qui, mornes & silencieux, baissoient à terre leurs regards. Le grand-pontife, sur le point de me faire descendre l'échelle fatale qui devoit me séparer des vivans, voulut m'exhorter & me parler de ses dieux; je lui imposai silence. « Barbare, arrête, lui dis-je; ne me touche pas: je » descendrai sans ton secours dans les entrailles » de la terre: là, je n'entendrai plus parler de » tes rites sanguinaires. Est-ce à toi d'oser juger » l'amour? Je meurs, puisque Valérius doit mourir. J'ai transgressé les loix de Vesta, mais celles » de la nature sont plus anciennes & plus sacrées. » Si dans l'âge de l'inexpérience j'ai porté aveuglément les chaînes de la superstition, j'ai pu » les briser dans l'âge de la raison & du sentiment. » Allez, le feu que vous entretenez mourra sur » les autels de Vesta; mais l'amour ne s'éteindra » jamais, parce qu'il est allumé par la main du » grand Auteur de la nature. Voilà le feu que » j'ai chéri, que j'ai conservé avec soin, qui ne

» m'abandonnera qu'en mourant, ou plutôt qui » ſurvivra à ma cendre. »

LE FAQUIR.

Ce diſcours ne toucha point les prêtres ?

LA VESTALE.

Non. Je deſcendis dans la foſſe qui m'attendoit : on combla l'ouverture. Jugez de ce que j'éprouvai en voyant la terre s'ébouler autour de moi, & m'enſevelir dans un caveau étroit, près d'une lampe qui ne devoit s'éteindre qu'avec ma vie. Ce qui me reſte à vous dire ne peut s'exprimer. Mourir lentement, ſouffrir mille fois le trépas, paſſer du déſeſpoir à l'anéantiſſement & de l'anéantiſſement au déſeſpoir, ſouffrir ainſi pour le crime d'avoir aimé ; quels momens ! Mais dans les longs accès de cette douleur, je n'ai jamais maudit l'amour : l'amour étoit dans mon cœur, & ſembloit calmer mes horribles ſouffrances. Je murmurois le nom de Valerius, & mon plus grand tourment étoit d'ignorer ſon ſort. Mon remords étoit d'avoir fait ſon malheur ; je me pardonnois le mien, & je ne ceſſai de m'occuper de Valerius qu'en ceſſant d'exiſter.

LE FAQUIR.

Il faut oublier le paſſé, puiſqu'il eſt aſſez égal à préſent d'avoir été là-haut heureux ou malheureux. La vie n'eſt plus pour nous qu'un ſonge à

moitié effacé. Qu'aucun ſouvenir facheux ne trouble la paix dont nous jouiſſons. Laiſſez cette miſérable Rome & ſes prêtres pour ce qu'ils ſont. Croyez-vous qu'il y ait encore là-haut des Veſtales ?

LA VESTALE.

Penſez-vous qu'il exiſte encore des Faquirs ?

LE FAQUIR.

Oui. Adieu, prêtreſſe.

CHAPITRE XVI.

Boileau.

QUE tu es petit, ô Boileau ! que tu me parois ſec, froid, minutieux, Tes épîtres morales n'ont point de morale ; tes ſatires ſont empruntées des ſatires anciennes : tu as copié ſervilement leur malignité, à l'exception de quelques injures perſonnelles qui ſont de ton crû. Ton *Art poétique* n'enflammera jamais aucun écrivain ; c'eſt l'art du rimeur, & non celui de poëte. La compoſition originale d'Young en dit plus que toi en quelques pages : ton *Lutrin* eſt une agréable fadaiſe fort bien verſifiée ; mais que ſignifie ton *Lutrin* ?

Tu me geles avec ton exactitude monotone : je ne vois ni élévation, ni grace, ni ſentiment,

dans tout ce que tu as produit. Sois un poëte grammairien, j'y consens.

Il est permis de choisir ses livres, comme on choisit ses amis. Eh bien, tu n'es pas mon auteur: je ne t'ai jamais aimé, même dans les premieres années de la vie, où l'on admire tout. J'ai toujours dédaigné dans tes écrits ce ton préceptoral que tu t'arrogeois; j'ai toujours ri de ta prétendue mission de venger le goût. Tu n'es, à mes yeux, tantôt qu'un adroit plagiaire, tantôt qu'un pédant gonflé d'auteurs latins. Tu fais cependant de bons vers, soit; mais je donnerois toutes tes œuvres pour douze fables de la Fontaine, pour quatre scenes de Corneille, & pour trente pages de la Bruyere.

Rien n'est beau que le vrai, as-tu dit. Pourquoi donc outrois-tu la louange & le blâme? Pourquoi exagérois-tu la grandeur du roi qui te pensionnoit? Pourquoi lui écrivois-tu:

Grand roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire;
. . . .
Et certain des hauts faits dont ton bras me répond,
Je t'attends dans deux ans aux bords de l'Hellespont.

Non, jamais poëte ancien ni moderne n'a fait deux vers aussi ridicules que ces deux-là.

Tu injuriois ceux qui avoient commis le délit

épouvantable de n'avoir pas su tourner une période poétique aussi bien que toi ; mais la main qui traça la colonnade du Louvre, étoit bien au-dessus de la tienne ; & le Tasse & Milton que tu n'entendois pas, avoient un génie dont tu n'étois pas même l'ombre.

Il doit toujours paroître singulier qu'un écrivain attaque la profession d'écrivain, quoique foiblement exercée par un autre ; & que tous ces traits lancés contre les gens de lettres, partent de la main des gens de lettres. C'est Boileau tour-à-tour satirique & adulateur, qui s'est permis le premier cette misérable attaque ; & des rimailleurs honnis se sont intitulés après lui, *vengeurs du goût*. Leur insolence dérive de l'impertinence du trop renommé Boileau qui a donné à la littérature françoise ce grand scandale, & qui l'a consacré avec un talent dont ses imitateurs heureusement sont fort éloignés.

Poëtes ! chantez la paix & la concorde qui doivent régner entre les hommes, enfans de la même terre, voilà votre noble emploi ; respectez les rois sages & bons, sans les flatter & sans leur répéter qu'ils sont des Dieux ; car ces termes leur donnent à eux-mêmes des nausées : exaltez le pouvoir des loix, qui suppléent à la foiblesse d'un être dont l'intelligence est troublée par tant de passions : que

les chants puiſſans de l'harmonie qui unit les citoyens, réſonnent ſur votre lyre : exhortez ſur-tout les ſouverains à goûter le plaiſir de faire des heureux. Ils n'ont rien, s'ils ne poſſedent cette gloire : elle eſt à eux ; & c'eſt en cela qu'ils ſont vraiment ſupérieurs aux autres hommes.

Que de diſputes en France ſur la poéſie ! Quel abus des termes ! La poéſie & l'éloquence ſont une ſeule & même choſe pour qui voudra anéantir la valeur arbitraire des mots : ce n'eſt au fond que l'art de toucher, émouvoir, intéreſſer ; & pour intéreſſer, émouvoir, toucher, il faut peindre, c'eſt-à-dire, faire naître des idées & des ſenſations à l'aide des mots. Que ces mots ſoient arrangés de telle maniere ou de telle autre, qu'ils ſoient rimés, ou qu'ils aient une proſodie plus étendue & plus libre, cela devient égal.

Notre poéſie n'eſt qu'une proſe différemment arrangée ; elle n'eſt pas plus noble, plus harmonieuſe, plus préciſe, plus cadencée, que les beaux morceaux de nos proſateurs. L'habitude fait le verſificateur ; & celui-ci n'eſt pas poëte, je crois, parce qu'il rime ; car qui ne ſeroit pas poëte en France, ſi la rime faiſoit le poëte ?

En fait de goût, nous jugeons par nos habitudes : nous croyons notre poéſie ſupérieure à celle de nos voiſins, qui ne peuvent guere ſouffrir la

nôtre; & les nations disent comme les sociétés, nous sommes les seuls qui ayons de l'esprit. Quand un écrivain ne peut pas établir dans l'opinion publique la supériorité de son talent, il tâche d'y établir la supériorité de son goût. Ainsi font nos stériles académiciens : c'est toujours un dédommagement; mais si le premier mérite d'un ouvrage, comme personne ne le conteste, est l'utilité, la beauté de ce même ouvrage est livrée à des disputes éternelles; & les hommes, d'accord sur le premier point, ne le seront jamais sur le second, parce que chacun sent différemment.

Quoi de plus ridicule donc, que de se donner pour le distributeur de la louange & du blâme, sur des matieres proprement de goût? Chacun n'a-t-il pas le droit de juger? & l'homme qui ne peut me faire goûter ses écrits, parviendra-t-il à m'empêcher de lire ceux d'autrui? Il faudroit que les gens de lettres renonçassent à l'orgueil de publier leur théorie, pour se borner à la pratique; parce que, dans les arts de goût, il n'y a point de théorie.

Le cordonnier qui rectifia le peintre, avoit raison sans doute. Mais peut-être lui seul voyoit-il le défaut imperceptible à d'autres yeux; & si le coëffeur, le tailleur, le bonnetier, &c. étoient venus à leur tour, autres critiques, autres corrections sans fin, & beaucoup de peines que le peintre

ſe ſeroit gratuitement données pour quelques individus, & non pour la multitude.

Elle eſt inhabile à ſaiſir cette ſorte de perfection; elle n'en a pas même heureuſement l'idée; elle ſent trop vivement pour ſophiſtiquer. Ainſi un auteur de profeſſion voit trop dans un ouvrage, pour le bien juger; & le public qui voit en gros, doit juger moins ſévérement & juger mieux. C'eſt ce qui arrive; le public caſſe le plus ſouvent les jugemens des gens de lettres, les laiſſe déclamer, & s'attache à ce qui lui fait plaiſir.

L'homme de goût, proprement dit, eſt inhabile à bien juger l'ouvrage de l'homme de génie. Il faut plus que du goût pour bien ſentir un Richardſon, un Fielding, un Shakeſpeare, un Sterne, &c. Et voilà pourquoi Racine & Boileau ont ſi mal apprécié la Fontaine, le Taſſe, Milton, &c. & pourquoi de nos jours l'inſenſibilité produit de ces arrêts qui atteſtent la froideur d'ame de celui qui les rend.

Il n'y a point de nation où il y ait plus de critiques & plus de regles qu'en France. C'eſt là auſſi que les livres originaux ſont plus rares.

Ce qui caractériſe ſur-tout un ſot, c'eſt de croire la critique d'un ouvrage choſe aiſée, & d'entreprendre cette beſogne publiquement tous les dix ou quinze jours. Il faut une très-grande

présomption pour oser fixer ainsi le mérite ou le démérite d'un ouvrage ; on s'expose à recevoir plus d'un démenti : mais tous ces petits juges, alertes & précipités, ne se doutent seulement pas combien ils auroient à rougir dans cent ans, si toutefois leur prononcé pouvoit voguer jusqu'à cette époque.

CHAPITRE XVII.

Hymne au Printems.

Reçois mon hommage, saison des amours & des espérances ! Ton retour se manifeste aux muets habitans des ondes, ainsi qu'aux hôtes bruyans des forêts, des campagnes & des cités. L'air frais, odorant, harmonieux, qui m'environne, électrise mon être ; une flamme subtile entr'ouvre mes sens, & ta présence éveille dans mon ame attendrie ce desir céleste, ce desir créateur, qu'un fanatisme impie a trop long-tems outragé.

Qu'il est vivant, cet horizon dont je suis le centre, & que parcourt mon œil avide ! Ou plutôt mon ame s'élance rapidement comme l'éclair sur divers objets de l'enceinte ; elle les respire, elle les savoure, elle les palpe, elle les considere

en tout ſens, juſqu'à ce qu'elle imagine être avec eux identifié toute entiere.

Tendres fleurs ! eſt-ce aujourd'hui que s'opere en vous le phénomene de la reproduction ? Douées des deux ſexes, vous n'avez à craindre ni les ſéducteurs ni les infideles : ſans impatience & ſans alarmes, vous attendez l'impulſion de la nature, & jamais vous ne réſiſtâtes à l'impulſion de la nature.

O lis ! adorable image de l'innocence, ni mes doigts ni mon ſouffle n'approcheront de ta robe nuptiale : il n'eſt donné qu'aux purs rayons du ſoleil d'y toucher ſans en ternir la céleſte blancheur. Permets au moins que je t'adore. Quel temple ! Au milieu de ce calice, un double ſexe eſt épanoui. Déjà tous les organes dépoſitaires d'une roſée fécondante éprouvent une commotion inteſtine ; un tourbillon de vivans atômes deſcend, comme un nuage, ſur ce ſanctuaire ; le ſignal du myſtere eſt annoncé par une flamme électrique, & ſoudain l'œuvre ineffable de la création s'accomplit.

D'où vient ce tube organiſé qui rampe ſur ces feuillages & les dévore ? Hériſſé d'épines ſoyeuſes & de pieds encore informes, quelle eſt ſa nature ? quelle eſt ſa deſtinée ? Eſt-il hermaphrodite, ou va-t-il au-devant d'une compagne ?

Mais il s'enveloppe d'un tissu qui le dérobe à mes regards ? caché sous ce rideau, il y jouit sans doute. Étonnante métamorphose ! voilà qu'il s'élance dans le vague des airs. Mieux coloré que l'oiseau de Junon, ses ailes ondoyantes & ses antennes délicates sont la vive image du Zéphir : c'est Zéphir lui-même. Il va caressant toutes les fleurs ; & les fleurs, jalouses de son hommage, lui découvrent leur sein, abandonnant leur nectar à ses desirs.

Quel horrible écho vient retentir à mon oreille ? Tout frémit près de ces antres ténébreux. Est-ce la guerre qui nous menace ? Rassurons-nous. En ce moment tout est amitié, tout est volupté : c'est le lion qui rugit d'amour à l'aspect de sa compagne ; il jaillit, cet amour, il jaillit de leurs prunelles étincelantes. Athletes également fortunés, ils bondissent, se compriment, s'embrasent, & leurs muscles vigoureux s'affaissent sous le poids du plaisir.

Masses colossales qui soutenez le globe & les nuages, quelle main hardie vous a transportées au milieu des continens, tandis que sur vos cimes le chêne orgueilleux étend au loin son feuillage pour favoriser les jeux & la nichée du timide oiseau ? A vos pieds, la vigne modeste pompe la

liqueur ſpiritueuſe que doit recueillir la coupe d'Hébé, & que les dieux attendent.

Dieu du printems ! as-tu jamais pénétré dans ces cavernes profondes, où regne un éternel ſilence, où la mort ſemble avoir établi ſon empire ? Oui. Guidé par le flambeau de l'amour, tu t'enfonces, environné des élémens, dans ces noirs abymes. Alors tout s'émeut, tout ſe cherche, s'attire & ſe combine ; alors naît une prodigieuſe variété de minéraux qui ſe décorent des plus riches parures : l'argent s'éleve en arbuſte ; le ſpath, en pyramides tranſparentes ; le plomb & l'émeraude, en colonnes légeres ; le cryſtal étincelant & la brillante pyrite, ſemblables au Prothée de la fable, ſe traveſtiſſent ſous mille formes, ſe colorent de toutes les nuances dont Iris eſt la peinture.

Adorons-la, cette compagne autrefois vierge, à préſent fécondée par le génie de l'homme & par le pere des ſaiſons. Quels torrens de vie circulent dans ſes entrailles ! Je vois ſortir de tous ſes pores la jeuneſſe & la beauté. Auquel de ces objets dois-je un tribut d'amour ? Eſt-ce à la verdure où mon œil repoſe ſi mollement ? Eſt-ce au végétal qui me nourrit ? au roſſignol qui m'égaye ? au lilas qui m'enivre ? au tilleul qui m'offre ſon ombrage ? Eſt-ce au gazon qui m'invite au

ſommeil ? O ſonge de la vie ! ne me fuis pas encore !

Je vais m'égarer à travers ces moiſſons avec la jeune perdrix. Quelle richeſſe ! quelle profuſion magnifique ! Jamais, non, jamais l'abondance ne s'offrit aux mortels ſous des traits plus ſéduiſans. Émules des forêts, comme ces épis s'élevent ! comme ils ſe preſſent !... Plus j'avance... leur tige élaſtique & ſvelte rappelle à mon cœur éperdu... Que vois-je ? où ſuis-je ?... Endormie dans ces lieux ſolitaires !... Oui, c'eſt Delphine... Amour ! Hymen ! couvrez-nous de vos ailes.

CHAPITRE XVIII.

Paris-port.

Tandis qu'on a dépenſé trois ou quatre millions pour des guerres folles, inutiles, inconſéquentes, comment n'a-t-on pas réaliſé le projet de faire venir les vaiſſeaux à Paris ? Rendre *Paris-port*, comme il l'a été autrefois ; rétablir l'ancien commerce maritime de cette grande ville ; y faire aborder les vaiſſeaux qui viendroient y mouiller des quatre parties du monde, ne ſeroit-ce pas donner tout-à-coup au commerce de la France

la plus vigoureuse de toutes les impulsions ? L'opulence de la captiale, sa population, l'activité de ses habitans, tout garantiroit les fonds, les matelots & le succès.

Le projet est praticable ; il ne faudroit que creuser le lit de la riviere pour qu'elle fût navigable ; & les frais devroient-ils être épargnés pour cette magnifique & importante opération ?

Alors peut-être, sans la marine royale (cette coûteuse & inutile décoration), les armateurs sortiroient en foule, & se rendroient redoutables, parce qu'ils marcheroient avec toutes les forces réunies d'une ville peuplée, industrieuse & riche. Le sort de la capitale ne seroit plus incertain, des ressources promptes seroient assurées à tous les regnicoles. La France comporte par ses richesses territoriales cinq à six villes maritimes du premier ordre, & nous en avons à peine trois.

Tout ce qui est dépensé à Paris en luxe frivole, en jouissances futiles, prendroit naturellement son cours vers un commerce grand & généreux, qui éleveroit les ames & les esprits. L'agiotage disparoîtroit pour faire place au négoce, l'usure rougiroit quand elle appercevroit des moyens plus grands, plus lucratifs & légitimes ; enfin, si les succès sont proportionnés à la masse de pou-

voir qu'on met en action, de quels avantages ne pourroit-on pas se flatter ?

La tête d'un pareil royaume figureroit avec plus de splendeur, environnée de mille vaisseaux ; & l'abondance qui ne vient à elle qu'en épuisant les environs, & fatiguant les hommes, les chevaux & les routes, viendroit flotter sans peine & sans efforts au pied de ses magnifiques remparts. L'industrie aiguillonnée en tout sens ne seroit plus timide ni obscure ; elle s'agrandiroit avec le projet, & la réaction de tous les esprits opéreroit quelque chose de grand, c'est-à-dire, de relatif à la puissance réelle du royaume.

Cette nouvelle conquête vaudroit bien celle de quelques isles éloignées, sur la possession desquelles s'égare la routine de la politique moderne.

Si l'on remonte dans l'histoire, l'on verra que des peuples de la Suede, du Danemarck & de la Norwege, au nombre de quarante mille hommes, ayant à leur tête *Sigefroi*, vinrent en l'année 885 faire le siege de Paris avec sept cents voiles, sans compter les barques, en sorte (qu'au rapport d'*Abbon*, religieux de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, contemporain & témoin oculaire, qui a écrit l'histoire de cette guerre en deux volumes en vers latins), la riviere étoit couverte de leurs bâtimens l'espace de deux lieues. Il ajoute

ajoute qu'ils étoient déjà venus deux fois dans le même siecle.

Jules-César rapporte dans le troisieme livre de ses commentaires, que lors de la conquête des Gaules, il fit faire pendant un hiver six cents vaisseaux des bois qui étoient aux environs de Paris; qu'au printems il fit monter sur ces vaisseaux son armée, avec armes, bagages, chevaux & provisions, & qu'il descendit la Seine, passa à Dieppe, & de-là en Angleterre, dont il fit la conquête.

N'avons-nous pas vu, il y a quelques années, le premier août 1766, le capitaine Berthelot arriver au Pont-royal, vis-à-vis des Tuileries, sur son vaisseau de cent soixante tonneaux, de cinquante-cinq pieds de quille, & dont le grand mât avoit quatre-vingt pieds de hauteur? Lorsqu'il partit le 22 du même mois, chargé de marchandises, l'eau de la Seine étoit à-peu-près à la même hauteur, c'est-à-dire, à vingt-cinq pieds. Ce vaisseau est arrivé de Rouen à Paris en sept jours, de Rouen à Poissy en quatre jours, & une autrefois du Havre à Paris en dix jours.

L'académie des sciences, belles-lettres & arts de Rouen, annonça dans sa séance publique, tenue le premier août 1759, qu'elle proposoit pour sujet du prix de l'année suivante cette question:

La Seine n'a-t-elle pas été autrefois navigable pour des vaisseaux plus considérables que ceux qu'elle porte, & n'y auroit-il pas des moyens de lui rendre ou de lui procurer cette avantage? En 1760 le prix fut remis, l'académie n'ayant pas été satisfaite des mémoires qui lui furent envoyés. En 1761 les nouveaux ne lui ayant pas paru meilleurs, elle se décida à changer la matiere du prix.

Le projet n'a jamais été jugé impraticable par les ingénieurs, & le devis estimatif des ouvrages, signé par plusieurs architectes, a été mis sous les yeux du ministere.

On a de l'argent pour des guerres destructives & incertaines, pour les vieux rebus du radotage ministériel; on n'en a point pour féconder une ville immense, & soulager les provinces du tribut énorme & onéreux qu'elle en exige.

CHAPITRE XIX.

Dialogue entre un Philosophe & son Jardinier. (a)

PARADOXILE.

Qu'y a-t-il de nouveau chez toi, Mathurin?

MATHURIN.

Bonnes nouvelles, monsieur. Ma femme vient d'accoucher d'un gros garçon qu'on baptisera ce soir; & de cette affaire-là, je sens qu'aujourd'hui je vais travailler de meilleur courage.

PARADOXILE.

Te voilà donc bien satisfait, Mathurin?

MATHURIN.

Eh pardi! qui ne le seroit pas à ma place? Si j'avois le tems, je danserois tout seul.

PARADOXILE.

Mais, mon ami, comment peux-tu te réjouir, lorsque ton enfant vient d'entrer dans une scene de misere & de peines?

MATHURIN.

Oh! qu'il ne soit pas plus malheureux que son pere, & tout ira bien. S'il a quelques peines, à

(a) On a voulu exposer les différens systêmes sur la génération, & en montrer tout le vuide & l'inutilité.

ſon tour il aura du plaiſir. L'un peut-il aller ſans l'autre ?... S'il n'eſt pas pareſſeux, s'il travaille, il ne ſera pas fâché d'être venu au monde. Je ne regrette pas, moi, de m'y trouver.

PARADOXILE.

Quoi ! tu es heureux ?

MATHURIN.

Et pourquoi pas ? Sans doute, je ſuis heureux.

PARADOXILE.

Bon ! tu t'imagines l'être.

MATHURIN.

Mais quelle raiſon ! Je ſens bien ce que je ſens, peut-être. Allez-vous préſentement vouloir me faire accroire que je ſuis malheureux ? Allez, je ſuis bien content, ſur-tout les jours que notre femme accouche ; car je ſuis débarraſſé d'un poids.... Je ne me plains pas de ce que je ne puis empêcher. J'aime mieux jouir de ce que le bon Dieu m'a accordé, que de murmurer & de gémir inutilement ; & voilà pourquoi je me ſuis marié, parce que c'eſt un grand plaiſir d'avoir une femme gentille, qui nous aime & nous careſſe, & un plus grand encore d'embraſſer l'enfant qu'elle tient ſur ſes genoux & qu'elle nourrit de ſon lait.

PARADOXILE.

Eh ! ſais-tu comment ton enfant eſt venu au monde ?

MATHURIN.

Eh pardi ! il eſt venu comme les autres ; les fils des rois ne viennent pas autrement : c'eſt tout un.... Et c'eſt là, palſembleu ! quand j'y ſonge, une bonne leçon pour les orgueilleux.

PARADOXILE.

Ce n'eſt pas cela que je veux te dire ... Comment penſes-tu que tu aies pu procréer un être ſemblable à toi ?

MATHURIN.

Voilà une ſinguliere queſtion ! Quand je plante un arbre, je mets le germe en terre, & puis je m'en vais : tout cela croît quand le bon Dieu lui a donné ſa bénédiction. Ce ne ſont pas ceux qui font les plus beaux raiſonnemens, voyez-vous, qui font les plus beaux enfans.

PARADOXILE.

Mais, quelle idée as-tu du myſtere de la génération ?

MATHURIN.

Puiſque vous dites que c'eſt un myſtere, je n'en puis rien ſavoir. Dieu veut nous cacher ſes ſecrets, puiſqu'il les exécute ſous nos yeux ſans que nous y voyions goutte.

PARADOXILE.

Mais enfin, que ſais-tu, qu'imagines-tu là-deſſus ?

MATHURIN.

Je ne ſais rien, je n'imagine rien : je ſais ſeulement quand il faut planter un arbre, mais je ne ſais comment il vient. Il en eſt de même des enfans, je crois : après s'être aimé une belle nuit, il faut un beau matin envoyer chercher la ſage-femme, & voilà l'enfant qui crie. Comment viennent-ils au monde, ces enfans ? Ça nous paſſe. Ils y viennent enfin : voilà le principal ; que nous importe le reſte ?

PARADOXILE.

Comment, que nous importe ? Tu ne ſais donc pas que cette ſcience bien connue nous donneroit le moyen de perfectionner l'eſpece humaine, & qu'au lieu de tant de ſots, il n'y auroit plus ſur la terre que des gens d'eſprit & des philoſophes ?

MATHURIN.

Mais ſi tout le monde avoit de l'eſprit & de la philoſophie, il n'y auroit plus de ſots : & alors qui eſt-ce qui admireroit les gens d'eſprit & les philoſophes ? Vraiment, vraiment, ils ſeroient bien attrapés. Mais ce ſont de bonnes gens qu'il faudroit autour de nous, comme vous, mon cher maître ; car, tenez, vous êtes un bon humain : &, permettez-moi de vous le dire, vos actions valent mieux que vos paroles.

PARADOXILE.

Va, ſi je ne ſuis pas meilleur, c'eſt que je ne ſuis pas encore aſſez éclairé. Mais je voudrois que tu me diſſes franchement les idées que tu as ſur la génération.

MATHURIN.

Je n'en ai aucune, vous dis-je. C'eſt à vous, qui êtes un docteur, de me dire tout cela. Cependant il ſeroit mieux, entre nous, de faire un enfant que de vous creuſer la cervelle pour ſavoir comment il vient... Mais, puiſque vous avez tant de ſcience, là, racontez-moi toute votre doctrine. Je vais toujours bécher en attendant, pour ne pas perdre de tems... Voyons. Comment arrangez-vous la fabrique des hommes? Avez-vous été dans la manufacture?

PARADOXILE.

Mais, à peu près.

MATHURIN.

Comment, diable! Que dites-vous là?

PARADOXILE.

J'ai ouvert deux ou trois cents chevres après l'accouplement, & à l'aide du ſcalpel, j'ai pourſuivi dans les ramifications des veines....

MATHURIN.

Quoi! vous avez fait ces cruelles expériences-là? Vous vous êtes fait bourreau pour devenir ſavant?

Au lieu d'épargner ces pauvres bêtes, vous en avez fait un massacre qui ne vous a conduit à rien du tout.... Palsembleu ! j'en suis bien aise ; car ce n'est pas en tuant que l'on découvrira ce qui nous fait vivre.

PARADOXILE.

Ton bon sens me charme. C'est à regret que j'ai fait ce massacre philosophique ; mais le desir de connoître la nature....

MATHURIN.

Eh ! restez plutôt ignorant comme moi, & ne faites mal à personne. Parbleu, si on vous laissoit faire, dans la curiosité qui vous pique, vous iriez peut-être jusqu'à éventrer nos... pardonnez à ma franchise... le tout pour mieux voir.

PARADOXILE.

Oh ! dis toujours tout ce que tu penses. J'aime que l'expression soit libre comme la pensée. Je préfere ta conversation à celle de beaucoup de savans.

MATHURIN.

Oh bien, tenez, vous êtes un bon homme tant que vous n'êtes pas curieux.... Vous ne donneriez pas une chiquenaude à un enfant ; mais quand le démon du savoir vous possede, vous êtes plus cruel à vous seul que tous les chasseurs ensemble...... On a raison de dire autour du

village que vous êtes un peu timbré... Vous riez... Je n'en ai rien dit à personne ; mais je sais, moi, les vilaines expériences que vous avez faites avec ces verres qui grossissent... Fi ! les operations de la magie noire sont moins diaboliques. Tous les secrets du monde ne sont rien auprès de ces recherches honteuses : j'en ai rougi pour vous.

PARADOXILE.

Ma foi, mon ami, je n'ai pas songé à rougir : j'ai vu tout cela philosophiquement, en scrutateur de la nature ; & tout ce qui existe est fait pour être vu & considéré par l'homme.

MATHURIN.

Allons, allons, ce n'est pas comme cela que l'on devient savant... Allez chercher où... Mais vous serez puni de votre curiosité ; vous ne saurez rien. Vous voilà au monde ; que diable vous fait comment vous y êtes venu ?

PARADOXILE.

Je voudrois découvrir l'origine d'un animal aussi singulier que l'homme. Le moment de la fonte d'une statue est celui qui lui imprime à jamais la grace & la beauté. Si nous connoissions bien le moule de l'espece humaine, nous pourrions le façonner ; & l'art, qui par-tout ailleurs sert merveilleusement la nature, pourroit la seconder dans cette circonstance. Si tu savois tout ce qu'on a

imaginé là-dessus, cela te paroîtroit bien curieux, & te feroit pardonner, sans doute, à toutes ces expériences dont tu te plains.

MATHURIN.

Eh bien, racontez-moi tout cela : je serai alors aussi avancé que vous, & je n'aurai rien à me reprocher.

PARADOXILE.

Voilà une distinction subtile, monsieur Mathurin; vous voulez tout savoir & ne rien payer.

MATHURIN.

Vous faites des raisonnemens, c'est votre métier; & moi, je fais venir des choux : vous mangez de nos choux, faites-nous goûter de vos raisonnemens.

PARADOXILE.

La chose est juste ... Eh bien, mon ami, apprends donc qu'il s'en est peu fallu que toi & toute la race humaine n'aient jamais existé.

MATHURIN.

Oh! oh! c'est drôle ça ... Le monde l'a donc échappé belle? Et comment cela?

PARADOXILE.

Il faut aller par ordre. Ecoute bien. Il y a des millions & milliards de germes plus innombrables que les grains de poussiere, qui, faits pour se développer, périssent & ne parviendront

jamais à la vie. Ton germe, à toi, heureusement ou malheureusement, je ne sais lequel, s'est développé.

MATHURIN.

Je n'en suis pas fâché....

PARADOXILE.

Tu as grandi, tu as pris des sens, tandis que des millions d'autres sont tombés dans le néant. Tout tenoit au premier homme, & l'univers lui-même n'a été, dans l'origine, qu'un germe favorisé entre des milliers d'autres.

MATHURIN.

Quoi! le monde a grandi comme moi? Quoi! vous croyez cela?

PARADOXILE.

Oui. Le monde a pu commencer par un germe pas plus gros qu'un œuf.

MATHURIN, *riant*.

Oh, que la philosophie est drôle!.... Et la poule qui a fait le monde?

PARADOXILE.

Le soleil, la lune, la terre, la mer, les générations présentes & futures, tout cela, te dis-je, tenoit comme toi à bien peu de choses.

MATHURIN, *riant plus fort*.

A la poule, à la poule?

PARADOXILE.

Oui ; toi, par exemple, tu étois dans ton pere ; & ton pere avec toi étoient dans ton grand-pere ; & ton grand-pere & ton pere & toi étoient dans ton bisaïeul ; & ton bisaïeul & tes bisaïeux & tes trisaïeux & toi étoient dans les reins de notre pere Adam, lorsqu'il se promenoit dans le jardin.

MATHURIN.

Je me promenois donc avec lui ? Pardi ! je n'ai pas manqué la vocation de mon pere.... je suis toujours au jardin.

PARADOXILE.

Justement. Mais à quoi tenois-tu alors, toi & la race humaine ?

MATHURIN.

O ciel, j'étois si petit alors !

PARADOXILE.

Eh misérable ! crois-tu être plus grand aujourd'hui ? Que fait sur le globe ta figure de cinq pieds quatre pouces ? A peine paroîtras-tu, que tu seras effacé. Le premier pas que fait ton fils, te pousse vers le tombeau. Point de repos dans la nature ; en marchant dans la vie, tu t'achemines à la mort : c'est un cours irrésistible qui t'entraîne ; tu souffres par état, & tu mourras par nécessité.

MATHURIN.

La belle consolation ! Est-ce là ce que vous

appellez de la philoſophie? Elle n'a pas un habit couleur de roſe au moins.

PARADOXILE.

Veux-tu qu'on te trompe?

MATHURIN.

Non.

PARADOXILE.

Eh bien, entends donc la vérité.

MATHURIN.

Voyons donc une fois quelle eſt ſa phyſionomie.

PARADOXILE.

Tu es ſemblable aux fleurs que tu cultives.

MATHURIN.

Moi?

PARADOXILE.

Oui. Tu es une plante ambulante: elles naiſſent, croiſſent, dépériſſent dans ton jardin par les mêmes loix qui te font vivre.

MATHURIN.

Quoi! je ſerois une plante qui marche?

PARADOXILE.

Sans doute. Ton eſtomac, que tu remplis de gros alimens, repréſente les racines qui, en terre, pompent le ſuc qui les fait croître & vivre. Les fleurs reſpirent & tranſpirent comme toi, ſe nourriſſent & ſe dégagent du ſuperflu comme toi: elles s'uniſſent ſous tes yeux; elles font l'amour.

MATHURIN.

Mes fleurs font l'amour ? Ah pardi ! en voilà bien d'une autre.

PARADOXILE.

Eh ! oui, ignorant, qui as des yeux sans voir.

MATHURIN.

En quoi donc, mon maître ?

PARADOXILE.

Pose ta beche, approche, & apprends à respecter la philosophie.

MATHURIN.

Je n'y comprends rien; je dois respecter ?

PARADOXILE.

Contemple le calice de cette tulipe ; vois le sommet de l'étamine, ou plutôt ce fleuron mâle qui se penche amoureusement vers ce fleuron femelle & cherche à darder sa poussiere. Par-tout tu verras l'empressement du fleuron mâle à rechercher le fleuron de l'autre sexe : si tu veux être témoin de ce jeux, pile subitement & adroitement un fleuron mâle bien fermé, & tu en verras jaillir une fumée poudreuse qui couvrira le pistil. Les palmiers s'inclinent & s'embrassent, malgré les obstacles ; ils se serrent & se compriment fortement : ainsi les fleurs viennent par le même principe que tu es venu au monde. Il y a un systême uniforme dans la génération ; & les minéraux qui

ſont ſi durs, ou plutôt qui te paroiſſent tels, éprouvent en eux-mêmes une action perpétuelle: tout eſt vivant, animé, dans cette matiere que tu crois oiſive. Les pierres, les marbres viennent exactement comme l'homme, le tout à l'aide d'une matrice, d'enveloppes, de cordon & de placenta.

MATHURIN.

Mon dieu! la tête me tourne de tous ces noms-là. Quoi! ma beche eſt venue au monde tout comme moi?

PARADOXILE.

Oui; & le fer dans la mine s'eſt développé par les mêmes loix qui ont développé ton corps. Le feu, l'eau & la terre ſont nés eux-mêmes de germe particulier. Ils ſont doués comme toi de la faculté de ſe reproduire. Cette multitude innombrable de tourbillons, de ſoleils, de terres habitables, ſyſtême que je t'ai expliqué la derniere fois...

MATHURIN.

Oh! je m'en ſouviens, je m'en ſouviens. Je n'ai rêvé toute la nuit que d'étoiles qui étoient plus groſſes que tout le village.

PARADOXILE.

Souviens-toi donc de mes leçons. Tout cela, te dis-je, (non, tu ne le croiras pas encore) tout cela a pu autrefois être contenu dans un grain dont la groſſeur égaloit à peine celle d'un pois.

MATHURIN.

Eh! dites du moins une feve, mon maître.

PARADOXILE.

Non... La voie lactée que je t'ai montrée avec mon téleſcope, eſt un paquet de petits mondes qui ne ſont ſortis de leur coque que depuis ſoixante ou quatre-vingt ſiecles : les aſtres enfantent les aſtres, & le plus gros globe a eu un germe comme la mouche, comme le petit inſecte qui eſt le jouet des vents. Les vents promenent les ſemences univerſelles des êtres...

MATHURIN.

Et font tomber les abricots.

PARADOXILE.

Qu'eſt-ce que cela fait? Ne m'interromps point... Il paroît que Vénus a engendré depuis peu un ſatellite : notre terre jadis a enfanté la lune ; un peuple, qu'on nomme les Egyptiens, avoit le certificat de ſa naiſſance, qui depuis s'eſt perdu. Mais comme la terre n'eſt pas encore décrépite, elle pourra fort bien procréer une ſeconde lune.

MATHURIN.

Qui nous tiendra lieu des lanternes qu'on vient de nous faire payer chérement. Nous rendra-t-on alors notre argent, monſieur?

PARADOXILE.

PARADOXILE.

On ne rend jamais l'argent, quelque chose qui arrive, mon ami.

MATHURIN.

En ce cas, vous feriez mieux d'employer votre esprit à le redemander, que de vous creuser la tête à imaginer que les astres font des enfans...

PARADOXILE.

Quoi! la grosseur d'un monde t'empêcheroit de voir & de reconnoître ce que tu apperçois tous les jours dans les êtres qui t'environnent? Quoi! tu ne veux pas te mettre en tête que tout est développement dans la nature entiere, comme dans l'espace borné de ton jardin; que le soleil engendra des soleils, comme la graine de tes salades engendre des salades? Songe donc que la race entiere des hommes périroit, que toi tu suffirois au renouvellement des êtres.

MATHURIN.

Moi tout seul?

PARADOXILE.

Oui: je veux dire avec ta grosse femme.

MATHURIN.

A la bonne heure. Laissez-moi là, de grace.

PARADOXILE.

Tu es un univers en petit, ayant tout ce qu'il faut pour le reproduire; & l'univers est un grand

être vivant, asservi aux mêmes loix qui te dirigent. Dans le fond, ce n'est que plus ou moins de matiere ; & ce que tu appelles petit ou grand, n'est qu'une illusion de tes yeux. Dès que tu existes, tu es grand comme ce qu'il y a de plus grand au monde. Il n'y a plus de mesure pour te calculer, tu es à-la-fois partie & totalité.

MATHURIN.

Diable emporte si je comprends un seul mot à tout cela !

PARADOXILE.

Ecoute toujours... Tantôt un tourbillon est malade, se dissout, & pourrit comme la pêche que tu ramasses ; tantôt il est dans la force de la jeunesse. Sa durée est de quelques millions d'années, & la tienne est de quatre-vingt ou cent ans : voilà toute la différence. Cela n'empêche pas que ce tourbillon n'ait commencé, comme je te l'ai dit, par un œuf, ainsi que toi.

MATHURIN.

J'ai commencé aussi par un œuf?

PARADOXILE.

Oui ; voilà ton origine. Elle est commune à tous les êtres. Qu'importe la grandeur ?... Il a toujours fallu commencer, qu'on soit soleil ou moucheron.

MATHURIN, *se recueillant.*

J'ai commencé par être enfermé dans une co-

quille ? J'ai déjà entendu dire cela à quelqu'un de vos confreres, qui se promenoit avec vous. Mais je ne suis point de son avis, je vous en préviens. Je n'aime point l'idée qui m'emprisonne dans une coque. Je crains d'avoir un bec; je préfere l'avis de ceux qui cassent tous ces œufs-là, & qui me laissent avec ma face large & sans pointe.

PARADOXILE.

Pas mal raisonné... Je savois bien que nous ferions quelque chose de toi. Tu aimes donc mieux les molécules organiques ?

MATHURIN.

Qu'est-ce que c'est que cela, s'il vous plait ?

PARADOXILE.

Ce sont de petits points matériels & similaires qui composent un nez, un œil, un bras, un pied, un doigt, un orteil, & qui se rassemblent par affinité.

MATHURIN.

Par affinité! Qu'est-ce à dire ?... Je n'entends point... Je n'entends point.

PARADOXILE.

As-tu joué aux barres quelquefois ?

MATHURIN.

Oui, quand nous allions à l'école ; & depuis encore, ça nous est arrivé à la fête du village.

PARADOXILE.

Eh bien, tu ſais qu'à ce jeu les premiers venus occupent la place & délogent ceux qui viennent enſuite. Ainſi, l'œil alerte & le nez vigilant chaſſent tous les yeux lents & tous les nez pareſſeux. Ils s'arrangent merveilleuſement dans leur moule, quand ils ne ſe trouvent pas doubles & d'égale force ; car alors il y a un grand combat, & il réſulte un monſtre à deux têtes & à quatre bras. Mais ordinairement ces molécules, auſſi polies que des perſonnes civiliſées, qui ne vont pas s'aſſeoir dans un fauteuil déjà rempli, ſe rangent de côté, ou ſe retirent s'il n'y a point de place ; elles s'inſtallent ſous une forme pareille à celle qu'elles avoient lorſqu'elles couloient dans l'individu qui les a fournies. Elles ſe moulent ſur cet individu.

MATHURIN.

Mais ſi tous ces petits êtres ſont vivans, pourquoi vont-ils tous s'immoler pour ne plus former qu'un ſeul & même animal ? S'ils ſont vivans, qu'ils gambadent tout ſeuls : s'ils ſont morts, réunis ils ne peuvent rien par eux-mêmes. D'ailleurs, mis en place, il faut que quelque choſe les uniſſe. Il faut du ciment dans les pierres qui compoſent un bâtiment. Or, quel eſt le ciment de vos molécules organiques ?... J'avoue que je n'y comprends rien.

PARADOXILE.

Puiſque tu ne crois pas au produit de pluſieurs petits êtres diſtincts & ſimilaires, faits pour compoſer l'homme, aimes-tu mieux que les particules primitives de la matiere aient du ſentiment & de l'intelligence? Cela ne coûte rien à ſuppoſer; & en raiſon de leur maſſe & de leur force, elles coordinent entr'elles, d'après les notions qu'elles ont eues.

MATHURIN.

C'eſt ici de l'hébreu pour moi, & pour vous peut-être.

PARADOXILE.

Eh bien, aimes-tu la progreſſion ſucceſſive par exaltation de la ſemence?

MATHURIN.

Je ne ferai pas un enfant de plus avec tous ces mots-là.

PARADOXILE.

Eh bien, aimes-tu mieux les cerveaux humains, qui forment graduellement le reſte de la machine?

MATHURIN.

Je m'embarraſſe peu de tout ce qu'on dit là-deſſus.

PARADOXILE.

Voyons, encore un autre pour te ſatisfaire... Eh bien, aimes-tu mieux que l'homme tout entier

ſe trouve raccourci originairement juſqu'à une petiteſſe incompréhenſible, & qu'en proportion de la contraction qu'il éprouve, il tende à ſe dilater, & ſe dilate en effet avec le plus grand reſſort, lorſque la force comprimante ceſſe d'agir.

MATHURIN.

Attendez: j'entends un peu mieux ceci; mais cela n'eſt pas encore bien clair.

PARADOXILE.

Eh bien, contente-toi des animalcules ſpermatiques, qui ſont par-tout dans l'athmoſphere, que nous avalons ſur-tout quand nous avons appétit, & qui ſont enſuite ſi favorables au phyſique de l'amour. Tu ſais bien diſtinguer le céleri d'une autre plante?

MATHURIN.

Quand on en vient au céleri, j'entends ce que cela veut dire... Mais je vous ferai une ſalade ce ſoir, plutôt pour vous rafraîchir le ſang; car, avec votre permiſſion, vous êtes un peu fou, mon cher maître.

PARADOXILE.

Comment, lorſque je raiſonne avec toi?

MATHURIN.

Tout ce que vous m'avez dit eſt ſans doute pour en rire en mon particulier... Tenez, ſi je ſavois

écrire comme je ſais lire, je ferois une douzaine de ſyſtêmes ſemblables aux vôtres.

PARADOXILE.

Toi ?

MATHURIN.

Oui, moi. Ne fait-on pas dire aux cloches tout ce que l'on veut ? Il en eſt de même de la nature ; elle ne dit mot à perſonne, & meſſieurs les ſavans veulent la faire parler... Allez, le ſecret de faire périr les loirs qui mangent nos fruits, feroit plus utile cent fois que de vouloir deviner comment nous venons au monde. On n'y voit goutte tant à l'entrée qu'à la ſortie. Je ne tue pas des chevres, moi, par curioſité : je détruis le plus que je peux les chenilles, parce que ce ſont là nos vraies ennemies. Si on les laiſſoit faire, nous n'aurions pas une poire. Dites-moi, pourquoi les académiciens ne s'occupent-ils pas à exterminer cette engeance, au lieu de regarder aux étoiles, qui ſe moquent d'eux le matin en s'enfuyant ? Eſt-ce qu'une pêche que l'on tient, que l'on mange, ne vaut pas un monde qu'on voit à peine au bout d'une lunette ? car vous m'avez mis toutes ces belles choſes en tête ; & nous voyons à préſent des mondes là-haut, tout comme on voit des pommes en Normandie.

PARADOXILE.

Tu vois donc qu'il y a du plaiſir à contempler

l'univers en grand : tu respires plus à ton aise quand tu regardes le ciel : tu dis, là-haut sont des jardiniers tout comme moi, qui bechent la terre & qui font venir des légumes.

MATHURIN.

Parbleu ! je voudrois bien me trouver dans une planete où, dans l'été, il plût seulement une demi-heure par jour... Quel plaisir de voir tomber une petite pluie fine !... Ça seroit bien morbleu, & tout n'en iroit que mieux dans notre jardin : nous ne serions pas obligés d'aller puiser incessamment de l'eau ; ce qui fatigue nos bras & notre tête, & nous empêche de rêver à tous vos beaux systêmes.

PARADOXILE.

Vous entamez là une furieuse question, monsieur Mathurin. Comment ! vous vous plaignez du mal physique & du mal moral ?

MATHURIN.

Monsieur, qu'est-ce que c'est que cela, je vous prie ? Nous n'avons jamais eu de ces maladies-là, entendez-vous : c'est bon pour les libertins de la ville.

PARADOXILE.

Ta méprise me fait rire, quoiqu'elle ne soit pas déjà si grande... Ah ça, mon cher Mathurin, je t'expliquerai une autre fois comme quoi tout est lié dans l'origine des choses ; je te montrerai l'échelle des êtres.

MATHURIN.

L'échelle des êtres ?... Mais ne vaudroit-il pas mieux jouir que de rêver à monter si haut ?.. Tenez, quand j'embrasse ma femme, je tiens une vérité charmante, je n'en veux point d'autre. Je ne voudrois savoir qu'une chose, & puis une autre encore : pourquoi le seigneur du village me méprise quand il passe, & pourquoi il est des mois entiers sans pleuvoir... Si je pouvois deviner cela, je croirois tenir toute la science.

PARADOXILE.

Mon ami, ce seigneur, avec son orgueil, a le front triste, n'est-il pas vrai ?

MATHURIN.

Oui, vraiment ; il ne rit jamais.

PARADOXILE.

Il n'est pas content de lui-même, & c'est pourquoi il se gonfle de vanité... Songe que tu vaux mieux que lui, & par l'utilité que tu es au monde, & sur-tout par ton cœur.

MATHURIN.

Allons, tenez, je vous aime quand vous parlez comme cela. Oui, je me sens meilleur que lui ; car si j'avois ses richesses, je crois que je ferois du bien : & lui, il fait de la peine à tous ses voisins, tant avec sa chasse qui fourrage nos terres, qu'avec ses valets qui viennent corrompre nos filles,

Ce germe-là auroit bien dû rester dans le néant, & avec lui les germes des loirs & des chenilles.

PARADOXILE.

Tu sauras une autre fois pourquoi cette engeance est venue au monde.

MATHURIN.

N'importe pourquoi : c'est le moyen de la détruire que je voudrois trouver.

PARADOXILE.

A la prochaine conversation je t'expliquerai tout.... Pour le présent je vais me mettre à la rencontre d'une comete qui doit bientôt nous arriver.

MATHURIN.

Et moi, je vais cueillir une salade.... Mais à propos, notre maître, dois-je avoir peur de cette comete ? On dit que la queue de ces dames-là envoie des inondations... Faites qu'elle nous montre un peu le visage.

PARADOXILE.

Mon ami, il n'y a point d'apparence qu'elle apuisse nous faire le moindre mal : mais si elle approchoit un peu de la terre, console-toi d'avance, ce seroit l'affaire d'un instant. Un tremblement universel d'une minute, tout seroit dit... Tu mourrois avec tous les empereurs, tous les potentats & tous les philosophes de ce monde.

MATHURIN.

Pardi, voilà une belle consolation ! N'est-ce pas toujours mourir ? J'estime ma vie autant qu'ils estiment la leur.., Rassurez-moi, je vous prie, monsieur, contre la comete; car autrement nous n'aurions plus cœur à l'ouvrage.

PARADOXILE.

Tranquillise-toi : le grand chemin où voyagent ces planetes, est assez large pour qu'elles ne se coudoient pas.

MATHURIN.

Tant mieux : car s'il leur prenoit fantaisie en route de faire l'amour, comme vous nous le disiez tantôt, & qu'elles s'approchassent dans un petit jeu semblable à celui de mes fleurs, où enserions-nous ?

PARADOXILE.

Va, ces grands astres majestueux, dans leur vaste & superbe rotation, s'envoient les témoignages de leur tendresse à des distances immenses, pour ne pas dire incommensurables.

MATHURIN.

A la bonne heure. Je sais fort bon gré à leurs majestés ; mais je ne voudrois pas être planete, parce que quand notre femme sera relevée ; nous nous entendons bien ; nous ne ferons pas l'amour, nous, comme des soleils.

PARADOXIE.

Vas, ta tête pesante vaut mieux à elle seule que tous les soleils & les astres du monde, qui ne pensent point.

MATHURIN.

Ah ça, monsieur, vous l'étourdissez cette pauvre tête. Vous nous conterez cela tantôt, avant que nous allions nous coucher. Le souper va venir, & vous n'aurez pas de dessert si je ne vous quitte... Adieu.

PARADOXILE.

Songe sur-tout à mes fraises.

MATHURIN, *en s'en allant.*

Graces à Dieu, j'y pense plus qu'à tous vos mondes.

CHAPITRE XX.

Anatomie.

ENTRONS ſans frémir dans cet ampithéatre, où l'homme, avant de deſcendre au tombeau, paie un dernier tribut à l'admiration, & ſatisfait encore à la gloire du Créateur. L'homme n'eſt plus, & ſa beauté ſubſiſte encore. La flamme pure & ſacrée qui anima ce corps, maintenant immobile, y a laiſſé l'empreinte de ſon eſſence divine. Les inſectes dévorans attendent que l'arrêt de la deſtruction ſoit répété ; & l'intervalle qui regne entre la mort & la corruption, atteſte avec quel regret la nature décompoſe ſon plus magnifique ouvrage.

Éloigne-toi, pâle foſſoyeur, plus avide que tes tombeaux ! Pour oſer t'emparer de ta proie, attends que tous les traits du chef-d'œuvre ſoient effacés. Que ta main groſſiere ne cache point dans le ſein de la terre ce que l'œil étonné peut découvrir avec raviſſement dans ce dédale immenſe, où chaque pas doit lui montrer un prodige.

Entrons, mes amis, entrons ſans crainte, puiſque la mort eſt un repos, & que l'ame, en s'é-

lançant vers l'immortalité, sourit la premiere sur sa dépouille. Le cœur qui embrasse la puissance & la bonté de l'Être suprême, bénit la mort comme la vie ; & sous sa main étendue & puissante, qu'importe où agit le principe pensant, indestructible comme son Auteur ? Il est grand, il est bon ; la terreur l'outrage ; elle n'appartient qu'au vil esclave.

Et toi, jeune beauté, à qui je consacre cet article, c'est pour toi que je colore ces funebres objets ! Tu ne pourrois soutenir la vue de ce corps froid & inanimé que par la magie du pinceau. Je trace à ton imagination ce que ton œil délicat refuseroit de voir. Approche ; c'est un jeune homme étendu sur ce marbre noir. Approche ; il n'est plus redoutable. Son œil, qui saisissoit à ton passage l'assemblage de tes graces, est fermé. Son oreille n'entendra plus ta voix touchante. Ce cœur, que tu as déchiré peut-être, a trouvé un rempart contre tes charmes. Si ta beauté te rend toujours inflexible, soit moins orgueilleuse en ce moment. La mort, tu le vois, le sauve de tes traits, & domte l'amour. Ah ! vous avez vu, mes amis, la souplesse libre de tous ses mouvemens, lorsqu'il se jouoit sur la surface de la terre qu'il ne touchoit que légérement du pied ; vous auriez frémi d'offenser le tissu délicat de sa peau ;

une goutte de ſang échappée de ſes veines vous auroit fait pâlir d'effroi. Maintenant, abattu & couché, l'extérieur liſſe & poli de ce corps eſt le moindre objet fait pour attacher. L'inſenſibilité du marbre eſt répandue dans ce corps, dont toutes les fibres répondoient au plaiſir ou à la douleur. La douleur n'exiſte plus pour lui ; approche, jeune artiſte, ſurmonte une horreur ſecrete, prends le ſcalpel, je tiens le flambeau. Que l'homme vivant s'étudie dans l'homme mort. Raffermis ta main, fais tomber l'enveloppe qui voile les admirables reſſorts de la machine humaine ; que mon œil curieux ſe plonge dans ce méchaniſme merveilleux. D'autres iront prier dans des enclos vaſtes & ſombres, bâtis en pierres par la main des hommes ; moi, c'eſt devant le ſanctuaire où a habité le ſouffle pur de la Divinité, que je me proſterne & que j'adore.

L'œil n'eſt embarraſſé que du choix. Par où commencerai-je l'examen de cette ſurprenante machine ? Elle eſt ouverte, & je vois cet alambic, principe de la ſanté & de la force. C'eſt là que les alimens ſe diſſolvent, ſe décompoſent, ſe métamorphoſent en une liqueur nutritive qui a la blancheur du lait. Elle paſſe par différens canaux, où elle ſubit encore une nouvelle métamorphoſe. Toutes les liqueurs dont le corps eſt abreuvé re-

çoivent dans ces différens laboratoires leur degré de perfection ; car c'eſt là que ſe forme, s'épure & ſe ſubtiliſe cette humeur nervale, ce baume précieux qui imbibe les nerfs & les tient dans ce degré de flexibilité d'où réſulte cette ſenſibilité admirable, motrice de toutes les opérations de l'ame.

Mais, montons à la partie la plus noble, où ſiege l'entendement. Sous une voûte impénétrable, eſt une ſubſtance moëlleuſe, que traverſent d'innombrables vaiſſeaux preſqu'imperceptibles. C'eſt un labyrinthe compoſé de filets qui ſe croiſent à l'infini. Le ſéjour de l'ame eſt inexplicable comme ſon eſſence ; & comme c'eſt dans ce dédale que les penſées ſe forment & que les idées ſe conſervent, le caractere de l'homme, preſque toujours inexplicable, ſemble tenir de la nature du lieu où git la profondeur de ſa réflexion. Le phyſique eſt auſſi compoſé que le moral.

Tous les nerfs, en qui ſeuls réſide le principe de ſenſibilité, ſe réuniſſent à cette ſubſtance qui ſe prolonge dans les vertebres, d'où elle ſe diviſe en une multitude de branches entrelacées : elle forme l'origine de ce tiſſu admirable, répandu dans tout l'animal ; de ſorte que le moindre ébranlement qu'éprouve une partie, ſe communique à l'enſemble.

L'ame, qui a besoin d'être perpétuellement avertie, a tout à côté d'elle deux surveillans prompts & fidelles, la vue & l'ouie. Le globe de l'œil mobile se tourne en tous sens, sous six muscles qui facilitent ses mouvemens. C'est un vrai télescope : la lumiere se rassemble au centre qui réunit ses rayons. Ils traversent un crystal lenticulaire, & vont dessiner l'objet sur une espece de rézeau très-délié. L'ame apperçoit & juge le tableau. Trois humeurs différentes humectent cet organe précieux, qui, sans elles, s'échaufferoit & s'useroit par les frottemens multipliés qu'exige la conservation de l'individu, obligé qu'il est d'interroger à chaque instant tous les objets qui l'environnent.

L'oreille, entonnoir cartilagineux, reçoit l'air ébranlé, & le porte, par la sinuosité d'une coquille ressemblant à celle du limaçon, sur une membrane justement appellée tambour. Dessous, un petit nerf, d'une exquise sensibilité, donne à la membrane plus ou moins de tension. C'est là que la mélodie de Gluck & l'harmonie de Piccini vont se rendre pour enchanter l'ame; le nerf auditif lui transmet tous ces sons échappés du sein des instrumens, & qui se perdroient infructueusement dans les airs.

Il est des plaisirs moins parfaits, mais voluptueux encore. Quand la fleur s'épanouit, quand

elle exhale ſes parfums, ils paſſent par deux conduits que ſépare une cloiſon vers un os percé de mille trous, où aboutiſſent des lames cartilagineuſes, tournées en ſpirale. Heureux qui, au pied des Alpes ou des Pyrénées, aſpire l'odeur des plantes aromatiques que le ſol des montagnes nourrit de ſa ſuave énergie !

Vous qui aimez de préférence les plaiſirs de la table, plaiſirs qu'aucune crainte ne corrompt & qui ſe renouvellent tous les jours, conſidérez cet organe obéiſſant, ſource de vos délices. Dix muſcles font mouvoir la langue de tous les mouvemens poſſibles. Jamais elle n'eſt ni lente, ni rebelle. Elle s'empare de l'aliment, en exprime le jus le plus ſubtil ; ſes mouvemens accélérés ſont inſenſibles & forts ; elle porte ſous la dent ce qui doit être broyé ; elle preſſe contre le palais ce qui n'a beſoin que d'être légérement froiſſé ; elle atteint les fineſſes que la main ſavante du cuiſinier a ſemées ; elle démêle les mêlanges, & en ſent les rapports ; elle n'inonde qu'autant qu'il le faut le ſuc pénétrant des mets. Ce ſuc, qui interroge toutes les houppes nerveuſes, & ces petits mamelons, ces glandes, ces points ſalivaires, mis en action, fourniſſent le ſavon qui fond l'aliment, le réduit en pâte liquide, & permet que le plaiſir ſe propage pendant une aſſez longue durée. Sou-

vent l'estomac a dit, *assez*, que la langue se ménage, par la simple succion, des jouissances qui pourroient la faire nommer infatigable.

La poche qui reçoit les alimens est attachée par des ligamens forts. Elle en a souvent besoin pour résister aux excès de l'intempérance. Elle est garnie intérieurement de petites glandes ou éponges, d'où sort une liqueur dissolvante. Là s'opere, par la fermentation & la trituration, la métamorphose étonnante qui, de tant de substances mêlangées, n'en forme plus qu'une seule. La sanguification se fait dans les poumons. Porté dans le cœur, le sang s'épure; porté dans le cerveau, il s'y subtilise encore; & par une derniere dépuration plus merveilleuse, il forme enfin cette matiere incompréhensible qui reproduit l'homme. Ce sont les parties subtiles des alimens qui composent ces différentes liqueurs : mais l'œil, armé du microscope, croit en vain surprendre les secrets de la nature; il n'y voit que des apparences trompeuses, toujours détruites par des observations nouvelles.

Pour faciliter dans tous ses conduits l'écoulement des matieres plus ou moins élaborées, le foie convertit en bile une partie de nos alimens; la bile sert à vernisser les intestins, & sert encore à la derniere coction, en même tems qu'elle fait

glisser tout ce qui doit appartenir aux différentes sécrétions.

Les intestins forment un méandre, & dans leur contour étalent une longueur prodigieuse : ils sont contenus dans leurs positions par le mésentere. Doués d'une multitude de veines, de vaisseaux, de nerfs, de fibres aspirantes, ils pompent encore beaucoup de chyle avant de faire descendre le dernier marc.

Que notre fausse délicatesse ne rougisse point de voir le méchanisme de l'opération qui expulse du corps une matiere qui, plus long-tems retenue, troubleroit l'économie animale, & porteroit le ravage en séjournant dans les conduits où elle couloit naguere, douce, balsamique & bienfaisante. Admirons tous les objets de la nature : il n'en est point de vil à ses yeux ; aucun n'est plus noble que l'autre ; elle a employé le même degré d'intelligence & d'attention pour ce qui compose le corps humain. Tout est également nécessaire, si ce n'est à la vie, du moins à la force & à la santé, sans lesquelles la vie n'est qu'un tourment ; & quand on voit la masse entiere des intestins, après mille circuits, aboutir à ce débouché plissé comme l'ouverture d'une bourse, qui s'ouvre & qui se resserre à l'aide de muscles qui font l'effet des cordons, on est surpris de l'attention de la

nature & de la prodigalité magnifique qu'elle déploie dans des objets que notre ignorance ne distingue pas, ou qu'elle frappe d'un mépris, enfant de nos petites & frivoles idées.

Il est des objets interdits & inaccessibles à mes pinceaux. Si je pouvois tout peindre, j'analyserois ce sixieme sens, si distinct des autres. Je dévoilerois le trône où siege ce plaisir vif & passager, auquel l'homme suffit à peine; mais la volupté de l'être sensible, la volupté réelle est dans le cœur, & l'émotion purement physique, séparée des transports du sentiment, est trop peu de chose, ou avilit trop l'homme, pour être ici comptée.

Parlons du sens universel qui supplée si fréquemment aux autres, du toucher. Répandu sur toutes les parties du corps, son empire est universel. Mais quel est le véhicule de cette sensibilité exquise? C'est un tissu de petits filamens qui servent de cordages, & qui, traversant les chairs en tous sens, produisent l'ensemble de toutes les parties dans les mouvemens. L'une n'est jamais impunément ébranlée; car outre le tissu de la peau qui couvre toutes les chairs de la tête aux pieds, il est recouvert lui-même d'un autre tissu beaucoup plus délié; & l'épiderme a un tact encore plus fin, formé qu'il est de petits canaux creux, per-

pétuellement abreuvés de la liqueur qui leur eſt propre. Quand la main ſerre mollement la main de l'objet aimé, ce ſont les petites houppes nerveuſes qui frémiſſent ſous ce toucher doux & voluptueux, & l'ame aimante conçoit alors ſans peine que c'eſt dans l'embraſſement que réſide l'entiere volupté.

Mais, ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt que dans les interſtices de ces tiſſus, ſont plantés une multitude innombrable de petits oignons ſemblables à ceux des fleurs. C'eſt la tige de ces oignons que l'on nomme poil. Les uns, plus humides, deviennent plus longs, comme les cheveux. Ce ſont de véritables végétaux, qui ont des racines creuſes pour pomper l'humidité; la ſeve circule dans ces petits tuyaux: & quelle fineſſe doivent avoir ces tubes nourriciers d'un poil follet?

La peau elle-même n'eſt qu'un double crible qui d'un côté admet l'air & ſe prête aux couleurs des objets environnans, & de l'autre à des voies de décharge pour le ſang & les humeurs étrangeres. De là le torrent de la tranſpiration qui s'écoule & qui ne ceſſe point un ſeul inſtant. Interrompue, elle cauſe toutes les maladies, & la ſanté ne renaît que quand ce flot ſucceſſif eſt parfaitement rétabli. Ainſi, outre la poche membraneuſe qui reçoit la leſſive du ſang, le ſang ſe fait jour

à travers la peau dans les agitations violentes; & ce que nous appellons ſueur n'eſt que les parties aqueuſes & ſéreuſes de l'humeur rouge qui coule avec tant de rapidité dans nos veines.

Un jeu continuel qui s'exerce par le mouvement du cœur, muſcle doué d'une force prodigieuſe, fait circuler les liqueurs de la tête aux pieds, au moins ſoixante fois par minute. La mort ſeule anéantit ce mouvement, qui met en action tout le méchaniſme entier de la machine. La plus légere léſion faite à cet organe éteint la vie; & c'eſt en contemplant la fragilité de ces vaiſſeaux qui aſpirent & repompent, que la vie paroît un miracle, & que l'imagination a peine à ſe figurer que cent années d'exiſtence appartiennent encore à un être auſſi frêle, qui porte en lui-même les principes de ſa diſſolution encore plus que ceux de ſa régénération. C'eſt néanmoins cet être foible, inceſſamment ſuſpendu ſur le bord du tombeau, qui a arraché avec violence le fer de la mine, pour abréger encore d'une maniere inſenſée la durée de ſa vie, qui a pêtri le ſalpêtre pour donner des ailes au trépas, & des pointes plus aigues à la douleur.

La douleur! ah, qu'elle agit vivement ſur ce centre nerveux, ſur ce *plexus*, ſiege de la ſenſibilité! Comme toutes les émotions de l'ame

répondent à ces rayons mufculeux qu'on appelle le diaphragme, quand la crainte & l'inquiétude l'agitent ! Ah, combien le moindre mot va frapper ces fibres tandineufes, fufceptibles de toutes les émotions que l'ame éprouve ! C'eft de là, fans doute, que partent & la rougeur fubite qui enflamme le vifage, & la pâleur effrayante qui le couvre. C'eft là que naiffent ces larmes douces ou ameres, abondantes ou rares; ces pleurs attendriffans ou cruels, qui dilatent ou compriment, flattent ou dévorent. Quand l'homme jaloux ou outragé leve, en frémiffant, le fer de la vengeance, c'eft de là que part la tempête orageufe qui le pouffe au crime : mais, par un effort contraire, la pitié, la commifération arrêtent le bras levé; & c'eft dans ces mouvemens oppofés & douloureux que l'homme fouffre, & que quelquefois il expire.

Mais quelle eft cette fubftance fpongieufe, fi étroitement unie au diaphragme? Elle reçoit l'air extérieur, l'échauffe s'il eft trop froid, & rafraîchit fans ceffe le fang enflammé par la rapidité de fon cours, en y mêlant un air nouveau; cette fubftance reçoit inceffamment l'air par une efpece de foupape qui eft au fond de la bouche. Soixante-cinq mufcles fervent à dilater & à refferrer l'organe qui afpire & diftribue l'air. Les tons font

produits par le raccourciſſement ou l'alongement des fibres de la glotte ; & Ferrein a démontré que la voix étoit le réſultat d'un inſtrument à vent & à corde. Cet organe eſt ſpécialement affecté à l'homme, le diſtingue, & l'animal ne partage point ſon privilege ; il ſemble lui appartenir comme à l'être penſant, excluſivement doué de la parole. Le trépas ne détruit encore qu'imparfaitement le jeu de cet organe ; car un ſoufflet introduit par la trachée artere, rend les ſoupirs, les gémiſſemens, les ſons de voix du mort.

Ne frémiſſez pas, mes amis ; ce corps ne lui appartient plus ; il eſt étranger. Il a tout reçu de la nature, il lui a tout rendu. Ainſi nous ferons un jour. Point d'humiliantes terreurs ; jouiſſons de notre intelligence & de nos ſens. Pourſuivons l'examen de notre machine merveilleuſe. Parcourons cet univers, où des routes infinies & inconnues à nous-mêmes atteſtent avec quel appareil majeſtueux notre être fut compoſé. Un tel aſſemblage de prodiges, pour un rôle qui paroît auſſi court, annonce que cette vie paſſagere n'eſt point encore le ſpectacle, & que nous ne voyons que le rideau. Déchirons le voile, autant qu'il nous eſt poſſible ; tout ce qui eſt ſous l'œil de l'homme appartient à ſon profond examen. En vain la nature travaille avec le plus grand ſoin des objets infiniment pe-

tits, comme pour les dérober à l'attention la plus ſcrupuleuſe. Nous lui avons déjà ſurpris bien des ſecrets, & il viendra un tems où des mains plus habiles, des yeux plus exercés & plus fins, une attention plus laborieuſe, & ſur-tout le haſard, ameneront la lumiere des découvertes nouvelles. En nous anatomiſant tour-à-tour, nous apprendrons à nous connoître. Notre corps n'aura plus une fibre qui ne ſoit apperçue. Nous léguerons à nos deſcendans notre ſcience, & ils nous ſurpaſſeront encore, ainſi que nous avons ſurpaſſé nos peres. Pourſuis, jeune artiſte, & pour gage de mon amour pour un art utile, ſonge que dès ce moment je légue mon corps à ton amphitéatre.

Comme l'anatomiſte palpite d'admiration, comme il treſſaille de joie, quand il ſuit la ramification de tous ces vaiſſeaux qui ſe correſpondent! Le moindre petit nerf, non encore apperçu, lui cauſe le même raviſſement que la comete enflammée qui ſe découvre dans les plaines de l'éther à l'œil avide de l'aſtronome. Que chacun creuſe de ſon côté, l'un avec le ſcalpel, l'autre avec le téleſcope. Que chacun cherche à agrandir le domaine du Créateur. Où s'arrête cette profondeur immenſe? Que ſommes-nous, & quel univers! Ma vue ſe fatigue, mon imagination eſt accablée, ma tête ſe perd, & je ſuis

obligé de revenir à des objets moins vastes, moins fatigans pour la mesure de mon attention.

Je visite la charpente osseuse, qui est la base où portent toutes les parties de la machine humaine; cette charpente est creuse, & la seve qui circule est une émanation du cerveau. La moëlle en descend, & forme une huile qui sert à entretenir & la souplesse & la solidité. Cette circulation particuliere paroît jalouse de retenir ses propres liqueurs: elle ne peut franchir certaines bornes; car une membrane, qu'on nomme *périoste*, ne laisse pas la moindre lacune. Cette membrane environne étroitement les os; c'est un tissu serré, qui ne laisse rien échapper de la substance médullaire. Elle paroît nourrir les os, recevoir d'eux sa nourriture; & quand le malheureux souffre de l'amputation, c'est lorsqu'on vient à cette membrane sensible, que la douleur lui arrache des cris.

Vous avez admiré quelquefois à combien d'attitudes se prête la souplesse du corps humain; vous avez contemplé le jarret de ces danseurs de corde, la force incroyable de leurs sauts, & la grace effrayante de leurs mouvemens, l'équilibre étonnant qu'ils gardent sur un point étroit & fixe; voyez comme s'accomplissent ces tours de force; c'est à l'aide de ces charnieres, les unes fixes, les autres mobiles, propres à tourner en tous

ſens ; c'eſt à l'aide de ces muſcles, véritables leviers, de forme, longueur & groſſeur différentes; le corps ſe baiſſe, ſe plie, s'étend. Ces rondeurs ſont des poulies, ces points d'appui ſont des chevilles. La main de l'éternel Géometre eſt empreinte dans la longueur plus ou moins grande d'un tendon ; alongez-le, raccourciſſez-le, placez-le à la plus légere diſtance ; une ligne plus bas, & la grace, & le mouvement, & la force diſparoiſſent; tant la préciſion eſt exacte & étonnante. Il eſt dit que la tête ne formera qu'un demi-cercle ; que pouvant ſe baiſſer à tel degré, elle pourra ſe renverſer en-arriere au même point. Je vois les ligamens qui permettent tel effort, qui ſe refuſent ſagement à tel autre ; & ces hardis ſauteurs, en déployant tout le jeu des vertebres, me donnent le ſpectacle d'une anatomie vivifiée : tous les reſſorts ſont ſaillans à mon œil ; mais, quelqu'étonné que je ſois, je ſais en même tems l'attitude qu'ils ne ſauroient franchir.

Tous les vuides de cette charpente ſont remplis d'une matiere molle, ſoutenue elle-même par une multitude innombrable de charnieres animées, qui, ſous le nom de tendons & de muſcles, contribuent à donner à chaque partie un mouvement & une direction particuliere, en même tems qu'ils ſervent aux mouvemens généraux. La circulation propre

à chaque objet, quoique distincte, répond à la circulation universelle ; & le nombre des veines & des arteres, par leur entrelacement & leur variété, surpasse l'imagination. Une simple tunique couvre les veines, une double tunique enveloppe les arteres, & dans ces canaux roulent le sang & la lymphe, substance distincte, quoique perpétuellement mêlangée. Les fibres, qui souvent n'égalent pas la grosseur d'un cheveu, sont les cordages tendus de toutes parts, & qui, à la moindre volonté, obéissent & font obéir la partie qui leur est confiée.

Qui ne trembleroit à la vue de l'extrême petitesse & délicatesse de cette multitude de fibres & de vaisseaux imperceptibles ! & ils sont doués encore d'une prodigieuse élasticité. Voyez ce porte-faix, dont le cou & la tête sont comprimés par un fardeau quatre fois plus considérable que ne pese son corps. Il marche, & accomplit les loix de l'équilibre ; il résiste long-tems à cette pression effrayante, & l'intempérance & les excès causent plus de ravages dans la machine que les efforts réitérés qui domptent les résistances physiques.

Organisations vraiment étonnantes ! La sagacité d'un Winslow, pendant une vie entiere d'homme, n'a pu en découvrir la dixieme partie ; ce corps

est ſous la main glacée du trépas, & ſa ſtructure remplit l'anatomiſte de ſurpriſe & d'admiration. Qu'eſt-ce donc que ce même corps, lorſqu'il eſt animé d'un ſouffle de vie; lorſqu'un fluide ſubtil & inconnu donne à toutes ſes parties un jeu qui en fait ſaillir tous les rapports, lorſque ſon œil brille d'une douce flamme, que la grace accompagne ſon mouvement, que le ſourire amene l'ame ſur ſes levres, lorſqu'enflammé d'amour, il ſe reproduit au ſein de la profonde volupté?

Mais tandis que, ſurmontant l'effroi qu'offre l'image du trépas, j'ai commandé à ma plume de tracer ce tableau & d'en écarter les couleurs livides, les heures de la nuit s'envolent avec le ſon du timbre; tout eſt calme, tout repoſe autour de moi; les étoiles brillent au firmament, la terre exhale un encens ſuave. O nature! ſi d'une main tu détruis, tu répares de l'autre. La vie & la mort forment les deux bouts de la chaîne dont tu embraſſes tous les êtres. L'individu meurt, dit ton hiſtorien, & l'eſpece ſubſiſte immortelle. En ce moment le chaſte hymen & le tendre amour tiennent aſſujettis les cœurs ſenſibles. Je me réjouis des plaiſirs que goûtent mes ſemblables. Les tranſports de la jeune amante, l'extaſe de ſon époux heureux, donnent un aſpect riant à cet univers, & effacent les traces pâles ſur leſquelles mon œil s'eſt trop repoſé.

Amour réparateur, répands la joie & la vie, le ſentiment & la félicité; perpétue la race bienfaiſante & glorieuſe de ces ames qui font l'honneur & les plaiſirs de l'homme. En ce moment peut-être, un nouveau Pergoleſe eſt conçu dans les flancs d'une vive Italienne; un nouveau Newton ſortira du ſein d'une chaſte Angloiſe; un Rubens devra le jour à une modeſte Flamande; & la Fontaine & Fénélon renaîtront à Paris pour nous enchanter par une nouvelle langue. O nature! après le génie, n'oublie pas la beauté; rends-nous une Héloïſe, le modele des amantes; rends-nous un objet non moins rare, cette Ninon, qui ſut ôter à l'amour ſes épines, & rétablir la nuance délicate & fine qui peut exiſter entre des loix ſauvages & l'oubli de la décence. O nature! acheve ces êtres précieux que le plaiſir ébauche. Ne laiſſe échapper que de pareilles ames; & ſi dans quelque coin du Nord, au milieu de rudes & âpres climats, quelque prince guerrier enfantoit un Charles XII, un nouvel Attila, moiſſonne-les dans leur fleur; qu'ils tombent; que ces fils de rois, avec leurs paſſions brutales, ne viennent point troubler l'harmonie & la paix que les ſciences & les beaux-arts commencent à répandre ſur la face de la terre. Au lieu de grandir pour le malheur de l'humanité, qu'enfermés comme embrion dans un bocal, ils

repaissent les regards de la curiosité. J'aime mieux les voir ainsi, que d'appercevoir leurs tombeaux chargés de ces trophées, instrumens homicides que réverent la foiblesse & la démence.

CHAPITRE XXI.

Contre l'Homere traduit en François.

Il me semble que les contes modernes de fées valent bien les contes anciens, & ceux d'Homere en particulier; que ces divinités de l'Iliade qui glissent au lieu de marcher, qui montent & descendent sur des nuages, qui dans les batailles combattent d'une maniere invisible sur la tête des guerriers & n'en attrapent pas moins quelques coups de lances qui font couler leur sang vermeil & divin, ne sont pas de meilleure condition que ces êtres puissans qui, la baguette en main, se promenent dans l'immensité des airs encore plus prestement que tous les célestes habitans de l'Olympe.

S'il s'agit du merveilleux & des prodiges d'imagination, la gloire assurément doit demeurer aux contes de fées. Homere fait marcher des trépieds d'or au conseil des dieux, fait parler des chevaux, &c.... Bagatelles! On a mieux imaginé que tout cela.

cela. Qui a pu lire le *Serpentin verd* ſans admirer ſon adreſſe & ſon éloquence comparable à celle d'Uliſſe ? Il ne faudroit plus au monde qu'une académie, pour commenter emphatiquement les beautés de ce conte ; il pourroit figurer à côté d'Homere, & cette aſſertion n'auroit plus alors l'air d'un paradoxe ; car on eſt convenu d'appeller de ce nom toute vérité nouvelle qui n'a pas encore eu ſon paſſe-port.

On parle de la morale de l'Iliade : mais il faut avoir les yeux pénétrans d'Horace pour la bien voir ; car ſon Jupiter, ſa Junon, ſa Vénus, ſon Mercure, ainſi que ſes autres dieux toujours en diſcorde, ſont le plus ſouvent injuſtes, mal-faiſans, licencieux. Les enchanteurs de nos contes ont ſans contredit plus de dignité dans leur courroux, de fermeté dans les revers & de grandeur dans leurs bienfaits.

De tels blaſphêmes feront dreſſer les cheveux à tous les maniaques adorateurs de l'antiquité. Curieux de raſſembler, de lire & de comparer une bonne fois les traductions de cette ſuperbe Iliade, ſi prônée, nous avons eu le malheur de trouver ce poëme ſans plan, ſans enſemble, ſans liaiſon, dénué d'unité & d'intérêt, plein de deſcriptions verbeuſes, abſolument monotone dans le tour des harangues & dans le récit des combats ; & ces

dieux qui toujours pérorent dans la même forme, & tous ces héros s'envoyant de longs discours avant d'en venir aux coups, & ces répétitions éternelles pour dire ou qu'il fait jour ou qu'il fait nuit, & l'anatomie minutieuse des différens genres de blessures ; tout ce déluge fastidieux nous a fait reléguer ce poëme parmi les romans médiocres.

On ne voit pas même la prise de Troye, dont il est toujours question ; & l'utilité réelle de ce long ouvrage échappe à la spéculation, à moins qu'il ne s'agisse de prouver que la discorde des rois entraîne des suites fâcheuses : vérité que les peuples sentent sans le secours des poëtes.

Nous possédons vingt romans dans notre langue, mieux faits, plus intéressans, plus remplis de mœurs, de vérités & de détails vrais & touchans, ou du moins qui ont parlé plus éloquemment à notre ame.

C'est la faute sans doute des traducteurs. Dans la langue grecque, l'Iliade à coup sûr est un poëme admirable, étonnant, divin ; nous n'en doutons pas. Il est sublime anciennement parlant : eh bien, que les anciens reviennent l'admirer avec tous ceux qui se naturalisent grecs ; pour nous, il nous a prodigieusement ennuyés en françois & en latin, & nous n'avons été soutenus dans cette lecture que par la curiosité de contempler les mœurs de ces tems éloignés. Sous ce point de vue, on lit une

relation étrangere qui attache & qui a ſon prix comme tableau antique. Un tableau de Zeuxis qu'on découvriroit (s'il avoit pu être conſervé) ſeroit une choſe très - curieuſe ; mais au fond il pourroit pâlir devant la palette de Rubens & de le Sueur.

Pendant cette lecture, il nous eſt venu pluſieurs idées que l'on appréciera comme on le jugera à propos. Nous ne nous perſuaderons jamais que la même tête ait composé l'Iliade en entier. Cela nous paroît même impoſſible, & par l'exécution du poëme, & par l'hiſtorique du tems. On aura probablement raſſemblé des *rapſodies*, faites dans des tems divers. Un *rapſode* plus heureux ou plus habile, ſemblable à un de nos jongleurs, aura gratifié Homere de chants composés par pluſieurs; chants épars qu'il aura réunis & retouchés à ſon gré. Le lieu de la naiſſance d'Homere eſt incertain; le ſiecle où il vécut l'eſt auſſi. Ce ne fut qu'environ trois cents ans après ſa mort qu'on recueillit ſes poéſies. On n'en avoit que des lambeaux. Licurgue, dit Plutarque, les raſſembla le premier en Aſie. Qui ſait ce qui s'eſt paſſé dans ce laps de tems, tems à demi barbares! On dit qu'Homere alloit chantant ſes vers à peu près comme faiſoient nos *bardes*. Quelle apparence qu'il eût composé un poëme auſſi étendu, pour n'en réciter dans ſes courſes que des lambeaux? Chantoit - il l'Iliade d'une haleine,

ou traînoit-il après lui une foule de chantres subalternes pour la détailler aux passans? Voilà une contradiction qui saute aux yeux.

Nous pensons qu'il y a deux époques bien caractérisées dans ce poëme, & qu'il n'a pu être composé dans le même tems. Le bouclier d'Achille nous offre la perfection des arts & des sciences, & pour ainsi dire le résultat des connoissances d'un peuple extrêmement civilisé. Les discours grossiers, les actions sanguinaires & brutales des héros de l'Iliade, leur table, leur marmite & leur cuisine, leur âpreté indigente pour le moindre gain, tout nous montre d'un autre côté l'enfance des sociétés. Nous croyons y voir, tantôt le ton d'un poëte inculte & sauvage, tantôt l'accent d'un poëte versé dans les arts même les plus raffinés. Les chars superbes aux roues d'or, les vases magnifiques, les tapis de pourpre font contraste avec des princesses qui font la lessive & des héros qui font tourner la broche. Il nous peint le vieux Nestor comme le modele des sages & le plus respectable des héros; & ce sage n'a d'autres ressources dans son éloquence si vantée, que de dire à ses soldats: *Mes amis, je pense bien qu'aucun de vous ne voudroit retourner dans sa patrie, sans avoir couché auparavant avec la femme de quelque Troyen.* Ce motif honteux est dans la bouche d'un vieillard inspiré par Minerve;

la plus chaste des déesses. Cet Achille, dont le courroux majestueux punit les héros Grecs en laissant reposer son bras, après avoir pardonné aux cheveux blancs de Priam & s'être attendri sur ce pere malheureux, en songeant qu'il a aussi un pere âgé, vend pour ainsi dire à ce vieillard qui baisoit ses mains homicides, le corps de son fils Hector, en acceptant lâchement les présens qui lui sont apportés. Ce fils de Thétis, ce demi-dieu, dont la noble valeur a dédaigné de répandre un sang vulgaire, égorge froidement douze Troyens sur la tombe de Patrocle, & l'on n'ose approfondir le principe de sa douleur & de son amitié. Il ne sert enfin la patrie que pour venger la mort de Patrocle. Agamemnon, aussi féroce, tue de sa propre main Adraste qui s'étoit rendu à Ménélas; & celui-ci ayant voulu l'épargner, essuie les reproches de ce chef superbe, que l'on représente comme le modele de l'héroïsme. Des choses aussi disparates n'ont pu sortir de la même tête.

Comment concilier ensuite tel moment où Homere adore de bonne-foi ses dieux, & tel autre où il les raille? Croyoit-il à la Junon qu'il enflamme d'une jalouse & céleste colere, au Jupiter qui ébranle l'Olympe du mouvement de ses sourcils, tandis qu'il se moque de Vulcain le boiteux? Ce dieu malencontreux a reçu de son pere brutal &

inhumain un ſi terrible coup de pied dans la hanche, qu'il en eſt demeuré eſtropié pour le reſte de ſes jours éternels. Ainſi Homere tour-à-tour adore & mépriſe ſes dieux; & au lieu d'élever l'imagination de l'homme, dont il étoit le maître par ſon art, il ſuit les plus hautes extravagances du paganiſme, s'il n'en eſt pas toutefois le principal inſtituteur.

N'avoit-il reçu cette doſe de génie & le rare talent des vers, que pour conſacrer le ridicule des opinions vulgaires? Un grand homme ne s'occupe-t-il pas plutôt à détruire l'erreur? A-t-il créé cette mythologie burleſque, ou étoit-il lui-même dans l'illuſion? Son ton en général nous paroît grave & ſérieux; & dans cet amas de folies, l'on s'étonne de la maniere dont il ravale l'idée ſublime de la divinité, dans un tems où Orphée a tracé cette belle hymne, dont nous admirons encore les fragmens. Auſſi Platon dit-il formellement qu'Homere étoit dans le Tartare pour avoir mal parlé des dieux.

Quoi, ce prétendu génie, devant lequel tous les ſiecles ſe ſont proſternés, fut dans l'impuiſſance de s'élever à quelque choſe de plus noble, de plus parfait que les fictions reçues! Il a encore ajouté au ridicule de celles qui étoient en vogue. Le majeſtueux Jupiter bat ſa femme & la careſſe, & le tiſſu groſſier des fables les plus impertinentes n'étale dans le ſuperbe Olympe que des paſſions viles &

désordonnées. Homere a abusé probablement de la mythologie païenne ; & quand il l'auroit suivie à la lettre, il seroit encore coupable, parce que l'homme vraiment fait pour parler aux nations, doit dissiper les ténebres trop épaisses, & dresser son poëme sur un plan philosophique, ordinairement adopté du reste du genre humain. Il suit le flambeau lumineux qui fait disparoître les mensonges, dès qu'il est offert par les mains du génie ; mais le chantre ou le fabricateur de ces extravagans mensonges n'a pu seul les imaginer & attribuer à ses dieux tant de contradictions manifestes. Il a fallu plusieurs têtes humaines pour le complément de tant de sottises, pour achever l'édifice de ce systême confus, dans lequel il est impossible de ne pas découvrir les traces & le mêlange de plusieurs cultes.

On s'accorde assez généralement à reconnoître plusieurs chantres de la guerre de Troye, entreprise pour l'enlevement d'une femme ; & les femmes néanmoins dans ce tems-là étoient des esclaves toujours sacrifiées à l'intérêt public : témoin Iphigénie immolée, quoique fille du général. Comme on ne tenoit pas registre de tous les chantres, & que le Journal des savans n'existoit pas alors, le nom d'un seul chantre ou poëte aura englouti les autres, à peu près comme le nom d'Hercule prévalut, lorsqu'on lui attribua les travaux des grands

hommes ses devanciers & ses contemporains. Ce poëme ayant passé par l'épreuve de plusieurs siecles, aura reçu des modifications qui nous paroissent palpables, & qui attestent visiblement plusieurs mains. Tantôt il est vif, rapide, comme dans le quatrieme livre; tantôt long, diffus, traînant; ici, le même refrein se fait sentir; là, c'est une autre chûte uniforme. Il y a des vers répétés, qui attestent les jointures du rédacteur.

L'enlevement d'Hélene prouve d'ailleurs quels étoient ces rois de la guerre de Troye, ainsi que l'espece de la garde du roi des Molosses. Le bon Priam n'étoit, selon toute apparence, qu'une espece de baron; & depuis, l'imagination en a fait un roi opulent & superbe. Mais ce qui est très-important à remarquer, c'est que les mœurs du poëme contredisent à chaque vers le génie descripteur du poëte, & que les arts sont perpétuellement opposés aux usages. Croira-t-on jamais que ce beau bouclier d'Achille, d'un travail exquis, où le systême astronomique se trouvoit si merveilleusement gravé, ait été en butte à l'atteinte des fleches? Qui ne voit ici un cadre formé tout exprès pour y enchâsser les découvertes récentes? & qui n'est tenté de regarder ce morceau comme une interpolation? Nous croyons y appercevoir indistinctement ce qu'on voit encore parmi nous, un poëte venu après les autres, qui

prenant le premier venu pour son héros (Thésée par exemple), le couvrira d'or & d'argent (comme a fait notre Racine, tailleur à la françoise de tous les rois anciens), tandis que Thésée n'étoit au fond qu'un pauvre chevalier errant, lequel n'avoit reçu de son pere qu'une épée & une paire de souliers cachés sous une grosse pierre qu'il devoit préalablement soulever avant d'avoir ce précieux héritage, & qui se servoit de cette épée, en guise de couteau, pour découper les viandes, c'est-à-dire un gros bœuf proprement mis en quatre, premier & dernier service.

Ainsi, tous ces ornemens prodigués dans l'Iliade, & qui attestent une espece de traduction, font voir un mélange d'images postérieures, unies à des images antiques. Le fonds n'est pas déguisé. On y reconnoît l'empreinte du caractere & des coutumes sous les couches, pour ainsi dire étrangeres, qui n'ont pu anéantir les vestiges d'une précédente génération.

Ce poëme aura donc été composé en totalité, ou en partie, dans les tems obscurs & grossiers, où vivoit Thésée: depuis, il aura été remanié ou plutôt refait dans les tems de la Grece éclairée. Cela est plausible. Thésée & Gédéon étoient presque contemporains. Tout étoit divisé alors en petites peuplades, en petits rois, en petits états. Tout nous

peint l'homme, à cette époque, presque dans l'état de nature; & rien ne nous montre cette splendeur du royaume de Priam, cette majesté d'Agamemnon roi des rois, ces flottes superbes, ces richesses accumulées, ces palais de marbre, ces arts enfin qui n'existoient pas, &c. Eschine cite des vers grecs d'Homere, comme tirés de l'Iliade, & ces vers ne se trouvent plus dans le texte que nous possédons: preuve certaine que le texte a été changé, mutilé, altéré, corrigé. Ajoutez la diversité des dialectes, reconnue de tous ceux qui entendent la langue.

La Xante, dans Homere, est un fleuve rapide qui entraîne dans ses eaux majestueuses, & les casques, & les cuirasses, & les armures des héros. Faites le voyage : vous trouverez un petit ruisseau desséché, que vous enjamberez comme fit César en le cherchant, ainsi que l'a si bien exprimé un poëte moderne :

Et sans l'appercevoir, il a passé le Xante.

Les palais de Priam étoient sans doute à l'unisson de ce fleuve si vanté, & la description de ces arts somptueux est visiblement empruntée, ou d'un peuple voisin qui est demeuré inconnu pour nous, ou des tems postérieurs, ce qui est plus vraisemblable encore.

Il y a ſans doute quelques images grandes, fortes & majeſtueuſes dans ce poëme : mais les dieux gâtent tout ; la bravoure & le courage s'éclipſent ſous la préſence inutile & fatigante de ces perpétuels moteurs, ſemblables aux machines de nos opéras. Les héros ne ſont plus que des automates guerriers, qui n'ont ni bras, ni volonté. Hector fuit à pied devant Achille, au moins pendant trois lieues, preſſé qu'il eſt par l'aſcendant d'une divinité ennemie ; il ſe retourne comme une marionnette, lorſque par la protection d'une autre déeſſe il ſe voit deux contre un. La colere d'Achille eſt une colere oiſive, impuiſſante, déraiſonnable ; il boude neuf ans dans ſa tente : voilà ſes armes. Neuf ans d'oiſiveté à cauſe de l'enlevement de Briſeïs ; c'eſt bien employer ſon tems, pour un héros iſſu d'une déeſſe ! Sa vengeance muette n'entreprend rien, & c'eſt encore plus ſon opiniâtreté que ſa valeur qu'on a voulu célébrer.

Enfin, aucun modele de vertus dans ce long roman. Des combats, & puis encore des combats ; des aſſemblées de dieux qui ne terminent rien, & puis encore des aſſemblées. Une ſupputation de toutes les plaies, une longue liſte des morts & des bleſſés, une fidelle nomenclature de généalogies, une indifférence caractériſée pour l'effuſion du ſang humain, & des divinités ani-

mant & contemplant le carnage : voilà ce qui domine ; le pardon généreux, l'humanité, la bienfaisance désintéressée y sont des qualités entiérement méconnues. On voit des bras souples, nerveux, robustes, soulevant des quartiers de rochers, & des ames étroites, dures, sanguinaires, qui ne savent réprimer ni la vengeance, ni l'orgueil, ni l'avidité, se disputant un misérable butin, comme le faisoient les compagnons de guerre de Clovis. Quand la fleche a sifflé, a percé le bouclier & la cuirasse, un autre arc se détend, siffle à son tour, & une divinité ne manque pas de voler avec le javelot, & de l'émousser ou de l'aiguiser d'une main céleste, selon le besoin.

Tous les peuples de la terre d'ailleurs ont eu de ces images ; elles appartiennent encore plus aux peuples barbares qu'aux peuples policés. La poésie des hommes du nord a le plus grand rapport avec le fonds de cette poésie d'Homere, qui ébranle tout le ciel à l'occasion des mouvemens d'un simple mortel. On a fait d'Homere un génie géant ; & s'il ne s'agit que d'entasser des figures hyperboliques & de faire danser la terre & les cieux à chaque coup de lance que se donnent des combattans, nous conviendrons que cela parle beaucoup à l'imagination enfantine des hommes. Les combats sont du ressort des héros ; mais c'est le

poëte qui en fait des harangueurs impitoyables, & qui fait descendre à propos de rien tous les dieux de l'Olympe. Dans les poésies erses, on ne voit aussi que des dieux qui peuplent les arbres, les rochers & le désert des rivages. Toutes les comparaisons sont tirées du pin sourcilleux, de la couleur verdâtre des mers, des nuages qui flottent, &c. Mais il n'y a pas, dans tout Homere, une seule harangue aussi sublime que celle de ce Logan, chef d'une horde sauvage de l'Amérique. Nos maîtres peut-être en éloquence, sans goût, sans dictionnaire & sans académie, sont encore cachés dans les forêts du Nouveau-Monde.

Résumons. Cet amas de fables qui pouvoient convenir aux Grecs, cette mythologie impénétrable, dont ils sentoient apparemment toutes les finesses, n'est point faite pour produire parmi nous le même enthousiasme. Tous ces prôneurs fanatiques ont été des charlatans, ou dupes de leurs propres prestiges, ou qui ont voulu relever le frêle mérite d'entendre une langue morte & presqu'inutile, ou qui voulant toujours admirer, n'ont jamais su comparer entr'eux les écrivains. Que le Tasse est bien plus égal, plus touchant & plus varié, & avec quel art il fait graduer l'intérêt, mêlanger ses couleurs & unir le merveilleux de son tems aux vérités augustes de sa religion!

On nous dira : Mais voyez la foule des admirateurs. Mais qui ne sait qu'à raison de son antiquité, un tel livre obtient plus ou moins de faveur ? Les commentateurs & les traducteurs surviennent, s'assimilent à l'auteur original, & par un sentiment d'orgueil, dont les exemples sont si risibles & si nombreux, croient partager les honneurs rendus à l'ouvrage qu'ils ont défiguré.

Parlez de l'illustre Moliere devant son commentateur : vous verrez celui-ci baisser les yeux & rougir de modestie. La superstition littéraire, assez semblable à une autre, admire sans choix & sans mesure ce que dans l'enfance on lui a dit d'admirer ; elle est plus commune aujourd'hui que l'on ne pense.

On a vu les excès de Mad. Dacier dans le dernier siecle, & sa pédantesque fureur contre le bon-sens philosophique de ses adversaires. Elle pleuroit encore il y a cent ans la mort de Pindare, & elle n'entendoit ni Pindare ni Homere : témoin sa prolixe traduction, où tout feu poétique est éteint. Enfin on a vu un *Serenus Sammonicus*, médecin & précepteur du jeune *Gordien*, tellement enthousiaste d'Homere, qu'il donnoit publiquement, pour la guérison de la fievre quarte, l'application sur la tête du quatrieme livre de l'Iliade, attendu la chaleur de l'action qui regne

dans ce livre, & qui étoit capable, disoit-il, de guérir en fondant les humeurs. On rira de Serenus; mais ne faut-il pas rire de même de celui qui trouve dans Homere l'assemblage du politique, du naturaliste, du moraliste, à peu près comme d'autres enthousiastes ont voulu trouver la trinité dans Platon? L'histoire des préjugés littéraires ne seroit ni moins amusante, ni moins étendue, ni moins curieuse que celle des erreurs politiques; & la liste des admirateurs sur parole est immense, car elle est tout aussi nombreuse que celle des sots.

Quant à l'Odyssée, où l'on voit une nature plus douce, des peintures naïves, une conduite plus simple & ménagée avec plus d'intérêt, jamais le touchant auteur de ce poëme n'a été celui de la bruyante Iliade. C'est comme si l'on rassembloit un jour Ossian & Gessner, & qu'on vînt nous dire alors que ce fût le même homme.

Ce n'est pas qu'il ne se trouve aussi dans l'Odyssée de ces contes à dormir debout, qui appartiennent à tous les tems barbares, soit que ce soient d'anciennes traditions défigurées, ou de nouvelles créations émanées d'imaginations bizarres. Toutes ces fables grotesques échappent à la fange des siecles pour circuler jusques chez les nations policées; parce que le génie poétique s'a-

muſe quelquefois, en riant, à les décorer, ſoit pour plaire au peuple, ſoit par la néceſſité de ſuivre les rites anciens & conſacrés. Telle fable proſpere, telle autre s'anéantit, à peu près comme tel beau ſujet de tragédie qui n'a pas encore été traité parmi nous, tandis que d'autres moins heureux ont trouvé un Racine pour les faire voguer encore quelques ſiecles ſous la livrée nationale. Nous pourrions mettre en parallele Poliphême & la Barbe-bleue, Circé & Mélusine, Ajax & Pierre de Provence, &c. Mais nous gardons pour nous cette grave diſſertation. Il y auroit de l'irréligion à ne point ſe proſterner devant un poëme admiré depuis trois mille ans, que cent ſoixante perſonnes environ dans l'Europe ſavent lire dans ſa langue, & que tant de profeſſeurs montés dans leurs chaires & vêtus de leur robe doctorale ont déclaré ſublime par-devant leurs écoliers.

Seulement nous interrogerons ici la conſcience de ceux qui nous liront, & nous leur demanderons d'abord s'ils ont lu Homere en original, s'ils l'ont lu tout entier, s'ils l'ont lu ſans ennui, s'ils l'ont lu avec beaucoup de plaiſir: & ceux qui ſeront de bonne-foi avoueront, à ce que nous imaginons, qu'Homere n'a que quelques morceaux iſolés, que ſes ſommeils ſont longs & fréquens, & que malgré ſes quinze cents commen-

tateurs & traducteurs, il est monotone, verbeux & descripteur jusqu'à la satiété.

Quand nous faisons cette interrogation à la conscience intime de nos lecteurs, c'est que beaucoup de gens ressemblent à ce gentilhomme Napolitain, qui tira quatorze fois l'épée pour prouver que l'Arioste étoit le premier poëte du monde, & qui convint, en mourant d'un coup d'épée, ne l'avoir jamais lu.

Dans trente siecles peut-être, après la destruction de nos arts, de nos livres & du Journal de Bouillon, tel roman de nos jours, peu lu ou dédaigné, échappant à la ruine universelle, obtiendra les honneurs de la sublimité; & le peuple des commentateurs, bouche béante, y trouvera toutes les beautés possibles: le premier savant appliquera l'ouvrage au nom qui aura surnagé, & l'on écrira peut-être en plusieurs volumes la vie d'un pauvre auteur qui aura eu peine à obtenir quelques pages dans le nécrologe moderne. Qui sait même si l'on n'ira pas jusqu'à confondre le commentateur & l'auteur, & si l'on n'attribuera pas, par exemple, à M. Bret les comédies de Moliere? car enfin son nom se trouve lié à jamais aux œuvres de l'auteur du *Misantrope*. Le quiproquo pourroit fort bien arriver. Dans telle académie future, située dans un coin de l'Amé-

rique ſeptentrionale, quelqu'académicien érudit, s'il en fut, affirmera peut-être, en langue qu'aſſurément nous ne devinons point, que M. Bret a fait dans le dix-huitieme ſiecle le *Tartuffe* & la gazette de France.

En attendant, admire qui voudra, ou qui pourra, les perſonnages de l'Iliade. Comme les traductions nous ont fait bâiller, & qu'on ne diſpute point contre l'ennui, nous ſommes autoriſés à prononcer pour nous, que nous ne ſentons rien d'agréable quand nous liſons Homere traduit. Le ſentiment de chaque homme eſt à lui & indépendant. Ce divin Homere nous ennuie. Nous ſentons des ouvrages modernes comme les juges par excellence du beau & du parfait ſentent l'Iliade. Nous ne ſommes pas juges des plaiſirs d'autrui : mais notre Homere à nous ſera Richardſon ; notre Théocrite, Geſſner ; notre Théophraſte, Fielding ; & nous gémirons de voir des académies puériles, des admirateurs par écho, des commentateurs énergumenes proclamer aveuglément cette langue grecque, qui poſſede un ſi petit nombre d'ouvrages, encore inutiles pour la plupart ; tandis qu'au milieu de cette impuiſſance & ſtérile curioſité nous oublions les images, les tableaux, les idées vraiment utiles & grandes, les livres moraux & politiques qui nous environnent, &

qui, faits pour nous parler éloquemment, nous trouvent presqu'insensibles à mesure qu'ils nous importeroit davantage de les approfondir & de les connoître.

Qu'il vienne du moins un traducteur propre à nous faire goûter l'Iliade. L'Homere anglois, de Pope, de l'aveu de bien des gens, est supérieur à l'Homere grec; parce que Pope a fait, pour ainsi dire, un poëme neuf, par les tournures originales qu'il a données aux détails, en corrigeant leur excessive longueur, & par une multitude d'allusions fines & délicates qu'il a su créer; graces à l'énergie, la liberté & la souplesse audacieuse de sa langue.

Roman pour roman, j'aime donc mieux lire un roman moderne que le vieux roman de l'Iliade, qui me paroît fastidieux. Il peut être admirable dans sa langue, d'accord; mais en françois, soit en prose, soit en vers, il m'a beaucoup déplu.

Tout poëme épique doit commencer, comme on le sait, par ces mots, *Je chante*. Un conte ressemble fort à un poëme épique; or voici le commencement d'un conte qui me revient en mémoire :

Il étoit une fois un roi & une reine; le roi s'appelloit Pétaut, *c'étoit un fort bon homme, un peu brusque, d'un esprit simple, & le meil-*

leur roi qu'il y eût au monde. . . Ici faisons un peu le commentateur homérique. Que ce début est simple, énergique, précis, lumineux ! Voilà un caractere dessiné dans les premieres lignes. Le vieux chantre lui-même n'a pas mieux dit. Comparons. *Inspirez-moi, déesse ! & vous, muse immortelle, chantez la colere d'Achille & cette haine inexorable qui fit périr tant de jeunes héros, & qui livra leurs membres déchirés à la faim des avides vautours.* Il y a plus de simplicité dans le début du conte, il y a plus de grace & de vérité.

Pourquoi Homere se dit-il inspiré par une muse ? Qu'est-ce qu'une muse ? N'est-il pas constant que c'étoit lui-même qui travailloit ses vers ? Pourquoi paroître écrire sous la dictée d'un être imaginaire ? Comment cette muse est-elle immortelle ? Pourquoi chanter la colere & la haine ?

Nous pourrions poursuivre ainsi l'examen de la divine Iliade, pour peu que cela plût à quelqu'un de nos lecteurs, fatigué d'entendre parler incessamment de cet ancien poëte, & de ne pouvoir ni le lire, ni le juger.

CHAPITRE XXII.

Discours prononcé par M... pour sa réception à l'académie de... (a)

QUEL honneur pour moi, messieurs, d'être admis dans cet aréopage littéraire qui parle peu, écrit encore moins, mais qui pense beaucoup! Combien il est au-dessus des académies de Paris, dont les productions annuelles remplissent d'énormes volumes! Au Louvre on écrit; on réfléchit dans votre Lycée. Autrefois la province suivoit l'exemple de la capitale; mais on assure que la capitale commence à suivre celui de la province, & qu'elle a senti que la plus grande gloire d'un académicien est de penser dans un fauteuil deux fois la semaine après dîner. Qu'il est glorieux pour vous, messieurs, de voir ces fieres académies, qui avoient dédaigné la vôtre, la prendre aujourd'hui pour modele! Mais à propos de modele, comment pourrai-je égaler jamais le grand homme à qui je succede? (*Ici l'orateur s'arrêta un moment pour recevoir les justes éloges que mé-*

(a) Ce badinage est d'un homme qui n'a voulu que rire, & non blesser aucun académicien.

ritoit cette heureuſe tranſition.) Ah ! ſi je ne puis l'égaler, je tâcherai du moins à m'aſſocier à ſa gloire, en vous traçant un tableau de ſa vie.

Ne vous attendez point à entendre des récits de batailles. Il dédaigna la gloire des armes. Ne cherchez point dans ſon hiſtoire les ſoins orgueilleux d'un magiſtrat qui veut interpréter ou changer les loix, & faire une révolution dans ſa patrie. Il foula aux pieds les grandeurs de la terre ; & lorſqu'on voulut le nommer officier municipal, il rejeta cette offre, non pas avec cette feinte modeſtie qu'affectoit Céſar lorſqu'Antoine lui offroit la couronne, mais avec une franchiſe décidée & vraiment philoſophique. *Je n'entends rien à toutes ces affaires-là*, dit-il. Que ce peu de mots renferment de ſens ! Tout ce qu'ont dit les philoſophes Grecs & Romains ſur les embarras inſéparables des honneurs, ne ſe trouve-t-il pas renfermé dans cette réponſe ſimple & laconique ? Tous les gens de goût la préféreront ſans doute à ces vers pompeux de Racine !

> Heureux qui, ſatisfait de ſon humble fortune,
> Vit dans l'état obſcur où les dieux l'ont caché !

N'allez pas non plus m'impoſer la tâche de vous donner des analyſes de ſes ouvrages. Sa modeſtie m'en a diſpenſé. Il étoit bien éloigné du faſte de

tant d'écrivains qui publient le fruit de leurs veilles, & dont le but est moins d'instruire l'univers que d'en être admirés. Personne ne doute, messieurs, que s'il eût voulu prendre la plume, il n'eût effacé Racine, Fénelon, Voltaire, & nos plus grands hommes. Il le disoit lui-même avec cette ingénuité que vous lui connoissiez; mais, ajoutoit-il, la gloire viendroit me chercher: je suis homme, je suis foible, & quelques mouvemens d'orgueil pourroient altérer le calme de mon ame. Ecrivez, lui disoit quelqu'un; mais gardez l'anonyme. On me reconnoîtroit toujours, répondit-il, & le cri de la renommée viendroit troubler ce silence qui regne dans ma retraite. Il étoit si imperturbable dans ce systême, que lorsqu'il fut admis parmi vous, vous fûtes forcés de le dispenser du discours ordinaire; exception faite pour lui seul, & qui prouve autant votre modestie que la sienne, puisque dans ce discours il n'auroit pu s'écarter de l'usage reçu & de vous louer & de se louer lui-même. Il fut grand, parce qu'il dédaigna la grandeur. Il eut des talens, parce qu'il eut soin de les cacher. Il fut penseur profond, parce qu'il renferma toujours ses pensées en-dedans de lui-même. Sa mere nous assure que, trois jours avant de lui donner l'être, elle eut trois songes où elle vit trois couronnes de lau-

rier qui furent placées ſur la tête de ſon enfant, par trois muſes qui l'allaitoient tour-à-tour. Je ſais bien que les académiciens de Paris rejeteront ce fait au rang des fables, parce que leurs meres n'ont point eu de pareils ſonges avant de les mettre au monde. Mais ce que le ciel ne permet pas pour des hommes vulgaires, il le permet en faveur des grands hommes.

On l'envoya de bonne heure au college. Ici l'hiſtoire de ſa vie offre des obſcurités, & fait naître un problême que je vais réſoudre. Les uns prétendent qu'il brilla dans les claſſes; les autres, qu'il y fut toujours placé au dernier rang. Si la premiere tradition eſt vraie, c'eſt que ſes talens extraordinaires ſe développoient déjà. Si c'eſt la ſeconde qu'il faut adopter, c'eſt qu'il dédaignoit la gloire ſcolaſtique, ou que la nature vouloit mûrir ce fruit avant même qu'on en ſoupçonnât le germe. Au reſte, j'ai ſu qu'il avoit fait une étude profonde de la ſyntaxe, & qu'il avoit dédaigné les mathématiques, l'aſtronomie, la phyſique, la morale & toutes ces ſciences vagues qui forment peu l'eſprit & le cœur. Au ſortir du college, ſa mere lui ordonna de choiſir un état: aucun ne lui plut. Que veux-tu donc faire? lui dit-elle. Je veux penſer, répondit le jeune philoſophe. Eh bien, penſe, reprit cette femme illuſtre, le modele des

meres. En effet, il pensa toute sa vie. Il lisoit peu, parce qu'il y a peu de bons livres; & lors même qu'il lisoit les meilleurs, il s'endormoit, parce qu'il sentoit combien il étoit supérieur aux auteurs même qui faisoient ses délices. Les logogryphes des journaux étoient sa lecture favorite. Combien de fois l'avez-vous vu, messieurs, nouvel Œdipe, chercher le mot d'un logogryphe avec une inquiétude inexprimable, se battre le front, s'arracher les cheveux, & donner tous les signes du désespoir, lorsqu'il ne pouvoit le trouver! C'est la seule circonstance de sa vie, où son phlegme & son courage se soient démentis. Mais lorsqu'il rencontroit ce mot précieux, comme la joie rayonnoit sur son visage! Non, celle d'un roi qui vient d'être proclamé n'a rien de si grand & de si majestueux. Je dois à sa gloire de dire ici, qu'un jour il me la sacrifia toute entiere. Je cherchois le mot d'un logogryphe; il le trouva, vint me le dire à l'oreille, me permit de m'en faire honneur, & ne révéla jamais le secret; bien différent de ces auteurs indiscrets, qui ne prêtent leur plume à leurs amis, que pour réclamer deux jours après les ouvrages qu'ils leur ont donnés.

Enfin, messieurs, familier avec le peuple, il s'humanisoit avec lui, se mettoit à sa portée sans efforts, & prenoit si bien le langage du plus sim-

ple bourgeois, qu'on eût dit que ce langage lui étoit naturel. Convive agréable, l'appétit avec lequel il mangeoit en donnoit aux autres. Rappellez-vous, messieurs, ce superbe repas qu'il vous donna le jour de sa réception, cette soupe succulente, ces petits pâtés d'un goût ! ces... Mais je m'apperçois, messieurs, que je redouble les regrets que vous a causé sa perte, & je m'arrête avec vous pour pleurer cet homme étonnant, qui donnoit d'excellens dîners & qui n'exigeoit pas qu'on les lui rendît. La douleur m'étouffe la voix, & je ne me sens plus la force de lire cette phrase par laquelle je finis. Je me suis proposé ce grand homme pour modele, & je sens qu'en faisant ce discours j'ai manqué à la loi qu'il s'étoit faite à lui-même de ne jamais écrire ; mais c'est la seule fois que je m'écarterai de ses traces, & dans tout le reste de ma vie je vous promets, ainsi qu'au public, d'être son fidele imitateur... Deux mots encore, messieurs, avant de nous séparer. On n'a trouvé dans les papiers de ce grand homme que les deux premiers vers d'un madrigal ; il fit le premier il y a dix ans, le second il y a quatre ans ; l'impitoyable mort l'a empêché de faire les deux derniers, & de couronner son ouvrage. Voici les deux premiers vers qui nous restent :

L'amour est un enfant volage,
Dont les yeux & le badinage. . .

Qui de nous, messieurs, oseroit mettre la derniere main à ce chef-d'œuvre posthume. Ah! conservons-le plutôt tel qu'il est dans les archives de notre académie, & n'imitons pas les commentateurs audacieux qui ont osé remplir les lacunes que Virgile avoit laissées dans les six derniers livres de l'Enéïde.

CHAPITRE XXIII.

Rêve.

Je rêvois que j'étois excessivement riche, & que la tête m'ayant tourné, j'avois acheté la noblesse; que j'y avois joint une belle terre qui me donnoit le titre de baron.

Aussi-tôt je fis peindre mes armoiries sur les portes, les fenêtres, les cheminées de mon château : je les fis graver sur les chapeaux de mes domestiques, sur leurs bas, sur les fers de mes chevaux; la garde-robe n'en fut pas même exempte, & je voulois que par-tout on reconnût les armoiries de M. le baron.

J'achetois tout exprès une bibliotheque, afin de faire mettre mes armes sur le dos de chaque

volume ; & je les prêtois à tout venant, me dispensant de les lire, vu mon opulence.

J'envoyai cinquante mille écus à un généalogiste qui me faisoit descendre de Louis le Gros, par les femmes ; & le tableau de cette généalogie fut appendu dans le lieu le plus apparent de mon sallon.

Quelqu'un s'étant avisé de dire à ma table que les hommes n'ont qu'une seule & même tige, que la noblesse devroit être fondée sur des vertus personnelles, je lui soutins qu'il falloit être né gentilhomme pour être quelque chose dans ce monde ; & quoiqu'il se tût après cette convaincante réponse, parce qu'il mangeoit beaucoup, je le fis remarquer à mon portier, afin qu'il fût éconduit chaque fois qu'il se présenteroit.

Un autre convive ayant soutenu que, s'il prenoit fantaisie au grand-seigneur de se faire baptiser, il ne seroit pas reçu chanoine dans un chapitre d'Allemagne, attendu qu'il ne pouvoit faire aucune preuve du côté de sa mere, je le pris en singuliere affection ; car il me répétoit souvent que je prouvois huit quartiers, d'après le tableau de mon sallon.

A force de l'entendre dire, je me le persuadois à moi-même, & je respectois un grand vaurien de

fils, parce qu'il avoit un degré de nobleſſe plus que moi.

Madame la baronne tomboit en ſyncope dès qu'on annonçoit un roturier. Elle me fit acheter le *Nobiliaire*, l'*Art héraldique*, qu'elle conſultoit ſoir & matin; & d'après ſon récit, je voyois clairement que la famille étoit noble de toute éternité.

Le ſujet de la converſation journaliere étoit d'examiner quel étoit le prince de l'Europe le plus diſtingué par la nobleſſe. Quelques têtes couronnées perdirent à cet examen, & leur diadême pâlit ſous l'œil ſcrupuleux de madame la baronne; mais elle avoit conçu en revanche une vénération religieuſe pour un petit prince qui venoit de naître, parce qu'elle prétendoit que, réuniſſant le ſang de deux maiſons illuſtres, il étoit plus noble que chacune d'elles en particulier

Je répétois ſes paroles par-tout où je me trouvois: alors elle me gracieuſoit d'un doux ſourire, ce qui me raviſſoit; car depuis long-tems elle m'avoit convaincu que l'amour le plus extrême l'avoit ſeul fait déroger, en venant partager ma couche.

Je chaſſois tous les jours; & dès qu'un malheureux payſan avoit tué un lievre, je le faiſois traîner dans une cave humide que j'appellois une priſon, & où les rats venoient lui manger les pieds. Je n'en aſſiſtois pas moins à la meſſe ſolemnelle,

puis j'invitois à dîner le curé qui avoit fait un ſermon ſur la charité : je louois à haute voix pendant le repas ſa touchante éloquence.

Madame la baronne m'avoit mis en tête de bâtonner de tems en tems quelques payſans, pour leur intimer la ſubordination ; ce que je faiſois, pour bien conſerver mon rang. Mais un de ces payſans m'ayant rencontré à ſix lieues de mon château, dans un endroit où il n'y avoit pas de témoins, me fit peſamment ſentir que l'inégalité des conditions n'eſt qu'une chimere : argument déciſif que je ne communiquai point à madame la baronne ; car elle n'auroit jamais voulu avouer ſa poſſibilité.

Je crus moi-même, quinze jours après, que c'étoit un rêve, un délire de mon imagination, & je continuai à mépriſer la robe, à mal parler de la cour, à décider que je reſterois oiſif, & que je ne ſervirois qu'au préalable on me donnât un régiment.

J'avois une grande fille, bien dignement élevée par ſa mere. A ſix ans elle donna un ſoufflet au fils d'un préſident qui avoit oſé l'embraſſer à la fin d'un menuet ; après quoi elle lui préſenta noblement ſa main à baiſer : ce qui fit préſager à madame la baronne l'alliance la plus ſolemnelle,

vu la force du ſang qui avoit parlé en elle de ſi bonne heure.

Madame la baronne me regardoit comme un monarque fourvoyé qui, au jeu obſcur de la naiſſance, avoit manqué une couronne ; ſa tendreſſe m'en conſoloit quelquefois, en me repréſentant les ſoucis, les travaux & les inquiétudes attachés à la royauté ; elle me faiſoit voir un de mes petit-fils ſuccédant à quelque branche éteinte ; mon arbre généalogique ne devoit pas finir ſans pouſſer quelques fleurons.

Dans l'extaſe de ces belles idées, nous nous ſerrions tendrement la main, ſur-tout en contemplant la dignité future de notre poſtérité : auſſi, en ſortant de ces converſations, madame la baronne toute entiere à la premiere vertu des princes, à la clémence, daignoit généreuſement traiter un payſan comme un homme ; car elle n'étoit pas vraiment née avec une ame tyrannique.

Ma fille grandiſſoit : elle auroit pu nommer toutes les pieces honorables dans leur poſition reſpective & ſans les confondre, le blaſon lui étoit familier : madame la baronne regardant tous les roturiers comme les animaux de la baſſe-cour, ne craignoit pas pour ſa fille la moindre ſéduction : tous les roturiers aſſimilés aux coqs-dinde, pouvoient lui parler & l'accompagner ; mais un noble n'entre-

tenoit jamais ma fille que sous les yeux de sa mere & à une distance convenable.

Qui l'eût prévu ! le fils du baillif du village fit un enfant à ma fille. Madame la baronne, les cheveux épars, vint me l'apprendre ; & moi, voyant mon arbre généalogique coupé de cette maniere, j'entrai dans une si furieuse surprise que je crus mourir d'indignation ; mais je ne fis que m'éveiller.

CHAPITRE XXIV.

Les Trois Rois.

PARIS a été visité derniérement par les souverains du nord ; par le roi de Danemark, à qui on donna des fêtes splendides & coûteuses ; par le roi de Suede, qui n'étoit que prince à son arrivée, & qui s'en retourna Monarque ; par l'Empereur, qui, pour être plus libre, a logé en hôtel garni, & qui a bien vu la capitale, même dans un assez grand détail.

Je les ai considérés tous trois fort attentivement, & je n'oublierai point leurs physionomies.

J'aurois bien desiré (avec trois cents mille autres), y voir le roi de Prusse. On dit cependant qu'il y est venu dans le plus grand *incognito* après la paix de 1763. Une dame qui a demeuré huit années

années à Berlin, m'a assuré avoir rencontré dans les Tuileries une figure si ressemblante à celle du héros de l'Europe, qu'elle en fut frappée; & celui qu'elle regardoit avec surprise en fut si frappé lui-même, qu'il détourna la tête & s'éloigna.

On prétend que Frédéric a visité ce *café, dit l'antre de Procope*, jadis champ de bataille des querelles littéraires, & où il a été tant de fois question de ses combats, de ses victoires, de ses grandes & rares qualités.

L'Empereur a visité les artistes, les artisans, les manufactures, & n'a vu aucun homme de lettres en particulier; sans doute parce qu'ils sont tout entiers dans leurs écrits. Il a assisté à une séance de l'académie françoise, & a fait cette interrogation au secrétaire: *Pourquoi Diderot & l'abbé Raynal ne sont-ils pas de l'académie? Ils ne se sont pas présentés*, répartit le secrétaire: réponse sage & adroite.

J'ai vu Maurice, Fontenelle, Montesquieu, l'abbé Prevost, Marivaux, Voltaire, Jean-Jaques Rousseau, la Condamine, Buffon, Helvétius, l'abbé Raynal, Condillac, Diderot, d'Alembert, Thomas, Servant, Marmontel, le Tourneur, Mably, Condorcet, Linguet, Rétif-de-la-Bretonne, Turgot, Mirabeau, Necker, Rameau, Vanloo, Gluck, Vernet, Allegrain, Rouelle, Vaucanson, Servan-

doni, Clairaut, Falconnet, Franklin, Hume, Sterne, Goldoni, Haller, &c. Voilà, je crois, une assez belle génération. Hélas! je n'ai point vu Frédéric, ce grand Roi: je n'ai point vu Catherine, moi qui aime tant contempler, parmi mes contemporains, les êtres qui ont fait de grandes choses, parce que je cherche à reconnoître, dans les traits de leur visage, quelque marque de ce talent sublime qui les distingue.

Quand j'appris la mort du célebre capitaine Cook, après avoir donné les plus vifs regrets à sa perte, mon chagrin fut de ne pas avoir envisagé ce hardi navigateur.

Que ne donnerois-je pas au magicien (s'il existoit), qui évoqueroit tout-à-coup devant moi les ombres augustes de Charlemagne, de Gustave, de Cromvel, de Michel-Ange, de Guise, de Sixte-Quint, d'Elisabeth, de Bacon, de Shaspear, de Richelieu, de Turenne, du Czar, de Milord Chatam, &c.!

Que j'aime à me sentir petit, en m'environnant en idée de tous ces grands hommes, & en goûtant le plaisir de les admirer! Ames fortes & grandes, quelle dignité vous prêtez à l'homme!

CHAPITRE XXV.

Suppoſition.

Je vais faire une ſuppoſition qu'on appellera certainement bizarre, forcenée, extravagante; mais j'ai mes raiſons pour ne pas la paſſer ſous ſilence. Si tous les ordres de l'état aſſemblés, ayant reconnu après un mûr examen que la capitale épuiſe le royaume, dépeuple les campagnes, retient loin d'elle les grands propriétaires, ruine l'agriculture, cache une multitude de bandits & d'artiſans inutiles, corrompt les mœurs de proche en proche, recule l'époque d'un gouvernement formidable à l'étranger plus libre & plus heureux; ſi tous les ordres de l'état, dis-je, tout vu & conſidéré, ordonnoient qu'on mît le feu aux quatre coins de Paris, après avoir préalablement averti les habitans une année d'avance....... quel ſeroit le réſultat de ce grand ſacrifice, fait à la patrie & aux générations futures? Seroit-ce là en effet un ſervice rendu aux provinces & au royaume? Je vous laiſſe à examiner & à décider cet intéreſſant problême, lecteur; & notez bien que dans cet embraſement je comprends Verſailles, qui n'eſt qu'un appendice de la monſtrueuſe ville; car Ver-

sailles n'existe que par Paris, comme Paris semble n'exister que pour Versailles.

Allons, évertuez-vous, mon cher lecteur, je ne vous dirai pas mon mot aujourd'hui; je m'en donnerai bien de garde : avec de bon yeux, tels que les vôtres, on voit des choses que d'autres n'ont point vues, ou qu'ils ont mal vues, ce qui revient au même.

Et vous, mes chers Parisiens, consentirez-vous à être brûlés, j'entends seulement vos maisons & vos édifices? Mais ne sachant pas combien je vous chéris, vous me condamnez moi-même au bûcher, sur cette simple supposition...... Allons, appellez tous les seaux, toutes les pompes de la ville pour éteindre ce furieux incendie : il n'y a plus que de la fumée. Bon! vous voilà sûrs de vos maisons à huit étages. Mangeons du pain de Gonesse, comme par le passé : *& vogue la galere!*

CHAPITRE XXVI.

Que deviendra Paris?

THEBES, Tyr, Persépolis, Carthage, Palmyre ne sont plus. Ces villes qui s'élevoient fiérement sur le globe, dont la grandeur, la puissance & la solidité sembloient promettre une durée pres-

qu'éternelle, ont laissé équivoques les traces même du lieu qu'elles ont occupé.

D'autres cités, jadis florissantes & peuplées, n'offrent plus aujourd'hui dans un effrayant désert, que quelques colonnes éparses, quelques monumens brisés, tristes restes de leur magnificence passée. Hélas! les grandes villes modernes éprouveront un jour la même révolution.

Cette riviere utilement resserrée dans des quais majestueux & formés de pierres, encombrée par des débris immenses, se débordera, & formera des étangs bourbeux & infects; les ruines des édifices boucheront ces rues alignées au cordeau, & dans ces places où un peuple nombreux s'agite, les animaux venimeux, enfans de la putréfaction, ramperont autour des colonnes renversées, & à moitié ensevelies.

Est-ce la guerre, est-ce la peste, est-ce la famine, est-ce un tremblement de terre, est-ce une inondation, est-ce un incendie, est-ce une révolution politique, qui anéantira cette superbe ville? Ou plutôt plusieurs causes réunies opéreront-elles cette vaste destruction?

Elle est inévitable sous la main lente & terrible des siecles, qui mine les empires les mieux affermis, efface les villes, & appelle des peuples nouveaux sur la poussiere éteinte des peuples anciens.

Échappez, mon livre, échappez aux flammes ou aux barbares : dites aux générations futures ce que Paris a été ; dites que j'ai rempli *mon devoir de citoyen*, que je n'ai pas paſſé ſous ſilence les poiſons ſecrets qui donnent aux cités les agitations de la maladie, & bientôt les convulſions de la mort ! Quand l'épouvantable opulence, qui ſe concentre de plus en plus dans un plus petit nombre de mains, aura donné à l'inégalité des fortunes une diſproportion plus effrayante encore, alors ce grand corps ne pourra plus ſe ſoutenir ; il s'affaiſſera ſur lui-même & périra.

Il périra ! Dieu ! ah ! quand le ſol couvrira inſenſiblement ſes débris, que le bled croîtra au lieu élevé où j'écris, qu'il ne reſtera plus qu'une mémoire confuſe du royaume & de la capitale, l'inſtrument du cultivateur, en fendant la terre, viendra heurter peut-être la tête de la ſtatue équeſtre de Louis XV ; les antiquaires aſſemblés feront des raiſonnemens à l'infini, comme nous en faiſons aujourd'hui ſur les débris de Palmyre.

Mais de quel étonnement ne ſera pas frappée la génération d'alors, ſi la curioſité la porte à fouiller les débris de cette grande ville, enſevelie & décédée ? Son ſquelette giganteſque épouvantera les regards, les travaux exciteront à de nouveaux travaux, nos neveux, en trouvant nos marbres, nos bronzes, nos médailles, nos inſ-

criptions, s'agiteront ſur ce que nous avons été, & ſi mon livre échappe à la deſtruction, ils prendront peut-être pour un roman fantaſtique les vérités qui y ſont dépoſées, tant leurs maux & leurs idées ſeront différentes des nôtres! O villes anciennes de l'Aſie, & qui n'êtes plus! empires effacés! générations dont les noms nous ſont même inconnus! fameux Atlantes; & vous peuples qui avez reſpiré ſur ce globe, dont la ſuperficie eſt inceſſamment déplacée, dites quels étoient vos arts? Faut-il que tout périſſe? Et les travaux accumulés de l'homme (qu'il a cru immortaliſer par la précieuſe découverte de l'imprimerie) périront-ils, à la fin; puiſque le feu, le deſpotiſme, les ſecouſſes du globe & la barbarie détruiſent juſqu'aux feuilles légeres où ſont empreintes les penſées utiles du génie?

Notre vue plonge dans le monde hiſtorique à quatre mille ans, pas davantage; encore n'appercevons-nous de ce monde, que des ſommités qu'environnent des nuages, & où la vue ſe perd. Tous ces faits éloignés, quoique ſéparés par de grandes diſtances, ſe touchent comme très-voiſins; & dans cet intervalle de ſiecles une foule prodigieuſe d'événemens nous échappent. Il en ſera de même pour nous; l'avenir engloutira les faits les plus importans, pour ne laiſſer que le ſouvenir ou le nom des ſiecles. O tems! les indi-

vidus, les villes, les royaumes, tout finit par *hic jacet*.

Herculanum & Pompéia, villes détruites par une ſeule & même éruption du Véſuve, il y a près de dix-ſept cents ans, exhumées de nos jours, nous montrent leurs peintures, leurs ſculptures, leurs arts, les uſtenſiles de leurs foyers domeſtiques; & nous avons une idée de l'imagination féconde & de l'habileté des anciens artiſtes. La lave, les cendres, la pierre-ponce ont conſervé ces monumens, comme pour nous offrir une future image de ce que nos cités deviendront à leur tour; mais peut-on réfléchir à cette cataſtrophe ſans redouter les accidens de la nature, la fureur des élémens, celle des conquérans, plus terrible encore? Qu'offrirons-nous dans deux mille ans aux regards curieux & ſcrutateurs? Quelle eſt la ſtatue, quel eſt le livre qui ſurnagera ſur l'abyme de nos arts engloutis ou renverſés par les ravages du tems, où par le courroux des rois.

La poudre infernale (dont les magaſins ſe ſont multipliés ſur-tout en Europe, & auxquels une étincelle ſuffit pour tout dévorer) ne devient-elle pas, dans les mains de l'ambition ou de la vengeance, un moyen immenſe de deſtruction, & plus dangereux mille fois que les matieres embraſées que les volcans vomiſſent de leur inépuiſable cratere? Les fléaux de la nature ne ſont plus rien en comparaiſon de ceux que l'homme a créés pour

ſa ruine & celle des populeuſes cités qu'il habite.

Les manuſcrits trouvés dans les maiſons d'Herculanum & de Pompéia, qui ſe déroulent ſi lentement, manifeſtent les caracteres de la langue grecque ; mais c'eſt le haſard qui nous a livré l'un plutôt que l'autre ; ainſi dans trois mille ans, quel ſera l'ouvrage deſtiné à donner à nos deſcendans une idée de nos connoiſſances morales & phyſiques ? Quel livre aura l'honneur de rallumer le flambeau éteint des ſciences ? Tel dictionnaire, peut-être, que nous mépriſons aujourd'hui, ſera accueilli avec tranſport ; & une de nos compilations que nous jugeons faſtidieuſes, deviendra plus précieuſe ſans doute à la poſtérité, que les vers de Corneille, de Racine, de Boileau & de Voltaire. Oui, il appartiendra peut-être à une brochure dédaignée, de fixer de préférence l'attention de ces peuples nouveaux.

Que nos orgueilleux écrivains ne s'arrogent donc pas le droit de mépriſer quiconque aujourd'hui tient la plume comme eux ; car l'auteur qui fera fortune dans trois mille ans, qui dominera les eſprits d'alors, qui les éclairera, nul de la génération actuelle, ne peut ni le nommer ni le deviner.

Paris détruit ! Xerxès, après avoir attentivement conſidéré la prodigieuſe armée qu'il commandoit, verſa des larmes en ſongeant qu'avant peu tant de milliers d'hommes diſparoîtroient de

dessus la terre. Et ne puis-je pas aussi, affecté du même sentiment, pleurer d'avance sur cette superbe ville ?

On a vu en un clin d'œil une capitale ensevelie sous ses ruines ; quarante-cinq mille personnes frappées d'un coup de mort ; la fortune de deux cents mille sujets détruite ; une perte générale de deux milliards : quel tableau des vicissitudes des choses humaines ! Ce phénomene terrible arriva le premier Novembre 1755.

Eh bien, ce coup de foudre qui abyma tout, sauva le Portugal aux yeux de la politique : il étoit conquis, sans ce désastre qui prêta à la réformation, mit une égalité aux fortunes particulieres, réunit les cœurs & les esprits, & détourna les révolutions qui le menaçoient.

Considérée du côté physique, l'ancienne Lisbonne n'étoit qu'une cité d'Afrique, c'est-à-dire, une vaste bourgade, sans ordre, sans proportions : les rues étoient étroites & mal distribuées... Le tremblement abattit en trois minutes ce que la main timide des hommes auroit été si long-tems à renverser. Le goût déplorable des Maures tomba, & la ville se releva pompeuse & superbe.

Que savons-nous sur ce qui sort du sein des désastres ? Que savons-nous ?..... Paris détruit. Oh ! je dirai toujours comme dans Memnon : *ce sera bien dommage.*

FIN du Tome II.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

CHAPITRE I. *De Dieu.* Page 1
CHAP. II. *L'Optimisme.* 21
CHAP. III. *Le Philosophe du Port-au-Bled.* 47
CHAP. IV. *De la guerre.* 61
CHAP. V. *De la Fortune & de la Gloire.* 85
CHAP. VI. *De l'Amour.* 106
CHAP. VII. *De la Royauté & de la Tyrannie.* 146
CHAP. VIII. *De la Cupidité.* 169
CHAP. IX. *D'un Monde heureux.* 180
CHAP. X. *Sémiramis.* 190
CHAP. XI. *L'Égoïsme.* 193
CHAP. XII. *L'Opulence.* 198
CHAP. XIII. *Mahomet.* 203
CHAP. XIV. *Le Ballon-Montgolfier.* 209
CHAP. XV. *Dialogue des Morts, entre un Faquir & une Vestale.* 227
CHAP. XVI. *Boileau.* 244
CHAP. XVII. *Hymne au Printems.* 250
CHAP. XVIII. *Paris-Port.* 254

CHAP. XIX. *Dialogue entre un Philosophe & son Jardinier.* 259

CHAP. XX. *Anatomie.* 285

CHAP. XXI. *Contre l'Homere traduit en françois.* 304

CHAP. XXII. *Discours prononcé par M... pour sa réception à l'académie de ...* 325

CHAP. XXIII. *Rêve.* 331

CHAP. XXIV. *Les Trois Rois.* 336

CHAP. XXV. *Supposition.* 339

CHAP. XXVI. *Que deviendra Paris?* 340

Fin de la Table.